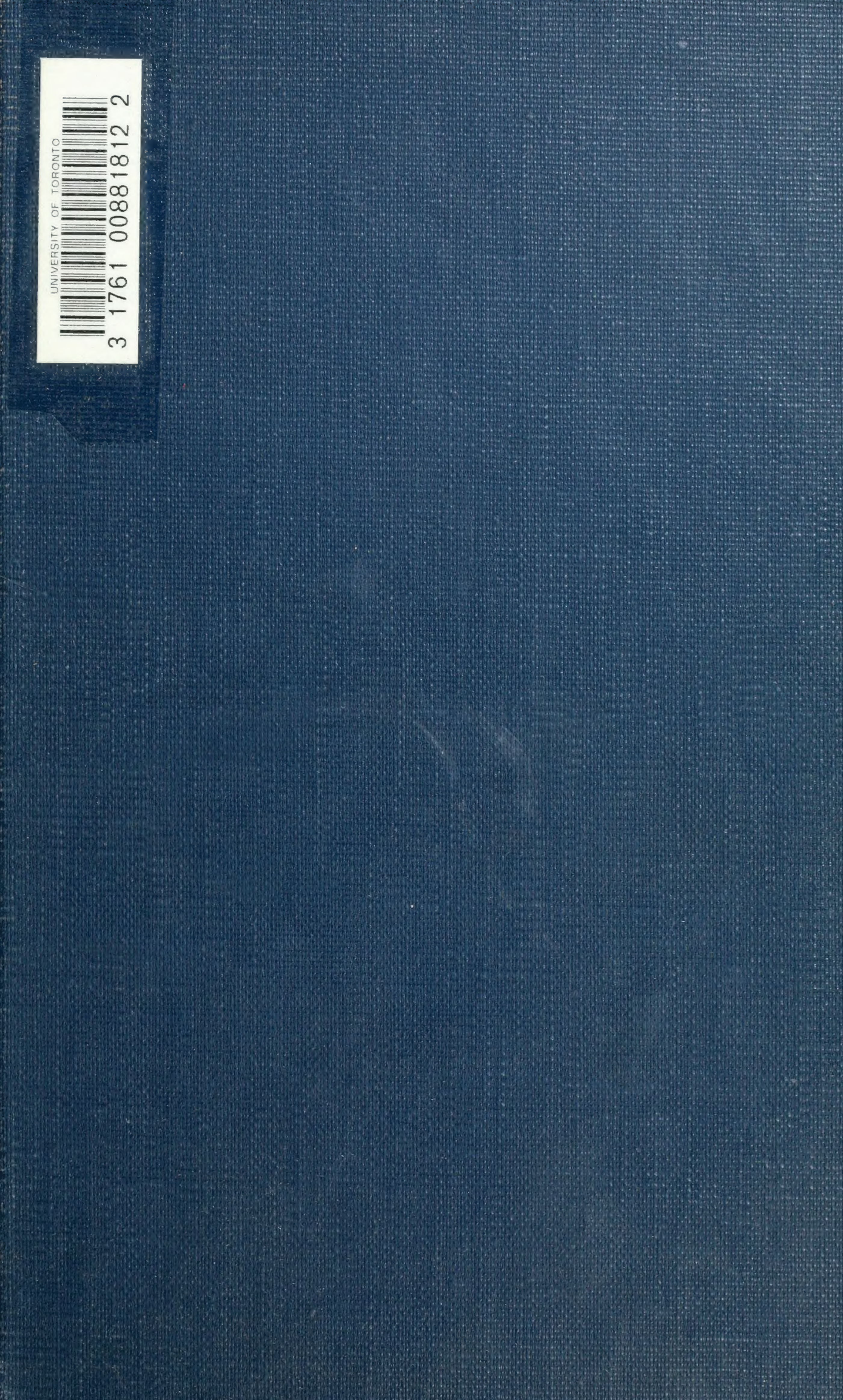
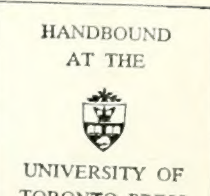

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00881812 2

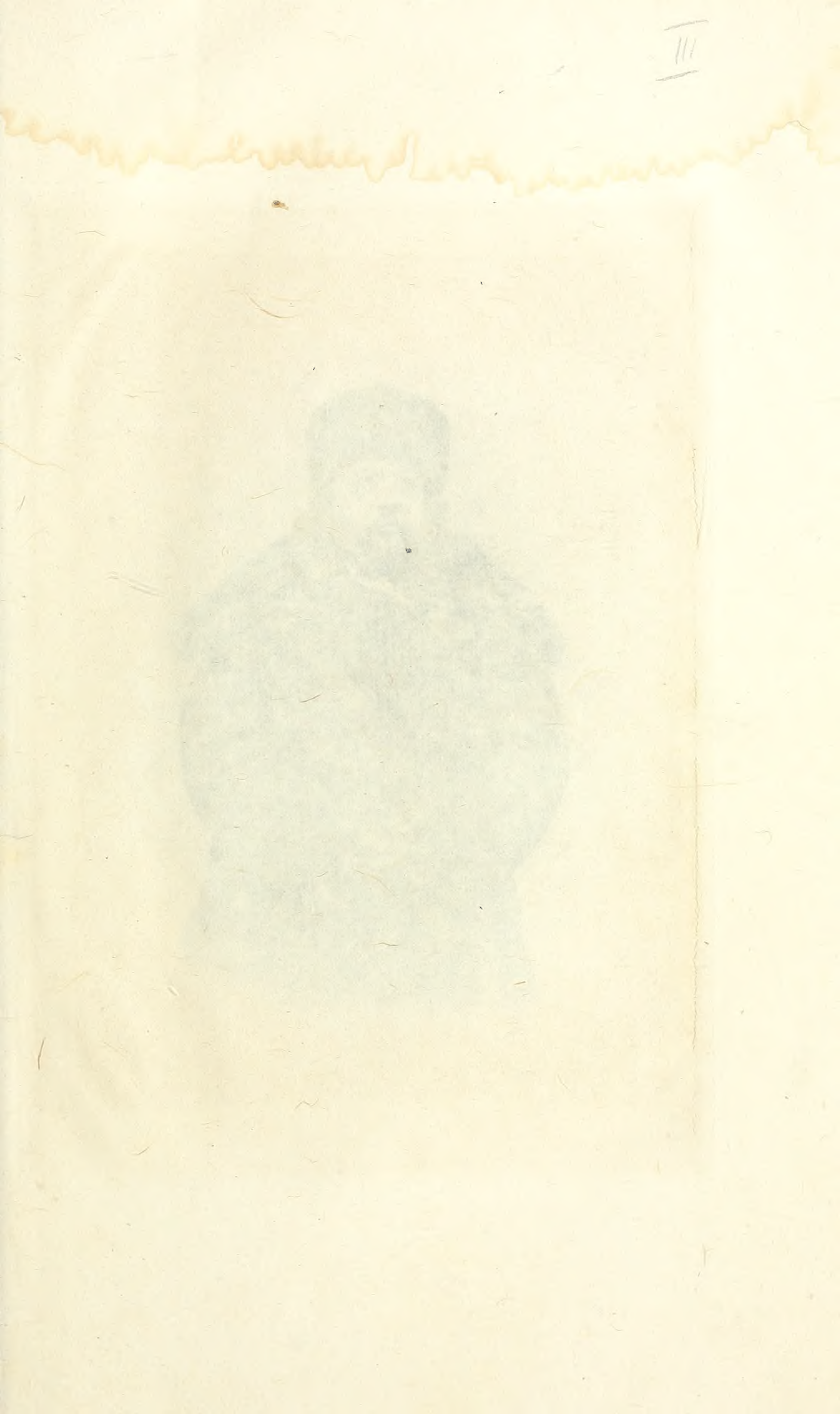

HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF

HISTOIRE DES OEUVRES

DE THÉOPHILE GAUTIER

II

PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET V. RENAULT
6, RUE DES POITEVINS, 6

















PORTRAIT DE THÉOPHILE GAUTIER

AU COMMENCEMENT DE 1859.

D'après une photographie de M. Emile Richebourg, exécutée à Saint-Pétersbourg, et appartenant à M. Georges Charpentier.

HISTOIRE
DES ŒUVRES
DE
THÉOPHILE GAUTIER

PAR LE VICOMTE

DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL

(CHARLES DE LOVENJOUL)

AVEC QUATRE PORTRAITS ET DEUX AUTOGRAPHES

TOME SECOND

PARIS

G. CHARPENTIER ET C[ie], ÉDITEURS

11, RUE DE GRENELLE, 11

1887




LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

HISTOIRE DES ŒUVRES

DE THÉOPHILE GAUTIER

II

1852-1886

1852

1149. **Cœrulei oculi.** *Revue de Paris*, 1er janvier 1852. Ces vers sont entrés la même année dans le volume des *Emaux et Camées*, dont ils ne sont plus sortis. La première version de cette pièce, version inédite, ne formait, avec *Tristesse en mer* (voir n° 1181), qu'une seule pièce en deux chapitres, comme *Étude de mains;* elle portait ainsi pour titre : *Marine : Flots verts, yeux verts*, et nous la citerons à propos de *Tristesse en mer*. Voici encore d'autres variantes inédites des strophes trois à six de *Cœrulei oculi :*

. . . .

Que j'aime ces claires prunelles
Où la lumière s'attendrit,
Mouillant de pleurs ses étincelles,
Comme une douleur qui sourit.

Leurs cils avec leur frange noire,
Sont des ailes de goëlands
Qui, sur la mer que le vent moire,
Jettent leur ombre aux flots tremblants.

Comme dans l'eau bleue et profonde,
Dont l'abîme, un moment troublé,
Laisse voir à travers son onde
La coupe du roi de Thulé;

Sous leur transparence verdâtre,
Parmi l'algue et le goémon,
Luit la perle de Cléopâtre
Près de l'anneau de Salomon.

. . . .

1150. **Modes et chiffons, sonnet.** *Revue de Paris*, 1er janvier 1852. Ce sonnet a reparu dans la *Petite Revue* du 5 mai 1866 et dans le *Moniteur universel* du 1er février 1874, où il est donné comme inédit, avec deux autres sonnets, déjà publiés auparavant aussi. Il n'a été réuni qu'en 1876 aux *Poésies complètes* de Théophile Gautier. Ce sonnet a été projeté aussi en vers de huit et de douze pieds ; voici son début dans ces deux mètres :

Si j'étais Pétrarque ou Ronsard,
Prenant une lyre païenne
Ou la mandore italienne
Je vous chanterais avec art.

. . . .

Si j'étais ou Pétrarque, ou Shakspeare, ou Ronsard,
Maniant la mandore ou la lyre païenne
De concettis, suivant la mode italienne,
Je voudrais pailleter un sonnet avec art.

Et je vous en ferais, démon au bleu regard,
Dans l'antique toscan qui se conserve à Sienne.
. . . .

1151. **Diamant du cœur.** *Revue de Paris*, (1er) janvier 1852. Ces vers sont entrés la même année dans les *Émaux et Camées*, qu'ils n'ont plus quittés depuis. Voici quelques variantes inédites de cette pièce ;

. . . .

L'un a pris d'un bandeau de moire,
Par un sourire encouragé,
Une longue boucle plus noire
Que l'aile à reflet bleu du geai.

L'autre a, sur un col blanc qui ploie,
Coupé par derrière un flocon
Pers et doré, comme la soie
Que l'on peigne sur le cocon.

Un petit gant de forme étroite
Où sa main seule peut tenir,
Repose dans un fond de boîte,
Reliquaire du souvenir.

Tout a son prix, tout a son charme,
Un bout de ruban, un sachet,
Et les violettes de Parme
Que dans son sein elle cachait.

Le masque embaumé par son souffle
Toute une nuit à l'Opéra;
La rose et mignonne pantoufle
Qui sous votre lit s'égara.

. . . .

1152. **Apprêts du Te Deum.** *La Presse*, 2 janvier 1852. Cet article est signé T. G.

*1153. Odéon : **Les Marionnettes du docteur. — Spectacle dans un fauteuil : Marielle, par George Sand.** — Délassements : **Voilà le plaisir, mesdames ! — Chronique musicale.** *La Presse*, 6 janvier 1852.

1153 bis. **Loin de Paris : Notes de voyage. (Italia; chapitre XXVIII).** *Le Pays*, 11 janvier 1852. Ce chapitre, sans titre dans le journal, porte en volume celui de *Ferrare*. Le premier paragraphe a été omis dans *Italia* et a été placé en

tête de l'article : *Florence*, dont nous parlerons plus loin (voir n° [illegible]), dans le *Voyage en Italie*, édition plus complète d'*Italia*, publié en 1875, on a laissé par erreur ce premier paragraphe en tête du chapitre sur *Florence* au lieu de le rétablir au début de celui sur *Ferrare*.

Le Pays, en annonçant les articles de Théophile Gautier, les avait fait précéder de réclames pompeuses ; ainsi, nous trouvons ces lignes dans *le Pays* du 12 décembre 1851, après la première annonce de : *Loin de Paris* :

Sous ce titre, sans frontière et sans horizon, M. Théophile Gautier donnera d'abord dans *le Pays* les impressions et les souvenirs de son récent voyage en Italie. L'auteur de *Fortunio* n'est pas seulement le poète par excellence de la forme et de la couleur ; il est encore le plus spirituel et le plus curieux des touristes. Ses récits entremêlent, aux splendides descriptions de l'artiste, les fantaisies et les aventures de la flânerie humoristique. *Loin de Paris* nous conduira nécessairement à Pise, à Florence, à Rome, à Naples, et nous révèlera, par-dessous l'Italie monumentale et pittoresque, l'Italie intime et familière que presque tous les voyageurs ont négligée.

De plus, en tête de l'article qui nous occupe, on lit encore ces lignes :

Nous donnons aujourd'hui le premier fragment du voyage de M. Théophile Gautier promis par notre programme littéraire. L'élégant et *excentric* auteur de *Fortunio* nous a promis de détacher ainsi, chaque semaine, quelques feuillets du riche album qu'il a rassemblé en Italie. Tous ceux qui ont lu le *Voyage en Espagne* de M. Théophile Gautier, esquisse brillante qui révèle le touriste observateur et le littérateur

artiste, féliciteront nos lecteurs de la bonne fortune qui les attend.

1154. Opéra : **Représentation au bénéfice de la caisse des auteurs.** — Théâtre-Français : **La diplomatie du ménage.** — Vaudeville : **Les rêves de Mathéus.** — Opéra-Comique : **Reprise de Nina.** — Opéra-National : **La Butte des moulins.** *La Presse*, 14 janvier 1852.

*1155. Gaîté : **Le château de Grantier.** — Gymnase : **Monsieur Barbe-Bleue.** — Th. des Variétés : **Une queue rouge.** — Salle Herz : **Concert de M. Herz; concert de M. Ernst.** — **(Fin du compte rendu de la Butte des moulins. Nouvelles).** *La Presse*, 20 janvier 1852. Le fragment conservé de cet article dans l'*Histoire de l'art dramatique*, y porte par erreur la date du 15 janvier.

1156. Théâtre-Français : **Le Pour et le contre.** — Th. des Variétés : **La quittance de minuit.** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 27 janvier 1852.

1156 bis. **Loin de Paris : Notes de voyage. Florence.** *Le Pays*, 28 janvier, 13 février et 13 mars 1852. Cet article, divisé dans le journal en trois chapitres, dont les deux derniers seulement portent pour titres : *Place du Grand-Duc* et *les Cascines*, a paru pour la première fois en volume, en 1865, dans *Quand on voyage;* en 1875, il est entré comme vingt-neuvième et dernier chapitre de l'ouvrage, dans le *Voyage en Italie;* il y porte, comme dans *Quand on voyage*, le seul titre de *Florence*. Cet article est le dernier que Théophile Gautier ait écrit au *Pays*, malgré les promesses de collaboration que ce journal ne cessa de publier ; ainsi, le numéro du 13 juin 1852 annonce encore à paraître, de Théophile Gautier, des *Voyages et fantaisies* qui n'y ont jamais vu le jour. C'est malheureusement aussi le dernier chapitre rédigé par lui de son voyage en Italie, dont les étapes principales, Rome et Naples, n'ont pas été écrites ; il est profondément regrettable qu'il en soit ainsi de presque tous ses récits de voyages les plus importants ; sauf celui d'Espagne, aucun n'est terminé, et ses livres sur l'Afrique, l'Italie, la Grèce et l'Égypte, sont restés inachevés.

Nous avons dit déjà que le premier paragraphe de *Florence*, dans *Quand on voyage* et dans le *Voyage en Italie*, est celui du chapitre qui précède *Florence* dans ce dernier volume. (Voir nº 1153 bis).

Nous n'avons point donné de numéro spécial à ce morceau, puisqu'il n'est, en réalité, qu'un chapitre du *Voyage en Italie*, et qu'il est définitivement placé dans ce livre aujourd'hui.

* 1157. Porte-Saint-Martin : **La Poissarde.** — Gymnase : **Un mari trop aimé.** — Palais-Royal : **L'Eau de Javelle.** — Vaudeville : **Les Blooméristes.** — Opera-National : **Un mariage en l'air.** — **(Concerts.)** *La Presse*, 4 février 1852.

* 1158. Vaudeville : **La Dame aux Camélias.** — Palais-Royal : **Las dansores espagnolas.** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 10 février 1852. Cet article est daté, par erreur, dans *l'Histoire de l'art dramatique*, du 25 février. Il contient une grande partie de celui de *la Presse* du 28 février 1847. (Voir nº 858).

1159. Odéon : **Le Premier tableau du Poussin.** — Ambigu : **La Dame de la halle.** — Palais-Royal : **Le Prince Ajax.** — Opéra-National : **Reprise des Visitandines.** — **(Concerts.)** *La Presse*, 17 février 1852.

* 1160. Théatre-Français : **Diane.** — Gymnase : **Les Premières armes de M. Blaveau.** — Opéra-Comique : **Le Carillonneur de Bruges.** *La Presse*, 24 février 1852. Cet article porte par erreur, dans *l'Histoire de l'art dramatique*, la date du 19 février.

1161. **Arria Marcella ; souvenir de Pompéi.** *Revue de Paris*, 1er mars 1852. Cette nouvelle, annoncée dans la *Revue* avant sa publication sous les deux titres de : *Pompéia*, et de *Mammia Marcella*, fut réimprimée d'abord dans *le Pays* des 24 au 28 août de la même année, et parut pour la première fois en volume, (toujours en 1852), dans *Un trio de romans;* en 1863, elle entra dans les *Romans et Contes* de Théophile Gautier, qu'elle n'a plus quittés. *Arria Marcella* a reparu encore, en 1881, à la suite de *Mademoiselle Dafné.*

1162. Th. des Variétés : **Paris qui dort; les Reines des bals.** — Palais-Royal : **Les Enfants de la Balle.** — Opéra-National : **La Poupée de Nuremberg; les Fiançailles des Roses. — Quatrième concert du Conservatoire.** *La Presse*, 2 mars 1852.

* 1163. Opéra : **Reprise de la Sylphide.** — Gymnase : **Les Vacances de Pandolphe. — Concert de M. Léonard. — Cinquième concert du Conservatoire.** — (**Les Filles d'Ève, par A. Houssaye. Tableau de Paris, par E. Texier**). *La Presse*, 9 mars 1852.

* 1164. **La préface des Vacances de Pandolphe.** — Odéon : **Les cinq minutes du commandeur.** — Opéra-National : **Joanita.** — Palais-Royal : **Une Passion à la vanille; la Maman Sabouleux. — (Concerts.)** *La Presse*, 16 mars 1852.

* 1165. Opéra-Comique : **Le Farfadet.** — Gymnase : **La Marquise de la Bretèche.** — Ambigu : **Sarah la Créole.** — Théatre-National : **Geneviève, patronne de Paris. — Concerts.** *La Presse*, 23 mars 1852.

1166. Théatre Castellane : **La Comédie à la fenêtre.** — Théatre-Français : **Les Trois amours de Tibulle.** — Opéra-Comique : **Madelon. — Concert spirituel de Gordigiani.** *La Presse*, 30 mars 1852.

* 1167. Gymnase : **Le Piano de Berthe.** — Th. des Variétés : **Un Monsieur qui prend la mouche.** — Palais-Royal : **Deux coqs vivaient en paix; La Société du Minotaure.** — Gaîté : **Les Barrières de Paris,** *La Presse*, 6 avril 1852. Nous allons citer ici une lettre inédite de Théophile Gautier, adressée à Alphonse Karr à Sainte-Adresse, datée aussi du 6 avril 1852, et qu'il lui écrivait comme directeur, avec A. Houssaye, M. du Camp et L. de Cormenin, de la *Revue de Paris :*

Paris, 6 avril 1852.

Mon cher ami,

Tâchez de secouer un peu vos paresses printanières et (de) nous faire un petit roman, une nouvelle, pour notre *papier*.

Je sais qu'il est difficile de travailler au moment où les feuilles commencent à pointer; mais efforcez-vous un peu pour ce mois-ci ou pour l'autre.

Tout à vous.

Théophile GAUTIER.

* 1168. PORTE-SAINT-MARTIN : **Benvenuto Cellini**. — SALLE HERZ. *La Presse*, 7 avril 1852. Un fragment du feuilleton du 10 février 1852 est cité dans cet article.

1169. **Pierre Corneille, pour l'anniversaire de sa naissance, le 6 juin 1851**. *La Presse*, 11 et 14 avril 1852. La version autographe qui existe aux archives du Théâtre-Français, porte la date du 5 juin 1851. Les quarante-deux premiers vers de cette pièce avaient été cités par Alexandre Dumas dans ses *Mémoires* (*Presse* du 11 avril); Théophile Gautier les compléta et publia la pièce entière, sans titre, dans le numéro du 14 avril; elle est entrée pour la première fois dans les œuvres de son auteur en 1855, dans le *Théâtre de poche*; elle fit partie ensuite, en 1863 et en 1866, des *Poésies nouvelles* de Théophile Gautier, et entra enfin, en 1872, dans son *Théâtre*, qu'elle n'a plus quitté. Le vers vingt et un a été écrit de ces deux façons, qui se sont fondues dans la version définitive :

Au coin d'un carrefour, contraste singulier,
Cependant en un bouge, auprès d'un savetier,

La pièce entière a été reproduite aussi dans le *Musée des deux mondes* du 15 novembre 1876.

Ces mêmes vers ont été récités parfois sous le titre de : *le Soulier de Corneille*, entre autres par M. Got à la soirée d'adieux de madame Miolan Carvalho, le 9 juin 1885.

Le sujet de la pièce avait été inspiré à Théophile Gautier par un tableau de M. Émile Perrin, intitulé *Corneille chez le Savetier*, exposé au salon de 1848. L'écrivain l'analysa dans son article de *la Presse* du 5 mai 1848.

1170. **Suite de l'histoire de soixante vers, petite note**

aux **Mémoires d'Alexandre Dumas.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **L'un et l'autre.** — GYMNASE : **Le service à Blanchard.** — **Chronique musicale.** — **(Hermione Sénéchal, par M. Paul Ferney).** *La Presse*, 14 avril 1852. Une partie de ce feuilleton a été réimprimée en 1877, à la fin de la seconde édition du *Théâtre* de Théophile Gautier.

1171. OPÉRA-COMIQUE : **Galathée.** — ODÉON : **L'Exil de Machiavel.** — **(Doctrines des Sociétés secrètes, par Henri Delaage. Gravures).** *La Presse*, 19 avril 1852.

1172. OPÉRA : **Le Juif-Errant.** *La Presse*, 26 avril 1852.

* 1173. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Bonhomme Jadis.** — GAÎTÉ : **La Mendiante.** — Th. du CIRQUE : **La prise de Caprée.** — AMBIGU : **Le Mémorial de Sainte-Hélène.** *La Presse*, 3 mai 1852. Le fragment conservé de ce feuilleton dans l'*Histoire de l'Art dramatique* y porte par erreur la date du 30 avril. De plus, c'est le dernier article de la critique théâtrale de Théophile Gautier inséré dans cet ouvrage, qui n'a jamais été continué au delà de six volumes ; il reste donc, sans parler des lacunes considérables du texte réimprimé, plus de vingt ans de cet énorme travail à recueillir pour la première fois en librairie.

1174. **Salon de 1852. I. MM. Cabanel; Picou; Jobbé-Duval; Benouville.** Un fragment de cet article a été réimprimé, sous le titre de : *De l'Art moderne*, dans l'*Artiste* du 1er juin 1853, et, en 1856, dans le tome premier, seul paru, de l'*Histoire de l'Art en France*. Il est daté inexactement de 1853, dans ce dernier recueil, sans doute parce qu'on l'a emprunté à l'*Artiste* du 1er juin 1853, et parce qu'on s'est fié à cette date; ceci prouve ce que nous avons déjà dit dans notre préface, qu'aucun texte de l'*Artiste* ne peut être tenu pour absolument exact, avant et après les années où il fut dirigé par Théophile Gautier lui-même. — **II. MM. Abel de Pujol; Bruno; A. Hesse; Duval-Le-Camus fils; Gigoux, etc.** — **III. MM. Horace Vernet; Glaize; Tabar; Debon; Jacquand; Jalabert.** *La Presse*, 4, 5, et 7 mai 1852.

1175. **Les Noces de Cana, de Paul Véronèse; gravure au burin par M. Z(achée) Prévost.** Notice par Théophile

Gautier, précédée de la biographie de Paul Véronèse, par M. Frédéric Villot. In-8° d'une feuille et demie, 24 pages. Imprimerie de *Claye*, rue Saint-Benoît, à Paris. — A Paris, chez *Goupil*, boulevard Montmartre, 18.

La partie de cette notice écrite par Théophile Gautier, a été reproduite en 1883 dans ses *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique* ; elle était donnée gratis aux souscripteurs de la gravure, et nous la trouvons inscrite sous le n° 2722 de la *Bibliographie de la France* du 8 mai 1852. Ainsi que nous l'avons déjà dit, un court fragment, remanié, de l'article sur le *Musée ancien*, (*Presse*, 10 février 1849), s'y trouve intercalé (voir n° 978).

Le manuscrit de ce travail est entre nos mains, et comme il contient de très curieuses variantes, nous allons en citer ici toutes les parties qui ne sont point extraites du *Musée ancien* :

La gravure est aux arts plastiques ce que l'imprimerie est à la pensée, un puissant moyen de vulgarisation ; sans elle un chef-d'œuvre renfermé au fond d'une avare galerie resterait pour ainsi dire inconnu. Ils sont rares ceux qui peuvent, accomplissant un pieux pèlerinage, visiter les tableaux des grands maîtres dans les églises, les palais et les musées d'Italie, d'Espagne, d'Angleterre et de France. Malgré la facilité de communication, tous les jours augmentée, il n'est pas donné encore à tout le monde d'aller à Corinthe. Rome, Venise, Parme, Florence, Naples, Gênes, Madrid, Séville, Londres, Anvers, Bruxelles, Dresde, renferment d'inestimables trésors, éternelle admiration des voyageurs ; mais il existe beaucoup d'esprits intelligents, sensibles aux pures jouissances de l'art, qui, pour des raisons de fortune et de position, par les occupations d'une vie forcément sédentaire, n'auraient jamais connu certains chefs-d'œuvre de Raphaël, de Titien, de Léonard de

Vinci, de Paul Véronèse, sans le secours de la gravure, dont l'invention a concordé, par un parallélisme providentiel, avec la renaissance des arts, comme l'imprimerie avait concordé avec la renaissance de la pensée. La toile unique, la fresque immobile incorporée à sa muraille, se multiplient indéfiniment par la gravure et vont trouver l'amateur qui ne vient pas à elles. Chacun peut posséder sur le mur de son salon ou de son cabinet des richesses qui semblaient le domaine exclusif des riches et des puissants de la terre. Une belle gravure est à la fois une copie et une interprétation ; c'est à la fois une œuvre de patience et d'amour. Il faut que le graveur aime, admire et comprenne son modèle ; il faut qu'il s'imprègne de son inspiration, qu'il pénètre dans les sens mystérieux de son talent, car il ne s'agit pas seulement de reproduire exactement les lignes de la composition, les contours des formes, de mettre à leur place les ombres et les clairs, de dégrader habilement les demi-teintes ; il faut, avec une seule teinte noire, rendre la couleur générale du maître, faire sentir s'il est clair ou ténébreux, chaud ou froid, blond ou bleuâtre, clair comme Paul Véronèse, ou ténébreux comme Caravage, chaud comme Rubens, ou froid comme Holbein, blond comme Titien, ou bleuâtre comme le Guide ; marquer la différence des tons, indiquer par des travaux variés la valeur relative des objets, exprimer avec le burin la touche âpre ou fondue, le faire uni ou heurté, le tempérament même du peintre ; et ce n'est pas là, certes, un médiocre travail, et l'on n'en vient à bout qu'à force d'études, de soins, de persévérance, de talent, de génie même. Telle planche qu'on admire a absorbé des années de labeur assidu et

coûte des sommes considérables qui dépassent souvent la valeur du tableau reproduit.

La gravure est un art éminemment français. Les Audran, les Nanteuil, les Edelinck, et plus récemment les Bervic, les Massart, les Desnoyers, ont produit des œuvres qui satisfont à toutes les exigences de l'art. Si l'Angleterre a pu quelquefois rivaliser avec nous pour la souplesse du burin et le piquant de l'effet, elle nous est toujours restée inférieure sous le rapport du dessin; elle ne sait pas, comme nous, conserver la sévérité magistrale des hautes conceptions du génie. Cette belle tradition du burin s'est maintenue chez nous malgré sa difficulté et les facilités pittoresques de la manière noire, et, de temps à autre, de magnifiques planches viennent continuer cette galerie de chefs-d'œuvre et montrer que la gravure n'a rien perdu en France de son ancienne perfection.

Les maîtres dessinateurs sont les plus aisés à graver. Leurs contours arrêtés se saisissent facilement; leurs tableaux modelés dans une harmonie sobre ne perdent presque rien à être traduits sur cuivre, et l'on peut même dire que plusieurs d'entre eux, à cause de leurs tons enfumés et rembrunis, sont plus agréables à voir dans de belles estampes qui leur conservent tout leur charme, moins leur dureté de couleur et les altérations du temps.

Les coloristes, par la nature même de leur talent, offrent de plus grandes difficultés. Comment traduire, par les dégradations d'une teinte unique, ces variétés et ces contrastes de nuances? On y parvient cependant.

Paul Véronèse est peut-être un des peintres les plus rebelles à la gravure, non seulement à cause de la séré-

nité lumineuse de sa couleur, mais encore par le vaste déploiement d'architecture et de personnages de ses tableaux; il n'a guère peint que de grandes machines, pour nous servir d'un mot usité dans le langage spécial de l'art; la large facilité de sa brosse a, en quelque sorte, effrayé la lenteur patiente du burin. Tandis que des maîtres d'un mérite moins grand ont été reproduits à satiété, lui n'a été que rarement gravé. En effet, il est difficile de renfermer dans un format réduit ses compositions compliquées, qui renferment tout un monde de figures et de détails.

Les *Noces de Cana*, par exemple, qui passent à juste titre pour une des sept merveilles de la peinture, n'ont jamais été gravées au burin dans les dimensions de la belle planche de M. Z. Prévost. Les reproductions les plus importantes sont celles de Vanni et de Mitelli (1637 et 1660). Elles sont d'un tiers plus petites, à l'eau-forte, et si peu dans le caractère, que l'on doit les supposer faites d'après des copies fort incorrectes; les autres reproductions sont celles de Jackson, en camaïeu, et les vignettes des recueils de Filhol et de Landon.

Le travail de M. Z. Prévost est donc le plus vaste, le plus certain, le plus soigné, le plus complet qui ait jamais été mené à bout sur le magnifique tableau de Paul Véronèse; c'est la première fois que les *Noces de Cana* passent de la toile sur le papier fidèlement traduites avec leur large ensemble et leurs détails multiples. Toutes les précautions possibles ont été prises pour assurer la fidélité de cette transcription au burin. M. Z. Prévost a fait sa planche, qui lui a demandé huit années de labeur assidu, d'après une copie très remarquable, faite exprès par Béranger, pour l'ensemble;

d'après des calques pris par lui-même sur le tableau, pour les têtes.

M. Z. Prévost arrivait à cet immense travail, qui fera époque dans sa vie d'artiste, préparé par des succès nombreux et possédant l'infaillible certitude de talent nécessaire pour rendre les beautés d'un tel maître. La *Corinne*, d'après Gérard, le *Saint Vincent de Paule*, d'après Paul Delaroche, quatre grandes planches *mezzo tinte* des *Moissonneurs*, de la *Madonna del Arco*, des *Pêcheurs de l'Adriatique*, des *Vendangeurs*, montrent que M. Z. Prévost était un assez rude jouteur pour se mesurer avec les *Noces de Cana*.

L'exécution d'une pareille planche est une entreprise considérable. Celle des *Noces de Cana*, avec la copie, les dessins partiels et les autres frais, a coûté quatre-vingt mille francs. L'original a été payé à Paul Véronèse trois cent vingt-quatre ducats d'or, plus ses dépenses de bouche et un tonneau de vin, soit mille quatre francs douze centimes de notre monnaie, qui, à la puissance actuelle de l'argent, représentent environ trois mille huit cent quatre-vingt-huit francs. Les *Noces de Cana* font partie de cette grande épopée de festins peints par le splendide artiste : *le Repas chez Simon le Pharisien*, *le Repas chez Lévi*, *le Repas chez Simon le Lépreux*. Ces quatre grandes scènes se trouvèrent réunies un moment à Paris en l'an VII et VIII. Il nous en reste deux encore : *le Repas chez Simon le Pharisien* et *les Noces de Cana*. De ces quatre chefs-d'œuvre, *les Noces de Cana* sont le plus radieux. Nous qui avons admiré Paul Véronèse à Venise, aux Beaux-Arts, dans le palais des doges, dans l'église Saint-Sébastien, qui est comme son Panthéon, nous pouvons affirmer que jamais son

astre n'est monté plus haut dans le ciel de la peinture.

On ne pouvait donc faire un meilleur choix dans l'œuvre de l'artiste, ni mieux placer la dépense ; l'argent ni le temps ne font rien à l'affaire, nous le savons bien; pourtant c'est une noble hardiesse dans le temps où nous vivons, de consacrer tant d'années et de billets de banque à la glorification et à la propagation d'un chef-d'œuvre, l'honneur du génie humain.

Lorsque les siècles par leur lente action auront fait évanouir comme des ombres légères toutes ces merveilles, que l'on tâche avec un soin jaloux de retenir sur leurs frêles toiles et leurs panneaux vermoulus, lorsque Raphaël, Titien, Corrège n'existeront plus qu'en souvenir sur leurs belles estampes, la gravure de M. Z. Prévost permettra à l'œil de l'âme de célébrer encore cette rayonnante agape des noces de Cana. Sa planche consciencieuse aura conservé tout, la fastueuse ordonnance, la vague légèreté du ciel, la blancheur de l'architecture, le caractère des physionomies, le ton basané des têtes, le miroitement des velours, les frissons des taffetas, l'orfroi des brocarts et le flamboyement tranquille de la superbe couleur venitienne.

Ceux qui n'ont pu faire le voyage de Paris, où les *Noces de Cana* resplendissent au milieu du salon carré, — cette tribune du Louvre, — parmi les diamants et les perles de la peinture, en auront l'idée la plus complète d'après la magnifique planche de M. Prévost.

En attendant la mise en vente de cette belle gravure, nous allons tâcher de donner une traduction écrite de ce tableau sans rival.

Les noces miraculeuses ont lieu dans un vaste por-

tique ouvert d'un ordre ionique, avec des colonnes de brocatelle rose de Verone, dont l'entablement soutient des balustrades sur lesquelles se penchent quelques curieux. La table, disposée en fer à cheval, porte sur un magnifique pavé de mosaïque ; une terrasse à balustres, dont les rampes ornées de boules descendent vers la table du festin, coupe à peu près la composition en deux zônes et l'étage heureusement. De splendides architectures au fronton de marbre blanc, aux colonnes corinthiennes cannelées continuent la perspective et détachent leurs formes lumineuses sur un de ces ciels d'un bleu de turquoise où flottent des nuages d'un gris argenté, comme Paul Véronèse sait si bien les peindre et qui sont particuliers au climat de Venise ; un élégant campanile à jour et surmonté d'une statue qui rappelle l'ange d'or du campanile de la place Saint-Marc, laisse jouer l'air et les colombes à travers les arcades.

Au milieu de la composition, à la place d'honneur, rayonne dans sa sérénité lumineuse, ayant à côté de lui sa mère divine, Jésus-Christ, l'hôte céleste, prononçant les paroles miraculeuses qui changent l'eau en vin ; autour de lui sont groupés les convives dans différentes attitudes d'étonnement, d'insouciance et d'incrédulité. — Dans l'espace laissé vide dans le centre du fer à cheval, des musiciens exécutent un concerto, des serviteurs versent l'eau des amphores dans les vases où elle se change en un vin généreux. Sur la terrasse du fond s'agite et s'empresse tout un monde d'esclaves, d'officiers de bouche : pannetiers, sommeliers, écuyers tranchants qui apportent les mets, découpent les viandes et vont prendre les plats et les aiguières à un grand dressoir disposé sous une des colonnades ; sur les

rampes et les garde-fous des toits, s'accoude une foule curieuse qui contemple de loin la vaste cène symbolique. Malgré l'époque où le miracle eut lieu, les personnages sont habillés à la mode du temps de Paul Véronèse, ou dans un goût fantasque qui n'a rien d'antique. Des pédants ont critiqué ces anachronismes de costume, volontaires assurément chez un artiste aussi savant que Paul Véronèse ; un poète s'est chargé de leur répondre, et nous transcrivons ici ces vers qui résument si heureusement le caractère de l'artiste :

Lorsque Paul Véronèse autrefois dessina
Les hommes basanés des *Noces de Cana*,
Il ne s'informa pas au pays de Judée
Si par l'or ou l'argent leur robe était brodée,
De quelle forme étaient les divins instruments
Qui vibraient sous leurs doigts en ces joyeux moments ;
Mais le Vénitien, en sa mâle peinture,
Fit des hommes vivants comme en fait la nature.
Sur son musicien on a beau déclamer,
Je ne puis pour ma part m'empêcher de l'aimer ;
Qu'il tienne une viole ou qu'il porte une lyre,
Sa main étant de chair, je me tais et j'admire.

La fantaisie du peintre a introduit dans cette immense composition les portraits d'un grand nombre de personnages célèbres. D'après une tradition écrite, conservée dans le couvent de Saint-Georges, communiquée à Zanetti et reproduite par M. Villot dans le nouveau livret du musée, il paraît que l'époux assis à gauche, à l'angle de la table, et à qui un nègre debout de l'autre côté présente une coupe, serait don Alphonse d'Avalos, marquis de Guast, et la jeune épouse placée près de

lui, Éléonore d'Autriche reine de France. Derrière elle, un fou avance entre deux colonnes sa tête coiffée d'un bonnet garni de grelots et de plumes de perroquet. François Ier, casqué d'une toque bizarre, est assis à côté d'elle; vient ensuite Marie, reine d'Angleterre, vêtue d'une robe de damas jaune et se penchant comme pour suivre la conversation. Soliman Ier, empereur des Turcs, est près d'un prince nègre, — le prêtre Jean sans doute, — qui parle à un de ses serviteurs. Vittoria Colonna, marquise de Pescaire, la grande amie de Michel Ange, joue avec un cure-dents; à l'angle de la table, l'empereur Charles-Quint, vu de profil, porte l'ordre de la Toison. Paul Véronèse s'est représenté lui-même, avec les plus habiles peintres de Venise, ses contemporains, au milieu du groupe des musiciens qui occupe le devant du tableau; il est en habit blanc et joue de la viole; derrière lui le Tintoret l'accompagne avec un instrument semblable; de l'autre côté, Titien joue de la basse, le vieux Bassan joue de la flûte; enfin, celui qui est debout, vêtu d'une étoffe brochée et qui tient une coupe remplie de vin, est Benedetto Caliari, frère de Paul.

C'est ce musicien jouant de la viole qui a inspiré à M. Antony Deschamps les beaux vers que nous avons cités plus haut.

Le tableau des *Noces de Cana* était primitivement placé au fond du réfectoire du couvent de Saint-Georges Majeur; il vint en France à la suite des campagnes d'Italie dont c'est un des plus beaux trophées, car jamais le génie de Paul Véronèse ne s'éleva plus haut, et nous pouvons le dire, nous qui avons visité tous les palais, toutes les églises et tous les couvents de Venise,

dont il a couvert les murs et les plafonds de ses éclatantes merveilles.

. . . .

Paul Véronèse doit être mis parmi les quatre ou cinq premiers noms de la peinture, malgré l'espèce de préjugé qui semble classer au second rang les peintres de fêtes, de repas et de sujets d'apparat. Rien n'est plus grave dans la signification de l'art, que cette peinture si gaie. Paul Véronèse n'est pas seulement un brillant coloriste, c'est aussi un grand dessinateur. Personne mieux que lui n'a établi une charpente humaine par grands plans simples à la manière antique,... dans ces vastes architectures aux balustrades et aux colonnes de marbre blanc, qui laissent transparaître l'azur vénitien à travers leurs interstices.

Quelle fête splendide pour les yeux et quel sujet véritablement humain, malgré son apparente insouciance, que ces *Noces de Cana!*..... Ses festins sont tout symboliques, car l'on y mange à peine ; et ce n'est pas le feu de l'ivresse qui anime les yeux bruns de ces beaux groupes d'hommes et de femmes, mais un sentiment de joie universelle et d'harmonie générale.

M. Z. Prévost ne pouvait donc consacrer son burin à la reproduction d'un plus noble chef-d'œuvre.

1176. Opéra-Comique : **Reprise des Voitures versées.** — Odéon : **Les Absents ont raison.** — Gymnase : **La Fille de la Grande Armée.** — Délassements : **L'Argent par les fenêtres.** — Hippodrome. *La Presse*, 10 mai 1852.

1176 bis. **Salon de 1852. IV. MM. Gallait ; Antigna ; Courbet ; Duveau ; Schutzenberger. — V. MM. Gendron ; Hamon ; Landelle ; Couture ; Laugée ; (Devilly.) — VI. MM. Bouterweck ; Lecomte ; Bezard ; Faustin Besson ;**

Desgoffe. Boulanger; Timbal; A. Arago; Yvon; Labouchère; Leman; Boutibonne; Toulmouche; Schopin. — VII. MM. Jolin; Jeanron; Lepaulle; Octave Tassaert; Isambert; Houry; Von Saverdonck; F. Boissard; Verlat; Josquin; Ronot; Midy; Monginot; Lesser; J. Bremond; A. Thomas; madame de Rougemont; MM. Gosse; Lazerges. *La Presse*, 11, 12, 13 et 14 mai 1852.

1177. Nécrologie : Madame Sophie Gay. *La Presse*, 15 mai 1852. Cette notice de Gautier a été réimprimée incomplètement en 1874 dans ses *Portraits Contemporains*. C'est de cet article qu'est extrait un renseignement sur les ancêtres de madame de Girardin, renseignement signé : Théophile Gautier, dans le petit volume commémoratif sur *Madame de Girardin*, imprimé en 1856.

1178. Théâtre-Français : Reprises de Louise de Lignerolles et de l'École des Vieillards. — Th. des Variétés : Canadar père et fils ; Une Vengeance. — Gymnase : La Fille d'Hoffmann. Chronique musicale (: les Concerts). *La Presse*, 17 mai 1852.

1179. Théâtre-Français : Reprise de la Surprise de l'Amour. — Odéon : Le Bougeoir; La Chasse au Lion. — Th. des Variétés : Déménagé d'hier. — Gymnase : Représentation de madame Volnys. — (Les Illuminés, par Gérard de Nerval). *La Presse*, 24 mai 1852.

1179 bis. Salon de 1852. VIII. MM. Chasseriau; Gérome; Burthe; A. Duval. — IX. M. Herbsthoffer; madame Bertaut; MM. Pils; Armand Dumaresq; Hillemacher; Verdier; Pluyette; Comte; Porion; Lugardon; Etex; Hunt. — X. MM. Hébert; Cogniet; Ricard; Amaury Duval; Lehmann; Dubufe. *La Presse*, 25, 26 et 27 mai 1852.

1180. Opéra-Comique : Reprise de l'Irato. — Palais-Royal : Les Coulisses de la vie. — Ambigu : Croquemitaine. — (La Femme et l'Enfant, par Al. Jobez). *La Presse*, 31 mai-1er juin 1852.

1181. Tristesse en mer. *Revue de Paris*, (1er) juin 1852. Ces vers ont reparu quelques semaines après dans les *Émaux et Camées*, qu'ils n'ont plus quittés.

Citons d'abord cette variante inédite de la quatrième strophe :

L'écume danse, l'eau tournoie ;
Le gouffre blanchit et verdit,
Et la poupe à grand peine broie
Ce flot révolté qui bondit.

Puis, quelques parties d'une autre version, dont nous devons la communication à l'inépuisable obligeance de M. P. Lalanne. Elle contient deux strophes inédites :

. . . .

3

Bien ! La tempête se décide ;
Pour se noyer le temps est bon,
Et le pays du suicide
Pâlit sous son dais de charbon.

4

L'écûme danse, l'eau tournoie,
Le vent de plus en plus fraîchit,
Et mon regard pensif se noie
Dans le gouffre amer qui blanchit.

. . . .

6 bis

A la mer, poésie oblique,
Trompeuse amante, écho moqueur,
Jetant la rime pour réplique
Aux pulsations de mon cœur.

. . . .

10

Maintenant ferme ta paupière,
Du bordage quitte l'appui,
Et, comme un chien avec sa pierre,
Coule à fond avec ton ennui.

11

Et va, gonflé, méconnaissable,
Dans le lit des glauques troupeaux,
Sur l'humide oreiller de sable
Savourer ton premier repos.

. . . .

13

Devinant une âme en détresse,
La Sympathie aux bras ouverts,
Dans ce regard pleure et caresse.
Salut, yeux bleus ! bonsoir, flots verts !

. . . .

Voici maintenant, ainsi que nous l'avons annoncé (voir n° 1149), la première version inédite de cette pièce et de *Cærulei oculi*, en un seul morceau, sous le titre de *Marine : Flots verts, yeux verts*, version divisée en deux chapitres, et qui contient de nombreuses différences avec le texte imprimé :

I

Les mouettes volent et jouent,
Et les blancs coursiers de la mer,
Cabrés sur les vagues, secouent
Leurs crins échevelés dans l'air.

La nuit tombe; une fine pluie
Éteint les fournaises du soir,
Et le *steam-boat*, crachant la suie,
Rabat son long panache noir.

Le cœur brisé, le front livide,
Je vais au pays du charbon,
Du brouillard et du suicide!..
Pour se tuer le temps est bon!

Ma tristesse avide se noie
Dans le gouffre amer qui blanchit,
L'écume danse, l'eau tournoie...
Un plongeon et tout serait dit.

Oh! je me sens l'âme navrée!..
Les flots gonflent en soupirant
Leur poitrine désespérée!..
Le ciel est noir, l'abîme attend!

O chères peines méprisées,
Vains regrets, douloureux trésor,
O blessures cicatrisées,
Voilà que vous saignez encor!

Illusions d'amour perdues,
Faux espoirs, folles visions,
Du socle idéal, descendues,
Un saut dans les moites sillons!

Livide, enflé, méconnaissable,
Je dormirai bien cette nuit
Sur l'humide oreiller de sable,
Bercé par le flot qui bruit!

II

Dans les fourrures de sa mante,
Sur le pont, assise à l'écart,
Une femme pâle et charmante
Laisse flotter son long regard.

Des yeux où le ciel se reflète
M'ont fait souffrir plus qu'en enfer ;
Les siens, sous leur vague paillette,
Prennent les teintes de la mer.

Les teintes de la mer profonde
Où gît noyé plus d'un trésor ;
Peut-être en plongeant dans leur onde
On trouverait la coupe d'or !

Leurs disques verts, quand on s'y penche,
Laissent, sous leur changeant tableau,
Briller au loin une âme blanche,
Comme une perle au fond de l'eau.

Ah ! si plus tôt de ces prunelles
Dont la grâce triste me rit,
J'avais pu voir les étincelles,
Où la lumière s'attendrit !

Oui, sous leurs cils aux noires franges,
J'aurais, avec leur reflet clair,
Aimé ces prunelles étranges,
Et profondes comme la mer.

Un pouvoir magique m'entraîne
Au gouffre vert de leur regard ;
Comme au fond des eaux la sirène
Attirait Harald Harfagar.

Mais ce n'est pas la blancheur bleue
Du joli monstre au chant fatal,
Montrant son sein, cachant sa queue,
Qui me courbe sous leur cristal.

J'entrevois sous leur transparence,
La sympathie aux bras ouverts,
Qui pleure et dit à ma souffrance :
« Oh ! suis-moi dans mes palais verts !

Pour adoucir la douleur âcre
Je connais des philtres calmants ;
Près de moi, sur mon lit de nacre,
Tu feras des rêves charmants !

Et quand mugira sur ta tête
Le flot qui ne peut s'apaiser,
Tu n'entendras pas la tempête,
Assoupi par mon doux baiser ! »

1181 bis. **Salon de 1852. XI. (MM. Muller; Rodakowski; madame O'Connell; MM. Benouville; Vetter; Masson; Michaud; Tissier; Pérignon; Hofer; Jobbé-Duval; divers: Cambon; Lugardon; madame Calamatta; MM. Bertier; Belliveaux; Foulongne; Froment de Lormel; Felon.) — XII. MM. Meissonier; Fauvelet; Chavet; Plassan; Billotte; E. Frère; Raffet; Beaulieu; Roqueplan.** Le fragment de cet article relatif à Raffet a été réimprimé en 1862 par M. Giacomelli dans son livre sur cet artiste. — **XIII. MM. Henri Baron; Hoffner; Bonvin; (Luminais; Desbarrolles; Penguilly (L'Haridon); F. de Lemud; Adolphe Leleux; Armand Leleux; Marchal; Couraud; Leray; Tony Johannot; divers; Stevens; Jadin; Kiorboë; Palizzi; Coignard; Loverdet; Ph. Rousseau; Loubon). — XIV. MM. Cabat; Bellel; Flandrin; Aligny; etc.; (Jules Dupré; Bodmer; Ziem; Serrur; Éd. Hèdouin; Brion; Daubigny; Corot.)** *La Presse*, 2, 3, 4 et 6 juin 1852.

1182. Vaudeville : **La Maitresse d'été et la Maitresse d'hiver.** — Gymnase : **Un Soufflet n'est jamais perdu. — Vente du mobilier de M. Victor Hugo.** *La Presse*, 7 juin 1852.

Ce dernier article a été réimprimé dans l'*Artiste* du 17 juin de la même année et, en 1874, à la suite de l'*Histoire du Romantisme*, sous le titre de : *Vente du mobilier de Victor Hugo en 1852*.

1182 2°. **Salon de 1852. XV. MM. Rousseau; Hoguet; Ciceri; Desjobert; etc.; (Nason; Français; Fourmois; Berchère; Chacaton; Nègre; Salzmann; Souplet; Bonheur; Segé; Flers; G. Lacroix; Paul Huet; divers; Jeanron; Gudin; Hintz; Saint-Jean; Tourneux; divers). — XVI. (Sculpture). MM. Pradier; etc.; (Clésinger; Ottin; Poitevin; Lequesne; Cordier; Jaley; Etex; Maindron; Levêque; Rude; divers).** *La Presse*, 8 et 10 juin 1852.

L'article du 10 juin est le dernier que Théophile Gautier ait écrit, cet été-là, à *la Presse*; il partit peu de jours après pour Constantinople, et le feuilleton de théâtre du numéro du 14 juin commence par cette note :

Pendant l'absence de M. Théophile Gautier, parti pour un voyage de quelques mois en Orient, le feuilleton dramatique de la *Presse* est confié à M. Louis de Cormenin.

1182 3°. **Émaux et Camées**, par Théophile Gautier. In-18 de trois feuilles 1/9, 112 pages. Imprimerie de *Raçon*, rue d'Erfurth, à Paris. — A Paris, chez *Eugène Didier*, rue des Beaux-Arts, n° 6. Prix : 1 franc.

Ce livre célèbre, que nous trouvons inscrit sous le numéro 4081 de la *Bibliographie de la France* du 17 juillet 1852, n'était alors qu'un tout petit et mignon volume qui fut mis en vente au commencement de ce mois, alors que son auteur était à Constantinople; il a eu, jusqu'à son édition définitive, en 1872, cinq éditions distinctes; la seconde parut aussi chez Eugène Didier, en 1853, et fut oubliée, en 1858, lors de l'impression de la troisième, publiée chez Poulet-Malassis. Celle-ci porte l'indication inexacte de : seconde

édition, et omet les deux pièces ajoutées à la véritable seconde édition de 1853. La quatrième et la cinquième parurent chez Charpentier, en 1863 et en 1866, sous le titre de : *Poésies nouvelles*, et, en 1872, enfin, l'édition définitive des *Émaux et Camées* fut mise en vente chez le même éditeur; elle a été souvent réimprimée depuis. En 1884, il en a été fait une petite édition in-24, ornée d'un portrait de l'auteur et de deux eaux-fortes, d'après les aquarelles de madame la princesse Mathilde. On y a fort logiquement ajouté l'*Esclave noir*, qui forme le pendant de la *Fellah* (voir n°s 2257 et 2258). Chacune de ces cinq éditions contient des pièces ajoutées. La première, dont il s'agit ici, contient les trois pièces inédites suivantes, qui ont fait partie de toutes les éditions de l'œuvre :

1183. **Préface; sonnet.** Le quatrième vers de ce sonnet a été imprimé avec une faute, jusqu'à l'édition de 1872. Il a été cité dans l'*Artiste* du 15 juillet et dans la *Revue de Paris* d'août 1852, sans être indiqué à la table de ces recueils.

1184. **Le Monde est méchant.** Réimprimé aussi dans l'*Artiste* du 1er août 1852, sans indication à la table. Voici plusieurs versions et variantes inédites de cette pièce, toutes on ne peut plus curieuses :

Le monde est méchant, ma petite,
Et dit que tu n'as pas de cœur ;
Sous ton sein où tremble une fleur,
Alors qu'est-ce donc qui palpite?

Ce doux tic-tac à ton côté,
Ce n'est pas un sang plein de sève,
C'est une montre de Genève,
Un ressort chaque soir monté.

Le monde est méchant, ma petite;
Il dit que tes yeux sont d'émail,
Qu'un rouage d'un fin travail
Les fait tourner dans leur orbite.

S'il luit sous leur soyeux rideau
Une larme, perle irisée,
On prétend que tu l'as puisée
Avec ton doigt au verre d'eau !

Voici maintenant une variante dans la forme actuelle du morceau, avec les rimes entre-croisées :

Le monde est méchant, ma petite ;
Il dit que tu n'as pas de cœur,
Et qu'à sa place il ne palpite
Que ta montre, au tic-tac moqueur.

Pourtant ton sein ému s'élève
Et s'abaisse comme la mer,
Et ton sang jeune et plein de sève
Coule visible sous ta chair.

Le monde est méchant, ma petite ;
Il dit que tes yeux bleus sont morts,
Et se meuvent dans leur orbite
A temps égaux, par des ressorts.

Pourtant, sans qu'elle soit puisée
Avec le doigt au verre d'eau,
Une larme, perle irisée,
Tremble à tes cils, mouvant rideau !..

Le monde est méchant, ma petite ;
Il dit que tu n'as pas d'esprit,
Et que les vers qu'on te débite
Sont pour toi comme du sanscrit.

— Pourtant, sur ta lèvre vermeille,
Rose s'ouvrant et se fermant,
Le rire, intelligente abeille,
Se pose à chaque trait charmant.

C'est que tu n'aimes, ma petite,
Ni celui-ci ni celui-là;
Et que pas un, hors moi, n'agite,
Ce cœur, ce rire et ces yeux-là !

Voici enfin une dernière variante des deux premières strophes :

Le monde est méchant, ma petite,
Et dit que tu n'as pas de cœur;
— Alors, qu'est-ce donc qui palpite
Sous ta gaze où tremble une fleur ?

Est-ce une montre de Genève,
Ce doux tic-tac à ton côté ?
Non, ce sein qui s'enfle et s'élève,
J'ai la clef d'or qui l'a monté.

. . . .

Ces vers ont été mis en musique par MM. G. Bellini et M. Uberti.

1185. **Inez de las Sierras; à la Petra Camara.** Le dernier vers de la pièce contient une faute, dans la première édition. Il est imprimé ainsi :

Mourant, un poignard dans le cœur.

Voici d'intéressantes variantes inédites de cette pièce :

J'ai lu bien souvent une histoire
Nommée *Inès de las Sierras,*
Puisée à la même écritoire
Que les *Trilbys* et les *Smarras.*

Dans un château d'Anne Radcliffe,
Au souper qui s'y fourvoya
Inez s'asseoit, ombre apocryphe,
Qu'on croirait peinte par Goya.

Les vastes salles délabrées
Aux couloirs livrent leur secret,
Architectures effondrées
Que Piranèse graverait.

Pendant le souper que regarde
Une collection d'aïeux,
Altière, farouche et hagarde,
Un cri répond aux chants joyeux.

D'une galerie en décombres,
Que des vitrages effondrés
Entrecoupent de clairs et d'ombres,
Inez s'avance par degrés.

Peigne au chignon, basquine aux hanches,
On la voit marcher en glissant,
Dans les bandes noires et blanches,
Disparaissant, apparaissant!

Avec une volupté morte
Manégeant son œil andalou,
Elle se pose sur la porte,
Sinistre et belle à rendre fou.

Sa robe déteinte et fripée
Par le long séjour des tombeaux,
Fait luire, d'un rayon frappée,
Quelques paillons sur ses lambeaux.

D'un pétale découronnée
A chaque soubresaut nerveux,
Une rose, demi-fanée,
S'effeuille dans ses noirs cheveux.

Une cicatrice, pareille
A celle d'un coup de poignard,
Forme une couture vermeille
Sur sa gorge d'un blanc blafard;

Et l'ivoire des castagnettes
Sur des rythmes prompts et stridents,
Aux pouces de ses mains fluettes
Claque et bruit comme font des dents.

Elle danse, pâle bacchante,
Des pas anciens sur de vieux airs,
D'une grâce si provocante,
Qu'on la suivrait jusqu'aux enfers!

Ses longs cils semblent, sur ses joues,
Des ailes de papillon noir,
Et sa bouche frêle a des moues
Qu'Esméralda voudrait avoir.

Sa jambe, sous le bas de soie,
A des lueurs de marbre blanc,
Et sous sa jupe qui tournoie
Brille son corps étincelant.

. . . .

Dans cette danse fantastique
Aux pas funèbres et charmants,
Revit l'Espagne poétique
Avec ses vieux enchantements.

Grâce arabe, fierté romaine,
L'Espagne du romancero,
Ayant au cœur, comme Chimène,
Des gouttes de sang de taureau.

Sa marque rouge à la poitrine,
C'est la civilisation,
Avec sa nouvelle doctrine
Frappant au cou la nation.

J'ai vu ce fantôme au Gymnase
Où Paris entier l'admira,
Lorsque dans son linceul de gaze,
Apparut Petra Camara.

Cette morte passionnée
A l'irrésistible langueur,
Et, comme Inès l'assassinée,
Dansant, un poignard dans le cœur !

Voici encore deux variantes d'une même strophe, où se retrouvent en partie les strophes dix-sept et dix-huit de la pièce :

L'ancienne Espagne poétique
Revit dans ses fiers mouvements,
Et dans sa danse fantastique
Aux pas sinistres et charmants.

Dans sa basquine qui s'envole
Au tourbillon du boléro,
Revit sombre, charmante et folle,
L'Espagne du romancero.

Le second vers de cette dernière strophe est aussi écrit ainsi :

Au roulement du pandero.

Théophile Gautier a cité lui-même quatre strophes de cette pièce dans son feuilleton de *la Presse*, du 1er février 1853, et on la retrouve encore, en 1862, dans le tome quatre de l'anthologie : *Les Poëtes Français*.

1186. **De Paris à Constantinople, promenades d'été. I-II. Malte ; III. Syra ; IV. Smyrne ; V. La Troade, Les**

Dardanelles. (**Constantinople**; chapitres I à V; le premier porte le titre de : **En mer**, au lieu de **Malte**). *La Presse*, 1, 2, 5, 6 et 8 octobre 1852. L'ouvrage, dont ces articles sont les premiers chapitres, fut promis sous bien des titres et chez plusieurs éditeurs; Eugène Didier et Michel Lévy l'annoncèrent successivement sous le titre qu'il porte dans *la Presse*, et ce dernier le publia définitivement en volume. sous celui de *Constantinople*, qu'il a toujours conservé. La *Revue de Paris* inséra parmi les annonces inscrites sur ses couvertures, de septembre 1852 au 15 septembre 1853, le titre d'un ouvrage à paraître de Théophile Gautier, *le Séraï*, qui n'était certainement qu'un long fragment de ce volume. Il ne parut jamais dans la *Revue*, et *la Presse* publia l'ouvrage entier.

1187. **Retour de Constantinople** ; **Remerciements à Louis de Cormenin** : **le Franc et le Hammal, pantomime turque à Moda-Bournou**). — Théâtre-Lyrique : **Flore et Zéphyre** ; **Choisy-le-Roi.** *La Presse*, 18 octobre 1852. Tout le début de cet article, qui devrait former le chapitre XV de *Constantinople*, a été réimprimé en 1877 dans le tome premier de l'*Orient*, sous le titre de : *le Théâtre turc à Constantinople*.

1188. **Excursion en Grèce. I. L'Imperator et l'Arciduca Lodovico; II. Le Pirée ; III. Les Propylées.** *Le Moniteur universel*, 20, 21 et 27 octobre 1852. Ces trois articles, début d'un *Voyage en Grèce* qui fut annoncé chez Eugène Didier et ne fut jamais ni publié, ni même achevé, ont été réimprimés pour la première fois en volume en 1877, dans le tome premier de l'*Orient*, datés par erreur d'octobre 1853. Il faut dire ici que les chapitres IV, V et VI de ce voyage, qui parurent en 1854 dans le même journal (voir n° 1287 *bis*), ont, par inadvertance, été réimprimés sans les trois premiers, en 1865, dans *Loin de Paris*, de sorte que les seuls fragments écrits de ce voyage ne sont pas même réunis dans le même volume. Ils furent aussi annoncés pendant longtemps chez Michel Lévy, où ils durent paraître sous le titre de : *En Grèce et en Afrique*, accompagnés des chapitres du *Voyage en Afrique* écrits en 1846. Mais ce livre ne parut jamais.

1182. Théâtre-Français : **Représentation par ordre : Cinna ; Il ne faut jurer de rien. — Odéon : Richelieu. — Débuts de M. Faure à l'Opéra Comique**. *La Presse*, 25 octobre 1852. Le début de cet article a été inséré la même année dans : *Soirée historique de la Comédie-Française*, 22 octobre 1852, un petit volume in-18, paru chez Eugène Didier.

Nous sommes heureux de pouvoir citer ici la superbe lettre inédite que Paul de Saint-Victor adressa à Théophile Gautier immédiatement après avoir lu cet article, et dont nous devons encore l'aimable communication à M. P. Lalanne. Elle est datée seulement de « Dimanche soir » ; or, *la Presse* paraissant le soir, portant la date du lendemain, ce qui fixe celle de cette lettre. On remarquera surtout le ton de déférence qui y règne. Paul de Saint-Victor, dont on a si souvent voulu faire, en ces dernières années, l'émule et même le rival littéraire de Théophile Gautier, répond d'avance à cette appréciation quelque peu exagérée, par ces lignes enthousiastes.

Dimanche soir (24 octobre 1852).

Mon cher Maître,

Je ne puis résister à l'envie de vous envoyer dès ce soir un cri d'admiration. Votre feuilleton est une *Sixtine* littéraire. Vous avez disséqué Corneille au jour de cette chandelle que Michel-Ange plantait dans le nombril de ses cadavres. Cela est écrasant de force et merveilleux de beauté. Cela est écrit à fresque sur une page haute comme un mur !

Dieu ! que vous êtes décourageant ! On est honteux du trognon de plume qu'on fait barbotter dans son écritoire, après avoir lu de pareilles choses.

Adieu ; je vais vous relire, et me pendre après !

A vous,

Paul de Saint-Victor.

1190. **La Danse des Djinns, scène d'Afrique.** *Revue de Paris*, 1er novembre 1852. Ce morceau a reparu en 1865 dans *Loin de Paris*, formant le chapitre six de : *En Afrique*. Le portrait à l'aquarelle de la danseuse Ayscha, fait par Théophile Gautier, dont il est parlé dans cette scène, a été publié, gravé sur bois, dans le *Musée universel* du 11 janvier 1873.

1191. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Mariage de Figaro (Étude sur Beaumarchais) ; Débuts et rentrées.** — OPÉRA (: **Portrait d'Abd-el-Kader.**) — THÉATRE LYRIQUE : **La Ferme de Kilmoor.** *La Presse*, 1er novembre 1852.

1192. OPÉRA : **Moïse.** — OPÉRA-COMIQUE : **Les Mystères d'Udolphe.** — THÉATRE-LYRIQUE : **Rentrée de Chollet, dans le Postillon de Longjumeau.** *La Presse*, 8 novembre 1852.

1193. **Les Marionnettes.** *Musée des Dames et des Demoiselles*, nº 1, 15 novembre 1852. Cet article a été réimprimé en 1883 dans les *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*, par Théophile Gautier.

1194. AMBIGU : **Jean-le-Cocher.** — Th. des VARIÉTÉS : **Taconnet.** — **Chronique musicale** (: **Continuation des débuts de M. Faure**). *La Presse*, 15 novembre 1852.

1195. THÉATRE-FRANÇAIS : **Sullivan.** — GAITÉ : **La Bergère des Alpes.** — GYMNASE : **Danseurs espagnols ; un Mari qui ne sait que faire.** — THÉATRE-LYRIQUE : **Reprise de la Perle du Brésil.** — (**Nécrologie** :) **Tony Johannot.** *La Presse*, 22 novembre 1852.

1196. ODÉON : **Grandeur et décadence de M. Joseph Prudhomme.** — ITALIENS : **Otello; la Sonnambula.** *La Presse*, 29 novembre 1852.

1197. GYMNASE : **Le Fils de famille.** — PALAIS-ROYAL : **La Femme aux œufs d'or : le Parapluie de Damoclès.** *La Presse*, 6 décembre 1852.

1198. ITALIENS : **Luisa Miller.** — THÉATRE-LYRIQUE : **Guillery le Trompette.** — **Ouverture du Cirque d'hiver.** — (**Un mot sur Stella, par Francis Wey.**) *La Presse*, 13 décembre 1852.

1198 bis. **Constantinople : I. Le Petit-Champ, la Corne d'or; II. Une Nuit du Ramazan ; III. Cafés ; IV. Les Boutiques.** (Un volume, chapitres VI, VII, VIII et IX.) (*La Presse*, 17, 18, 19 et 22 décembre 1852.) Le volume, annoncé d'abord en 1853 sous le titre de : *De Paris à Constantinople*, prit définitivement celui de *Constantinople* lors de son apparition à la fin de 1853 (daté 1854). Il fut réimprimé souvent et fut même publié in-4° dans les publications dites à deux sous.

1199. THÉÂTRE-FRANÇAIS : **Le Cœur et la dot.** — OPÉRA-COMIQUE : **Marco Spada, débuts de Mademoiselle Caroline Duprez.** — **Nouvelles** (*La Presse*, 26-27 décembre 1852.)

Citons ici, après l'indication du compte rendu de l'opéra d'Auber, deux billets inédits de Théophile Gautier adressés à ce musicien :

I

Genève, 1er mars 1866 (?).

Illustre et cher maestro,

Je vous recommande très instamment mademoiselle Krasinska, qui désirerait entrer au Conservatoire comme pianiste. Je l'ai entendue à Genève, où je suis en villégiature. Elle a de grandes dispositions et déjà un vrai talent qui ne demande que Paris pour se perfectionner. Accueillez-la bénignement et facilitez-lui les voies.

Ne prenez pas cette recommandation pour une lettre vague, et daignez agréer l'expression de mes respects et de mes admirations.

Votre serviteur de cœur et de plume,

Théophile GAUTIER.

II

(Sans date).

Cher et illustre maestro,

Quand mademoiselle Reine Lhomme, que j'ai connue toute petite et à laquelle je me suis toujours intéressé, passera son concours d'harmonie, écoutez-la d'une oreille indulgente. C'est une vraie nature musicale. Elle travaille sérieusement depuis longtemps, et a déjà obtenu des récompenses au Conservatoire.

Tout ce que vous ferez pour elle, dans les limites de votre haute justice, je le regarderai comme un service personnel, et ma reconnaissance n'aura d'égale que mon admiration pour vous.

Votre tout dévoué critique,

Théophile Gautier.

1853

1200. **Les Accroche-Cœurs.** *Revue de Paris*, 1er janvier 1853. Ces vers ont reparu, un mois après, dans la deuxième édition des *Émaux et Camées*. Oubliés en 1858 dans la troisième (marquée seconde), ils ont été rétablis en 1863 dans la quatrième, et n'ont plus quitté ce recueil depuis lors. Ils ont été insérés aussi dans l'*Almanach parisien* pour 1867.

1201. Opéra : **Orfa.** — Odéon : **Le Loup dans la bergerie.** — Théatre Lyrique : **Tabarin.** — Th. des Variétés : **Les Variétés en 1852.** — Salle Herz : **Henri Vieuxtemps.** — (**Voyage aux villes maudites, par Édouard Delessert.** *La Presse*, 3 janvier 1853.

1202. Porte-Saint-Martin : **La Faridondaine.** — Vaudeville : **Alexandre chez Apelles ; Les Violettes et les Abeilles.** — Ancien Cirque : **Masséna.** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 10 janvier 1853.

1203. **Société des Amis des Arts de Bordeaux : Exposition de 1852.** *La Presse*, 15 janvier 1853.

1204. Cirque d'Hiver : **Les Pandéristes espagnols ; Débuts de Nigel.** — Th. des Variétés : **Une Femme qui se grise ; Monsieur le Vicomte.** — Vaudeville : **Le Baromètre des Amours.** — Italiens. — Salle Herz. — **Concerts.** *La Presse*, 17 janvier 1853. *Les Pandéristes espagnols* ont été réimprimés dans l'*Entr'acte* du 21 janvier suivant.

1205. Ambigu : **La Case de l'Oncle Tom.** — Gaité : **L'Oncle Tom.** — Opéra-Comique : **Le Miroir.** — (**M. Schmidt**). *La Presse*, 24 janvier 1853.

1206. **Les Peintres vivants.** Cent gravures, eaux-fortes, lithographies, par les premiers artistes, d'après Ingres, Delacroix, Decamps, Diaz, Couture, etc. Texte par Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Paul Mantz. Première et deuxième séries (seules parues). In-folio. Imprimerie de *Bacon*, rue d'Erfurth, à Paris. — A Paris, *quai Voltaire*, nº 5. Prix, 125 francs. Chaque série renferme cinquante planches. (Daté 1852).

Cet ouvrage, qui parut par livraisons pendant l'année 1852, et que nous trouvons inscrit sous le numéro 715 de la *Bibliographie de la France* du 29 janvier 1853, n'a pour texte que huit pages en tête de chaque série; aucun article n'y est signé, et la plupart n'ont que trois ou quatre lignes; la collaboration de Théophile Gautier à l'ouvrage se borne à avoir laissé extraire et falsifier de ses différents *Salons*, quelques descriptions de tableaux ou statues gravés dans le recueil; on y retrouve, entre autres, ses appréciations sur l'*Orgie romaine*, de Couture, le *Combat de coqs*, de Gérome, et la *Femme piquée par un serpent*, de Clésinger, analyses extraites du *Salon de* 1847.

1207. **Apollonie.** *Revue de Paris*, 1er février 1853. Ces vers sont entrés en 1858 dans la troisième édition des *Émaux et Camées* (marquée seconde), qu'ils n'ont plus quittés depuis.

1208. Théatre-Lyrique : **Le Lutin de la vallée.** — Vaudeville : **La Terre promise.** — Th. des Variétés : **Un Ami acharné.** — (**Vente des tableaux de M. Dugleré**). *La Presse*, 1er février 1853.

1208 bis. **Émaux et Camées.** Deuxième édition, revue et augmentée, par Théophile Gautier. In-18 d'une feuille et demie, plus trois feuillets, 102 pages. Imprimerie de *Bacon*, rue d'Erfurth, à Paris. — A Paris, chez *Eugène Didier*, rue des Beaux-Arts, nº 6. Prix, 1 franc.

Cette édition des *Émaux et Camées*, que nous trouvons inscrite sous le numéro 834 de la *Bibliographie de la France* du 5 février 1853, contient deux pièces de plus que la précédente : *les Accroche-Cœurs* et *les Néréides*, cette dernière inédite. Nous avons déjà dit qu'elles furent oubliées, en 1858,

lors de la réimpression des *Émaux et Camées*, ce qui s'explique peut-être par le fait que l'indication de *deuxième édition, revue et augmentée*, ne se trouve que sur la couverture imprimée du volume et n'a pas été reproduite sur son titre intérieur.

1209. **Les Néréides.** Voici trois versions différentes, avec variantes inédites, de cette pièce, que Théophile Gautier a beaucoup travaillée ; on y trouvera plusieurs strophes supprimées dans les *Émaux et Camées*. Le premier titre de la pièce était : *Les Sirènes*.

I

Je possédais une aquarelle
De Théophile Kwiatowski ;
N'allez pas me chercher querelle
Pour ce nom qui finit en ki,

Car l'aquarelle était charmante
Et d'un pinceau limpide et clair ;
Au bout d'une vague écumante
Dansent des nymphes de la mer ;

Chairs blanches au flot bleu lavées
Sous l'or vert de leurs longs cheveux,
Et, comme l'onde, soulevées
Par le bras des Tritons nerveux.

Au fond, dans des rougeurs d'aurore,
Un navire se détachant
Avec pavillon tricolore,
Et du groupe se rapprochant.

J'aimais ce bizarre mélange,
De fable et de réalité,
Et ce navire qui dérange
Les Néréides en gaîté.

Et je croyais, dans mon voyage,
Voir la sirène au sein nacré,
Suivre le navire à la nage,
Telle qu'on la voit dans Chompré [1].

Mais aux mers classiques de Grèce
Entre Saint-Ange et Cérigo,
Je n'ai pas vu, je le confesse,
Même un marsouin dans l'indigo !

II

J'ai dans ma chambre une aquarelle
D'un peintre polonais, à qui
Rythme et rime cherchent querelle :
— Théophile Kwiatowski.

Fantaisie étrange et charmante !
On y voit, fleurs du gouffre amer,
Jaillir d'une vague écumante
Trois nymphes à l'œil vert de mer.

. . . .

Nacre et burgau, corail et perle,
Parent, maritime trésor [2],
Leur gorge où le flot qui déferle
Suspend d'autres perles encor.

Et, jusqu'aux hanches soulevées
Par le bras des Tritons nerveux,
Elles luisent, formes rêvées,
Sous l'or vert de leurs longs cheveux.

1. Auteur d'un *Dictionnaire de la Fable.*
2. Autre variante de ce vers :

Constellent de leur frais trésor.

Qu'importe si leur blancheur bleue
Se glace d'un glauque frisson,
Et si leur corps finit en queue,
Moitié femme, moitié poisson.

Qui se souvient de la nageoire
Et des reins aux squammeux replis,
Quand émergent des seins d'ivoire,
Par le baiser des flots polis!

J'adore ces beautés hybrides,
Monstres charmants des anciens jours,
Où l'écaille des Néréïdes
N'effarouchait pas les amours.

J'irais au troupeau de Protée,
Sans peur des écailles d'argent,
Dans ton triomphe, ô Galathée,
Ravir la syrène nageant !

J'aime ce bizarre mélange
De fable et de réalité,
Et ce navire qui dérange
Les Néréïdes en gaîté;

Un paquebot moderne encore,
Portant panache de vapeur,
Avec pavillon tricolore!
Les nymphes en plongent de peur.

Les trirèmes devant leurs proues
Les laissaient chanter autrefois,
Mais la vapeur avec ses roues [1],
Briserait leurs corps et leurs voix.

1. Autre variante de ce vers :

Mais le *steam-boat* avec ses roues.

Adieu, fraîche mythologie !
Le vaisseau passe et croit, de loin,
Avoir vu sur l'onde rougie
Une gambade de marsouin.

III

J'ai dans ma chambre une aquarelle
Fantasque, et d'un peintre avec qui
La rime exacte se querelle :
— Théophile Kwiatowski.

On y voit, bizarre mélange
De fable et de réalité,
Passer un vaisseau qui dérange
Des Néréïdes en gaîté.

. . . .

Mais le jour vient et dans l'aurore
S'ébauche un navire à vapeur
Portant pavillon tricolore...
Et les nymphes plongent de peur.

Les trirèmes devant leurs proues
Les laissaient jouer autrefois ;
La nef moderne avec ses roues
Casserait leurs reins et leurs voix.

. . . .

Les Néréides ont été insérées aussi dans l'*Almanach parisien* de 1870.

1210. Opéra-Comique : **Les Noces de Jeannette ; Le Sourd.** — Opéra : **Louise Miller, débuts de madame Bosio.** — Th. des Variétés : **Le Potager de Colifichet.** *La Presse*, 7 février 1853.

1211. Théatre-Français : **Lady Tartuffe.** *La Presse*, 14 février 1853.

1212. Th. des Saisons : **L'Hiver, fantaisie de circonstance (les Mois, dessins de Ch. Jacques).** — Th. des Variétés : **On dira des bêtises.** — Porte-Saint-Martin. — **Chronique musicale.** *La Presse*, 21 février 1853.

C'est dans ce feuilleton que Théophile Gautier cite le fameux sonnet des *Demi-teintes*, d'Auguste Vacquerie :

Sortilège !
Tu verras,
Le ciel gras,
Qui s'abrège,

Nous assiège
D'un ramas
De frimas ;
Paul, il neige.

Eh bien, Paul,
Vois le sol !
La terrasse

Va changeant
Cette crasse
En argent !

dont la curieuse parodie suivante, attribuée à Charles Baudelaire, a été publiée dans la *Petite Revue* du 24 juin 1865 :

Vacquerie
à son Py-
lade épi-
que : qu'on crie,

ou qu'on rie,
leur épi
brave pi-
aillerie.

O Meuri-
ce ; il muri-
ra momie.

Ce truc-là
mène à l'A-
cadémie.

1213. Théâtre-Français : **La Mal'aria. — Gymnase : Élisa. — Italiens : Concert d'Émile Prudent. — (Vente de Feuchères.** *La Presse*, 7 mars 1853.

1214. Odéon : **L'Honneur et l'Argent. — (Italiens : Sémiramide).** *La Presse*, 14 mars 1853.

1215. Théâtre-Lyrique : **Les Amours du Diable. — Théâtre-Français : Les Souvenirs de voyage. — Porte-Saint-Martin : Frère Tranquille. — Th. des Variétés : Un Notaire à marier.** *La Presse*, 21 mars 1853.

1216. **Panorama de la bataille des Pyramides.** *La Presse*, 23 mars 1853.

1217. Gymnase : **Philiberte. — Italiens : Le Barbier de Séville; débuts de madame de Lagrange et de M. Rossi. — Concerts.** *La Presse*, 28-29 mars 1853.

1218. Théâtre-Français : **Les Lundis de Madame. — Opéra-Comique : La Tonelli. — (Un salon décoré par Séchan pour le Sultan.)** *La Presse*, 4 avril 1853.

1219. Théâtre-Français : **Le Mariage de Figaro. (Nouvelles.) — Th. des Variétés : L'Amour, qu'est que c'est que çà ? — Gaité : Marie-Rose. — Ambigu : Le Château des Tilleuls. — (Musique.)** *La Presse*, 11 avril 1853.

1219 bis. **Constantinople : V. Les Bazars ; VI. Les Derviches Tourneurs.** (En volume, chapitres X et XI. *La Presse*, 15 et 16 avril 1853.

1220. **Vente de Decamps. — Théâtre-Lyrique : Le Roi des Halles. — (Concerts.)** *La Presse*, 18 avril 1853. Une partie de l'introduction de cet article a été réimprimée dans l'*Artiste* du 1er mai 1853, sous le même titre : *Vente de Decamps*.

1220 bis. **Constantinople : VII. Les Derviches hurleurs; VIII. Le Cimetière de Scutari; IX. Karagheuz; X. Le Sultan à la Mosquée; Dîner turc.** (En volume, chapitres XII, XIII, XIV et XV.) *La Presse*, 20, 21, 22 et 23 avril 1853. C'est entre ces deux derniers chapitres que devrait se placer un chapitre complémentaire, composé du feuilleton de *la Presse* du 18 octobre 1852, et réimprimé dans l'*Orient*, sous le titre de : *le Théâtre turc à Constantinople*. Un fragment de l'article du 23 avril a reparu en 1859 dans le volume de Charles Monselet, la *Cuisinière poétique*, sous le titre de : *Un dîner turc*.

1221. Opéra : **La Fille mal gardée; Giselle; Orfa.** — Théatre-Français : **Représentation au bénéfice de Samson : Madame Arnould-Plessy.** — Porte-Saint-Martin : **Ligier dans Louis XI et dans Tartufe.** — Théatre des Marionnettes : **Le Merle blanc.** — Italiens. — **Concerts.** — (**Conférences de Philoxène Boyer**). *La Presse*, 25 avril 1853.

1221 bis. **Constantinople : XI. Les Femmes; XII. La Rupture du jeûne; XIII. Les Murailles de Constantinople; XIV. Balata, le Phanar, Bain turc.** (En volume, chapitres XVI, XVII, XVIII et XIX.) *La Presse*, 27, 28, 29 et 30 avril 1853.

1222. (**Nécrologie :**) **Odry.** — Opéra-Comique : **La Lettre au bon Dieu; L'Ombre d'Argentine.** *La Presse*, 2 mai 1853. Un fragment très incomplet de cet article de Gautier sur Odry a été réimprimé en 1874 dans ses *Portraits contemporains*.

1223. Opéra : **La Fronde.** — (Italiens). *La Presse*, 10 mai 1853.

1224. Porte-Saint-Martin : **Le Vieux Caporal; rentrée de Frédérick Lemaître.** — **Concert d'Offenbach : Le Trésor à Mathurin. Nouvelles**). *La Presse*, 16-17 mai 1853.

1225. Vaudeville : **Les Filles de marbre.** — Th. des Variétés : **Les Femmes du monde.** — Italiens : **Le Bravo; Attila; (Bénéfice de Maria Martinez, la négresse).** — Théatre-Lyrique : **Le Colin-Maillard.** — (**Pianos Herz**). *La Presse*, 23 mai 1853.

1226. Italiens : **Bénéfice de Maria Martinez (: Quitte ou Double, proverbe par Augustine Brohan).** — Opéra-Comique : **L'Épreuve villageoise; La Fille du Régiment.** — Gaité : **L'Homme antipode; Les Œuvres du démon.** — Ambigu : **Le Ciel et l'Enfer.** — Théatre lyrique : **L'Organiste dans l'embarras. — (Nouvelles).** *La Presse*, 30 mai 1853.

1226 bis. **Scènes d'Afrique; Alger; 1845.** *Revue de Paris*, 1er avril et (1er) juin 1853. Nous avons déjà parlé de ces articles, à propos du *Voyage en Afrique*. Ils ne sont que la reproduction, livrée ici pour la première fois au public, de ces pages imprimées déjà en 1846. Nous en reparlons uniquement à cause des dix derniers paragraphes de l'article de la *Revue de Paris* de juin, qui sont inédits, comme nous l'avons déjà dit, et qui furent écrits pour donner une fin à cette partie imprimée et restée inédite du *Voyage en Afrique*. Dans *Loin de Paris*, le dernier des dix paragraphes a été divisé en deux. (Voir no 792.)

1227. Gymnase : **Les Folies d'Espagne; La Pétra Camara; Ménage à trois.** — Opéra-Comique : **Les Mousquetaires de la reine; débuts de Puget.** — Italiens : **Maravilla. — (Le Chemin de la Postérité, gravure de Roubaud, et le Panthéon Nadar. Nouvelles).** *La Presse*, 7 juin 1853.

1228. Odéon : **Le Roman du village.** — Th. des Variétés : **Les Mystères de l'été.** *La Presse*, 13 juin 1853.

1229. Théatre-Français : **Le Lys dans la vallée.** *La Presse*, 20 juin 1853.

1230. **Salon de 1853. I. MM. Chasseriau; Gérome. — II. MM. Hamon; Hébert; Benouville; Delacroix; Peintures murales.** *La Presse*, 24 et 25 juin 1853.

1231. Gaité : **L'Ane mort.** *La Presse*, 27 juin 1853.

1231 bis. **Salon de 1853. III. MM. Jalabert; Dumaresq; Michel Dumas; E. Maison; Lazerges; Puveau; Jobbé-Duval. — IV. MM. Chenavard; Maréchal; Heim; Gustave Moreau; L. Boulanger; Matout. — V. MM. Laemlein; Le Henaff; Billard; Murat; Richomme; Cibot; J. Etex; Appert. — VI. MM. Gallait; Michaud; Mottez; Landelle; Ziegler;**

Picou; Delaborde; Laugée. — VII. MM. Yvon; Ronot; Philippoteaux; Pils; Hillemacher; Glaize; Léman; Tabar; Alexandre Thomas; Signol; Dauphin; Crespelle; de Winne; Bouet; Dupuis; R. Balze; Verdier. *La Presse*, 28, 29, 30 juin, 1er et 2 juillet 1853.

1232. Théâtre-Français : Reprise de Damon et Pythias. — Salle Barthélemy : Grand Panorama de l'Amérique du Nord. *La Presse*, 4 juillet 1853.

1232bis. Salon de 1853. VIII. MM. Winterhalter; Barrias; Marquis; Gendron; Toulmouche; Isambert; Mussini. — IX. MM. Cabanel; G. Tyr; Rodakowski; Ricard; E. Dubufe; Chaplin; Guilleminot; Lansac; Timbal. *La Presse*, 6 et 9 juillet 1853.

1233. Courses de taureaux à Bruxelles. — Porte-Saint-Martin : L'Honneur de la maison. — Gymnase : Maurice. *La Presse*, 18 juillet 1853.

1233 bis. Salon de 1853. X. Madame O'Connell; MM. Reuille; Jules Laure; Gigoux; C. Nanteuil; A. Dehodencq; E. Giraud; Ch. Giraud; Devers. — XI. MM. Feodor Dietz; Brune; Chautard; Verlat; (Hesse; G. Doré; Courbet; Ad. Leleux; Arm. Leleux; Schutzenberger; Antigna; Millet; Brion; Hédouin; Hausmann; Luminais). — XII. MM. Meissonier; Fauvelet; Chavet; Plassan; Willems; Knauss; Al. Stevens; Robert Fleury; Haffner; Besson; Ed. Frère; Trayer; Baron; Hamman; Al. Hesse; Bonvin; Breton; Van Muyden; Ar. Gautier; divers; mademoiselle Rosa Bonheur; MM. Jadin; Ph. Rousseau; Troyon; Coignard; Stevens; A. Giroux; Chasseriau). — XIII. MM. Bellel; Cabat; Aligny; Bertin; P. Flandrin; Desgoffe; Th. Rousseau; Daubigny; Français; Lapierre; de Curzon; Leroux; Belly; Michel; W. Wyld; Galetti; Loubon; Ziem; J. Noël; divers). — XIV et dernier : MM. Corot; Penguilly L'Haridon; (Bodmer; Lanoue; divers. Sculpture : MM. Cavalier; Barre; Marcellin; Maillet; Guillaume; Ottin; Préault; Huguenin; Jouffroy; Etex; Loyson; Clésinger; Courtet; Lechesne; Fremiet; divers). *La Presse*, 20, 21, 22, 23 et 25 juillet 1853.

1234. Lettre (au rédacteur en chef). *La Presse*, 25 juillet

1853. Avant de citer cette lettre, nous allons, pour la faire bien comprendre, reproduire d'abord un compte rendu de la *Gazette des Tribunaux*, inséré aussi dans *la Presse* du 24 juillet 1853; on sait que le journal paraissait toujours portant la date du lendemain; ce numéro a donc paru, en réalité, le 23 :

TRIBUNAL DE LA SEINE (5e chambre).

PRÉSIDENCE DE M. BERTHELIN.

Audience du 22 juillet.

LA REVUE DES DEUX-MONDES contre la PRESSE.

Le tribunal de la Seine était aujourd'hui saisi d'un procès dirigé par M. Buloz, directeur de *la Revue des Deux-Mondes*, contre M. Rouy, gérant de *la Presse*. L'objet de ce procès était une opposition pratiquée entre les mains de ce dernier par M. Buloz, créancier de M. Théophile Gautier.

M. Rouy, appelé à faire une déclaration affirmative, déclara, au greffe du tribunal, qu'il ne devait rien à M. Théophile Gautier; que ce dernier ne recevait aucun traitement et n'avait droit à aucune part de bénéfice dans l'exploitation du journal *la Presse;* qu'à l'égard des feuilletons qu'il publiait dans ce journal, il en avait toujours reçu le prix comptant, en livrant le manuscrit.

Cette déclaration a été contestée par M. Buloz; et c'est à cette occasion que se sont engagés les débats.

Me Nogent-Saint-Laurens s'est présenté pour M. Buloz et s'est exprimé ainsi :

« Messieurs, M. Théophile Gautier doit deux mille trois cents francs à M. Buloz. Cette somme lui a été avancée, il y a quelque trois à quatre ans, à propos

d'un roman, d'un *Capitaine Fracasse*, qui devait être fait et qui n'a jamais paru. M. Buloz, après avoir dépassé les limites de la patience humaine, songea un jour à réclamer son dû. On lui répondit par un refus dédaigneux. Il fallut bien faire assigner M. Gautier. Le 2 décembre 1851, la cinquième Chambre lui donna un délai de six mois pour se libérer en fournissant des travaux littéraires sur lesquels il toucherait moitié. Passé ce délai, M. Gautier était condamné à payer les deux mille trois cents francs; il fut, de plus, condamné aux dépens.

« Les six mois sont passés, et M. Gautier n'a rien donné, pas un roman, pas un chapitre, pas une ligne. Voici bien autre chose : il a publié plusieurs articles dans une revue rivale qu'on cherchait à ressusciter, dans *la Revue de Paris*. Le procédé est un peu leste, et franchement M. Buloz n'a pas pu en être satisfait. Alors, M. Buloz a pensé à employer les voies légales. La dette est exigible, il va se faire payer... Mais comment faire? Quel moyen prendre? Comment percer ce rempart de précautions derrière lequel on n'aura pas manqué de se retrancher? *La Revue* songea à la saisie du mobilier, et tout aussitôt nous vîmes apparaître le moyen connu, la revendication, sous la forme d'une gracieuse et célèbre artiste, et c'était une revendication hautaine, absolue, qui gardait tout, qui prétendait à tout, même aux pipes culottées.

« *La Revue* chercha autre chose, et comme M. Gautier écrit le feuilleton du lundi dans *la Presse*, elle forma opposition entre les mains de M. Rouy, gérant de *la Presse*.

« M. Rouy, cité en déclaration affirmative, a dit qu'il

ne devait rien à M. Gautier, qu'il payait comptant à chaque livraison d'un feuilleton.

« Ah ! c'est trop fort ! Que M. de Girardin veuille être d'une complaisance aveugle pour M. Gautier..., soit ; mais que le tribunal accepte les conséquences de cette complaisance, voilà qui est impossible, car, en le faisant, le tribunal ouvrirait la porte aux abus les plus déplorables. Et, en effet, pour les gens qui ne veulent pas payer leurs dettes, on avait inventé l'artifice de la *revendication*, voici qu'on invente aujourd'hui l'artifice du *payement comptant*.

« M. Rouy nous dit : Je ne dois rien, j'ai toujours payé comptant. J'ai payé depuis votre opposition ; mais pour les feuilletons qui ont paru avant votre opposition, vous ne pouvez élever aucune prétention, car M. Gautier n'avait aucun droit à ces payements au moment de votre opposition.

« Je réponds deux choses :

« En premier lieu, je crois que *la Presse* est trop complaisante pour être sincère. Oubliant qu'elle n'a ici aucun intérêt, elle se livre aux inspirations d'une bienveillance fâcheuse. Il y a un traité entre *la Presse* et M. Gautier, je le crois, j'en suis certain. M. Gautier ne publie pas dans *la Presse* des feuilletons au hasard, à son heure, à son gré. Il fait la *Revue dramatique* des lundis, comme M. Janin la fait dans *les Débats*, M. Matharel de Fiennes dans *le Siècle*, M. Rolle dans *le Moniteur*, M. Lireux dans *le Constitutionnel*, etc.

« Pour cette publication hebdomadaire il y a un traité, c'est hors de doute ; et s'il y a un traité, alors plus de difficulté. Mon opposition a valablement porté sur les conséquences de ce traité.

« Mais voulez-vous qu'il n'y ait pas de traité, qu'on paye comptant tous les lundis... que m'importe? Il n'en est pas moins vrai que M. Gautier a l'obligation de fournir tous les lundis le feuilleton des théâtres, un feuilleton dont le journal ne peut pas se passer, que *la Presse* a l'obligation de recevoir et d'insérer ce feuilleton, qu'il y a là un contrat synallagmatique, une convention verbale qui résulte du fait matériel et continu de la publication.

« Eh bien! mon opposition a frappé sur ce *droit* qu'a M. Gautier de publier et recevoir tous les lundis, et cela suffit pour qu'elle produise son effet.

« Le *droit* dont je parle, il est incontestable. Que M. de Girardin publie un feuilleton de théâtre lundi prochain qui ne porte pas la signature : Théophile Gautier, et, sans être prophète, je suis sûr qu'il y aura procès.

« Au surplus, messieurs, pourquoi ne pas dire que les oppositions qui frappent un salaire engagent le passé, le présent et l'avenir? Est-ce que cela ne se voit pas tous les jours dans la pratique? On forme opposition sur les appointements d'un employé dans une administration; cette opposition frappe les appointements non échus, c'est-à-dire l'avenir.

« Je termine en vous signalant de nouveau ce qu'il y aurait d'abusif et de désastreux dans la doctrine que nos adversaires risquent ici. En l'adoptant, le tribunal aura donné à tous ceux qui voudront en profiter le moyen certain de ne jamais payer leurs dettes. »

Me J. Langlais s'est présenté pour M. Rouy, et a ainsi répondu :

« Le directeur de *la Presse* attache à ce procès une

importance tout autre que celle que supposent les adversaires. M. de Girardin a-t-il bien payé? M. Buloz parviendra-t-il à le mettre à sa place, à faire de lui le créancier de M. Théophile Gautier? Je l'ignore, et je puis avouer, avec franchise, que ce n'est pas là ce qui préoccupe surtout M. de Girardin. On peut être exposé à attendre avec M. Théophile Gautier; mais on attend avec sécurité, parce que ce n'est pas seulement un esprit éminent, c'est encore, et avant tout, un homme plein de droiture et de loyauté.

« Mais M. de Girardin ne veut pas même être soupçonné dans ce procès; — quand il est bienveillant et généreux, ce n'est jamais, que mon adversaire le croie bien, avec l'argent d'autrui; — puis il désire que le tribunal lui donne, qu'il donne à tous les directeurs de journaux et de revues une règle de conduite qui devient indispensable dans l'état actuel de la littérature française. C'est donc, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, quand je parle à la justice, c'est donc une véritable consultation que nous venons demander au tribunal. Le procès a pour origine une somme de deux mille trois cents francs fournie à titre d'avances par M. Buloz à M. Théophile Gautier. L'occasion était, si je ne me trompe, un des voyages qu'il a faits en Afrique ou à Constantinople. Le débiteur devait se libérer au moyen d'écrits livrés à *la Revue des Deux-Mondes*. M. Théophile Gautier fit attendre ces travaux. De là un procès. M. Buloz poursuivit pour demander le remboursement de sa créance.

« La justice a été, dans tous les temps, très bienveillante pour les gens de lettres. C'est une remarque que j'ai faite depuis longtemps, comme mon contradic-

teur, et je n'en ai jamais été surpris. Comment la justice ne serait-elle pas bienveillante? C'est là qu'est le talent, qu'est le travail, et nous sommes trop heureux qu'il y ait ainsi des hommes, mieux doués que les autres, qui nous distraient, nous consolent et nous charment par leur esprit.

« Le tribunal de la Seine estima donc que M. Buloz était un peu dur pour un écrivain qui avait jeté de l'éclat sur *la Revue des Deux-Mondes*. Il ne condamna donc point M. Théophile Gautier à payer deux mille trois cents francs; mais il lui accorda un délai de six mois pour livrer les travaux qu'il avait promis.

« Le délai expira sans que M. Théophile Gautier eût exécuté le jugement. Quelle était la cause de ce retard? M. Gautier ne trouva-t-il aucun sujet convenable pour *la Revue des Deux-Mondes*? *Le Capitaine Fracasse* ne parvint-il pas à sortir tout armé de cette imagination d'ordinaire si féconde? Cela est bien possible. L'esprit est un maître qui a ses heures, ses caprices, qui aime qu'on l'attende. M. Théophile Gautier, qui vit de son travail, fut-il, au contraire, obligé de livrer à d'autres recueils, à *la Revue de Paris*, notamment, les écrits destinés à *la Revue des Deux-Mondes*? Cela est encore bien possible; et, dans ce cas, il n'y a que M. Buloz qui eût le droit de l'en blâmer au lieu de le plaindre.

« Quoi qu'il en soit, M. Buloz ne se paya point de ces raisons, et à peine le délai était-il expiré, qu'il pratiqua une saisie-arrêt entre les mains de M. Rouy, gérant de *la Presse*.

« Cette opposition embarrassa M. Rouy, et le tribunal va comprendre pourquoi. Aucun traité ne lie M. Théophile Gautier à *la Presse*. On n'y est pas plus obligé de

recevoir ses articles, qu'il n'est lui-même obligé de les livrer. M. Théophile Gautier ne perçoit non plus aucun traitement, soit mensuel, soit annuel. Chaque semaine il apporte son manuscrit; on l'imprime, et on le paye le jour même. Voilà l'usage invariablement suivi, non pas depuis peu de temps, non pas depuis le procès, mais depuis le jour où M. Théophile Gautier a écrit sa première ligne dans *la Presse*. Ce journal a des registres très régulièrement tenus; nous les produirons, si le tribunal le désire, et ils seront la preuve matérielle et palpable de tous les faits que j'articule. Gardez-vous maintenant de penser que ce soit là une précaution.

« M. Gautier n'a pas de créanciers; et je ne comprends véritablement rien à ce roman, d'une prétendue revendication de meubles, faite par je ne sais quelle artiste. Qu'on la montre, si l'on peut, ou qu'on cesse d'en parler. Mais, je l'ai déjà dit, M. Théophile Gautier vit de son travail. Or, les lettres n'enrichissent guère, et, sauf bien peu d'exceptions, le mot du poète ancien, *res angusta domi*, est resté vrai, même pour les maîtres, comme M. Gautier.

« Le tribunal comprend dès lors l'embarras de l'administrateur de *la Presse*. Chaque feuilleton produit peu à M. Théophile Gautier : garder ce peu pour M. Buloz, c'était demander que M. Théophile Gautier travaillât, sans rien recevoir, pendant cinq ou six mois. Disons tout de suite le mot : c'était renoncer à M. Théophile Gautier, et c'est là un sacrifice auquel personne ne se résignerait volontiers. *La Presse* continua donc de payer, malgré l'opposition; et j'examinerai tout à l'heure si elle a désobéi aux prescriptions de la loi, comme le fait plaider M. Buloz. »

Me J. Langlais est, en ce moment, interrompu par M. le président, qui prononce un jugement, avant faire droit, aux termes duquel le tribunal ordonne que M. Théophile Gautier sera mis en cause dans le délai de quinzaine, et réserve les droits et moyens des parties.

Le lendemain, 24 juillet, Théophile Gautier adressa au rédacteur en chef de *la Presse* la lettre suivante en réponse à ce compte rendu, lettre qui fut insérée le jour même dans le numéro qui porte la date du lendemain 25 juillet :

Au Rédacteur en chef du journal *la Presse* :

Paris, dimanche 24 juillet 1853.

Monsieur,

Ne voulant pas rester jusqu'au jour où j'aurai à donner devant le tribunal des explications personnelles, sous le coup des assertions erronées de l'avocat de M. Buloz, je vous écris ces lignes pour les rectifier. M. Buloz se trompe sciemment lorsqu'il prétend que je dois deux mille trois cents francs à la *Revue des Deux-Mondes ;* — c'est treize cents francs qu'il devait dire pour être vrai ; mais son animosité contre la *Revue de Paris*, dont je suis un des signataires, lui a fait perdre la mémoire des chiffres. M. de Brotonne, mon avoué, a versé mille francs entre les mains de M. Ramon de la Croisette, avoué de la partie adverse, à qui j'ai fait offrir depuis, trois cents francs comptant et cent francs par mois jusqu'à extinction de la somme due, lorsque j'aurais reçu de lui la note des frais accumulés à plaisir pendant mon absence. Cette note, je l'attends encore. — M. Rouy n'avait donc pas à prélever sur le prix de mes feuilletons une dette payée déjà à moitié, et qui

n'est pour M. Buloz, comme il le laisse voir maladroitement, qu'un moyen de taquiner une entreprise rivale, qu'il avait déjà étouffée une fois en l'achetant, et dont la résurrection le contrarie. Mais pour cela il ne fallait pas émettre devant la justice une allégation mensongère. La *Revue des Deux-Mondes*, il est vrai, n'a reçu ni un roman, ni un chapitre, ni une ligne avec ma signature ; mais elle a empoché un article signé *Garat*, détail qu'elle néglige perfidement de mentionner dans son réquisitoire, où elle me signale comme un homme qui se dérobe à ses obligations. — Quant aux plaisanteries de M. Nogent-Saint-Laurens, il ne m'appartient pas d'en apprécier l'atticisme. Ses aimables procédés n'étonneront, du reste, aucun homme de lettres. M. Buloz s'est brouillé avec MM. Victor Hugo, de Balzac, Alexandre Dumas, Alphonse Karr, madame Sand, Félix Pyat, Philarète Chasles, et tous ceux qui ont eu le malheur de contribuer à la fortune de son recueil. C'est là sa manière de comprendre la reconnaissance.

Agréez, etc.

Théophile Gautier.

Disons, pour compléter ces renseignements, que ce procès n'eut pas de suites, M. Mirès, le financier, ayant fait désintéresser *la Revue des Deux-Mondes*, qui resta pourtant hostile à l'écrivain depuis cette époque jusqu'en 1870.

Tous ces dissentiments s'effacèrent pendant le siège de Paris, et, peu de temps avant sa mort, Théophile Gautier préparait un travail pour cette *Revue* même. Il voulait écrire pour elle un article sur l'album de Goya : *les Malheurs de la guerre*, que M. Philippe Burty lui avait prêté. Ce projet ne put malheureusement être exécuté. Eugène de Mirecourt, dans sa biographie de Théophile Gautier, dont la première édition fut publiée en 1855, raconte d'une façon piquante les

détails de ce procès ; quoique cette notice soit pleine d'inexactitudes, par exemple, l'attribution à Gautier d'une part de collaboration à la pièce de Léon Gozlan : *Une Goutte de lait*, tombée aux Variétés en 1849, elle est intéressante à consulter.

1235. OPÉRA : **Restauration de la salle.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Les Trois sultanes.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Harlequin et Hudibras, pantomime anglaise.** — THÉÂTRE DU CIRQUE : **Le Consulat et l'Empire.** — **Concours du Conservatoire.** *La Presse*, 8 août 1853.

1236. OPÉRA. — ITALIENS. — VAUDEVILLE : **Danseurs anglais.** — CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE : **débuts de M. Mac-Cullum ; Laristi.** — GYMNASE : **Les Jeux innocents.** — **Tutti Frutti : (les Livres de MM. Paulin Limayrac et Labat ; les Statues du pont d'Iéna).** *La Presse*, 15 août 1853.

1237. **Courses de Taureaux à Saint-Esprit.** *La Presse*, 5 septembre 1853.

1238. OPÉRA-COMIQUE : **Le Nabab.** — THÉÂTRE-LYRIQUE : **La Moissonneuse.** *La Presse*, 6 septembre 1853.

1239. OPÉRA. — ITALIENS. — AMBIGU : **Le Voile de dentelles.** — VAUDEVILLE : **La Bataille de la vie.** *La Presse*, 12 septembre 1853.

1240. GYMNASE : **Le Pressoir.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Les Enfers de Paris.** — **Ouverture de l'Opéra.** *La Presse*, 19 septembre 1853.

1240 bis. **Constantinople : XV. Le Beïram ; XVI. Le Charlemagne : les Incendies ; XVII. Sainte-Sophie ; les Mosquées ; XVIII. Le Sérail ; XIX. Le Palais du Bosphore ; sultan Mahmoud ; le Derviche ; XX. L'Atmeïdan.** (En volume, chapitres XX, XXI, XXII, XXIII, XXIV et XXV.) *La Presse*, 20, 21, 22, 23, 24 et 25 septembre 1853. Le premier paragraphe du feuilleton du 25 septembre a été coupé en volume ; nous allons le reproduire ici, et l'on en comprendra facilement la suppression, l'erreur signalée étant corrigée dans le livre :

Avant d'aller plus loin, rectifions une erreur de nom que nous avons commise dans notre article sur Sainte-Sophie, en attribuant la restauration de ce monument à M. Ferrari; — c'est Fossati qu'il fallait dire. — Le nom de l'habile architecte s'était accroché à notre mémoire, comme avec deux épingles, par la première et la dernière lettre; le milieu s'était effacé de notre souvenir, ordinairement fidèle. — Puisque nous en sommes à M. Fossati, disons qu'il a construit de son chef, à Péra, le magnifique palais de l'ambassade de Russie, qui saisit si vivement l'œil lorsqu'on arrive du large, et le nouveau Collège près de la place Bab-Hummayoun. — Cette faute réparée et cette justice rendue, passons à l'Atmeïdan.

1241. Opéra : **Ælia et Mysis.** — Théatre-Lyrique : **Bonsoir voisin.** *La Presse*, 26 septembre 1853.

1242. Beaux-Arts : **Palais des Beaux-Arts ; envois et prix de Rome.** *La Presse*, 1er octobre 1853.

1243. Odéon : **Guzman le brave.** — Porte-Saint-Martin : **Les Sept merveilles du monde.** — (Italiens.) *La Presse*, 4 octobre 1853.

1244. Théatre-Lyrique : **Le Bijou perdu; débuts de madame Marie Cabel.** — Gaité : **Georges et Marie.** — (**Nouvelles.**) *La Presse*, 10 octobre 1853.

1245. Théatre-Français : **La Jeunesse de Louis XIV et la Jeunesse de Louis XV.** — Italiens. — Théatre-Lyrique : **Le Diable à quatre.** — Hippodrome. *La Presse*, 17 octobre 1853.

1246. Opéra : **Le Maître chanteur.** — Théatre-Français : **Murillo.** — Opéra-Comique : **Colette.** *La Presse*, 24 octobre 1853.

1246 bis. **Constantinople : XXI. L'Elbicei-Atika; XXII. Kadi-Keuï; XXIII. Le Mont Bougourlou; les Iles des Princes.** (En

volume, chapitres XXVI, XXVII et XXVIII.) *La Presse*, 28, 29 et 30 octobre 1853.

1247. GYMNASE : **Le Pour et le Contre.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Pépito.** — AMBIGU : **La Prière des naufragés.** — THÉATRE-LYRIQUE : **Le Danseur du roi.** *La Presse*, 31 octobre 1853.

1247 bis. **Constantinople : XXIV et XXV (fin). Le Bosphore.** (Un volume, chapitres XXIX et XXX. Le dernier ne porte aucun titre.) *La Presse*, 1 et 2-3 novembre 1853.

1248. THÉATRE-FRANÇAIS : **Une Journée d'Agrippa d'Aubigné.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Le Cousin du roi.** — VAUDEVILLE : **Les Vins de France.** — **Soirée chez madame Roger de Beauvoir.** *La Presse*, 8 novembre 1853.

1249. OPÉRA : **Jovita.** — GAITÉ : **La Forêt de Sénart ; l'Idiot.** — DÉLASSEMENTS. — ITALIENS. *La Presse*, 15 novembre 1853.

1250. ITALIENS : **Réouverture : La Cenerentola.** — GYMNASE : **Diane de Lys.** — ODÉON : **Reprise de la Grand' Mère.** *La Presse*, 23 novembre 1853.

1251. ITALIENS : **Rentrée de Mario ; Lucrezia Borgia.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Les Trois gamins.** — GAITÉ : **Les Cosaques.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Mademoiselle Fix, dans Il ne faut jurer de rien.** — THÉATRE-LYRIQUE : **Madame Colson, dans les Amours du Diable.** — SALLE HERZ : **Concert de Chélard.** *La Presse*, 29 novembre 1853.

1252. ODÉON : **Mauprat.** — ITALIENS : **Mario et la Frezzolini dans I Puritani.** *La Presse*, 8 décembre 1853.

1252 bis. **Nouvelle galerie des artistes dramatiques vivants, etc.** Portraits accompagnés d'une notice par MM. Alexandre Dumas, Théophile Gautier, etc. In-8° d'une demi-feuille, plus deux portraits en pied. Imprimerie de madame *Dondey-Dupré*, à Paris. — A Paris, *boulevard Saint-Martin*, n° 12. Prix de chaque livraison : 50 centimes. Nous indiquons ici ce recueil, inscrit sous le n° 7407 de la *Bibliographie de la France* du 10 décembre 1853, uniquement

pour avertir nos lecteurs que malgré le nom de Théophile Gautier, inscrit au titre parmi ses auteurs, il n'a jamais fourni une ligne à cette publication.

1253. Opéra : **Représentation extraordinaire.** — Théâtre-Français : **Louis XI.** — Vaudeville : **Les Orphelines de Valneige.** — Théâtre-Lyrique : **Georgette ; reprise de Si j'étais roi.** — (**Concerts.**) *La Presse*, 14 décembre 1853.

1254. Théâtre-Français : **Représentation au bénéfice de mademoiselle Georges.** — Th. des Variétés : **Le Mari par régime.** — Italiens : **La Frezzolini dans Lucia.** *La Presse*, 20 décembre 1853.

1255. Bibliographie : **Réimpression des Œuvres de Charles de Bernard.** *Le Moniteur universel*, 24 décembre 1853.

1256. Théâtre du Cirque : **La Poudre de Perlinpinpin.** *La Presse*, 27 décembre 1853.

1257. Bibliographie : **Scènes et Récits des pays d'outre-mer, par Théodore Pavie.** *Le Moniteur universel*, 31 décembre 1853.

1854

1258. **Lied.** *Revue de Paris*, 1er janvier 1854. Ces vers sont entrés en 1858 dans la troisième édition (marquée seconde) des *Émaux et Camées*, qu'ils n'ont plus quittés depuis.

1259. THÉATRE-FRANÇAIS : **La Pierre de touche** — OPÉRA : **Betly**. — OPÉRA-COMIQUE : **Les Papillottes de M. Benoist**. — (**Albums de musique**.) *La Presse*, 4 janvier 1854.

1260. **Galerie de Portraits du dix-huitième siècle, par Arsène Houssaye.** *Le Moniteur universel*, 7 janvier 1854.

1261. THÉATRE-LYRIQUE : **Élisabeth**. — ODÉON : **Souvent femme varie**. — TH. DES VARIÉTÉS : **Oiseaux de la rue**. *La Presse*, 10 janvier 1854.

1262. **Scènes et Proverbes, par Octave Feuillet.** *Le Moniteur universel*, 14 janvier 1854.

1263. ITALIENS : **Le Barbier ; Hernani ; l'Italienne à Alger**. — OPÉRA : **Rentrée de la Cerrito dans Orfa**. — AMBIGU : **Le Juif de Venise**. *La Presse*, 19 janvier 1854.

1264. **Paris démoli ; mosaïque de ruines, par Édouard Fournier.** *Le Moniteur universel*, 21 janvier 1854. Cet article a été réimprimé, en 1855 et en 1883, comme *Préface* de la deuxième et de la troisième édition du livre même de M. Édouard Fournier, et, en 1855 (daté 1856), dans *Paris et les Parisiens au XIXe siècle ;* il y est inséré, très diminué et falsifié, sous le titre de : *Mosaïque de ruines*.

1265. THÉATRE-FRANÇAIS : **Romulus**. — OPÉRA : **Sophie Cruvelli dans les Huguenots**. — VAUDEVILLE : **Louise de Nanteuil**. — (**Musique**.) *La Presse*, 24 janvier 1854.

1266. **Récits du Temps passé; Caractères et récits du temps, par Paul de Molènes.** *Le Moniteur universel*, 28 janvier 1854.

1267. ITALIENS : **L'Italienne à Alger; la Somnambule.** — ODÉON : **Anniversaire de Molière (Ode de Philoxène Boyer).** *La Presse*, 31 janvier 1854.

1268. **Fantaisies d'hiver.** *Revue de Paris*, 1er février 1854. Ces vers sont entrés en 1858 dans la troisième édition (marquée deuxième) des *Émaux et Camées*, qu'ils n'ont plus quittés depuis. Voici quelques variantes inédites de ces vers; la strophe cinq, d'abord, est écrite ainsi :

Les vases ont des fleurs de glace ;
Au sol blanc, de micas piqué,
Des paillettes luisent, par place,
Comme au parquet d'un bal masqué.

La strophe six a deux variantes complètes, dont le dernier vers est pour toutes deux celui du texte :

Vénus, croisant sa palatine,
Semble, en sa morne faction,
Sous l'aigre vent qui la lutine,
La Frileuse de Clodion.

Vénus qui tremble et fait la mine,
A mis les mains dans son manchon,
Et semble, en son camail d'hermine,
La Frileuse de Clodion.

La strophe dix est écrite sous ces deux formes :

J'aime les satins et les moires,
Et plus encor, par les grands froids,
Les fourrures rousses ou noires,
Dépouilles opimes des bois.

Que j'aime à voir, sur des peaux douces,
Se hérisser sauvagement
Les fourrures brunes ou rousses,
Antique et premier vêtement !

Et la strophe onze ainsi :

Contraste charmant et barbare !
Le poil du vison et de l'ours
Sur les femmes que sculpte Barre
Se hérisse près du velours.

Le dernier vers de la strophe treize était d'abord celui-ci, dans *la Revue de Paris :*

Craignez votre pied andaloux...

La strophe entière était primitivement écrite ainsi :

Si vous sortez par cette neige,
Vous croyant masquée aux jaloux
Par le voile qui vous protège
Mieux que le velours noir des loups ;

Voici enfin un curieux fragment inédit, *en vers de neuf pieds*, qui semble être un autre début de la pièce :

Le doux printemps, captif sous la neige,
Semble dormir d'un pesant sommeil ;
Blanc de frimas, l'hiver nous assiège,
Et nous enchaîne au foyer vermeil.

Où sont, avril, tes amandiers roses,
Ton aubépine et tes fleurs des bois ?
Dans les bourgeons les feuilles sont closes,
Et les passants soufflent dans leurs doigts.

Comme un fumeur poussant son haleine
Le vieux janvier, tout blanc de glaçons,
Dans sa peau d'ours traverse la plaine
Carrick au dos, — aux pieds, des chaussons.

1269. **L'Apothéose de Napoléon, plafond par M. Ingres.** *Le Moniteur universel*, 4 février 1854. Cet article a été réimprimé dans l'*Artiste*, le 15 du même mois, et il est entré en 1856, réimprimé intégralement, dans le volume de Théophile Gautier, l'*Art moderne*. L'*Artiste* de juillet-août 1871 en cite encore une partie, falsifiée, avec un fragment de l'article sur le *Salon de la Paix à l'Hôtel de Ville* (voir n° 1281), sous le titre de *les Chefs-d'œuvre brûlés*. Le titre indiqué à la table de l'*Artiste* est celui-ci : *Les Monuments brûlés : l'Hôtel de Ville*.

1270. Italiens : **La Gazza Ladra.** — Th. des Variétés : **Le Bois de Boulogne ; Théodore.** — Gymnase : **Débuts de Berton dans Diane de Lys.** *La Presse*, 7 février 1854.

1271. **Les Vierges de Raphaël gravées.** *Le Moniteur universel*, 11 février 1854.

1272. Théatre-Français : **Débuts de Bressant dans les Femmes savantes ; Mon étoile.** — Th. des Variétés : **Les erreurs du bel âge.** — Théatre-Lyrique : **Les Étoiles.** — **(Nouvelles musicales. Dictionnaire de musique, par MM. Escudier frères).** *La Presse*, 14 février 1854.

1273. Opéra-Comique : **L'Étoile du Nord.** *La Presse*, 21 février 1854.

1274. **Lorely, les Filles du feu, par Gérard de Nerval.** *Le Moniteur universel*, 25 février 1854. Cet article a été réimprimé en 1874, à la suite de l'*Histoire du Romantisme*, sous le titre de *Gérard de Nerval*, moins le premier paragraphe que voici :

Lorely, les Filles du feu, comme presque toutes les publications actuelles, sont des tableaux de voyage, des contes, de petits romans qui ont paru à diverses époques dans différents journaux et recueils. — Ces deux volumes nous serviront de prétexte pour traiter avec quelque détail la physionomie littéraire de Gérard de Nerval, un des plus aimables écrivains de ce temps-ci.

1275. Théatre-Français : **La Joie fait peur. — Théatre-Lyrique : La fille invisible. — Concert de M. Théodore Ritter.** *La Presse*, 28 février 1854.

1276. **Peintures murales de Saint Roch, (par M. Théodore Chasseriau).** *Le Moniteur universel*, 4 mars 1854. Cet article a reparu en 1856, dans le tome II de : *les Beaux-Arts en Europe*, sous le titre de : *la Chapelle des fonts baptismaux à Saint Roch, par M. Chasseriau.*

1277. Opéra : **Mademoiselle Wertheimber dans le Prophète ; M. Brignoli dans Moïse. — Italiens : Don Giovanni. — Opéra-Comique : L'Étoile du Nord. — Gymnase : Le Père de famille. — Th. des Variétés : Le carnaval partout. — Concerts du Conservatoire.** *La Presse*, 7 mars 1854.

1278. **Album ethnographique de la monarchie autrichienne, par Théodore Valerio.** *Le Moniteur universel*, 11 et 18 mars 1854. Ces articles ont reparu sous le même titre, en 1856, dans le tome deux de : *les Beaux-Arts en Europe*, et en 1877 dans le tome premier de l'*Orient*, joints à un article dont nous parlerons plus loin, sous le titre de : *Le Danube et les populations danubiennes, d'après les aquarelles ethnographiques de M. Th. Valerio* (Voir n° 1351).

1279. Cirque-Napoléon : **Mademoiselle Aussude ; les éléphants. — Gymnase : La Crise. — Ambigu : L'Enfant du régiment. — (Nouvelles musicales).** *La Presse*, 14 mars 1854.

1280. Opéra : **(Mademoiselle Cruvelli dans) la Vestale.— Théatre-Lyrique : La Promise (Madame Marie Cabel). — Concerts. — Panthéon Nadar.** *La Presse*, 21 mars 1854.

1281. **Le salon de la Paix à l'Hôtel de Ville; peintures par M. Eugène Delacroix.** *Le Moniteur universel*, 25 mars 1854. Cet article a été réimprimé dans l'*Artiste* du 15 avril de la même année, et, en 1856, dans le tome II de : *les Beaux-Arts en Europe*. Un fragment de ce travail a reparu encore, falsifié, dans l'*Artiste*, numéro de juillet-août 1871, avec une partie de l'article sur *le Plafond d'Ingres à l'Hôtel de Ville*, sous le titre de *les Chefs-d'œuvre brûlés*. Il est indiqué à la table sous celui-ci : *Les Monuments brûlés; l'Hôtel de Ville* (Voir n° 1269).

1282. PORTE-SAINT-MARTIN : **La vie d'une Comédienne.** — ODÉON : **Le Laquais d'Arthur.** — **(La Messe de Camille Schubert. Nouvelles musicales).** *La Presse*, 28 mars 1854.

1283. **Odelette anacréontique.** *Revue de Paris*, 1er avril 1854. Ces vers ont reparu en 1858, dans la troisième édition (marquée seconde) des *Émaux et camées*, qu'ils n'ont plus quittés depuis. Voici une variante inédite de cette pièce :

. . . .

L'oiseau craintif que l'on veut prendre,
Éclair de plume, entre les doigts
Glisse, et sans en vouloir descendre
Gagne le vert sommet des bois !

Ainsi ma passion ailée,
Timide, écoutant qui la suit,
Quitte le sable de l'allée,
Effarouchée au moindre bruit.

Balancée au bout d'une branche,
Elle se tient l'œil en éveil ;
Ou le temple, à l'attique blanche,
Reçoit son pied frêle et vermeil.

Sur le banc de mousse ou de marbre,
Tranquille et muet assieds-toi,
Et bientôt du temple ou de l'arbre
L'oiseau descendra sans effroi.

Tes tempes sentiront près d'elles
Comme un souffle venu des cieux,
Une palpitation d'ailes,
Un frisson de duvet soyeux !

Et la colombe apprivoisée
Sur ton épaule s'abattra,
Et son bec, à teinte rosée,
Aux coupes du baiser boira !

Voici encore une variante de la première et de la troisième strophe de cette version inédite :

L'oiseau craintif que l'on veut prendre
Ouvre l'aile et trompe la main ;
Il reste, sans vouloir descendre,
Sur un arbre au bord du chemin.

. . . .

Balancée au bout d'une branche
Elle se tient l'œil en éveil ;
Ou sur une corniche blanche
S'abat, et pose un pied vermeil.

1284. **La Divine Comédie du Dante; traduction nouvelle, par Pier-Angelo Fiorentino.** *Le Moniteur universel*, 1er avril 1854.

1285. Italiens : **Otello; Le Stabat.** — Opéra : **Mademoiselle Wertheimber dans la Favorite.** — Th. des Variétés : **L'Argent du Diable.** — Th. des Batignolles : **L'Orient.** — **Concert de M. Henri Herz.** — (**Nouvelles**). *La Presse*, 4 avril 1854.

1286. **Le Nil (Égypte et Nubie), par Maxime du Camp.** *Le Moniteur universel*, 8 avril 1854. Cet article a été réimprimé en 1877 dans le tome II de l'*Orient*, sous le titre de : *le Nil*.

1287. Vaudeville : **La Vie en rose.** — Ambigu : **Le Pendu.** — **Concerts.** *La Presse*, 11 avril 1854.

1287 bis. **(Excursion en Grèce. IV). Le Parthénon.** *Le Moniteur universel*, 12 avril 1854. Cet article a reparu en 1865 dans *Loin de Paris*, formant le chapitre premier d'une série intitulée : *En Grèce*, tandis qu'il en est au contraire le chapitre quatre, ainsi que nous l'avons déjà dit plus haut (Voir n° 1188).

1288. **La Chapelle de la Vierge, à l'église Notre-Dame-de-Lorette, par Victor Orsel.** *Le Moniteur universel*, 15 avril

1854. Cet article a reparu en 1856, dans le deuxième volume de : *les Beaux-Arts en Europe*.

1289. Gymnase : **Le Gendre de monsieur Poirier.** — Th. des Variétés : **Un mari qui prend du ventre.** — Cirque-National : **Constantinople.** *La Presse*, 19 avril 1854.

1290. **Chapelle de l'Eucharistie à Notre-Dame-de-Lorette, par M. Périn.** *Le Moniteur universel*, 22 avril 1854. Cet article a reparu en 1856, dans le tome II de : *les Beaux-Arts en Europe*.

1291. Porte-Saint-Martin : **La Chine en France; Jongleurs chinois.** — Théatre-Lyrique : **Une Rencontre dans le Danube.** — **(Concerts. Nouvelles.)** *La Presse*, 25 avril 1854.

1291 bis. **Excursion en Grèce. (V). Le Temple de la Victoire Aptère.** *Le Moniteur universel*, 29 avril 1854. Cet article, réimprimé dans l'*Artiste* du 17 décembre de la même année, entra ensuite, en 1865, dans *Loin de Paris*, comme deuxième chapitre de la série intitulée *En Grèce*, dont il est au contraire le chapitre cinq, ainsi que nous l'avons dit plus haut (Voir nº 1188).

1292. Italiens : **Beatrice di Tenda.** — Théatre-Français : **Mademoiselle Aïssé.** — Odéon : **La Servante du Roi.** — Gaîté : **La Bonne aventure.** — Théatre-Lyrique : **La Reine d'un jour.** — **(Nouvelles).** *La Presse*, 2 mai 1854.

1292 bis. **Excursion en Grèce. (VI). L'Érechthéum, le temple de Minerve Poliade, le Pandrosium.** *Le Moniteur universel*, 6 mai 1854. Ce chapitre est, malheureusement, le dernier qu'ait écrit l'auteur, et cet ouvrage resta inachevé. Il reparut dans l'*Artiste* du 15 mai de la même année, et entra, en 1865, dans *Loin de Paris*, comme chapitre trois de la série : *En Grèce*, dont il était en réalité le chapitre six, ainsi que nous l'avons dit plus haut (Voir nº 1188).

1293. Italiens : **Nina Pazza.** — Th. des Variétés : **L'Esprit familier; La Question d'Orient; La Femme à trois maris; La Queue de la poële.** — Vaudeville : **Bertrand, c'est Raton.** — **Concerts.** — **(Nouvelles).** *La Presse*, 9 mai 1854.

1294. **Laboureurs et soldats, par J. Autran.** *Le Moniteur universel*, 13 mai 1854.

1295. Italiens : **Fin de la saison.** — Opéra : **La Reine de Chypre.** — Th. des Variétés : **Monsieur de la Palisse.** — **Illustrations de Rabelais, par Gustave Doré.** — **Chronique musicale.** *La Presse*, 16 mai 1854.

1296. Théatre-Lyrique : **Maitre Wolfram.** — Odéon : **Que dira le monde?** — Porte-Saint-Martin : **La Bête du bon Dieu.** *La Presse*, 24 mai 1854. Disons ici qu'une part de collaboration à cet opéra de *Maître Wolfram* fut quelquefois attribuée à Théophile Gautier, dont les bonnes relations avec M. Reyer, l'auteur de la musique, étaient connues. Depuis la mort du poète, le musicien a raconté lui-même, dans le *Journal des Débats* des 1er novembre 1872 et 13 décembre 1873, la part que Théophile Gautier avait prise à cet ouvrage, dont deux fragments ont été insérés dans ses *Poésies complètes*, en 1876. Nous en parlerons à leur date d'apparition.

1297. **Bibliographie et peinture : L'Ame, par M. Louis Janmot.** *Le Moniteur universel*, 26-27 mai 1854.

1298. **Gemma**, ballet en deux actes et cinq tableaux. Livret de M. Théophile Gautier, musique de M. le comte Gabrielli, chorégraphie de madame Cerrito. Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Académie impériale de musique, le 31 mai 1854. In-12 d'une demi-feuille, 18 pages. Imprimerie de *madame Dondey-Dupré*, à Paris. — A Paris, chez *Michel Lévy frères*, rue Vivienne, nº 2 bis. Prix, 1 franc.

Ce ballet, que nous trouvons inscrit sous le nº 3250 de la *Bibliographie de la France* du 10 juin 1854, fut réimprimé grand in-8º à deux colonnes, en 1860; en 1872, il entra dans le *Théâtre* de son auteur, qu'il n'a plus quitté depuis.

1299. Vaudeville : **Le Marbrier; Le Bûcher de Sardanapale.** — Th. des Variétés : **Sous un bec de gaz; Pas jaloux.** *La Presse*, 5-6 juin 1854.

1300. **Œuvres de Henri Conscience : Scènes de la vie flamande.** *Le Moniteur universel*, 10 juin 1854.

1301. Opéra : **Gemma.** — Gymnase : **La Perea Nena; La Comédie au château.** — Palais-Royal : **Espagnolas et Boyardinos.** — **(L'Orphéon).** *La Presse*, 13 juin 1854. La partie de cet article relative à *Gemma* a été réimprimée en 1877 dans la seconde édition du *Théâtre* de Théophile Gautier.

1302. **(Vente de la) Collection de feu madame Gentil de Chavagnac. Cartons de Jules Romain.** *La Presse*, 19 juin 1854.

1303. Théatre-Français : **Le Songe d'une nuit d'hiver.** — Opéra-Comique : **La Fiancée du Diable.** — Th. des Variétés : **Dromadard et Panadier.** *La Presse*, 20 juin 1854.

1304. Théatre-Français : **La Reine de Lesbos.** — Porte-Saint-Martin : **Schamyl.** *La Presse*, 30 juin 1854.

1305. Opéra-Comique : **Les Trovatelles.** — Gymnase : **Les Amoureux de ma femme.** — Porte-Saint-Martin : **Décors et costumes de Schamyl.** *La Presse*, 5 juillet 1854.

1306. **Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Saint-Just, par M. Gachard.** *Le Moniteur universel*, 7 juillet 1854.

1307. **(Annonce de départ pour l'Allemagne).** — Th. des Variétés : **L'Ondine et le Pêcheur; Une Idée de jeune fille; Les Noces de Merluchet.** — Palais-Royal : **Un mauvais coucheur.** — Gymnase : **La Perea Nena.** — **(Nécrologie : Georges Bousquet; Jules Séveste).** *La Presse*, 11 juillet 1854.

1308. **Léopold Robert; sa vie, ses œuvres, sa correspondance, par M. Feuillet de Conches.** *Le Moniteur universel*, 15 juillet 1854.

1309. **Théâtre royal de Munich. (I) : Antigone; La Fiancée de Messine.** *La Presse*, 18 juillet 1854. Cet article, moins le dernier paragraphe, a reparu en 1856 dans le volume de Théophile Gautier : l'*Art moderne*, formant le chapitre premier de la série intitulée : *Le Théâtre à Munich*.

1309 2°. **Théâtre royal de Munich. (II) : Nathan-le-Sage; Emilia Galotti, de Lessing; Le Prophète, de Meyerbeer.** *La*

Presse, 25 juillet 1854. Cet article a reparu en 1856 dans le volume de Théophile Gautier : l'*Art moderne*, formant le chapitre deux de la série intitulée : *Le Théâtre à Munich*.

1309 3°. **Théâtre royal de Munich. (III) : Faust, de Gœthe.** *La Presse*, 3 août 1854. Cet article, moins le dernier paragraphe, a reparu en 1856, dans le volume de Théophile Gautier : l'*Art moderne*, formant le chapitre trois de la série intitulée : *Le Théâtre à Munich*.

1310. **École moderne allemande : I, P. de Cornélius. II, Cornélius ; la Glyptothèque ; la Pinacothèque.** *Le Moniteur universel*, 10 et 12 août 1854. Ces articles ont reparu, en 1856, dans le volume de Théophile Gautier : l'*Art moderne*, sous le seul titre de : *Pierre de Cornélius*. Une partie du premier de ces articles a été réimprimée aussi sous le titre de : *Cornélius*, dans l'*Artiste* du 1er décembre 1854.

1310 bis. **Théâtre royal de Munich. (IV) : Egmont, de Gœthe. — (Départ).** — Th. des Variétés : **Si ma femme le savait ! Un Spahi.** *La Presse*, 15 août 1854. Les fragments de cet article, moins le dernier paragraphe ayant trait au départ de l'auteur, relatifs à l'*Egmont*, de Gœthe, ont reparu en 1856, dans le volume de Théophile Gautier : l'*Art moderne*, formant le chapitre quatre de la série intitulée : *Le Théâtre à Munich*.

1311. **Le Nouveau Louvre.** *Le Moniteur universel*, 19 août 1854. Cet article a reparu, diminué, en 1855 (daté 1856), dans le volume collectif intitulé : *Paris et les Parisiens au dix-neuvième siècle*. Il y forme le premier chapitre, sans titre particulier, du travail de Théophile Gautier intitulé : *le Louvre* (Voir no 1365).

1312. **Théâtre de Psi de Cassiopée.** *La Presse*, 22 août 1854. Cet article a reparu en 1856 dans le volume de Théophile Gautier, intitulé : l'*Art moderne*.

1312 bis et 1313. **(Théâtre royal de Munich. (V) :) Munich.** — Opéra-Comique : **L'Opéra au camp. — (Nouvelles).** *La Presse*, 29 août 1854. Les fragments de cet article ayant trait à Munich, moins le dernier paragraphe, ont reparu en 1856 dans

le volume de Théophile Gautier : l'*Art moderne*, formant le chapitre cinq de la série intitulée : *le Théâtre Royal à Munich*; il ne porte aucun titre dans cet ouvrage.

1314. **École moderne allemande : la nouvelle Pinacothèque.** *Le Moniteur universel*, 6 et 13 septembre 1854. Ces articles ont été réimprimés en 1856, sous le seul titre de : *la Nouvelle Pinacothèque*, dans le volume de Théophile Gautier : l'*Art moderne*.

1315. Opéra : **Ouverture ; Rentrée de madame Stoltz.** — Théâtre-Français : **Rentrée de mademoiselle Rachel dans Marie Stuart.** — Italiens : **Programme de la Saison.** — Hippodrome : **Le Siège de Silistrie.** — Cirque de l'Impératrice. *La Presse*, 16 septembre 1854.

1316. Italiens : **Ouverture.** — Opéra-Comique : **Reprise du Pré-aux-Clercs ; Les Sabots de la Marquise.** — Théâtre-Lyrique : **Réouverture : La Promise ; La Reine d'un jour.** *La Presse*, 10 octobre 1854. Voici un fragment inédit coupé de ce feuilleton :

Théâtre-Français : *Adrienne Lecouvreur.*

L'on commence à revenir des eaux et des bains de mer, et les théâtres, sûrs désormais d'un public, donnent leurs plus belles pièces. Mademoiselle Rachel s'est montrée dans *Marie Stuart*, qui n'est pas un chef-d'œuvre, certes, et dont elle fait un chef-d'œuvre. La voici qui anime de sa vie *Adrienne Lecouvreur*, un rôle qu'on dirait la personnification de son talent, moins la catastrophe. Le public aime beaucoup à voir sa tragédienne chérie parlant tour à tour la langue des dieux et la langue des hommes, dans la familiarité de la coulisse, puis, dans le monde, en lutte de cœur avec les grandes dames, opposant la fierté du génie à l'insolence du rang. — Le naïf enthousiasme de Michonnet, ce *Père de la débutante* intellectuel, amuse et fait naître un

sourire attendri, car il a raison de voir plus loin que tout le monde; il n'a pas attendu le tonnerre des applaudissements pour dire à la pauvre jeune fille : « Tu es la plus grande actrice de ton temps » .....

1317. **Lettre à Louis Desnoyers.** *Le Messager des Dames et des Demoiselles*, nº 1, 15 octobre 1854.

Cette lettre, que nous allons citer, est une promesse de collaboration qui ne fut jamais tenue. Elle fut imprimée en fac-similé, avec d'autres autographes, donnés en supplément, à part du numéro.

Mon cher Louis,

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour le *Messager des dames et des demoiselles*; c'est un plaisir de s'adresser à un si charmant auditoire, et si je trouve quelque chose qui ne soit pas trop indigne de figurer parmi les noms illustres que vous avez déjà réunis, je vous l'enverrai.

Théophile GAUTIER.

1318. **Chant et Poésie**, par Auguste de Châtillon, précédé d'une préface par Théophile Gautier. In-12 de 6 feuilles, VIII-136 pages. Imprimerie de *Pilloy*, à Montmartre. — A Paris, chez *Dentu*, au Palais-Royal. Prix, 1 fr. 50. (Daté 1855).

Ce volume, dont Alexandre Dumas rendit compte dans *le Mousquetaire* du 15 octobre 1854, et cita, dans le numéro du 19, la préface de Théophile Gautier, est inscrit sous le nº 6190 de la *Bibliographie de la France* du 21 octobre 1854. Il en fut fait deux autres éditions, augmentées, en 1860 et en 1866. Voici la *Préface* de Théophile Gautier :

Voici un petit livre qui a l'avantage de ne pas être l'œuvre d'un poète de profession, avantage immense en ce temps d'inspiration factice, où le procédé remplace le sentiment, où des rimes toutes faites viennent s'ajus-

ter d'elles-mêmes à des idées tombées dans le domaine public. — Rien ici qui sente la résolution prise d'avance de faire un volume; ce sont des pièces de vers descriptives ou philosophiques, des chants gais ou tristes, venus à leur heure sur un rayon de soleil, sur un souffle de brise parfumée, à l'ombre d'une tonnelle, dans le calme de l'atelier, au milieu de la joyeuse agitation d'une cuisine d'auberge, le long de la rivière qui soulève le bout des cheveux du saule; au pied des moulins de Montmartre, dont le tic-tac semble scander les vers; à Enghien, à défaut du lac d'Elvire et du lac Majeur, ou parmi les petits jardins de lilas et d'aubépine, dont les branches, quand on les dérange, laissent tomber des souvenirs avec des perles de rosée et des gouttes de pluie semblables à des larmes. Une fraîcheur toute moderne s'allie, dans ce charmant recueil, à la franche saveur gauloise. La stance alterne avec le couplet le plus harmonieusement du monde. Si l'auteur est sensible au bleu argenté du clair de lune, le rouge clair qui scintille au ventre d'une bouteille ne lui déplaît pas. Libre, pur, sincère, il lève franchement son verre plein de vin et boit sans crainte le généreux sang de la vigne, sûr que son honnête souffle n'amènera aucune parole mauvaise, aucun secret immonde sur ses lèvres empourprées, où la chanson voltige comme une abeille sur une fleur. Il y a loin de là à ces stupides refrains bachiques qui font venir la nausée comme un mélange de bois de campêche et de litharge. M. de Châtillon est peintre; l'habitude d'étudier la nature, de saisir les effets, de suivre les lignes, d'apprécier les rapports des couleurs, lui a donné, sans qu'il la recherchât, une précieuse originalité d'écrivain; chez lui, point de descriptions vagues,

point de métaphores mal suivies; chaque objet est à sa place, comme dans un tableau, avec sa lumière, son ombre portée, sa perspective; ses figures sont bien plantées, ont une physionomie distincte, et sont indiquées par une touche vive et spirituelle. Ce qu'il chante, il serait capable de le dessiner, au besoin même de le sculpter, car il manie aussi bien le ciseau que la brosse; jamais nature ne fut plus artiste. Vignette, paroles et musique d'Auguste de Châtillon est une signature qu'il pourrait mettre au bas de chacune de ses charmantes pièces, dont plusieurs ne seraient pas déplacées parmi les chants populaires de la France, que fait recueillir maintenant le Ministère de l'Instruction publique. M. de Châtillon, bonne fortune que lui envieront tous les poëtes, a composé plus d'une de ces chansons qui semblent faites par tout le monde et n'avoir jamais eu d'auteur; telles qu'en inventent les carriers en tournant leur grande roue rouge, les charretiers au tintement des grelots de leur long attelage, les compagnons en brandissant leur canne enrubannée sur le chemin du tour de France, les villageois en versant leur hotte pleine de raisins dans la cuve de la vendange, la jeune fille en tirant en silence son aiguille près de la fenêtre que l'hirondelle libre vient agacer de son aile. — Son auberge de la *Grand'Pinte*, entre autres, vaut, par ses tons doux et bruns, sa chaude couleur enfumée, un cabaret d'Ostade. Seulement, la lourde ivresse de la bière et du tabac fait place à l'entrain philosophique et joyeux de bons vivants trinquant à l'amitié et se réjouissant devant un bon feu, d'être à l'abri des frimas qui poudrent la plaine à blanc et dessinent leurs ramages sur les carreaux.

Après la *Grand'Pinte*, indiquons à l'attention du lecteur, *Coup d'œil à travers une grille*, *la Berceuse*, *Vêprée*, *Ah! petit Démon*, *Pigeon*, *Solitude*, *Montmorency*, petits chefs-d'œuvre de sentiment et de grâce. — Tout en gardant la note familière, le poète, qui jadis a vécu dans l'intimité amicale des maîtres de la grande école romantique, a su rester dans les limites de l'art. — La rime, le rythme, la coupe des strophes dénotent chez lui ce souci constant de la forme, sans lequel il n'y a pas d'œuvre durable. Nous prédisons donc, sans crainte d'être un faux prophète, un succès de vogue au volume de M. de Châtillon auprès des naïfs et des lettrés, car il concilie la simplicité et l'art, et ses chansons peuvent se brailler au cabaret et se soupirer au salon.

Cette préface a encore été réimprimée, sous le titre de : *Poésies d'Auguste de Châtillon*, dans l'*Artiste* du 15 mars 1860.

Nous devons à l'amabilité du comte de Nieuwerkerke et de M. Maurice de Châtillon, cousin du poète, deux quatrains inédits de Théophile Gautier, que nous allons citer ici. Ils datent de la fin du second empire et furent adressés au comte de Nieuwerkerke, surintendant des Beaux-Arts, au sujet d'un secours d'argent destiné au poète de *la Levrette en pal'tot* :

Mercredi, 13 février (1867), minuit.

Au Surintendant des Beaux-Arts.

I

Comte, mon protégé, peintre, sculpteur, poète,
A tenu, sans profit, ciseau, lyre et palette;
Dans un artiste seul vous en obligez trois,
Et, cent francs par talent, ce n'est pas trop, je crois.

II

Byron, pour chaque vers, touchait une guinée :
Vous payez mon quatrain d'un prix plus généreux,
Et de ce laurier d'or ma muse couronnée
Le détache et le tend à l'ami malheureux.

Nous trouvons aussi ces lignes curieuses dans le post-scriptum d'une lettre de Béranger, qu'il adressait, le 29 mai 1855, à Auguste de Châtillon pour le remercier de l'envoi de son volume de vers :

La notice de M. Théophile Gautier m'a rappelé qu'il y a vingt ans peut-être, j'ai salué ses débuts. Si j'ai bonne mémoire, je lui prédisais des succès qui ne lui ont manqué et dont je me suis réjoui dans mon coin.

Cette lettre a paru, en entier, en 1875, dans le volume d'Hippolyte Babou, les *Sensations d'un juré*, page 261.

1319. Porte-Saint-Martin : **Mademoiselle Georges dans la Chambre ardente.** — Italiens : **Madame Gassier dans le Barbier de Séville.** — Théatre-Lyrique : **Le Billet de Marguerite.** *La Presse*, 17 octobre 1854.

1320. Opéra : **La Nonne sanglante.** *La Presse*, 24 octobre 1854.

1321. Opéra : **La Nonne sanglante** (suite). — **(Nouvelles musicales).** — Gaité : **Les Oiseaux de proie.** *La Presse*, 31 octobre 1854.

1322. Gymnase : **Flaminio.** — Théatre-Lyrique : **Schahabaham II.** *La Presse*, 7 novembre 1854.

1323. Odéon : **La Conscience.** — Vaudeville : **Éva.** — Italiens : **Otello** ; **Matilde di Shabran.** — (**Nouvelles musicales**). *La Presse*, 14 novembre 1854.

1324. Théatre-Français : **La Niaise.** — Th. des Variétés : **Le Panorama de la guerre d'Orient.** — Théatre-Lyrique :

Reprises du Bijou perdu et de Maître Wolfram. — (Nouvelles musicales). *La Presse*, 21 novembre 1854.

1325. THÉATRE-FRANÇAIS : **Rosemonde.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Comte de Lavernie.** *La Presse*, 29 novembre 1854.

1326. ITALIENS : **Ernani; Beatrice di Tenda.** — GAITÉ : **Les Cinq cents Diables. — Chronique musicale.** *La Presse*, 5 décembre 1854.

1327. **La Turquie pittoresque**; histoire, mœurs, description, par W.-A. Duckett. Préface par Théophile Gautier. Grand in-8° de 20 feuilles 1/4, XVIII-304 pages, plus 20 gravures sur acier. Imprimerie *Crété* à Corbeil. A Paris, chez *Victor Lecou*, rue du Bouloi, n° 10. Prix 10 francs. (Daté 1855).

Cet ouvrage est inscrit sous le n° 7339 de la *Bibliographie de la France* du 9 décembre 1854. La préface de Théophile Gautier fut réimprimée immédiatement dans l'*Artiste* du 31 décembre 1854, sous le titre de : *la Turquie pittoresque*, et en 1877 dans le tome premier de l'*Orient*, sous celui de *la Turquie*.

1328. THÉATRE-FRANÇAIS : **Les Ennemis de la maison.** — GYMNASE : **Le Chapeau de l'horloger.** — FOLIES-NOUVELLES : **La Caravane d'amour; Pierrot Dandin.** — BEAUMARCHAIS : **Le Cordonnier de Crécy. — (Musique).** *La Presse*, 19 décembre 1854. Un fragment de ce feuilleton a servi de préface, en 1855, à la pantomime de *Biribi*, par M. Pol Mercier.

1329. ITALIENS : **Il Trovatore. — L'Enfance du Christ.** *La Presse*, 28 décembre 1854.

1855

1330. Vaudeville : **Les Parisiens de la décadence.** — Gymnase : **L'École des agneaux.** — Théatre-Lyrique : **Le Muletier de Tolède ; Madame Marie Cabel.** *La Presse*, 2 janvier 1855.

1331. Italiens : **Il Trovatore (suite).** — **(Les Albums. Nouvelles musicales).** *La Presse*, 9 janvier 1855.

1332. Opéra : **La Fonti.** — Ambigu : **Frédérick Lemaître.** — Cirque-Napoléon : **Mademoiselle Borelli ; Le nain.** — Th. de Montmartre. — Conservatoire : **Distribution des prix.** *La Presse*, 16 janvier 1855. Quelques lignes de cet article sur Frédérick Lemaître ont été publiées en 1874, à la suite de l'*Histoire du romantisme*, datées par erreur du 14 janvier 1855.

1333. Théatre-Français : **La Czarine.** — Italiens : **Linda di Chamouni.** — Opéra-Comique : **Le Chien du Jardinier.** — **(Concerts).** *La Presse*, 23 janvier 1855.

1334. **Nécrologie : Gérard de Nerval.** *La Presse*, 30 janvier 1855. Cet article, daté du 27 janvier, a été réimprimé incomplètement la même année, en tête du volume de Gérard de Nerval : *le Rêve et la vie*, et, en 1874, comme deuxième chapitre du travail intitulé *Gérard de Nerval*, à la suite de l'*Histoire du romantisme*.

1335. **Lettre.** *Le Mousquetaire*, 2 février 1855. Voici cette lettre, adressée à Alexandre Dumas et relative à une souscription pour élever un tombeau à Gérard de Nerval :

31 janvier 1855.

Cher Dumas,

L'État a fait les frais des funérailles de Gérard de Nerval ; laissez, *de grâce*, à des amitiés jalouses la triste joie d'élever et de payer sa pierre.

Théophile GAUTIER, Arsène HOUSSAYE.

1336. ITALIENS : **Gli Arabi nelle Gallie**. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Jane Osborne ; Idalia**. — THÉATRE-LYRIQUE : **Robin des Bois**. — (**Concerts**). *La Presse*, 6 février 1855.

1337. ODÉON : **La Femme d'un grand homme**. — VAUDEVILLE : **La Chercheuse d'esprit**. — GYMNASE : **Ceinture dorée**. — (**Concerts**). *La Presse*, 13 février 1855.

1338. ITALIENS : **I Puritani**. — PALAIS-ROYAL : **Henry Monnier**. — OPÉRA-COMIQUE : **Miss Fauvette**. — (**Concerts**). *La Presse*, 20 février 1855. Le fragment de cet article relatif à Henry Monnier a servi de préface, sous le titre de *Henry Monnier*, au volume publié par lui, en 1866 : *Paris et la province*, et il a été réimprimé en 1874 dans les *Portraits contemporains* de Théophile Gautier.

1339. OPÉRA : **Mademoiselle Beretta dans le Diable à quatre**. — ITALIENS : **Madame Viardot dans Il Barbiere et dans Il Trovatore**. — THÉATRE-FRANÇAIS : **Les Enfants d'Édouard**. — (**Concerts**). *La Presse*, 27 février 1855.

1340. VAUDEVILLE : **Monsieur votre fille**. — Th. des VARIÉTÉS : **Ces Messieurs s'amusent**. — (**Concerts**). *La Presse*, 6 mars 1855.

1341. THÉATRE-FRANÇAIS : **L'Essai de mariage**. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Les Noces vénitiennes**. — THÉATRE-LYRIQUE : **Les Charmeurs**. — (OPÉRA : **Mademoiselle Cruvelli dans la Juive**. — **Concerts**). *La Presse*, 14 mars 1855.

1342. **A Madeleine Brohan, quatrain**. *Décaméron dramatique, album du Théâtre-Français*, quatrains (autographiés)

de MM. Amédée Achard, Émile Augier, Camille Doucet, Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Léon Gozlan, Arsène Houssaye, Méry, Alfred de Musset et Jules de Prémaray ; œuvres dansantes de Jacques Offenbach ; portraits de Raunheim. In-quarto, chez *Heugel*, rue Vivienne. Prix, 10 francs.

Cet album de musique d'Offenbach n'a été ni déposé ni inséré dans la *Bibliographie de la France*. Il parut à la fin de mars 1855, et *l'Artiste* du 18 publie le portrait de Madeleine Brohan avec le quatrain de Théophile Gautier. Alexandre Dumas publia aussi dans *le Mousquetaire* du 29 de ce mois tous les quatrains de cet album ; celui de Théophile Gautier y fut signé par inadvertance du nom d'Alexandre Dumas, qui rectifia le fait dans le numéro du lendemain ; cela n'a pas empêché cette erreur d'attribution de se renouveler fort souvent depuis. Ce quatrain a encore été cité dans *la Petite Revue* du 17 juin 1865, et il a pris place en 1876 dans le tome deux des *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

1343. AMBIGU : **André le mineur.** — VAUDEVILLE : **La Joie de la maison.** — THÉÂTRE-FRANÇAIS : **Les Jeunes gens.** — **Nouvelles**). *La Presse*, 20 mars 1855.

1344. GYMNASE : **Le Demi-Monde.** — OPÉRA-COMIQUE : **Yvonne.** — (**Nouvelles : Concerts : Concert de mademoiselle Ernesta Grisi**). *La Presse*, 27 mars 1855.

1345. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. I.** *Le Moniteur universel*, 29 mars 1855. Cet article, qui pourrait avoir pour titre : *Avant l'ouverture*, est le premier de ce compte rendu, dont nous allons indiquer tous les chapitres au fur et à mesure de leur apparition : ils furent tous réimprimés en 1855-1856, en deux volumes, sous le titre de : *les Beaux-Arts en Europe*, 1855, et nous indiquons ici ce renseignement une fois pour toutes. Ce premier article seul, fut oublié et n'entra pas dans les volumes ; il en résulte que les chiffres des chapitres sont, dès le début de l'ouvrage, tous en arrière d'un numéro dans les volumes sur la publication du journal, et, comme on le verra, ce n'est là qu'une modification sans importance, en comparaison des autres modifications de ce classement.

1346. (**Nécrologie :**) **Froment Meurice. — Italiens** (**: Clôture. — Concerts et Nouvelles**). *La Presse*, 4 avril 1855. Cet article est le dernier que Théophile Gautier ait donné à *la Presse*, après une collaboration assidue de près de dix-neuf ans; en effet son premier article à ce journal parut, comme on l'a vu, dans le numéro du 26 août 1836. Une partie de celui-ci, relative à Froment-Meurice, reparut la même année dans une brochure non mise dans le commerce, intitulée : *Froment-Meurice*, et le même fragment, très diminué, reparut encore en 1874, à la suite de l'*Histoire du Romantisme*, par Théophile Gautier.

Le Conseiller du Bibliophile du 1er septembre 1876 a publié l'entrefilet que voici :

Si Théophile Gautier, quoique attaché au *Journal Officiel*, avait conservé une entière indépendance, il n'en était pas de même de ses attaches non officielles, ainsi que l'atteste la lettre qu'on va lire :

Ce 28 janvier 1854.

« Mon cher Denis,

« *Ecce iterum Crispinus*. C'est encore moi qui vous demande une baignoire pour ce soir, d'après des ordres supérieurs.

« Tout à vous.

« Théophile Gautier. »

Quels pouvaient être ces *ordres supérieurs?* Vous le devinez, je pense. Oh! le gaillard!

Sans chercher à expliquer ce mystère, nous ferons remarquer aux lecteurs que le 28 janvier 1854, Théophile Gautier ne faisait pas la critique dramatique au *Journal Officiel*, puisqu'il n'est entré comme lundiste au *Moniteur* qu'en avril 1855; il ne s'agit donc fort probablement ici que d'une loge demandée pour M. ou madame Émile de Girardin.

1347. Théâtre du Cirque : **Hamlet, joué au bénéfice de madame Person. — (Reprise des Pilules du Diable).** *Le Moniteur universel*, 9-10 avril 1855. Cet article, est le premier de la série des études de critique théâtrale que Théophile Gautier donna au *Moniteur universel* jusqu'en 1868; il n'y analyse plus les œuvres musicales, dont le compte rendu appartenait dans ce journal à M. Fiorentino; travaux critiques signés du pseudonyme d'A. de Rovray).

La collaboration de Théophile Gautier au *Moniteur*, payée d'abord sur le pied de deux cents francs l'article, quelle que fût son étendue, fut ensuite portée au *Journal officiel*, en 1869, à deux cent cinquante francs, et chaque chapitre de roman ou de nouvelle taxé au même prix. L'écrivain gagnait ainsi, à la fin de sa vie, de quinze à dix-huit mille francs par an à ce journal.

1348. **Embellissements de Paris.** *Le Moniteur universel*, 16 avril 1855. Cet article a reparu la même année dans le volume collectif intitulé : *Paris et les Parisiens au dix-neuvième siècle* (daté 1856), sous le titre de : *le Nouveau Paris*, et, sous le même titre, dans *l'Artiste* du 4 mai 1856.

1349. Théatre-Français : **Péril en la demeure.** — Odéon : **L'Oncle de Sicyone.** — Th. des Variétés : **Monsieur Beauminet; Le Quart de monde.** — Palais-Royal : **Minette; Le Bal d'Auvergnats; Pilbox et Friquet.** — Ambigu : **La Dame de Saint-Tropez.** *Le Moniteur universel*, 23 avril 1855.

1350. Odéon : **Le Mauvais riche.** — Vaudeville : **Un Cœur qui parle.** — Th. des Variétés : **Philanthropie et repentir.** — Palais-Royal : **Le Monde Camelotte.** — Ambigu : **Jocelin le garde-côte.** *Le Moniteur universel*, 30 avril 1855.

1351. **Album ethnographique de M. Théodore Valerio : les populations des provinces danubiennes en 1854.** *Le Moniteur universel*, 7 mai 1855. Cet article a été reproduit deux fois dans les volumes de Théophile Gautier, et les deux fois il l'a été incomplètement. Il entra d'abord, en 1856, dans le tome deux des *Beaux-Arts en Europe*, sous la seconde partie seule de son titre, et il manque à cette réimpression six ou sept des derniers paragraphes de l'article. En 1877, il

est entré dans le tome premier de l'*Orient*, sans aucun titre, et formant le chapitre deux du morceau intitulé : *Le Danube et les populations danubiennes*. Voir nº 1278. Cette réimpression, plus complète que la précédente, est modifiée au début de l'article, dont voici la version originale : » Nous avons ici-même rendu compte du travail si important, etc., » et contient de moins que la réimpression précédente, le paragraphe final, que voici :

Mais nous n'avons pas besoin de pousser plus loin cette nomenclature incomplète. M. Valerio a fait un choix de ses plus beaux dessins, qui figureront à l'Exposition universelle de peinture et de sculpture, où ils exciteront l'intérêt des artistes, des savants et des gens du monde.

1352. PORTE-SAINT-MARTIN : **Les Carrières de Montmartre.** — VAUDEVILLE : **Le Joli Mois de mai.** — Th. des VARIÉTÉS : **Un Verre de champagne ; L'homme sans ennemis.** — GYMNASE : **Débuts de mademoiselle Delaporte.** — HIPPODROME : **Les Boschismen.** — **Fêtes d'Orléans : Cavalcade historique.** *Le Moniteur universel*, 14 mai 1855.

1352 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. (II).** *Le Moniteur universel*, 19 mai 1855.

1353. ODÉON : **Hamlet.** — VAUDEVILLE : **rentrée de Lafont.** — GAITÉ : **Le Retour du Pharaon.** *Le Moniteur universel*, 21 mai 1855.

1353 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. (III). MM. Ansdell ; Maclise ; Lucy ; Foggo ; Cross ; Cope ; Armitage. — IV. M. Mulready.** *Le Moniteur universel*, 23 et 25 mai 1855.

1354. THÉATRE VENTADOUR : **Troupe italienne, etc.** — HIPPODROME : **Début de Montblanc.** *Le Moniteur universel*, 29 mai 1855.

1354 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. V. MM. Millais ; W. Hunt.** *Le Moniteur universel*, 31 mai 1855.

1355. **Sylvain.** *Fontainebleau, paysages, légendes, souvenirs, fantaisies*, par Charles Asselineau, etc. In-12 de 10 feuilles 1/3, 372 pages. Imprimerie de *Raçon*, à Paris. — A Paris, chez *Hachette*, rue Pierre-Sarrazin, 14, prix : 3 fr. 50.

Nous trouvons ce recueil inscrit sous le nº 3352 de la *Bibliographie de la France* du 2 juin 1855 ; la fantaisie de Théophile Gautier, qui a trait à Denecourt, l'ermite de la forêt de Fontainebleau, auquel le recueil est dédié, a été reproduite dans l'*Almanach parisien* pour 1861, puis en 1865, dans l'édition in-12 de la *Peau de tigre*, enfin en 1874 dans les *Portraits contemporains*, cette fois sous le titre de : *Denecourt le sylvain.*

1355 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. VI. MM. Webster ; Grant ; Frith ; Frost ; Egg ; Hook.** *Le Moniteur universel*, 2 juin 1855.

1356. Théatre Ventadour : **Myrrha, etc.** — Porte-Saint-Martin : **Danseurs espagnols, etc. — Société des Amis des Arts.** *Le Moniteur universel*, 4 juin 1855.

1356 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. VII. M. Paton.** *Le Moniteur universel*, 8 juin 1855.

1357. Théatre-Français : **Par droit de conquête.** — Théatre Ventadour : **Oreste; Myrrha.** — Th. des Variétés : **Réouverture : La Fosse aux ours; Les Enfants de troupe ; Furnished appartement.** — Vaudeville : **L'Hiver d'un homme marié.** *Le Moniteur universel*, 11 juin 1855.

1357 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. VIII. MM. Landseer ; Cooper ; Lance.— IX. MM. Collins ; Elmore ; Poole ; Horsley ; Glass ; Uwins ; Salomon ; Dyce ; Dobson ; etc.** *Le Moniteur universel*, 14 et 16 juin 1855.

1358. Théatre Ventadour : **Troupe anglaise ; Macbeth.** — Ambigu : **Frère et Sœur.** *Le Moniteur universel*, 18 juin 1855.

1358 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. X. MM. Danby ; Lewis ; Haag ; Corbould.** *Le Moniteur universel*, 21 juin 1855.

1359. Odéon : **Médée; le Mariage par ordre.** — Gaité : **Le Sergent Frédéric.** — Folies-Nouvelles : **Pierrot indélicat.** *Le Moniteur universel*, 25 juin 1855.

1359 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XI. MM. Cattermole; W. Hunt; Haghe; Topham; Warren; Fielding; Callow; Harding; Nash, etc. — XII. MM. John Bell; Ambuchi; Macdowell; Gott; Gibson; Campbell.** *Le Moniteur universel*, 28 et 30 juin 1855.

1360. **Revue dramatique : (Nécrologie : Madame Émile de Girardin. — La Ristori dans Marie Stuart. — La Troupe anglaise.)** *Le Moniteur universel*, 2 juillet 1855. La partie de cet article relative à madame de Girardin, a été réimprimée en 1856 dans un petit volume contenant les articles nécrologiques inspirés par la mort de cette femme éminente, et qui porte pour titre : *Madame Émile de Girardin, née Delphine Gay.*

1360 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. (XIII). Collection chinoise.** *Le Moniteur universel*, 6 juillet 1855. Cet article a reparu aussi dans *l'Artiste* du 7 octobre 1855, sous le titre de : *l'Art chinois.*

1361. Théatre-Français : **Rentrée de mademoiselle Rachel dans Phèdre.** — Odéon : **Mademoiselle Georges dans Rodogune; le Mur mitoyen.** — **Troupe anglaise : Shylock.** *Le Moniteur universel*, 9 juillet 1855.

1361 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XIV et XV. M. Ingres.** *Le Moniteur universel*, 12 et 14 juillet 1855. Ces deux articles ayant été recueillis sans divisions, en un seul chapitre, dans la réimpression en volume, le rapport des chapitres est de moins en moins conforme entre la version du journal et celle du livre.

1362. **(Nouvelles théâtrales. — Les représentations de mademoiselle Rachel.)** — Hippodrome : **Les Aztèques; la Crimée.** — Délassements : **Dzing, boum, boum.** — Folies-Nouvelles : **Danseurs espagnols : Concepcion Ruiz.** *Le Moniteur universel*, 16 juillet 1855.

1362 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, —**

Sculpture. XVI et XVII. M. Eugène Delacroix. *Le Moniteur universel*, 19 et 25 juillet 1855. Par suite de la réunion des deux articles en un seul, l'écart entre les chapitres en volumes et dans le journal augmente de plus en plus; à l'occasion, nous ne relèverons donc plus ces différences. Sainte-Beuve, dans *le Constitutionnel* du 30 novembre 1863, cite la fin du premier de ces deux chapitres, et reproche à Théophile Gautier de les avoir laissé réunir en un seul dans le volume; il indique le dernier paragraphe de ce premier article comme une page exquise, qui n'est plus mise en valeur dans le livre.

1363. VAUDEVILLE : **Le Mariage d'Olympe.** — PALAIS-ROYAL : **La Bégueule.** *Le Moniteur universel*, 23 juillet 1855. Un fragment de cet article a été réimprimé dans *l'Artiste* du 2 septembre 1855, sous le titre de : *les Lois de la comédie*.

1364. PORTE-SAINT-MARTIN : **Paris.** *Le Moniteur universel*, 30 juillet 1855.

1365. **Travaux du Louvre.** *Le Moniteur universel*, 2 août 1855. Cet article a été incomplètement reproduit la même année dans le volume collectif intitulé : *Paris et les Parisiens au XIXe siècle* (daté 1856) ; il forme, sans titre, le chapitre II du travail intitulé : *le Louvre*, dont nous avons déjà parlé (Voir nº 1314).

1365 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XVIII et XIX. M. Decamps.** *Le Moniteur universel*, 4 et 9 août 1855.

1366. THÉATRE VENTADOUR : **Pia de Tolomei.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Misanthropie et repentir; traduction de Gérard de Nerval.** — GYMNASE : **Madame André.** — AMBIGU : **Les Contes de la Mère l'Oie.** *Le Moniteur universel*, 6 août 1855.

1366 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XX. M. Gérôme.** *Le Moniteur universel*, 11 août 1855.

1367. THÉATRE DU CIRQUE : **L'Histoire de Paris, première partie.** — PALAIS-ROYAL : **Les Précieux.** — TH. DES VARIÉTÉS :

Une Femme qui mord. — Folies-Nouvelles : Messire Barbe-Bleue. *Le Moniteur universel*, 13 août 1855.

1367 bis. Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXI. MM. Glaize et Hébert. *Le Moniteur universel*, 18 août 1855.

1368. Théatre-Français : Représentation au bénéfice de mademoiselle Demerson. — Théatre-Ventadour : Giovanna d'Arco. — Vaudeville : Le Cousin Verdure. — Gymnase : Le Poète inconnu. *Le Moniteur universel*, 20 août 1855.

1368 bis. Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXII. MM. Benouville et Cabanel. — XXIII. M. Chasseriau. *Le Moniteur universel*, 23 et 25 août 1855.

1369. Gymnase : Le Poète inconnu (suite). — Th. des Variétés : Le Pâté de canards. *Le Moniteur universel*, 27 août 1855. Un fragment de cet article a été réimprimé *deux fois* dans *l'Artiste*, sous le titre de : *Molière*; la première dans le numéro du 23 septembre 1855 et la seconde dans celui d'avril 1877.

1369 bis. Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXIV. MM. Heim ; Schnetz ; Rouget ; Abel de Pujol. *Le Moniteur universel*, 30 août 1855.

1370. Théatre-Français : Le Gâteau des reines. — Th. des Variétés : Le Théâtre des zouaves ; les Gueux de Béranger. *Le Moniteur universel*, 3 septembre 1855.

1370 bis. Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXV. MM. Court ; Léon Cogniet ; Couture. Théophile Gautier cite ici son compte rendu de *l'Orgie romaine* de Couture, publié dans *la Presse* du 30 mars 1847. — XXVI. MM. H. Flandrin ; Gabriel Tyr ; Ronot ; Bonnegrace ; L. Boulanger. *Le Moniteur universel*, 6 et 8 septembre 1855.

1371. (Les Étrangers à Paris. — Concert de Félicien David. — Folies-Nouvelles : Les Deux Gilles. — Troupe italienne). *Le Moniteur universel*, 10 septembre 1855.

1371 bis. Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXVII. MM. Laëmlein ; Janet-Lange ; Yvon ;

Muller ; Bouguereau ; Tabar. *Le Moniteur universel*, 13 septembre 1855.

1372. Odéon : **Maître Favilla.** — Vaudeville : **Aimer et mourir.** — Palais-Royal : **Le Gendre de M. Pommier.** *Le Moniteur universel*, 17 septembre 1855.

1372 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXVIII. MM. Henri et Rudolph Lehmann.** Cet article a reparu dans *l'Artiste* du 16 février 1856, sous le titre de : *la Poésie dans l'art. II. Henri Lehmann.* — **XXIX. MM. Barrias ; Lenepveu ; Jalabert.** *Le Moniteur universel*, 20 et 22 septembre 1855.

1373. Théâtre-Français : **L'Amour et son train ; Rentrée de madame Arnould-Plessy dans Tartufe et dans la Ligne droite.** — Ambigu : **La Tour de Londres.** *Le Moniteur universel*, 24 septembre 1855.

1373 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXX. M. Horace Vernet.** *Le Moniteur universel*, 29 septembre 1855.

1374. Théâtre-Français : **Madame Arnould-Plessy dans les Fausses confidences.** — Vaudeville : **La Fille de l'avare.** — Théâtre du Cirque : **Les Grands siècles.** *Le Moniteur universel*, 1er octobre 1855.

1374 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXXI. MM. Pils ; Appert ; G. Doré ; Bellangé ; Riesener ; mesdames O'Connell et de Rougemont ; MM. Diaz ; Timbal et Gigoux.** *Le Moniteur universel*, 6 octobre 1855. Le *Catalogue* de la vente des tableaux de Diaz de janvier 1877, contient un fragment de cet article.

1375. Folies-Nouvelles : **Le Joujou électrique.** — Gaité : **Reprise des Sept châteaux du Diable.** *Le Moniteur universel*, 8 octobre 1855.

1375 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXXII. MM. Picou ; Jobbé-Duval ; Toulmouche ; Foulongne ; Hamon ; Leullier. — XXXIII. M. Camille Roqueplan.** *Le Moniteur universel*, 11 et 13 octobre 1855. L'article du

13 octobre, écrit au moment de la mort de Camille Roquelan, a reparu en partie, en 1874, à la suite de *l'Histoire du romantisme*. Il contient un fragment de l'article de *la Presse* du 5-6 avril 1847.

1376. Vaudeville : **La Bride sur le cou ; Montre perdue, récompense honnête.** — Folies-Nouvelles : **Pierrot Dandin ; le Petit Mezzetin ; Jean et Jeanne.** *Le Moniteur universel*, 15 octobre 1855.

1376 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXXIV. MM. J.-F. Millet ; Brion ; Breton ; Leleux ; Hédouin ; Salmon.— XXXV. M. Meissonier. — XXXVI. MM. Gendron ; Penguilly L'Haridon ; Poussin ; Dehodencq ; Bonvin. — XXXVII. MM. Robert Fleury ; Haffner ; Marchal ; Trayer.** *Le Moniteur universel*, 18, 20, 22 et 27 octobre 1855.

1377. Odéon : **La Raisin.** — Gaîté : **Le Médecin des enfants.** *Le Moniteur universel*, 29 octobre 1855.

1378. **La Divine Comédie du Dante ; traduction de M. Mesnard. Le Purgatoire.** *Le Moniteur universel*, 31 octobre 1855.

1378 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXXVIII. MM. Isabey ; Vetter ; Célestin Nanteuil ; Antigna.** *Le Moniteur universel*, 2-3 novembre 1855.

1379. Théatre-Français : **Madame Arnould-Plessy dans le Legs ; mademoiselle Figeac dans le Gâteau des reines.** — Th. des Variétés : **Rose des bois.** — Vaudeville : **Bouffé dans Michel Perrin.**— Cirque de l'Impératrice. *Le Moniteur universel*, 5 novembre 1855.

1379 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XXXIX. MM. Landelle ; Comte ; Duveau ; Eug. Giraud ; Ch. Giraud ; Garcin ; Isambert ; Luminais ; Ed. Frère ; Morain ; Pezons ; Fauvelet.** *Le Moniteur universel*, 9 novembre 1855.

1380. Théatre du Cirque : **Le Donjon de Vincennes.** — Th. des Variétés : **L'École des épiciers.** *Le Moniteur universel*, 12 novembre 1855.

1381. **Fumée.** *Revue de Paris*, 15 novembre 1855. Ces vers

sont entrés en 1858 dans la troisième édition des *Émaux et Camées* (marquée seconde), qu'ils n'ont plus quittée depuis ; ils ont été cités, sans titre, par Théophile Gautier lui-même dans un article du *Moniteur universel* du 27 février 1864. En voici une version inédite, en *quatre* strophes au lieu de trois, sous le titre de : *Fumée dans les arbres*. Nous l'avons publiée pour la première fois, en fac-similé, dans *le Livre*, numéro de mars 1882 :

Sous les pâles noyers s'abrite
Une chaumière au toit bossu ;
Le mur par écailles s'effrite,
Le seuil désert est tout moussu.

Une roue en javelle tombe
Auprès du puits demi-comblé ;
Ni poule, ni coq, ni colombe ;
Tout est muet et désolé.

On dirait que Mab seule y couche ;
Mais cependant, comme en temps froid
La tiède haleine d'une bouche,
La respiration se voit.

Un tire-bouchon de fumée,
Tournant son mince filet bleu,
De l'âme en ce bouge enfermée
Porte des nouvelles à Dieu.

1381 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XL. MM. Jadin ; Troyon ; mademoiselle Rosa Bonheur ; MM. Coignard ; Philippe Rousseau ; Palizzi ; Melin ; Schutzenberger ; Monginot. — XLI. MM. Cabat ; Aligny ; Corot ; Bellel ; Belly ; Rousseau ; Daubigny ; Ch. Leroux. — XLII. MM. Paul Huet ; Français ; Jules André ; Flers ; P. Flandrin ; Saltzmann ; de Curzon ; Berchère ; J. Thierry ; Lavielle ; Lafage ; Nason ; Wyld ; Ziem. — XLIII. MM. Winterhalter ; Ed. Dubufe ; Ricard ; Rodakowsky ; Amaury-**

Duval; Pérignon. *Le Moniteur universel*, 15, 17, 19 et 23 novembre 1855.

1382. Théatre-Français : **La Joconde.** — Porte-Saint-Martin : **La Boulangère a des écus.** — Palais-Royal : **As-tu tué le Mandarin ?** *Le Moniteur universel*, 26 novembre 1855. Théophile Gautier a cité lui-même quelques lignes, modifiées, de cet article, en 1867, dans son travail sur le *Musée du Louvre*, inséré dans le *Paris-Guide* (voir n° 2122 3°).

1382 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XLIV. MM. O. Tassaert; Courbet; Hillemacher; Herbsthoffer; Jolin; Gariot; Lanoue; Hervier; Galetti; Th. Frère; Flandin; Laurens; (Colonna d'Istria); Guillemin; Pluyette; Dauzats; Faivre-Duffer; E. Lami; Vidal; Saint-Jean; Chabal-Dassurgey. — XLV. M. Simart.** *Le Moniteur universel*, 29 novembre et 1er décembre 1855.

1383. Odéon : **La Florentine.** — Vaudeville : **Le fils de monsieur Godard.** — Gymnase : **Le Camp des bourgeoises.** *Le Moniteur universel*, 3 décembre 1855.

1383 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XLVI. MM. Cavelier; Duret; Dumont; Etex; Debay; Lequesne; Ottin; Pollet; Marcellin; Maindron.** *Le Moniteur universel*, 6 décembre 1855. Cet article a été placé par erreur, en volume, avant celui sur M. Simart, qu'il devait suivre.

1384. **Vente des tableaux et dessins de Camille Roqueplan.** *Le Moniteur universel*, 7 décembre 1855.

1384 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XLVII. MM. Barye; Lechesne; Fremiet; Jacquemard; Knecht; Christophe; mademoiselle de Fauveau; MM. Jouffroy; Oudiné; (Parraud); Jaley; Maillet; Loison; Duseigneur; Gayrard; Rude; Salmon; Cordier; etc.** *Le Moniteur universel*, 8 décembre 1855.

1385. Th. des Variétés : **Le Royaume du calembour.** — Gymnase : **Le Temps perdu.** — Cirque Napoléon : **Les Éléphants de Ceylan.** *Le Moniteur universel*, 10 décembre 1855.

1386. **Achèvement du Louvre.** *Le Moniteur universel*, 11 décembre 1855.

1386 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XLVIII. MM. Pierre de Cornélius ; Kaulbach ; Chenavard.** *Le Moniteur universel*, 15 décembre 1855.

1387. PALAIS-ROYAL : **Avait pris femme, le sire de Franc-Boissy.** — AMBIGU : **César Borgia.** *Le Moniteur universel*, 17 décembre 1855.

1387 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. XLIX. MM. Hubner ; Achenbach ; Rœder ; Magnus ; Knauss ; Von Muyden ; Hockert ; Ekman ; Exner, etc. — L. MM. Leys ; Thomas ; Portaels ; Verlat ; Hamman ; Florent Willems ; Van Moer ; Degreux ; Alfred Stevens.** *Le Moniteur universel*, 20 et 22 décembre 1855.

1388. FOLIES-NOUVELLES : **Le Possédé ; les Trois Troubadours.** *Le Moniteur universel*, 24 décembre 1855.

1388 bis. **Exposition universelle de 1855 : Peinture, — Sculpture. LI. MM. J. Stevens ; Robbe ; Van Schandel ; Bossuet ; Knyff ; Weissembruck ; Bosboom ; Hayez ; Steinle ; Bertini ; Kupelwieser ; Induno ; Inganni ; Caffi ; Kuwasseg ; F. Kaulbach ; R. Zimmermann. LII. MM. Federico et Luiz Madrazo ; Cerda ; Clavé ; Galofre ; Castellano ; Espinosa ; Luca ; Ribera ; Murillo ; mademoiselle Aïta de la Penuela ; MM. Rauch ; Kiss ; Fracarolli ; Galli ; Della Torre ; Bottinelli ; Magni ; Marchesi ; Argenti ; Motelli ; Van Hove ; Geefs.** *Le Moniteur universel*, 26-27 et 29 décembre 1855. Ces chapitres sont les derniers de l'ouvrage, et voici ce que disait Édouard Thierry dans *le Moniteur universel* du 4 mars 1856, en annonçant l'apparition du tome II des *Beaux-Arts en Europe* qui les contient ; si son observation était déjà juste à cette date, combien ne l'est-elle pas davantage encore aujourd'hui ! Mais nous laissons la parole à Édouard Thierry, qui publiait cet article au moment de l'apparition du conte d'*Avatar*, dans *le Moniteur* :

Le second volume des *Beaux-Arts en Europe* vient

d'être mis en vente. J'ai presque envie de ne pas dire autre chose. Ceux qui ont le premier volume entre les mains (c'est tout le monde ou peu s'en faut), n'ont besoin que d'être avertis pour se mettre au complet. C'est égal, il y aurait une belle entreprise de librairie à faire : ce serait de publier, non pas deux volumes, mais vingt volumes ; de reprendre tous les Salons de Théophile Gautier, depuis le Salon de 1836 [1], et d'ajouter au texte un grand nombre de gravures. Les expositions passent trop vite. Le livret qui en reste est une chose morte, un inventaire après décès, le catalogue du commissaire-priseur après la vente. Ce n'est pas là ce qui peut représenter les variations des beaux-arts, les mouvements divers, les groupes qui se forment et se divisent : ce n'est pas là que l'on peut suivre la discipline des écoles, les dissidences, les impulsions données, et les élans, et le progrès. Théophile Gautier a écrit toute cette chronique de l'art au jour le jour ; elle vit dans ses Salons, et la passion du moment y vit comme les tableaux. Je demande un éditeur qui sache faire au public de ces belles générosités. Voyons, est-ce que le dernier éditeur magnifique est mort sur l'oreiller où Ladvocat s'est endormi paisiblement la veille de la détresse ? Pauvre Ladvocat ! il était digne de se ruiner pour une grande chose ; mais enfin le système a changé, et peut-être vaut-il mieux que les grandes choses ne ruinent personne. Les deux volumes des *Beaux-Arts en Europe* vont être dans toutes les bibliothèques. Ils attireront les autres un à un. La collection finira par être complète, et, d'année en année, de Salon en Salon,

1. On se souvient que le premier *Salon* de Théophile Gautier est celui de 1833, et non de 1836.

avec cette plume merveilleuse qui raconte à nos lecteurs la métempsycose volontaire de Balthazar Cherbonneau, notre excellent ami, notre brillant collaborateur, continuera magistralement sa charge d'historiographe des musées.

1389. **Introduction.** *Paris et les Parisiens au XIXe siècle; mœurs, arts et monuments*; texte par MM. Alexandre Dumas, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Paul de Musset, Louis Enault et Du Fayl. Illustrations par MM. Eugène Lami, Gavarni et Rouargue. Grand in-8° de 29 feuilles 1/2, IV-464 pages, plus vingt-huit gravures. Imprimerie de *Gratiot*, à Paris. — A Paris, chez *Morizot*, rue Pavée-Saint-André, n° 3. Prix : 28 francs (daté 1856).

Nous allons citer l'Introduction de ce livre, que nous trouvons inscrit sous le n° 8168 de *la Bibliographie de la France* du 29 décembre 1855; cette introduction a été réimprimée aussi dans *l'Artiste* du 6 janvier 1856, sous ce titre : *Critique : Paris et les Parisiens*. Nous avons déjà indiqué plusieurs des articles de Théophile Gautier reproduits dans ce volume ; aucun article n'est signé, hormis à la table, et nous croyons que, sauf le morceau que nous allons citer, tous les autres ont été réimprimés sans le concours de leur auteur, revus et remaniés, pensons-nous, par M. Arsène Houssaye :

Avec ce titre magique de *Paris*, un drame, une revue, un livre est toujours sûr du succès. Paris a sur lui-même une curiosité inextinguible que rien n'a pu satisfaire encore, ni les gros ouvrages sérieux, ni les publications légères, ni l'histoire, ni la chronique, ni l'étude, ni le mémoire, ni le tableau, ni le roman. Mettez ce mot sur une affiche, et en voilà pour six mois de queue et de foule ; après Guillot, après Félibien, après Sauval, après Sainte-Foix, après Mercier, après Restif de la Bretonne, après Dulaure et tant d'autres que nous ne citons pas de peur de faire une nomenclature plus

longue que les dénombrements d'Homère et du Tasse, l'intérêt n'est pas épuisé, tant le sujet est fertile. — Arrivez avec un volume sur Paris, et vous serez toujours le bienvenu : Balzac a dû le meilleur de sa renommée à l'amour qu'il avait de la grande ville, comme dit la chanson du roi Henri dans le *Misanthrope;* et tandis que de moins bien inspirés s'en allaient fouillant les vieilles légendes étrangères, cherchant le bizarre, l'inconnu, l'exotique, faisant accomplir à leur fable des voyages de circumnavigation pour raviver une attention blasée, peignaient les palmiers du tropique ou les glaces du pôle, l'auteur de la *Comédie humaine* prenait le chemin de la rue de Soly ou du Tourniquet-Saint-Jean; il vous montrait la muraille humide placardée d'affiches équivoques, le ruisseau roulant dans sa boue noire des découpures de fer blanc, l'allée sombre s'enfonçant entre deux boutiques, la fenêtre basse où meurt un œillet étiolé ; il faisait se glisser le long des maisons sinistres une femme, la voilette rabattue, ou se dessiner contre la vitre jaune de la croisée le profil d'une jeune fille à son métier, et déjà l'imagination du lecteur était en éveil, et personne ne pouvait résister à cet entraînement qui vous menait de page en page jusqu'à la fin de l'histoire, sans vous laisser apercevoir que les tisons s'écroulaient en cendres au foyer, et que la lueur bleue du matin éteignait près de vous la clarté jaune de votre lampe.

En effet, Paris est la mine inépuisable, le sujet toujours neuf, le thème sur lequel l'antiquaire, le philosophe et le poète peuvent broder des variations à l'infini; c'est un modèle aux aspects multiples et que chaque peintre saisit à sa manière; et puis, que de Paris

différents dans Paris ! sans compter ceux qui se sont superposés siècle par siècle, comme des couches géologiques, à partir de la Lutèce de Jules César jusqu'au Paris de Napoléon III. Quelle diversité ondoyante ! Quelle physionomie mobile ! A chaque heure, il faut faire son portrait : celui d'hier ne ressemble déjà plus ; supposez un Parisien rentrant après quatre ou cinq ans d'absence ; il trouvera le nouveau Louvre fermant cette vaste place du Carrousel, encombrée naguère de baraques et d'échoppes ; il cherchera des îles de maisons anéanties, des rues dont il ne reste pas même la trace, et du coin du palais, sorti de terre comme une décoration d'opéra, il découvrira, tout surpris, au bout d'une rue Rivoli qui n'existait pas, la tour Saint-Jacques évidée à jour ; l'Hôtel de Ville et le dôme de Saint-Paul, une perspective inconnue ; de la place de la Concorde, il verra s'élancer dans l'air les clochers pseudo-gothiques de Sainte-Clotide ; deux ponts nouveaux enjamber la Seine ; une immense voûte de cristal, d'une demi-lieue de long, s'arrondir, où verdissaient les arbres du cours la Reine. S'il remonte les Champs-Élysées, à l'endroit où les invalides suivaient d'un œil si attentif les péripéties du cochonnet, il trouvera le palais de l'Industrie avec un porche géant et son toit de verre ; et s'il poursuit son chemin, tout en regardant passer dans leurs calèches et leurs broughams les hétaïres de la rue de la Boule-Rouge et de la rue de Bréda, que les étrangers naïfs prennent pour des duchesses, il s'arrêtera dans cet aride bois de Boulogne, au bord d'une *Serpentine River ;* un parc anglais a remplacé les maigres taillis, et l'eau bouillonne en cascade où tourbillonnait la poussière.

Ainsi, vous comprenez que *Paris et les Parisiens* arrivent vraiment à l'heure ; il faut un guide même à l'indigène pour se reconnaître dans sa ville. N'allez pas, de grâce, consulter quelque livre vieux d'un an, il vous tromperait; vous y liriez des choses aussi arriérées que si c'était un bouquin piqué des vers, rongé des mites et ranci dans sa couverture de parchemin jaune; — il en est de la physionomie des villes comme de la physionomie des hommes : des auteurs naïfs, et qui ne voient rien par leurs propres yeux, s'obstinent encore à peindre l'usurier sous la figure d'un juif à la barbe fourchue, à la simarre élimée, et lui font donner, au lieu d'argent, des crocodiles empaillés, des vaisseaux d'ivoire et des trous-madame aux fils de famille ; d'autres décrivent avec beaucoup de conscience et de gravité un Paris qui n'existe plus depuis cinquante ans. Vous pensez bien que ce volume ne fait pas la biographie de chaque monument, l'histoire de chaque pierre ; il laisse à de plus savants le soin de chercher sous le pavé et le macadam le tracé de l'enceinte de Philippe-Auguste; ce qu'il a surtout la prétention de peindre, c'est le Paris intelligent et vivant ; Paris, la métropole des arts, l'abbaye de Thélème de la fantaisie, le grand bazar du luxe européen, la Mecque où se rendent, de tous les points de l'horizon, tous les croyants du plaisir. Quel spectable admirable que cette population toujours en fête et pourtant si laborieuse, que ce tourbillon d'activité dévorante, que cette chaudière en ébullition dont la fumée se voit du bout du monde ! L'univers ne fait que ramasser les bouts de cigares de Paris ; il note ses moindres mots, il se récrée à ses calembours, il se cotise pour prendre son esprit, il dévore ses journaux,

il apprend ses livres par cœur, il chante ses vaudevilles, il imite ses pièces, il contrefait ses modes; et quand il vient lui rendre visite, la marchande d'herbes lui dit, comme à Théophraste, qui croyait avoir l'accent athénien : « Étranger! » Car l'ambition secrète de l'univers est d'être Parisien, ambition énorme, démesurée, et qui ne se réalise que bien rarement.

Être Parisien, cela est difficile! Et beaucoup sont nés entre la barrière du Trône et la barrière de l'Étoile, qui ne passeraient pas sur le boulevard de Gand sans être signalés comme des barbares ou des provinciaux. Paris ne consiste pas seulement dans l'étalage de ses boutiques, les glaces de ses cafés, le cuivre estampé de ses théâtres, la scintillation de son gaz, le grondement sourd de ses voitures, qui ne s'endort pas plus que celui de la mer, les merveilles de ses musées, les trésors de ses bibliothèques, les nuits échevelées de son carnaval, qui a remplacé celui de Venise; Paris, c'est surtout cet esprit vif, léger, rapide, compris à demi-mot, plein de sous-entendus et de réticences, cette causerie entre deux bouffées de cigare au perron de Tortoni ou sur les divans capitonnés des salons intimes, car il y a encore des salons, quoi qu'on die, où se joue à ravir ce jeu de raquettes de la conversation. Là, parmi toutes les recherches du confort anglais, brille l'inimitable élégance parisienne; mais les plus belles étoffes, les tapis les plus moelleux, les plus capricieux vases de Chine, les bronzes les mieux fouillés, les tableaux de maîtres les plus authentiques, obtiennent à peine un regard; l'œil charmé se porte sur les groupes de femmes qui, en agitant l'éventail, écoutent les causeurs inclinés à demi; les yeux scintillent comme des diamants, les

épaules luisent comme le satin, les lèvres s'ouvrent comme les fleurs. Si Araminte ou Célimène pouvaient les entendre, saisir cet accent, copier ce demi-sourice, retenir un de ces mots jetés avec une si gracieuse nonchalance! Si Lawrence, Vidal ou Eugène Lami étaient là pour esquisser d'un pinceau indiscret ou d'un crayon furtif ces airs de tête charmants, ces beaux bras nus, ces attitudes d'une noblesse familière et d'un abandon décent, ces gazes légères comme des ailes d'abeille, comme ils rendraient cette beauté, cette élégance et ce luxe, qui n'a rien d'insolent et se cache sous la grâce; mais notre vœu est rempli; regardez le nom écrit au bas de la première gravure, la meilleure préface d'un livre intitulé : *Paris et les Parisiens.*

1390. **Études philosophiques.** Même origine que le précédent numéro. Nous allons réimprimer cet article, que nous ne croyons pas émané de la plume de Théophile Gautier, quoiqu'il soit signé de son nom à la table du livre; nous pensons qu'il est de M. Arsène Houssaye. Quoi qu'il en soit, nous le citons ici, afin que le lecteur puisse juger lui-même s'il lui semble sorti de la plume de l'auteur de *Mademoiselle de Maupin;* nous croyons, qu'hormis *l'Introduction,* Théophile Gautier n'a absolument rien fourni d'inédit à ce recueil. Ainsi que nous l'avons déjà dit, les autres articles de lui qui en font partie, articles déjà renseignés dans le cours de ce travail, ont été, pensons-nous, remaniés et choisis par M. Arsène Houssaye, sans le concours mais avec le consentement de l'auteur:

Que disent les historiens : « Si Rome a été fondée « par un fils du dieu Mars et par le nourrisson d'une « louve, Paris le fut par un prince échappé du sac de « Troie, Francus, fils d'Hector, qui, devenu roi de la « Gaule, après avoir bâti la ville de Troyes en Cham-

« pagne, vint fonder celle des Parisiens, et lui donna « le nom du beau Pâris, son oncle. »

Pour expliquer cette haute opinion d'un savant historien, un autre historien non moins savant nous démontre que le mot *Paris* se compose de deux mots, savoir : le radical *Par* ou *Bar*, et le mot *Isis*, « attendu « qu'il a été trouvé sur le territoire de Paris une statue « de cette déesse, ce qui prouve abondamment que « Francus, qui veut dire Français, est le fondateur de « Paris. » Voir, pour plus de lumières, *les Mémoires de l'académie des Inscriptions et des Belles-Lettres*, qui fourmillent de preuves tout aussi authentiques.

Il existe cependant d'autres opinions dignes d'être étudiées. Si on daignait nous écouter sur ce point, nous dirions que le fondateur de Paris, ce fut le hasard. Il y avait une île dans un pays sauvage : figurez-vous une peuplade dispersée qui cherche à s'abriter contre ses ennemis ; cette peuplade traverse le fleuve et se barricade sur ce grain de sable que protègent les eaux. Cette peuplade de bateliers et de pêcheurs, lasse d'errer de rive en rive, de la rivière au fleuve, du fleuve à la mer, veut prendre dans l'île quelques jours de repos. Après la palissade, voilà la tente qui se dresse. Les vents sont mauvais ; le fleuve est un autre ennemi, qui vient menacer à son tour ; pourquoi ne pas élever un mur contre les tempêtes de l'occident? Cependant on a eu le temps de s'apercevoir que l'île était fertile ; pendant que les pêcheurs s'aventurent sur leurs barques, les plus paisibles de la colonie défrichent le sol par distraction, par curiosité, par instinct pour l'avenir. Quelque temps se passe ainsi ; l'heure est venue de partir, de marcher à l'aventure comme autrefois ; mais

l'amour du sol a pris ces hordes nomades ; ils ont semé, ils veulent recueillir. Ils se complaisent d'ailleurs dans ces quelques enjambées de terres défendues des bêtes et des hommes, des ennemis de toute espèce, où ils peuvent avoir chacun un arbre, un épi et une maison. Ils se décident à rester ; les plus aventureux et les plus jeunes iront courir au loin à la découverte, mais ils reviendront. Dès ce jour, Paris exista. Au lieu de quelques palissades, où étaient suspendues toutes fumantes les peaux de bêtes, l'industrie, fille de la paix, envoie des barques chercher des pierres sur les rives voisines, élève des murs, les couvre de chaume, et voilà une bourgade qui vit et palpite. Laissez-la respirer un peu, vous la retrouverez bientôt avec des mœurs, gouvernée par des lois. Aujourd'hui, elle s'appelle Loutouhési ; plus tard, César passera, qui lui donnera son acte de naissance ; plus tard, la bourgade sera la ville universelle ; elle sera tout à fois Babylone, Athènes, Rome ; mais, quelles que soient sa fortune et sa gloire, elle n'oubliera pas qu'elle est sortie d'une famille de pêcheurs, et, pour ses armoieries, elle prendra un vaisseau.

J'ai commencé par citer l'histoire, j'ai fini par produire le roman. Comme il arrive souvent, le roman n'est-il pas plus vraisemblable que l'histoire ?

Aujourd'hui, Paris n'est plus une île déserte, une bourgade, une grande ville, c'est une nation où fourmillent mille peuples divers. C'est un enfer où s'agitent toutes les mauvaises passions, c'est une Babylone qui a les poésies d'Athènes et les armées de Rome.

Il devient impossible d'aller à pied dans Paris, à travers le flot d'omnibus, de fiacres, de charrettes et de

coupés. Babel est en travail et en plaisir. Quelle satire ferait aujourd'hui Boileau, devant toute cette éloquence de la vie qui enfante ou qui s'épanouit! Au lieu d'une satire, il ferait une ode.

Aux Champs-Élysées, on se croirait tous les jours à la promenade de Longchamps. C'est un cercle en plein vent, où l'on fait piaffer ses chevaux et où l'on rencontre sa maîtresse. A cette comédie des vanités parisiennes, il y a beaucoup de spectateurs à deux sous, — le prix d'une chaise, — qui, en se voyant éclabousser par toutes les élégantes voitures, peuvent se dire, s'ils sont des philosophes : « Entre ceux qui, à Paris, vont « à pied et ceux qui vont en voiture, il n'y a que la « différence du marchepied, » comme disait un philo- « sophe à pied.

Ah! le marchepied! il y a un livre à faire là-dessus. C'est le point de départ d'un pays à un autre, de la misère au luxe, de l'insouciance au souci. C'est le trait d'union de celui qui n'est rien à celui qui est tout. La question, c'est d'y mettre le pied. Devant la roue dorée de la fortune, il y a un marchepied; mais le moyen d'y monter sans se faire rouer par le train d'enfer dont va la fortune?

Mais, après tout, parmi ceux qui sont en voiture, combien qui voudraient aller à pied!

Les Champs-Élysées, depuis l'Obélisque, qui n'est pas à sa place, jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, qui devrait être dans Paris, sont plantés d'un millier d'arbres pulmonaires et rachitiques, qui ont l'air d'être les invalides de la nature. On dirait une forêt qui marche avec des jambes de bois. Puisque le bois de Boulogne va remplacer les Champs-Élysées, il faut tout simplement

continuer les boulevards jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, abattre les arbres malades qui masquent, d'un côté, le palais de l'Industrie, de l'autre, le palais de l'Élysée, continuer en quelque sorte le jardin des Tuileries jusqu'au rond-point; depuis le rond-point jusqu'au mur d'enceinte; bâtir, soit dans un style uniforme, soit dans un style varié, mais dans un bon style, des maisons et des hôtels destinés à loger le beau Paris.

Il y a longtemps qu'on a eu l'idée de peupler les Champs-Élysées de statues. Le moment n'en est-il pas venu, aujourd'hui qu'on a découvert des carrières de marbres; aujourd'hui qu'il y a tant de sculpteurs qui ne font que des bustes? Le jour où on a décrété le palais de l'Industrie, on a changé la destination des Champs-Élysées; on a continué le boulevard de la Madeleine et la rue de Rivoli; on a chassé des quinconces la comédie en plein vent. Avant peu, Guignol lui-même ne saura plus où percher son théâtre. Quand Jean-Jacques Rousseau vint à Paris pour la première fois, il s'amusa beaucoup devant les parades des Champs-Élysées. Qu'ils avaient d'esprit, le maître et le valet; l'un, amoureux, l'autre gris! Il est vrai que c'était l'esprit de Piron, quelquefois de Lesage. — « Où vas-tu, Arlequin? « — Je vais boire. — Et vous, seigneur Pandolphe? « — Moi, je vais voir Céliante. — Seigneur Pandolphe, « donnez-moi un écu au soleil. — Maître Arlequin, ne « parlons pas de cela. — Mais, enfin, mes gages. — Tes « gages? De quoi t'inquiètes-tu? Je ne te paye pas, mais « tes gages courent toujours. — Belle consolation! mes « gages courent toujours; mais ils courent si vite que je « saurais les rattraper. — Coquin! n'est-ce pas moi qui « t'habille? — Tout doux, mon maître, n'est-ce pas

« moi qui vous habille le matin? Bien plus, je vous « déshabille le soir. — N'est-ce pas moi qui te nourris? « — Fort bien ; mais qui est-ce qui vous apporte à boire « et à manger quand vous êtes à table? — N'est-ce pas « moi qui te donne un lit pour te coucher? — N'est-ce « pas moi qui fais le vôtre? — N'est-ce pas moi qui te « loge? — N'est-ce pas moi qui vous ouvre votre « porte? » Et ainsi le seigneur Pandolphe et maître Arlequin s'en vont se disputant le terrain pied à pied, armés d'une philosophie transcendante. On n'est pas plus spirituel, on n'est pas plus bête.

1391. Odéon : **Peintres et Bourgeois.** *Le Moniteur universel*, 31 décembre 1855.

1856

1392. Gymnase : **Le Mal de la peur; Je dîne chez ma mère.** *Le Moniteur universel,* 7 janvier 1856.

1393. Porte-Saint-Martin : **L'Orestie.** *Le Moniteur universel,* 14 janvier 1856.

1394. Théatre-Français : **Les Muses de Molière.** — Odéon : **La Revanche de Lauzun.** — Vaudeville : **Lucie Didier.** *Le Moniteur universel,* 21 janvier 1856.

1395. Théatre-Français : **Les Pièges dorés.** — Th. des Variétés : **Madame Bijou; les Cheveux de ma femme.** — Vaudeville : **Le Rat de ville et le Rat des champs.** — Ambigu : **La Servante.** — **(Vente des tableaux de MM. Rioult et Philippe Rousseau).** *Le Moniteur universel,* 28 janvier 1856.

1396. Théatre-Français : **Guillery.** — Th. des Variétés : **Janot chez les sauvages.** — Palais-Royal : **Garde-toi, je me garde; En Pension chez son groom.** — Porte-Saint-Martin : **Reprise de Benvenuto Cellini.** *Le Moniteur universel,* 4 février 1856.

1397. Théatre du Cirque : **Reprise de la Reine Margot.** — Folies-Nouvelles : **Le Bras noir.** — **Vente des tableaux de M. Hervier.** *Le Moniteur universel,* 11 février 1856. Le fragment de cet article relatif à M. Hervier a été réimprimé en tête du catalogue d'une nouvelle vente qu'il fit le 5 avril 1875.

1398. Gymnase : **Lucie.** — Cirque Napoléon : **Les bêtes féroces domptées par madame Labarère; le Monstre.** —

Les Contes drôlatiques de Balzac, illustrés par Gustave Doré. *Le Moniteur universel*, 18 février 1856.

1399. (**Nécrologie :**) **Henri Heine.** — VAUDEVILLE : **Les Infidèles; Madame Lovelace.** — PALAIS-ROYAL : **Le Tueur de lions; les Toquades de Borromée; Monsieur de Saint-Cadenas.** *Le Moniteur universel*, 25 février 1856. Les lignes de cet article consacrées à Henri Heine, sont devenues une partie de la dernière moitié de la Notice sur Henri Heine, placée, la même année, en tête de ses œuvres et dont nous parlerons plus loin (voir n° 1407). Le début de l'article a été supprimé; le voici :

Une étoile de première grandeur s'est éteinte la semaine dernière au ciel de la poésie, sans que le monde y ait fait grande attention; le monde a bien d'autres soucis que de suivre du regard les étoiles filantes. Henri Heine vient de mourir, ou plutôt la petite flamme obstinée qui empêchait de se dissoudre ce cadavre étendu depuis huit ans sur le grabat de la paralysie, a pris son vol à tout jamais. Henri Heine a offert le phénomène, etc.

1400. **Avatar, conte.** *Le Moniteur universel*, 29 février; 1, 5, 7, 12, 13, 14, 15, 27, 28, 29 mars et 3 avril 1856. Cet ouvrage fut d'abord publié, en 1857, en un petit volume in-32; puis il entra ensuite, en 1863, dans les *Romans et Contes* de son auteur, qu'il n'a plus quittés. Il fut sans doute question de tirer un poème d'opéra de ce conte, car nous possédons l'autographe suivant : « J'autorise M. Sant Angelo à tirer un libretto de mon roman intitulé : *Avatar*. Théophile Gautier. » Mais ce projet n'a pas été exécuté.

Avatar a été traduit en allemand par M. Kugler, un volume, paru chez Franz Hubert, à Stettin, en 1856.

1401. THÉATRE-FRANÇAIS : (**Nécrologie :**) **Madame Allan; le Misanthrope.** — AMBIGU : **L'Espion du grand monde.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Madame Roger Bontemps; Un Pari biscornu.** *Le Moniteur universel*, 3 mars 1856.

1402. **Catalogue de la précieuse réunion de tableaux de l'école française, provenant du cabinet de M. Barroilhet,** dont la vente aura lieu à Paris le 10 mars 1856. In-8° d'une feuille 3/4, 28 pages. Imprimerie de *Maulde*, à Paris. — A Paris, chez *Laneuville*, rue Neuve-des-Mathurins, n° 73.

Ce catalogue, que nous trouvons inscrit sous le n° 1873 de *la Bibliographie de la France* du 8 mars 1856, renferme un *Avant-Propos* de Théophile Gautier, qui n'a jamais été réimprimé et que nous allons citer ici :

L'injuste réaction de David contre l'École française a eu pour effet de plonger dans l'oubli toute une génération de peintres charmants, pleins de grâces, d'esprit et de couleur; on est maintenant tout à fait revenu de ce préjugé, et l'on recherche comme elles le méritent, les œuvres de Watteau, de Lancret, de Pater, de Chardin, de Boucher, de Fragonard, de Greuze, de Prud'hon. M. Paul Barroilhet, cet amateur éclairé, a réuni une collection de ces maîtres, naguère si dédaignés, composée de tableaux purs, authentiques, excellents, la plupart célèbres, et tels que toute galerie serait fière de les posséder. On a dit que l'École française était peu coloriste ; cela pouvait être vrai des toiles bas-reliefs des pseudo-classiques ; mais Watteau, dans sa gamme rose, approche de Rubens, et dans sa gamme argentée, de Paul Véronèse ; voyez plutôt l'*Alliance de la Musique et de la Comédie :* dans cette composition singulière où les deux Muses soutiennent le blason du vieux théâtre italien, entouré d'une guirlande d'attributs : violons, marottes, partitions, masques, guitares, flûtes de Pan. Anvers ni Venise n'ont rien produit de plus fin, de plus chaud, de plus riche; et quel peintre de l'une ou de l'autre ville y eût mis cette désinvolture, cette élégance, ce piquant qui donnent à la nature les grâces de l'Opéra?

On regarde Watteau comme frivole, mais dépouillez ces deux figures de leur coloris délicieux, réalisez-les en marbre blanc, et vous aurez deux statues d'un style sans pédanterie, que ne désavoueraient ni Jean Goujon, ni Germain Pilon. Le *Portrait de madame de Julienne*, en costume mythologique, n'est-il point d'une pâte superbe, et d'une facture toute magistrale? On l'attribuerait à Rubens, cela ne vous étonnerait pas.

Le *Portrait en pied de Louis XVI*, par Greuze, nous a vraiment surpris; nous savions Greuze un artiste d'un sentiment exquis, d'une grâce enchanteresse, d'une couleur pleine de charme, mais nous ne le croyions pas capable de cette majesté, de ce style et de cette élégance royale et chevaleresque; la figure revêtue d'un manteau fleurdelisé, piète admirablement, avec une dignité sans emphase; le mouvement du bras appuyé sur le sceptre est d'une fierté héroïque; la main qui tient le chapeau à plume est tournée d'une façon merveilleuse; le rideau dont les plis étoffés entourent la colonne, le fauteuil ramagé d'or et de vert, tout est peint d'une manière libre et précise, noble et spirituelle, avec la chaleur de l'esquisse et le fini du tableau. Le *Charles Ier*, de Van Dyck, n'est ni plus roi, ni plus gentilhomme que ce *Louis XVI*, de Greuze.

Diderot, l'instaurateur de la critique pittoresque en France, admirait fort Chardin, et il avait raison, quoique peut-être il fût plus sensible, selon son habitude, au choix des sujets qu'au mérite même du peintre. Sans doute Chardin pouvait plaire à l'auteur du *Père de Famille* par l'intimité familière et la candeur bourgeoise des scènes domestiques qu'il traitait avec une finesse toute hollandaise, mais ce qui fait surtout son

talent, c'est cette manière large et simple de comprendre la nature, cette localité soutenue de couleur, cette solidité de pâte, qui font aujourd'hui rechercher passionnément ses moindres esquisses. La nature morte désignée sous le nom du *Gobelet d'argent*, dans la collection de M. Barroilhet, est une merveille de composition et de couleur; les maîtres de Flandre et de Hollande n'ont rien fait de plus réel, de plus sincère et de mieux rendu.

Le *Pied-de-Bœuf* est un morceau capital de Lancret. Jamais le spirituel imitateur de Watteau n'a plus approché de son modèle : les groupes s'arrangent ingénieusement; le coloris est blond, vivace, transparent. Le *Portrait de M. de la Popelinière*, par Latour, et celui de *Lenôtre*, par Vivien (pastels), valent les plus belles peintures à l'huile.

Citons encore *les Soins maternels*, de Fragonard, une étincelante esquisse, touchée toute de sentiment, où chaque coup porte, un vrai bouquet de palette, illuminé par un joyeux rayon. *La Gimblette*, caprice aimable dans le goût du temps, et que la gravure a rendu célèbre. *Le Triomphe de Vénus*, lumineuse toile où Boucher saupoudre la couleur de Paul Véronèse de l'esprit de Tiepolo. *Les Saltimbanques*, de Callot, qui, au mérite de réunir tous les types de ses eaux-fortes brillamment colorées, joignent celui d'une rareté excessive, Callot n'ayant presque jamais abandonné la pointe pour le pinceau. Puis, en arrivant à l'École moderne, *la Volupté*, par Prud'hon, un Corrège vu au clair de lune, et *la Douleur*, une touchante élégie peinte et caressée dans l'ombre par une lueur argentée. *Une charge de cuirassiers*, par Charlet, qu'on prendrait pour un Géricault,

tant elle est emportée et vigoureuse. Une magnifique aquarelle de Marilhat représentant *une Caravane en marche à travers une aride plaine de Syrie*. Nous ne pouvons tout dire, ne voulant pas empiéter sur le catalogue, mais nous insisterons encore une fois sur cette idée heureuse d'une vente composée exclusivement de maîtres français du dernier siècle et de quelques-uns de celui-ci, choisis avec un goût parfait et une conscience scrupuleuse.

1403. Théatre Ventadour : **Myrra.** — Odéon : **Mademoiselle Essler dans le Cid.** — Gaîté : **Henri III.** — Folies-Nouvelles : **Madame Mascarille.** *Le Moniteur universel*, 10 mars 1856.

1404. **Nativité.** Le *Moniteur universel*, 17 mars 1856. Ces vers, datés dans le journal du « 16 mars, midi », firent partie la même année de deux placards in-quarto, l'un intitulé : *Naissance du Prince impérial*, l'autre ne comprenant que *Nativité* accompagné d'une traduction allemande, et d'une brochure intitulée : *Baptême du Prince impérial*. En 1857, ils furent encore insérés dans un volume publié par Curmer, intitulé *Son Altesse Impériale Monseigneur Napoléon*, etc. *La Petite Revue* du 8 avril 1865 les a cités de nouveau; ils ont fait partie aussi, en 1873, du volume publié clandestinement à Bruxelles sous le titre de : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, et en 1876, enfin, ils sont entrés dans le tome deux des *Poésies complètes* de Théophile Gautier.

Les deux derniers vers de la strophe dix-neuf, relevés sur l'autographe, étaient primitivement ceux-ci :

> Songes, qu'on taxait de démence,
> Projets, pour nous seuls surprenants !

1405. Vaudeville : **Calino.** — Th. des Variétés : **Madelon Lescaut.** — Porte-Saint-Martin : **Le Sang mêlé.** *Le Moniteur universel*, 24-25 mars 1856.

1406. THÉATRE VENTADOUR : **Rosmunda.** — AMBIGU : **Le Paradis perdu.** *Le Moniteur universel*, 31 mars 1856.

1407. **Reisebilder, tableaux de voyage**, par Henri Heine. Nouvelle édition, considérablement augmentée, ornée d'un portrait de l'auteur et précédée d'une *étude sur Henri Heine* par Théophile Gautier. Deux volumes in-12, ensemble de 21 feuilles 1/9, 384 et 376 pages. Imprimerie de *Claye*, rue Saint-Benoît à Paris. — A Paris, chez *Michel Lévy frères*, rue Vivienne, 2bis. Prix, 6 francs.

Cet ouvrage, que nous trouvons inscrit sous le nº 5002 de la *Bibliographie de la France* du 31 mars 1856, contient sous le titre de : *Henri Heine*, une notice de Théophile Gautier dont le premier chapitre et le début du second sont inédits. (Voir nº 1399 pour la fin.) Elle a été réimprimée en 1875 dans les *Portraits et souvenirs littéraires* de son auteur.

1408. ODÉON : **Michel Cervantès ; le Lièvre et la tortue.** — GYMNASE : **Françoise.** *Le Moniteur universel*, 7 avril 1856.

1409. THÉATRE VENTADOUR : **Medea.** — VAUDEVILLE : **Le Collier.** — GAÎTÉ : **L'Enfant prodigue.** — FOLIES-NOUVELLES : **Freluchette.** *Le Moniteur universel*, 14 avril 1856.

1410. **Église de Saint-Philippe-du-Roule : la Descente de Croix, de M. Théodore Chassériau.** *Le Moniteur universel*, 17 avril 1856. Un fragment de cet article a reparu en 1869 dans le tome trois du supplément à la deuxième édition du *Dictionnaire de la Conversation et de la lecture*, sous le titre de *Descente de Croix.*

1411. **(Un Théâtre rêvé).** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Comme il vous plaira.** — Th. du CIRQUE : **Les Maréchaux de l'Empire.** — Th. des VARIÉTÉS : **Monsieur le Sac et Madame la Braise.** — PALAIS-ROYAL : **La Fiancée du coin.** *Le Moniteur universel*, 21 avril 1856.

1412. VAUDEVILLE : **Les Déclassés.** *Le Moniteur universel*, 28 avril 1856.

Plaçons ici une lettre inédite de Théophile Gautier à Xavier Aubryet. Elle est relative à l'inauguration de la statue de La Tour à Saint-Quentin, qui eut lieu le 3 mai 1856. Théophile

Gautier n'a du reste point rendu compte de cette cérémonie dans *le Moniteur* :

Paris, 3 mai 1856.

Mon cher Aubryet,

Je ne puis aller à Saint Quentin. La chose tombe un jour de feuilleton. Je vous envoie mon fils, Théophile Gautier II, que je vous prie d'accueillir amicalement. Il me rendra compte de la solennité. Je regrette de n'avoir pu faire les vers sur La Tour, mais je suis embourbé dans des besognes.

Tout à vous,

Théophile GAUTIER.

1413. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Joueur.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **Reprise de Salvator Rosa.** —Th. des VARIÉTÉS : **Les Folies d'Espagne; Danseurs espagnols.** *Le Moniteur universel*, 5 mai 1856.

1414. ODÉON : **La Bourse.** *Le Moniteur universel*, 12-13 mai 1856.

1415. ODÉON : **La Bourse (second article).** — VAUDEVILLE : **Le Chemin le plus long.** — PALAIS-ROYAL : **Si jamais je te pince!** — GAÎTÉ : **Les Aventures de Mandrin.** *Le Moniteur universel*, 19 mai 1856.

1416. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Cid.** *Le Moniteur universel*, 26 mai 1856.

1417. THÉATRE-FRANÇAIS : **Britannicus; les Femmes savantes.** — GYMNASE : **Les Fanfarons de vice.** — VAUDEVILLE : **Les Femmes peintes par elles-mêmes.** *Le Moniteur universel*, 2 juin 1856.

1418. THÉATRE-FRANÇAIS: **Mademoiselle Madeleine Brohan dans les Caprices de Marianne ; les Demoiselles de Saint-Cyr ; le Village.** — AMBIGU : **La Comtesse de Novailles.**

— Théatre du Cirque : **La Marchande du Temple.** *Le Moniteur universel*, 9 juin 1856.

1419. Théatre-Français : **Reprise d'Amphitryon.** — **Ouverture de l'Hippodrome.** — Cirque de l'Impératrice : **Mademoiselle Angèle.** *Le Moniteur universel*, 16 juin 1856.

Il est question dans ce feuilleton d'une série de bustes des principaux critiques contemporains du moment, exécutés en charge par Nadar, exhibition que Théophile Gautier n'approuva pas ; il avait pourtant autorisé Nadar à l'y faire figurer, et celui-ci publia son autorisation dans le *Figaro* du 19 juin suivant ; voici cette lettre, qui a encore été réimprimée dans le *Grand Journal* du 27 février 1881 :

Mon cher Nadar,

Je t'abandonne ma tête pour en faire tout ce que tu voudras. Ma dignité ne sera nullement blessée de l'exposition de ma hure ; seulement, fais-moi très hideux pour que ma charge n'ait pas l'air d'un portrait, et que cette boule de carton ne soit pas prise pour mon buste.

Tout à toi,

Théophile Gautier.

1420. Théatre-Français : **Sganarelle ; le Pied d'argile.** — Porte-Saint-Martin : **Reprise de Marino Faliero.** — Vaudeville : **Un Enfant du siècle.** *Le Moniteur universel*, 23 juin 1856.

1421. **Paul d'Aspremont (Jettatura), conte.** *Le Moniteur universel*, 25, 26, 27, 28, 29 juin ; 5, 9, 10, 11, 16, 17, 18, 19, 20 et 23 juillet 1856. Cet ouvrage, annoncé déjà dans *la Presse* du 14 décembre 1853 sous le titre de *le Jettatore*, ensuite dans le même journal sous celui de *le Jettator*, parut pour la première fois en volume en 1857, in-32, sous le titre de *Jettatura*, qu'il a toujours gardé. En 1863, il est entré dans les *Romans et Contes* de son auteur, qu'il n'a plus quittés depuis. Théophile Gautier avait d'abord commencé à traiter ce sujet en vers, mais il abandonna ce projet, et le fragment

écrit de ce poème ne fut publié que beaucoup plus tard. (Voir nº 2307.)

1422. Théatre-Français : **Reprises de la Diplomatie du ménage et de Damon et Pythias.** — Odéon : **Qui perd gagne.** — Th. des Variétés : **La Médée de Nanterre**; (**Reprise à ce théâtre de Grandeur et décadence de Joseph Prudhomme.** — Le Pré Catelan. *Le Moniteur universel*, 30 juin 1856.

1423. **L'Aveugle.** *L'Artiste*, 6 juillet 1856. Ces vers sont entrés, en 1858, dans la troisième édition des *Émaux et Camées* (marquée deuxième); depuis lors ils ont fait partie de toutes les éditions de cet ouvrage. *La Petite Revue* du 5 août 1865 a publié une version de cette pièce où se trouvent des variantes dans les strophes trois, quatre et six; les voici :

. . . .

De son ombre où rien ne peut luire,
Sombre, il entend le monde obscur
Et la vie invisible bruire,
Comme un torrent derrière un mur.

Qui sait quelles chimères noires
Peuplent cet opaque cerveau,
Et quels illisibles grimoires
L'idée écrit dans ce caveau !

. . . .

Mais peut-être, aux heures funèbres,
Quand Dieu souffle notre flambeau,
L'âme, habituée aux ténèbres,
Y verra clair dans le tombeau !

Cette pièce de vers a été réimprimée dans *le Réveil* du 28 juin 1880.

1424. Théatre-Français : **Reprise d'Une Chaîne.** — Th. des Variétés : **La Bourse au village.** — Théatre du Cirque : **Les Frères de la Côte.** *Le Moniteur universel*, 7 juillet 1856.

1425. PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Fils de la nuit.** — GAÎTÉ : **L'Oiseau bleu.** *Le Moniteur universel*, 14 juillet 1856.

1426. VAUDEVILLE : **Les amours forcés.** — AMBIGU : **Le Fléau des mers.** — CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE : **Divers.** *Le Moniteur universel*, 21 juillet 1856.

1427. THÉATRE-FRANÇAIS : **Les Héritiers**; **reprise de Mademoiselle de Belle-Isle**; **Crispin rival de son maître.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Le Camp des Révoltées.** — FOLIES-NOUVELLES : **Pierrot employé.** *Le Moniteur universel*, 28 juillet 1856.

1428. **Contes Bizarres,** par Achim d'Arnim. Traduction de Théophile Gautier fils, précédée d'une introduction par Théophile Gautier. In-12 de 9 feuilles, IV-313 pages. Imprimerie de *Vialat*, à Lagny. — A Paris, chez *Michel Lévy frères*, rue Vivienne, 2 bis. Prix : 1 franc.

L'Introduction de ce volume, que nous trouvons inscrit sous le nº 7011 de la *Bibliographie de la France*, du 2 août 1856, porte pour titre : *Achim d'Arnim*, titre que ce morceau a gardé en entrant en 1875 dans les *Portraits et souvenirs littéraires* de Théophile Gautier.

1429. VAUDEVILLE : **(reprise de) Mathilde, ou la jalousie.** — GYMNASE : **Les Vainqueurs de Lodi.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Le Musée comique.** — **Le (théâtre du) Palais-Royal à Plombières.** — CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE. *Le Moniteur universel*, 4 août 1856.

1430. THÉATRE-FRANÇAIS : **La Statuette d'un grand homme.** — GYMNASE : **Le Mariage à l'Arquebuse.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Les Métamorphoses de Chamoiseau.** — GAÎTÉ : **reprise du Juif-Errant.** *Le Moniteur universel*, 11 août 1856.

1431. **La Légende du Juif-Errant, illustrée par Gustave Doré.** *Le Moniteur universel*, 15 août 1856.

1432. VAUDEVILLE : **Les Absences de Monsieur.** — LE PRÉ CATELAN. *Le Moniteur universel*, 18 août 1856.

1433. THÉATRE DU CIRQUE : **Marie Stuart en Ecosse.** —

PALAIS-ROYAL : La Queue de la poêle. *Le Moniteur universel*, 25 août 1856.

1434. Les Vierges de Raphaël. *Le Moniteur universel*, 30 août 1856.

1435. VAUDEVILLE : La Fée. — Th. des VARIÉTÉS : Les Enfants terribles. *Le Moniteur universel*, 1er septembre 1856.

1436. École des Beaux-Arts ; Concours pour le grand prix de sculpture : Romulus vainqueur d'Acron. *Le Moniteur universel*, 5 septembre 1856.

1437. ODÉON : Le Médecin de l'Ame. — GYMNASE : Un feu de Paille ; l'Anneau de fer. — AMBIGU : Les Pauvres de Paris. *Le Moniteur universel*, 8 septembre 1856.

1438. École des Beaux-Arts ; Concours pour le grand prix de Rome : gravure. *Le Moniteur universel*, 12 septembre 1856.

1439. ODÉON : reprise de l'Honneur et l'Argent ; Nouvelles. *Le Moniteur universel*, 15 septembre 1856.

1440. École des Beaux-Arts ; Concours pour le grand prix de Rome : architecture. *Le Moniteur universel*, 19 septembre 1856.

1441. Beaux-Arts : Gravures ; Aqua-tintes ; Lithographies (d'après Raphaël, Ary Scheffer, Delaroche, Jalabert, Leutze, H. Vernet, Bida et Benouville). *Le Moniteur universel*, 22 septembre 1856.

1442. Courses de taureaux à Saint-Esprit. *Le Moniteur universel*, 27 septembre 1856. Cet article, complété (voir no 1443 bis), a reparu en 1865 dans le volume de Théophile Gautier, intitulé : *Quand on voyage*.

1443. École des Beaux Arts ; Concours pour le grand prix de Rome : peinture historique. *Le Moniteur universel*, 28 septembre 1856.

1443 bis et 1444. (Courses de taureaux à Saint-Esprit ; suite et fin.) — GYMNASE : Riche de cœur. — VAUDEVILLE : Le

Beau Léandre. *Le Moniteur universel*, 29 septembre 1856. Le début de cet article, qui complète celui du 27 sur les *Courses de taureaux à Saint-Esprit*, a été réimprimé avec celui-ci en 1865 dans *Quand on voyage*, par Théophile Gautier. Il a cité dans ces pages sa pièce de vers de 1841, intitulée l'*Horloge*, en lui enlevant son titre.

1445. **École des Beaux-Arts : Exposition des grands prix ; Envois de l'École de Rome.** *Le Moniteur universel*, 4 octobre 1856.

1446. ODÉON : **Le Misanthrope ; le Jeu de l'amour et du hasard.** — VAUDEVILLE : **Chacun pour soi.** — GYMNASE : **Les Toilettes tapageuses.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Nèfles.** — THÉATRE DU CIRQUE : **Le Marin de la Garde.** *Le Moniteur universel*, 6 octobre 1856.

1447. **(Nécrologie :) Théodore Chassériau.** — GYMNASE : **Une femme qui n'aime pas son mari.** *Le Moniteur universel*, 13 octobre 1856. La partie de cet article relative à Théodore Chassériau a été reproduite incomplètement en 1874 dans les *Portraits contemporains*, par Théophile Gautier ; il y manque l'avant-dernier paragraphe de la partie réimprimée de cet article ; le voici :

Il y a seize mois à peine, nous étions tous les deux, lui et moi, dans ce même cimetière, bien tristes, bien navrés, et, les yeux troubles de larmes, nous regardions en silence descendre dans l'éternité ce cercueil de notre amie[1]. Qui eût pensé que lui, le plus jeune, remonterait si vite là-haut, et cette fois ne reviendrait pas vers la ville ?

1448. **Beaux-Arts. Frise de la nef de Saint-Vincent de Paul, peinte par Hippolyte Flandrin, reproduite par lui-même en lithographie.** *Le Moniteur universel*, 17 octobre 1856. Théophile Gautier cite dans cet article quelques vers de sa pièce de 1841 : *Saint-Christophe d'Ecija.*

1. Madame Émile de Girardin.

1449. Beaux Arts. Chapelle de la Sainte-Vierge à l'église Saint Eustache, par M. Thomas Couture. *Le Moniteur universel*, 19 octobre 1856.

1450. THÉATRE-FRANÇAIS : Le Mariage de Figaro. — ODÉON : reprise de Claudie. — GAITÉ : L'Avocat des pauvres. — CIRQUE-NAPOLÉON : Ouverture de la saison d'hiver. *Le Moniteur universel*, 20 octobre 1856.

1451. La famille du Menuisier, d'après Rembrandt (gravure par M. Veyrassat.) *L'Artiste*, 26 octobre 1856.

1452. VAUDEVILLE : Le Nid d'amour. — Th. des VARIÉTÉS : le Tyran domestique. — PALAIS-ROYAL : Satania. *Le Moniteur universel*, 27 octobre 1856.

1453. Histoire des usages funèbres et des sépultures des peuples anciens, par M. Ernest Feydeau. *Le Moniteur universel*, 31 octobre 1856. Cet article a reparu en 1877 dans le tome deux de *l'Orient*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *Égypte ancienne*.

1454. (A l'aventure). — FOLIES-NOUVELLES : Les Carabins ; Paul Legrand. *Le Moniteur universel*, 2-3 novembre 1856.

1455. ODÉON : Madame de Montarcy. *Le Moniteur universel*, 10 novembre 1856.

1456. VAUDEVILLE : Les Faux Bonshommes. — Th. des VARIÉTÉS : La Chasse aux écriteaux. — AMBIGU : Jane Grey. — CIRQUE NAPOLÉON : Le Passe-temps équestre. *Le Moniteur universel*, 17 novembre 1856.

1457. THÉATRE-FRANÇAIS : Le Berceau. — CIRQUE IMPÉRIAL : La Tour Saint-Jacques-la-Boucherie. — PALAIS-ROYAL : Mesdames de Montenfriche. *Le Moniteur universel*, 24 novembre 1856.

1458. THÉATRE-FRANÇAIS : Les Pauvres d'esprit. *Le Moniteur universel*, 1er décembre 1856.

1459. THÉATRE-FRANÇAIS : Zaïre. — Th. des VARIÉTÉS : L'Amour et Psyché. — FOLIES-NOUVELLES : Le Calfat. *Le Moniteur universel*, 8 décembre 1856.

1460. **Introduction.** *L'Artiste*, 14 décembre 1856. Cet article est le premier que Théophile Gautier ait donné à l'*Artiste* comme directeur de ce recueil. Il a été réimprimé dans la *Revue du XIXe siècle* du 1er mars 1867.

1461. (**Un théâtre idéal. — Nouvelles.**) *Le Moniteur universel*, 15 décembre 1856.

1461 bis. **Deburau**, par Jules Janin, Gérard de Nerval, Eugène Briffault, Théophile Gautier, etc. In-8° d'une feuille, 16 pages. Imprimerie *d'Aubusson et Kugelmann*, rue de la Grange-Batelière, 13.

La part de collaboration de chaque auteur n'est pas indiquée dans cette brochure, que nous trouvons inscrite sous le n° 11568 de la *Bibliographie de la France*, du 20 décembre 1856 ; aucune page n'est signée et c'est plutôt, croyons-nous, un travail fait d'après les œuvres des auteurs nommés plus haut, que des extraits de leurs propres écrits.

Nous n'avons point donné de numéro spécial à cette brochure, qui, en réalité, ne contient pas une seule ligne de Théophile Gautier.

1462. **Gustave Doré.** *L'Artiste*, 21 décembre 1856.

1463. (**Théâtre-Français.**) — Gymnase : **Le Verrou de la Reine.** *Le Moniteur universel*, 22 décembre 1856.

1464. **Gérome : tableaux, études et croquis de voyage.** *L'Artiste*, 28 décembre 1856.

1465. Th. des Variétés : **La Lanterne magique !** — Porte-Saint-Martin : **Esméralda.** — Théatre du Cirque : **Le château des Ambrières.** — Folies-Nouvelles : **La revanche de Vulcain.** *Le Moniteur universel*, 29 décembre 1856.

1466. **La Touraine ; histoire et monuments. Publiée sous la direction de M. l'abbé Bourassé.** *Le Moniteur universel*, 31 décembre 1856.

1857

1467. **Nécrologie : Ziégler.** *L'Artiste*, 4 janvier 1857. Des fragments tout à fait incomplets de cet article ont été réimprimés en 1874 dans les *Portraits contemporains*, par Théophile Gautier.

1468. Gaîté : **La fausse Adultère.** — Ambigu : **Le Secret des Cavaliers ; (Joseph Bouchardy).** *Le Moniteur universel*, 5 janvier 1857. Un fragment de cet article, relatif à Bouchardy, a été inséré en 1864 dans le tome premier du supplément à la deuxième édition du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, sous le titre de : *Bouchardy* (*Joseph*).

1469. **Gavarni.** *L'Artiste*, 11 janvier 1857. Cet article a été réimprimé intégralement en 1874 dans les *Portraits contemporains*, par Théophile Gautier ; il y est daté par erreur de 1855, et forme la première partie des pages sur Gavarni recueillies dans ce volume.

1470. Théatre-Français : **reprises de Lady Tartuffe, et du Jeune Mari.** — Odéon : **La Réclame.** *Le Moniteur universel*, 12 janvier 1857.

1471. **Eugène Delacroix à l'Institut.** *L'Artiste*, 18 janvier 1857.

1472. Palais-Royal : **L'Éducation d'un serin ; les Marrons glacés.** — Délassements : **Allez-y tout de même.** *Le Moniteur universel*, 19 janvier 1857.

1473. **Peintures de M. Voillemot à l'hôtel du prince Pierre Soltykoff.** *L'Artiste*, 25 janvier 1857.

1474. Théatre-Français : **reprise de Turcaret.** (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 26 janvier 1857.

1475. **La Source, nouveau tableau de M. Ingres.** *L'Artiste*, 1er février 1857. Cet article a été très incomplètement réimprimé dans la *Revue du XIXe siècle* du 1er février 1867, où se trouvent réunis et remaniés sous le seul titre d'*Ingres*, des fragments de deux articles de Théophile Gautier. Les changements faits au texte original, l'ont été sans doute par M. Arsène Houssaye, directeur de cette *Revue*. Théophile Gautier lui-même en a cité aussi un long fragment dans son article du *Moniteur universel* du 18 février 1861. (Voir n° 1743).

1476. Gymnase : **La Question d'argent.** — Odéon : **Les gens de théâtre.** *Le Moniteur universel*, 2 février 1857.

1477. **La Reine Topaze, Psyché : Décors.** *L'Artiste*, 8 février 1857.

1478. Odéon : **Le Tasse à Sorrente.** *Le Moniteur universel*, 9 février 1857.

1479. **Un Martyre, dernier tableau de Paul Delaroche.** *L'Artiste*, 15 février 1857. Un très court fragment de cet article a été placé, en 1874, dans les *Portraits contemporains*, par Théophile Gautier, comme début des pages consacrées à Paul Delaroche dans ce volume.

1480. Théatre-Français : **Un Vers de Virgile.** — Théatre du Cirque : **Le Diable d'argent.** — Th. des Variétés : **Les Lanciers.** — Cirque Napoléon : **Le Gymnaste Hanlon.** *Le Moniteur universel*, 16 février 1857.

1481. **Un Été dans le Sahara, par Eugène Fromentin.** *L'Artiste*, 22 février et 1er mars 1857. Ces articles ont été réimprimés en 1877, dans le tome deux de *l'Orient*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *le Sahara*. M. Gonse, dans son livre sur Fromentin, attribue à Sainte-Beuve le premier coup de cloche sur le peintre-écrivain, alors qu'il a été donné par Gautier dans l'article que nous venons d'indiquer. Sainte-Beuve n'en a parlé qu'en février 1864. Fromentin, du reste, le reconnaît lui-même, à propos de George

Sand et de Théophile Gautier, dans la préface de la troisième édition d'*Un Été dans le Sahara* (Paris, A. Lemerre, 1874).

1482. ODÉON : **Reprise de la Revanche de Lauzun.** — PALAIS-ROYAL : **Ce que deviennent les roses.** *Le Moniteur universel*, 23 février 1857.

1483. Th. des VARIÉTÉS : **Les Princesses de la Rampe.** *Le Moniteur universel*, 2 mars 1857.

1484. **Exposition photographique.** *L'Artiste*, 8 mars 1857. Voici, à ce sujet, le début inédit d'un article inachevé de Théophile Gautier intitulé : *Ateliers photographiques de Nadar* :

Quand on passe sur le boulevard des Capucines, le regard est impérieusement attiré par une construction d'aspect original qui couronne, à partir du deuxième étage, la maison désignée sous le numéro trente-cinq.

La volonté d'un artiste a évidemment guidé l'architecte dans le style et l'appropriation de cette immense vitrine destinée à un emploi tout spécial. Nous allons en donner une description détaillée, car nous y voyons comme un symptôme de ce que pourrait devenir l'architecture moderne, tirant de nouvelles formes des inventions récentes.

Un édifice doit modeler sa destination en relief et chercher ses motifs d'ornement dans son usage. Les gares de chemins de fer, les halles, les palais d'exposition, ont forcé leurs constructeurs à s'éloigner, bien à regret sans doute, des traditions de l'école ; mais ni les Grecs ni les Romains n'ont laissé, et pour cause, des types à copier en ce genre, et les exigences du service imposent des lignes nécessaires et fatales qu'on devrait accepter avec joie, au lieu de s'en plaindre

comme cela arrive souvent, car l'architecture stérilisée depuis longtemps, y puiserait de nombreux thèmes de rénovation et parviendrait à se créer un caractère.

Un atelier photographique a besoin d'admettre librement la lumière; il doit donc lui offrir de larges baies, et ouvrir les fenêtres toutes grandes au soleil, ce collaborateur si capricieux dans nos climats. Il faut en conséquence diminuer les parois opaques et augmenter les parois transparentes. Le fer, qui sous un petit volume présente beaucoup de résistance, formera l'armature de l'édifice dont le verre fournira les murailles et la toiture. C'est ce que M. Nadar a très bien compris dans son élégante et ingénieuse installation du boulevard des Capucines. La photographie a enfin son palais.

La construction contient deux étages. A l'étage inférieur sont les salons d'exposition et d'attente; à l'étage supérieur est installé l'atelier de pose pour les portraits. La charpente de fer peinte en rouge et relevée de filets d'or, dessine un fronton avec des ailes formant une façade divisée par des colonnettes et ornée de deux balcons, où des liserons peints de couleurs naturelles suspendent leurs clochettes et leurs vrilles à des treillages dorés.

. . . .

1485. Ambigu : **Les Orphelines de la Charité**. — Folies-Nouvelles : **Être aimé pour soi-même; Le petit Cendrillon.** *Le Moniteur universel*, 9 mars 1857.

1486. **Le Roman de la Momie** (**précédé d'une dédicace à Ernest Feydeau**). *Le Moniteur universel*, 11, 12, 13, 14, 18, 19, 20, 26, 27, 28, 30 mars; 2, 3, 8, 15, 17, 23, 24, 29, 30 avril et 6 mai 1857. Cet ouvrage reparut en volume l'année suivante chez Hachette, et il en fut fait depuis plusieurs éditions, dont les dernières ont paru chez Charpentier. Il a été

réimprimé aussi dans l'*Echo des Feuilletons*, année 1876-1877, accompagné de gravures sur acier.

Nous possédons un fragment du manuscrit autographe du prologue qui contient quelques variantes inédites. Elles commencent à la page 22 de l'édition Charpentier, dont le premier paragraphe, après les mots : « le long des murailles, » se terminait primitivement ainsi : « et dont les panathénées régulières s'enfonçaient processionnellement dans l'ombre. »

Le premier paragraphe de la page 23, après ses derniers mots actuels : « d'une égalité et d'une pureté parfaites », s'achevait ainsi :

De chaque côté cheminaient toujours, s'illuminant au passage des torches, les bandelettes de fresques, dont les couleurs paraissaient aussi vives, aussi fraîches que si le pinceau de l'artiste les eût appliquées hier. Puis elles s'épanouissaient dans l'ombre comme les figures d'un rêve, donnant à peine le temps à l'œil de discerner les cortèges, les repas et les danses funèbres qu'elles représentaient.

On parvint bientôt à une salle assez spacieuse dont la voûte surbaissée touchait presque la tête des visiteurs et faisait se remployer en nuage horizontal les tire-bouchons de fumée des torches; des peintures éclatantes d'une conservation inouïe en décoraient les parois; mais le savant et le lord poussés par une curiosité facile à concevoir ne les examinèrent que fort sommairement, quelque intérêt qu'elles pussent d'ailleurs présenter.

Au fond de la salle une porte de pierre, etc.

La suite de ce paragraphe et le suivant sont conformes à l'imprimé; puis vient ensuite celui-ci, dont malheureusement la fin nous manque :

Cependant la seconde porte avait cédé. Un autre couloir descendant par une pente assez rapide se présenta, noir et mystérieux dans ses profondeurs, que n'atteignaient pas les réverbérations vacillantes des torches. Les parois en étaient couvertes du haut en bas de figures finement découpées et coloriées avec un soin minutieux, immense travail perdu que. . . . .

Voici une curieuse dédicace inédite d'un exemplaire de la première édition de cet ouvrage (Hachette, 1858) :

Je dédie ce roman pharmaceutique et ganaliforme à l'embaumeur F. Silas, mon ami insulaire et bientôt continental.

Théophile GAUTIER.

Londres, Panton-square, 9 juin 1862.

1487. **Atelier de feu Théodore Chassériau.** *L'Artiste*, 15 mars 1857.

1488. THÉATRE-FRANÇAIS : **La Fiammina.**— ODÉON : **France de Simiers.** *Le Moniteur universel*, 16 mars 1857.

1489. **Les Primes de l'Artiste.** *L'Artiste*, 22 mars 1857.

1490. GAÎTÉ : **L'Aveugle.** *Le Moniteur universel*, 23 mars 1857.

1491. (**Galerie du XIXe siècle**:) **Ingres.** *L'Artiste*, 5 avril 1857. Cet article a reparu en partie dans la *Revue du XIXe siècle* du 1er février 1867 ; en 1874 il est entré, moins le catalogue des œuvres d'Ingres, qui se trouve à la fin, dans le volume de Théophile Gautier : *Portraits Contemporains*. Un portrait d'Ingres, gravé par M. Bénédict Masson, accompagne ce travail dans *L'Artiste ;* voici à son sujet une lettre inédite de Théophile Gautier à M. de Cailleux, qui fut directeur général des musées sous le règne de Louis-Philippe :

Monsieur,

C'est peut-être bien hardi à moi, qui n'ai pas l'hon-

neur de vous connaître personnellement, de commencer par vous demander un service.

On me dit que vous possédez une magnifique photographie d'après M. Ingres; vous me feriez un bien vif plaisir en la prêtant à M. Masson pour la graver. Ce serait pour l'*Artiste* une bonne fortune que d'avoir un portrait exact et bien choisi du doyen de nos peintres.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Théophile GAUTIER.

Un fragment de cet article a reparu aussi dans l'album publié par l'*Artiste* en 1859, sous le titre de *Portraits Contemporains*, par divers auteurs.

1492. ODÉON : **Le Cousin du roi.** — PALAIS-ROYAL : **L'Affaire de la rue de Lourcine.** *Le Moniteur universel*, 6 avril 1857.

1493. **Les Caricatures de Léonard de Vinci.** *L'Artiste*, 12 avril 1857. Quelques lignes de cet article ont été reprises par l'auteur pour son travail sur Léonard de Vinci publié, en 1863, dans *les Dieux et les demi-Dieux de la peinture.*

1494. THÉATRE-VENTADOUR : **Ottavia; Madame Ristori.** *Le Moniteur universel*, 13-14 avril 1857.

1495. **Galerie de M. Théodore Patureau.** *L'Artiste*, 19 avril 1857.

1496. Th. des VARIÉTÉS : **Jean le Toqué.** *Le Moniteur universel*, 20 avril 1857.

1497. **Le Siège de Sébastopol, tableaux de M. Durand-Brager.** *L'Artiste*, 26 avril 1857.

1498. THÉATRE VENTADOUR : **Camma.** — AMBIGU : **Le Fils de l'aveugle.** — Th. des VARIÉTÉS : **La Comète de Charles-Quint.** *Le Moniteur universel*, 27 avril 1857.

1499. **Exposition des œuvres de Paul Delaroche au palais**

des Beaux-Arts *L'Artiste*, 3 mai 1857. Une partie de cet article, datée par erreur de 1858, a été réimprimée en 1874 dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier, comme complément des pages consacrées à Paul Delaroche dans ce volume.

Cet article, que Théophile Gautier termine en comparant la peinture de Paul Delaroche à la littérature de Casimir Delavigne, provoqua une sorte de réplique de M. J. Barbey d'Aurevilly dans *le Pays* du 21 mai 1857, et ces pages sont entrées en 1886 dans son volume intitulé : *Sensations d'art*. Théophile Gautier eut un moment l'intention de répondre à son contradicteur; mais il abandonna ce projet. Le début de l'article fut seul écrit, et demeura inédit. Le voici :

Un article du *Pays*, intitulé : « *Des derniers tableaux de Paul Delaroche et de la pensée dans les arts*, » par M. Barbey d'Aurevilly, renferme des passages où, malgré notre modestie, nous sommes obligé de reconnaître que c'est à nous qu'en veut le remarquable auteur d'*Une vieille maîtresse*. Habituellement M. Barbey d'Aurevilly fait de haut et à point de vue particulier la critique des livres dans le journal dont il est un des plus éminents rédacteurs, et c'est une impatience de justice qui l'a poussé à sortir de son domaine en cette occasion. « On avait besoin, dit-il, que quelqu'un en prît sur lui le poids, quand la voix d'une autorité incontestée comparait hier Paul Delaroche dans son art à Casimir Delavigne en littérature. Odieux ravalements ! Si nous voyons bien l'espèce de rapport que l'on trouve entre le poète des *Enfants d'Édouard* et de *Don Juan d'Autriche*, et le peintre de la *Jane Grey* et d'un *Épisode de la Saint-Barthélemy*, nous demandons où est *la Martyre du Tibre* chez le poète, *la Vierge chez les saintes femmes* et *Devant la couronne d'épines*, et même *la Cenci* et *Napoléon à Fontainebleau?* »

Il n'y a rien d'odieux, selon nous, à comparer Paul Delaroche à Casimir Delavigne. Ce sont deux talents de même nature ; seulement M. Barbey d'Aurevilly voit les fautes du poëte et il ne voit pas celles du peintre. Excellent écrivain lui-même, d'un goût délicat et superbe, il est choqué, — et nous le sommes comme lui, — des conceptions médiocres, du style bourgeois et de la poésie pédestre de Casimir Delavigne.

Mais, qu'il nous permette de le lui dire, s'il s'était occupé de peinture avec quelque suite, il trouverait précisément les mêmes défauts chez Paul Delaroche .

. . . .

1500. Odéon : **André Gérard.** — Vaudeville : **La Famille Lambert.** — Palais-Royal : **La Gamina.** *Le Moniteur universel*, 4 mai 1857.

1501. **Galerie du XIXe siècle : Madame Émile de Girardin.** *L'Artiste*, 10 mai 1857. Cet article a été placé la même année en tête du *Vicomte de Launay*, par madame Émile de Girardin, et, en 1861, en tête de ses *Œuvres complètes*; cette dernière version est très remaniée et augmentée. Le travail de *l'Artiste* a été réimprimé aussi intégralement en 1875 dans le volume de Théophile Gautier : *Portraits et souvenirs littéraires*. Nous allons transcrire ici les fragments de ce travail, qui, par suite des modifications faites en 1861 (voir nos 1728 et 1744 bis), ne purent plus y trouver place. Voici d'abord l'introduction :

Voilà deux ans bientôt qu'elle repose sous la dalle de marbre sculptée d'une simple croix en relief, modeste tombeau qu'elle avait exigé dans ce cimetière Montmartre qui nous a déjà pris tant d'êtres chers, et bien souvent, le premier tribut payé, aux jours mêmes du deuil, nous nous étions promis d'écrire quelque part, et plus au long, ce que nous savions d'elle ; mais nous avions reculé, non sans remords, devant cette tâche

douloureuse : notre cœur à peine cicatrisé craignait de voir se rouvrir sa blessure; car, lorsque la France déplorait la perte de la Muse, nous ne songions qu'à la perte de l'amie ; cette mort a été pour nous un de ces coups auxquels l'âme ne s'accoutume pas, et nous ne pouvons encore passer près de la maison aux blanches colonnes sans que nos yeux ne deviennent humides.

Puis, les lignes suivantes, qui concernent les *Courriers de Paris* et le *Théâtre* de madame de Girardin; nous dirons plus loin (voir n° 1728), quand ces changements furent exécutés :

Vers 1836, madame de Girardin, sous le transparent pseudonyme du vicomte de Launay, commença ce fameux *Courrier de Paris* qui fit naître depuis tant d'imitations plus ou moins malheureuses. Elle le poursuivit jusqu'en 1848 avec une verve toujours soutenue, une finesse d'observation toute féminine, un bon sens tout viril. Que de pages charmantes qui resteront parmi les meilleures de la langue, que de détails en apparence frivoles, et déjà presque historiques ! Quelle mine inépuisable pour les romanciers de l'avenir, lorsqu'ils voudront peindre cette époque ! Elle est là, en effet, tout entière, semaine par semaine, avec ses mœurs, ses modes, ses ridicules, ses tics, ses façons de parler, ses engouements, ses folies, ses fêtes, ses bals, ses soirées intimes, ses commérages, jugée par cet élégant vicomte dont la badine cingle si bien et qui semble posséder le lorgnon magique d'Edgar de Lorville, tant il devine aisément la pensée vraie à travers les babillages menteurs.

Ces *Lettres parisiennes*, écrites au courant de la plume, éparpillées aux quatre vents de la publicité,

sont peut-être l'œuvre la plus sérieuse de l'auteur, et c'est là que vont de préférence le chercher ceux qui l'aiment.

L'*École des journalistes*, comédie en cinq actes et en vers, fut le premier essai de madame de Girardin pour le théâtre ; reçue à l'unanimité au Théâtre-Français, la pièce fut arrêtée par la censure, mais pour que la leçon allât à son adresse, madame de Girardin fit une lecture de sa comédie, dans son salon encombré de journalistes, qui n'ont peut-être pas trop profité à cette *école*, mais qui étaient assez spirituels pour rire sous les verges tenues par de si belles mains. — Le premier acte étincelle de traits et de mots et démontre une grande puissance comique ; la fin tourne au drame, et la pièce, commencée d'une manière éclatante, s'assombrit trop. Balzac, qui n'aimait pas beaucoup les journalistes, assistait à cette soirée et riait de son gros rire pantagruélique : il n'avait plus la fameuse massue à pommeau de turquoises sur laquelle la maîtresse du logis avait fait un roman, mais il portait encore ce bel habit bleu à boutons d'or ciselés non moins célèbre, qu'il allait prendre et remettre chez Chevreul pour ces occasions solennelles.

Nous doutons que la pièce au théâtre, même jouée par les plus excellents acteurs, eût produit autant d'effet. Madame Émile de Girardin lisait admirablement. Nous lui avons entendu dire des morceaux de *Cléopâtre* d'une façon que mademoiselle Rachel n'a pas égalée, à notre avis, malgré tout son art, toute sa puissance et tout son prestige.

Puis vinrent *Judith*, la meurtrière biblique, et *Cléopâtre* « le serpent du vieux Nil, » comme l'appelle

Shakspeare. Mademoiselle Rachel servit d'interprète à ces deux créations. *Judith* réussit faiblement, malgré des vers très purs et une idée ingénieuse, — celle d'avoir supposé à l'héroïne juive un vague amour pour le général assyrien qu'elle a mission d'assassiner ; — l'heure de la tragédie n'était pas encore venue. *Cléopâtre*, traitée à la fois d'une façon plus antique et plus moderne, tragédie et drame, obtint beaucoup de succès et restera le meilleur poème scénique écrit par une femme. L'apostrophe au soleil est dans toutes les mémoires.

Dans *Lady Tartuffe*, madame Émile de Girardin, fidèle jusque-là au vers, le quitta pour la prose, toujours mieux acceptée d'un public de moins en moins littéraire, et qui n'entend plus que difficilement le langage des dieux. Mademoiselle Rachel représentait ce Tartuffe en jupons, si haïssable et si charmant qu'on lui pardonne lorsque son masque tombe, et qu'entr'ouvrant le noir domino de l'Hypocrisie, la femme laisse voir son corsage étincelant et rose.

Mais le triomphe de madame Émile de Girardin a été *la Joie fait peur*, cette comédie poignante qui vous tient haletant de la première scène à la dernière, et qui a fait verser des larmes à remplir toutes les fioles lacrymatoires des tombeaux antiques.

Nous avons déjà dit que madame de Girardin avait le génie bouffe au même degré que le génie tragique. Le long éclat de rire du *Chapeau de l'horloger*, après le long sanglot de *la Joie fait peur* en est la première preuve.

Enfin, quelques fragments de cette version ont aussi pris place, en 1859, dans l'album, par divers auteurs, publié par *l'Artiste* sous le titre de : *Portraits Contemporains*.

1502. Gymnase : **Les Comédiennes.** *Le Moniteur universel*, 11 mai 1857.

1503. **Le Bois de Boulogne.** *L'Artiste*, 17 mai 1857. Cet article a reparu dans *l'Artiste* du 1er octobre 1867.

1504. Théatre du Cirque : **Hamlet (joué par) Rouvière.** — Cirque de l'Impératrice : **Ouverture.** *Le Moniteur universel*, 18 mai 1857.

1505. **Le Musée d'artillerie.** *L'Artiste*, 24 mai 1857.

1506. Théatre du Cirque : **Hamlet ; Les deux Faubouriens.** — Gaîté : **Salomon de Caus.** *Le Moniteur universel*, 25 mai 1857.

1507. **Nouvelles Publications de la maison Goupil et Cie.** *L'Artiste*, 31 mai 1857.

1508. Théatre Ventadour : **Le Falze confidenze.** — Vaudeville : **Dalila.** — Porte-Saint-Martin : **Jocko ; Le Vampire.** *Le Moniteur universel*, 3 juin 1857.

1509. **Nécrologie : Simart.** *L'Artiste*, 7 juin 1857. Cet article a été incomplètement réimprimé en 1874 dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier.

1510. Th. des Variétés : **Le Marquis d'Argentcourt.** — Gaîté : **Antony ; les Paysans.** — (Pré Catelan :) Théatre des Fleurs : **Nella.** *Le Moniteur universel*, 8 juin 1857.

1511. **Salon de 1857. I. (Ouverture).** *L'Artiste*, 14 juin 1857. Sous le titre de : *les Expositions de Paris : Salon de* 1857, il a été publié, en 1859, au bureau de ce journal, un album contenant les tableaux gravés de ce Salon et insérés dans *l'Artiste* en 1857 ; une très faible partie du texte de Théophile Gautier est jointe à cet album.

1512. Gymnase : **Les Bourgeois gentilshommes.** — Palais-Royal : **Les Noces de Bouchencœur.** *Le Moniteur universel*, 15 juin 1857.

1512 bis. **Salon de 1857. II. MM. Baudry ; Bouguereau.** *L'Artiste*, 21 juin 1857.

1513. Théatre-Français : **Reprise du Barbier de Séville.— (Une troupe allemande)**. *Le Moniteur universel*, 22 juin 1857.

1513 bis. **Salon de 1857. III. MM. Benouville; Cabanel; Jalabert; Hébert; Barrias.** *L'Artiste*, 28 juin 1857.

1514. Théatre-Français : **Reprise de : les Comédiens.** — Th. des Variétés : **Les Gardes du roi de Siam.** — Ambigu : **Le Conscrit de Montrouge.** — (Cirque de l'Impératrice). *Le Moniteur universel*, 29 juin 1857.

1514 bis. **Salon de 1857. IV. MM. Gérome; Mottez.** *L'Artiste*, 5 juillet 1857.

1515. Gaîté : **Les Compagnons de Jéhu.** *Le Moniteur universel*, 6 juillet 1857.

1515 bis. **Salon de 1857. V. MM. Matout; A. Lafond; Sieurac; Carlier; Mussini; (feu) Ziegler.** *L'Artiste*, 12 juillet 1857.

1516. Porte-Saint-Martin : **Les Chevaliers du brouillard. — (Illustrations de Cruikshank pour le Jack Sheppard d'Ainsworth)**. *Le Moniteur universel*, 13 juillet 1857.

1516 bis. **Salon de 1857. VI. MM. Gigoux; Robert-Fleury; Amaury-Duval; Hippolyte Flandrin.** *L'Artiste*, 19 juillet 1857.

1517. Théatre-Français : **Reprise de Wenceslas; rentrée de madame Madeleine Brohan; Bressant dans le Misanthrope.** *Le Moniteur universel*, 20 juillet 1857.

1517 bis. **Salon de 1857. VII. MM. Glaize; Savinien Petit.** *L'Artiste*, 26 juillet 1857.

1518. Théatre du Cirque : **Charles XII.** — (Pré Catelan :) Théatre des Fleurs : **La Naiade.** *Le Moniteur universel*, 27 juillet 1857.

1519. **Fêtes de Dieppe.** *Le Moniteur universel*, 29 juillet 1857.

1519 bis. **Salon de 1857. VIII. MM. Henneberg; Louis Boulanger; Célestin Nanteuil.** *L'Artiste*, 2 août 1857.

1520. Théatre-Français : **Reprise de Philiberte.** — Th.

des Variétés : Le Poignard de Léonora. *Le Moniteur universel*, 3 août 1857.

1520 bis. Salon de 1857. IX. MM. Anatole de Beaulieu; A. de Curzon; Knaus; Comte. *L'Artiste*, 9 août 1857.

1521. Ambigu : La Légende de l'homme sans tête. *Le Moniteur universel*, 10 août 1857.

1521 bis. Salon de 1857. X. MM. Alfred Stevens; Heilbuth; Brion; Hamon; Willems; Baron. *L'Artiste*, 16 août 1857.

1522. Gymnase : L'Invitation à la valse; Le Copiste; Le Vieux beau. — Th. des Variétés : Dalila et Samson. — (Deux piécettes de madame Roger de Beauvoir). *Le Moniteur universel*, 19 août 1857.

1522 bis. Salon de 1857. XI. MM. Höckert; Caraud; Landelle; Valerio; Maurice Sand; Hillemacher. *L'Artiste*, 23 août 1857.

1523. Palais-Royal : Les Quatre âges du Louvre. — Réouvertures de l'Odéon et du Théâtre Ventadour. — Gaîté : Reprise des Sept Châteaux du Diable. *Le Moniteur universel*, 24 août 1857.

1523 bis. Salon de 1857. XII. MM. Penguilly L'Haridon; Geffroy; Picou; Th. Giraud; E. Giraud; Chaplin; Labouchère; Maréchal. *L'Artiste*, 30 août 1857.

1524. Théâtre Ventadour : Salvini dans Zaïra. — Gymnase : L'Esclave du mari. *Le Moniteur universel*, 31 août 1857.

1524 bis. Salon de 1857. XIII. MM. Meissonier; Fauvelet; Chavet; Fichel; Pècrus; Plassan. *L'Artiste*, 6 septembre 1857.

1525. Théâtre-Français : Rentrée de mademoiselle (Augustine) Brohan. — Théâtre Ventadour : Saül. — Palais-Royal : Détournement de majeure ; Je ne mange pas de ce pain-là. *Le Moniteur universel*, 7 septembre 1857.

1525 bis. Salon de 1857. XIV. MM. Vetter; Leman; Bon-

negrâce; Mazerolle; Eugène Devéria; Leray: Gendron; Jobbé Duval; O. Tassaert. *L'Artiste*, 13 septembre 1857.

1526. **A Monsieur Théodore de Banville; réponse à son Odelette** (**L'Art**). *L'Artiste*, 13 septembre 1857. Ces vers furent réimprimés en 1858, sous le second des titres que nous venons d'indiquer, dans la troisième édition des *Émaux et Camées* (marquée deuxième); ils n'ont plus changé de titre depuis et ils ont fait partie de toutes les éditions suivantes des *Émaux et Camées*.

Voici d'abord la première version de la strophe finale telle qu'elle est imprimée dans *l'Artiste*; en 1858, lors de sa première réunion aux *Émaux et Camées*, elle a été remplacée par celle qui existe aujourd'hui :

Dans la matière dure
Scelle ton rêve, afin
Qu'il dure
Tant que le monde ait fin!

Dans la quatrième édition des *Émaux et Camées*, parue en 1863 (dans le volume des *Poésies Nouvelles*), la huitième strophe de cette pièce est remplacée par celle qui s'y trouve encore aujourd'hui; voici sa version primitive :

Peintre, fuis la détrempe,
Et prends de l'émailleur
La lampe,
Pour fixer ta couleur.

Voici enfin quelques variantes inédites; deux strophes sont tout à fait nouvelles et paraissent ici pour la première fois :

Oui, je veux qu'à l'artiste
Courbé sur son travail,
Résiste
Vers, marbre, onyx, émail.

. . . .

Fi du rythme commode,
Comme un chausson trop grand,
    Du mode
Que tout pied quitte et prend !

. . . .

Emprunte à Syracuse
Son vieux bronze où, durci,
    S'accuse
Le profil réussi.

D'une main délicate
Poursuis, dans un filon
    D'agate,
La beauté d'Apollon.

Ou comme un alchimiste
Au feu des chalumeaux,
    Persiste
A fondre les émaux.

Dédaigne la détrempe,
Et prends de l'émailleur
    La lampe,
Pour fixer ta couleur.

Peins les sirènes bleues,
Tordant parmi les fleurs
    Leurs queues
Qu'écaillent vingt couleurs.

Et, debout sur le globe,
La Vierge et son Jésus,
    En robe
Avec de l'or dessus !

A la matière dure
Conte ton rêve, afin
Qu'il dure
Tant que le monde ait fin.

. . . .

Oui, tu l'as dit, Banville,
Ce n'est pas en courant
La ville,
Qu'on fait rien de grand !

1527. Odéon : **Louise Miller.** — Théatre du Cirque : **Le Roi Lear.** — Théatre Ventadour : **Salvini dans Otello.** *Le Moniteur universel*, 14 septembre 1857.

1527 bis. **Salon de 1857. XV. MM. F. Millet; Courbet; Breton; E. Hédouin; Haffner; Marchal; Adolphe Leleux; Armand Leleux; Fortin.** *L'Artiste*, 20 septembre 1857.

1528. Théatre Ventadour : **Salvini dans Otello. (deuxième article).** — Ambigu : **Les Viveurs de Paris.** — Gaîté : **Le Père aux écus.** *Le Moniteur universel*, 21 septembre 1857.

1529. Théatre de Wiesbaden : **Tannhauser.** *Le Moniteur universel*, 29 septembre 1857. Théophile Gautier fut accompagné à Wiesbaden par d'autres écrivains et musiciens français. Nous trouvons dans l'article de M. Ernest Reyer sur le même sujet, article publié dans *l'Indépendance belge*, cette phrase relative à notre écrivain : « ... Le soir les chasseurs ont vidé une prodigieuse quantité de flacons de vin du Rhin, que Théophile Gautier compare très ingénieusement à *du vinaigre dans des quilles*... »

1529 bis. **Salon de 1857. XVI. MM. Duveau; Luminais; Guillemin; Trayer; E. Frère; Bonvin; Toulmouche; C. Jacquand; Laugée; Foulogne; mesdames Henriette Browne; Henriette Bertaut; Doux; MM. Servin; Fisher; Vidal; Antoine Dumas; Amand Gautier.** *L'Artiste*, 4 octobre 1857. *L'Almanach Parisien* pour 1860 contient, dans un article de

Fernand Desnoyers intitulé : *Intérieur d'un peintre*, les dernières lignes de ce chapitre du *Salon de* 1857, relatives à Amand Gautier.

1530. (**Retour d'Allemagne**). — Gymnase : **Les petites Lâchetés.** — Palais-Royal : **La Veuve aux Camellias.** — **Bénéfice de Salvini.** — **Madame Laurent et les Chevaliers du Brouillard**). *Le Moniteur universel*, 5 octobre 1857.

1531. **Wiesbaden.** *L'Artiste*, 11 octobre 1857. Cet article a été réimprimé, en 1865, dans : *Quand on voyage*, par Théophile Gautier.

1532. Théatre-Français : **Le Pamphlet.** — Vaudeville : **Jocrisse millionnaire; Triolet.** *Le Moniteur universel*, 12 octobre 1857.

1533. **Stuttgart.** *L'Artiste*, 18 octobre 1857. Cet article a reparu en 1865 dans *Quand on voyage*, par Théophile Gautier.

1534. Th. des Variétés : **Les Chants de Béranger.** — **Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 19 octobre 1857. Un fragment de cet article a été réimprimé en 1874 dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier.

1534 bis. **Salon de 1857. XVII. MM. Desgoffe; Cabat; Paul Flandrin; Bellel; Corot; G. Saltzmann; Bodmer; Daubigny; Théodore Rousseau; Ch. Leroux; Français; Anastasi; Lambinet; Jules André; Lavieille, etc.** *L'Artiste*, 25 octobre 1857.

1535. Odéon : **Le Perroquet gris.** — Théatre du Cirque : **L'Amiral de l'Escadre bleue.** *Le Moniteur universel*, 26 octobre 1857.

1535 bis. **Salon de 1857. XVIII. MM. Belly; Fromentin; Imer; Berchère; Tournemine; Th. Frère; de Chacaton; Bida; Brest; Pasini; Ziem; Van Moer; F. de Mercey; Aivasousky.** *L'Artiste*, 1er novembre 1857.

1536. Théatre-Français : **Reprise de la Calomnie.** — Vaudeville : **Clairette et Clairon.** — Folies-Nouvelles : **La demoiselle de la Hochetromblon; les Brigands pour rire.** *Le Moniteur universel*, 2-3 novembre 1857.

1536 bis. **Salon de 1857. XIX. MM. Yvon; G. Doré; Pils; Armand Dumaresq; H. Vernet; Bellangé; Devilly; G. Jadin; J. Stevens; Ph. Rousseau; Brendel; Palizzi; Loubon; de Cock; Verlat; Dubuisson; Schutzenberger; Balleroy; Ricard; madame O'Connell.** *L'Artiste*, 8 novembre 1857.

1537. Odéon : **Tartuffe.** *Le Moniteur universel*, 9 novembre 1857.

1537 bis. **Salon de 1857. XX. (Sculpture). MM. Rude; Aimé Millet; Duret; Lequesne; Gumery; Bonaffé; Dubray; Roubaud; Truphème; Calmels; Guitton; Fabisch; E. Robert; Lechesne.** *L'Artiste*, 15 novembre 1857.

1538. Gymnase : **J'enlève ma Femme.** — Palais-Royal : **la Vente d'un riche mobilier; Amour et Pruneaux.** *Le Moniteur universel*, 16 novembre 1857.

1538 bis. **Salon de 1857. XXI et dernier. (Sculpture.) MM. Ottin; Demesmay; Protheau; Grabowski; Cordier; Daumas; Marcellin; Steenackers; Perraud; Guillaume; Leharivel-Durocher; Loison; Chatrousse; Cailloué; Gruyère; Becquet; Malnecht; Huguenin; Jacquemard; Pollet; Blavier; de Nieuwerkerke; mesdames Lefèvre-Deumier; Valérie Simonin; Noémi Constant; Dallemagne; Escalier.** *L'Artiste*, 22 novembre 1857.

Quoique le nom du sculpteur Préault ne soit pas prononcé dans cette revue du Salon, citons ici une curieuse lettre inédite de Théophile Gautier à cet artiste; elle fut écrite en 1857, nous apprend M. Paul Meurice, à l'occasion d'un médaillon de madame Paul Meurice, médaillon placé aujourd'hui sur son tombeau :

Mon cher ami,

J'ai vu ton médaillon, lundi, chez Meurice. C'est une de tes meilleures choses; la ressemblance matérielle est suffisante et la ressemblance idéale parfaite. La bouche est épanouie comme une fleur et sympathique comme un baiser; quant à l'œil, je ne croyais pas que la sculpture pût rendre ainsi le regard; je trouve seu-

lement la courbe aquiline du nez un peu brusque. Il me semble que dans la nature le plan entre le nez et le front est moins creux; je te soumets cette observation que je crois juste. Quelques coups d'outil dans les cheveux, très élégamment disposés du reste, ne feraient pas mal.

En somme, tu as parfaitement réussi. Madame O'Connell en était très contente, et, comme dit Gigoux, elle s'y connaît.

Je t'écris mon impression, contre mon habitude; mais je ne te vois plus et force m'est d'égratigner du papier avec une épingle Perry.

Je sais que tu as fait de grands voyages, découvert Rouen, Dieppe et le Havre, vu la mer; mais les pérégrinations sont terminées et tu devrais bien faire l'ascension matinale de mon burg.

Tout à toi de cœur,

Théophile Gautier.

1539. Odéon. **Christine roi de Suède.** *Le Moniteur universel*, 23 novembre 1857.

1540. **Une maison de Pompéi, avenue Montaigne.** *L'Artiste*, 29 novembre 1857. Cet article a été réimprimé l'année suivante dans une publication collective intitulée : *Paris qui s'en va*, titre qui a été complété plus tard par ces mots : *et Paris qui vient*. En 1866, il entra dans *le Palais pompéien de l'avenue Montaigne, étude sur la maison gréco-romaine, ancienne résidence du prince Napoléon*, brochure par Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Charles Coligny. Disons ici que M. Tourneux fait erreur, dans son intéressant travail bibliographique sur Théophile Gautier, en supposant que la pièce de vers sur un sphinx, jointe dans cet opuscule au travail de Théophile Gautier, est aussi par lui. Les chapitres de la brochure ne sont pas signés, et la collaboration de l'auteur de *Fortunio* se borne exclusivement à ses pages de

l'Artiste. En les insérant comme chapitre troisième du *Palais pompéien*, M. Arsène Houssaye, sans doute, les aura remaniées et augmentées des strophes en question. On y a de plus intercalé des ajoutés et des titres.

La *Revue du XIXe siècle* du 1er mai 1866, a encore réimprimé cette version remaniée, sous le titre de : *Le Palais pompéien.*

1541. Théatre-Français : **Le Fruit défendu**. — Délassements : **Les Poètes de la treille.** — Folies Dramatiques : **Histoire d'un gilet.** *Le Moniteur universel*, 30 novembre 1857.

1542. **L'Église Sainte-Clotilde.** *L'Artiste*, 6 décembre 1857.

1543. Gymnase : **Le Feu à une vieille maison; reprise du Changement de main.** — Vaudeville : **Le Père de ma fille; la Botte secrète.** — Ambigu : **Rose Bernard.** *Le Moniteur universel*, 7 décembre 1857.

1544. **Sappho.** *L'Artiste*, 13 décembre 1857.

1545. Théatre-Français : **Reprise de Chatterton.** *Le Moniteur universel*, 14 décembre 1857. Un fragment de cet article a été réimprimé en 1874 à la suite de l'*Histoire du romantisme*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *Reprise de Chatterton en décembre* 1857.

1546. **Gavarni; Gustave Doré : Masques et Visages, Physionomies parisiennes, Album lithographique.** *L'Artiste*, 20 décembre 1857.

1547. Odéon : **Le Rocher de Sisyphe.** *Le Moniteur universel*, 21 décembre 1857.

1548. **École impériale et spéciale des Beaux-Arts (: Distribution des prix).** *L'Artiste*, 27 décembre 1857.

1549. Gymnase : **Un petit bout d'oreille, etc.; Un Gendre en surveillance.** — Th. des Variétés : **Ohé! les p'tits agneaux!** — Palais-Royal : **Les Vaches landaises.** *Le Moniteur universel*, 28 décembre 1857.

1550. **Art chrétien (par M. Didron).** *Le Moniteur universel*, 29 décembre 1857.

1858

1551. **La rue Lafitte.** (**Les Étalages des marchands de tableaux**). *L'Artiste*, 3 janvier 1858.

1552. **Louis XIV et Molière, tableau de M. Ingres.** *L'Artiste*, 10 janvier 1858.

1553. (**Nécrologie :**) **Mademoiselle Rachel.** *Le Moniteur universel*, 11 janvier 1858. Cet article a été réimprimé en 1859 dans les *Portraits Contemporains*, album par divers auteurs, publié par *l'Artiste*, et, en 1874, dans le volume de Théophile Gautier portant le même titre. Ces deux réimpressions sont très incomplètes.

1554. **Nouvelles de l'art.** (**Vente de tableaux modernes du 20 janvier 1858**). Signé T. G. *L'Artiste*, 17 janvier 1858.

1555. Vaudeville : **Les fausses bonnes Femmes.** — Théâtre du Cirque : **Turlututu, chapeau pointu.** — Ambigu : **Paris-Crinoline.** *Le Moniteur universel*, 18 janvier 1858.

1556. **A M. Ernest Feydeau.** (**Bûchers et Tombeaux**). *L'Artiste*, 24 janvier 1858. A la fin de 1858, ces vers sont entrés pour la première fois, sous le titre de : *Bûchers et Tombeaux*, dans la troisième édition des *Émaux et Camées* (marquée deuxième); ils ont fait partie depuis de toutes les éditions de ce livre.

La pièce de vers : *les Joyeusetés du trépas* (voir n° 2386), n'est qu'un fragment coupé de ce morceau.

Voici des variantes inconnues de cette pièce, parmi lesquelles se trouve une ou deux strophes entièrement inédites :

. . . .

Et quand la pierre se lézarde,
Au lieu du masque aux traits charmants
Montrant à l'œil qui s'y hasarde
Une armature d'ossements.

Mais au feu du bûcher ravie
Une pincée entre les doigts,
Résidu léger de la vie,
Qu'enfermait l'urne aux flancs étroits ;

. . . .

La mort dissimulait sa face
Aux trous profonds, au nez camard,
Dont la hideur railleuse efface
Tous les masques du cauchemar.

En oubliant le monstre maigre
Que chacun porte sous sa peau,
Dans une insouciance allègre,
Tous s'avançaient vers le tombeau.

. . . .

Seulement, pour pousser à boire,
Au festin de Trimalcion,
Une larve, joujou d'ivoire,
Faisait son apparition ;

Des dieux que l'art toujours révère
Trônaient au ciel marmoréen ;
L'Olympe croule... et le Calvaire
Fait un Dieu du Nazaréen.

Le cycle antique se clôt. — L'ombre
S'étend. — Comme sur un drap noir,
Sur la tristesse immense et sombre
Le blanc squelette se fait voir.

. . . .

Des cercueils lève le couvercle
De ses bras aux coudes pointus;
Dessine ses côtes en cercle,
Et son sarcastique rictus.

Puis, ouvrant la danse macabre,
Il arrête le chevalier
Sur son cheval qui se cabre,
En lui montrant le sablier.

Ajustant à son crâne jaune
Couronne, tiare ou cimier,
Il râcle ses vers sur le trône,
Fier comme Job sur son fumier !

Et parmi la foule priée,
Hôte inattendu, sous le banc
Glisse, et prend à la mariée
Sa jarretière de ruban.

. . . .

Dans chaque cloître il se déhanche,
Dansant et jouant du rebec,
Et sur fond noir, en couleur blanche,
Holbein l'esquisse d'un trait sec.

Quand le siècle devient frivole
Il s'y conforme, et, bien plus laid,
Le frond ceint de roses, il vole,
Prenant des poses de ballet.

Il prend des manières exquises
Dans les chapelles-Pompadour,
Au tombeau-sopha des marquises,
Qui se couchent lasses d'amour!

Mais cache-toi, masque sans joues,
Que l'art moderne emploie à tort;
Depuis assez longtemps tu joues
Le mélodrame de la mort.

Reviens, reviens, bel art antique,
De ton Paros étincelant
Couvrir le squelette gothique,
Sorti de ton bûcher brûlant!

Si nous sommes une statue
Sculptée à l'image de Dieu,
Quand cette image est abattue,
Jetons-en l'armature au feu.

Toi, forme immortelle, remonte
Toujours pure aux sources du beau,
Et que le corps n'ait ni la honte
Ni les misères du tombeau!

Voici l'*ex-dono* mis par Théophile Gautier en tête d'un exemplaire de cette édition des *Émaux et Camées*, ayan appartenu à M. Charles Asselineau :

Je suis satisfait de cet exemplaire et je le signe pour en augmenter l'éclat.

Théophile Gautier.

Cette pièce de vers étant la dernière de celles qui furent ajoutées à ce tirage des *Émaux et Camées*, qui parut à la fin de 1858 pendant que l'auteur était à Saint-Pétersbourg, nous allons citer ici trois lettres inédites de Théophile Gautier,

écrites à propos de ce livre à son éditeur M. Poulet-Malassis :

I

Ce 17 juin 1857.

Monsieur,

Voici le traité signé et les pièces de vers à ajouter au volume. Je n'ai pas encore vu l'homme aux fleurons et culs-de-lampe ; je m'en fie tout à fait à votre goût pour ces choses et je crois que vous ferez d'*Émaux et Camées* un petit chef-d'œuvre typographique, comme les *Odes funambulesques* de l'ami Banville ; excusez le retard que j'ai mis à répondre : le *Salon* m'occupe tellement que je ne sais où donner de la tête.

Tout à vous,

Théophile Gautier.

Je joins les pièces de même rythme qui peuvent se joindre à l'ancien volume. J'en trouverai encore une ou deux peut-être qui s'ajouteront aux épreuves.

II

Mon cher Monsieur,

Je crois que la teinte rouge plate ne peut subsister. Les dessins noirs s'y perdent et le tout fait tache dans la page ; il faudrait, à mon avis, imprimer en rouge-rose très pâle les têtes de page, les culs-de-lampe et les majuscules, comme dans les *Odes funambulesques*.

Le contraste est trop fort; essayez de cette façon, l'aspect y gagnera.

Tout à vous,

Théophile Gautier.

P. S. L'en-tête de la page neuf des *Odes funambulesques* me semble très convenable comme ton ; c'est tendre et léger. Celui de la page dix-huit est aussi très bien ; il serait bon de rester dans cette gamme.

Le caractère me semble aussi bien gros et bien lourd pour l'étendue de la page ; il faudrait quelque chose de plus svelte, de plus mignon, de plus délicat. Un tel caractère ne peut exprimer que des idées graves, lourdes, sérieuses, — de la prose scientifique !

III

Ce mercredi 9 décembre 1857.

Mon cher Monsieur,

L'artiste que vous avez chargé de l'illustration des *Émaux et Camées*, n'a pas été plus heureux que moi dans ses efforts tentés pour nous rencontrer. Je tiens à sa disposition plusieurs portraits réunis chez moi, rue de Grammont, 15. Faites-les prendre par votre associé de Paris, si votre intention est toujours de mettre mon effigie sur votre charmant volume. Seulement retranchez le mot πανόπτης[1], qui me paraît trop ambitieux.

Pour tout le reste, je m'en rapporte à votre goût si sûr.

Mille salutations cordiales.

Théophile Gautier.

1557. **Gymnase : Le Fils naturel. — Gaîté : Les Fiancés d'Albano. — (Folies Dramatiques : Reprise de Jobin et Nanette).** *Le Moniteur universel*, 25 janvier 1858.

1. Qui voit tout.

1558. **Les Soirées du Louvre.** *L'Artiste*, 31 janvier 1858. Cet article a été réimprimé, daté de : Paris 23 mars 1865, dans *le Courrier de l'Aisne* du 26 mars 1865 ; cette réimpression est modifiée et falsifiée.

1559. Théâtre-Français : **Feu Lionel.** — Odéon : **Le Bonheur chez soi.** — Palais-Royal : **Marcassin.** *Le Moniteur universel*, 1er février 1858.

1560. **Peintures de la salle du Trône au Luxembourg, par M. Henri Lehmann.** *L'Artiste*, 7 février 1858. Dans ce même numéro commence une importante étude de M. F. de Mercey sur *les Peintres primitifs*. Théophile Gautier avait d'abord songé à écrire lui-même ce travail, sous le titre de : *Les Primitifs*, et voici les lignes de début de cet article, les seules qui furent écrites ; elles sont complètement inédites :

Quand on se promène dans les galeries du Louvre, une pensée mélancolique vous saisit. Un jour viendra où les chefs-d'œuvre des maîtres disparaîtront sans que rien puisse les raviver. Chaque année qui passe ajoute un voile de plus à l'ombre qui se fait sur eux ; quelques-uns déjà se laissent difficilement pénétrer ; on les voit plutôt avec l'œil de l'âme qu'avec l'œil du corps, comme au sommet des montagnes, à l'heure où la nuit envahit les vallées, un dernier rayon persiste sur les beautés les plus hautes ; mais on pressent qu'il va s'évanouir bientôt et remonter au ciel.

Les soins les plus délicats, les restaurations les plus scrupuleuses, prolongeront leur existence de deux ou trois siècles ; puis il arrivera un moment où leur spectre même s'évaporera sans retour. Le travail des huiles, la carbonisation des couleurs, la pourriture des panneaux et des toiles vainement remplacés, le jeu des vernis sous l'influence de la température, la désagrégation lente mais inévitable des éléments dont ils se com-

posent amènera leur mort. — Cinq cents ans forment l'éternité de la peinture !

Pour nos arrières-petits-neveux, Léonard de Vinci, Raphaël, Titien, Paul Véronèse, Rubens, Rembrandt, ne seront que des souvenirs.

Ces étoiles de l'art s'éteindront une à une, et si parmi ces noms glorieux, nous n'avons pas cité Michel-Ange, c'est qu'il a confié le plus souvent sa pensée au marbre : il ne mourra donc pas tout entier.

L'avenir, et un avenir prochain, en sera réduit à chercher, à adorer les vestiges de ces grands génies dans des copies, dans des gravures périssables elles-mêmes. Leur nom voltigera sur la bouche des hommes, comme ceux d'Apelles et de Xeuxis, immortel sans doute, mais à l'état légendaire. Leurs œuvres ne seront plus là pour attester leur gloire.

1561. Odéon : **La Jeunesse**. — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 8 février 1858.

1562. **La Néo-critique; à propos de M. Ingres.** *L'Artiste*, 14 février 1858.

Voici encore, au sujet de la critique d'art, un curieux fragment inédit de Théophile Gautier, ou peut-être bien de Gérard de Nerval, car l'autographe que nous avons sous les yeux nous laisse quelque doute ; c'est une sorte de canevas et de plan d'un article à écrire :

Enseignement du métier. — Commencement essentiel. — Bon ouvrier. — L'exécution n'a de valeur qu'autant qu'elle est le résultat du pur esprit, du choix. — L'artiste doit rechercher ce qui constitue la vie. — Différence des artistes et des bourgeois. — La loi du charme. — Accord des contraires. — Coloristes et luminaristes. — Loi du dessin; ses rapports avec la

couleur. — Des lois de la beauté invariable et systématique chez les anciens. — Déification de la matière, oubli de l'esprit. — Préoccupation contraire chez les modernes. — Épiderme négligé. — Raphaël dominant matérialistes, dominant spiritualistes. — Le Corrège avec les auréoles. — Le drapeau romantique?) et le drapeau vieux. — Exécution en harmonie avec le tout. — Sur Watteau et sur Salvator Rosa. — Ce qui fait un maître. — Faute grossière des critiques. — Grand amour pour une chose. — Oubli complet de la tradition. — Ils procèdent du bon Dieu. — La peinture au point de vue du daguerréotype, art misérable. — Art exact récompensé; imitation, vulgaire. — Ton rouge, mâle; bleu, femelle. — Ligne droite, mâle; ligne courbe, femelle. — Éloignement du vulgaire pour l'amour et la passion dans l'art.

1563. PORTE-SAINT-MARTIN : **La Moresque**. — PALAIS-ROYAL : **La Chasse aux biches**. *Le Moniteur universel*, 15 février 1858.

1564. (**Le Carnaval**). — PALAIS-ROYAL : **Une Soirée périlleuse; je croque ma Tante**. *Le Moniteur universel*, 23 février 1858.

1565. **L'Imitation de Jésus-Christ (de M. Curmer)**. *L'Artiste*, 28 février 1858.

1566. VAUDEVILLE : **Le Pamphlétaire**. *Le Moniteur universel*, 1er mars 1858.

1567. **Œuvre de Paul Delaroche photographié**. *L'Artiste*, 7 mars 1858.

1568. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Retour du mari**. — PORTE-SAINT-MARTIN : **Reprise de don César de Bazan, pour Frédérick Lemaître**. *Le Moniteur universel*, 8 mars 1858.

1569. **De la Mode**. *L'Artiste*, 14 mars 1858. Ce travail a

reparu deux fois en brochure séparée l'année même de son apparition; la première fois, in-8° de 12 pages, imprimé sur papier rose chez Bonaventure et Ducessois (les imprimeurs de *l'Artiste*), et servant de prospectus au *Journal des Dames et Messager des Dames et des Demoiselles;* la seconde, en un petit in-32, imprimé à trente exemplaires, qui se vendait 6 francs, chez *Poulet-Malassis*. En 1865, *De la Mode* est entré dans l'édition in-12 de *la Peau de Tigre*, par Théophile Gautier (datée 1866).

1570. Palais-Royal : **Virgile Marron; Le Mieux est l'ennemi du bien; La Nouvelle Hermione**. *Le Moniteur universel*, 15 mars 1858.

1571. **Galerie du XIXe siècle : Honoré de Balzac.** *L'Artiste*, 21, 28 mars; 4, 18, 25 avril et 2 mai 1858. Cette étude fut réimprimée presque simultanément dans *le Moniteur universel* des 23, 31 mars; 9, 20, 21 avril; 4, 5, et 9 mai. Une édition belge de ce travail, format in-18, fut publiée la même année, sous le titre de: *Honoré de Balzac, sa vie et ses œuvres*, et, l'année suivante, l'ouvrage fut édité pour la première fois, en France, chez *Poulet-Malassis*, en un volume, augmenté d'un très court fragment inédit terminant le chapitre trois, ce qui autorisa cette mention au titre : « édition revue et augmentée. » Quelques années plus tard, des extraits de ce travail furent placés comme préface en tête de l'édition Houssiaux des œuvres de Balzac, et, en 1874, la notice entière entra dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier. Seulement cette étude y fut réimprimée sur le texte de *l'Artiste*, coupé en chapitres, divisions que le volume de 1859 n'avait pas conservées, et incomplète du court fragment ajouté à l'édition de librairie, dont nous avons parlé plus haut, et que nous allons citer; il doit se lire après le dernier paragraphe actuel du chapitre trois des *Portraits Contemporains*. Disons ici que la biographie d'*Alfred de Musset* par Théophile Gautier, longtemps promise sur les couvertures de *l'Artiste* pour sa *Galerie du XIXe siècle*, fut écrite par M. Louis Ratisbonne; celle de M. *Frédéric de Mercey*, également annoncée par Théophile Gautier, n'y fut jamais écrite par lui, ni par personne.

Trait caractéristique! A ce festin splendide fourni par Chevet, il n'y avait pas de pain! Mais quand on a le superflu, à quoi bon le nécessaire?

Après le dîner, notre amphitryon nous emmena aux Italiens dans un superbe remise. La soirée était déjà fort avancée, mais Balzac ne voulait pas manquer, disait-il, « la descente de l'escalier, » spectacle selon lui éminemment instructif.

Nous devons dire qu'alourdis par la bonne chère et les vins fins, enveloppés de la chaude atmosphère de la salle, nous nous endormîmes tous les trois du sommeil des justes pour ne nous réveiller qu'à la *felicita* finale.

Le public dut s'amuser beaucoup de ce trio somnolent.

Dans ce même appartement de la rue des Batailles, dont nous avons déjà décrit le salon avec le texte même de Balzac, nous nous souvenons d'avoir vu une magnifique esquisse de Louis Boulanger, d'après le bas-relief de *Léda et le Cygne*, attribué à Michel-Ange. C'était le seul tableau qu'il contînt, car l'auteur de la *Comédie humaine* n'avait pas encore le goût de la peinture et des curiosités qui lui vint ensuite, et son luxe d'alors, comme on a pu le voir, cherchait plutôt la richesse que l'art. Son peintre était Girodet. Quelques-unes de ses premières nouvelles portent des traces de cette admiration arriérée, qui lui valait de notre part des plaisanteries qu'il acceptait de bonne grâce.

Un très court fragment de ce travail fut inséré aussi, en 1859, dans l'album par divers auteurs, publié au bureau de *l'Artiste* sous le titre de : *Portraits Contemporains ;* voici les deux premiers paragraphes, un peu différents, de cette version écourtée :

En présence de Balzac, la phrase de Shakspeare sur César nous revient à la mémoire : « Devant lui la nature pouvait se lever hardiment et dire à l'univers : Voilà un homme ! »

Henri Heine, lorsqu'il alla visiter Gœthe, ne trouva non plus autre chose à dire, sinon que les prunes tombées des arbres sur la route d'Iéna à Weimar étaient excellentes contre la soif, ce qui fit doucement rire le Jupiter de la poésie allemande. Balzac, à notre première visite, nous eut bientôt mis à l'aise, et pendant le déjeûner, le sang-froid nous revint assez pour l'examiner en détail.

1572. Th. des Variétés : **Le Pays des amours; je marie Victoire.** — Vaudeville : **Le Chapitre de la toilette.** — Ambigu : **Le Martyre du cœur.** *Le Moniteur universel*, 22 mars 1858.

1573. Vaudeville : **Les Femmes terribles.** — Palais-Royal : **Le Hanneton du Japon.** *Le Moniteur universel*, 29 mars 1858.

1574. Théatre-Français : **Les Doigts de fée.** — Gaîté : **Germaine.** — Palais-Royal : **Le Clou aux maris; Mademoiselle mon frère.** *Le Moniteur universel*, 7 avril 1858.

1575. Théatre Ventadour : **Madame Ristori dans Medea et dans Macbeth.** *Le Moniteur universel*, 12 avril 1858.

1576. Porte-Saint-Martin : **Les Mères repenties.** — Th. des Variétés : **Macaroni d'Italie; Un Homme nerveux.** *Le Moniteur universel*, 19 avril 1858.

1577. **Yanko le Bandit**, ballet-pantomime en deux actes, par M. Théophile Gautier, musique de M. Deldevez. Représenté pour la première fois sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le jeudi 22 avril 1858. In-4° d'une page, imprimé sur papier rose pâle par *Bonaventure et Ducessois*, à Paris. (Les imprimeurs de *l'Artiste*, à cette époque.)

Ce ballet ne se vendit point ; il fut imprimé à un très petit nombre d'exemplaires, au dos de programmes qui furent distribués aux critiques, dans la salle même, le soir de la première représentation ; il ne fut ni déposé, ni inséré dans la *Bibliographie de la France*. *Yanko le Bandit* a pris place, en 1872, dans le *Théâtre* de Théophile Gautier, qu'il n'a plus quitté depuis. C'est M. de Rovray (Fiorentino) qui rendit compte de la première représentation, dans *le Moniteur universel* du 25 avril 1858, et qui raconta dans son article le fait de la distribution du livret dans la salle.

1578. Théatre-Français : **reprise de Don Juan**. — Théatre Ventadour : **Giuditta**. — (Folies-Nouvelles). *Le Moniteur universel*, 26 avril 1858.

1579. Palais-Royal : **Un Avare en gants jaunes**. — Théatre du Cirque : **Ben Salem**. — **(Nouvelles)**. *Le Moniteur universel*, 3 mai 1858.

1580. **Une visite chez Barbedienne**. *L'Artiste*, 9 mai 1858.

1581. **(Nécrologie : Briseux)**. — Cirque de l'Impératrice. — Hippodrome. *Le Moniteur universel*, 10 mai 1858. Quelques lignes sur *Briseux* extraites de ce feuilleton, sont entrées, en 1874, dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier.

1582. **A travers les ateliers : MM. Gérome ; Gleyre ; Delacroix ; Appert ; Paul Huet**. *L'Artiste*, 16 mai 1858.

1583. Théatre Ventadour : **Fedra**. — Odéon : **L'École des ménages**. — Porte-Saint-Martin : **reprise des Bohémiens de Paris**. *Le Moniteur universel*, 17 mai 1858.

1584. **(Paris)**. *L'Univers illustré*, nº 1, 22 mai 1858. Ces lignes, datées de : « Paris, 20 mai 1858, » ne portent le titre de : *Paris* qu'à la table du numéro ; nous allons réimprimer ici cette curieuse introduction :

La vie moderne a pris une extension singulière à laquelle la littérature ne suffit plus ; elle s'étend et s'agrandit de jour en jour. L'intelligence est forcée d'acquérir une quantité de notions qui eût paru dépasser

autrefois la portée du cerveau humain. Jadis l'étude d'une ou deux langues mortes et de quelques volumes classiques formait la base de l'éducation; les gens même bien élevés restaient étrangers aux arts; les voyages étaient rares et difficiles; et pourvu que l'on pût citer à propos quelques vers d'Horace ou de Virgile, débiter la belle tirade de la tragédie en vogue, narrer une anecdote et causer des bruits de la ville et de la cour, on tenait agréablement sa place dans le monde. Maintenant c'est tout autre chose : le cercle de l'existence va s'élargissant d'ondulation en ondulation; l'espace ni le temps n'existent plus. L'hélice fait vibrer sa spirale, la roue bat les mers de ses palettes, la locomotive halète et gronde dans le tourbillon de sa rapidité; on cause d'un monde à l'autre à travers l'Océan; le fluide électrique s'est fait facteur de la poste; le tonnerre dompté porte des lettres sur un fil; le soleil dessine paysages, types, monuments; le daguerréotype ouvre son œil de verre aux paupières de cuivre sur un point de vue, une ruine, un groupe : contour, lumière, ombre, détail jusqu'à l'infini, tout est saisi instantanément. Un sens nouveau, le sens pittoresque, excité par le spectacle des choses, prend, grâce aux moyens de la science, des développements imprévus et qu'il faut satisfaire.

C'est le but que ce journal se propose d'atteindre.

Notre siècle affairé n'a pas toujours le temps de lire, mais il a toujours le temps de voir; où l'article demande une demi-heure, le dessin ne demande qu'une minute. Il suffit d'un coup d'œil rapide pour s'approprier l'enseignement qu'il contient, et le croquis le plus sommaire est toujours plus compréhensible et plus explicite qu'une page de description.

Toutes les choses visibles de l'univers, toutes les créations de l'art, ce qui reste des anciennes civilisations, ce qu'improvisent les nouvelles, les monuments en ruines et ceux qui s'élèvent, Ninive et San-Francisco, Thèbes et Melbourne, le palais de Karnac et le nouveau Louvre, ce qui a été et ce qui est, et même ce qui sera, le char de Pharaon et la dernière locomotive, la trirème de Cléopâtre et le Léviathan; tous les types, tous les costumes, tous les usages, les fêtes, les revues, les inaugurations, les modes d'autrefois et les modes du jour, les tableaux ou les dessins de maître que recèlent nos musées et les galeries lointaines : tout cela est de notre domaine. Toutes ces merveilles et beaucoup d'autres encore passeront successivement sous les yeux de nos lecteurs.

Pour égayer ces magnificences, nous insérerons de temps à autre des dessins humoristiques, des caricatures où seront saisis les aspects et les ridicules du temps; plus loin, reprenant notre gravité, nous donnerons les portraits des personnages illustres ou curieux à quelque titre que ce soit. Le lion du jour est sûr d'être croqué par nous dans la semaine; la danseuse en vogue succédera dans nos colonnes à l'ambassadeur de Siam, et ainsi de suite.

Pourtant, nous ne serons pas seulement un journal d'images, ce numéro en est la preuve; nous serons à la fois un album et un livre; nous contiendrons la chose sérieuse et la chose légère, l'entrefilet du jour et la page qui reste. Si les enfants qui ne lisent pas encore apprennent à connaître mille choses en regardant nos bois de leurs beaux yeux étonnés et ravis, nous voulons que nos colonnes disent autant à l'esprit que nos gra-

vures à la vue, et soient même pour ceux qui savent une instruction et un amusement!

Est-il nécessaire d'insérer ici la liste de nos collaborateurs, liste trop souvent mensongère? Nos abonnés trouveront au bas de nos pages des noms qu'ils aiment déjà et d'autres qu'ils aimeront bientôt.

1585. **Ce qu'on peut voir en six jours : I. Le lac de Neuchâtel. II. De Berne à Strasbourg. III. Heidelberg, Mannheim. IV. Le Rhin. V. Dusseldorf. VI. Rotterdam, la Haye, Scheveningue. VII. La Haye, Dordrecht, Anvers, Bruxelles.** *Le Moniteur universel*, 29, 31 mai; 3, 4, 10, 12 et 21 juin 1858. Ces pages ont reparu en 1865, dans *Loin de Paris*, par Théophile Gautier.

1586. **La Source.** *L'Artiste*, 30 mai 1858. Ces vers, datés dans *l'Artiste*, du : « Lac de Neuchâtel, » ont fait partie, en 1863, de la quatrième édition des *Émaux et Camées*, dans le volume des *Poésies Nouvelles*, et ne les ont plus quittés depuis.

1587. **L'Art dans l'industrie.** *L'Artiste*, 6 juin 1858.

1588. Gaîté : **Le Pont-Rouge. — (Nouvelles).** *Le Moniteur universel*, 7 juin 1858.

1589. **Nouvelles publications de MM. Goupil et Cie.** *L'Artiste*, 13 juin 1858. Cet article a été réimprimé dans *le Moniteur universel* du 18 décembre de la même année, sous le titre de : *Beaux-Arts*.

1590. Théatre-Français : **Les deux Frontins.** — Th. des Variétés : **Une Dame pour voyager; Ne touchez pas à la Tante.** — Palais-Royal : **Plus on est de fous plus on rit; Un Dîner et des égards.** — Théatre du Cirque : **Les Mers polaires.** *Le Moniteur universel*, 14 juin 1858.

1591. **(Nécrologie :) Ary Scheffer.** *L'Artiste*, 20 juin 1858. Des fragments de cet article ont été réimprimés en 1874 dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier.

1592. **Revue des arts.** *L'Artiste*, 27 juin 1858.

1593. AMBIGU : **Les Fugitifs**. — PRÉ CATELAN : **Claribella.** *Le Moniteur universel*, 28 juin 1858.

1594. **Les douze Dieux de la peinture. I. Léonard de Vinci.** *L'Artiste*, 4 et 18 juillet 1858. Cet article fut le seul publié de cette série promise par *l'Artiste* ; la seconde monographie annoncée, *Fra Angelico*, que *la Revue nationale* promit à son tour quelques années après, ne fut jamais écrite. Cette biographie de Léonard de Vinci reparut en 1863 dans *les Dieux et les demi-Dieux de la peinture* (volume daté de 1864), par Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Paul de Saint-Victor, dont les articles ne sont pas signés. Le premier paragraphe, modifié, fut seulement cité en note, et plusieurs adjonctions furent faites au travail primitif. Voici la première version du début de cet article :

En publiant ces études sur les douze dieux de la peinture, notre intention n'est nullement d'écrire les biographies des grands maîtres de l'art. Leurs vies physiques sont partout, et nous ne sommes pas d'humeur à copier des anecdotes et des détails connus de tout le monde, d'après Vasari, Baldinucci, l'abbé Lanzi, Félibien, Cochin, de Piles, Reynolds ; nous voulons seulement analyser dans leur œuvre ces artistes suprêmes, et retrouver la route par laquelle ils ont cherché le beau.

Il contient aussi une longue citation empruntée par l'auteur à son *Voyage en Italie*, relative à l'œuvre de Léonard de Vinci : *La Cène*. Depuis 1882, cette étude fait partie du volume de Théophile Gautier intitulé : *Guide de l'amateur au musée du Louvre*.

1595. THÉATRE-FRANÇAIS : **L'Arioste.** — Th. des VARIÉTÉS : **Feue Brigitte ; l'Ut dièse.** — GAÎTÉ : **reprise des Chiens du mont Saint-Bernard.** — PRÉ CATELAN : **Claribella.** *Le Moniteur universel*, 5 juillet 1858.

1596. **La Cassette de Saint Louis.** *Le Moniteur universel*,

7 juillet 1858. Cet article a été réimprimé dans *l'Artiste* du 19 septembre de la même année et dans *la Gazette de Paris* du 7 juin 1872.

1597. **Sacountala**, ballet-pantomime en deux actes, tiré du drame indien de Calidasa. Livret de Théophile Gautier, musique d'Ernest Reyer, chorégraphie de Lucien Petipa. Représenté pour la première fois sur le théâtre de l'Opéra, le 14 juillet 1858. In-8° de 16 pages. Imprimerie de *Bonaventure et Ducessois* à Paris. — A Paris, chez *madame veuve Jonas, Michel Lévy frères et Tresse.* Prix : 1 franc.

Ce ballet, que nous trouvons inscrit sous le n° 6864 de la *Bibliographie de la France* du 17 juillet 1858, reparut pour la première fois dans les œuvres de son auteur en 1872, dans son *Théâtre*, qu'il n'a plus quitté. Voici la dédicace inédite écrite par l'auteur sur l'exemplaire de l'un des imprimeurs, M. Ducessois :

A Théodore Ducessois,
qui donne des ailes à la parole.
Hommage de l'auteur,
Théophile Gautier.

A propos de *Sacountala*, voici un fragment inédit de Théophile Gautier qui semble se rapporter à ce ballet ; c'est un début de pièce indienne :

PROLOGUE.

Le Théâtre représente le Calaya, le troisième des cinq paradis des Indiens demeure du Dieu Ixora. Ce paradis est situé sur le haut d'une montagne d'argent. Perspective d'architecture féerique, dans le style des pagodes. Au fond, appuyé sur le bœuf sacré, le Dieu Ixora, avec son visage très blanc, trois yeux, seize bras, vêtu d'une peau de tigre et d'un cuir d'éléphant, le cou entouré de colliers de fleurs et de clochettes. Des bienheureux admis dans le ciel l'éventent avec des éventails de plume

de paon. — Parvadi, sa femme, et plusieurs concubines, lui versent dans les coupes qu'il tient avec ses seize mains, l'amrita ou ambroisie, puisée dans l'océan de lait. Le Dieu commence à s'assoupir. — Un chœur de femmes célèbre à demi-voix le sommeil du Dieu et lui souhaite des rêves cosmogoniques. — Parvadi restée seule avec Lackmi, une de ses compagnes célestes, se plaint de l'ennui qu'elle éprouve. — « N'êtes-vous pas heureuse, vous, simple mortelle élevée au rang de Déesse et d'épouse d'un des plus puissants Dieux ? » — « Je n'étais pas faite pour le ciel, mais Ixora me poursuit de son amour éternel. . . . . »

Une version inédite de *Sacountala*, dont nous parlerons à sa date d'apparition, a été publiée en 1877 dans la deuxième édition du *Théâtre* de Théophile Gautier. (Voir n° 2396.)

1598. Opéra : **Sacountala**. *Le Moniteur universel*, 19 juillet 1858. Cet article a été réimprimé en 1877 dans la deuxième édition du *Théâtre* de Théophile Gautier.

1599. **Le Diapason**. *Le Moniteur universel*, 21 juillet 1858.

1600. **La Galerie Médicis, de Rubens**. *Le Moniteur universel*, 23 juillet 1858.

1601. **Un plafond de M. Cabanel (chez M. Émile Péreire)**. *L'Artiste*, 25 juillet 1858.

1602. Porte-Saint-Martin : **Jean Bart**. *Le Moniteur universel*, 29 juillet 1858.

1603. **Baden**. *L'Artiste*, 1er août 1858. Cet article a reparu d'abord dans *le Moniteur universel* du 16 du même mois; il a été réimprimé ensuite, en 1865, dans *Quand on Voyage*, par Théophile Gautier; les trois derniers paragraphes sont supprimés dans ce volume; les voici :

Mais le *Moulin du Roi*, paroles de M. de Leuven, musique de M. A. Boïeldieu, vous n'en rendez pas

compte? — On l'a joué le 15 juillet, nous n'y étions pas; mais il n'y a pas besoin d'y être pour dire que la musique était charmante et supérieurement chantée; le nom de madame Miolan-Carvalho suffit. Et les courses? Elles n'auront lieu qu'au commencement de septembre, dans tout l'éclat de la saison; vingt-sept chevaux, inscrits au *stud-boock*, et l'honneur du *Turf* sont engagés; l'on dit même tout bas que le célèbre *Tonnerre.... des Indes* courra!

Les quarante-cinq mille francs de prix royalement offerts par M. Benazet seront bien disputés!

C'est alors qu'il sera incongru de se promener devant le passage de l'Opéra! — Nous repartirons, comme tout le monde!

1604. Théatre-Français (Salle Ventadour) : **Le Bourgeois gentilhomme.** — Théatre du Cirque : **Le Maréchal de Villars.** — Pré Catelan : **Cavalcade de François Ier.** *Le Moniteur universel*, 2 août 1858.

1605. **Les cinq nouveaux tableaux espagnols du Musée.** *Le Moniteur universel*, 3 août 1858. Cet article a été réimprimé la même année dans *l'Artiste* du 8 août, sous le titre de : *les Nouveaux tableaux du Louvre.* Quelques fragments de ce travail ont été replacés par Théophile Gautier en 1863 dans son étude sur *Murillo*, publiée dans *les Dieux et les demi-Dieux de la peinture*, volume par divers, daté de 1864, dont nous avons déjà parlé. En 1880, cet article a été réimprimé intégralement dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume*, et, en 1882, la version des *Dieux et des demi-Dieux de la peinture*, est entrée dans son ouvrage intitulé : *Guide de l'amateur au musée du Louvre.*

1606. **Discours prononcé le 5 août 1858 par M. J. Pelletier, secrétaire général au Ministère d'État, à la distribution des prix du Conservatoire.** *Le Moniteur universel*, 6 août 1858.

Ce curieux discours, dont nous ne soupçonnions guère Théophile Gautier d'être l'auteur, fut pourtant écrit par lui pour M. Pelletier, qui le modifia seulement quelque peu. Nous avons sous les yeux l'autographe des deux tiers environ du morceau (le début manque malheureusement), et nous allons les citer ici. La partie retrouvée se place après cette phrase du discours imprimé : « augmenter en vous l'amour de l'étude et le goût du travail. » Théophile Gautier continue ainsi :

Mais de ce que le sentiment de l'art est un don du ciel, il ne faudrait pas en conclure qu'il n'ait pas besoin de la science. — L'inspiration ne peut se passer de la science qui, à la rigueur, se passerait plutôt de l'inspiration. — Outre le don naturel, il faut pour devenir un grand artiste, un travail long, patient, opiniâtre, bien dirigé surtout; le savoir, loin d'alourdir le génie, lui donne au contraire des ailes; il lui épargne des essais infructueux, des tâtonnements, des erreurs de route, et met à sa disposition des formules éprouvées, des procédés sûrs, tout le trésor de l'expérience, tous les résultats obtenus, mille ressources qui, modifiées par le sentiment personnel, constituent l'originalité, car nul n'est original à moins de posséder et de dominer absolument les moyens d'expression de son art. C'est pour cela, quoi qu'on en puisse dire, que le Conservatoire est une institution excellente. Le dépôt des saines traditions y est soigneusement gardé et le feu entretenu sur l'autel sans éclipse. Il a formé des artistes éminents, et n'a empêché personne d'être illustre en dehors de lui ; mais croyez que savoir parfaitement la grammaire ne nuit pas à un écrivain, pas plus que connaître à fond l'harmonie et le contre-point ne nuit à un compositeur. On doit donc beaucoup de reconnaissance à M. Sarrette,

l'homme de bien et de goût qui a fondé le Conservatoire, cette pépinière de talents, ce gymnase de vocations, cette école normale de la musique, du chant et de la comédie, où l'homme apprend à l'homme tout ce que l'art a de transmissible, car le reste vient de Dieu. Il est regrettable pour nous de n'adresser cet hommage bien légitime qu'à la mémoire de M. Sarrette, mort l'année dernière, avec cette joie du moins de voir le Conservatoire institué par lui prospérer sous l'intelligente surveillance du gouvernement.

Hélas! nous n'en avons pas fini avec les souvenirs funèbres. L'art dramatique a fait il y a quelques mois à peine une perte qui bien que prévue depuis longtemps n'en a pas moins causé une douloureuse surprise. — La mort a beau se faire annoncer, elle surprend toujours, surtout lorsqu'elle vient glacer sur l'oreiller du dernier sommeil, une tête jeune et belle, toute chargée de couronnes. — On a beau se répéter comme consolation le vers mélancolique de Ménandre : « Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux », il est difficile de se résigner à cette idée de mademoiselle Rachel disparue dans tout l'éclat de son triomphe, dans tout le rayonnement de sa gloire. — Auréole éteinte avec la rampe, renommée d'un jour, écho bien vite évanoui, grand bruit et puis grand silence, diront quelques-uns, car le comédien emporte tout son art dans la tombe. Le tableau du peintre se voit au musée, le livre du poète se range sur les rayons des bibliothèques, la partition du compositeur se réveille et chante, ressuscitée par l'orchestre; mais que reste-t-il de cette inflexion de voix, de ce froncement de sourcil, de cet éclair de l'œil, de ce geste superbe qui soulevèrent toute une salle?

Rien. — Erreur, erreur profonde ! — Non, la gloire du comédien, de celui qui donne son âme aux chefs-d'œuvre et qui, dans une langue sacrée, interprète le beau devant tout un peuple, n'est ni fugitive, ni fragile, ni éphémère. Elle dure au contraire plus longtemps que toute autre, car elle est inattaquable, ne laissant qu'un nom connu de tous et pas d'œuvres que la critique puisse discuter. Elle est faite, cette gloire, des souvenirs, des enthousiasmes, des aspirations de toute (une) époque. Chacun y mêle un peu de son âme, de sa jeunesse et de son amour. Elle résume, pour ainsi dire, toute une génération. — Quelles belles pièces et quels grands comédiens que ceux qu'on voyait à vingt ans ! Demandez à vos pères ce qu'ils pensent de Talma, de mademoiselle Mars, de madame Malibran, et vous les verrez tout à coup rajeunir et vanter avec feu l'immortel tragédien, la comédienne sans rivale, la cantatrice comme on n'en entendra plus. Nous-même, quels récits nous ferons de mademoiselle Rachel à nos enfants, légèrement incrédules, et tournés vers une autre admiration, mais gardant ce grand nom dans leur mémoire, à côté des noms de Corneille et de Racine. Roscius, l'acteur romain, n'est-il pas aussi connu que Cicéron, qui apprit de lui l'art de déclamer ? — Aussi, n'écoutez pas ceux qui disent qu'un profond oubli suit ces ovations et ce tumulte du théâtre. Cette gloire vaut qu'on travaille pour la conquérir ; elle est aussi durable que puisse l'être une chose humaine. La tradition, cette histoire faite par tout un peuple, se charge de la conserver.

Et maintenant, ne désespérez pas parce qu'un des plus grands talents du siècle, dont les leçons vous étaient

promises, a été fatalement interrompu au milieu de sa carrière. La flamme éteinte ici se rallume ailleurs et l'art brille toujours. Hier c'était mademoiselle Rachel; — demain ce sera un autre ; — qui sait? Peut-être l'un de vous.

Ce dernier paragraphe a déjà été communiqué par nous à Gérôme (M. Ludovic Halévy) qui l'a publié dans *l'Univers illustré* du 11 février 1882.

1607. PALAIS-ROYAL : **Le Fils de la Belle au Bois-Dormant.** — GYMNASE : **M. Candaule; la Balançoire.** — GAITÉ : **Les Crochets du Père Martin ; le Déjeuner de Fifine.** *Le Moniteur universel*, 17 août 1858.

1608. **Le Décor.** *L'Artiste*, 22 août 1858.

1609. THÉATRE-FRANÇAIS : **Réouverture.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Bibelots du Diable.** — GYMNASE : **Monsieur Acker.** — CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE : **Débuts, etc.** — (ASNIÈRES). *Le Moniteur universel*, 24 août 1858.

1610. **Le Musée assyrien.** *L'Artiste*, 29 août 1858.

1611. THÉATRE DEBURAU : **I. Pifferari; l'Amour au tambour; le Duel de Pierrot.** *Le Moniteur universel*, 30 août 1858.

1612. **Cherbourg.** *Le Moniteur universel*, 3, 5, 9, 14 et 15 septembre 1858. Cet article a reparu en 1865 dans *Quand on Voyage*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *Cherbourg, Inauguration du bassin Napoléon;* les deux premiers paragraphes manquent à cette réimpression; les voici :

Qui dirait, à nous voir arriver si tard, que nous sommes parti l'un des premiers pour Cherbourg? Cela est vrai cependant, mais nous n'avons pas voulu couper la chronique sous le pied à nos confrères du camp de la Gare. A quoi bon nous hâter d'ailleurs? L'électricité apportait les détails officiels du voyage triomphal, et

nous n'étions là qu'en simple curieux, mêlé à la foule, pour voir de loin un de ces grands spectacles qui font sentir à une nation son unité, et où il semble qu'on entende distinctement battre le cœur de la France.

On ne doit s'attendre à trouver dans ces simples notes que nos impressions personnelles, des aspects de paysage et des idées sur le caractère propre de notre temps.

Il faut ajouter ici qu'à la page 42 de *Quand on Voyage*, on renvoie le lecteur à ce commencement supprimé, ce qui rend le texte conservé incompréhensible.

1613. **École impériale spéciale de dessin : distribution des prix ; Discours de M. J. Pelletier.** *L'Artiste*, 5 septembre 1858. Cet article est le dernier donné par Théophile Gautier à ce journal comme collaborateur régulier.

1614. Gymnase : **Il faut que Jeunesse se paye.** *Le Moniteur universel*, 6 septembre 1858.

1615. Odéon : **Le Marchand malgré lui; Maître Wolf.** — Délassements : **La Bouteille à l'encre.** *Le Moniteur universel*, 13 septembre 1858.

1616. **Esquisses de voyage. (I). Berlin. (Voyage en Russie. I.)** *Le Moniteur universel*, 11 octobre 1858. Ce chapitre est le premier du *Voyage en Russie*, paru en deux volumes en 1866; le premier paragraphe de ce livre est inédit; il remplace celui-ci :

Je comptais bien ne reprendre la plume, quittée la veille même de mon départ, qu'après être arrivé à Saint-Pétersbourg, ne pensant pas qu'on s'apercevrait si tôt de mon absence; je suis trop bien remplacé pour cela. Vous avez la bonté, mon cher directeur, de me demander une lettre datée du premier endroit où je m'arrêterai ; j'obéis, et de la sorte les abonnés du

Moniteur ne m'auront pas oublié tout à fait, lorsque je commencerai la relation de mon voyage. Voilà un motif que ma modestie peut accepter, s'il contrarie un peu ma paresse.

C'était M. Édouard Thierry qui remplaçait Théophile Gautier comme critique dramatique pendant son voyage en Russie. Disons ici, pour n'y plus revenir, que ce livre fut d'abord annoncé chez Amyot, sous le titre de : *Saint-Pétersbourg*, et qu'il ne fut publié que huit ans après l'apparition de son premier chapitre. Un article qui devait vraisemblablement faire aussi partie de l'ouvrage, fut annoncé dans *l'Artiste* du 19 septembre 1858, sous le titre de : *Les fresques de Kaulbach de l'escalier du musée de Berlin;* il ne parut jamais. La première édition du *Voyage en Russie* porte pour titre courant : *l'Hiver en Russie*, auquel s'ajoute, en sous-titre, au haut de la première page : *Esquisses de Voyage ;* vers le milieu du second volume, se trouve une page blanche portant seulement *l'Été en Russie*, titre qui devient ensuite le titre courant des dernières pages du livre. Le tome premier contient les chapitres I à XV, et le tome deux contient une nouvelle série de chapitres allant de I à VI ; *l'Été en Russie* le termine sans indication de chapitres. En 1875, le *Voyage en Russie* fut réimprimé en un seul volume où tous les chapitres se suivent de I à XXI ; cette édition est terminée aussi par *l'Été en Russie.*

Voici des vers charmants de Théophile Gautier écrits à Saint-Pétersbourg, et adressés à une dame qui portait à une représentation du Théâtre-Italien une robe en mousseline blanche brodée, doublée de rose ; ils sont complètement inédits :

EN SORTANT DES ITALIENS.

A madame Baubry Vaillant.

Parfois une abeille posée
Éperdûment sur une fleur,
En froisse la feuille rosée
Et la détache par malheur.

Pardon si j'ai, comme l'abeille,
Fait choir dans mon essor brûlant,
De votre robe, fleur vermeille,
Au lieu de pétale, un volant !

Saint-Pétersbourg, 15 octobre 1858.

1616 2°. **Esquisses de voyage. II, III et IV). Hambourg ; Schleswig. I et II. (Voyage en Russie. II et III).** *Le Moniteur universel*, 18 octobre, 1er et 8 novembre 1858.

Le château dont parle Théophile Gautier dans le chapitre sur *Schleswig*, est celui de Ludwigsburg, près Eckernferde, habité par la baronne d'Ahlefeld, femme d'un chambellan du roi de Danemark, que le poète avait connue en 1849, modèle dans l'atelier de Fernand Boissard, sous le nom de Maryx (Voir la notice de Gautier sur Charles Baudelaire).

1616 3°. Théatre de Saint-Pétersbourg : **Éoline, ou la Dryade. (Voyage en Russie. Tome deux. V. L'opéra à Saint-Pétersbourg).** *Journal de Saint-Pétersbourg*, 11 novembre 1858. Cet article, le seul que Théophile Gautier ait publié inédit en Russie, n'est pas à sa place logique dans le deuxième volume du *Voyage en Russie*, et il aurait dû entrer dans le tome premier de cette édition.

1616 4°. **Esquisses de voyage. V, VI et VII. Lubeck ; Traversée ; Saint-Pétersbourg. (Voyage en Russie. IV, V et VI [en partie]).** *Le Moniteur universel*, 24, 25 novembre ; 6, 8 et 26-27 décembre 1858. Le dernier paragraphe du chapitre sur Lubeck (*Moniteur* du 25 novembre), est supprimé en volume ; le voici :

Enfin, le jeudi matin 7 octobre, la *Néva*, par un temps superbe, commença à descendre la Trave, et, au détour du fleuve, Lubeck disparut de l'horizon.

1859

1616 5°. **Esquisses de voyage. VIII. Saint-Pétersbourg. (Voyage en Russie. VI [fin]).** *Le Moniteur universel*, 2-3 janvier 1859.

1616 6°. **Zichy. (Voyage en Russie. XIV.)** *L'Artiste*, 9 et 23 janvier 1859.

1616 7°. **Esquisses de voyage; Saint-Pétersbourg : IX, L'Hiver; La Néva. X et XI, L'Hiver. (Voyage en Russie. VII et VIII).** *Le Moniteur universel*, 10 janvier, 21 février et 9 avril 1859.

1617. ODÉON : **Le droit Chemin. — (Retour de Russie).** *Le Moniteur universel*, 4 avril 1859.

1618. THÉATRE-FRANÇAIS : **reprise d'Athalie.** — TH. DES VARIÉTÉS : **Amoureux de la Bourgeoise; le Pays des échasses; le Capitaine Chérubin.** — PALAIS-ROYAL : **Elle était à l'Ambigu.** *Le Moniteur universel*, 11 avril 1859.

1619. **Exposition de 1859. (I). MM. Léon Benouville ; Hébert. (II). M. Gérome.** *Le Moniteur universel*, 18 et 23 avril 1859.

1620. ODÉON : **Le Poème de Claude.** — PALAIS-ROYAL : **Le Dada de Paimbeuf.** — GAÎTÉ : **Micaël l'esclave.** *Le Moniteur universel*, 25-26 avril 1859.

1620 bis. **Exposition de 1859. (III). M. PaulBaudry.** *Le Moniteur universel*, 30 avril 1859. Un fragment de cet article

relatif au tableau de Baudry : *la Toilette de Vénus*, a été réimprimé la même année dans la troisième livraison de *l'Album*, recueil de dessins, tableaux, etc., publié par M. Louis Martinet.

1621. GYMNASE : **Marguerite de Sainte-Gemme.** — VAUDEVILLE : **La Seconde jeunesse.** *Le Moniteur universel*, 2 mai 1859.

1621 bis. **Exposition de 1859.** (**IV**). **MM. de Curzon ; Bouguereau ; Hamon.** *Le Moniteur universel*, 7 mai 1859. Un fragment de cet article, relatif au tableau de M. de Curzon : *les Femmes de Mola de Gaete*, a été réimprimé la même année dans la troisième livraison de : *l'Album*, recueil de dessins, tableaux, etc., publié par M. Louis Martinet.

1622. THÉATRE-FRANÇAIS : **Souvent homme varie.** — ODÉON : **L'Usurier de village.** — TH. des VARIÉTÉS : **L'École des Arthurs.** — THÉATRE DU CIRQUE : **Fanfare.** *Le Moniteur universel*, 10 mai 1859.

1623. THÉATRE VENTADOUR : **Cassandra.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **La Pérouse.** — AMBIGU : **La Fille du Tintoret.** *Le Moniteur universel*, 16 mai 1859.

1623 bis. **Exposition de 1859.** (**V**). **M. Eugène Delacroix.** *Le Moniteur universel*, 21 mai 1859.

1624. ODÉON : **Selma.** — GAÎTÉ : **Les Ménages de Paris.** — FOLIES-DRAMATIQUES : **En Italie !** *Le Moniteur universel*, 23 mai 1859.

1625. **Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne**, par Théophile Gautier. Ouvrage publié sous le patronage de S. M. l'empereur Alexandre II. Deux cents planches héliographiques, par Richebourg. Première livraison : **Saint Isaac.** In-folio de 33 pages, et planches 1 à 12. Imprimerie de *Claye*, à Paris. — A Paris, chez *Gide*, rue Bonaparte, nº 5. Prix de la livraison, 100 francs.

La première livraison de cet ouvrage, bien que portant à son titre le millésime de 1859, et qu'un article d'Édouard Thierry publié dans *le Moniteur* du 25 mai 1859, article que

nous citerons plus loin, annonce sa mise en vente, ne parut qu'en 1861, et nous ne la trouvons inscrite que sous le n° 9807 de la *Bibliographie de la France*, du 19 octobre de cette année. Nous la plaçons pourtant dans notre travail au mois de mai 1859, puisque, à cette date, elle était imprimée et prête à être livrée au public. Elle reparut, en 1866, sous le simple titre de *Saint-Isaac*, dans le tome premier du *Voyage en Russie*, dont elle forme le chapitre quinze.

Disons ici que cet ouvrage ne fut jamais achevé; les cinq premières livraisons furent seules imprimées ; ce fut une très vive déception pour Théophile Gautier, qui avait fondé de grandes espérances sur le succès matériel de cette importante publication. En voici le prospectus, introuvable aujourd'hui ; il fut publié en même temps en russe et en français :

Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne, par Théophile Gautier. Ouvrage publié sous le patronage de Sa Majesté l'empereur Alexandre II. Dédié à Sa Majesté l'impératrice Marie Alexandrovna. — 200 planches héliographiques, par A. Richebourg.

Le monde que nous habitons s'est jusqu'à présent presque ignoré lui-même. Les difficultés des communications retenaient chaque peuple prisonnier dans ses limites, souvent restreintes à une province, à une ville. Les voyageurs étaient rares; les relations qu'ils rapportaient des régions lointaines, insuffisantes, difficiles à comprendre, les dessins faits à la hâte, inexacts et quelquefois chimériques. Notre siècle progressif a, par ses découvertes, changé cet état de choses. Le bateau à vapeur, le chemin de fer, le télégraphe électrique, le daguerréotype sont des inventions solidaires et qui se prêtent un mutuel secours. La vapeur transporte le corps, l'électricité la pensée, avec une promptitude qui

eût paru naguère fabuleuse, l'héliographie recueille comme un miroir les images des objets et les fixe magiquement, l'héliographie qui est à l'art ce que l'imprimerie fut à la littérature et à la science, un moyen de diffusion fidèle, rapide, inépuisable.

A ceux qui, malgré les facilités de la locomotion moderne, ne voyagent pas encore, retenus par des soins, des devoirs, des affections, l'héliographie amène à domicile les pays les plus éloignés avec leurs horizons, leurs villes, leurs monuments, leurs plantes, leurs types et leurs costumes, — et l'on peut se fier à elle! Son témoignage est toujours irrécusable; elle voit tout, n'omet rien, n'a jamais de négligence, ne se fatigue pas; son impression instantanée défie la patience de l'artiste le plus consciencieux. Tâchez, la loupe en main, de la prendre en défaut, et vous la poursuivrez sans l'atteindre jusque dans l'infini du détail. Le soleil dicte : elle écrit; et qui oserait accuser le soleil d'imposture — *Solem quis dicere falsum audeat?*

L'Égypte, la Grèce, l'Italie, la France, l'Espagne, d'autres contrées encore, ont vu leurs trésors d'art reproduits et popularisés par l'héliographie, dont les documents ont la valeur de pièces historiques. Grâce à elle, le savant dans son cabinet peut lire les pages hiéroglyphiques de Philæ, de Karnac, sans craindre une erreur de transcription; l'artiste, dans son atelier, admirer de confiance les merveilles d'Athènes, de Rome, de Florence et de Venise. Ce qui a été fait pour ces régions classiques en quelque sorte, nous venons le tenter pour la Russie, cette terre plus neuve, si riche en chefs-d'œuvre, moins connus peut-être, mais aussi dignes de reproduction.

Sans doute des travaux de ce genre ont été essayés déjà, mais partiels, n'embrassant qu'une branche de l'art, se bornant à la monographie d'un édifice ou d'une galerie ; notre publication plus large, plus générale, plus synthétique, donnera maintenant une idée complète des trésors d'art de la Russie ancienne et moderne. Elle révélera aux étrangers et retracera aux nationaux les églises, les palais, les monuments, les statues, les saintes images, les tableaux, les antiquités, les couronnes, les armures, les joyaux et les splendeurs de toute sorte que renferme ce vaste empire.

Désirant imprimer un cachet de certitude absolue à nos reproductions de monuments et d'objets d'art, nous avons préféré l'héliographie au burin et au crayon, dont la fidélité peut toujours être suspectée, et qui, même avec un grand talent, altèrent plus ou moins le caractère ou le style de la chose représentée.

Les planches seront accompagnées d'un texte explicatif et critique, décrivant les aspects que l'héliographie aura négligés, racontant ce qu'elle n'a pu dire, la complétant sans faire double emploi avec elle, colorant les purs dessins qu'elle trace des teintes de la nature.

Ce projet d'ouvrage longtemps mûri a été soumis à l'auguste approbation de SA MAJESTÉ L'EMPEREUR ALEXANDRE II, qui a daigné ne pas la lui refuser et a bien voulu, en nous accordant un privilège exclusif, nous permettre de le réaliser.

A cette insigne faveur est venue s'en joindre une autre non moins précieuse : dans Sa haute bienveillance SA MAJESTÉ L'IMPÉRATRICE MARIE ALEXANDROVNA a gracieusement accepté la dédicace de l'ouvrage.

Une publication entreprise sous de tels auspices impose, nous le savons, de grands devoirs. Nous espérons n'en avoir négligé aucun; tous les moyens de succès ont été réunis par nous.

MM. THÉOPHILE GAUTIER et RICHEBOURG assurent par leur collaboration la réussite de cette œuvre difficile, impossible peut-être sans eux.

Tout le monde reconnaît THÉOPHILE GAUTIER pour un des écrivains les plus compétents en matière d'art qui tiennent la plume aujourd'hui. Son aptitude spéciale, ses travaux longs et consciencieux, ses connaissances théoriques et pratiques, son sentiment élevé du beau, donnent à ses jugements force d'autorité. Chargé au *Moniteur* de la *Revue des Beaux-Arts*, il fait preuve chaque jour d'une certitude de goût, d'une sagacité d'observation, d'une finesse d'aperçus, d'une puissance de couleur et d'un éclat de style qu'on trouve rarement réunis au même degré : sous l'écrivain se devine le peintre, comme sous le critique se révèle le poëte.

Qui n'a lu ses voyages en Espagne, en Angleterre, en Italie, en Turquie, en Grèce, admirable succession de tableaux variés et pittoresques qui présentent à l'imagination, on pourrait même dire aux yeux, tant leur dessin est précis, leur coloris vif, leur relief puissant, les spectacles splendides ou curieux qu'il a rencontrés. Dans ces livres qui ouvrent une nouvelle ère aux récits de voyage, chaque pays a sa physionomie, son caractère, sa couleur, et même son climat; l'on y a chaud, l'on y a froid selon la latitude ; dépouillant sa personnalité, l'auteur nous fait voir directement la nature. Ses phrases sont des miroirs promenés qui ont gardé le reflet des choses. M. THÉOPHILE GAUTIER ne fera

pas, on peut en être certain d'avance, une aride nomenclature ; il écrira sur l'art en Russie à toutes les époques des pages étincelantes que M. RICHEBOURG, joignant à un beau livre un merveilleux album, enrichira de deux cents illustrations d'une magnificence exceptionnelle.

A l'abri du haut patronage qui s'étend sur lui, et avec de tels éléments de bonne exécution, on peut annoncer hardiment le succès d'un volume dont le fond offre par lui-même un intérêt général et qui doit éveiller, par la glorification des trésors d'art de la patrie russe, de vives sympathies nationales, bien qu'il soit l'œuvre d'étrangers. Mais le voyageur qui vient explorer un pays n'est-il pas plus frappé de ce qu'il y rencontre que les habitants mêmes, chez qui l'habitude peut avoir émoussé l'admiration et que d'autres soins bien légitimes préoccupent d'ailleurs? Notre but est de faire connaître à l'Europe et au monde, dans la langue la plus universellement acceptée, des merveilles que l'on visite encore trop rarement et vers lesquelles nous espérons diriger l'attention des amis du beau. Nous comptons beaucoup, pour l'accomplissement de cette tâche difficile, sur le concours bienveillant des savants, des artistes et des amateurs russes, dont les renseignements et les indications seront toujours bien accueillis. Ils savent mieux que nous, quel que soit notre zèle, les richesses de leur pays. Ainsi comprise, et avec cette aide hospitalière qui nous a été donnée déjà et qui nous sera continuée, nous osons le croire, notre publication deviendra une galerie sans rivale où chaque belle chose célèbre, découverte ou révélée, aura sa place.

L'œuvre se partagera naturellement en deux grandes divisions, Saint-Pétersbourg et Moscou. Notre première

livraison contiendra Saint-Isaac avec son dôme d'or, ses monolithes de granit, ses portes et ses frontons de bronze, son éblouissant iconostase constellé de pierres précieuses, soutenu de colonnes en malachite et en lapis lazuli, ses mosaïques de style byzantin, ses peintures, ses anges dorés, et tout son luxe, dont on ne peut blâmer l'excès puisqu'il a Dieu pour objet. Après la maison du Seigneur viendra la maison du Tzar, le palais d'Hiver aux salles de marbre et d'or, aux trônes étincelants, aux immenses dressoirs chargés de vases et de plats en argent et en vermeil; ensuite nous passerons à l'Hermitage, si rempli de tableaux, de statues, de médailles et d'antiquités. Tsarskoé-Sélo, Péterhoff, Gatchina et les autres résidences impériales verront bientôt leurs richesses reproduites; le palais de la Grande-Duchesse MARIE nous prêtera ses marbres de Canova, les *trois Grâces* et la *Madeleine agenouillée*, ses *Portraits* de famille d'un si haut intérêt historique, ses tableaux de maître et ses intérieurs d'un goût exquis; nous puiserons aussi dans les églises, les chapelles, les demeures somptueuses, les galeries particulières contenant quelque chef-d'œuvre national ou étranger; nous ne traçons pas d'avance un plan trop rigoureux pour laisser une place aux trouvailles heureuses, aux découvertes inespérées.

Moscou nous offre une mine non moins riche que Saint-Pétersbourg. Le goût national y brille sans mélange. Le Kremlin, ce prodigieux amas d'églises, de palais, de tours, nous fournira bien des planches curieuses et pittoresques : la porte du Sauveur, la tour d'Ivan Vélikij, l'église du Saint-Sauveur, le palais de Nicolas, le Téréma, le monastère de l'Ascension, la

tour de Boris, la porte de Troitskoï. En dehors des murs du Kremlin, nous certifierons, par des photographies, cette bizarre et splendide église de Vassili-Blagennoi qui semble un rêve, et qu'on prendrait, sans la croix et la neige de ses dômes bulbeux, pour une pagode de Lahore ou de Bénarès. Nous ferons croire, car le daguerréotype ne ment pas, l'Europe étonnée à ces trésors des Patriarches et du Palais, immense entassement d'or, de perles, de saphirs, d'émeraudes, de diamants, de couronnes, de mitres, d'ornements sacerdotaux, d'armes, de vases, d'aiguières, de joyaux de toute sorte, à faire paraître pauvre le fabuleux trésor d'Haroun-al-Raschid. Nous irons à Troïtza, à ce couvent de Saint-Serge, monastère-forteresse, où les iconostases n'ont plus de place pour admettre les pierreries, où les perles sans emploi se mesurent au boisseau, ou les livres liturgiques ont des reliures d'or incrustées d'émaux et de camées d'un prix inestimable, et qui lance vers le ciel tant de coupoles et d'aiguilles dorées, étoilées, peintes d'azur et de sinople. Nous tâcherons de détacher de leur fond d'or, de vermeil et d'argent, les images vénérées des Madones et des Saints, dessinées pieusement par l'artiste d'après les traditions byzantines du mont Athos, et dont les lignes hiératiques gardent, dans leur immuabilité séculaire, un caractère si profondément religieux.

En un mot, nous ne négligerons rien pour faire de notre livre un monument digne des merveilles qu'il se propose de reproduire et des noms augustes inscrits sur son frontispice.

L'ouvrage, imprimé sur papier grand aigle, paraîtra par livraisons composées de 12 planches et de 24 pages

de texte. — Prix de chaque livraison : 100 francs. — La première livraison est en vente : elle contient *Saint-Isaac*.

On souscrit : à Paris, chez Gide, éditeur, 5, rue Bonaparte ; à Saint-Pétersbourg, chez MM. Beggrow, Cluzel, Dufour, J. Issakoff, B. Issakoff, Velten ; à Moscou, chez MM. Gautier, Krogh ; à Leipzig, chez M. T. O. Weigel ; à Wiesbaden, chez M. Kreidel ; et chez les principaux libraires de France et de l'étranger.

Paris, imprimerie de J. Claye, rue Saint-Benoît, 7.

Voici, maintenant, l'article d'Édouard Thierry dont nous avons parlé plus haut, dans lequel il annonçait cet ouvrage aux lecteurs du *Moniteur* :

Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne, par Théophile Gautier. 1re livraison, six feuilles in-folio, imprimées par Claye sur papier grand aigle, avec planches héliographiques par Richebourg. — Paris, Gide, libraire ; Saint-Pétersbourg, Carolus Van Raay, éditeur. 1859.

Maintenant, je vais dire à ceux qui nous lisent pourquoi notre Théophile Gautier — et le leur — était allé cet hiver en Russie. — Pour voyager? répond quelqu'un. C'est une raison, sans doute. Théophile Gautier n'en avait pas d'autre, lorsqu'il a fait son voyage en Espagne, son voyage en Italie, en Afrique, en Grèce, à Constantinople, ses promenades en Angleterre, en Belgique et en Hollande. L'hirondelle n'a pas besoin de connaître les saisons. A un moment donné, quelque chose lui manque où elle est ; je ne sais quoi l'attire où elle n'est pas, et elle s'envole. Théophile Gautier est de la nature

des hirondelles. Un malaise dont il a souvent parlé le prend tout à coup. L'air dans lequel nous vivons le gêne, et il part. Il va respirer ailleurs. Il va voir. C'est un besoin de ses poumons et de ses yeux. Il a besoin de changer d'atmosphère, mais il a encore plus besoin de changer de spectacle.

Dieu l'a fait spectateur par excellence. Il emporte sa lorgnette, et le paysage peut lui montrer toute la suite de ses horizons changeants ; le ciel, tous les caprices du vent et du soleil dans les nuages ; la mer toutes les nuances et tout le jeu renversé du ciel ; les villes, leurs rues larges ou étroites, leurs monuments, leurs musées, leurs marchés querelleurs et leurs églises silencieuses ; il regarde ; il voit tout, il saisit tout, ensemble et détail ; tout se fait tableau et panorama, mieux encore, symphonie de formes et de couleurs dans son esprit ; quand il revient, la symphonie n'a plus qu'à s'écrire ; elle s'appelle *Tra-los-montes*, *Zigzags*, *Italia*, *Constantinople*. Impressions de voyage d'un goût et d'un attrait particulier : l'impression charmante, l'impression complète, impression du départ, du chemin, du gîte, du ciel et du climat, est pour le lecteur. Quant au voyageur, il est si bien l'œil de son récit qu'il ne se voit jamais lui-même.

Nos lecteurs n'ont pas oublié les onze feuilletons que Théophile Gautier leur a envoyés directement de Saint-Pétersbourg. Quand on a reçu de pareilles lettres, on les garde. C'était un souffle piquant de l'hiver russe qui nous arrivait par la poste à Paris. Sans les lundis du *Moniteur*, avec une température de printemps, nous aurions perdu le souvenir du givre et de la neige. Le feuilleton du lundi paraissait ; en le lisant on avait un

charmant frisson de l'esprit. On regrettait presque l'hiver absent. On aurait voulu savoir si on avait mal jugé jusque-là le plaisir de l'onglée ; si le froid n'avait pas en effet sa volupté et sa fraîche ivresse. Une vive gelée eût été bien venue. Quatorze degrés seulement, et, au sortir de l'Opéra, toutes les voitures armoriées auraient monté, en se dépassant, vers le bois de Boulogne, pour aller aussi faire frapper le champagne dans *les Iles*. On commençait à comprendre la mollesse de ces pauvres rennes que la moiteur énerve à seize degrés au-dessous de zéro et que leur maître ranime par moments en les frottant de neige. Quel joli livre que celui-là, quand il sera imprimé ! Théophile Gautier serait allé à Saint-Pétersbourg et n'aurait rapporté que lui, qu'il n'aurait pas encore perdu son voyage.

Mais il en a rapporté bien autre chose, et l'autre chose la voici : c'est cet ouvrage magnifique qui commence et qui n'a encore que vingt pages. Ce sont ces six feuilles lourdes et solides à la main, qui contiennent déjà la moitié d'un in-dix-huit et qui ne sont que la seizième partie de toute la publication.

Voilà ce que notre cher et excellent collaborateur est allé faire à Saint-Pétersbourg ; il est allé y recueillir les notes d'un grand travail qui sera son chef-d'œuvre et qui s'appelle *Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*.

Le monde que nous habitons est en train de se renouveler ; mais il est encore le vieux monde. La race de Deucalion, née de la pierre, tient toujours au sol d'où elle est sortie. Le globe lui-même changera plus tôt qu'elle. Les montagnes se percent, le niveau de la vallée monte, le chemin court sans s'arrêter, au-dessus

et au-dessous des anciens obstacles ; mais l'homme regarde courir le chemin. La locomotive, avec son panache de fumée qui s'enfonce dans le coteau, emporte le wagon relativement vide. Qu'importe? Le signal du mouvement universel est donné. Des courants mystérieux vont d'un bout à l'autre du rail et mêlent invisiblement l'esprit des peuples. Avant qu'ils aient pris l'habitude de se visiter, ils se connaissent. Ils communiquaient déjà incomplètement les uns avec les autres par les livres, par les écrits des voyageurs et les arts du dessin; mais un art nouveau, dont la découverte répond à la locomotion par la vapeur, comme celle de l'imprimerie à la grande navigation, leur donne le moyen de communiquer plus sûrement encore; l'héliographie les montre les uns aux autres, de visage à visage.

L'héliographie, c'est le témoignage que les choses se rendent à elles-mêmes et par leur propre forme. Le crayon invente, la gravure interprète; la photographie ne peut ni inventer ni interpréter, elle reproduit et elle prouve. L'image qui se fixe sur la plaque sensibilisée, c'est l'objet lui-même qui la dessine en se regardant. Il la compose avec toute la lumière qui le revêt et avec tous les rayons imperceptibles qu'il renvoie. Aucun n'y manque. Comme dans la nature, ce que le regard seul ne découvre pas, la loupe le découvre sur l'épreuve héliographique. Il n'y a pas là de surprise et de trompe-l'œil, c'est la vérité à toutes les profondeurs de la vérité.

Avec l'épreuve photographique, l'homme peut se dispenser d'aller à la montagne, c'est la montagne qui vient à lui. Le paysage et les édifices se déplacent ; les

extrémités du monde se réunissent dans un carton ou sur quelques pieds de mur. Encore une fois, l'image enlevée par le soleil n'est pas un à peu près et une adroite surprise, c'est la forme la plus subtile de la réalité. Avoir une vue photographique de Jérusalem, c'est avoir une relique impondérable du sol, des oliviers et des ruines de la terre sainte. L'héliographie remplace pour le savant l'échantillon unique qui manque à son cabinet; elle frappe comme une monnaie qui mobilise la valeur des anciennes collections. Elle établit pour les curiosités, pour les objets d'art et d'étude, un nouveau commerce d'échange.

La Russie devait entrer dans ce commerce d'ordre supérieur. Elle a des richesses de tous les genres, que le reste de l'Europe ne connaît pas, et qu'elle nous invite à connaître. Saint-Pétersbourg n'est guère plus loin de Paris que ne l'était Marseille au commencement du siècle. Théophile Gautier n'a pas mis cinq jours à en revenir, et la distance s'abrégera encore quand le télégue aura disparu devant la vapeur. Enfin, avant que les touristes du Midi se décident à diriger leurs pérégrinations vers le Nord, l'héliographie peut donner à la race latine le spécimen irrécusable des dernières splendeurs de l'art byzantin et des grandes choses que l'art moderne a déjà réalisées dans les deux capitales de la Russie. Une entreprise s'est formée pour faire une œuvre nationale, pour publier le catalogue photographique des tableaux, des statues, des merveilles d'architecture et d'orfèvrerie qu'envoie la patrie russe au concours des peuples artistes; mais une telle œuvre ne pouvait être nationale qu'à la condition d'être en même temps européenne; il fallait que le texte en fût écrit

dans la langue la plus familière à toutes les villes studieuses, par un homme qui eût une longue et universelle autorité sur toutes les questions du beau, qui fût un critique et un juge expert, mieux encore, un peintre et un poète, qui pût ajouter à la photographie ce qui lui manque, la couleur, le chatoiement et le rayon, qui fût l'intelligence et la vie de l'image morte, l'âme rendue au spectre des choses. L'éditeur des *Trésors d'art de la Russie* a choisi Théophile Gautier.

Il y a toujours un si bon moyen de bien choisir, qui est de laisser faire la renommée, le temps ou la distance! on ne se trompe pas de loin sur la célébrité. Le vrai point pour voir à leur rang les artistes et les écrivains, est de se tenir hors de leur siècle ou hors de la frontière.

La première livraison des *Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne* prouve que la renommée a encore bien choisi cette fois. Elle ne contient (la livraison) que la description de l'église Saint-Isaac, mais une description complète, minutieuse, achevée dans ses derniers détails, telle que pourrait la souhaiter l'architecte le plus scrupuleux, telle aussi que peuvent la désirer et l'attendre des lecteurs moins sévères, plus curieux des effets pittoresques du récit, de l'agrément et de l'heureuse invention du style, c'est-à-dire la grande majorité des lecteurs, le public intelligent et délicat de Théophile Gautier.

Il y avait pour l'auteur des *Trésors d'art de la Russie* bien des exigences diverses à satisfaire, et il les connaissait d'autant mieux que la plus pressante, celle qui contenait toutes les autres, était la sienne. Coloriste brillant et libre, il se trouvait pour la première fois

devant un monument à décorer. Ce monument ne lui appartenait pas comme son feuilleton, comme l'in-dix-huit de Michel Lévy, de la Librairie nouvelle, de Poulet-Malassis et de de Broise ; c'était l'in-folio officiel, l'édifice qu'une noble et généreuse nation, sous le patronage de son souverain, élève à la gloire publique.

Il sentait que son travail entrait dans les conditions de la peinture murale, que son style devait se régler sur l'ordonnance de l'imposant format, prendre la tranquille ampleur des grandes lignes, la netteté de la page lumineuse et du beau caractère typographique ; il sentait, d'un autre côté, qu'il devait à l'œuvre tout son talent, qu'il n'avait pas été appelé pour n'y mettre que la moindre part de lui-même, qu'il n'avait pas seulement à respecter la solennelle dignité du livre, mais à voir tout ce qu'il sait voir, à écrire comme il sait écrire, à faire aimer ce qu'il aime, à faire comprendre ce qu'il devine, à être une lumière, un foyer d'étincelles, à rivaliser avec la prodigieuse opulence de la tradition byzantine, avec ces trésors de l'art gréco-chrétien qui sont de véritables trésors, écrins d'or et de pierreries, à dire le « Sésame, ouvre-toi ! » et à produire un effet d'éblouissement dans toute l'Europe.

Voilà ce que Théophile Gautier s'est proposé sans trop d'inquiétude, avec plusieurs autres choses encore, comme d'être un critique sûr et bienveillant, de beaucoup louer et de ne louer qu'à propos, de faire connaître les artistes comme les œuvres, d'apprécier les talents, de populariser les noms qui n'étaient pas encore arrivés jusqu'à nous, et, dans ce programme si compliqué, il a réussi partout à la fois, en fondant toutes les habitudes et toutes les variétés de son talent ensemble.

C'est notre Théophile Gautier, celui de l'*Exposition de* 1855, ou du *Salon* de cette année, avec plus de précision, plus de sobriété et de réserve. A lire sa description de Saint-Isaac, on sent qu'il n'est pas dans un musée mondain, dans une galerie bruyante où la critique suit en jouant les muses profanes. Il est dans un temple plein d'une religion profonde et silencieuse. Il regarde des tableaux où la peinture est de la foi. Ce qu'il raconte, en les décrivant, tient à la doctrine du salut. Sa parole est simple, courte; il passe vite, de peur de toucher familièrement aux choses saintes; mais il relève son sobre récit d'un mot qui rappelle à chaque instant la majesté du lieu.

Je ne puis pas analyser cette première livraison des *Trésors d'art*. On abrège un roman, une nouvelle, une comédie; abréger la description d'une église, à quoi bon? Ce n'est pas de l'église Saint-Isaac que je voudrais donner l'idée à nos lecteurs, c'est du travail de Théophile Gautier. En pareil cas, ce me semble, abréger c'est détacher une page, et j'en prends une.

Après avoir exposé brièvement l'histoire de l'édifice, après avoir justement loué l'architecte français, M. Ricard de Monferrand, qui eut le bonheur de commencer et d'achever lui-même cet immense édifice, après en avoir indiqué le plan général avec une précision linéaire de géomètre et de théoricien, Théophile Gautier se refait peintre et coloriste. Il ne mesure plus la courbe du dôme et l'angle des frontons, il s'éloigne de l'église comme on s'éloigne d'un tableau pour se mettre au point d'intensité des tons, pour jouir de l'ensemble et de l'harmonie des teintes. L'effet peut être magique, je le crois; le style ne l'est pas moins. Le lecteur va recon-

naître une prose qu'il aime; elle reconnaît aussi cette place où elle vient tout naturellement. C'est de la prose du lundi qui se trompe de jour, mais qui ne se confondra pas, malheureusement, avec celle du mardi[1].

. . . .

Si l'espace le permettait, je citerais encore un passage, la description de l'iconostase, « ce mur de saintes images enchâssées dans l'or, qui dérobe les arcanes du sanctuaire, » ou plutôt, pour varier le ton, la délicate appréciation des artistes qui ont mis dans ce magnifique panthéon du nord l'œuvre de leur palette ou de leur ciseau. La Russie aime leurs noms; mais nous n'en connaissions encore que quelques-uns. Dès aujourd'hui nous commençons à les connaître tous : Vitali et le baron Klodt, Laganowski, Bouilli et Salemann; Ch. Bruloff, dont nous avons vu à une de nos expositions *le Dernier jour de Pompéi;* Bruni, Théodore Bruloff, Pietro Bassine, Nikitine, Zazonoff, Pluchart, Schébouïef, Alexiuff, Savioloff, Ris, de Neff, Mussini, Givago, Chamchine, Dorner, Moldawski, Maïkoff, et parmi eux Steuben et Lemaire. J'en ai passé peut-être; mais cet humble feuilleton n'est pas le livre d'or de la Russie. Ce livre d'or, c'est ce volume sans pair dont les six premières feuilles viennent de paraître. La description de Saint-Isaac l'ouvre avec une grande solennité. Après Saint-Isaac, l'éditeur nous promet le palais d'Hiver du tsar, le palais de l'Hermitage, Tsarskoé-Sélo, Péterhoff, Gatchina et les autres résidences impériales, les marbres de Canova et les chefs-d'œuvre de peinture qui appartiennent à la grande-duchesse Marie, le Kremlin,

1. Nous coupons ici la partie citée, qui se trouve dans le *Voyage en Russie.*

« ce prodigieux amas d'églises, de palais et de tours, » l'église de Vassili-Blagennoi, le couvent de Saint-Serge, « monastère-forteresse où les iconostases n'ont plus de place pour admettre les pierreries, où les perles sans emploi se mesurent au boisseau ; » bien d'autres choses encore, sans compter la part faite à l'imprévu. Ce qui est certain, c'est que la Russie aura un livre digne d'elle, digne du patronage de l'empereur Alexandre II et digne de l'impératrice Marie Alexandrovna, qui a bien voulu en accepter la dédicace.

Si la publication des *Trésors d'art de la Russie* eût été possible il y a un siècle, c'était Diderot qui en aurait écrit le texte. L'héritage de Diderot revenait naturellement à son petit-fils en ligne directe, au légitime continuateur de ses *Salons*, à Théophile Gautier, — et à la France.

L'ouvrage entier sera terminé dans deux ans et demi. Il aura coûté quatre cents roubles, c'est beaucoup et ce n'est rien. Seize cents francs ne payent pas même les deux cents épreuves photographiques de Richebourg. Et le texte de Théophile Gautier, ces quatre cents pages excellentes, ce chef-d'œuvre d'érudition et de style, qui le payera? — Ce sera un jour l'affaire de l'Académie.

1625 bis. **Exposition de 1859. VI. M. Eugène Fromentin.** *Le Moniteur universel*, 28 mai 1859. Un fragment de cet article, relatif au tableau de Fromentin : *Audience chez un Khalifat* (*Sahara*), a été réimprimé la même année dans la troisième livraison de *l'Album*, recueil de dessins, tableaux, etc., publié par M. Louis Martinet.

1626. Théatre-Français : **Madame Arnould-Plessy dans Adrienne Lecouvreur**. — Gymnase : **Une Preuve d'amitié**. *Le Moniteur universel*, 30 mai 1859.

1626 bis. Exposition de 1859. VII. MM. Belly; Berchère; Gustave Boulanger; Pasini. *Le Moniteur universel*, 3 juin 1859.

1627. Exposition des œuvres d'Ary Scheffer. *Le Moniteur universel*, 5 juin 1859.

1627 bis. Exposition de 1859. VIII. MM. Bida; Valerio; Th. Frère; Thomas; Gauthier; Ziem; E. Giraud; Anton Dumas; Zo; Dauzats. *Le Moniteur universel*, 11 juin 1859.

1628. Théatre-Français : Le vieux Célibataire. — Gaîté : La Veille de Marengo. — Porte-Saint-Martin : reprise de Pierre le Noir. — Ambigu : reprise des Mousquetaires. *Le Moniteur universel*, 13 juin 1859.

1628 bis. Exposition de 1859. IX. MM. Picou; Mazerolles; Daniel Casey; Lévy; Michel Dumas; J. Duval Le Camus; Meynier; Pichon; Magaud. X. MM. Landelle; Benédict Masson; Laemlein; Nègre; Romain Cazes; Eugène Gluck; Glaize fils. *Le Moniteur universel*, 16 et 18 juin 1859.

1629. Théatre-Français : reprise du Mariage de Figaro. — Gymnase : Le Baron de Fourchevif. — Palais-Royal : Le Banquet des Barbettes. — Vaudeville : reprise de la Vie de bohème. — Porte-Saint-Martin : Les Gymnastes. — Cirque de l'Impératrice : Les Virtuoses comiques. *Le Moniteur universel*, 20 juin 1859.

1629 bis. Exposition de 1859. XI. MM. Clésinger; Puvis de Chavannes; Lambron; Chaplin; Sieurac; Foulongne. XII. MM. Yvon; Pils; Bellangé; Devilly; Paternostre; Waschmuth; Protais. *Le Moniteur universel*, 23 et 25 juin 1859.

1630. Th. des Variétés : reprise du Petit-Poucet. — Le Pré Catelan (: Danseurs espagnols). — La fête des lanternes à Neuilly. *Le Moniteur universel*, 27 juin 1859.

1630 bis. Exposition de 1859. XIII. MM. Rigo; Alexandre Desgoffe; E. Faure; Lenepveu; Hugues Merle; Stéphane Baron; Célestin Nanteuil; Jean Aubert; Ranvier. XIV. MM. Muller; Cabanel; de Launay; Rudolph Lehmann. *Le Moniteur universel*, 29 juin et 1er juillet 1859.

1631. GYMNASE : **Rosalinde.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **La Voie sacrée.** *Le Moniteur universel*, 5 juillet 1859.

1631 bis. **Exposition de 1859. XV. MM. Penguilly L'Haridon; Henri Baron; Voillemot. XVI. MM. Breton; Bonvin; Brion; Laugée; Armand Leleux; Adolphe Leleux; Baudit; Hédouin; Millet.** *Le Moniteur universel*, 6 et 7 juillet 1859.

1632. THÉATRE-FRANÇAIS : **reprises du Philinte, de Molière, et de : la Joie fait peur.** — (**Reprises partout :**) GYMNASE : **Paméla Giraud.** — VAUDEVILLE : **Les Filles de marbre.** — GAÎTÉ : **Madeleine; les Paysans.** *Le Moniteur universel*, 11 juillet 1859.

1632 bis. **Exposition de 1859. XVII. MM. Hippolyte Flandrin; Henri Lehmann; Ricard; Winterhalter; Lagier; madame O'Connell; M. Gabriel Tyr.** *Le Moniteur universel*, 13 juillet 1859.

1633. THÉATRE-FRANÇAIS : **Madame Arnould-Plessy dans Lady Tartuffe.** — PALAIS-ROYAL : **La Fête des loups.** *Le Moniteur universel*, 18 juillet 1859.

1633 bis. **Exposition de 1859 XVIII. MM. Gendron; Louis Boulanger; Toulmouche; Trayer; Vetter; Carraud; Guillaume; Marchal; Bonnegrâce; Luminais; Amand Gautier; Sturler; madame Henriette Bertaut; MM. Comte; Lechevalier-Chevignard; madame Henriette Browne.** *Le Moniteur universel*, 20 juillet 1859.

1634. THÉATRE-FRANÇAIS : **madame Arnould-Plessy dans Un Caprice.** — Th. des VARIÉTÉS : **Un Fait-Paris.** *Le Moniteur universel*, 25 juillet 1859.

1634 bis. **Exposition de 1859. XIX. MM. Mottez; Diaz; Hillemacher; Magy; Tissot; Feyen-Perrin; Fauvelet; Chavet; Fichel; Ruiperez; Dufourmantelle; Montfallet; Plassan; Pécrus; Pezous; Blaise Desgoffes; Godefroy Jadin; Philippe Rousseau; Palizzi; Loubon.** *Le Moniteur universel*, 29 juillet 1859. Un fragment de cet article, relatif au tableau de M. James Tissot : *Promenade dans la neige*, a été réimprimé

la même année dans la quatrième livraison de *l'Album*, recueil de dessins, tableaux, etc., publié par M. Louis Martinet.

1635. VAUDEVILLE : **Les Femmes honnêtes.** — AMBIGU : **Le Secret de famille; Pongo.** *Le Moniteur universel*, 1er août 1859.

1635 bis. **Exposition de 1859. XX. MM. Knaus; Henneberg; Heilbuth; Oswald Achenbach; Hamman; Leighton. XXI. M. Swertschcoff; madame Gagiotti Richards; M. Stevens; mademoiselle Aïta de la Penuela; MM. Brendel; Van Muyden; Lamorinière; Lies; Lanfredini ;(Knyff); Herbstoffer; Aker; Xavier de Kock; Schmitson; Zichy.** *Le Moniteur universel*, 3 et 6 août 1859.

1636. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Collatéral; Mort de Firmin.** — GAÎTÉ : **Les Pirates de la Savane.** — CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE. *Le Moniteur universel*, 8 août 1859.

1636 bis. **Exposition de 1859. XXII. MM. Troyon; Schutzenberger; Lafitte; Haffner; Brown; de Balleroy; Salmon; Michel; Lambert; Auguste Bonheur; madame Peyrol.** *Le Moniteur universel*, 15 août 1859.

1637. **La fête du 15 août.** *Le Moniteur universel*, 16-17 août 1859.

1638. GYMNASE : **Le Brigadier Feuerstein; Risette.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Chevaliers du Pince-nez.** — THÉATRE DU CIRQUE : **Cri-cri.** *Le Moniteur universel*, 22 août 1859.

1638 bis. **Exposition de 1859. XXIII. MM. Bellel; Corot; Aligny; Desgoffes; Cabat; Paul Flandrin; Saltzmann.** *Le Moniteur universel*, 25 août 1859. Un fragment de cet article, relatif au tableau de Corot : *Paysage avec figures*, a été réimprimé la même année dans la quatrième livraison de *l'Album*, recueil de dessins tableaux, etc., publié par M. Louis Martinet.

1639. THÉATRE-FRANÇAIS : **reprise du Joueur.** — CIRQUE DE L'IMPÉRATRICE : **Débuts.** *Le Moniteur universel*, 29 août 1859.

1640. **École des Beaux-Arts : Concours pour le Grand Prix de sculpture.** *Le Moniteur universel*, 3 septembre 1859.

1640 bis. **Exposition de 1859. XXIV. MM. Daubigny ; Théodore Rousseau ; Blin ; Français ; Lambinet ; Paul Huet ; Hagemann ; Desjobert ; Flers ; Jules André ; Pron ; Anastasi ; Isabey ; Lepoitevin.** *Le Moniteur universel*, 4 septembre 1859.

1641. ODÉON : **Un Portrait de maître ; Noblesse oblige.** — GYMNASE : **Un Ange de charité.** — VAUDEVILLE : **reprise de la Marâtre.** — Th. des VARIÉTÉS : **Paris hors Paris.** — AMBIGU : **reprise de : le Vieux Caporal.** *Le Moniteur universel*, 5 septembre 1859. Théophile Gautier cite dans cet article un long fragment de son feuilleton de *la Presse* du 29 mai 1848, sur *la Marâtre*.

1642. **École des Beaux-Arts ; Concours pour le Grand Prix de gravure en médailles.** *Le Moniteur universel*, 9 septembre 1859.

1643. THÉATRE-FRANÇAIS : **Iphigénie en Aulide.** — PORTE-SAINT-MARTIN : **La Jeunesse de Louis XI.** — PALAIS-ROYAL : **Les Turlutaines de Françoise ; Les Méli-Mélo de la rue Meslay.** *Le Moniteur universel*, 12 septembre 1859.

1644. **École des Beaux-Arts ; Concours pour le Grand Prix d'architecture.** *Le Moniteur universel*, 18 septembre 1859.

1645. GYMNASE : **Marie, ou les Trois époques.** *Le Moniteur universel*, 19 septembre 1859.

1646. **Ce que disent les hirondelles, chant d'automne.** *Le Moniteur universel*, 19 septembre 1859. Ces vers, dont une version autographe porte pour titre : *Le Départ des hirondelles, chant d'Automne*, sont entrés, en 1863, ayant pour sous-titre : *Chanson d'automne*, dans la quatrième édition d'*Émaux et Camées* (publiée sous le titre de *Poésies Nouvelles*), et depuis ils n'ont plus quitté cet ouvrage. En 1873, ils sont entrés aussi dans l'*Anthologie des Poètes français*, publiée chez Lemerre ; de plus, Théophile Gautier en a cité lui-même deux

strophes avec une variante dans son article du *Journal Officiel* sur *Fortuny* (mai 1870), et la pièce tout entière dans *la Nature chez elle*. Elle est encadrée, dans la revue des théâtres qui l'a publiée d'abord, par un commentaire charmant, que nous allons reproduire ici presque tout entier avec la pièce; seulement nous la citerons avec des variantes inédites :

. . . .

En regardant par la fenêtre près de laquelle notre table est installée les peupliers qui se balancent à la brise, comme des gens polis saluant d'une manière amicale une personne de connaissance, et les arbres du jardin, naguère encore de ce vert épinard tant reproché aux paysagistes et maintenant nuancé de teintes jaunes et rousses, notre attention a été attirée par l'agitation extraordinaire des hirondelles tourbillonnant sur le toit de la maison voisine. Elles semblaient affairées, elles allaient et venaient, babillant avec volubilité. Nous les avons écoutées tout en rêvant, et le sens de leurs petits cris s'est révélé peu à peu à notre compréhension. Nous nous sommes mis à transcrire leurs gazouillements de la façon la plus exacte possible. Dupont de Nemours n'a-t-il pas écrit les paroles de l'air que chante le rossignol ? S'il y a des fautes dans notre traduction, considérez qu'il n'existe pas encore de dictionnaire pour la langue des oiseaux, et que nous n'avons pu y chercher les mots d'un sens douteux ou d'une acception rare. Toutefois, nous pensons ne pas nous être trompé de beaucoup. Notre version est presque toujours littérale; nous l'avons montrée à une hirondelle tombée dans notre chambre par la cheminée, et elle n'en a pas paru mécontente.

CE QUE DISENT LES HIRONDELLES.

Chant d'automne.

Déjà plus d'une feuille sèche
Craque sur les gazons jaunis;
Soir et matin, la brise est fraîche,
Les beaux jours, hélas, sont finis!

On voit s'ouvrir les fleurs que garde
Le jardin, pour dernier trésor :
Les dahlias, portant cocarde,
Et la rose d'Inde aux tons d'or[1].

La pluie au ruisseau fait des bulles;
Les hirondelles sur le toit
Tiennent des conciliabules :
Voici l'hiver, voici le froid!

Elles s'assemblent par centaines,
Se concertant pour le départ.
L'une dit : « Oh! que dans Athènes
Il fait bon sur le vieux rempart!

Les métopes et les corniches
Vous offrent de si doux abris;
Les boulets ont creusé des niches
Si commodes, dans les débris!

Ou bien à Bagdad j'ai ma chambre
Peinte de cinabre et de vert,
Pour passer chaudement décembre,
Dans un café toujours ouvert;

1. Autre variante :

Et l'aster, sa couronne d'or.

A leurs chiboucks, accoutumée,
Des Turcs accroupis sur les bancs,
Comme un éclair dans la fumée,
Mon aile effleure les turbans. »

Celle-ci : « J'habite un triglyphe,
Au fronton d'un temple, à Balbek.
Je m'y suspends avec ma griffe
Sur mes petits au large bec. »

« Quant à moi, voici mon adresse :
Smyrne, rue aux roses ; un mur
Au midi, dans l'angle où se dresse[1]
Un noir cyprès rayant l'azur. »

Celle-là : « J'ai pour faire halte,
Gagnant l'Égypte au ciel de feu,
Ces blanches terrasses de Malte,
Entre l'eau bleue et le ciel bleu. »

La cinquième : « Qu'on est à l'aise
Au Caire, en haut des minarets !
J'empâte un ornement de glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts[2]. »

1. Autre variante de ce vers et du précédent :

« Smyrne, près du bazar ; un mur
Blanc de chaux, à l'angle où se dresse

2. Autre variante de ces deux strophes :

L'autre dit : « Je passe par Malte,
Gagnant l'Égypte, au sol de feu,
Et sur un toit blanc je fais halte
Entre l'eau bleue et le ciel bleu.

Celle-là : « Moi, j'en prends à l'aise ;
Au plus aigu des minarets
J'ai mon logis de terre glaise,
Et mes quartiers d'hiver sont prêts.

La sixième : « Ma route exacte
Je la connais ; j'ai fait mon nid
A la seconde cataracte
Dans le pschent d'un roi de granit[1]. »

Toutes : « Demain combien de lieues
Auront filé sous notre essor ;
Terres brunes, pics blancs, mers bleues
Et cités aux coupoles d'or ! »

Avec cris et battements d'ailes,
Et parlant toutes à la fois,
Ainsi jasent les hirondelles,
Quand tombe la feuille des bois[2].

. . . .

Le lecteur nous excusera, nous l'espérons du moins, de substituer pour cette fois des vers de huit pieds à des lignes de prose ; ils sont plus courts, et l'on pourrait croire que c'est paresse de notre part ; mais encore faut-il accrocher à ces petites lignes, qui laissent du blanc de chaque côté, le grelot argentin de la rime, et cette peine doit compter pour les syllabes en moins. Et puis, songez que notre premier état fut d'être poète, et qu'il est dur de s'occuper toujours de la pensée des autres, sans jamais pouvoir suivre la sienne. Cette semaine, les autres n'ayant rien pensé, pourquoi ne comblerions-nous pas le vide avec quelques stances de notre façon ?

1. Autre variante de cette strophe :

A la seconde cataracte
Dans le pschent d'un roi de granit,
J'en ai noté la place exacte,
Je compte bien trouver mon nid.

2. Autre variante de ce vers :

Voyant jaunir la feuille aux bois.

Voici encore une autre variante des strophes cinq, six et douze de cette pièce :

. . . .

Le soleil de teintes si riches
Dore les marbres en débris ;
Les métopes et les corniches
Offrent de si tièdes abris. »

La sixième : « Moi, j'ai ma chambre,
Un petit palais rouge et vert,
Avec grains de corail et d'ambre,
Dans un café toujours ouvert. »

. . . .

A la seconde cataracte,
Dans le pschent d'un roi de granit,
J'en ai noté la place exacte,
Je retrouverai mon vieux nid.

Enfin, Théophile Gautier a terminé sa pièce par un rappel du chant de Ruckert : *des Ailes;* voici la traduction, en prose, qu'il avait faite de ces vers, et que nous trouvons citée dans *la Petite Presse* du 27 octobre 1872 :

Des ailes, des ailes, pour voler
  Par montagne et par vallée!
Des ailes pour bercer mon cœur,
  Sur le rayon de l'aurore!

Des ailes pour planer sur la mer
  Dans la pourpre du matin!
Des ailes au-dessus de la vie !
  Des ailes par delà la mort !

1646 bis. **Exposition de 1859. XXV. MM. Clésinger ; Clère ; Maindron ; Marcellin ; Maillet ; Franceschi ; Crauck ; Eude ;**

Grabowski; Millet; Loison; Lescorné; Etex; Prouha; Rochet; Blanc; Valette; Huguenin; Gumery; Moreau; Poittevin; Mégret; Oliva; Frémiet. *Le Moniteur universel*, 21 septembre 1859. Nous avons déjà parlé, à propos du *Salon de* 1851, de fragments de critique artistique de Théophile Gautier publiés comme inédits dans *l'Événement* du 18 janvier 1872. Sur les quatre fragments soi-disant tels cités dans ce journal, trois sont extraits, comme nous l'avons déjà dit, du *Salon de* 1851. Le quatrième, relatif au *Taureau romain* de Clésinger, est tiré de cet article du *Moniteur*.

1647. **École des Beaux-Arts; Concours pour le Grand Prix de peinture.** *Le Moniteur universel*, 22 septembre 1859.

1648. Th. des Variétés : **Les Compagnons de la truelle.** *Le Moniteur universel*, 26 septembre 1859.

1649. **École des Beaux-Arts; Envois des Grands Prix de Rome.** *Le Moniteur universel*, 28 septembre 1859.

1650. Théâtre Déjazet : **(Ouverture :) Le Programme en action; les Premières armes de Figaro.** *Le Moniteur universel*, 3 octobre 1859.

1650 bis. **Exposition de 1859. XXVIe et dernier. (La princesse Mathilde; M. Chifflard; aquarelles; gravures; etc.)** *Le Moniteur universel*, 10 octobre 1859.

1651. **Exposition de l'œuvre de M. Court.** *Le Moniteur universel*, 15 octobre 1859.

1652. Théâtre-Français : **Les Projets de ma tante.** — Odéon : **Le Testament de César Girodot; la Fille de Voltaire.** — Gymnase : **Un Petit-Fils de Mascarille.** *Le Moniteur universel*, 17 octobre 1859.

1653. Vaudeville : **Les Dettes de cœur.** — Ambigu : **Les sept Châteaux du roi de Bohême.** *Le Moniteur universel*, 24 octobre 1859.

1654. **(M. Édouard Thierry, directeur du Théâtre-Français).** — Odéon : **Le Passé d'une femme.** — Théâtre Déja-

zet : **Madame Absalon.** — Porte-Saint-Martin : **reprise de La Reine Margot.** *Le Moniteur universel*, 31 octobre 1859.

1655. **La Montre.** *Revue Européenne*, 1er novembre 1859. Ces vers, dont le titre primitif était : *La Montre arrêtée*, sont entrés, en 1863, dans la quatrième édition des *Émaux et Camées* (contenue dans le volume des *Poésies Nouvelles*), qu'ils n'ont plus quittés depuis. La strophe sept a paru inédite dans cette version. Sur le manuscrit, le dernier vers de la troisième strophe est écrit ainsi :

A fait l'ombre en son disque étroit.

1656. **Le Souper des armures.** *Revue Européenne*, 1er novembre 1859. Mêmes renseignements bibliographiques que pour le numéro précédent. Les strophes vingt et une et vingt-deux de la *Revue*, forment la vingt-troisième et la vingt-quatrième dans le livre, tandis que les vingt et unième et vingt-deuxième actuelles sont les vingt-troisième et vingt-quatrième de la *Revue*. La strophe vingt-cinq était d'abord celle-ci :

Dans le plat où l'un met son coude
L'autre allonge ses pédiaux ;
Un troisième dans un coin boude,
Et demande des cordiaux.

Enfin, l'avant-dernière strophe de la pièce a paru inédite, en 1863, dans le volume des *Poésies Nouvelles*.

1657. Théatre-Français : **Le Duc Job.** — Palais-Royal : **Les Hommes nerveux.** — Gaîté : **Le Savetier de la rue Quincampoix.** *Le Moniteur universel*, 7 novembre 1859.

1658. Th. des Variétés : **Monsieur Jules.** — Théatre du Cirque : **Le Chevalier d'Assas.** — Cirque Napoléon : **Débuts de Léotard.** *Le Moniteur universel*, 14 novembre 1859.

1659. **Masques et Bouffons, comédie italienne. Texte et dessins de Maurice Sand.** *Le Moniteur universel*, 21 novembre 1859.

1660. **(L'œuvre de David d'Angers).** *Le Moniteur universel*,

28 novembre 1859. Cet article, qui porte ici le seul titre de *Revue dramatique*, fut réimprimé sous celui que nous lui donnons, dans *l'Artiste* du 1er février 1860, et, en 1874, il en fut publié des fragments, sous le titre de : *David d'Angers*, dans les *Portraits contemporains*, par Théophile Gautier.

1661. **Lettres sur le Caucase et la Crimée (par M. Gilles).** *Le Moniteur universel*, 3 décembre 1859. Cet article a reparu, en 1877, dans le tome premier de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Caucase — Crimée; à propos des lettres sur le Caucase et la Crimée, par M. Gilles.*

1662. Gymnase : **Un Père prodigue.** — Vaudeville : **Les Petites Mains.** — Ambigu : **reprise de Shylock.** *Le Moniteur universel*, 5 décembre 1859.

1663. **Œuvres complètes de Balzac, à un franc le volume ; édition de la Librairie Nouvelle.** *Le Moniteur universel*, 10 décembre 1859.

1664. Palais-Royal : **Autour d'une marmite; Coqsigrue.** — Théâtre Saint-Marcel : **L'Amour.** *Le Moniteur universel*, 12 décembre 1859.

1665. Théâtre-Français : **Qui Femme a guerre a; reprise de l'Amant Bourru.** — Vaudeville : **La Fille de trente ans.** — Théâtre Déjazet : **Les Veuves turques.** *Le Moniteur universel*, 19 décembre 1859.

1666. Porte-Saint-Martin : **La Tireuse de cartes.** — Th. des Variétés : **Sans queue ni tête.** — Folies-Dramatiques : **Vivent la joie et les pommes de terre.** *Le Moniteur universel*, 26-27 décembre 1859.

1666 bis. **Esquisses de voyage; l'Hiver à Saint-Pétersbourg. XII. Courses sur la Néva. XIII. Détails d'intérieur. (Voyage en Russie, IX et X).** *Le Moniteur universel*, 30 et 31 décembre 1859.

1860

1667. AMBIGU : **Le Marchand de coco.** — PALAIS-ROYAL : **L'Omelette du Niagara.** *Le Moniteur universel*, 2 janvier 1860.

1667 bis. **Esquisses de voyage : l'Hiver à Saint-Pétersbourg : XV. Un bal au palais d'Hiver. XVI. Les théâtres. (Voyage en Russie, XI et XII).** *Le Moniteur universel*, 5 et 6 janvier 1860.

1668. (VAUDEVILLE :) **La Pénélope normande. — Les Nains de la salle Herz. — Léotard. — (Nouvelles).** *Le Moniteur universel*, 9 janvier 1860.

1668 bis. **Esquisses de voyage ; l'Hiver à Saint-Pétersbourg : XVI. Le Tchoukine-Dvor. (Voyage en Russie, XIII).** *Le Moniteur universel*, 13 janvier 1860.

1669. **Le Baptême de la Néva.** *Le Monde illustré*, 14 janvier 1860. Cet article, qui reparut dans *le Journal illustré* du 25 janvier 1865, n'a pas été réuni au *Voyage en Russie* de Théophile Gautier, et nous allons le transcrire ici. On trouve déjà, dans le chapitre huit du *Voyage en Russie*, un récit analogue de la même cérémonie. (*Moniteur universel* du 9 avril 1859).

Le baptême ou plutôt la bénédiction de la Néva est une cérémonie toute russe. Elle se célèbre le 6 janvier du calendrier grec, en retard sur le nôtre de douze jours. La Néva est une puissance avec laquelle il faut compter,

malgré les superbes quais en granit de Finlande bâtis par Pierre le Grand. Déversoir du lac Ladoga, tout voisin, ayant pour embouchure un golfe, ce fleuve a ses crues, ses tempêtes et ses dangers. Tantôt c'est le vent de mer qui refoule les eaux, tantôt c'est le lac qui se dégorge en nappes trop abondantes ; et comme les rives sont basses, presque au niveau du courant, les débordements sont nombreux et rapides, et le canon d'alarme fait plus d'une fois, dans l'année, entendre ses signaux obéis sur-le-champ, car la vague monte vite. L'hiver amène les glaces, le printemps les débâcles, et toutes ces opérations de la nature, sur lesquelles l'homme ne peut rien, le font recourir à la protection céleste. Le fleuve béni et placé sous la tutelle de Dieu, on espère qu'il se comportera bien et se contentera d'apporter les navires au long des débarcadères, en reflétant dans son eau limpide les dômes et les flèches d'or de la cité dont il est la gloire et la fortune.

Nous avons assisté à cette imposante cérémonie d'une des fenêtres du Palais d'Hiver. Nous ne pouvions être mieux placé pour en saisir tous les détails sans souffrir de la rigueur du froid, ordinairement très rude à cette époque de l'année ; mais, au grand regret des vieux Russes, l'hiver s'en va, et il ne faisait guère ce jour-là plus de sept ou huit degrés au-dessous de zéro, au lieu de vingt ou vingt-cinq, température normale.

Une messe était célébrée dans la chapelle du palais par le métropolitain de Saint-Pétersbourg. L'empereur et l'impératrice, les grands-ducs et tous les membres de la famille impériale y assistaient, placés derrière la cloison d'or de l'iconostase ; et chaque fois que la porte s'ouvrait pour livrer passage aux popes accomplissant

quelque évolution de la liturgie grecque, on apercevait ces têtes augustes dans un rayon de lumière; puis les battants se fermaient, et, cachée par ce voile de peinture, de vermeil et de pierreries, la partie secrète et mystérieuse du service se poursuivait.

Le reste de la nef était rempli par les grands officiers de la couronne et de l'armée, les membres du corps diplomatique et un certain nombre d'invités, qui formaient une foule dont chaque personne était illustre, célèbre ou puissante.

Les cérémonies du culte grec ont beaucoup de majesté. Les dalmatiques et les étoles, semées de croix en brocart d'argent ou d'or, conservent la coupe des anciens vêtements orientaux, et les tiares, renflées comme des bonnets de mages, masse d'or dont le fond disparaît sous la scintillation des pierres précieuses, ont l'aspect le plus vénérable et le plus pontifical. Comme les prêtres grecs portent la barbe et les cheveux longs, leur physionomie biblique est complète. Ils ont l'air de vivre, en dehors du temps, de la vie éternelle des religions.

Nous écoutâmes avec ravissement les chœurs sans accompagnement des musiciens de la chapelle impériale, soutenant de leurs voix le chant des popes, où se retrouve plus d'une antique mélodie grecque; puis nous courûmes à notre fenêtre pour voir déboucher le cortège sur le quai, où étaient déjà rangés les Lesghiens, les Tcherkesses, les Circassiens et les Cosaques de la garde de l'empereur, immobiles dans leurs magnifiques costumes, sur leurs chevaux impatients, qui piétinaient et mordaient la neige.

Sur le parcours de l'empereur, toutes les salles du

Palais d'Hiver étaient encombrées de troupes d'élite, la brièveté du trajet ne permettant pas un grand développement militaire.

Un pavillon formant chapelle avait été bâti sur la Néva, près du quai, en face du palais, et l'on y accédait par un pont volant recouvert d'un tapis. De sveltes colonnettes supportaient le toit treillissé et peint en vert, et permettaient de ne perdre aucun détail de la cérémonie. Du plafond descendait un Saint-Esprit planant, les ailes étendues, au milieu d'une auréole rayonnée, juste au-dessus d'un puits pratiqué dans la glace de la Néva.

L'empereur, les grands-ducs arrivèrent, prirent place, et, tête nue, écoutèrent les oraisons des prêtres penchés sur l'orifice du puits et bénissant le fleuve avec les formules consacrées.

Autour du pavillon, sur la glace de la Néva, des soldats, debout, leurs casques à leurs pieds, espacés de distances régulières, maintenaient un grand cercle vide. Une batterie d'artillerie, en position sur le quai de la Bourse, ponctuait de ses détonations à intervalles égaux les psalmodies des prêtres et donnait de la solennité à la cérémonie.

Les quais, les escaliers qui descendent à la Néva, et la Néva elle-même, étaient couverts d'une foule au maintien calme et religieux, s'associant de cœur au spectacle dont plus d'un détail lui échappait.

Autrefois, s'il faut en croire une tradition que répètent tous les Guides du voyageur, et que nous avons tout lieu de croire apocryphe, les mères pieuses présentaient au pope leurs petits enfants pour les baptiser dans l'eau de la Néva par le trou fait au plancher de

glace. Parfois il arrivait que les mains tremblantes et roides de froid du prêtre laissaient échapper leur fardeau, et l'enfant disparaissait au fond du gouffre béant. Alors le prêtre, faisant un signe de croix, disait tranquillement : « A un autre. » Et l'immersion continuait. Quant à la pauvre mère, elle se consolait en songeant à la belle place qu'occuperait au ciel son cher nourrisson.

1670. **La Femme de Diomède**, prologue par Théophile Gautier. Récité par mademoiselle Favart, le 15 janvier 1860, à l'inauguration de la maison pompéienne du prince Napoléon. In-folio d'une page, à trois colonnes. Imprimerie *Chaix*, à Paris.

Ce prologue, que nous trouvons inscrit sous le n° 1994 de la *Bibliographie de la France* du 3 mars 1860, ne se vendait pas et fut offert seulement aux invités de la représentation. Il reparut dans *l'Artiste* le 1er janvier 1863, et prit place, la même année, dans les *Poésies Nouvelles* de Théophile Gautier ; il en fit encore partie en 1866, et n'en sortit qu'en 1872, pour entrer dans son *Théâtre*, qu'il n'a plus quitté depuis.

Voici d'abord quatre vers inédits de ce prologue, qui devraient être placés après le cinquantième de la pièce :

Le peintre qui traça sur ce fond pompéien
Ces tableaux toujours neufs, comme le monde ancien,
Nous montre par sa forme et ses lignes certaines,
Qu'il vient de Sicyone en passant par Athènes.

Puis une variante des vers soixante-treize et soixante-quatorze :

Et je vois rayonner la noble ressemblance
Sur plus d'un front pensif qui m'écoute en silence.

Enfin, ce changement pour les vers quatre-vingt-six et quatre-vingt-sept :

En bas j'ai vu César, — ici je vois... Auguste ;
En langage moderne on les nomme, je crois,

1671. Vaudeville : **La Pénélope normande.** *Le Moniteur universel*, 17 janvier 1860.

1672. **Exposition du système Rarey (au) Cirque Napoléon.** *Le Moniteur universel*, 21 janvier 1860.

1673. Théatre du Cirque : **L'Histoire d'un drapeau.** — Palais-Royal : **J'invite le Colonel.** — Théatre Saint-Marcel : **Faire son chemin.** *Le Moniteur universel*, 23 janvier 1860.

1674. **Tableaux de l'école moderne; Exposition au profit de la caisse de secours des artistes peintres, sculpteurs, architectes (et dessinateurs. I. Delacroix. II. Jules Dupré; Théodore Rousseau; Cabat; Isabey).** *Le Moniteur universel*, 6 et 9 février 1860.

1675. **(Le carnaval).** — Palais-Royal : **La Pénélope à la mode de Caen.** — Folies-Dramatiques : **Viv' la joie et les pommes de terre.** *Le Moniteur universel*, 13 février 1860.

1676. **Exposition de tableaux modernes au profit de la caisse de secours des artistes peintres, statuaires, architectes.** *Gazette des Beaux-Arts*, 15 février, 1er et 15 mars 1860. Ces articles, quoique consacrés à l'analyse des mêmes œuvres que ceux du *Moniteur*, sont rédigés différemment; ils parlent de Camille Roqueplan, Decamps, Delacroix, Meissonier, Troyon, Théodore Rousseau, Cabat, Jules Dupré, Jadin, Marilhat, Isabey, Diaz, Millet, Ingres, Gérôme, Paul Delaroche, Hippolyte Flandrin, Corot, Bonington, Ingres (dessinateur), Barye, Decamps, Delaroche et Gérôme (dessinateurs), Eugène Lami, Paul Huet, les Johannot, Charlet, Bida et Théodore Rousseau. Ils ont été réimprimés intégralement en 1880, dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume*.

1676 bis. **Tableaux de l'école moderne; Exposition au profit de la caisse de secours des artistes peintres, sculpteurs, architectes et dessinateurs. (III. Meissonier. IV. Petten Koffen; Leys; Raffet; Bonington. V. Decamps; Marilhat; Tournemine; Diaz).** *Le Moniteur universel*, 20, 23 et 24 février 1860.

1677. Théatre-Français : **Mort de Fonta.** — Gaîté : **Le Prêteur sur gages.** *Le Moniteur universel*, 27 février 1860.

1678. Odéon : **Un Parvenu.** *Le Moniteur universel*, 5 mars 1860.

1678 bis. **Tableaux de l'école moderne ; Exposition au profit de la caisse de secours des artistes peintres, sculpteurs, architectes et dessinateurs.** (**VI. Millet ; Couture ; Jadin ; Tassaert ; Papety ; Camille Roqueplan ; Troyon ; Ch. Jacques**). *Le Moniteur universel*, 7 mars 1860.

1679. Ambigu : **Le Compère Guillery.** *Le Moniteur universel*, 12 mars 1860.

1680. Théatre-Français : **Le Feu au couvent.** — Th. des Variétés : **Une Femme aux cornichons ; Quel drôle de monde ! ; les Portiers.** — Gymnase : **Le Cheveu blanc.** — Palais-Royal : **La Sensitive.** — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 20 mars 1860.

1680 bis. **Tableaux de l'école moderne ; Exposition au profit de la caisse de secours des artistes peintres, sculpteurs, architectes et dessinateurs.** (**VII. Dessins : MM. Ingres ; Gérome ; Decamps ; Meissonier ; Delaroche ; Gallait ; Lami ; Charlet**). *Le Moniteur universel*, 21 mars 1860.

1681. Vaudeville : **La Tentation.** — Gymnase : **La Voix du ciel ; les deux Timides ; le Paratonnerre.** *Le Moniteur universel*, 26 mars 1860.

1682. Th. des Variétés : **La grande Marée.** — Théatre Déjazet : **La Marée démontante.** — (**Le Palais des fleurs, à Villiers**). *Le Moniteur universel*, 2 avril 1860.

1683. **Le Mont Saint-Michel.** *Le Moniteur universel*, 3 et 6 avril 1860. Ce travail a reparu, en 1865, dans *Quand on voyage*, par Théophile Gautier.

1684. Gymnase : **Jeanne qui pleure et Jeanne qui rit.** — Th. des Variétés : **Les Amours de Cléopâtre.** *Le Moniteur universel*, 11 avril 1860.

1685. **La Ronde de nuit, tableau de Rembrandt, lithographié par Mouilleron.** *Le Moniteur universel*, 14 avril 1860.

1686. Théatre-Français : **Madame Arnould-Plessy dans la nouvelle version de l'Aventurière. — Odéon : Daniel Lambert. — Gaité : Les Aventuriers.** *Le Moniteur universel*, 17 avril 1860.

1687. Théatre-Français : **Représentation au bénéfice de la petite-fille de Racine. — Ambigu : La Sirène de Paris. — (Porte-Saint-Martin : reprise de la Closerie des Genêts).** *Le Moniteur universel*, 23 avril 1860.

1688. **Peintures murales de M. Matout à la chapelle de l'hôpital La Riboisière.** *Le Moniteur universel*, 27 avril 1860. Cet article a été incomplètement réimprimé dans *l'Artiste* du 15 décembre de la même année, avec un titre général : *l'Art contemporain*, précédant son titre réel, et dans la *Gazette des Beaux-Arts* du 15 avril 1861, avec une introduction différente que nous citerons à sa date. (Voir n° 1751 bis.)

Voici une variante inédite du début de ce travail :

L'on se plaint à chaque *Salon* de l'importance que prend le genre au détriment de la peinture d'histoire. Le grand art s'en va, répètent en chœur beaucoup d'honnêtes gens qui, on ne sait pourquoi, aiment à rabaisser le siècle où ils vivent. L'aspect des Expositions, au premier coup d'œil, semble justifier ces jérémiades. Les petits tableaux abondent, et plusieurs ont passé par la rue Laffitte, ou du moins on peut le croire en les voyant. Leur nombre surpasse de beaucoup celui des œuvres, nous l'admettons volontiers; cependant, à aucune époque, on n'a fait en France plus de grande peinture qu'aujourd'hui; il suffit de regarder au livret la liste des travaux exécutés dans les monuments publics pour s'en convaincre.

Les décorations murales des palais et des églises occupent tous les artistes que leurs études ont mis à même de remplir ces tâches importantes. Les compo-

sitions historiques et religieuses disparues des *Salons*, ornent les salles, les chapelles, les voûtes et les escaliers des monuments, et pour se faire une véritable idée du point où en est l'art, il faudrait aller voir où elles sont ces compositions qu'on ne saurait détacher du mur pour les envoyer au Palais de l'Industrie. Le prophète voyant que la montagne ne venait pas à lui allait à la montagne : le public, plus superbe ou plus paresseux, ne prend pas la peine de se déranger pour des peintures qui ne se dérangent pas.

1689. Odéon : **Cinna.** — Théatre du Cirque : **Le Cheval fantôme. — (Soirée de madame Ristori).** *Le Moniteur universel*, 30 avril 1860.

1689 bis. **Exposition de tableaux modernes. (Tableaux de l'école moderne, etc. ; VIII . Toiles nouvelles : MM. Bonington ; E. Delacroix ; Ricard ; Riesener ; Gudin ; Zichy ; etc..** *Le Moniteur universel*, 5 mai 1860.

1690. Odéon : **Les Profits du jaloux.** — Palais-Royal : **Les Jours gras de Madame.** — Théatre Déjazet : **Monsieur Garat.** *Le Moniteur universel*, 7 mai 1860.

1691. Théatre Ventadour : **Elisabetta regina d'Inghilterra; Medea.** — Odéon : **Représentation au bénéfice de mademoiselle Trochu ; Andromaque.** *Le Moniteur universel*, 14 mai 1860.

1692. **Collection chinoise rapportée par M. C. de Montigny.** *Le Moniteur universel*, 18-19 mai 1860.

1693. Théatre-Français : **Les deux Veuves.** — Odéon : **Une Veuve inconsolable.** — Gymnase : **Les Pattes de mouche.** *Le Moniteur universel*, 23 mai 1860.

1694. Gaîté : **Une Pécheresse.** — Palais-Royal : **Le Pantalon de Nessus.** — Théatre Saint-Marcel : **Le Barde gaulois.** — Théatre Beaumarchais : **La Jeunesse de Franklin.** —

Madame Caroline Gilbert à l'Ambigu. *Le Moniteur universel*, 28-29 mai 1860.

1695. Palais-Royal : **Les Trois fils de Cadet Roussel.** — Th. des Variétés : **Sourd comme un pot.** *Le Moniteur universel*, 5 juin 1860.

1696. Théatre-Français : **Anniversaire de Corneille : La Mort de Pompée; le Menteur; reprise de Péril en la demeure.** — Vaudeville : **L'Envers d'une conspiration.** — Th. des Variétés : **La Fille du Diable.** *Le Moniteur universel*, 15 juin 1860.

1697. Porte-Saint-Martin : **Le Gentilhomme de la montagne.** — Ambigu : **reprise du Juif-Errant.** *Le Moniteur universel*, 20 juin 1860.

1698. **Album xilographique de Linton.** *Le Moniteur universel*, 26 juin 1860.

1699. Théatre-Français : **reprise de le Cœur et la Dot.** —Théatre du Cirque : **Le Bataillon de la Moselle.** — Gaîté : **La petite Pologne.** *Le Moniteur universel*, 2 juillet 1860.

1700. Théatre Déjazet : **Séances géologiques de M. Rohde.** *Le Moniteur universel*, 10 juillet 1860. Cet article a reparu dans *l'Artiste* du 15 août de la même année, sous le titre de : *Histoire géologique du monde.*

1701. Vaudeville : **La Femme doit suivre son mari; Toute seule; le Trésor de Blaise.** — Palais-Royal : **Le Capitaine Georgette; Fou-Yo-Po.** *Le Moniteur universel*, 16 juillet 1860.

1702. Porte-Saint-Martin : **reprise de : les Étudiants.** — **Le Théâtre et l'Architecte (brochure), par M. Tréiat.** *Le Moniteur universel*, 1er août 1860.

1703. Théatre-Français : **L'Africain.** — Vaudeville : **Ce qui plaît aux Femmes.** *Le Moniteur universel*, 14 août 1860.

1704. **Les Vosges,** par J. J. Bellel. Vingt dessins d'après nature, lithographiés par J. Laurens. Texte descriptif par

Théophile Gautier. In-folio de 20 pages. Imprimerie de *Claye*, à Paris. — A Paris, chez *Morel et Compagnie*, 18, rue Vivienne, à Paris. Prix, 50 francs.

Nous trouvons cet ouvrage inscrit sous le nº 7299 de la *Bibliographie de la France* du 18 août 1860. Son texte a reparu, en 1884, dans le volume de Théophile Gautier intitulé : *les Vacances du lundi : tableaux de montagnes*. Une particularité curieuse s'attache à ces pages ; c'est depuis *Venise* (voir nº 770), l'unique voyage que l'auteur n'ait pas exécuté lui-même avant d'en rendre compte. Il a été écrit sur le seul examen des dessins.

1705. **Représentations gratuites. — Théatre du Cirque : reprise de la Poule aux œufs d'or.** *Le Moniteur universel*, 21 août 1860.

1706. **Nécrologie : (Decamps.** *Le Moniteur universel*, 27 août 1860. Un fragment de cet article a été réimprimé en 1879, sous le titre de : *l'Enterrement d'un peintre*, dans les *Chefs-d'œuvre des prosateurs français au XIXe siècle*, recueillis par MM. Victor Tissot et Louis Collas.

1707. **Exposition du boulevard des Italiens ; ancienne école française. (I. Largillière ; Rigaud ; Nattier ; Tocqué).** *Le Moniteur universel*, 30 août 1860.

1708. **Théatre-Français : Débuts de M. Guichard et de mademoiselle Ponsin ; reprise d'Horace et Lydie. — Gymnase : La Folle du Logis. — La Chronique universelle illustrée).** *Le Moniteur universel*, 3 septembre 1860.

1708 bis. **Exposition du boulevard des Italiens ; ancienne école française. (II. Watteau).** *Le Moniteur universel*, 5 septembre 1860.

1709. **École des Beaux-Arts : Concours pour le Grand Prix de sculpture.** *Le Moniteur universel*, 7 septembre 1860.

1710. **Odéon : Le Parasite ; les Mariages d'amour. — Porte-Saint-Martin : Le Pied de mouton.** *Le Moniteur universel*, 11 septembre 1860.

1711. **École des Beaux-Arts : Concours pour le Grand Prix**

de gravure en taille-douce. *Le Moniteur universel*, 15 septembre 1860.

1712. Gymnase : **Le Voyage de monsieur Perrichon.** — Th. des Variétés : **Monsieur Joseph Prudhomme chef de brigands; Une Chasse à Saint-Germain.** — Cirque de l'Impératrice : **L'Homme incombustible.** *Le Moniteur universel*, 18 septembre 1860.

1713. **École des Beaux-Arts : Concours d'architecture pour le Grand Prix de Rome.** *Le Moniteur universel*, 21 septembre 1860.

1714. Odéon : **Débuts de mademoiselle Karoly dans les Horaces.** — Ambigu : **La Maison du Pont-Neuf.** *Le Moniteur universel*, 25 septembre 1860.

1715. **École des Beaux-Arts : Concours de peinture pour le Grand Prix de Rome.** *Le Moniteur universel*, 28 septembre 1860.

1716. Vaudeville : **Une Tasse de thé.** — Palais-Royal : **Un gros Mot; La Famille de l'horloger.** — Délassements : **Le Spectacle du ciel, de M. Rohde.** — (**La Chronique universelle illustrée**). *Le Moniteur universel*, 1er octobre 1860.

1717. **École des Beaux-Arts : Envois de Rome.** *Le Moniteur universel*, 5 octobre 1860.

1718. Odéon : **Les Vertueux de province; Débuts de mademoiselle Karoly dans Andromaque.** — Th. des Variétés : **Ce qui plaît aux Hommes.** *Le Moniteur universel*, 9 octobre 1860.

1719. Gaîté : **L'Escamoteur.** *Le Moniteur universel*, 15 octobre 1860.

1719 bis. **Exposition du boulevard des Italiens; tableaux de l'école française ancienne.** (**III**. **Pater; Lancret; Desportes; Lemoine; Boucher**). *Le Moniteur universel*, 18 octobre 1860.

1720. Vaudeville : **Rédemption.** *Le Moniteur universel*, 23 octobre 1860.

1720bis. **Exposition du boulevard des Italiens; tableaux de l'école française ancienne. (IV. Chardin).** *Le Moniteur universel*, 24 octobre 1860. Cet article a été réimprimé incomplètement, dans *l'Artiste* du 15 février 1864, sous le titre de : *les Coloristes français : Chardin.*

1721. Odéon : **La Vengeance du mari.** — Gymnase : **Le Capitaine Bitterlin; Un Tyran en sabots.** *Le Moniteur universel*, 29 octobre 1860.

1722. Théâtre-Français : **Cinna.** — Th. des Variétés : **Un Troupier qui suit les bonnes; le Guide de l'étranger à Paris.** *Le Moniteur universel*, 6 novembre 1860.

1723. **Les Joujoux de la morte.** *Revue Nationale et Etrangère*, 10 novembre 1860. Ces vers sont entrés, en 1863, dans la quatrième édition des *Emaux et Camées* (faisant partie du volume des *Poésies Nouvelles*), et ils ne les ont plus quittés depuis.

1724. Théâtre-Français : **La Considération.** *Le Moniteur universel*, 12 novembre 1860.

1724bis. **Exposition du boulevard des Italiens; tableaux de l'école française ancienne. (V. Fragonard).** *Le Moniteur universel*, 16 novembre 1860.

1725. Odéon : **L'Épreuve avant la lettre.** — Palais-Royal : **J'ai perdu mon Eurydice.** — Théatre Déjazet : **Trottmann le Touriste.** — **(Nouvelles).** *Le Moniteur universel*, 19 novembre 1860.

1725bis. **Exposition du boulevard des Italiens; tableaux de l'école française ancienne. (VI. Greuze).** *Le Moniteur universel*, 26 novembre 1860. Cet article a été réimprimé *deux fois* (!) dans *l'Artiste*, numéros des 15 octobre 1861 et 1er octobre 1868 : la première fois sous le titre de : *Chardin et Greuze*, la seconde, sous celui de : *Greuze et Chardin.*

1726. Ambigu : **La Dame de Monsoreau.** *Le Moniteur universel*, 27 novembre 1860.

1727. Vaudeville : **Les Mitaines de l'ami Poulet.** — Palais-Royal : **Le Passé de Nichette; le Serment d'Ho-**

race. — GYMNASE : **reprise de la Dame aux Camellias.** — (PORTE-SAINT-MARTIN : **reprise du Pied de Mouton**). *Le Moniteur universel*, 3 décembre 1860.

1728. ODÉON : **L'Oncle Million.** *Le Moniteur universel*, 10 décembre 1860.

1728 2°. **Exposition du boulevard des Italiens; tableaux de l'école française** (**ancienne**). (**VII. Prudhon**). *Le Moniteur universel*, 15 décembre 1860.

1728 3°. **Bibliographie : Théâtre de madame Émile de Girardin.** *Le Moniteur universel*, 20 décembre 1860. En 1861, Théophile Gautier refondit ce travail avec celui qu'il avait publié dans *l'Artiste* en 1857 (Voir n°s 1501 et 1744 bis), et en forma la notice qu'il mit en tête des *Œuvres complètes* de madame Émile de Girardin. Le texte de cette notice est le plus complet de tous, et c'est celui qui doit être pris pour base en cas de réimpression. Lors de la refonte, dans cette notice, des articles en question, certains passages de celui qui nous occupe ici ont été supprimés; nous allons les citer, en commençant par l'introduction :

Les *Œuvres complètes* de madame Émile de Girardin n'avaient pas encore été réunies dans un format digne d'elles. Cette lacune regrettable vient d'être comblée, et désormais les amoureux de ce charmant esprit ne seront plus obligés de le chercher à travers des volumes disparates peu faits pour les rayons d'une bibliothèque sérieuse. Ces œuvres formeront six tomes grand in-octavo, sur beau papier, imprimés avec le soin que Henri Plon apporte aux ouvrages qu'il publie, et d'une irréprochable correction de texte. C'est un monument élevé à une chère mémoire, plus durable que la tombe de marbre blanc ornée d'une simple croix qui recouvre la dépouille terrestre.

Parmi les tomes parus se trouve celui où sont rassem-

blées les œuvres dramatiques de madame Émile de Girardin et qui ressortent du feuilleton de théâtre. C'est un bonheur pour nous de revenir sur ces pièces, à l'éclosion desquelles nous avons pour ainsi dire assisté, et dont nous avons suivi la fortune avec une émotion que nos propres œuvres ne nous eussent certes pas inspirée.

Ensuite, avant de reproduire dans *le Moniteur* un passage de son feuilleton de *la Presse* du 15 novembre 1847 sur *Cléopâtre*, Théophile Gautier le fait précéder de ces lignes :

Dans le feuilleton que nous écrivîmes sur la pièce de madame Émile de Girardin se trouve cette appréciation du caractère de Cléopâtre, qui alors nous préoccupait vivement. Notre enthousiasme pour la reine d'Égypte n'avait peut-être pas été sans quelque influence sur le choix du poète cherchant parmi les sujets tragiques un rôle pour Rachel. Voici ces lignes profondément oubliées, que nous jugeons inutile de récrire en d'autres termes, car elles seront à coup sûr nouvelles pour nos lecteurs :

Aujourd'hui, dans la notice, le même fragment du feuilleton de *la Presse* est conservé, mais non plus comme citation, et rien n'indique qu'il soit emprunté à un article déjà paru ailleurs. Il faudrait donc rétablir le fragment qu'on vient de lire dans la version définitive de ce travail. Après sa citation, Théophile Gautier disait (dans *le Moniteur*) :

Ce programme, madame de Girardin ne l'a pas rempli complètement. Le cadre restreint du drame s'y oppose, et Shakspeare lui-même n'a pu qu'ébaucher la figure de Cléopâtre.

Cette phrase est modifiée dans la notice.

1729. Théatre-Français : **Phèdre, et les Plaideurs, pour l'anniversaire de Racine. — Le Lac, de M. Alphonse de Lamartine, illustré par M. Alexandre de Bar.** *Le Moniteur universel*, 24 décembre 1860.

1730. **Voyage en Orient, par Gérard de Nerval.** *Revue Nationale et Étrangère*, 25 décembre 1860. Cet article a servi, en 1875, de *Préface* à une nouvelle édition du livre de Gérard de Nerval, et, en 1877, il est entré dans le tome premier de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Syrie, à propos du Voyage en Orient de Gérard de Nerval.*

1861

1731. Vaudeville : **Les Femmes fortes.** — Th. des Variétés : **Oh! là! là! qu' c'est bête tout çà!** *Le Moniteur universel*, 2 janvier 1861.

1732. Théatre du Cirque : **Les Massacres de Syrie.** *Le Moniteur universel*, 7 janvier 1861.

1733. **Panorama de la Prise de Sébastopol.** *Le Moniteur universel*, 10 janvier 1861.

1734. **Le Jésus des neiges; Noël.** *Le Papillon*, n° 1, 10 janvier 1861. En 1863, ces vers ont reparu, sous le seul titre de *Noel*, qu'ils ont toujours gardé depuis, dans la quatrième édition des *Émaux et Camées* (faisant partie du volume des *Poésies Nouvelles*), qu'ils n'ont plus quittés. Ils ont été réimprimés en fac-similé dans la livraison du *Panthéon des illustrations françaises au dix-neuvième siècle* consacrée à Théophile Gautier, et se trouvent aussi dans l'*Anthologie des poètes français*, publiée chez Lemerre en 1873, et dans *le Globe* hebdomadaire du 27 décembre 1879. Enfin ces strophes ont été mises en musique, sous le titre de : *Noël*, par MM. V. Massé, Hillemacher, Ch. Lecocq, R. Cottier, G. Spetz et J.-B. de Rongé ; sous celui de : *Noel! Noel!* par M. Em. Chaze; sous celui de : *le Jésus des neiges, chant de Noël*, par M. J. Baudot; sous celui de : *l'Enfant Jésus*, par M. A. Cœdès et sous celui de : *Les Cloches de Noël*, par M. F.-A. Gevaert.

1735. Théatre-Français : **Les Effrontés.** *Le Moniteur universel*, 14 janvier 1861.

1736. Gymnase : **La Famille de Puiméné.** — Gaîté : **Reprise d'André Gérard.** *Le Moniteur universel*, 21 janvier 1861.

1737. **Un portrait de femme, par Holbein.** *Le Moniteur universel*, 26 janvier 1861.

1738. Théatre-Français : **Les Fourberies de Scapin; le Sicilien.** — Odéon : **Les Frelons.** — Palais-Royal : **Les Pénates de M. Giflard.** *Le Moniteur universel*, 28 janvier 1861.

1739. **(Nécrologie :) Henry Murger.** *Le Moniteur universel*, 1er février 1861.

1740. **Les Nuits d'Hiver, par Henry Murger.** *Le Moniteur universel*, 4 février 1861. Ce morceau a reparu quelques semaines après, incomplètement réimprimé, en tête du volume même de Murger, et en 1874, toujours incomplet, dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier, sous le titre d'*Henry Murger;* il y est daté par erreur de : *Moniteur universel*, 1er février 1861.

1741. **Concours pour le nouvel Opéra; exposition des projets.** *Le Moniteur universel*, 11 février 1861.

1742. **Appartements du nouveau ministère d'État.** *Le Moniteur universel*, 15 février 1861.

1743. **Exposition du boulevard Italien ; La Source, tableau de M. Ingres.** *Le Moniteur universel*, 18 février 1861. Cet article contient un long fragment de celui de *l'Artiste* du 1er février 1857 (Voir no 1475). Il y est question ensuite d'autres tableaux exposés par MM. Decamps, Gustave Boulanger, Corot, Ricard, Bonnegrâce, Breton, Rousseau, Cabot et G. Doré.

1744. **(Nécrologie : Eugène Scribe.)** — Palais-Royal : **La Mariée du Mardi-Gras.** — Gaîté : **Les Trente-deux duels de Jean Gigon.** — Vaudeville : **Vingt francs, s.-v.-p.** — Gymnase : **Le Sacrifice d'Iphigénie; J'ai compromis ma femme; le Gentilhomme pauvre.** *Le Moniteur universel*, 25 février 1861.

1744 bis. **Œuvres complètes de Madame Émile de Girardin,**

née Delphine Gay. Tome I et II. (Introduction par Théophile Gautier.) Portrait par Chassériau, gravé par Flameng. In-8°, ensemble de XX-949 pages. Imprimerie et librairie de *Plon*, 8, rue Garancière, à Paris. Prix : 6 francs le volume.

En tête de cette édition, que nous trouvons inscrite sous le n° 2076 de *la Bibliographie de la France* du 2 mars 1861, Théophile Gautier a placé, en lui donnant pour titre : *Madame Emile de Girardin*, sa notice publiée dans *l'Artiste* en 1857, et son article sur le *Théâtre* de madame de Girardin paru en 1860 dans *le Moniteur universel*. (Voir nos 1501 et 1728 3°.) Ces deux morceaux sont refondus ici, comme nous l'avons déjà dit, et si nous les indiquons de nouveau, c'est parce qu'ils contiennent plusieurs passages inédits, entre autres le début du travail, où se trouve la phrase que nous avons citée à la fin de notre préface. C'est cette version, la plus complète de toutes, qui, augmentée encore, devrait rester l'édition type ; nous avons cité déjà les fragments des autres articles de Théophile Gautier supprimés ici.

A propos de madame Emile de Girardin, voici un billet inédit de l'auteur de *Fortunio* qui lui est adressé :

Madame,

Excusez-moi de ne pas me rendre à votre invitation ; il vient de m'arriver le plus affreux malheur ; Maman s'est cassée la cuisse en venant chez moi ; elle est restée sur la place et l'on n'a pu la rapporter à la maison.

Croyez qu'il me faut un aussi triste motif pour me priver du plaisir d'aller mettre mes hommages à vos pieds.

Théophile GAUTIER.

Lundi, 1er janvier 1838.

1745. ODÉON : **Une fête de Néron**. — VAUDEVILLE : **Je vous aime**. — CIRQUE NAPOLÉON : **Débuts**. *Le Moniteur universel*, 4 mars 1861.

1746. AMBIGU : **L'Ange de Minuit**. — Th. des VARIÉTÉS : **Les Rameneurs** : **Paris quand il pleut** ; **la Chasse aux**

papillons. — (**Un Proverbe de M. Charles Edmond**). *Le Moniteur universel*, 11 mars 1861.

1747. Odéon : **Le Portrait d'une jeune femme.** — Vaudeville : **Ma femme est troublée**; **les Vivacités du capitaine Tic.** *Le Moniteur universel*, 21 mars 1861.

1748. Théâtre du Cirque : **Le Prisonnier de la Bastille.** — Gaîté : **La Fille des Chiffonniers.** *Le Moniteur universel*, 25 mars 1861.

1749. Odéon : **Jaloux du passé**; **Béatrix.** — Gymnase : **Les Trembleurs.** — Th. des Variétés : **Yamenheirr.** — Théâtre Déjazet : **Panne-aux-airs.** *Le Moniteur universel*, 8 avril 1861.

1750. Porte Saint-Martin : **Les Funérailles de l'honneur.** *Le Moniteur universel*, 15 avril 1861.

1751. **Vieille guitare romantique : Carmen.** *Revue fantaisiste*, 15 avril 1861. Ces vers ont reparu, en 1863, sous le seul titre de *Carmen*, dans la quatrième édition des *Émaux et Camées* (volume des *Poésies Nouvelles*); depuis, ils ont toujours fait partie de ce recueil. En 1869, *Carmen* dut être réimprimée aussi, en fac-similé de l'autographe, dans l'album intitulé : *l'Obole de la Vie Moderne aux inondés de Murcie;* mais, au dernier moment, la censure n'a pas autorisé la publication du dessin qui devait accompagner cette reproduction. *Carmen* a été mise en musique par MM. A. Cœdès et E. Lespinasse.

Vieille Guitare romantique a reparu aussi dans la *Revue de Paris* du 20 novembre 1864.

1751 bis. **Peintures murales de M. Matout à l'hopital La Riboisière.** *Gazette des Beaux-Arts*, 15 avril 1861. Cet article n'est que la reproduction de celui du *Moniteur universel* du 27 avril 1860 (voir nº 1688); l'introduction que voici, est seule différente.

Les Parisiens, lorsqu'ils sont en voyage, ne manquent pas de visiter les églises que les *Guides* indiquent comme ornées d'objets d'art et de peintures; mais ils négligent ce soin dans leur patrie, et la plupart igno-

rent les nombreux et importants travaux dont nos temples se sont enrichis depuis ces dernières années. — Beaucoup de chapelles mériteraient d'être connues et décrites, car des artistes recommandables y ont enfoui le meilleur de leur talent. — Le tableau d'église a été remplacé par la peinture murale, et c'est ce qui explique pourquoi, à chaque Salon, on se plaint de la disparition de la grande peinture, car on ne sait pas assez à quels labeurs se sont livrés, dans le demi-jour des chapelles, aux plafonds des palais, sur les hémicycles des monuments, les peintres dont on gourmande la paresse. La nudité de nos églises se revêt partout d'un splendide vêtement de fresques; mais chez nous la dévotion seule attire le fidèle au temple : il y cherche Dieu, et non l'art. L'image du saint le satisfait, même mal dessinée et mal peinte. Ce catholicisme dilettante, si fréquent en Italie, n'existe pas en France. Les amateurs ne vont qu'aux musées. — Cependant, même au point de vue le plus sévèrement religieux, c'est une œuvre pie que d'aller, dans les intervalles des offices, admirer les peintures, les statues, les orfèvreries, les vitrines que renferment les édifices consacrés au culte. Ce nouveau système de décoration les rend tout aussi intéressants que telle chapelle ou telle loggia qu'on se reprocherait de ne pas voir en tout autre pays : Saint-Séverin, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Germain-l'Auxerrois, Saint-Merri, Sainte-Clotilde, Notre-Dame-de-Lorette, Saint-Roch, Saint-Philippe-du-Roule, Saint-Eustache, Saint-Sulpice, la chapelle de l'hôpital La Riboisière, pour ne parler que des églises renfermant des richesses trop dédaignées. — Là se trouvent les œuvres les plus remarquables de Delacroix, de Flandrin, de

Gérôme, de Lehmann, d'Amaury Duval, d'Orsel, de Perrin, de Couture, de Chassériau, de Matout, et de bien d'autres dont la nomenclature serait trop longue.

1752. Vaudeville : **La Poule et ses Poussins.** — Th. des Variétés : **Le Menuet de Danaé ; Un Hercule et une jolie Femme.** *Le Moniteur universel*, 22 avril 1861.

1753. Porte Saint-Martin : **Reprise de la Tour de Nesle.** — Théâtre Déjazet : **La maison Saladier ; l'Amour du Trapèze.** — Salle Érard : **A la porte.** — (Cirque d'Été). *Le Moniteur universel*, 29 avril 1861.

1754. **Salon de 1861. (I.) Coup d'œil général. II. (Peinture). A. MM. O. Achenbach ; Aligny ; Amaury-Duval ; Anastasi ; Anker ; Antigna ; Appert ; Aubert. III. B. MM. Balleroy ; Baron (Henri) ; Barrias ; Baudry.** *Le Moniteur universel*, 2, 6 et 10-11 mai 1861. Ce salon fut réimprimé en volume la même année, chez *Dentu*, sous le titre de : *Abécédaire du Salon de* 1861 ; nous donnons ici ce renseignement une fois pour toutes. Dans le paragraphe relatif à Aligny, Théophile Gautier cite, sans s'en déclarer l'auteur, quelques vers de sa pièce : *A trois paysagistes*, parue dans *la Presse* du 27 avril 1839. Il faut remarquer aussi que l'ordre alphabétique des noms, établi en volume, tandis qu'il ne l'est dans le *Moniteur* que pour l'ordre successif des lettres initiales, a fait transposer de place plusieurs noms dans le livre ; de plus toutes les indications de chapitres étant supprimées en volume, il en résulte que l'ordre de lecture n'est pas le même dans le journal que dans le livre.

1755. Gymnase : **La Vertu de Célimène.** — Ambigu : **(reprise d')Angèle ; la Mère Grippetout.** — Théâtre du Cirque : **L'Éléphant du roi de Siam.** — **(Mademoiselle Juliette Beau à la Salle Lyrique. — Statuette d'Emma Livry.)** *Le Moniteur universel*, 13 mai 1861.

1755 bis. **Salon de 1861. IV. B. MM. Bellel ; Belly ; Bérard ; Berchère ; Biard ; Madame Bertaut. V. B. Madame Henriette Browne. MM. Bouguereau ; Boulanger (Gustave) ; Boulan-**

ger (Louis). VI. B. MM. Bonheur; Bonnegrâce; Bodmer; Brendel; Brest; Bernier; Breton; Briguiboul; Brion; Blanchard. VII. C. MM. Cabanel; Chavannes (Puvis de). *Le Moniteur universel*, 17, 19, 23 et 25 mai 1861. L'article du 23 mai se termine par ce paragraphe, supprimé en volume, par suite de l'ordre des noms, établi alphabétiquement :

Blanchard (Pharamond). Disons un mot en passant à Blanchard pour sa jolie *Pêche aux équilles*, (nous le retrouverons parmi les aquarellistes), et arrivons enfin à la lettre C.

Citons ici, à propos de M. Pharamond Blanchard, une lettre qui lui fut adressée par Théophile Gautier le 1er mars 1861, lettre que nous trouvons imprimée en fac-similé, en 1878, dans l'intéressant volume de M. Charles Cousin) : *Voyage dans un grenier* :

Mon cher Pharamond,

Sais-tu que c'est ma fête le 5 mars? Tu serais bien gentil de venir la célébrer et me couronner de fleurs mardi prochain, à Neuilly, avec quelques compagnons littéraires et pittoresques qui sont dévots, à cause de moi, à ce saint grec assez rare sur les almanachs. On tâchera de s'amuser et de jaboter sur les étranges pays, en engloutissant des nourritures grossières, mais salubres, telles que peut les fournir la banlieue boueuse où je vis enterré à mi-corps.

Viens de bonne heure et que Dieu te tienne en joie, ô mon exotique ami.

Tuus,

Théophile GAUTIER.

(Neuilly, rue de Longchamps, n. 32.)

1756. THÉATRE-FRANÇAIS : **Reprise d'Un Mariage sous Louis XV.** — PALAIS-ROYAL : **La Poularde de Caux; Bébé-**

Actrice. — (Th. des VARIÉTÉS : Reprise de : Le Sylphe. — Théâtre de Guignol, par Fernand Desnoyers). *Le Moniteur universel*, 27 mai 1861.

1756 bis. **Salon de 1861. VIII. C. MM. Caraud; Campotosto; Castan; Cermak; Chaplin; Chintreuil; Clément; Clère; Comte; Corot; Courbet; Curzon.** *Le Moniteur universel*, 31 mai 1861.

1757. VAUDEVILLE : **Onze jours jours de siège.** — Th. des VARIÉTÉS : **La Tour de Nesle à Pont-à-Mousson. — (Représentation au Ministère d'État. — Représentation à la Présidence : Sur la Grand'Route; Monsieur Choufleury.)** *Le Moniteur universel*, 3 juin 1861.

1757 bis. **Salon de 1861. IX. D. MM. Dana; D'Argent; Daubigny; Dauzats; Dehodencq; Déjonghe; Debon; Delamain; Delamarre; Desgoffe; Desjoberts; Devéria; G. Doré.** *Le Moniteur universel*, 7 juin 1861.

1758. THÉATRE-FRANÇAIS : **représentation pour l'anniversaire de la naissance de Corneille.** *Le Moniteur universel*, 10 juin 1861.

1759. VAUDEVILLE : **Esther Ramel.** — PALAIS-ROYAL : **L'Ami des femmes; Deux nez sur une piste.** — GAÎTÉ : **Le Crétin de la Montagne.** *Le Moniteur universel*, 17 juin 1861.

1759 bis. **Salon de 1861. X. D. et E. MM. Doneaud; Dubois; Dubufe fils; (Duc;) Durand-Brager; Durangel; Dussaussay; Duval-Le-Camus (Jules); Elmerich; Escallier (madame Éléonore). — XI. F. MM. Faure; Fauré; Feyen-Perrin; Flahaut.** *Le Moniteur universel*, 21 et 23 juin 1861.

1760. GYMNASE : **La Vie indépendante.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Domestiques.** — AMBIGU : **Reprise de le Monstre et le Magicien.** *Le Moniteur universel*, 24 juin 1861.

1760 bis. **Salon de 1861. XII. F. MM. Hippolyte Flandrin; Paul Flandrin; Fichel; Flers; Français; Édouard Frère; Théodore Frère; Fromentin. XIII. G. MM. Gérôme; Ghéquier; Gautier; Giacomotti; Charles Giraud; Eugène Giraud; Gariot; Gigoux; Auguste Glaize; Léon Glaize; Gudin; Guil-**

lemin. XIV. H. MM. Hébert; Hamon; Hamman; Hanoteau; Harpignies; Hédouin; Heilbuth; Henneberg; Herbstoffer; (A. Hesse); Hillemacher; Huet. XV. I. J. K. MM. Israëls; Imer; Isambert; madame Isbert; MM Jacquand; Jacque; Jadin; Jalabert; Jeanron; madame Jerichau; MM. Jourdan; Jundt; Knyff; Kuvasseg. XVI. L. MM. Lafon; Lagier; Lambron; Landelle; Lanoue; Laugée; Lazerges; Leleux (Ad.); Leleux (Ar.); Leman; Lies; Luminais. XVII M. MM. Madarasz; Manet; Marchal; Marcke (van); Masson (B.); Matout; Mazerolles. XVIII. M. La princesse Mathilde; MM. Meissonier; Ménard (Louis et René); Merle. XIX. M. (fin). N. O. P. MM. Millet; Moer (van); Monginot; Moschelès; Moulignon; Muller (L.); Muyden (van); Nanteuil; Navlet; Nazon; Nègre; madame O'Connell; MM. Palizzi; Patrois; Penguilly-L'Haridon. XX. P. (fin) Q. R. MM. Philippe; Pichat; Picou, mademoiselle Piédagnel, MM. Plassan; Portevin; Protais; Quantin; Ranvier; Reynaud; Ribot; Riedel; Rodakowski; Rousseau (Ph.); Rousseau (Th.). XXI. S T. U. Madame Sabatier; MM. Schuler; Schutzenberger; Sieurac; Springer; Stevens (A.); Stevens (J.); Tidemand; (Timbal); Tissot; Toulmouche; Tournemine; Tourneux; Tyr; Ulysse. XXII. V. W. Z. MM. Valerio; Verlat; Vetter; Veyrassat; Vidal; Voillemot; Washington; Winterhalter; Ziem; Zo; Zuber-Buhler. XXIII. Batailles. MM. Pils; Armand Dumaresq; Beaucé; Paternostre; Yvon; Janet-Lange; Devilly; Rigo; Couverchel; Bellangé. XXIV. Sculpture. MM. Clésinger; Cavelier; Guillaume. XXV et dernier. MM. Thomas (G.-J.); Perraud; Barre; Maillet; Marcellin; Schoenewerke; Ottin; Franceschi; Le Harivel-Durocher; Cordier; Pollet; Frémiet; Gaston-Guitton; Sanzel; Chatrousse; Robinet; Prouha; Aizelin; Cumberworth; Clère; Crauck, Etex. *Le Moniteur universel*, 25, 27, 29 juin, 1, 2, 3, 5, 6, 7, 9, 10, 12, 13 et 14 juillet 1861. Il faut remarquer que par suite d'une erreur de numéros qui n'a pas été rectifiée, le chapitre dix-huit porte dans *le Moniteur* le numéro dix-neuf; donc, tous les titres des chapitres restent jusqu'au dernier en avance d'un numéro; il en résulte que celui-ci indique vingt-six chapitres au *Salon de* 1861, tandis

qu'il n'en a jamais eu que vingt-cinq. Dans le chapitre dix-huit (marqué dix-neuf), inséré dans *le Moniteur universel* du 5 juillet, se trouve l'analyse d'une aquarelle de la princesse Mathilde, *la Fellah*, qui a inspiré aussi une pièce de vers à Théophile Gautier, pièce placée aujourd'hui dans les *Émaux et Camées*, et dont nous parlerons à sa date (Voir nº 2258).

1761. Vaudeville : **Un Mariage de Paris; Ma sœur Mirette.** — Palais-Royal : **Le Songe d'une Nuit d'Avril; reprise du Phénomène.** *Le Moniteur universel*, 15 juillet 1861.

1762. **Théophile de Viau.** *Les Poètes français. Recueil des chefs-d'œuvre de la poésie française depuis les origines jusqu'à nos jours*, avec une notice littéraire sur chaque poète; par MM. Charles Asselineau, Hippolyte Babou, Charles Baudelaire, Théodore de Banville, Philoxène Boyer, Édouard Fournier, etc.; précédé d'une introduction par M. Sainte-Beuve, de l'Académie française. Publié sous la direction de M. Eugène Crépet. Tome I et II. In-8°, XXXIX-1470 pages. Paris, imprimerie *Claye*, librairie *Gide*. Chaque volume, 7 fr. 50. Tome deux.

Cette notice, qui n'a rien de commun avec le chapitre consacré par Théophile Gautier à Théophile de Viau dans *les Grotesques*, parut pour la première fois dans le tome deux de la publication que nous venons d'indiquer, volume inscrit sous le nº 6339 de *la Bibliographie de la France* du 16 juillet 1861. Elle a été réimprimée intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier, intitulé : *Fusains et Eaux-fortes*.

1763. **Saint-Amant.** Renseignements en tous points semblables à ceux du numéro précédent. Nous avons relevé sur le manuscrit de l'auteur un paragraphe inédit de cet article; il a paru pour la première fois en 1880, mis à sa place dans l'article complet, dans son volume des *Fusains et Eaux-fortes*. Il y est imprimé entre crochets.

1764. Théatre-Français : **Reprise de trois pièces de Molière.** — Gymnase : **Piccolino.** — Gaîté : **Loin du Pays.** *Le Moniteur universel*, 22 juillet 1861.

1765. **Nécrologie : Madame Luther Félix.** — Théatre du

CIRQUE : **La Prise de Pékin**. *Le Moniteur universel*, 29 juillet 1861.

1766. **L'Enfer du Dante, illustré par Gustave Doré.** *Le Moniteur universel*, 30 juillet et 1er août 1861.

1767. **La Chapelle des Saints Anges, à Saint-Sulpice, par M. Eugène Delacroix.** *Le Moniteur universel*, 3 août 1861. Cet article a reparu dans *l'Artiste* du 1er septembre de la même année, sous le titre de : *Beaux-Arts : la Chapelle des Saints Anges.*

Dans le numéro du *Moniteur universel* du 5 août suivant, Gustave Claudin, en prenant possession du feuilleton dramatique, annonce que Théophile Gautier retourne à Moscou pour terminer son grand ouvrage sur les arts de Russie, commencé il y a deux ans, et que son absence sera de courte durée.

1768. **Description du sacre et du couronnement de LL. MM. l'Empereur Alexandre II et l'Impératrice Marie Alexandrowna.** (**Paris, Lemercier.**) *Le Moniteur universel*, 22 et 23 août 1861.

1768 bis. **Esquisses de voyage ; le Volga : De Tver à Nijni-Novgorod (I.) (Voyage en Russie, fin. L'été en Russie : le Volga de Tver à Nijni-Novgorod).** *Le Moniteur universel*, 31 octobre 1861. En réimprimant cet article en 1866 dans son *Voyage en Russie*, dont il forme en quelque sorte l'appendice, Théophile Gautier y a ajouté un paragraphe d'introduction pour le relier au restant de l'ouvrage.

1769. (**Retour de Moscou. — La Vie pour le Czar**). — ODÉON : **Débuts de mademoiselle Dinah Félix.** — PALAIS-ROYAL : **La Belle-Mère a des écus.** *Le Moniteur universel*, 4 novembre 1861.

1769 bis. **Esquisses de voyage ; le Volga : De Tver à Nijni-Novgorod. II et III. (Voyage en Russie, fin. L'été en Russie : le Volga de Tver à Nijni-Novgorod).** *Le Moniteur universel*, 11 et 17 novembre 1861. Un fragment de ce dernier article a été réimprimé dans le *Journal de Musique* du 22 juin 1878 sous le titre de : *Théophile Gautier chez les Bohémiens.*

1770. Vaudeville : **Nos Intimes.** — Gaîté : **Valentine Darmentière.** — **Représentations de la troupe allemande à l'École Lyrique.** *Le Moniteur universel*, 18 novembre 1861.

1770bis. **Esquisses de voyage; Le Volga : De Tver à Nijni-Novgorod. IV. (Voyage en Russie, fin. L'été en Russie : Le Volga de Tver à Nijni-Novgorod).** *Le Moniteur universel*, 23 novembre 1861.

1771. Théatre-Français : **On ne badine pas avec l'amour.** — Porte-Saint-Martin : **Reprise de la Grâce de Dieu.** *Le Moniteur universel*, 25 novembre 1861.

1771bis. **Esquisses de voyage; Le Volga : De Tver à Nijni-Novgorod. V. (Voyage en Russie, fin. L'été en Russie; Le Volga de Tver à Nijni-Novgorod).** *Le Moniteur universel*, 30 novembre 1861.

1772. **Peintures de M. Hippolyte Flandrin dans l'église de Saint-Germain-des-Prés.** *Le Moniteur universel*, 2 décembre 1861. Cet article a reparu dans *l'Artiste* du 15 janvier 1862, sous le titre de : *Peintures de M. Flandrin.*

1773. **L'Aquarium du jardin zoologique d'acclimatation.** *Le Moniteur universel*, 9 décembre 1861.

C'est cet article que Sainte-Beuve qualifie, dans le *Constitutionnel* du 30 novembre 1863, de petit chef-d'œuvre de diction scientifique et descriptive.

1774. **Après le feuilleton.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 décembre 1861. Ces vers sont entrés en 1863 dans la quatrième édition des *Émaux et Camées*, (volume des *Poésies nouvelles*); ils ne les ont plus quittés depuis.

1774bis. **Esquisses de voyage; Le Volga : De Tver à Nijni-Novgorod. VI et dernier. (Voyage en Russie, fin. L'été en Russie : Le Volga de Tver à Nijni-Novgorod).** *Le Moniteur universel*, 12 décembre 1861.

1775. Odéon : **Le Mur mitoyen.** — Ambigu : **reprise de la Vie de Bohême.** — Folies-Dramatiques : **Les adieux au boulevard du Temple.** — **Le Théâtre de Cervantès, publié**

et traduit pour la première fois, par M. Alphonse Royer. *Le Moniteur universel*, 16 décembre 1861.

1776. **Les Contes de Perrault, illustrations de Gustave Doré ; la Mythologie du Rhin, de M. X.-B. Saintine ; illustrations de Gustave Doré.** *Le Moniteur universel*, 19 décembre 1861. La première partie de cet article a été réimprimée dans *l'Artiste* du 1er janvier 1862, sous le titre de : *les Contes de Perrault*.

1777. Théatre-Français : **Anniversaire de Racine : Bajazet ; Athalie ; les Plaideurs.** — Gymnase : **Les Ménages d'autrefois.** *Le Moniteur universel*, 23 décembre 1861. Un fragment de cet article a été réimprimé dans *l'Artiste* du 15 mars 1862, sous le titre de : *Art dramatique ; du style dans le jeu des chefs-d'œuvre*.

1778. **Le Capitaine Fracasse. I. Le Château de la misère.** *Revue Nationale et Étrangère*, 25 décembre 1861.

Il s'agit ici d'une des œuvres les plus importantes de Théophile Gautier, et qui l'occupa presque toute sa vie. Il y pensa immédiatement après *Mademoiselle de Maupin*, et, en effet, c'est bien là l'œuvre qui devait, à cette époque, succéder dans l'imagination de l'auteur, à ce personnage féminin. *Le Capitaine Fracasse* n'est du reste, par quelques côtés, qu'une sorte de contre-partie de *Mademoiselle de Maupin*. Dès 1836, nous trouvons ce titre du *Capitaine Fracasse* déjà annoncé, entre autres, sur les catalogues de *Renduel*, l'éditeur de *Mademoiselle de Maupin* et des *Jeunes France*. En 1838, on le retrouve, avec *Dolbreuse*, un roman de Gérard de Nerval qui ne parut jamais, sur la couverture des *Aventures de Victor Augerol*, par Altaroche, publiées chez *Désessart*, sur la couverture de *la Comédie de la Mort*, et au faux-titre de *Fortunio*. En 1839, il est encore inscrit au faux-titre d'*Une Larme du Diable ; la Presse* du 5 janvier 1846 le promet pour la *Revue des Deux-Mondes*, qui l'annonce en effet sur sa couverture du mois de mars de cette même année ; après la rupture de l'auteur avec la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris* le promit à son tour sur ses couvertures, du 1er octobre 1853 au 1er mars 1856, et la Librairie Nouvelle, à la même époque, l'annonça sur ses catalogues

et sur les couvertures de ses publications, entre autres, en deux volumes in-octavo, édition dite de cabinet de lecture, sur la couverture du *Nil*, par Maxime Du Camp, volume paru en mars 1854. Enfin, la *Revue Nationale et Étrangère*, créée et dirigée par l'éditeur et l'ami de Théophile Gautier, M. Charpentier, le fondateur de la bibliothèque qui a donné son nom au format que cette collection a inauguré, *la Revue Nationale*, après l'avoir promis longtemps à ses lecteurs, de même que les autres revues dont nous venons de parler, eut la chance de pouvoir tenir sa promesse et d'en commencer la publication. Il faut ajouter que le premier chapitre, *le Château de la misère*, avait été écrit vers 1854 ou 1855 et remis aux directeurs de la *Revue de Paris*, qui le firent imprimer en placards, en attendant la fin du livre, qui ne leur fut jamais livrée. La *Revue de Paris* supprimée, ses directeurs s'entendirent avec MM. Charpentier et Théophile Gautier, et l'œuvre fut enfin continuée et mise au jour.

La publication dura un an et demi (jusqu'au 10 juin 1863), et l'ouvrage fut mis en vente à la fin de la même année, en deux volumes in-douze, qui ont été fréquemment réimprimés. En 1866, il en fut fait une édition in-octavo illustrée par Gustave Doré, qui compte aussi de nombreux tirages. Pour ne pas faire double emploi avec les détails que nous venons de donner, à l'avenir nous inscrirons seulement les chapitres dans leur ordre et à leur date de publication, réservant pour celle de l'apparition de l'ouvrage en volumes ce qu'il nous reste à dire encore du *Capitaine Fracasse*. (Voir nº 1891.)

1779. **Le Château du Souvenir**. *Le Moniteur universel*, 30 décembre 1861. Ces vers, qui sont datés ici du : « 29 décembre 1861 », tandis que l'autographe porte : « 25 décembre 1861 », sont entrés, sans date, en 1863, dans la quatrième édition des *Émaux et Camées* (faisant partie des *Poésies Nouvelles*), qu'ils n'ont plus quittés depuis.

Il y a deux variantes à relever dans la version du journal; le dernier vers de la cinquante-quatrième strophe y est imprimé ainsi :

Causer Shakspeare avec Scarron.

et le dernier vers de la dernière strophe, ainsi :

Et me conseille d'oublier.

Voici maintenant toute une série de variantes inédites de ce morceau ; nous ferons surtout remarquer celle du quatrain relatif à Victor Hugo ; cette première version ne put passer au *Moniteur*, journal officiel, et la variante conservée en volume y fut imprimée à sa place. Celle que nous publions pour la première fois fait honneur au dévouement et à la constante affection de Théophile Gautier pour son premier maître littéraire.

La main au front, le pied dans l'âtre,
Je songe et cherche à revenir,
Las du journal et du théâtre,
Au vieux château du souvenir.

C'est loin ! — Un brouillard dense estompe
Arbres, maisons, plaines, coteaux,
Et l'œil au carrefour qui trompe
En vain consulte les poteaux.

Il faut cheminer dans des ombres
Qu'éclaire à peine un jour pâli,
Parmi des monceaux de décombres,
A travers des limbes d'oubli.

Mais voici, blanche et diaphane,
La Mémoire, au bord du chemin,
Qui me remet, comme Ariane,
Son peloton de fil en main.

Malgré l'ortie et la ciguë,
La route ancienne reparaît,
Et du château la tour aiguë
Perce au-dessus de la forêt.

Du couchant la rougeur oblique
Glisse aux clairières de ce bois,
Où Jacques le mélancolique
Consolait les cerfs aux abois.

. . . .

Vol de la nature jalouse
Au riche écrin de Murillo,
Une vierge au teint d'Andalouse
Sourit dans un autre tableau.

Et par un caprice exotique,
Notre climat brumeux para
D'un rayon chaud et poétique
Cette autre Petra Camara.

De ses paupières prolongées,
Papillons noirs d'un teint vermeil,
Les palpitations frangées
Montrent et cachent le soleil.

Un œillet à sa tempe éclate,
Sur le jais point rouge tremblant,
Et sa lèvre, fleur écarlate,
Laisse passer un éclair blanc.

C'était bien l'idéale Espagne,
Qu'Alfred de Musset célébra,
Et mon cœur, battant la campagne,
L'eut moins exacte à l'Alhambra.

. . . .

Tel, romantique opiniâtre,
Soldat d'un chef, hélas ! banni,
Il se ruait vers le théâtre,
Quand sonnait le cor d'Hernani !

. . . .

Petrus fume une cigarette
Qu'il baptise papelito.
Colibri, qu'un jaloux maltraite,
Nous rend visite incognito.

. . . .

Celui-là me lit un poème
Incendié de tons vermeils
A rendre gris Rubens lui-même.
— Une omelette de soleils! —

Voici encore une seconde variante de la strophe trente de ce morceau :

De longues paupières frangées
Voilent ses yeux pleins de soleil,
Et des nuances orangées
Se mêlent à son teint vermeil.

Arsène Houssaye, dans ses intéressantes *Confessions* (4 vol. in-8°, 1885), a donné de piquants détails sur Victorine, la dame à laquelle se rapportent les strophes trente-sept à quarante et une de ce morceau.

Ces vers ont été publiés aussi dans l'*Almanach Parisien* pour 1864.

1779 bis. **Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne,** *par Théophile Gautier*, etc. Livraisons II et III. **II. Palais de Tsarkoé-Sélo. III. Palais de Tsarkoé-Sélo (fin). Arsenal de Tsarkoé-Sélo.** (Voir nos 1625 et 1798 bis.)

On trouve l'annonce de la mise en vente de ces deux livraisons, ainsi que de la première, dans le feuilleton de *la Bibliographie de la France* du 30 novembre 1861. Malgré cet avis, elles ne furent livrées au public qu'en décembre 1861.

1862

1780. **Une esquisse de Velasquez.** *Le Moniteur universel*, 2 janvier 1862. Cet article, complètement transformé et refondu, est entré en 1863 dans le travail de Théophile Gautier intitulé : *Don Diego Velasquez de Silva*, qui fait partie du volume collectif : *les Dieux et les demi-dieux de la Peinture*. (Voir nº 1900.) La version du *Moniteur* a été réimprimée intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume*, et celle des *Dieux et des demi-dieux de la Peinture*, en 1882, dans son *Guide de l'amateur au Musée du Louvre*.

1781. ODÉON : **Gaëtana.** *Le Moniteur universel*, 6 janvier 1862.

1781 bis. **Le Capitaine Fracasse. II. Le Chariot de Thespis.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 janvier 1862.

1782. GAÎTÉ : **La Fille du Paysan.** — Th. des VARIÉTÉS : **Les Mille et un Songes.** *Le Moniteur universel*, 13 janvier 1862.

1783. ODÉON : **Vente au profit des pauvres ; débuts de mademoiselle Agar dans Phèdre.** — PALAIS-ROYAL : **La Demoiselle de Nanterre ; Un Jeune homme qui a tant souffert.** — AMBIGU : **La Bouquetière des Innocents.** *Le Moniteur universel*, 20 janvier 1862.

1783 bis. **Le Capitaine Fracasse. III. L'Auberge du Soleil bleu. IV. Brigands pour les oiseaux.** *Revue Nationale et Étrangère*, 25 janvier 1862.

1784. Théâtre-Français : **L'Honneur et l'Argent. — Gymnase : Les Invalides du Mariage. — La mise au tombeau du Titien, xylographiée par M. Linton**). *Le Moniteur universel*, 27 janvier 1862.

1785. Odéon : **Le Comte de Boursouffle ; mademoiselle Agar dans les Horaces. — (Bout de l'an et tombeau de) Henry Murger.** *Le Moniteur universel*, 3 février 1862.

1786. Odéon : **La Dernière Idole ; la Jeunesse de Grammont. — Lectures à l'Académie, par E. Legouvé.** *Le Moniteur universel*, 10 février 1862.

1786 bis. **Le Capitaine Fracasse. V. Chez Monsieur le Marquis.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 février 1862.

1787. Th. des Variétés : **Les Moulins à Vent.** *Le Moniteur universel*, 25 février 1862.

1788. Théatre du Cirque : **Rothomago.** *Le Moniteur universel*, 3 mars 1862.

1789. **Exposition du Boulevard des Italiens. (Nouvelle série. I. Delacroix ; Henri Lehmann ; Millet ; Bonvin ; Meissonier ; Wyld ; Brion ; Dehodencq ; Bonnegrâce ; Carrier-Belleuse ; Whistler).** *Le Moniteur universel*, 6 mars 1862.

1790. Théatre-Français : **La Loi du Cœur. —** Odéon : **Diane de Valneuil. —** Palais-Royal : **La Station Champbaudet. — (École des Beaux-Arts : statue d'Ugolin, par M. Carpeaux).** *Le Moniteur universel*, 10 mars 1862.

1791. Gymnase : **L'Échéance ; Après le Bal. — (Mademoiselle Céline Montaland dansant le boléro).** *Le Moniteur universel*, 18 mars 1862.

1792. Th. des Variétés : **Les Poseurs. —** Gymnase : **Le Pavé.** *Le Moniteur universel*, 24 mars 1862.

1792 bis. **Le Capitaine Fracasse. VI. Effet de neige.** *Revue Nationale et Étrangère*, 25 mars 1862.

1793. **Alger, par Ernest Feydeau.** *Le Moniteur universel*, 27 mars 1862.

1793 bis. **Exposition du Boulevard des Italiens. Nouvelle série; II. Peintures de M. Paul Baudry pour le Duc de G(alliera); L. Cogniet; Champmartin; Eug. Lavielle).** *Le Moniteur universel*, 28 mars 1862. Un fragment de cet article a été réimprimé dans *l'Artiste* du 1er mars 1863, sous le titre de : *Peintures décoratives de M. Paul Baudry; salon de M. le Duc de Galliera*. A la table du volume il porte seulement pour titre : *Peinture murale*. C'est encore un fragment du même travail qui reparut, sous le titre de : *la Peinture décorative*, dans la *Gazette de Paris* du 23 juin 1872.

1794. **L'Art du dix-huitième siècle, par MM. Edmond et Jules de Goncourt.** *Le Moniteur universel*, 1er avril 1862.

1795. **Revue des arts : Jésus enfant parmi les docteurs, tableau de M. Ingres.** *Le Moniteur universel*, 10 avril 1862.

1796. Théatre-Français : **La Papillonne.** — Gymnase : **La Perle Noire.** — Palais-Royal : **L'Ami du Café Riche.** *Le Moniteur universel*, 14 avril 1862.

1797. **Revue des Beaux-Arts : Publications photographiques de MM. Faucheur et Danelle.** *Le Moniteur universel*, 25 avril 1862.

1798. Porte-Saint-Martin : **Les Volontaires de 1814.** — Théatre Déjazet : **Les Prés Saint-Gervais.** — (Ambigu : **Les Beaux Messieurs de Bois-Doré**). *Le Moniteur universel*, 28 avril 1862. L'auteur termine cet article en promettant pour la semaine suivante l'analyse du drame joué à l'Ambigu ; mais à cette date, Théophile Gautier était parti pour Londres, et cette analyse fut faite par Gustave Claudin qui, pendant l'absence de l'écrivain, tint à sa place la plume de critique dramatique.

1798 bis. **Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne,** *par Théophile Gautier*, **etc.** Livraisons IV et V. **IV, Arsenal de Tsarskoé-Sélo (fin). Palais Marie. V, Palais Marie (fin). Monument de Nicolas Ier.** (Voir nos 1625 et 1779 bis.)

La première de ces deux livraisons fut mise en vente à la fin d'avril 1862, et nous inscrivons la seconde à cette même date, bien que nous ne l'ayons obtenue qu'en février 1866,

parce que nous croyons fermement qu'elle était imprimée dès cette époque, et prête à paraître aussi ; il y manquait seulement quelques planches de M. Richebourg ; elles ne furent jamais achevées et l'éditeur les attendit en vain pour mettre en vente cette livraison, la dernière de cet important ouvrage qui ait été imprimée. Fort heureusement le texte des sujets traités est complet, Théophile Gautier ne poussa pas plus loin la rédaction de ce livre. Le *Catalogue général de la librairie française*, 1840-1875, par M. Otto Lorentz, date ces cinq livraisons de 1861-1863. Ajoutons que la dernière, qui ne fut donc jamais mise en vente, est presque introuvable.

1799. **Artistes contemporains : Meissonier.** *Gazette des Beaux-Arts*, 1er mai 1862. Travail réimprimé en 1883 dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

1800. **Exposition de Londres I. Le Bâtiment ; l'Inauguration. II et III. Les Beaux-Arts ; école anglaise : introduction. IV, V, VI, VII. William Hogarth. VIII. Joshua Reynolds. IX. Gainsborough. X. La peinture d'histoire).** *Le Moniteur universel*, 4, 10, 11, 18, 20, 24, 27 mai ; 2, 5 et 11 juin 1862. Ces articles sont datés, dans *le Moniteur universel*, le premier de : « Londres, 2 mai 1862 » ; le second et le troisième de : « Londres, 8 mai 1862 » ; le quatrième et le cinquième de : « Londres, 16 mai 1862 » ; le sixième de : « Londres, 20 mai 1862 » ; le septième de : « Londres, 24 mai 1862 » ; le huitième de : « Londres, 30 mai 1862 » ; le neuvième de : « Londres, 3 juin 1862 » ; et le dixième de : « Londres, 9 juin 1862 ».

Des fragments des articles des 10, 18, 20, 24 et 27 mai ont été réimprimés, en 1863 dans le volume collectif (les articles non signés) : *les Dieux et les demi-dieux de la peinture*, sous le titre de : *William Hogarth ;* cette version incomplète, et qui ne peut servir de type lors d'une réimpression, n'a qu'une seule variante ; la phrase d'introduction de l'article du *Moniteur* du 18 mai a été remplacée par celle-ci :

Il ne sera pas hors de propos, avant de décrire

l'œuvre d'Hogarth, de parler du portrait du peintre tracé de sa propre main.

Une partie de l'article du *Moniteur* du 2 juin a été réimprimée dans le même ouvrage et dans les mêmes conditions, sous le titre de *Sir Joshua Reynolds* Il y a quelques changements entre cette version et celle du journal, qui doit pourtant servir de type en cas de réimpression; ainsi, par exemple, voici le premier paragraphe de la version du volume, qui diffère de celle du journal :

Reynolds possède le don de la grâce ; il sait rendre avec toute leur délicatesse la beauté de la femme et la fraîcheur de l'enfant, et, comme ayant conscience de cette faculté précieuse, il se plaît à les représenter. Aussi, pour le peindre et le caractériser, mettrons-nous sous les yeux du lecteur un cadre où se trouvent réunis un enfant et une femme, le portrait de la vicomtesse Galway et de son fils.

Les trois derniers paragraphes de l'article, sont un peu modifiés aussi dans le volume ; voici cette dernière version :

Reynolds a peint aussi l'histoire, mais nous n'avons pas eu l'occasion de voir beaucoup de tableaux de sa main en ce genre. Le *Cymon et Iphigénie*, sujet mythologique dont le sens nous échappe, est une toile des plus remarquables. Sous les rameaux d'un bois que le soleil crible de ses flèches d'or, une nymphe s'est endormie dans le costume de l'*Antiope* du Corrège. Guidé par un Amour, un jeune homme qui semble être un chasseur, s'approche de la belle et contemple ses charmes avec un trouble plein d'amour ; le torse de la nymphe couchée est d'une couleur magnifique et titianesque, et l'effet de lumière est un des plus hardis que jamais peintre ait risqués.

Nous aimons moins les *Grâces décorant une statue de l'Hymen* taillée en Hermès. Ces Grâces, probablement des portraits, suspendent des guirlandes de fleurs, et sont vêtues comme les Grâces décentes, mais à la mode anglaise du temps, ce qui leur ôte un peu de leur charme.

Arrêtons là cette étude sur Reynolds, et contentons-nous des spécimens superbes que nous venons de décrire. Nous pourrions sans doute rendre notre travail plus complet, mais ce que nous avons dit suffit, nous l'espérons, pour caractériser ce maître, honneur de l'école britannique.

L'article sur *William Hogarth* a encore été imprimé dans *l'Artiste* du 1er août 1868, et celui sur *Sir Joshua Reynolds* dans le même recueil, numéro du 1er octobre 1868.

En 1882 les versions de ces deux articles tirées des *Dieux et les demi-dieux de la peinture*, sont entrées dans le volume de Théophile Gautier : *Guide de l'amateur au musée du Louvre*.

Dans le *Moniteur*, les articles ne portent aucun autre titre que celui d'*Exposition de Londres*. (Voir n° 1805 3°).

1801. **Revue des Beaux-Arts : Vues de Savoie et de Suisse, de MM. Bisson frères.** *Le Moniteur universel*, 16 juin 1862. Réimprimé intégralement en 1881 dans le volume de Théophile Gautier intitulé : *les Vacances du lundi ; tableaux de montagnes*.

1802. Théatre-Français : **Rentrée de madame Madeleine Brohan dans les Caprices de Marianne et dans les Jeux de l'Amour et du Hasard.** — Vaudeville : **Delphine Gerbet.** *Le Moniteur universel*, 18 juin 1862.

1803. **Nouveau système de décors, par M. Foucault.** *Le Moniteur universel*, 23 juin 1862. Des fragments de cet article ont reparu en 1869 dans la première livraison du tome trois du supplément du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture*, à l'article : *Décor, décoration*.

1804. Théatre-Français : **Débuts de mademoiselle Dinah Félix dans Les Jeux de l'Amour et du Hasard et dans les Folies amoureuses.** — Th. des Variétés : **reprise d'Une Semaine à Londres.** — Porte-Saint-Martin : **reprise d'Antony.** *Le Moniteur universel*, 30 juin 1862.

1805. Théatre-Français : **Débuts de Coquelin dans le Mariage de Figaro ; Maubant dans Cinna ; future reprise de Psyché.**) *Le Moniteur universel*, 7 juillet 1862.

1805 2°. **Le Capitaine Fracasse. VII. Où le roman justifie son titre.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 juillet 1862.

1805 3°. **Exposition de Londres. (XI et dernier ; Lawrence.)** *Le Moniteur universel*, 12 juillet 1862. Article non daté dans le journal. *L'Artiste*, du 1er novembre de la même année l'a reproduit en partie, sous le titre de : *Peintres anglais. I. Lawrence.* (Voir n° 1800).

1806. Gymnase : **Les Maris à systèmes.** — Vaudeville : **Au Bord du précipice ; la Volonté de mon Oncle.** — Porte-Saint-Martin : **André Rubner.** *Le Moniteur universel*, 18 juillet 1862.

1807. Théatre-Français : **débuts de mademoiselle Dinah Félix dans Tartufe.** — Vaudeville : **reprise d'Un Duel sous Richelieu.** — Ambigu : **Reprise des Filles de Marbre.** — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 21 juillet 1862.

1808. Porte-Saint-Martin : **Les Étrangleurs de l'Inde.** *Le Moniteur universel*, 28 juillet 1862.

1809. **Charles Baudelaire.** *Les Poètes français*, etc. (Voir n° 1762). Tome quatre.

Cette notice fait partie du tome quatre des *Poètes français*, que nous trouvons inscrit sous le n° 6715 de la *Bibliographie de la France* du 2 août 1862. Elle a été réimprimée intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier : *Fusains et Eaux-fortes.*

On sait que *les Fleurs du mal* de Charles Baudelaire sont dédiées à Théophile Gautier. Voici la version primitive de cette dédicace que l'auteur des *Émaux et Camées* fit, parait-

il supprimer, parce qu'à son avis, une dédicace ne doit pas être une profession de foi :

A mon très cher et vénéré maître,
Théophile Gautier.

Bien que je te prie de servir de parrain aux *Fleurs du mal*, ne crois pas que je sois assez perdu, assez indigne du nom de poète, pour m'imaginer que ces fleurs maladives méritent ton noble patronage. Je sais que dans les régions éthérées de la véritable poésie, le *Mal* n'est pas, non plus que le *Bien*, et que ce misérable dictionnaire de mélancolie et de crime peut légitimer les réactions de la morale, comme le blasphémateur confirme la *Religion*. Mais j'ai voulu, autant qu'il était en moi, en espérant mieux peut-être, rendre un hommage profond à l'auteur d'*Albertus*, de *la Comédie de la mort* et d'*España*, au poète impeccable, au magicien ès-langue française, dont je me déclare, avec autant d'orgueil que d'humilité, le plus dévoué, le plus respectueux et le plus jaloux des disciples.

Charles BAUDELAIRE.

L'exemplaire des *Fleurs du Mal* offert par son auteur à celui des *Emaux et Camées*, porte en outre cet *ex-dono* autographe, cité en 1884 par M. Jules Le Petit à la page 159 de son intéressant volume : *L'Art d'aimer les livres et de les connaître, lettres à un jeune bibliophile :*

Mon bien cher Théophile,

La dédicace imprimée à la première page, n'est qu'une ombre très faible de l'amitié et de l'admiration véritables que j'ai toujours éprouvées pour toi, tu le sais.

Ch. BAUDELAIRE.

1810. Théatre-Français : **reprise de Turcaret.** — Gymnase : **reprises de Yelva et de l'Étourneau.** — (Les nouveaux) Théatres de la place du Chatelet. — (**Corneille à la Butte-Saint-Roch, par Édouard Fournier**). *Le Moniteur universel*, 4 août 1862.

1810[bis]. **Le Capitaine Fracasse. VIII. Les Choses se compliquent.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 août 1862.

1811. **Inauguration du chemin de fer de Blidah.** *Le Moniteur universel*, 24 août 1862. Cet article a été reproduit en 1865 dans *Loin de Paris*, par Théophile Gautier, comme chapitre sept de la série intitulée : *En Afrique*. Le dernier alinéa, que voici, a seul été enlevé de cette réimpression :

Mais le jour luit, la réalité nous rappelle, il faut aller faire sa malle et son feuilleton sur *Psyché*.

1812. Théatre-Français : **reprise de Psyché.** *Le Moniteur universel*, 25 août 1862.

1813. (**Nécrologie** :) **Mort de Bocage.** — Odéon : **Le Paradis trouvé ; le Marquis Harpagon.** — Gaîté : **La Nouvelle salle ; le Château de Pontalec.** *Le Moniteur universel*, 8 septembre 1862. Un fragment du début de cet article a été réimprimé en 1874 à la suite de *l'Histoire du Romantisme*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *Bocage*.

1813 [bis]. **Le Capitaine Fracasse. IX. Coups de bâton, coups d'épée et autres aventures.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 septembre 1862. La fin de ce chapitre, qui termine le premier volume du *Capitaine Fracasse*, est augmentée de deux paragraphes dans l'édition de librairie ; dans la *Revue*, on lit, à la fin du paragraphe qui précède les deux derniers du volume, ces mots : « le duel était fini », qui sont aujourd'hui remplacés par le récit de la fin du duel entre Sigognac et Vallombreuse.

1814. Gymnase : **Les Fous.** — Vaudeville : **La Comtesse Mimi.** — Porte-Saint-Martin : **Le Bossu.** *Le Moniteur universel*, 15 septembre 1862.

1815. THÉATRE-FRANÇAIS : **débuts de M. Randoux dans Tartufe.** — ODÉON : **L'Indiscret ; débuts de mademoiselle Pauline de Mélin (dans Phèdre).** *Le Moniteur universel*, 22 septembre 1862.

1816. THÉATRE-FRANÇAIS : **Dolorès.** *Le Moniteur universel*, 29 septembre 1862.

1817. **Beaux-Arts ; Exposition des envois et des prix de Rome ; Nouvelles salles du Palais des Beaux-Arts.** *Le Moniteur universel*, 5 octobre 1862. Un fragment de cet article a été réimprimé, sans son titre, dans *l'Artiste* du 15 du même mois.

1818. ODÉON : **Les Mœurs du temps.** — GAÎTÉ : **reprise du Courrier de Lyon.** — (**Nouvelles ; Errata de l'article précédent**). *Le Moniteur universel*, 6 octobre 1862.

1818 bis. **Le Capitaine Fracasse. X. Amours nouveaux et anciens.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 octobre 1862. Dans les éditions de librairie, ce chapitre porte le titre de : *Une tête dans une lucarne.*

1819. ODÉON : **Le Mariage de Vadé.** *Le Moniteur universel*, 13 octobre 1862.

1820. VAUDEVILLE : **Les Ivresses.** — AMBIGU : **Cadet-Roussel.** — DÉLASSEMENTS : **La Reine Crinoline.** — SALLE BEETHOVEN : **représentations de la troupe allemande.** *Le Moniteur universel*, 20 octobre 1862.

1821. **Le Paradis artificiel.** — ODÉON : **débuts de mademoiselle Pauline de Mélin.** — CIRQUE NAPOLÉON. — **Raffet, par M. H. Giacomelli.** — **Société des Aquafortistes** (: **Livraisons une et deux**). *Le Moniteur universel*, 27 octobre 1862.

1822. (ANCIEN) THÉATRE HISTORIQUE : **Le More de Venise.** — GYMNASE : **Les Ganaches.** *Le Moniteur universel*, 2-3 novembre 1862.

1823. GYMNASE : **Les Ganaches (deuxième article).** *Le Moniteur universel*, 10 novembre 1862.

1824. **Aventures du baron de Munchausen.** Traduction

de Théophile Gautier fils. Préface par Théophile Gautier. Illustrations par Gustave Doré. In-quarto de 238 pages. Imprimerie de *Lahure*, à Paris. — A Paris, chez *Charles Furne*, rue Saint-André-des-Arts, n° 45. — Prix : 15 francs.

Nous trouvons ce volume inscrit sous le n° 10076 de *la Bibliographie de la France* du 15 novembre 1862. La préface a été réimprimée intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier : *Fusains et Eaux-fortes*.

1825. Th. des Variétés : **Les Finesses de M. Bouchavannes ; le Minotaure ; le Bouchon de carafe.** — Vaudeville : **Le Dernier Couplet ; Prisonnier sur parole.** — Ancien Théatre Historique : **Les Premières dents du Lionceau ; la Femme coupable.** — Ambigu : **reprise du Juif-Errant.** — Gaîté : **reprise de Monte-Cristo.** *Le Moniteur universel*, 17 novembre 1862.

1826. Odéon : **Le Doyen de Saint-Patrick. — (Une nouvelle édition des Voyages de Gulliver.)** — Th. des Variétés : **Nos Petites Faiblesses.** *Le Moniteur universel*, 24 novembre 1862.

1827. Vaudeville : **Les Brebis de Panurge ; la Clé de Métella.** — Th. des Variétés : **Les deux Chiens de faïence.** *Le Moniteur universel*, 1er décembre 1862.

1828. Théatre-Français : **Le Fils de Giboyer.** *Le Moniteur universel*, 8 décembre 1862.

1828bis. **Le Capitaine Fracasse. XI. Le Pont-Neuf.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 décembre 1862.

1829. Odéon : **L'Ami du Mari ; Niobé.** — Vaudeville : **Le Pari de la Marquise.** *Le Moniteur universel*, 16 décembre 1862.

1830. **Salammbo, par Gustave Flaubert.** *Le Moniteur universel*, 22 décembre 1862. Cet article a été réimprimé en 1877 dans le tome deux de *l'Orient*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *Salammbo*.

1831. Chatelet : **reprise de la Prise de Pékin. — Livres ; Atala, de Chateaubriand, illustré par Gustave Doré.** *Le Moniteur universel*, 23 décembre 1862.

1832. **Dessins de Victor Hugo**, gravés par Paul Chenay. Texte par Théophile Gautier. Précédé d'une lettre de l'auteur à l'éditeur. In-quarto de 28 pages, plus 25 dessins. Imprimerie de *Claye*, à Paris. A Paris chez *Castel*, passage de l'Opéra. Prix, 20 francs. (Daté 1863.)

Nous trouvons ce volume inscrit sous le nº 11604 de la *Bibliographie de la France* du 27 décembre 1862.

La préface de Théophile Gautier a reparu en 1883 dans son volume : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

1833. THÉATRE-FRANÇAIS : **Anniversaire de Racine.** — ODÉON : **Misanthropie et Repentir.** — Th. des VARIÉTÉS : **Eh! Allez donc! Turlurette!** — (**L'Amour et Psyché, illustré par Lorentz Froelich**). *Le Moniteur universel* 29 décembre 1862.

1863

1834. Ambigu : **La Mère et la fille.** — Ancien Théatre Historique : **Léonard.** *Le Moniteur universel*, 5 janvier 1863.

1834 bis. **Le Capitaine Fracasse. XII. Le Radis couronné. XIII. Double attaque.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 janvier 1863.

1835. Gaité : **Philidor.** *Le Moniteur universel*, 12 janvier 1863.

1836. Théatre-Français : **Anniversaire de Molière.** — Odéon : **La Fille de Molière.** *Le Moniteur universel*, 19 janvier 1863.

1837. (**Nécrologie :**) **Horace Vernet.** *Le Moniteur universel*, 23 janvier 1863. Cet article a été incomplètement reproduit en 1874, dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier ; un fragment en a été réimprimé aussi dans *le Courrier artistique* du 1er février 1863.

1838. Théatre-Français : **reprise de Mérope.** — Gaîté : **reprise de Cartouche.** — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 28 janvier 1863.

1839. Ambigu : **François les-Bas-Bleus.** *Le Moniteur universel*, 2 février 1863.

1840. Théatre-Français : **reprise de Le Philosophe sans le savoir.** — Vaudeville : **La Germaine.** *Le Moniteur universel*, 9 février 1863.

1840 bis. **Le Capitaine Fracasse. XIV. Les Délicatesses de**

Lampourde. XV. Malartic à l'œuvre. *Revue Nationale et Étrangère*, 10 février 1863.

1841. Théatre-Français : **reprise de l'École des Bourgeois.** — Odéon : **Macbeth.** *Le Moniteur universel*, 16 février 1863.

1842. Théatre-Français : **Attendez-moi sous l'Orme ; retraite prochaine de Samson.** — Gymnase : **Sortir seule ; Permettez Madame ; le Défaut de Jeanne.** *Le Moniteur universel*, 23 février 1863.

1843. **Notes sur le Japon, la Chine et l'Inde, par le Baron Ch. de Chassiron.** *Le Moniteur universel*, 26 février 1863. Cet article a reparu en 1877 dans le tome premier de *l'Orient*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *Japon ; d'après les notes du Baron Ch. de Chassiron.*

1844. Théatre Français : **reprises de Phèdre, du Barbier de Séville, et des Fourberies de Scapin.** — Chatelet : **Marengo.** *Le Moniteur universel*, 2 mars 1863.

1845. Théatre-Français : **Adieux de Samson : le Joueur ; Sganarelle ; l'Étourdi.** — Vaudeville : **reprise du Mariage d'Olympe.** *Le Moniteur universel*, 9 mars 1863.

1845 bis. **Le Capitaine Fracasse. XVI. Vallombreuse.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 mars 1863.

1846. **(Chanson à boire.)** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 mars 1863. Ces vers, parus sans titre dans le chapitre seize du *Capitaine Fracasse* que nous venons de renseigner, ont été réimprimés sous celui que nous indiquons, en 1876, dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier. Dans la *Revue*, le dernier vers de la pièce est celui-ci :

Comme s'il eût raillé Cérès.

qui a été changé lors de l'impression en volume du *Capitaine Fracasse*. Cette chanson a été mise en musique, sous le titre de : *Chanson bachique, tirée du Capitaine Fracasse*, par M. A. Lafitte, et sous celui de : *Chanson à boire*, par

M. F. Raynal. La version de M. Lafitte, qui a été corrigée par Théophile Gautier, contient plusieurs variantes importantes que nous relevons sur l'autographe :

De Bacchus, biberon insigne,
Chantons les louanges en chœur!
Vive le pur sang de la vigne
Qui sort des grappes qu'on trépigne!
Vive ce rubis en liqueur!

Nous autres, prêtres de la treille,
Du vin nous portons les couleurs,
Notre fard est dans la bouteille
Qui nous fait la trogne vermeille,
Et sur le nez nous peint des fleurs.

Avec l'eau, qu'on se débarbouille!
Honte à qui boit au pot de grès!
Le ventre aussitôt lui gargouille;
Il est changé d'homme en grenouille,
Comme les moqueurs de Cérès!

1847. Théatre Français : **Adieux de Samson : Amphitryon; Don Juan; le Bourgeois Gentilhomme.** — Cirque Napoléon : **Le Dompteur Crockett.** *Le Moniteur universel*, 16 mars 1863.

1848. **La Terre avant le Déluge, par M. Louis Figuier. Première partie.** *Le Moniteur universel*, 21 mars 1863.

1849. Théatre-Français : **(Adieux de Samson) : le Menteur.** — Gymnase : **reprise de le Fils Naturel.** — Gaîté : **reprise de la Belle Gabrielle.** *Le Moniteur universel*, 23 mars 1863.

1850. Théatre-Français ; **Adieux de Samson : la Camaraderie ; le Mariage de Figaro ; le Vieux Célibataire ; le jeu de l'Amour et du Hasard.** — Gymnase : **La Maison sans enfants ; le Bout de l'An de l'Amour.** — Porte Saint-Martin :

reprise de **Don Juan de Marana**. *Le Moniteur universel*, 30 mars 1863.

1851. Théatre-Français : **Dernière représentation de Samson : mademoiselle de la Seiglière**. — Ambigu : **L'Otage**. *Le Moniteur universel*, 6-7 avril 1863.

1851 *bis*. **Le Capitaine Fracasse. XVII. La Bague d'améthyste**. *Revue Nationale et Étrangère*, 10 avril 1863.

1852. Théatre-Français : **(Coquelin dans) le Barbier de Séville ; Tartufe**. *Le Moniteur universel*, 13 avril 1863.

1853. Théatre-Français et Gymnase : **représentations de retraite de Maillart et de Ferville**. — Th. des Variétés : **Le Mariage de Césarine**. *Le Moniteur universel*, 20 avril 1863.

1854. Vaudeville : **Un Homme de rien**. *Le Moniteur universel*, 27 avril 1863.

C'est à ce moment que Théophile Gautier reçut une pension de trois mille francs du Ministère d'État, et qu'il écrivit la lettre inédite suivante au Ministre d'État, le comte Walewski. Le don de cette pension fut annoncé dans les journaux de mai 1863 :

(Fin Avril 1863.)

Monsieur le Ministre,

Je ne veux pas attendre le jour où j'aurai l'honneur de voir Votre Excellence pour lui témoigner ma vive reconnaissance de la mesure par laquelle Elle a bien voulu récompenser mes travaux.

Dans l'espérance d'une prochaine audience, je vous prie, Monsieur le Ministre, d'agréer l'assurance de mon respectueux dévouement et de ma profonde gratitude.

Théophile Gautier.

1855. Théatre-Français : **Le Misanthrope ; les Femmes savantes ; Phèdre**. — Porte-Saint-Martin : **reprise de Charles VII chez ses grands vassaux**. — Hippodrome :

M. Hermann et sa ménagerie. *Le Moniteur universel*, 4 mai 1863.

1855 bis. **Le Capitaine Fracasse. XVIII. En Famille. XIX. Orties et toiles d'araignée.** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 mai 1863.

1856. ODÉON : **représentation au bénéfice de la veuve de Pichat; le Mariage de Figaro.** — FOLIES-DRAMATIQUES : **reprise de la Dame aux Camélias.** *Le Moniteur universel*, 11 mai 1863.

1857. **Le Nouvel Opéra.** *Le Moniteur universel*, 13 mai 1863.

1858. THÉATRE-FRANÇAIS : **Mademoiselle Agar dans Phèdre.** — ODÉON : **débuts de mademoiselle Deschamps et de M. Bina dans Andromaque.** — GAÎTÉ : **reprise de la Fille du Paysan.** — AMBIGU : **reprise de la Poissarde.** — CHATELET : **reprise de Rothomago.** *Le Moniteur universel*, 18 mai 1863.

1859. **Le Nouvel Opéra : Intérieur.** *Le Moniteur universel*, 20 mai 1863. Cet article a été incomplètement réimprimé, sous le titre de : *le Nouvel Opéra*, dans *l'Artiste* du 15 avril 1866.

1860. **Salon de 1863. I. Le Salon carré : MM. Hippolyte Flandrin; Winterhalter; Puvis de Chavannes; Yvon; Protais; Armand Dumaresq; Eugène Bellangé; Couverchel; Mottez; Robie; de Winne.** *Le Moniteur universel*, 23 mai 1863.

1861. THÉATRE-FRANÇAIS : **reprise de Louis XI.** — GYMNASE : **Nos Alliées.** — (**Madame Key-Blunt**). *Le Moniteur universel*, 25-26 mai 1863.

1862. PORTE-SAINT-MARTIN : **reprise de les Pilules du Diable.** — **Les dompteurs Hermann et Crockett.** *Le Moniteur universel*, 1er juin 1863.

1863. THÉATRE-FRANÇAIS : **Anniversaire de Corneille.** — VAUDEVILLE : **débuts de mademoiselle Laurence dans la Chercheuse d'Esprit.** *Le Moniteur universel*, 8 juin 1863.

1863 2°. Le Capitaine Fracasse (fin) : XX. Déclaration d'amour de Chiquita. XXI. Hymen, ô hyménée! XXII. Épilogue : Le Château du bonheur. *Revue Nationale et Étrangère*, 10 juin 1863.

1863 3°. Salon de 1863. (II). MM. Baudry; Cabanel; Amaury-Duval; Giacomotti; Meynier; Briguiboul. *Le Moniteur universel*, 13 juin 1863.

1864. Théatre-Français : débuts de mademoiselle Agar dans Phèdre; la Loge d'Opéra. — Chatelet : Frédérick Lemaître dans Don César de Bazan. *Le Moniteur universel*, 15 juin 1863.

1864 bis. Salon de 1863. III. MM. Gérôme; Hébert; Jalabert; Brion. IV. MM. Bouguereau; G. Doré; Belly; Gustave Boulanger; Fromentin. *Le Moniteur universel*, 18 et 20 juin 1863.

1865. Théatre-Français : Mademoiselle Agar dans Andromaque. — Gymnase : Le Train de minuit. — Th. des Variétés : Les Médecins. *Le Moniteur universel*, 22 juin 1863.

1865 bis. Salon de 1863. V. MM. Heilbuth; Knaus; Comte; Ch. Marchal; Bonnat. *Le Moniteur universel*, 26 juin 1863.

1866. Théatre-Français : Trop curieux; mademoiselle Agar dans Iphigénie en Aulide. — (Nouvelles). *Le Moniteur universel*, 29 juin 1863.

1866 bis. Salon de 1863. VI. MM. Marchal; Bonnat; Tissot; Laugée; Eugène Giraud; Charles Giraud; Victor Giraud. *Le Moniteur universel*, 3 juillet 1863.

1867. Vaudeville : Les Coups d'épingle; C'était Gertrude. — Chatelet : Le Secret de Miss Aurore. *Le Moniteur universel*, 6 juillet 1863.

1867 bis. Salon de 1863. VII. MM. Millet; Adolphe et Armand Leleux; madame Armand Leleux; MM. Caraud; Compte-Calix; Bonvin; Ribot. VIII. MM. Sieurac; Grellet; Casey; Tabar; Dureau; Matout; Appert; Merle. *Le Moniteur universel*, 8 et 11 juillet 1863.

1868. Théatre-Français : débuts de M. Gibeau dans les Enfants d'Édouard; Souvent homme varie; la Joie fait peur; Phèdre. — (Champs-Élysées : Théâtre de Guignol). *Le Moniteur universel*, 13 juillet 1863.

1868 bis. Salon de 1863. IX. MM. Valerio; Guillaumet; Magy; Hauguet; Breton; Van-Hove; Willems; L. Muller. *Le Moniteur universel*, 17 juillet 1863.

1869. Gymnase : Le Démon du jeu. *Le Moniteur universel*, 21 juillet 1863.

1870. Théatre-Français : La France dans l'Extrême-Orient, poème par H. de Bornier. — Folies-Dramatiques : représentations d'Henri Monnier : La Mère de la Débutante; la Famille improvisée; le Roman chez la Portière. *Le Moniteur universel*, 27 juillet 1863.

1870 bis. Salon de 1863. X. MM. Glaize fils; Leroux; Anker; Henner; Lévy; Chazal; Guillaume; Lechevallier-Chevignard; Leman; Chaplin; Lehmann. *Le Moniteur universel*, 31 juillet 1863.

1871. Un mot sur l'Eau-forte. *Société des Aqua-fortistes; eaux-fortes modernes originales et inédites;* première année, premier volume, douzième numéro, 1er août 1863.

Ce travail doit se placer en tête de la publication, commencée le 1er septembre 1862. Il a été réimprimé intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume.*

1872. (Nécrologie :) Emma Livry. — Théatre-Français : La Jeunesse. *Le Moniteur universel*, 3 août 1863. Un très court fragment de ce feuilleton, daté par erreur du 2 août 1863, a été réimprimé en 1874 dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *Mademoiselle Emma Livry.*

1872 bis. Salon de 1863. XI. MM. Français; Benouville; Bellel; Daubigny; Corot; A. Bonheur; Brendel; Ph. Rousseau; de Balleroy; Bonnegrâce; Laroche; Madarasz; Richomme; William Wyld; Bernier; Penguilly-L'Haridon. *Le Moniteur universel*, 7 août 1863.

1873. Ambigu : **La Sorcière**. — Vaudeville : **reprise de : les Faux Bonshommes**. *Le Moniteur universel*, 10 août 1863.

1874. (**Nécrologie** :) **Eugène Delacroix**. *Le Moniteur universel*, 14 août 1863. Un fragment de cet article a reparu dans l'*Almanach parisien* pour 1864, et, en 1874, dans les *Portraits contemporains*, par Théophile Gautier.

1875. **La Rose Thé**. Nous trouvons pour la première fois ces vers dans la quatrième édition des *Émaux et Camées* (publiée sous le titre de *Poésies Nouvelles*), édition inscrite sous le nº 7394 de la *Bibliographie de la France*, du 15 août 1863. *Le Nain Jaune* du 10 juin 1865, et, après lui, *la Petite Revue* du 24 juin 1865, ont publié les deux premières strophes de cette pièce en les indiquant comme tirées d'un album. Ces vers ont fait partie, depuis 1863, de toutes les éditions d'*Émaux et Camées*. Ils ont été écrits, paraît-il, pour la princesse Clotilde, et lui sont dédiés, dit-on, sur l'autographe de la pièce.

1876. **La Fête du 15 août**. *Le Moniteur universel*, 16-17 août 1863.

1876 bis. **Salon de 1863**. (**XII**.) **MM. O. Achenbach; Swertchow; Tchoumakoff; Patrois; A. Stevens; J. Stevens; Palizzi; Lanoue; Harpignies; Blin; Saal; Worms; Voillemot; Thierry; madame Escallier; MM. Monginot; Ghéquier; Grobon; Lays; d'Haurel**. *Le Moniteur universel*, 22 août 1863.

1877. Gaîté : **Peau d'Ane**. — **Nouvelles**.) *Le Moniteur universel*, 24 août 1863.

1878. (**Rectification**). — Théatre-Français : **reprise d'Eugénie**. *Le Moniteur universel*, 31 août 1863.

1878 bis. **Salon de 1863**. (**XIII et dernier**). **M. Bida; la princesse Mathilde; M. Bodmer; madame Henriette Browne; MM. Calamatta; de Lemud; Perraud; Carpeaux; Carrier-Belleuse; Dubois; Marcello; Chatrousse; Gumery; Gaston Guitton; Fremiet; Franceschi; Millet; Michel Pascal; Chevalier; Bartholdi; Clésinger; Cordier; Demesmay; Debay;**

Lequesne ; Maindron ; Préault. *Le Moniteur universel*, 1er septembre 1863.

1879. **École des Beaux-Arts : Concours pour le grand prix de sculpture.** *Le Moniteur universel*, 3 septembre 1863.

1880. ODÉON : **Les Ouvrières de qualité ; la Fille de Dancourt.** — Th. des VARIÉTÉS : **Dans mes meubles ; la Chanson de Marguerite.** — VAUDEVILLE : **reprise d'Un Homme de rien.** *Le Moniteur universel*, 7 septembre 1863.

1881. **École des Beaux-Arts : Concours pour le grand prix de gravure en médailles.** *Le Moniteur universel*, 10 septembre 1863.

1882. Th. des VARIÉTÉS : **Débuts de M. Charles Mathews dans Un Anglais timide.** — AMBIGU : **Débuts de mademoiselle Agar dans la Sorcière.** *Le Moniteur universel*, 14 septembre 1863.

1883. **École des Beaux-Arts : Concours pour le grand prix de peinture.** *Le Moniteur universel*, 26 septembre 1863.

1884. **(Nécrologie :) Alfred de Vigny.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **La Mère Confidente.** — VAUDEVILLE : **Macbeth (joué en anglais par madame Key-Blunt).** *Le Moniteur universel*, 28 septembre 1863. Un fragment du début de cet article a été réimprimé, en 1874, dans les *Portraits Contemporains* de l'auteur. *L'Artiste* du 15 novembre 1863 en a aussi donné un extrait, sous le titre de : *Physionomie littéraire d'Alfred de Vigny.*

1885. **École des Beaux-Arts : Exposition des grands prix et des envois de Rome.** *Le Moniteur universel*, 1er octobre 1863.

1886. THÉATRE-FRANÇAIS : **Débuts de mademoiselle Jaillet.** — CHATELET. **Aladin.** *Le Moniteur universel*, 6 octobre 1863.

1887. THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN : **Le Carnaval de Naples.** *Le Moniteur universel*, 12 octobre 1863.

1888. ODÉON : **Diane au bois.** — VAUDEVILLE : **reprise de : les Ressources de Quinola.** — CHAMP DE MARS : **Le Géant, ballon de Nadar.** *Le Moniteur universel*, 21 octobre 1863. Un

fragment de ce feuilleton a reparu dans l'*Artiste* du 1er novembre 1863, sous le titre de : *La Comédie antique; Diane au bois*.

1889. Théatre-Français : **Jean Baudry**. — Ambigu : **L'Aïeule**. — Th. des Variétés : **Les Voyages de la Vérité**. *Le Moniteur universel*, 26 octobre 1863.

1890. Odéon : **Les Indifférents**. — Gymnase : **Montjoye**. — Porte-Saint-Martin : **reprise de Benvenuto Cellini**. *Le Moniteur universel*, 2-3 novembre 1863.

1891. **Le Capitaine Fracasse**, par Théophile Gautier. Deux volumes in-12, ensemble de IV-768 pages, imprimerie de *Bourdier et compagnie*, à Paris. — A Paris, chez *Charpentier*, quai de l'École, n° 28.

Nous indiquons ici cet ouvrage, que nous trouvons inscrit sous le n° 10279 de la *Bibliographie de la France*, du 7 novembre 1863, à cause de la *Préface* inédite, datée d'*Octobre* 1863, qu'il contient en plus des chapitres dont nous avons déjà parlé. Une erreur singulière du *Guide du Libraire-antiquaire et du bibliophile* (In-8°, 1882-....) indique, page 25, la première édition du *Capitaine Fracasse* comme parue en 1852, et formant trois volumes in-octavo. Ce renseignement est absolument inexact.

M. Arnold Mortier, qui signait : Un Monsieur de l'Orchestre, en parlant dans le *Figaro* du 3 juillet 1878 de l'opéra-comique tiré de ce roman, donne ces intéressants détails sur le plan primitif de Théophile Gautier ; nous lui laissons la parole :

A propos du roman de Gautier, on me raconte le fait suivant, connu seulement de ceux qui ont vécu dans l'intimité du grand poète.

Vous savez, — tout le monde le sait, — quel est le dénouement du *Capitaine Fracasse*.

Sigognac s'est battu avec Vallombreuse, frère d'Isabelle, et il l'a grièvement blessé; mais Vallombreuse guérit de sa blessure, Sigognac épouse Isabelle et rentre

triomphalement dans son château restauré, qui a été le *château de la misère* et qui est devenu le *château du bonheur*.

Tel est le dénouement *heureux* qui termine le roman à la satisfaction de tous.

Eh bien, cette fin satisfaisante n'est point celle qu'avait primitivement conçue Théophile Gautier.

Dans la pensée première de l'illustre écrivain, Vallombreuse ne guérissait pas, Sigognac ne pouvait épouser la sœur de celui qu'il avait tué, et le triste capitaine Fracasse rentrait seul dans le château de la misère, où il retrouvait plus mornes, plus maigres, le vieux chien Miraut, le vieux chat Belzébuth, le vieux maître d'armes Pierre !

Sûr de son admirable palette, le poète-peintre reprenait la description déjà si désolée du château de la misère.

Il mettait plus de toiles d'araignée dans les angles, plus de poussière sur les meubles rompus, plus de tristesse dans les yeux des ancêtres peints.

Les jours se passaient horriblement moroses. Le chien mourait, le chat mourait; un matin, le vieux serviteur ne se relevait plus de son grabat dans la salle basse, et Sigognac pauvre, délaissé, oublié par Isabelle elle-même, se mourait d'inanition dans le *Château de la misère*, devenu le *Château de la famine*.

Pourquoi Gautier a-t-il changé son dénouement primitif? A-t-il été vaincu par le préjugé des dénouements heureux? A-t-il cédé à quelques conseils? Je l'ignore.

Quant à dire s'il a eu raison ou tort, si la version publiée est préférable à la version rêvée, cela me paraît bien inutile. L'œuvre est lancée, l'ouvrier est mort.

Depuis l'apparition de ces lignes, madame Judith Gautier, la fille aînée du poète, a écrit pour une nouvelle édition illustrée du *Capitaine Fracasse* (3 vol., Jouaust, 1884-1885), une très intéressante préface, publiée d'abord dans le *Gil Blas* du 10 décembre 1884, qui confirme tous ces détails.

Elle y raconte en outre la curieuse histoire du manuscrit de l'ouvrage, qui fut payé page à page à son auteur, et dont chacune recevait, au revers, l'empreinte d'un timbre portant le mot : *payée*. Nous possédons plusieurs de ces curieuses pages. Ajoutons que le prix de chacune était fixé à vingt francs. La somme totale touchée ainsi par Théophile Gautier fut décomptée de ses droits d'auteur sur *le Capitaine Fracasse*.

Le livret de l'opéra-comique en trois actes et cinq tableaux, joué en 1878, que M. Catulle Mendès a tiré de ce roman pour M. Émile Pessard, contient le fac-similé de l'autorisation autographe donnée par Théophile Gautier à son gendre, le 27 juin 1872, d'exécuter ce difficile travail.

Disons aussi que Théophile Gautier n'a jamais dessiné d'affiche pour *le Capitaine Fracasse*. Quoi qu'en dise M. Ernest Maindron, page 539 de la *Gazette des Beaux-Arts* de décembre 1884, il n'en fut pas exécuté d'autre que celle de Gustave Doré.

Nous allons citer maintenant quatre lettres de Théophile Gautier, écrites toutes les quatre à la fin de 1866, lors de la mise en vente du *Capitaine Fracasse*, illustré par Gustave Doré, pour les étrennes de 1867. La première est adressée à M. Charles Monselet, qui l'a citée plusieurs fois; d'abord, en décembre 1871, dans le *Catalogue détaillé, raisonné et anecdotique d'une jolie collection de livres rares et curieux*, puis dans la *Chronique illustrée* du 1er novembre 1872, et dans *l'Événement* du 18 juillet 1878. La voici :

Mon cher Monselet,

Accepte ce *Fracasse* illustré, et parles-en dans les papiers où tu reluis comme une casserole de cuivre bien écurée dans une cuisine flamande. Considère cet ouvrage au point de vue gastronomique; l'absence de

nourriture y est déplorée amèrement, et quand la bonne chance ramène les mets succulents et les bons vins, ils sont célébrés avec non moins de soin que les charmes de l'héroïne. Protège ces goinfres, ces ivrognes, et ces canailles variées ; saupoudre-les de quelques mots spirituels en guise de muscade râpée. A propos de muscade, si on en mettait partout au temps de Boileau, on n'en met plus nulle part aujourd'hui ; le monde dégénère.

Adieu ; soigne ton bedon et ne t'efforce pas de le contenir au majestueux, comme cet imbécile de Brillat-Savarin.

Tuus.

Théophile GAUTIER.

La seconde fut envoyée à M. Paul Foucher ; elle a été imprimée en fac-similé dans *l'Amateur d'autographes* de février 1876 et dans le *Supplément à l'Isographie des hommes célèbres :*

Mon vieux Paul,

Au nom de l'ancien romantisme, prends sous ta protection ce *Fracasse* annoncé dès 1833 sur les couvertures des bouquins de Renduel, en même temps que *la Quiquengrogne* de l'illustre Victor (Hugo). Il est rafraichi de soixante dessins de Gustave Doré. Fais-le sortir de son château de la Misère pour entrer dans le castel doré sur tranche du succès.

A toi, un vieux d'*Hernani.*

Théophile GAUTIER.

La troisième, qui est inédite, fut écrite à M. Édouard Fournier :

Monsieur,

Vous qui aimez le vieux Paris, je vous envoie *le Capitaine Fracasse*, pour lequel votre *Histoire du Pont-Neuf* m'a été d'un grand secours. C'est un peu votre ouvrage. Protégez-le donc ; vous pouvez le faire avec d'autant plus d'assurance, que la misère du texte s'est enrichie de soixante beaux dessins de Gustave Doré.

Mille compliments et remerciements d'avance.

Théophile GAUTIER.

Voici enfin la quatrième, inédite aussi, et adressée à M. Charles Yriarte :

Mon cher Yriarte,

A vous, qui êtes mon champion et qui bataillez pour moi avec votre bonne lame de Tolède, j'adresse ce volume illustré du *Capitaine Fracasse*. Dites-en quelques mots dans votre chronique[1] avant que la pluie de dragées et de bouquins gauffrés d'or ne commence.

Pongo mis espreciones a los pies de Ud.

Théophile GAUTIER.

Quelques années plus tard, M. Charles Yriarte devint directeur du *Grand Journal*. Théophile Gautier lui écrivit alors le billet inédit suivant :

Mon cher Yriarte,

Si vous pouviez faire passer l'article de Tin-Ton-Lin, vous me feriez plaisir et lui rendriez service. Il ne doit pas être très doré sur tranche, mon pauvre Chinois !

A vous de cœur.

Théophile GAUTIER.

1. Du *Monde illustré*.

Tin-Ton-Lin est un Chinois, recueilli autrefois par Théophile Gautier, qui a publié depuis la mort du poète une traduction française d'une nouvelle de son pays; elle forme un volume sous le titre de : *la Petite Pantoufle*.

Théophile Gautier avait écrit une lettre au destinataire de chacun des exemplaires du *Capitaine Fracasse* illustré donné par lui. M. Pierre Guy, le secrétaire de M. Charpentier de 1865 à 1867, prit copie de toutes. Mais on n'a pu malheureusement retrouver ce travail.

1892. Odéon : **Le Dernier quartier.** — Cirque Napoléon : **Les vingt-quatre Ben-Zoug-Zoug. — (Copies des grands maîtres par M. Colin)**. *Le Moniteur universel*, 16 novembre 1863.

1893. Th. des Variétés : **Ajax et sa Blanchisseuse.** *Le Moniteur universel*, 23 novembre 1863.

1894. Vaudeville : **Les Diables noirs. — (Nouvelles)**. *Le Moniteur universel*, 30 novembre 1863.

1895. **(A propos de la Société Nationale des Beaux-Arts).** *Le Courrier Artistique*, 6 décembre 1863. Il ne s'agit ici que d'une courte allocution prononcée par Théophile Gautier à l'assemblée générale de cette société, dont il était président, allocution citée dans l'article de M. P.-C. Parent publié dans ce numéro sous le titre de : *la Société Nationale des Beaux-Arts : quelques mots sur son principe; l'exposition annuelle des œuvres inédites des sociétaires*. Voici les paroles de Théophile Gautier :

Ici, messieurs, vous serez chez vous; cette maison est la vôtre; cette place si grande, si belle et si bien choisie est à vous. Et comme l'œuvre d'un artiste comporte non seulement la perfection qu'il peut atteindre, mais encore et surtout la voie nouvelle qu'il doit chercher, vous pourrez profiter d'une propriété qui vous est acquise à tous égards, pour y donner un libre essor aux élans et aux tentatives de votre pensée. L'exposition du gouvernement représentera pour vous le côté officiel

de l'art, et celle-ci son côté aventureux. L'une complètera l'autre, et toutes les deux vous compléteront vous-mêmes : là-bas vous trouverez la perfection qui est l'idéal terrestre ; ici vous chercherez l'inconnu qui est l'idéal divin.

Théophile Gautier nous a dit, lors de notre unique entrevue, qu'il avait prêté en 1864 à M. Martinet, directeur du *Courrier artistique*, un cahier manuscrit, composé d'articles de sa jeunesse copiés par son père ; c'est de ce recueil que furent tirés les deux morceaux extraits de *la Charte de* 1830, réimprimés dans *le Courrier artistique*, des 19 et 26 juin 1864. (Voir nos 236 et 239.) Il redemanda souvent ce cahier à M. Martinet, et, depuis la mort de Théophile Gautier, toutes les démarches faites pour le retrouver ont été vaines. D'après M. Martinet, il aurait été remis au secrétaire de la rédaction du journal, M. P.-C. Parent, qui mourut dans les premiers jours de 1865 (*le Courrier artistique* du 8 janvier de cette année contient sur lui une notice nécrologique). M. Parent a laissé un frère, et sans doute, si ces lignes tombent sous ses yeux, sera-t-il possible, avec son concours, de retrouver ce précieux cahier, qui contient peut-être la copie des articles introuvables écrits par Théophile Gautier, en 1836, dans *la Charte de* 1830.

1896. Porte-Saint-Martin : **reprise de la Jeunesse des Mousquetaires. — Livres illustrés : le Sabot de Noël ; l'Oraison dominicale ; mademoiselle Bébé aux bains de mer**. *Le Moniteur universel*, 8 décembre 1863.

1897. Théatre-Français : **Rodogune ; Tartufe. — A propos de la liberté des théâtres (: ce que nous rêvons à ce sujet)**. *Le Moniteur universel*, 14 décembre 1863.

1898. **Introduction.** *Les Dieux et les demi-Dieux de la peinture*, par MM. Théophile Gautier, Arsène Houssaye et Paul de Saint-Victor. Illustrations par M. Calamatta. Grand in-8°, IV-444 pages et 7 gravures. Paris, imprimerie *Bacon et Cie*. Librairie *Morizot*, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, n° 3. Prix : 20 francs.

Les articles de cet ouvrage, que nous trouvons inscrit sous le nº 11716 de *la Bibliographie de la France* du 19 décembre 1863, ne sont pas signés; le nom des auteurs ne se trouve qu'au titre de l'ouvrage. Nous avons déjà renseigné dans le cours de notre travail certains articles de ce volume (voir nºˢ 1594, 1605, 1780 et 1800); nous allons indiquer les autres, après avoir cité l'Introduction écrite spécialement par Théophile Gautier pour ce livre:

Ce livre n'est pas une histoire complète de l'art, — aucune histoire n'est complète, — chacun des noms illustres qui en remplissent les pages eût nécessité un gros volume. On a voulu seulement dresser un trône d'or aux douze grands dieux, aux olympiens de la peinture et sur les marches d'ivoire de ces trônes, poser à un degré plus ou moins élevé les demi-dieux qui méritent d'être admis dans ce ciel d'un azur lumineux. Tous ont cherché le beau et l'ont trouvé par des routes diverses; peut-être nul d'entre eux, si grand qu'il soit, n'a donné son rêve tout entier, car devant les efforts de l'artiste, l'idéal recule jusque dans l'absolu. Si l'idéal n'était pas au-dessus de toute réalisation, il cesserait d'être l'idéal et de luire comme une étoile au bout de cette perspective sans fin qu'on n'atteindra pas plus qu'on ne soulèvera le voile sacré d'Isis. C'est là précisément ce qui fait la gloire et la supériorité de l'art; derrière ses types les plus purs, les plus nobles, les plus divins on sent un type plus pur, plus noble, plus divin encore qui se fait deviner, comme un visage rayonnant à travers la demi-transparence d'un voile. La forme montre et cache à la fois l'idée, quelque perfection qu'elle atteigne; elle a ses bonheurs et ses trahisons, elle a aussi ses impossibilités. Pour s'élever à l'expression du beau, elle ne

possède que les lignes et les couleurs fournies par la nature, car l'invention d'une forme, même dans la chimère, ne saurait se concevoir. C'est donc la figure de l'homme, qui est l'univers arrivé à se comprendre, dont l'art se servira pour formuler son concept, en l'élevant, en l'épurant, en la dégageant de l'accidentel et du particulier. Les Grecs l'avaient divinisée avec leur religion anthropomorphique. Venus au monde, dans la jeunesse de l'humanité, en pleine fraîcheur et en pleine lumière, eux-mêmes beaux, intelligents, sereins, ils s'étaient approchés du type suprême dont ils étaient voisins encore. Leur poésie, leur architecture, leur statuaire, sont restées les plus brillants témoignages du génie humain. Il devait en être de même de leur peinture, dont malheureusement les siècles jaloux ont effacé jusqu'au plus léger vestige. Sans nul doute Apelles égalait Phidias. Puis vinrent les cataclysmes de la barbarie et les ténèbres profondes du moyen âge, et l'idée du beau se perdit pour reparaître à la Renaissance, cette seconde aurore du monde, avec les manuscrits grecs et les marbres antiques retrouvés sous les décombres des civilisations ensevelies. Du premier coup, le grand Léonard de Vinci réinventa tous les arts perdus et créa une formule du beau si rare, si exquise, si parfaite qu'on ne l'a jamais dépassée. Michel-Ange, sans connaître Phidias, dont pourtant les chefs-d'œuvre existaient intacts encore sur les frontons d'Ictinus, sut être aussi grand que lui et mit le beau dans le terrible. Raphaël, baptisant l'art grec, ressuscita, avec ses madones, la Vénus de Cléomène plus belle et toujours vierge; Corrége fit sourire l'idéal et le baigna mystérieusement dans les transparences argentées de son clair obscur, Titien le

dora de sa couleur d'ambre, Rubens l'empourpra de ses tons flamboyants, Paul Véronèse l'habilla de ses riches brocarts ramagés, Rembrandt l'entoura de ses ombres fauves et le fit briller comme un microcosme, au fond de ses ténèbres magiques, Van Dyck lui prêta une élégance aristocratique, Poussin lui donna la philosophie, Le Sueur la grâce tendre et la mélancolie religieuse, David la rigueur classique, Prudhon le charme voluptueux, Reynolds le satiné et la fraîcheur de la santé anglaise, Hogarth, infidèle à ses théories sur la ligne courbe, la roideur puritaine et britannique trop préoccupée de morale. Chaque pays, depuis cette glorieuse époque, tendit toujours vers ce noble but. En Espagne, Velasquez, par le caractère, dégagea le beau du réel; Murillo l'aperçut dans une vision céleste et osa le faire descendre sur la terre. Bien avant, l'Ange de Fiesole l'avait dessiné sur le fond d'or de l'art gothique; Holbein l'avait fixé par son dessin d'une exactitude si naïve et si savante, Hemling l'enluminait de ses tons fins et purs dans ses tableaux pieusement légendaires. Tous ces grands artistes ont représenté une face de l'idéal que nul ne peut voir tout entier, et cela suffit à leur gloire. D'autres points de vue se révéleront peut-être avec le temps, et le beau de l'avenir se fera entrevoir sous d'autres masques, déposés à leur tour; car il faut l'étreindre, comme Protée, d'une étreinte bien vigoureuse, pour le forcer à se montrer sous sa véritable forme. Après une longue lutte, parfois le génie vient à bout de dompter ce fuyant adversaire. Il court à son chevalet, il saisit sa palette, il regarde, mais déjà le modèle a disparu. Heureusement il parvient à en esquisser de mémoire quelques traits sur la toile, et les

siècles étonnés admirent cette glorieuse image, qui n'est pourtant qu'une ombre et qu'un reflet.

Dans ce livre, on a essayé par une figure choisie, qui accompagne chaque légende de peintre, d'exprimer et de résumer l'idéal qu'il poursuivait, la forme favorite où sa pensée et son amour s'incarnaient le plus fréquemment, et qui fait reconnaître son œuvre, comme une tête gravée sur l'onyx d'un cachet, désigne, sans même qu'on ouvre la lettre, la main qui l'a écrite.

1899. **Corrège.** Même provenance que le précédent. Cet article a été réimprimé, signé, dans *l'Artiste* des 1er, 15 janvier et 1er février 1865, et il est entré en 1882 dans le *Guide de l'amateur au musée du Louvre*, par Théophile Gautier.

1900. **Don Diego Velasquez.** Même provenance que les précédents. Ce travail, dont un fragment est emprunté comme nous l'avons déjà dit, au *Moniteur universel* du 19 mai 1867 (voir nº 1780), a été réimprimé, signé, dans *l'Artiste* du 1er mars 1868, sous le titre de *Don Diégo Velazquez de Silva*. En 1882, il est entré dans le volume de Théophile Gautier : *Guide de l'amateur au musée du Louvre.*

1901. **Murillo.** Même provenance que les précédents. Ce travail qui contient, comme nous l'avons déjà dit, des fragments de l'article du *Moniteur universel* du 3 août 1858 (Voir nº 1594), a reparu, signé, dans *l'Artiste* du 1er décembre 1867, et en 1882, il est entré dans le volume de Théophile Gautier : *Guide de l'amateur au musée du Louvre.*

1902. THÉATRE-FRANÇAIS : **La Maison de Penarvan.** *Le Moniteur universel*, 21 décembre 1863. C'est à la première représentation de cette pièce que nous avons aperçu pour la première fois M. Théophile Gautier.

1903. **Don Quichotte, illustré par Gustave Doré.** (I). *Le Moniteur universel*, 26-27 décembre 1863.

1904. ODÉON : **Électre ; les Relais.** — TH. DES VARIÉTÉS : **L'Infortunée Caroline.** *Le Moniteur universel*, 28 décembre 1863.

1864

1905. **Photosculpture**. *Le Moniteur universel*, 4 janvier 1864. Cet article a été réimprimé, la même année. Il forme une brochure portant le même titre, et servant de prospectus à l'inventeur de ce genre de travaux.

1905 bis. **Don Quichotte, illustré par Gustave Doré. (II et III.)** *Le Moniteur universel*, 7 et 13 janvier 1864.

1906. **Lettre**. *Le Courrier artistique*, 10 janvier 1864. Voici cette lettre et la note qui la précédait dans le journal : « M. le Président de la société nationale des Beaux-Arts a adressé à MM. les sociétaires la lettre suivante » :

Cher Monsieur,

L'exposition de la Société nationale des Beaux-Arts approche ; il dépend de vous de la faire glorieuse et riche : pour cela il suffit de votre talent, dont je suis sûr, et de votre zèle, que je ne veux pas mettre en doute. Vous n'avez pas oublié votre promesse d'envoyer à notre exposition au moins une de vos œuvres inédites. Si je prends la liberté de vous la rappeler, c'est que la réussite générale a besoin du concours de chacun. Toute absence en ce moment serait une désertion à la veille d'une bataille : cette bataille, nous la gagnerons si nos troupes sont complètes. Elle prouvera que

l'art, en France, peut vivre de sa propre initiative, se produire, s'honorer et se récompenser lui-même.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Théophile GAUTIER.

Neuilly, 6 janvier 1864.

1907. Th. des VARIÉTÉS : **La Revue au cinquième étage.** — THÉATRE DÉJAZET : **En Ballon; Singuliers effets de la foudre. Nouvelles.** *Le Moniteur universel*, 11 janvier 1864.

1908. **L'Album de la Société nationale des Beaux-Arts.** *Le Courrier Artistique*, 17 janvier 1864.

Nous allons transcrire en entier cet article, qui est par M. P.-C. Parent, mais qui contient la citation d'un discours de Théophile Gautier :

Dans une des dernières séances du Comité de la Société, M. Théophile Gautier émit un vœu qui eut toutes les sympathies de la réunion, et qui ne manquera certes pas d'avoir celles de nos lecteurs. Nous allons leur dire ce dont il s'agissait.

La séance était réservée à la discussion des statuts de la réunion du soir, et, comme à ce propos l'on avait à examiner certaines réclamations qui demandaient l'installation des jeux de cartes dans nos salons, M. le président prit la parole et s'exprima à peu près ainsi. Je dis à peu près, car quelle plume au monde ressemble assez à un pinceau pour pouvoir rendre les allocutions colorées de notre illustre président? Mais c'est l'idée et non la couleur que je veux vous exposer avant tout.

« Il est inutile, je crois, dit M. le président, d'insister plus longtemps sur la question des cartes : elle a été vidée en assemblée générale, et il a été spécialement entendu que nous n'aurions d'autres jeux que ceux de

famille : les dominos, les échecs, les dames, le tric-trac et le billard. Nous n'avons point formé un cercle où l'on viendra pour jouer; nous avons disposé un foyer où l'on se réunira pour causer. Une fois pour toutes, laissons à d'autres, qui ne peuvent rien imaginer au delà, les étranges et faciles distractions du lansquenet, du baccarat et de la bouillotte ; nous, plus fiers sinon plus ingénieux, cherchons des moyens moins vulgaires, et nous les trouverons facilement, de passer entre nous les quelques heures du soir.

« De ces moyens, il en est un, par exemple, que je viens vous proposer.

« En Russie, je faisais partie d'une société d'artistes et d'amateurs appelés les *Vendrediens :* ainsi que son nom l'indique, cette société se réunissait tous les vendredis, et, ce jour, chaque sociétaire recevait à son tour ses autres collègues. Du papier, des couleurs, des crayons et des pinceaux étaient préparés, et tout le monde se mettant au travail, on procédait, chacun selon sa fantaisie, à un dessin, à une sépia ou à une aquarelle. Tout en crayonnant, on mangeait et l'on buvait ce que l'amphitryon était en mesure d'offrir : des truffes et du champagne si l'on était chez un prince, des pommes de terre et de la *piquette de Saint-Pétersbourg*, si l'on se trouvait chez quelque jeune artiste. A la fin de la soirée, toutes les œuvres ainsi improvisées étaient réunies et vendues le lendemain même à quelque marchand, qui les payait fort bien. On formait ainsi, en l'accroissant chaque vendredi, un capital dont l'emploi était réservé à aider les sociétaires dans les quelques moments difficiles que chaque artiste est exposé à rencontrer sur son chemin. A part le comité de la société, à qui tous

pouvoirs étaient donnés à cet égard, personne ne connaissait la somme donnée, et moins encore le nom de celui qui la recevait. Ce n'était du reste ni une aumône, ni un secours, ni même un prêt que l'on constituait ainsi ; c'était le bénéfice honorable et fort acceptable d'un travail collectif, où tout pouvait être en réalité partagé, l'exécution et le résultat.

« Certes, Messieurs, c'est là un fort bel exemple que nous donnent nos confrères de Saint-Pétersbourg, et si jamais lumière nous est venue du Nord, c'est assurément celle-là. Je viens donc vous proposer d'avoir aussi, nous, notre jour de travail collectif, et d'en vendre le résultat au profit d'une caisse utilisée comme celle des *Vendrediens*. Je crois que ce projet peut être le plus grand charme de notre réunion du soir, et même une des bases de notre force et de notre autorité. »

Il va sans dire que la proposition fut acceptée à l'unanimité, et que chacun en remercia vivement notre excellent président. La chose est donc décidée, le mardi est choisi pour le jour demandé et, dans peu de temps, nous l'espérons, paraîtra le premier album de la Société nationale des Beaux-Arts. Avons-nous besoin de dire que les acheteurs se le disputeront, puisque chacun sait, à l'heure qu'il est, qu'il sera signé Corot, Daubigny, Pils, Baudry, Hébert, Barrias, etc.

J'en passe, et *cent* des meilleurs, parmi lesquels M. Théophile Gautier lui-même, qui fit dire à notre Homère exilé :

« Ah ! si Gautier voulait me prêter son crayon ! »

1909. ODÉON : **Une Journée à Dresde.** — CHATELET : **reprise du Naufrage de la Méduse.** — CIRQUE NAPOLÉON :

Les Jongleurs Chinois. *Le Moniteur universel*, 18 janvier 1864.

1910. Théatre-Français : **reprise du Verre d'Eau; le nouveau Foyer**. — Gymnase : **reprise du Demi-Monde**. — **(Nouvelles.)** *Le Moniteur universel*, 25 janvier 1864.

1911. Vaudeville : **Monsieur et Madame Fernel**. — Folies-Dramatiques : **Le Carnaval des Canotiers**. — **Concert de madame Key-Blunt**. *Le Moniteur universel*, 1er février 1864.

1912. Gaîté : **La Maison du Baigneur**. *Le Moniteur universel*, 8 février 1864.

1913. Ambigu : **Les Fils de Charles-Quint**. *Le Moniteur universel*, 15 février 1864.

1914. **Revue des Beaux-Arts : Exposition de la Société nationale des Beaux-Arts**. *Le Moniteur universel*, 18, 27 février et 9 mars 1864.

1915. Porte-Saint-Martin : **Faustine**. *Le Moniteur universel*, 23 février 1864.

1916. Théatre-Français : **reprise d'Il ne faut jurer de rien**. — Cirque Napoléon : **Le Brigand malgré lui**. — Folies Dramatiques : **Les Cochers de Paris**. *Le Moniteur universel*, 29 février 1864.

1917. Odéon : **Le Marquis de Villemer**. — Th. des Variétés : **La Vieillesse de Brididi**. *Le Moniteur universel*, 7 mars 1864.

1918. Gymnase : **L'Ami des Femmes**. — Th. des Variétés : **L'Homme n'est pas parfait**. *Le Moniteur universel*, 14 mars 1864.

1919. Théatre-Français : **Voltaire au Foyer**. *Le Moniteur universel*, 21 mars 1864.

1920. **Nécrologie : Hippolyte Flandrin**. *Le Moniteur universel*, 24 mars 1864. Cet article a été incomplètement réimprimé en 1874 dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier, daté inexactement du 24 juillet 1864. Un

fragment de cet article a reparu aussi dans le *Courrier artistique* du 27 mars 1864.

1921. Théatre-Français : **Moi.** — Chatelet : **La Jeunesse du roi Henri.** *Le Moniteur universel*, 28-29 mars 1864.

1922. Porte-Saint-Martin : **Le Capitaine Fantôme. — Anniversaire de la naissance de Shakspeare.** *Le Moniteur universel*, 4 avril 1864.

1923. Ambigu : **Le Comte de Saulles.** — Vaudeville : **Aux Crochets d'un Gendre.** *Le Moniteur universel*, 11 avril 1864.

1924. Théatre Déjazet : **Le Dégel.** — Th. des Variétés : **Le Joueur de flûte.** *Le Moniteur universel*, 18 avril 1864.

1925. Gymnase : **Question d'amour; Un Mari qui lance sa femme.** *Le Moniteur universel*, 25 avril 1864.

1926. **La Mort, l'apparition et les obsèques du Capitaine M......** *Le Parnasse satyrique du dix-neuvième siècle.* Tome premier.

Ce recueil de vers clandestins parut en deux volumes à Bruxelles en avril 1864, publié par l'éditeur *Poulet-Malassis*, et les pièces de vers de Théophile Gautier qu'il contient sont toutes signées A, par suite d'un désaveu écrit par leur auteur (voir plus loin).

Malgré ce désaveu, motivé par l'âge qu'avait Théophile Gautier à l'époque de cette publication et par son désir d'entrer à l'Académie française, ces pièces n'en sont pas moins authentiques ; celle-ci est accompagnée de sa musique par M. Ernest Reyer. Le *Rabelais* du 1er juillet 1857 a publié une variante de la strophe trois de la pièce qui nous occupe, la voici :

En vain la foule désolée,
Pour lui dresser un mausolée,
Pendant huit jours chercha son corps...
L'abîme ne rend pas les morts.

Elle se trouve encadrée dans un article de M. Charles Bataille qui la cite en racontant une anecdote sur Théophile

Gautier. Cette pièce toute entière était, dit-il, la seule connue de l'auteur de *la Comédie de la Mort*, dans un endroit de France qu'il ne nomme pas.

Ces vers ont reparu, ainsi que toutes les pièces suivantes, signées cette fois, en 1873, à Bruxelles, dans le volume publié encore par M. *Poulet-Malassis*, sous le titre de : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*; c'est là que se trouve racontée l'histoire du désaveu de l'auteur; voici la lettre inédite qu'il écrivit dans ce but à M. Poulet-Malassis :

Ce 16 octobre 1863.

Mon cher Poulet-Malassis,

Il m'est revenu que vous aviez l'intention de faire imprimer à Bruxelles, sous le titre de *Parnasse satyrique moderne*, un choix de ces poésies qu'on appelait *gayetés* au seizième siècle et *juvenilia* au dix-septième.

On me dit aussi que quelques pièces qui me sont à tort attribuées et que je désavoue formellement, doivent y figurer avec ma signature.

J'espère de votre délicatesse et de votre obligeance bien connues, que vous n'insérerez pas ces rimes dans un recueil dont la publication, même à l'étranger, me semble inopportune et dangereuse.

Agréez, cher éditeur, l'expression de mes plus sincères cordialités.

Théophile Gautier.

Rue de Longchamp. nº 32. à Neuilly-sur-Seine. pres Paris.

1927. (**Question**). Mêmes indications qu'à la pièce précédente ; le titre ne se trouve qu'à l'édition de 1873.

1928. (**Bonheur Parfait.**) Mêmes indications qu'à la pièce précédente.

1929. (**Concordances.**) Mêmes indications qu'à la pièce précédente.

1930. **Le G....... de la gloire.** Mêmes indications bibliographiques que pour *la Mort, l'apparition et les obsèques du Capitaine M......*

1931. **Musée secret.** Mêmes renseignements que pour les vers précédents. Cette superbe pièce, écrite en septembre 1850 pour madame ***, pendant un séjour fait à Venise avec elle et M. Louis de Cormenin, devait faire partie de la première édition des *Émaux et Camées*, et n'en fut retirée qu'au dernier moment. Elle a été imprimée aussi, en 1876, jointe à cinq ou six exemplaires sur papiers de choix du tome deux des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, dans l'Appendice qui termine ce volume. En 1879, M. Émile Bergerat l'a placée définitivement sous les yeux du grand public, dans son volume intitulé : *Théophile Gautier ; entretiens, souvenirs et correspondance.* Il y a quelques variantes assez importantes entre cette dernière version et les précédentes : toutes deux existent autographes et sont par conséquent authentiques. Le premier jet de la pièce se trouve écrit, de la main du poète, sur un petit carnet de voyage que M. Louis de Cormenin avait emporté à Venise. Ce précieux agenda appartient aujourd'hui à son fils, qui a bien voulu nous le communiquer. Ajoutons ici que nous connaissons encore plusieurs pièces inédites du même genre, par Théophile Gautier, dont l'une est un morceau de style presque aussi remarquable que *Musée secret*. Nous possédons l'autographe de ces vers absolument inconnus. Quelques lettrés en connaissent d'autres, intitulés : *l'Épouseur de famille*, un *Sixain* sur le peintre Chenavard, etc., etc.

1932. Cirque de l'Impératrice : **L'Écuyer quadrumane.** — Folies-Dramatiques : **Jocko.** *Le Moniteur universel*, 2 mai 1864. Publié aussi dans le numéro du *Moniteur universel du soir*, portant la même date. Ce journal paraissait depuis la veille seulement.

1933. Théatre-Français : **Le Gendre de Monsieur Poirier.** — Th. des Variétés : **Les Coiffeurs.** *Le Moniteur universel*, 9 mai 1864.

1934. (Théatre de la Présidence : **Les Finesses du mari.**

— **L'Hôtel de la Présidence. — Nouvelles.**) *Le Moniteur universel*, 16-17 mai 1864, et *le Moniteur universel du soir* du 17 mai 1864.

1935. **Salon de 1864. I. M. Meissonier.** (réimprimé dans *le Moniteur universel du soir* du 19 mai 1864, sous le titre de *L'Empereur à Solférino ; 1814 ; par Meissonier. Salon de* 1864. Un fragment de cet article a reparu aussi dans *l'Artiste* du 15 août 1865, sous le titre de : *L'Art Contemporain; Meissonier peintre d'histoire*). **II. MM. Puvis de Chavannes; Faure; Briguiboul; Amaury-Duval; Bouguereau.** (Un passage de ce morceau a été réimprimé dans *l'Artiste*, du 15 mars 1865, sous le titre de : *Les Œuvres contemporaines; les Artistes contemporains : l'Automne, de Puvis de Chavannes.*) *Le Moniteur universel*, 18 et 21 mai 1864. Le second de ces articles a paru aussi dans *le Moniteur universel du soir* du 21 mai 1864.

1936. Gaîté : **reprise de Paris la nuit.** *Le Moniteur universel*, 23 mai 1864. Un fragment de ce feuilleton a paru dans *le Moniteur universel du soir*, portant la même date, sous le titre de : *Paris la nuit.*

1936 bis. **Salon de 1864. III. MM. Gustave Moreau ; E. Lévy ; Perrault ; Hugrel, Riesener ; Tony Faivre ; Feyen-Perrin ; Jourdan ; Carlier.** *Le Moniteur universel*, et *le Moniteur universel du soir*, du 27 mai 1864.

1937. Porte-Saint-Martin : **reprise de la Nonne Sanglante.** *Le Moniteur universel*, 30 mai 1864. Reparu le même soir, sous le titre de *la Nonne Sanglante*, dans *le Moniteur universel du soir.*

1938. (**Nécrologie : Pier-Angelo Fiorentino della Rovere.**) *Moniteur universel du soir*, 1er juin 1864. Voici cette notice qui n'a jamais été réimprimée :

Une mort aussi inattendue que si elle avait été subite vient d'enlever M. Pier Angelo Fiorentino della Rovere. La maladie, dont l'issue devait être si funeste et qui ne laissait pas soupçonner sa gravité, n'avait pas inter-

rompu les travaux du feuilletoniste dramatique et musical.

Le Moniteur universel contenait dimanche, 22 mai, un article sur *l'Éclair*, sur *Sylvie*, un article où ne se trahissait nulle fatigue, nul pressentiment douloureux. Le critique y rendait à la mémoire d'Halévy un hommage éclatant et peignait, en y mêlant des anecdotes charmantes, les débuts du célèbre compositeur à la recherche d'un poème ; puis il appréciait la pièce nouvelle avec la netteté et la finesse de ses meilleurs jours. Malgré son nom italien, Fiorentino était un esprit et un talent tout français. Il avait résolu cet impossible problème de faire d'une langue étrangère sa langue maternelle ; il écrivait avec une propriété, une aisance et une clarté, que beaucoup d'entre nous auraient pu lui envier, dans un idiome qui n'était pas le sien, des critiques pleines de goût, d'esprit et de bon sens.

Mais ce n'est pas là son seul titre littéraire. Il avait rendu accessible à tous la *Divine comédie* du Dante par une traduction d'une fidélité scrupuleuse, où cependant la gêne du mot à mot ne se faisait sentir en aucune façon. Pour accomplir cet immense travail, qui lui valut la croix d'honneur, il fallait être à la fois Italien et Français, et peut-être encore plus Français qu'Italien.

Cette traduction restera comme un chef-d'œuvre de difficulté vaincue et fera vivre son nom, quand bien même ses appréciations musicales si judicieuses et si attrayantes ne suffiraient pas à le sauver de cet oubli qui vient vite pour le journaliste.

Théophile GAUTIER.

1938 bis. **Salon de 1864. IV. MM. Matout; Schopin; Grellet (Frère Athanase); Jobbé Duval; Brune; Magaud;**

Bonnegrâce; Giacomotti; Biennoury; Landelle; Dubufe; Lepère. *Le Moniteur universel* et *le Moniteur universel du du soir*, 1er juin 1864.

1939. **Les Gladiateurs, Rome et Judée**; roman antique par G.-J. Wythe Melville; traduit de l'anglais par Ch. Bernard-Derosne, avec préface par Théophile Gautier. Deux volumes in-8°, ensemble de XII-856 pages. Imprimerie de *Poupart Daryl et Cie*, à Paris. — A Paris, chez *Didier*, quai des Grands-Augustins, n° 35. Prix, 12 francs.

Cet ouvrage, que nous trouvons inscrit sous le n° 5098 de la *Bibliographie de la France* du 4 juin 1864, reparut la même année en deux volumes in-12. La préface de Théophile Gautier a été réimprimée en 1883 dans son volume : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

1939 bis. **Salon de 1864. V. MM. Hamon; Gérome; G.-R. Boulanger; Alma Tadema.** *Le Moniteur universel*, 4 juin, et *le Moniteur universel du soir*, 5 juin 1864. Dans ce dernier journal, le paragraphe sur Alma Tadema est supprimé.

1940. (**Discours prononcé le 4 juin 1864, aux obsèques de Fiorentino**). *Le Moniteur universel*, 5 juin 1864. Nous allons reproduire ce remarquable discours, le seul, croyons-nous, que Théophile Gautier ait jamais prononcé. Il est facile de voir combien il songe à ses propres travaux en parlant de ceux de Fiorentino :

La mort vient de nous faire une de ces surprises douloureuses qu'elle ne nous ménage pas depuis quelque temps. Hier c'était Halévy, Delacroix, Flandrin, Meyerbeer; aujourd'hui c'est Fiorentino. Après les maîtres le critique, comme dans ces funérailles barbares où l'on enterrait le serviteur avec le chef. Qui aurait pu le croire malade, à lire son dernier feuilleton si récent, à le rencontrer si jeune et si robuste encore? Cette perte est un deuil sensible pour nous tous, que, dans le groupe des écrivains, relie plus étroitement le même devoir,

exercé dans le même milieu, sur le même sujet, à pareille échéance, et qui pourrions nous appeler les frères du Lundi.

Ah! c'est qu'elle est bien lourde, cette tâche que l'on croit si légère! Les plus vigoureux y succombent. Il y faut un corps d'athlète, une pensée ailée, infatigable, toujours en éveil. Être spirituel à jour fixe, sans tenir compte jamais des tristesses, des défaillances et des malaises de la vie, à propos de tout et de rien, malgré l'absence ou l'inanité du sujet, être soi à travers les autres, difficulté immense! improviser sur le thème jeté au hasard par le théâtre, avoir sur toute matière une érudition prête; transformer, en lui gardant son caractère, la pièce inepte en rendu-compte charmant; connaître à fond le répertoire et le personnel de l'art; manier avec urbanité cet amour-propre du comédien, plus irritable encore que celui du poète; ne rien garder pour soi de sa vie, de son temps, de son loisir; courir du bout de la ville au premier appel de l'idée, s'occuper toujours de la gloire d'autrui et jamais de la sienne; être la trompette quand on pourrait être la lyre; joindre l'activité de l'homme du monde au travail de l'homme de cabinet; jeter au vent sans les compter des pages qui seraient l'honneur d'un livre; c'est là, personne n'en doute dans le public, un métier frivole et qu'on pratique en se jouant; mais bien des gens sérieux seraient embarrassés de le faire.

Eh bien, ce rude labeur qui nous écrase tous, Fiorentino l'accomplissait deux fois. Il parcourait une double carrière; il était en même temps le feuilletoniste du *Moniteur*, et le feuilletoniste de *la France*. Ce fardeau, il le portait sans peine, et cependant il n'écrivait pas.

difficulté de plus, dans son propre idiome. Italien, il parlait français, mais avec une telle perfection, une telle propriété, une telle entente des finesses, qu'on eût dit qu'il avait deux langues maternelles. Cette vivacité napolitaine, jointe au bon sens français, formait le caractère de son talent. Il savait rendre la raison gaie et la critique amusante comme un roman de Dumas.

C'était, en sa langue, un poète, et nous avons vu des vers de lui qui rappelaient, par leur beauté grave et mélancolique, la mâle inspiration de Léopardi; car cet esprit si joyeux avait aussi ses côtés sombres, et, tout en analysant un vaudeville, pouvait traduire la *Divine comédie* du Dante. Cette traduction, un chef-d'œuvre, qui valut la croix à l'écrivain, paye largement l'hospitalité que la France lui donnait; elle nous a ouvert cet admirable poème jusqu'ici fermé pour nous à sept sceaux.

Tout en étant devenu Français, Fiorentino n'avait cependant pas oublié l'Italie, la sainte mère, *Alma parens;* il y songeait souvent, et s'arrangeait dans quelque blanche villa de Sorrente ou d'Amalfi, en face de la mer bleue, sous les orangers fleuris, une de ces existences paresseuses, rêve de tous les grands travailleurs. Il ne disait pas comme les Anglais : Voir Naples et mourir. Il disait : Revoir Naples et vivre. Tout rêve humain s'accomplit; on arrive toujours. Quelquefois, il est vrai, on arrive mort. Fiorentino retourne à Naples, mais dans un cercueil. Que la terre natale lui soit légère comme la terre étrangère lui a été douce, et qu'il repose en paix près des tombeaux de Virgile et de Cimarosa!

1941. Théatre-Français : **Adieu Paniers.** — Gymnase :

Les Oiseaux en cage. — Théâtre de la Présidence :). **Les bons Conseils; la succession Bonnet.** *Le Moniteur universel,* et *le Moniteur universel du soir*, 6 juin 1864.

1941 bis. **Salon de 1864. VI. MM. Henri Lehmann ; Hector Leroux ; Girard ; Faivre-Duffer ; Mazerolles ; Cambon ; Barrias ; Gendron.** *Le Moniteur universel*, 10 juin, et *le Moniteur universel du soir*, 10 et 12 juin 1864. Cet article est augmenté, dans ce dernier journal, du fragment sur Alma Tadema, omis dans le numéro du 5 juin.

1942. Théâtre-Français : **Anniversaire de Corneille ; Héraclius ; Psyché.** — Th. des Variétés : **La Postérité d'un bourgmestre ; Une Femme qui ne vient pas.**) *Le Moniteur universel* et *le Moniteur universel du soir*, 13 juin 1864. L'article porte pour titre dans ce dernier journal : *Le 258me anniversaire de Corneille.*

1942 bis. **Salon de 1864. VII. MM. Hébert ; Tissot ; Véry ; Vannutelli ; Bonnat.** *Le Moniteur universel* et *le Moniteur universel du soir*, 17 juin 1864 Dans ce dernier journal manque le paragraphe qui termine l'article dans *le Moniteur universel.*

1943. (**Nécrologie :**) **Delphine Fix; Ribes.** — Opéra : **reprise des Vêpres siciliennes.** — Théâtre-Lyrique : **Norma.** — Vaudeville : **Les Fourberies de Nérine; les Marionnettes de l'amour.** — Th. des Variétés : **Les Mémoires d'une femme de chambre.** *Le Moniteur universel* et *le Moniteur universel du soir*, 20 juin 1864. Dans ce dernier journal, l'article n'est reproduit qu'incomplètement. C'est le premier article où Théophile Gautier parle, au *Moniteur universel*, des théâtres lyriques : il y succéda, à partir de ce jour, à Fiorentino.

1943 bis. **Salon de 1864. VIII. MM. P. Boyer; Schutzenberger; Poncet; A.-L. Leloir ; Bin ; Lazerges ; Manet ; Fantin-Latour ; A. Gautier ; Dehodencq ; Hugues Merle ; Lobrichon ; de Curzon ; Voillemot ; Chaplin ; Canon.** *Le Moniteur universel*, 25 juin 1864.

1944. Opéra : **débuts de mademoiselle Camille de Maë-**

sen. — Projet d'un nouveau Théâtre-Italien. — Théatre Déjazet : Les Danseurs Hongrois. — Ambigu : La Fille du Bandit. *Le Moniteur universel*, 27 juin 1864. Un fragment de cet article a paru dans *le Moniteur universel du soir*, portant la même date, sous le titre de : *Un nouveau Théâtre-Italien.*

1945. Théatre-Français : La Comtesse d'Escarbagnas; Mélicerte. — Salle du Théatre-Lyrique : représentations de madame Ristori dans Medea et Maria Stuarda. — Porte-Saint-Martin : Le Barbier de Séville, opéra-comique. *Le Moniteur universel*, 4 juillet 1864.

1945 bis. Salon de 1864. IX. MM. Wetter; Willems; Comte; Arnold Scheffer; Madarasz; Dauban; (etc.). *Le Moniteur universel*, 8 juillet 1864.

1946. Théatre-Français : reprise d'Esther. — Porte-Saint-Martin : Norma; Tartufe. — Th. des Variétés : Les Pinceaux d'Héloïse. — Théatre Déjazet : Tartufe; le Dépit amoureux. — (Nouvelles). *Le Moniteur universel*, 11 juillet 1864.

1946 bis. Salon de 1864. X. MM. Marchal; Brion; Fernandiz; L. Duveau; J. Breton; Millet; E. Leroux; Bource; Luminais; Adolphe Leleux; Armand Leleux; Otto Weber; Oswald Achenbach; Schreyer; Swertschkow; E. Giraud; Belly; Fromentin; Washington. *Le Moniteur universel*, 16 juillet 1864.

1947. Opéra : Néméa. *Le Moniteur universel*, 18 juillet 1864.

1947 bis. Salon de 1864. XI. MM. Anker; Appert; Glaize père et fils; Tony Robert-Fleury; Ranvier; Ribot; Vollon; Monginot; Zo; Jundt; Janet-Lange; A. de Neuville; Armand-Dumaresq; Protais; la Princesse Mathilde; madame la Comtesse de Nadaillac; madame la Baronne Nathaniel de Rothschild; MM. Galbrund; Pollet; Tourny. *Le Moniteur universel*, 23 juillet 1864.

1948. Gymnase : Don Quichotte. — (Nouvelles). *Le Moniteur universel*, 1er août 1864.

1948 bis. Salon de 1864. XII. MM. Cabat; Français;

Th. Rousseau; Corot; Lanoue; Daubigny père et fils; Bavoux; Chintreuil; Nazon; Blin; Baudit; Paul Huet; G. Castan; Émile Breton; Bernier; Benouville; A. Weber; Gosselin; Paul Guigou; Hanoteau; Bellet; Pasini; Berchère; Brest. *Le Moniteur universel*, 3 août 1864. A partir de ce chapitre, qui porte par erreur le chiffre XI dans *le Moniteur*, il y a dans le journal une faute de numérotage en tête de cet article et du suivant, qui terminent le *Salon de* 1864.

1949. Théatre-Français : débuts de madame Victoria Lafontaine dans l'École des femmes; Coquelin dans les Fourberies de Scapin. — Concours du Conservatoire. *Le Moniteur universel*, 8 août 1864.

1949 bis. Salon de 1864. XIII et dernier. MM. Ziem; Imer; Balfourier; Brendel; Wervée; Jadin; Ch. Jacques; Ph. Rousseau; Brown; Brandon; Maisiat; Blaise Desgoffe; Palizzi; Giacomotti; madame Henriette Browne; MM. Jalabert; Herst; mademoiselle E. Morin; mademoiselle Elvire Leroy; madame Marie Alexandre-Dumas; MM. Paul Balze; Clésinger; Crauk; Paul Dubois; Fremiet; Sussmann-Hellborn; Sopers; Brian; Falguière; Cambos; Ottin; Bartholdi; Madame Bertaux; MM. Franceschi; Carpeaux; Chatrousse; Prouha, Carrier-Belleuse; Cordier; Desprey; Foyatier; Jacquemard; Thomas; Protheau; A. Préault. *Le Moniteur universel*, 14 août 1864.

1950. Th. des Variétés : La Liberté des théâtres. — (Livres :) Mademoiselle Cléopatre, par Arsène Houssaye. *Le Moniteur universel*, 15 août 1864.

1951. De Paris à Madrid. I. (El Ferro Carril, inauguration du chemin de fer du Nord de l'Espagne. I.). *Le Moniteur universel du soir*, 18 août 1864. Cet article et tous ceux qui l'ont suivi, ont reparu en 1865, sous le titre d'*El Ferro Carril*, etc., dans : *Quand on voyage*, par Théophile Gautier; nous ne répéterons donc plus ce renseignement. Ce premier article est le seul qui ait paru dans *le Moniteur universel du soir;* toute la suite a passé dans *le Moniteur universel*. Ce premier chapitre, en forme de lettre, commence dans le journal par : « Mon cher directeur, » tandis qu'en volume

il débute par « Mon cher éditeur; » la date qu'il porte est aussi enlevée dans le livre; la voici : « Ce 16 août, six heures du matin. Villareal-de-Zumarraga. » La lettre est terminée par les mots : « Bien à vous, » qui manquent en volume.

1952. **Inauguration de la ligne directe de Paris à Madrid.** Anonyme. *Le Moniteur universel*, 19 août 1864.

Ce compte rendu, anonyme dans le numéro, mais signé à la table du journal, est précédé de ces lignes :

Nous avons publié dans *le Moniteur* d'hier soir, 18 août, une lettre de notre collaborateur, M. Théophile Gautier, datée de Villareal-de-Zumarraga, sur l'inauguration de la ligne qui relie directement Paris à Madrid. Voici une autre correspondance qui nous est adressée de Saint-Sébastien, le 16 août.

Ces lignes n'ont pas été recueillies dans *Quand on voyage*; elles y feraient en quelques parties double emploi avec le premier chapitre d'*El Ferro Carril;* les voici :

L'inauguration du chemin de fer du Nord a eu lieu à Saint-Sébastien le 15 de ce mois. Dès le matin, la population de cette ville, presque doublée par un immense concours d'étrangers et d'Espagnols accourus de France et de toutes les parties de la Péninsule, occupait tout le pourtour de la gare et le vaste amphithéâtre qui avait été construit pour cette grande solennité.

Les tribunes étaient ornées de draperies de velours cramoisi, reliées les unes aux autres par des guirlandes de feuillage rattachées à des mâts surmontés de drapeaux aux couleurs nationales. Une chapelle richement parée avait été élevée en face d'une estrade splendidement décorée et sur laquelle avaient été placés les sièges destinés au roi et à son cortège.

A onze heures vingt minutes, des salves d'artillerie

annonçaient l'arrivée du roi, qui a été reçu par son frère l'infant don Henri, par les principales autorités de la province et par M. le comte de Bondy, chargé d'affaires de France à Madrid.

La cérémonie religieuse a ensuite été célébrée par l'évêque de Vittoria. Après la bénédiction des machines, M. Isaac Pereire a prononcé un discours, dans lequel, après avoir souhaité la bienvenue à l'auguste président de cette fête internationale, il a dit qu'il était réservé à l'arrière-petite-fille de Louis XIV de réaliser la parole du grand roi.

Le banquet a eu lieu près de la gare; le nombre des invités dépassait sept cent cinquante. Trois tables avaient été dressées devant celle du roi.

A deux heures, le roi est allé visiter la ville. Un arc de triomphe avait été élevé sur le pont de Sainte-Catherine, à un demi-kilomètre de Saint-Sébastien. Des mâts vénitiens surmontés d'oriflammes bordaient tout le parcours du chemin qui conduit de la gare à la ville. Après avoir passé quelques instants à l'alcadia et à l'église, où Sa Majesté a été reçue avec la plus grande pompe, le roi a pris congé des autorités et est retourné à la station, d'où il est parti à trois heures.

Le soir, la promenade de Sainte-Catherine, où se pressait une foule élégante, a été brillamment illuminée. Il y a eu des feux d'artifice et des danses nationales. Sur la place de la ville, où circulait une foule innombrable, la musique n'a cessé de faire entendre des airs populaires.

Saint-Sébastien gardera longtemps le souvenir de cette fête émouvante dans laquelle la France et l'Espagne semblaient venir se donner la main.

1953. Gaîté : **Les Mohicans de Paris.**— Ambigu : **Rocambole.** — Théatre-Français : **débuts de M. Randoux.** *Le Moniteur universel*, 29 août 1864.

1953-2°. **Pierrot Posthume**, arlequinade en un acte et en vers, par MM. Théophile Gautier et Paul Siraudin. Repris au Théâtre du Vaudeville, le 30 août 1864. (Voir n° 896.)

Cette version de *Pierrot Posthume*, qui a été très remaniée par Théophile Gautier, n'a point été imprimée; nous allons en indiquer et en citer les modifications principales. Elles ont toutes pour but de rendre la pièce plus rapide et plus courte, et de ne pas répéter trois fois une scène de consultation avec le docteur. Disons avant tout, que les vers inédits adressés au public, à la fin de la pièce, que Théophile Gautier a écrits pour cette reprise, ont été imprimés, ajoutés à la pièce primitive, en 1877, dans la deuxième édition de son *Théâtre*, et que pour cette raison nous ne les citerons pas ici.

Les scènes I à V sont restées à peu près telles qu'elles étaient à l'origine, sauf de fortes coupures; la fin de la scène V et la scène VI sont supprimées; la scène VII (le monologue de Pierrot), se débite d'emblée, sans que Pierrot ait vu le docteur et sorte de sa maison, comme cela est indiqué dans la pièce primitive; il se termine par ces vers qui sont nouveaux, ainsi que tout le début de la scène VIII, la VIIe de cette version nouvelle, la scène VI ayant été coupée, comme nous l'avons dit :

PIERROT.

. . . .

(Après une pause.)

Un scrupule me vient. Si je n'étais pas mort?
Pour éclaircir ce point qui m'intéresse fort,
Il faudrait consulter un homme de science.
Justement le docteur de ce côté s'avance.

SCÈNE VII.

PIERROT, LE DOCTEUR.

PIERROT.

Docteur !

LE DOCTEUR.

Parlez, mon fils, contez-moi votre cas.

PIERROT.

Mon cas est des plus neufs et des plus délicats.

LE DOCTEUR.

Est-ce gravelle, toux, flux de ventre, aposthume ?

PIERROT.

Oh ! fi donc ! Vous voyez un malade posthume :
On veut que je sois mort ayant été pendu,
Et chacun me renvoie au cercueil qui m'est dû.
Pourtant, quoique défunt, à vivre je persiste.

LE DOCTEUR.

Oh ! oh !

PIERROT.

J'ai les besoins qu'on a quand on existe ;
J'estime le poulet, j'aime la venaison,
Et le vin me plaît plus qu'avant ma pendaison.

LE DOCTEUR.

Vous êtes mort ! J'en ai la triste certitude.
J'ai d'accidents pareils fait une longue étude ;
Croyez en ma science et soyez convaincu
Que les pendus jamais n'ont bien longtemps vécu.

Ici le docteur débite dix vers empruntés à la scène XVI de son rôle primitif, sur Galien, Hippocrate et autres médecins de l'antiquité ; puis il termine sa tirade par ces deux vers :

L'ankylose se fait, on devient raide et sec,
Et la langue vous sort d'un empan par le bec.

après quoi la scène s'achève à peu près comme dans la première version. Les scènes IX à XII sont presque conformes aussi au premier texte, sauf la fin de la scène XII; voici cette variante. Après le vers de Pierrot :

Si fait, mais mon état, rend tes soins superflus.

il faut lire :

COLOMBINE.

Rêves-tu ?

PIERROT.

Que non pas ! La chose est délicate !
Et tu ne peux savoir, toi, tout ce qu'Hippocrate
Et bien d'autres ont dit là-dessus en haut lieu !
Il faut qu'à tout jamais nous nous disions adieu.

Colombine réplique par six vers empruntés à la scène primitive, commençant par celui-ci :

Je comprends. En Espagne une brune coquine.

et Pierrot répond comme dans la version de 1847 par ce vers :

Je suis sec, mais vit-on jamais squelette gras ?

après quoi le nouveau texte reprend ainsi :

COLOMBINE.

Retourne à la maison et tu t'engraisseras ;
J'ai justement au four une tourte aux boulettes !

PIERROT.

Tentatrice !

COLOMBINE.

Le gril attend les côtelettes,
Le vin est dans la glace. Allons, viens.

PIERROT.

Non, jamais !

COLOMBINE.

Prends mon bras.

PIERROT.

Laisse-moi.

COLOMBINE.

Reste donc, grand dadais!
Mais je sais un moyen, qui, si je ne me flatte,
Pourra contrecarrer les arrêts d'Hippocrate.
Grâce à lui tu pourras choisir ou d'être aimé,
Ou d'être, dès ce soir, chez les fous enfermé!

(Elle sort.)

La scène XIII est restée, moins quelques coupures, la même qu'à l'origine. Les seize premiers vers de la scène XIV sont remplacés par ceux-ci :

PIERROT, seul.

Le docteur est un gueux payé par Arlequin,
Il m'a trompé, c'est clair! Sur cet affreux coquin
Je voudrais, si j'étais un corps et non une ombre,
Appliquer à pleins poings des gourmades sans nombre,
De ses griffes tirer le ducat qu'il m'a pris,
Et lui cracher au nez son infâme souris.
Je battrais Arlequin, je reprendrais ma femme...
Mais comment? Avec quoi? Je ne suis plus qu'une âme,
Un être de raison, tout immatériel;
L'hymen veut du palpable et du substantiel;
On se rirait de moi, mon trépas est notoire,
Et c'est un fait acquis désormais à l'histoire.
Pourquoi vouloir, objet de risée ou d'effroi,
Rester en ce bas monde où je n'ai plus de moi?
Quelle perplexité! Pour sortir de ces doutes,
Suicidons-nous, là, mais une fois pour toutes.

La fin de la scène et la scène XV sont conformes au texte primitif; mais la scène XVI et dernière, devenue la XV[e] dans la nouvelle version, est si changée que nous allons la transcrire tout entière, malgré les quelques vers de la version primitive qu'elle contient :

PIERROT, COLOMBINE, LE DOCTEUR.

LE DOCTEUR.

Quatre, mon fils...

PIERROT.

Docteur!... Vous êtes un vieux drôle.
J'ai bu votre souris, reprenez cette fiole.

LE DOCTEUR.

Merci.

PIERROT.

Je suis vivant! Colombine le veut!
Très dispos, très gaillard...

LE DOCTEUR.

Non. Cela ne se peut!
Chimère!

PIERROT.

Cette tape est-elle de main morte?

LE DOCTEUR.

Oui.

COLOMBINE, à Pierrot.

Donne-lui plus bas une preuve plus forte.

PIERROT, lui donnant de son pied au derrière.

Cet argument est-il de pied mort?

LE DOCTEUR.

Non.

PIERROT.

Ces coups,
Pour venir d'un défunt, comment les trouvez-vous?

LE DOCTEUR.

Fort rudes; vous frappez à rompre les vertèbres.

PIERROT.

Tenez.

LE DOCTEUR.

J'ai des amis dans les pompes funèbres,

Et si vous m'appliquez des soufflets aussi forts,
Je vous fais empoigner par quatre croque-morts.

PIERROT.

Maintenant, le bouton?

LE DOCTEUR, rendant la capsule.

Le voilà.

PIERROT, avec menaces.

Mais le moule,
Le ducat?

LE DOCTEUR.

Tenez donc!

COLOMBINE.

Près de lui je me coule,
Et ne le quitte plus. — Un mari cousu d'or,
Et dont chaque bouton cache et garde un trésor,
Quel aubaine grands dieux! — Cher Pierrot de mon âme!
Allons donne un baiser à ta petite femme....
Je te dorloterai, je te bichonnerai....
S'il te manque un bouton, je te le recoudrai....

Elle lui coupe les boutons de son habit.

ARLEQUIN, rentrant.

J'avais pris mal au ventre à force d'avoir ri;
Un coup de vin ou deux m'ont tout à fait guéri.

PIERROT, à Arlequin.

Je suis Pierrot vivant et non Pierrot posthume;
A cette idée il faut que chacun s'accoutume.
Conviens-en, ou je vais pour te le faire voir,
Te pocher l'œil et mettre au bleu ton museau noir.

ARLEQUIN.

Vous vivez, j'en conviens.

PIERROT, à part, tant que Colombine coupe encore un de ses boutons.

Encore un qu'elle coupe!

ARLEQUIN.

Ce tableau clocherait si je manquais au groupe.

COLOMBINE, à Arlequin.

Mais il vous faut partir, Pierrot est de retour;
Tâchez, l'espoir perdu, d'oublier votre amour....
Voyagez, retournez au pays bergamasque.

ARLEQUIN.

Mon cœur se fend! les pleurs ruissellent sous mon
[masque.

PIERROT.

Il ne partira pas! je ne suis pas jaloux,
Ensemble nous vivrons dans l'accord le plus doux.

LE DOCTEUR.

Grand Pierrot!

ARLEQUIN.

Je serai vertueux.

COLOMBINE.

Et moi sage.

PIERROT.

Un ami très souvent est commode en ménage.
Il me divertira lorsque je m'ennuierai,
Et sera le parrain des enfants que j'aurai.

Après ces vers vient le couplet inédit adressé au public, imprimé depuis 1877 à la fin de la pièce.

1953^3^. **De Paris à Madrid.** (**II.**) (**El Ferro carril, etc., II**). *Le Moniteur universel*, 4 septembre 1864. Cet article débute par ce paragraphe, supprimé au volume :

Il a été parlé ici même de l'inauguration du chemin de fer des Pyrénées, et du banquet de Saint-Sébastien. Nous pouvons donc, simple touriste désormais libre de tout compte rendu officiel, reprendre notre récit où le laissait notre première lettre.

Ce paragraphe fait allusion au fragment, non reproduit en volume, que nous avons cité plus haut. (Voir n° 1952.)

1954. Théatre-Français : **La Volonté.** — Odéon : **Les**

Plumes de Paon. — VAUDEVILLE : Le Florentin ; le vingt-quatre février ; le Devin du village ; Pierrot posthume. — THÉATRE-LYRIQUE : Réouverture. *Le Moniteur universel*, 5 septembre 1864.

Voici les deux paragraphes de ce feuilleton relatifs à la reprise de *Pierrot posthume* :

Les liens de famille qui nous rattachent à *Pierrot posthume* ne nous permettent pas d'en parler avec grands détails. On ne trouvera point mal cependant que nous remerciions le directeur qui a remis à la scène cette œuvre, où nous avons essayé de faire revivre la franche bouffonnerie, et avec lui les acteurs qui l'ont interprétée d'une façon si alerte.

Saint-Germain, avec sa face blême, rend admirablement les perplexités, les transes, les tremblements, les épouvantes qui se heurtent et se bousculent dans l'esprit pusillanime de Pierrot. Grivot frétille son rôle d'Arlequin autant qu'il le joue. Ricquier est le docteur le plus solennellement âne qu'on puisse voir, et mademoiselle Bianca, si elle fait excuser les projets criminels d'Arlequin, rend presque invraisemblable la froideur de Pierrot.

1954 bis. De Paris à Madrid. III. (El Ferro carril, etc., III.) *Le Moniteur universel*, 8 septembre 1864.

1955. PORTE-SAINT-MARTIN : Les Flibustiers de la Sonore. — ODÉON : Une défaite avant la victoire. — THÉATRE-LYRIQUE : L'Alcade ; Don Pasquale. *Le Moniteur universel*, 12 septembre 1864.

1955 bis. De Paris à Madrid. IV. (El Ferro carril, etc., IV). *Le Moniteur universel*, 16 septembre 1864.

1956. CHATELET : reprise de : les Sept Châteaux du Diable. — THÉATRE-LYRIQUE : reprise de Faust. *Le Moniteur universel*, 19 septembre 1864.

1936 bis. **De Paris à Madrid. V.** (**El Ferro carril, etc., V**). *Le Moniteur universel*, 24 septembre 1864.

1937. Vaudeville : **Le Drac.** — (**Ma visite à Nohant**). *Le Moniteur universel*, 30 septembre 1864.

1937 bis. **De Paris à Madrid. VI.** (**El Ferro carril, etc., VI.**) *Le Moniteur universel*, 3 octobre 1864.

1938. Opéra : **Roland à Roncevaux**. *Le Moniteur universel*, 7 octobre 1864.

1938 bis. **De Madrid à Paris. VII, VIII et IX. Fin.** (**El Ferro carril, etc., VII, VIII et IX**). *Le Moniteur universel*, 10, 17 et 19 octobre 1864.

1939. Gymnase : **Les Curieuses ; Un Ménage en ville.** — Odéon : **reprise du Marquis de Villemer.** — Gaîté : **Le Marquis Caporal.** — Italiens : **Réouverture.** — **Premier concert populaire de musique classique.** *Le Moniteur universel*, 24 octobre 1864.

1960. Opéra-Comique : **Les Absents.** — Théatre-Lyrique : **Débuts de mademoiselle Nilsson dans Violetta.** — Porte-Saint-Martin : **Les Drames du cabaret.** *Le Moniteur universel*, 31 octobre 1864.

1961. Théatre-Français : **Maître Guérin.** — Italiens : **Roberto Devereux.** — Opéra-Comique : **Le Trésor de Pierrot.** *Le Moniteur universel*, 7 novembre 1864.

1962. Vaudeville : **La Jeunesse de Mirabeau.** — Cirque-Napoléon : **Concerts de Pasdeloup**. *Le Moniteur universel*, 14 novembre 1864.

1963. **Exposition du boulevard des Italiens** : **Eugène Delacroix.** *Le Moniteur universel*, 17 et 18 novembre 1864. Ces articles ont été bien souvent et toujours incomplètement réimprimés ; nous trouvons d'abord le premier, sous le titre de : *Delacroix et Gœthe*, dans *l'Artiste* du 15 janvier 1867 et dans *la Gazette de Paris* du 18 janvier 1872. En 1874, ils ont reparu aussi, toujours incomplets, sous le titre d'*Eugène Delacroix*, à la suite de *l'Histoire du Romantisme*, par

Théophile Gautier. Le *Courrier artistique* des 20 et 27 novembre 1864 les a reproduits également.

1964. Opéra : **Ivanhoe,** (**cantate**). — Italiens : **L'Elisire d'amore**; **Divertissement.** — Ambigu : **L'Ouvrière de Londres.** *Le Moniteur universel*, 21 novembre 1864.

1965. Italiens : **Don Giovanni.** — Gaîté : **reprise de : le Fils de la nuit.** — Théatre de Saint-Germain : **Inauguration.** *Le Moniteur universel*, 28 novembre 1864.

1966. **Toast porté le 3 décembre 1864 au banquet de la Société Nationale des Beaux-Arts.** Le *Courrier artistique*, 4 décembre 1864. Nous allons reproduire ce toast, qui a été réimprimé dans *l'Entr'acte* du 11 décembre 1864 et dans *l'Artiste*, du 1er janvier 1865 (page 22) :

Messieurs.

Ce n'est pas un banquet ordinaire que le nôtre : il réunit fraternellement des artistes que leurs travaux retiennent dans la solitude et le silence de l'atelier; chaque convive est illustre, ou bien près de l'être. Le présent est assis à côté de l'avenir. Dire au hasard le nom d'un de ceux qui prennent part à cette fête, c'est désigner quelque belle œuvre. Je suis fier de présider une telle réunion, moi, qui ne sais me servir de la brosse ni du ciseau, et qui n'ai pour outil qu'une plume; on a voulu sans doute récompenser en moi le constant amour du beau et le pur dévouement à l'art.

Rarement il y eut une salle de banquet plus splendide que la nôtre. Nous avons une tapisserie que le plus riche palais pourrait nous envier, une tapisserie faite par Delacroix. L'art dîne au milieu des chefs-d'œuvre, parmi les magies de la couleur et les rayonnements du génie.

Bientôt ces tableaux vont retourner aux musées, aux

heureux amateurs qui les possèdent; mais pour cela nos murailles ne resteront pas nues. Vous allez les couvrir de vos jeunes œuvres, qui sauront tenir leur place sur ces panneaux illustrés par *la Source*, le *Jésus parmi les docteurs*, *le Pont de Taillebourg* et *l'Entrée des croisés à Constantinople*.

A propos de ce toast, rappelons-en un autre, datant de la jeunesse de Théophile Gautier, quand, romantique exalté et prétendant qu'il fallait tuer deux fois les écrivains classiques: eux d'abord et leur mémoire ensuite, il portait cette santé célèbre : « A la mort des morts ! »

M. Achille Denis en parle encore dans l'*Entr'acte* du 30 octobre 1881.

1967. Italiens : **Il Ballo in Maschera ; Marta ; rentrée des sœurs Marchisio.** — Opera : **débuts de mademoiselle Baugrand.** — Bouffes-Parisiens : **rentrée d'Arnal dans Passé Minuit.** — Théatre-Beaumarchais : **Surcouf.** — **Lectures sur la littérature allemande moderne, par madame Ida Brüning.** — **Almanach de la société des Aqua-fortistes pour 1865.** *Le Moniteur universel*, 5 décembre 1864.

1967 bis. **Moscou (Voyage en Russie. Tome deux. I.).** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 décembre 1864. Le premier paragraphe de l'article est différent en volume ; voici sa première version :

Pendant l'hiver de 1858, nous nous trouvions à Saint-Pétersbourg occupé à prendre des notes et des renseignements pour un grand ouvrage sur les trésors d'art de la Russie.

Un fragment de cet article a reparu en 1879, sous le titre de : *Paysage Russe*, dans les *Chefs-d'œuvre des prosateurs français au dix-neuvième siècle*, recueillis par Victor Tissot et Louis Collas.

1968. Opéra : **reprise de Moïse.** — Théatre-Lyrique :

Bégaiements d'amour; le Cousin Babylas. — Livres : Le Tour de Marne; la galerie des tableaux des peintres les plus célèbres de toutes les époques. *Le Moniteur universel*, 12 décembre 1864. Un fragment de cet article a été réimprimé, sous le titre de : *le Tour de Marne*, dans *l'Artiste* du 15 janvier 1865; il avait reparu précédemment dans la seconde édition du *Tour de Marne*, publiée in-12 à la fin de 1864, datée 1865.

1969. **Tableaux et dessins offerts par divers artistes à un confrère paralysé. Vente du 15 décembre.** *Le Moniteur universel*, 14 décembre 1864. Cet article est réimprimé dans *le Courrier artistique* du 18 décembre, et dans *la Chronique des arts et de la curiosité* du 25 décembre de la même année.

1970. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Cheveu Blanc; début de madame Victoria-Lafontaine.** — THÉATRE-LYRIQUE : **reprise de Mireille.** — GYMNASE : **Le Point de Mire; les Truffes.** *Le Moniteur universel*, 19 décembre 1864.

1971. **La Statue de Vercingétorix.** *Le Moniteur universel*, 23 décembre 1864. Cet article a reparu dans *le Courrier artistique* du 1er janvier 1865, et dans *l'Artiste* du 15 octobre 1866.

1972. THÉATRE-FRANÇAIS : **Anniversaire de Racine : la Thébaïde; les Plaideurs.** — OPÉRA : **reprise de la Maschera.** — ITALIENS : **Linda di Chamouni; Poliuto.** — VAUDEVILLE : **Racine à Uzès; les Plaideurs.** — Th. des VARIÉTÉS : **La Belle Hélène.** — BOUFFES-PARISIENS : **Le Serpent à plumes. — Concerts populaires de musique classique. — (Livres : La Petite Princesse Ilsée; Fables de M. de Ségur; le Robinson Suisse).** *Le Moniteur universel*, 26-27 décembre 1864.

1973. **Les Bonaparte.** *Galerie Bonaparte*. In-quarto de II-32 pages. Imprimerie de *Bonaventure et Ducessois*, à Paris. A Paris, chez *E. Glaeser*, 39, rue de Berlin. Prix 60 francs.

Cet ouvrage, qui parut en décembre 1864, ne fut ni déposé ni inséré dans *la Bibliographie de la France*. Le curieux travail de Théophile Gautier qui sert de préface à ce recueil des portraits de la famille Bonaparte, a été réimprimé en 1883 dans son volume : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

Avant de passer à 1865, citons un projet de lettre, rédigé par Théophile Gautier, et qu'il se proposait d'adresser à l'Empereur Napoléon III. Il s'agissait de demander l'autorisation d'une loterie, dont le produit était indispensable pour aider à créer une nouvelle organisation des Beaux-Arts, imaginée par M. Bogino, statuaire de talent, et que le grand Théo approuvait fort. Cette organisation faisait des Artistes leurs propres marchands, et leur donnait un palais d'Exposition permanente. C'était une sorte d'agrandissement et de consécration de la Société nationale des Beaux-Arts.

Il y eut à ce sujet plusieurs réunions privées, et d'autres publiques, au Grand Hôtel, présidées par Théophile Gautier.

La chose semblait devoir réussir, et l'on n'a jamais bien su ce qui a pu entraver la marche de cette affaire, si profitable pour tous, et si désirée par tous. Le surintendant des Beaux-Arts, le comte de Nieuwerkerke, était aussi très enthousiaste de cette combinaison, presque plus enthousiaste que les artistes eux-mêmes. Aussi le bruit courut-il, à cette époque, qu'une haute personnalité parisienne avait reçu cent mille francs des marchands de tableaux, pour empêcher le succès du projet.

Voici la demande inédite de Théophile Gautier, dont nous devons la connaissance à M. Édouard Pierre (de Boesse, Loiret) :

Sire,

J'ose appeler la haute bienveillance de Votre Majesté sur un projet de M. Bogino, statuaire, qui permettrait de faire entrer immédiatement dans le budget des Artistes un capital important, et laisserait libre, pour la rétribution et la commande des grandes œuvres, les sommes que le gouvernement consacre chaque année aux Beaux-Arts.

Il s'agirait d'une loterie, dont les billets seraient en grande partie placés à l'étranger, et dont les lots gagnants, composés de tableaux et de statues désignées

à l'achat par un jury d'artistes, feraient connaître au dehors des œuvres enfermées jusqu'à présent dans un cercle trop restreint de réputation.

Cette idée a obtenu l'approbation d'un grand nombre d'artistes statuaires ou peintres, qui l'appuient de leur signature, et si Votre Majesté daignait accorder l'autorisation nécessaire, cette faveur serait accueillie avec le plus vif assentiment et la plus profonde reconnaissance. Un million serait dépensé sur-le-champ en achat d'œuvres d'art [1], car toutes les mesures financières ont été prises, et M. Izouard, directeur du sous-comptoir du Commerce et de l'Industrie, s'est chargé de l'exécution matérielle de ce projet, pour lequel j'ai la hardiesse d'implorer la gracieuse faveur de Votre Majesté.

Théophile GAUTIER.

1. Tout ce qui suit le mot : « art », a été rayé sur l'autographe par le baron de Rothschild, paraît-il, dont M. Izouard représentait les intérêts dans cette combinaison.

1865

1974. **Les Rôdeurs de nuit.** *L'Autographe*, 1er janvier 1865. Ces vers, qui auraient dû entrer dans *Émaux et Camées* et qui furent oubliés par Théophile Gautier lors de la réimpression de 1872, n'ont été réunis à ses œuvres qu'après sa mort; ils sont entrés en 1876 dans le tome deux de ses *Poésies Complètes. L'Autographe* les a publiés en fac-similé et annonce qu'ils ont été faits pour servir d'épigraphe aux *Rôdeurs de nuit*, romance sans paroles de M. Arthur Kalkbrenner, laquelle a été imprimée en effet, avec les vers de Théophile Gautier en épigraphe, dans la *Gazette des abonnés* du 20 janvier 1865. Voici une variante inédite de ces stances :

Minuit résonne au beffroi sombre!...
Minuit!... Diane des hiboux
Dont l'aube commence avec l'ombre,
Et qui le soir quittent leurs trous.

Spadassins, coureurs d'aventures,
Gentilshommes, fils de la nuit,
Font sauter sous leurs couvertures
Les bourgeois réveillés au bruit.

Le choc du fer sous les lanternes,
Les cris des ribaudes qu'on bat,
Les pots cassés dans les tavernes,
Forment un glorieux sabbat!

.... Tout se tait. — La patrouille passe,
Marquant son pas sur le pavé.
Le noir essaim fond dans l'espace....
Le Travail honnête est levé!

1975. Opéra-Comique : **Le Capitaine Henriot**. — Vaudeville : **La Charmeuse**. — Ambigu : **Marie de Mancini**. *Le Moniteur universel*, 2 janvier 1865.

1976. Théatre Beaumarchais : **Jacques Burke**. — Spectacle Robin. — (**Livres** :) **Grenoble Malherou**. *Le Moniteur universel*, 9 janvier 1865.

1977. **Œuvres de M. Cordier : Statues, bustes, statuettes et médaillons**. *Le Moniteur universel*, 13 janvier 1865.

1978. Italiens : **débuts de M. Verger dans Ernani**. — Théatre Déjazet : **Les Plaisirs de l'hiver**. — Folies Dramatiques : **reprise de la Fille de l'Air**. — Cirque Napoléon : **débuts des frères Bonheur : expériences de lucidité magnétique**. *Le Moniteur universel*, 16 janvier 1865.

1979. Gymnase : **Les Vieux Garçons**. — Odéon : **Lisez Balzac ; l'Oncle Sommerville**. *Le Moniteur universel*, 23 janvier 1865.

1980. **Galerie Pourtalès : Peinture**. *Le Moniteur universel*, 28 janvier 1865.

1981. Théatre Français : **Bressant dans Tartuffe ; reprise du Fruit Défendu**. — Odéon : **Le Second mouvement**. — Théatre Lyrique : **L'Aventurier**. — Chatelet : **Les Mystères du Vieux Paris**. — Vaudeville : **Madame Doche dans la Jeunesse de Mirabeau**. *Le Moniteur universel*, 30 janvier 1865.

1982. Théatre Beaumarchais : **Le Secret du Docteur**. — Gaîté : **Le Mousquetaire du Roi**. — Bouffes Parisiens : **Jupiter et Léda**. — (**Concerts**). *Le Moniteur universel*, 6 février 1865.

1983. (**Nécrologie : Eugène Devéria**. — **Vente d'esquisses et de tableaux de Rouvière**. — Italiens : **Débuts de mademoiselle Vitali**. — **Concerts populaires**. *Le Moniteur*

universel, 13 février 1865. Un fragment de cet article a été reproduit en 1874, sous le titre de *Rouvière*, dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier, et un autre, sous le titre d'*Eugène Devéria*, a reparu dans *l'Artiste* du 15 septembre 1866, et ensuite, en 1874, à la suite de *l'Histoire du Romantisme* par notre écrivain.

1984. **L'Épicurien, par Thomas Moore**. Traduit par Henri Butat ; les vers par Théophile Gautier ; préface par Édouard Thierry. Dessins de Gustave Doré. In-8° de XXXII-311 pages et quatre gravures. Imprimerie de *Panckoucke et compagnie*, à Paris. — A Paris, chez *E. Dentu*, au Palais-Royal. Prix : 5 francs.

Ce volume, que nous trouvons inscrit sous le N° 1479 de *la Bibliographie de la France* du 18 février 1865, avait été annoncé en ces termes dans *le Moniteur universel* du 9 du même mois :

M. Henri Butat, chef de notre imprimerie, vient de traduire *l'Épicurien* de Thomas Moore ; cette traduction du poète anglais est précédée d'une remarquable préface de M. Édouard Thierry, directeur de la Comédie-Française. M. Théophile Gautier a bien voulu l'enrichir en interprétant les vers du poète anglais. Des dessins de Gustave Doré ornent l'ouvrage, aussi intéressant par les noms de ses collaborateurs que par les soins typographiques exceptionnels qui en font un livre de bibliophile. C'est chez l'éditeur Dentu qu'on peut se procurer ce volume, sorti des presses du *Moniteur universel*.

Les fragments en vers de cet ouvrage, traduits par Théophile Gautier, ont été réimprimés en 1876 dans le tome deux de ses *Poésies Complètes*, sauf quatre distiques que nous allons citer ici :

Des oracles pour moi plus certains et plus vrais
Qu'oiseaux, chênes, trépieds ne le furent jamais.

Le fruit mûr qui s'empourpre, et dit par ses tons roux
Que les sucs de son cœur comme le miel sont doux.

Flexibles comme sont les branches du tilleul,
Où les oiseaux errants trouvent l'ombre et l'accueil.

Secrets, sans cette clef à tout jamais perdus
Dans la profonde mer des âges disparus.

A propos de M. Henri Butat, voici quatre vers *latins* inédits que Théophile Gautier lui apporta et qui furent imprimés à un seul exemplaire à l'imprimerie du *Moniteur universel*, le mot *haec* imprimé comme ci-dessous. Nous en devons l'obligeante communication à M. Maurice Dreyfous, et nous les faisons suivre d'une traduction en vers français qui essaie d'en donner au moins le sens :

Phidiaca arte potens sculpsit Marcella Medusam
Formosam vultu vipereamque comis.
Angues haec monstrat quos perfida femina condit
Ac tantum exterius sibilat hydra ferox.

Théophile GAUTIER.

Marcella, rival de Phidias, a sculpté
La Méduse au front ceint d'un serpent irrité ;
Une perfide femme au fond du cœur le cèle,
Tandis qu'aux yeux de tous l'hydre au moins le révèle !

M. Puvis de Chavannes, qui possède l'autographe de ces vers, écrits au crayon, assure qu'il s'agit de la tête de *Méduse* sculptée par Marcello, pseudonyme de la duchesse Colonna, et exposée au salon de 1865 sous le titre de : *Une Gorgone*. Les vers de Théophile Gautier dateraient donc du moment où il parla de ce buste (Voir n° 2001 bis).

1985. VAUDEVILLE : **La Belle au Bois-Dormant.** — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 20 février 1865.

1986. OPÉRA : **Reprise de la Muette de Portici.** — THÉA-

tre Lyrique : **La Flûte enchantée.** — Théatre Français : **Représentation de retraite de Geffroy.** *Le Moniteur universel*, 27 février 1865.

1987. Théatre Français : **Régnier dans le Bourgeois Gentilhomme.** — Italiens : **Madame Frezzolini dans Lucia.** — Théatre Déjazet : **Les Vieux Glaçons; la Tentation d'Antoine.** *Le Moniteur universel*, 6 mars 1865.

1987bis. **Moscou. II. Le Kremlin (Voyage en Russie; tome deux. II.).** *Revue Nationale et Étrangère*, 10 mars 1865.

1988. Opéra-Comique : **Le Saphir.** — Ambigu : **Les Deux-Diane.** — **(Concerts populaires).** *Le Moniteur universel*, 13 mars 1865.

1989. Odéon : **Madame Aubert.** — Théatre Déjazet : **Lantara.** — **(Préface du catalogue de la vente de tableaux de M. Alexandre D(umas) fils).** *Le Moniteur universel*, 20 mars 1865. La vente des tableaux en question eut lieu le 25 mars suivant, et la préface du catalogue est signée seulement Th. G. Mais l'*Entracte* du 27 mars l'a reproduite, signée en toutes lettres ; la première phrase seule est différente dans le catalogue ; la voici :

La vente que nous annonçons se compose d'œuvres d'un choix rare où se reconnaît le goût d'un esprit délicat.

1990. **Histoire de Jules César. I. La Préface.** *Le Moniteur universel du soir*, 25 mars 1865. (Voir nos 1994bis et 2077 3°.)

1991. Italiens : **La Duchessa di San Giulano.** — Vaudeville : **Jean qui pleure et Jean qui rit.** *Le Moniteur universel*, 27 mars 1865.

1992. Théatre Français : **Adieux de Geffroy dans le Misanthrope.** — Théatre Lyrique : **Le Mariage de Don Lope.** — Chatelet : **Les premières pages d'une grande histoire.** — **Concert de madame Viard Louis.** — **Remenyi, violoniste hongrois.** *Le Moniteur universel*, 3 avril 1865.

1993. Théatre Français : **L'œillet blanc.** — Italiens : **Crispino e la Comare.** *Le Moniteur universel*, 10 avril 1865.

1994. Ambigu : **Les Enfants de la Louve.** — (**Remenyi**). *Le Moniteur universel*, 19 avril 1865.

1994 bis. **Histoire de Jules César.** (**II**). **Le livre : Temps de Rome antérieurs à Jules César.** *Le Moniteur universel du soir*, 22 avril 1865. (Voir nos 1990 et 2077 [1].)

1995. Théatre Lyrique : **Macbeth.** *Le Moniteur universel*, 24 avril 1865.

1996. Opéra : **L'Africaine.** *Le Moniteur universel*, 1er mai 1865.

1997. **Salon de 1865.** (**I**). **Sculpture : MM. Paul Dubois ; F. C. Moreau ; G. J. Thomas ; Begas ; Cambos ; Salmson.** *Le Moniteur universel*, 6 mai 1865.

1998. Théatre-Français : **Le Supplice d'une femme.** — Vaudeville : **Monsieur de Saint-Bertrand.** — (**Concours régional de Versailles**). *Le Moniteur universel*, 8 mai 1865.

1999. Ambigu : **La Voleuse d'enfants.** *Le Moniteur universel*, 15 mai 1865.

2000. **Galerie de M. le duc de Morny.** *Le Moniteur universel*, 18 mai 1865.

2001. Vaudeville : **reprise de Béatrix ; le Talisman ; le Sommeil de l'innocence.** — Chatelet : **reprise de les Aventures de Mandrin.** *Le Moniteur universel*, 22 mai 1865.

2001 bis. **Salon de 1865. II. Sculpture : MM. A. Millet ; Le Veel ; Doublemard ; Gumery ; Capellaro ; A. Jacquemard ; Etex ; Roubaud ; Taluet ; Varnier ; Falguière ; Zoegger ; Ponsin ; Andahary ; Itasse ; Augustin Moreau-Vauthier ; Truphème ; Chapu ; Blanchard ; Ch. Gauthier. III. Sculpture : MM. Crauk ; Daumas ; Cugnot ; Durand ; Sussmann-Hellborn ; Picault ; Protheau ; Buhot ; Courtet ; de Vercy ; Lebourg ; Michel-Pascal ; madame Bertaux ; MM. Sanzel ; Cordier ; Carrier-Belleuse ; Marcello.** *Le Moniteur universel*, 28 mai et 3 juin 1865.

2002. Grand Théatre-Parisien : **Les Gardes forestiers.** *Le Moniteur universel*, 5-6 juin 1865.

2003. Théatre-Lyrique : **Le Roi Candaule ; Lisbeth.** — Gaîté : **Le Clos Pommier.** *Le Moniteur universel*, 12 juin 1865.

2003 bis. **Salon de 1865. IV. Peinture : MM. Puvis de Chavannes ; Paul et Raymond Balze ; Cabanel ; Baudry ; Gérome. V. MM. Hébert ; Schreyer ; Matejko ; Smits ; Duveau ; Bin ; Robert-Fleury ; A. L. Leloir ; Debon ; Corot ; Français ; Lewis Brown.** *Le Moniteur universel*, 13 et 18 juin 1865.

La notice sur madame Judith Gautier, par Frédéric Bazin, mise en tête des *Étrennes aux dames*, année 1883, rapporte que l'analyse du tableau d'Hébert, *le Banc de pierre*, insérée dans ce feuilleton, est par la fille de Théophile Gautier, et qu'elle inspira au poète sa pièce de vers sur le même sujet (voir nº 2006).

2004. Théatre-Français : **Anniversaire de Corneille ; mademoiselle Ponsin et Provost fils (sociétaires).** — Gymnase : **Les Victimes de l'argent.** — Vaudeville : **Les Petites comédies de l'amour ; le Nid ; Vermouth et Adélaïde.** *Le Moniteur universel*, 19 juin 1865.

2004 bis. **Salon de 1865. VI. Peinture : MM. Ribot ; Gisbert ; Vollon ; Manet ; Fantin ; Whistler ; Lambron ; J.-J. Lefebvre ; Giacomotti ; Ehrmann ; Lecomte-Dunouy.** *Le Moniteur universel*, 24 juin 1865.

2005. Opéra-Comique : **reprise des Mousquetaires de la Reine.** — Th. des Variétés : **La Troupe espagnole ; Dans les Cornes du Taureau ; Un Bandit ; Une Fête de Gitanos.** *Le Moniteur universel*, 26 juin 1865.

2006. **Le Banc de pierre, à E. Hébert.** *Le Moniteur universel du soir*, 28 juin 1865. Ces vers, après avoir reparu en 1866 dans le *Parnasse contemporain*, sont entrés en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, sous le titre de : *A Ernest Hébert sur son tableau : le Banc de pierre*. La pièce est précédée, dans *le Moniteur universel*, de ce petit commentaire :

Nous avons la bonne fortune de pouvoir offrir à nos lecteurs une pièce de vers de M. Théophile Gautier.

Malgré le travail incessant du journalisme et de la critique, Théophile Gautier n'en reste pas moins fidèle à la poésie : la science qu'il en possède l'a rendu maître dans la prose comme il l'est dans les vers.

Ceux qui ont visité le Salon de 1865 ont certainement remarqué, à côté de la tête de femme signée d'E. Hébert, et qu'il a nommée *la Perle noire*, un petit tableau mystérieux et intime, *le Banc de pierre*.

Charles Gounod, l'auteur de *Faust* et de *Mireille*, passant devant ce dernier tableau, en saisit tout aussitôt le sentiment tendrement poétique, et l'idée lui vint de le mettre en musique. Mais comment expliquer le rapport entre l'œuvre du peintre et l'œuvre du compositeur à ceux qui n'avaient pas vu le tableau? Dans cet embarras, les deux muses appelèrent à leur secours une de leurs sœurs, la Poésie, pour qu'elle leur servît d'intermédiaire, et voici comme elle s'en est acquittée.

Nous ferons remarquer à ce propos que les paroles de la mélodie de Ch. Gounod, intitulée *le Banc de pierre*, ne sont point de Théophile Gautier, mais bien de M. Paul de Choudens. L'analyse en prose du tableau d'Hébert se trouve dans l'article de Théophile Gautier sur le *Salon* publié le 18 juin (Voir n° 2003 bis). Ces vers ont été mis en musique par MM. H. Maréchal, G. Deneubourg, A.-E. Vaucorbeil, Ch. Lefebvre, A. Lafitte, H. Godard et B. Godard, cette dernière mélodie sous le titre de : *le Banc*.

2007. Théatre-Français : **La Pomme.** — Porte-Saint-Martin : **centième représentation de la Biche au bois.** — Cirque de l'Impératrice : **Rigolo.** — **Le Théâtre à Bade.** *Le Moniteur universel*, 3 juillet 1865. Un fragment de cet article, sur *la Pomme*, a été réimprimé dans *l'Artiste* du 15 juillet suivant.

2007 bis. Salon de 1865. VII. Peinture : MM. Gustave Moreau ; Delaunay ; Amaury-Duval ; Henner ; Bouguereau ; Bonnat ; Lenepveu ; Chifflard ; Faure ; Ranvier ; Riesener ; Hugues Merle ; Brisset. *Le Moniteur universel*, 9 juillet 1865.

2008. Théatre-Français : débuts de mademoiselle Ramelli dans Le Verre d'eau. — Vaudeville : Les Yeux du cœur ; la Jeunesse de Piron ; la Grève des portiers. — Gymnase : La Voisine ; le Supplice de Paniquet. — *Le Moniteur universel*, 10 juillet 1865.

2008 bis. Salon de 1865. VIII. Peinture : MM. J. Breton ; Laugée ; Sellier ; Aubert ; Mazerolles ; G. Doré ; Antigna ; Madarasz ; Michaud ; Saint-Pierre ; Glaize ; E. Lévy ; Vibert ; Jobbé Duval ; Bellet du Poizat ; Poggi ; Perrault. *Le Moniteur universel*, 16 juillet 1865.

2009. Opéra-Comique : reprise de Marie. — Gaité : reprise du Paradis perdu. *Le Moniteur universel*, 17 juillet 1865.

2009 bis. Salon de 1865. IX. Peinture : MM. Meissonier (Ernest) ; Meissonier (Jean-Charles) ; Alma Tadema ; Feyen-Perrin ; Vetter ; G. Boulanger ; E. Fromentin ; Huguet ; Valerio ; Brandon ; madame Henriette Browne ; MM. Bonnegrâce ; Amand Gautier ; Heilbuth ; Tissot ; Brion ; Dieffenbach. *Le Moniteur universel*, 22 juillet 1865.

2010. Opéra : débuts de madame Lichtmay dans les Huguenots. — Th. des Variétés : Les Contributions indirectes ; Une Femme dégelée. *Le Moniteur universel*, 24 juillet 1855.

2010 bis. Salon de 1865. X et dernier. Peinture : MM. Penguilly-L'Haridon ; Lepoittevin ; Lambert ; Chaplin ; Protais ; Van-Lérius ; Adolphe et Armand Leleux ; Patrois ; Luminais ; Toulmouche ; Vannutelli ; Hector Leroux ; Rodakousky ; Kaplinski ; Romain Cazes ; Daubigny ; Blin ; C. de Cock ; Herst ; Cabat ; Harpignies ; Anastasi ; Saint-François ; Benouville ; Lanoue ; Hanoteau ; Lansyer ; Héreau ; O. Achenbach ; Valenzano ; S. A. I. madame la princesse Mathilde ; MM. Brandon ; C. Nanteuil ; madame N. de Rothschild ;

M. Tourny ; madame de Tourmont ; MM. E. Giraud ; Galbrund ; Claudius Popelin. *Le Moniteur universel*, 25 juillet 1865. L'une des œuvres exposées par la princesse Mathilde dont il est parlé dans ce feuilleton, a inspiré à Théophile Gautier une pièce de vers dont nous nous occuperons plus tard : *d'après Vannutelli*. (Voir n° 2252.)

A partir de cette date, Théophile Gautier prit un congé, comme critique théâtral du *Moniteur universel*, jusqu'au 20 novembre suivant. Il en profita pour aller écrire chez madame Carlotta Grisi, à Saint-Jean, près de Genève, son ouvrage intitulé : *Spirite*. L'intérim de son feuilleton fut fait par M. Théophile Gautier fils.

2011. (**A Marguerite ; à madame Marguerite Dardenne de la Grangerie, sonnet I.**) *Le Journal des Postes*, 1er août 1865. Ce sonnet, publié d'abord sans titre, a reparu dans la *Petite Revue* du 5 août 1865, sous le titre de : *Sonnet à madame Marguerite D. de la G.* En 1866, il est entré dans le *Parnasse contemporain* sous le titre de : *la Marguerite*, et en 1876, enfin, dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, sous le titre que nous lui avons donné en tête de cet article. Il est accompagné dans le *Journal des Postes* d'un piquant commentaire que nous allons citer :

Comme Dumas, comme Méry, comme bien d'autres, Théophile Gautier ne sent pas sa grandeur l'attacher au rivage. Il court la Suisse depuis dimanche. Je vous réserve de lui une perle littéraire tout à fait inédite et même encore ignorée des habitués des primeurs : sous vos yeux elle commencera le tour du monde.

Une spirituelle fantaisie en est le préambule. Théophile Gautier dînait chez un de ses amis où se trouvait réunie une nombreuse et aristocratique société. Les ouvrages du maître fournissaient le menu du dîner, aussi avait-on distribué aux convives des cartes dont voici le modèle :

COMÉDIE DE LA MORT D'UN DINER.

Julienne d'*Émaux et Camées*.

HORS D'ŒUVRES.

Chinois teints[1].
Saucisson *Militona*.
Olives farcies à la *Sacountala*.
Gigot farci des *Trésors de l'art de la Russie*.
Escalopes de veau *Grotesques*.
Timbale à l'*Italia*.
Chapon de la *Juive de Constantine*.
Choux-fleurs sauce *Gemma*.
Petits pois *Roués innocents*.
Salade de *la Péri*.

PRIMEURS.

Radis du *Banc de pierre*.
Beurre frais du *Tricorne enchanté*.
Fromage de *Constantinople*.
Crème, vanille et *Poésies*.

VINS.

Claret de la *Momie*.
Fleury *Zigs-Zags*.
Champagne *Maupin*.
Madère *Tra los Montes*.
Lacryma-Christi et *du Diable*.
Eau de Seltz des *Jeunes France*.
Eau frappée à la *Fortunio*.

1. *Tin* est le nom d'un mandarin lettré chargé de la rédaction du dictionnaire franco-chinois, et recueilli à Paris par Théophile Gautier. (*Note du journal.*)

Pour ceux qui n'ignorent pas la série des chefs-d'œuvre où sont prises ces dénominations, le sens en sera clair et ils en saisiront l'esprit.

Théophile Gautier a rendu en poète cette gracieuse attention ; ajournant son remerciement au jour de la fête de la maîtresse de la maison, il réunissait dernièrement la même société dans son aimable retraite de la rue de Longchamps. Voici les vers dont il a composé son précieux bouquet :

. . . .

Ce ravissant sonnet, est écrit au bas d'une image, et c'est dans un costume de bal emprunté à la souveraine du Céleste-Empire que la jeune femme qui en est l'objet a inspiré le poète.

Ce sonnet a été mis en musique par M. H. de la Haulle, sous le titre de : *la Sainte-Marguerite, sonnet.*

2012. **La Fête des vignerons à Vevey.** *Le Moniteur universel*, 1er août 1865. *Le Moniteur universel du soir* des 2 et 3 août 1865 a réimprimé cet article en l'accompagnant d'un commentaire qui explique l'origine de cette fête. Ce morceau a reparu, avec sa suite (voir no 2014), en 1881 dans le volume de Théophile Gautier, intitulé : *les Vacances du Lundi, tableaux de montagnes.*

2013. **A l'Impératrice.** *Le Moniteur universel*, 15 août 1865. Ces vers ont reparu en 1873 dans le volume intitulé : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, et, en 1876, dans le tome deux de ses *Poésies Complètes*. Cette dernière réimpression est augmentée des strophes vingt-deux et vingt-trois qui n'avaient point paru dans *le Moniteur universel* et qui ont été retrouvées par M. Jules Claretie, rayées sur l'autographe, dans les papiers des Tuileries ; il les a publiées en 1871 dans son volume intitulé : *l'Empire, les Bonaparte et la Cour, etc.*

2014. (**La Fête des vignerons à Vevey** (fin).). — VAUDEVILLE : **Les Deux sœurs.** *Le Moniteur universel*, 21 août 1865. Réimprimé intégralement, ainsi que nous l'avons dit plus haut. (Voir nº 2012.)

2015. **Les Salles de l'Alhambra, par M. Tomaso Perez.** *Le Moniteur universel*, 10 septembre 1865.

2016. **Spirite, nouvelle fantastique.** *Le Moniteur universel*, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 29, 30 novembre, 1er, 2, 3, 5 et 6 décembre 1865. Cette nouvelle, longtemps annoncée sous le titre de *Spirit*, parut pour la première fois en volume en 1866, et cet ouvrage a souvent été réimprimé depuis. Disons ici, pour le désespoir des bibliophiles, qu'il existe un seul et unique exemplaire de la première édition de *Spirite*, tiré pour madame Carlotta Grisi, qui contient une dédicace *imprimée* dont on ne possède aucune copie. Pour comble de malheur, ce volume, relié en veau bleu, a été perdu ou volé, soit à Genève, soit en Espagne pendant un séjour qu'y fit la créatrice de *Giselle* et de *la Péri* en 1870-1871. Cette édition de *Spirite* a été imprimée chez Claye, et voici la lettre inédite qu'il écrivit à Théophile Gautier au sujet de cet exemplaire unique :

7 février 1866.

Mon cher Maître,

Je tiens à votre disposition l'exemplaire *unique* (par sa dédicace) du *Spirite*.

La crainte qu'en vous l'adressant sur un point ou sur un autre, il ne se détourne de sa voie, et n'arrive pas à son but, fait que je le détiens jusqu'à votre première visite.

Bien à vous,

J. CLAYE.

C'est à propos de *Spirite* aussi que Théophile Gautier reçut d'une dame médium qui ne se fit pas connaître les vers suivants, attribués par elle à Alfred de Musset. Ces vers, datés

du 2 décembre 1865, frappèrent l'auteur de *Fortunio ;* il en fit plusieurs copies, et l'une d'elles remise à Paul de Musset, fit partie, sous le numéro 154 du catalogue), de la vente d'autographes d'Alfred et de Paul de Musset du 6 avril 1883. Voici ces strophes :

Me voilà revenu. Pourtant j'avais, madame,
Juré sur mes grands dieux de ne jamais rimer ;
C'est un triste métier que de faire imprimer
Les œuvres d'un auteur réduit à l'état d'âme.

J'avais fui loin de vous ! Mais un esprit charmant
Risque en parlant de nous d'exciter le sourire.
Je pense qu'il en sait plus long qu'il n'en veut dire,
Et qu'il a, quelque part, trouvé son revenant [1].

Un revenant ! Vraiment l'aventure est étrange !
Moi-même j'en ai ri quand j'étais ici-bas,
Mais lorsque j'affirmais que je n'y croyais pas,
J'aurais, comme un sauveur, accueilli mon bon ange.

Que je l'aurais aimé, lorsque le front jauni,
Sur le coude appuyé, la nuit, à la fenêtre,
Mon esprit, en pleurant, cherchait le grand peut-être
Et parcourait au loin les champs de l'infini !

Amis, qu'attendez-vous d'un siècle sans croyance?
Quand vous aurez pressé votre fruit le plus beau,
L'homme trébuchera toujours sur un tombeau
Si, pour le soutenir, il n'a plus l'espérance.

Mais ces vers, dira-t-on, ils ne sont pas de lui !...
Que m'importe, après tout, le blâme du vulgaire?
Lorsque j'étais vivant, il ne m'occupait guère,
A plus forte raison en rirai-je aujourd'hui !...

1. Allusion à *Spirite*.

2017. Opéra : **Débuts de mademoiselle Mauduit dans Robert-le-Diable.** — Gymnase : **Le Passé de M. Jouanne.** *Le Moniteur universel*, 20 novembre 1865.

2018. Italiens : **Il Basilico ; Linda ; Poliuto.** — Odéon : **La Tante Honorine.** *Le Moniteur universel*, 27 novembre 1865.

2019. Italiens : **Poliuto.** — Fantaisies-Parisiennes : **La Fantaisie ; la Dernière nuit ; la Pantomime de l'avocat ; Il Campanello.** *Le Moniteur universel*, 4 décembre 1865.

2020. **Prologue d'Henriette Maréchal.** *Le Moniteur universel du soir*, 7 décembre 1865. Ce prologue en vers, qui accompagna toutes les éditions de la pièce de MM. de Goncourt, fit partie en 1866 de la seconde édition des *Poésies Nouvelles* de Théophile Gautier, d'où il est sorti en 1872 pour entrer dans son *Théâtre*, qu'il n'a plus quitté depuis. L'autographe de ce prologue déposé aux archives de la Comédie-Française contient quelques variantes. Il est précédé de cette phrase expliquant la situation au lever du rideau : « Une femme costumée se débarrasse des étreintes d'un masque qui la lutine, et fait quelques pas vers l'avant-scène. » Les deux derniers vers sont écrits ainsi :

Quand on a feuilleté l'album de Gavarni
L'action apparaît, terrible....

UN MASQUE **la prend par la taille et l'emmène au fond du théâtre, en disant :**

As-tu fini ?

Le début de ce prologue a été reproduit aussi, en fac-similé, dans *l'Art* du 15 mars 1885.

2021. Théâtre-Français : **Henriette Maréchal.** *Le Moniteur universel*, 11 décembre 1865.

2022. Opéra-Comique : **Le Voyage en Chine.** — Chatelet : **La Lanterne magique.** — **Concerts populaires.** — (Livres : **Le Bois de Vincennes.** *Le Moniteur universel*, 18 décembre 1865.

2023. **La Sainte Bible, avec les dessins de Gustave Doré. I et II.** *Le Moniteur universel*, 20 et 22 décembre 1865.

2024. THÉATRE-FRANÇAIS : **Anniversaire de Racine : Mithridate ; Hommage à Racine ; les Plaideurs.** — THÉATRE-LYRIQUE : **reprise de Martha.** — OPÉRA-COMIQUE : **reprise de l'Ambassadrice.** *Le Moniteur universel*, 25 décembre 1865.

PORTRAIT DE THÉOPHILE GAUTIER

EN 1865 OU 1866.

D'après une photographie de M. Thierry (de Lyon).











1866

2025. **(Nécrologie :) Provost.** — OPÉRA : **Le Roi d'Yvetot.** — THÉATRE-LYRIQUE : **La Fiancée d'Abydos.** — **(Nouvelles).** *Le Moniteur universel*, 1er janvier 1866. Un fragment de cet article, intitulé *Provost*, a reparu en 1874 dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier.

2026. ODÉON : **reprise de la Vie de Bohême.** — GAÎTÉ : **Le Hussard de Bercheny.** *Le Moniteur universel*, 8 janvier 1866.

2026bis. **La Sainte-Bible, avec les dessins de Gustave Doré. III (fin).** *Le Moniteur universel*, 9 janvier 1866.

2027. ITALIENS : **Léonora.** — **Concerts populaires de musique classique.** — **Le Tour du monde, collection d'aquarelles par M. Hildebrandt.** *Le Moniteur universel*, 15 janvier 1866.

2028. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Lion Amoureux.** *Le Moniteur universel*, 22 janvier 1866.

2029. OPÉRA : **reprise de Le Dieu et la Bayadère.** — ITALIENS : **rentrée d'Adelina Patti.** — GYMNASE : **Héloïse Paranquet.** — CIRQUE NAPOLÉON : **Le dompteur Batty.** *Le Moniteur universel*, 29 janvier 1866.

2029bis. **Troïtza (Voyage en Russie. Tome deux. III).** *Revue Nationale et Étrangère*, 1er février 1866.

2030. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Bourgeois Gentilhomme.** — **Statues de la Tragédie et de la Comédie, par MM. F. Duret et Thomas.** *Le Moniteur universel*, 5 février 1866.

2031. Opéra-Comique : Fior d'Aliza. — Italiens : La Patti dans Il Barbiere). — Théatre Déjazet (: Les Trous à la lune). *Le Moniteur universel*, 12 février 1866.

2032. Disette dramatique. — Musée Talrich. — Concerts populaires. — Vente des tableaux de M. Court. *Le Moniteur universel*, 19 février 1866. Un fragment de ce travail a été réimprimé, sous le titre de : *les Figures de cire*, dans le *Moniteur universel du soir*, du 21 février 1866.

2033. Gaîté : Le Coup de Jarnac. — Italiens : Gli Elementi — Fantaisies-Parisiennes : reprise de Avant la Noce ; l'Amour est un enfant. *Le Moniteur universel*, 26 février 1866.

2033 bis. Troïtza. (II). L'Art byzantin. (Voyage en Russie : tome deux. IV. L'Art byzantin). *Revue Nationale et Étrangère*, 1er mars 1866.

2034. A L. Sextius. *Le Parnasse contemporain*, première livraison, 3 mars 1866. Ces vers ont reparu en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, sous le titre de : A *L. Sextius, ode IV, traduite d'Horace*.

Une lettre de Théophile Gautier à Jules Janin, dont nous reparlerons, apprend que ces vers ont été écrits en février 1861. Cette lettre a été publiée seulement en 1884.

2035. Peintures de M. Robert-Fleury au Nouveau Tribunal de commerce. — Opéra : débuts de mademoiselle Mauduit dans la Juive. — Italiens : Don Giovanni. — Concert de l'Œuvre des Faubourgs. *Le Moniteur universel*, 5 mars 1866. Le début de cet article a été réimprimé, sous le même titre, dans *l'Artiste* du 15 décembre 1866.

2036. Porte-Saint-Martin : Les Chanteurs ambulants. — (Nouvelles). *Le Moniteur universel*, 12 mars 1866.

2037. Odéon : La Contagion. *Le Moniteur universel*, 19 mars 1866.

2038. Italiens : La Fidanzata Valacca. — Chatelet : reprise de Fanfan-la-Tulipe. — Théatre Déjazet : reprise de Monsieur Garat. — (Concerts). *Le Moniteur universel*, 26 mars 1866.

2039. **Mademoiselle Dafné de Montbriand ; eau-forte dans la manière de Piranèse.** *Revue du XIXe siècle*, No 1, 1er avril 1866.

Cette nouvelle, la dernière que Théophile Gautier ait écrite, porte comme titre sur le manuscrit autographe : *Mademoiselle Dafné de Boisfleury, eau-forte à la Piranèse*, sous-titre qui fut changé sur l'épreuve en celui de : *Eau-forte dans la manière de Piranèse*. Le nom qu'elle porte dans la *Revue* a dû lui être donné par M. Arsène Houssaye, son directeur. Il en a été fait, en 1867, sous le titre de *Mademoiselle Dafné de Montbriand*, une édition de contrefaçon chez G. Paetz à Naumbourg (Allemagne); elle forme un petit volume in-24 de cent quarante pages; l'œuvre de Théophile Gautier n'en a que cinquante-six; le volume est terminé par un récit de Champfleury.

Les 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 avril 1872, cette nouvelle reparut dans *la Gazette de Paris*, journal dirigé aussi par M. Arsène Houssaye, sous le titre de : *le Prince Lothario;* elle y est allongée et modifiée.

Voici la lettre d'envoi du manuscrit au directeur de la *Revue du XIXe Siècle* :

Genève, 7 mars 1866.

Mon cher Arsène,

Voici la nouvelle promise. J'ai travaillé jour et nuit pour arriver à temps. Je souhaite qu'elle te convienne. Fais composer bien vite et envoie-moi l'épreuve à cette adresse : monsieur Théophile Gautier, chez madame Carlotta Grisi, villa Grisi, par Saint-Jean, Genève, Suisse. Je te la renverrai immédiatement.

A toi de cœur; ton plus jeune et ton plus vieil ami.

Théophile Gautier.

En 1881 enfin, cette nouvelle a paru chez Charpentier en un petit volume in-32, illustré de deux vignettes, sous le titre de : *Mademoiselle Dafné*. Elle est suivie de : *la Toison*

d'or, *Arria Marcella* et *le Petit Chien de la marquise*. Le feuilleton des livres d'étrennes de la *Bibliographie de la France* du 26 novembre 1881 confond tous ces titres en les annonçant, et indique comme suite de *Mademoiselle Dafné* : *le Petit Adrien*, *la Marquise* et *la Toison d'or*. Deux de ces trois titres sont inexacts et n'ont jamais existé.

Il nous faut dire ici que plusieurs œuvres d'imagination de Théophile Gautier, qui devaient succéder à cette nouvelle et former ensemble un volume, n'ont jamais paru. L'une : *le Secret de Georgette*, ou *l'Idéal de Georgette*, car cette nouvelle fut promise sous ces deux titres, est annoncée d'abord sous le premier dans *le Moniteur universel* du 16 avril 1866, et, sous le second, dans le même journal, numéro du 5 octobre 1867; pourtant elle ne parut jamais. Une autre : *Dénouement turc*, dont il avait trouvé le sujet à Constantinople en 1852, fut destinée d'abord à *l'Artiste* et annoncée sur la couverture du numéro du 5 avril 1857 ; elle passa ensuite à la *Revue du XIX*e *siècle*, dont le numéro de septembre 1866 l'annonça à son tour ; le numéro d'octobre de la même année la promet même pour le mois suivant. Plus tard, après la disparition de cette Revue, l'œuvre fut réservée à *la Gazette de Paris* qui l'annonça sous le titre de : *le Dénouement turc*, depuis son numéro du 21 mai jusqu'à celui du 18 juillet 1872, sans la publier jamais. Enfin, un grand roman d'aventures, *le Vieux de la Montagne*, promis vers 1865 au *Moniteur universel du soir*, et annoncé dès 1845, ne parut jamais non plus.

Lors de notre entrevue avec le grand écrivain, en juin 1871, il nous dit que de ces ouvrages, tous trois prêts dans son cerveau, pas une ligne n'était écrite. Il est mort sans avoir donné à ces œuvres la forme et la vie.

2040. Opéra : **reprise de Don Juan**. *Le Moniteur universel*, 4 avril 1866.

2041. Gaîté : **Bas-de-Cuir. — (Nouvelles)**. *Le Moniteur universel*, 9 avril 1866.

2042. **Beaux-Arts : Galerie de M. Boittelle**. *Le Moniteur universel*, 20 avril 1866. Ce morceau a servi d'introduction

au catalogue de la *Collection de M. Boittelle, sénateur*, vendue les 24 et 25 avril 1866. Il a été réimprimé aussi dans *la Chronique des arts et de la curiosité* du 22 avril 1866.

2043. (**Disette théâtrale. — Bleak-House, par Charles Dickens**). *Le Moniteur universel*, 23 avril 1866.

2044. Italiens : **débuts de mademoiselle Méla.** — Odéon : **nouveau dénouement de la Contagion ; retraite de mademoiselle Thuillier.** — Ambigu : **Le Mangeur de fer.** *Le Moniteur universel*, 30 avril 1866.

2045. Italiens : **Il Casino di Campagna.** — Salle Érard : **Tobie.** — (**Livres** :) **Idées et Sensations, par Edmond et Jules de Goncourt.** *Le Moniteur universel*, 7 mai 1866.

2046. Opéra : **reprise de Giselle.** — Théatre Lyrique : **Don Juan.** — Gymnase : **Le Tourbillon.** — **Concerts.** *Le Moniteur universel*, 14 mai 1866.

2047. **Salon de 1866. I. MM. Émile Lévy ; Gustave Moreau** ; **Gérôme.** *Le Moniteur universel*, 15 mai 1866.

2048. **Barye.** *L'Illustration*, 19 mai 1866. Cet article a reparu incomplet en 1868 dans les *Sommités contemporaines*, publication entreprise par *l'Illustration* et qui n'a pas été achevée, et, en 1874, incomplètement réimprimé encore, à la suite de l'*Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier.

2049. Théatre-Français : **Mérope. — Concert de Vivier. — Exposition rétrospective** (**au Palais de l'Industrie**). *Le Moniteur universel*, 22 mai 1866.

2050. Salle Ventadour : **Ernesto Rossi dans Amleto.** — Théatre Lyrique : **Les joyeuses commères de Windsor.** — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 28 mai 1866.

2051. **La Nue.** *Revue du XIX*e *Siècle*, 1er juin 1866. Ces vers ont fait partie la même année, de la cinquième édition des *Émaux et Camées* (seconde édition des *Poésies Nouvelles*) ; ils ne les ont plus quittés depuis. Dans la Revue ils sont datés ainsi : « Nuit du jeudi 15 mai 1866, en waggon, entre Genève et Paris. ». Dans le volume, cette date est corrigée ainsi :

« Jeudi 15 mars (1866), nuit. Entre Genève et Paris. En waggon ». C'est cette dernière date qui est la vraie. Cette mention a été supprimée, en 1872, dans la sixième édition des *Emaux et Camées*, la dernière que Théophile Gautier ait revue. Il a fait, lors de cette dernière réimpression, quelques corrections à cette pièce ; les vers neuf, quinze et seize et vingt-cinq étaient écrits ainsi dans la Revue, et dans la première édition de librairie :

. . . .
Elle assouplit en molles poses.
. . . .
Dans ce clair-obscur du Corrège,
Argenté comme un jour dormant.
. . . .
La raison dit : « Creuse fumée,
. . . .

2052. Opéra : **Mademoiselle Granzow dans Néméa.** — Opéra-Comique : **Zilda.** — Salle Ventatour : **Ernesto Rossi dans Otello.** — Porte-Saint-Martin : **reprise de Richard III.** *Le Moniteur universel*, 4 juin 1866.

2053. Opéra : **reprise du Prophète.** — Théatre Lyrique : **débuts de madame Ferdinand Sallard (dans Rigoletto).** — Opéra-Comique : **La Colombe.** — Chatelet : **Cendrillon.** *Le Moniteur universel*, 11 juin 1866.

2053 bis. **Salon de 1866. II. MM. Hamon ; Curzon ; Sain ; Raynaud ; Dubufe ; Puvis de Chavannes ; Delort ; Bonnat.** *Le Moniteur universel*, 12 juin 1866.

2054. Théatre Lyrique : **Les Dragées de Suzette ; le Sorcier.** — **Eaux-fortes de Karl Bodmer.** *Le Moniteur universel*, 18 juin 1866. Une partie de cet article a reparu dans *l'Illustration* du 30 juin 1866 sous le titre de : *les Eaux-fortes de Karl Bodmer.*

2055. (**Nécrologie** :) **Méry.** *Le Moniteur universel*, 19 juin, et *le Moniteur universel du soir*, 20 juin 1866. Cet article a

été incomplètement réimprimé en 1874 dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier.

2055 bis. **Salon de 1866. III. MM. Jalabert ; Jourdan ; de Coninck ; Henner ; Lecomte-Dunouy ; Glaize fils ; Ehrmann ; Baader ; de Beaumont ; Glaize père ; Antigna ; Firmin Girard ; Hébert.** *Le Moniteur universel*, 21 juin 1866.

2056. Théatre-Français : **Gringoire.** — Gaîté : **Jean la Poste.** *Le Moniteur universel*, 25 juin 1866.

2057. Théatre-Français : **reprise de Péril en la demeure ;** — Gymnase : **reprise de Célimare le bien-aimé ; le Sabot d'Aurore ; le Waggon des dames.** *Le Moniteur universel*, 2 juillet 1866.

2057 bis. **Salon de 1866. IV. MM. Tony Robert-Fleury ; Gisbert ; Mercadé ; Merino ; Ribot ; Roybet ; Gustave Doré ; Carolus Duran ; Brandon ; Courbet.** *Le Moniteur universel*, 4 juillet 1866.

2058. Opéra : **reprise de la Juive ; le pas des Abeilles.** — Ambigu : **La Bergère d'Ivry ; reprise des Chevaliers du Pince-nez.** — (Théatre de Salon :) **Le Bois de Daphné.** *Le Moniteur universel*, 9 juillet 1866.

2059. Opéra : **reprise de Roland à Roncevaux.** — Opéra-Comique : **rentrée de madame Ugalde dans Galathée.** — (**Livres :**) **Les Voyages imaginaires de M. Jules Verne.** — **Nécrologie : Édouard Martin.** *Le Moniteur universel*, 16 juillet 1866.

2060. **A Claudius Popelin, sonnet.** *La Gazette des Étrangers*, 16 juillet 1866. Ce sonnet, réimprimé le lendemain dans *le Soleil*, et la même année en tête du volume de M. Claudius Popelin : *l'Émail des peintres*, est entré en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier. La première version, datée du 28 juin 1866, est quelque peu différente ; les vers cinq, neuf et dix étaient d'abord écrits ainsi, contrairement, pour ces deux derniers, à la règle des alternances masculines et féminines des rimes :

. . . .

Ce que nos yeux ont vu, combien d'yeux le verront ?

. . . .

Mais toi, mon Claudius, l'immarcessible émail,
Tel que l'ambre en son or une fleur enchassée,

. . . .

La version corrigée est citée aussi dans *le Moniteur universel* du 20 décembre 1866.

2060 bis. Salon de 1866. V. MM. Landelle ; Eug. Giraud ; Ch. Giraud ; Dehoddencq ; Fromentin ; Pasini ; Berchère ; Magy ; Huguet ; Mouchot ; Guillaumet ; Brest ; Delamain ; Belly ; Tournemine ; Penguilly-L'Haridon ; Bouguereau ; Andrieu ; Hugrel ; J.-J. Lefebvre. VI MM. Gustave Boulanger ; Louis Boulanger ; Anatole de Beaulieu ; Comte ; James Tissot ; Goupil ; Marchal ; Gide ; Heilbuth ; Jundt ; Meyerheim ; Vautier ; Patrois ; madame Anselma ; MM. Schreyer ; Protais ; Hippolyte Bellangé. *Le Moniteur universel*, 17 et 21 juillet 1866.

2061. Opéra-Comique : José-Maria. — Porte-Saint-Martin : reprise de Salvator Rosa. *Le Moniteur universel*, 23 juillet 1866.

2061 bis. Salon de 1866. VII. MM. Bin ; Sirouy ; Vannutelli ; Luminais ; Valerio ; Worms ; Zamacoïs ; Van Thoren ; Wetter ; Meissonier fils . Schutzenberger ; Lambron ; Faruffini ; Anker ; Eugène Feyen ; Feyen-Perrin ; Madarasz ; Bonnegrâce ; madame Henriette Browne ; Schlesinger. VIII. MM Lanoue ; Masure ; Paul Huet ; Karl Bodmer ; Busson ; d'Alheim ; Chintreuil ; César de Cock ; Herst. IX. MM. Corot ; Théodore Rousseau ; Oswald Achenbach ; Anastasi ; Gosselin ; Appian ; Jules Didier ; A. Bonheur ; Lewis Brown ; Otto Weber ; Harpignies ; Bellel ; Hanoteau ; Guiaud ; Lansyer ; Groiseilliez ; Auguste Boyer ; Nazon ; Breton ; Blin ; Philippe Rousseau ; madame Escallier ; M. Blaize Desgoffe. *Le Moniteur universel*, 24, 26 et 29 juillet 1866.

2062. Gymnase : **Mesdames de Montanbrèche**. *Le Moniteur universel*, 30 juillet 1866.

2063. **La fleur qui fait le printemps**. *Revue du XIXe Siècle*, 1er août 1866. Ces vers, écrits le 21 mars 1866, furent datés inexactement, dans la Revue, du 21 juin 1866. Ils sont entrés sans date, en 1872, dans la sixième édition des *Emaux et Camées*. Leur premier titre fut : *les Marronniers de Saint-Jean*, et voici, à partir de la strophe six, toute une série de strophes différentes et même inédites de cette première version :

. . . .

Vous pouvez, de la base au faîte,
Pendre vos grappes sans péril,
Marronniers, et vous mettre en fête,
Car Mai déjà talonne Avril.

Belles fleurs, pressez-vous d'éclore
Et d'éblouir mes yeux ravis ;
Il me faut retourner encore
Au cercle d'enfer où je vis.

Oh ! de grâce, faites la joie
Au poète dans sa douleur
Qu'avant de s'en aller il voie
Votre magnificence en fleur !

Grands maronniers de la terrasse,
Je connais vos splendeurs d'été ;
Montrez-vous à moi dans la grâce
Qui précède votre beauté.

Je connais votre écrin d'automne,
Vos tons de pourpre et de safran,
Chamarrure dont l'œil s'étonne,
Diadème d'or de Saint-Jean.

Je vous ai vus, blanches ramées,
Pareils aux dessins que le froid
Aux vitres d'argent étamées
Trace, la nuit, avec son doigt.

Je sais tous vos aspects superbes,
Arbres géants, vieux marronniers,
Mais j'ignore vos blanches gerbes
Et vos arômes printaniers.

Je pars ; adieu. — Le vrai sourire
Le vrai bouquet, le vrai printemps,
Ce n'est pas vous, il faut le dire :
Je n'attendrai pas plus longtemps.

Sous le ciel d'azur ou de brume,
Une fleur rare s'ouvre ici,
Qui toujours rayonne et parfume ;
Son nom est : Carlotta Grisi.

2063 bis. **Salon de 1866. X. S. A. I. madame la Princesse Mathilde ; MM. Bellay ; H. Lehmann ; Gustave Moreau ; Amaury-Duval ; mesdames la comtesse de Nadaillac ; la baronne Nathaniel de Rothschild ; MM. Allongé ; Saintin ; mesdemoiselles Baubry ; Louise Rochat ; MM. Gluck ; Claudius Popelin ; Carpeaux ; Carrier-Belleuse ; Falguière ; Chapu ; Feugères des Forts ; Capellaro ; Cambos.** *Le Moniteur universel*, 3 août 1866. Au nombre des ouvrages exposés par la Princesse Mathilde se trouvait une aquarelle intitulée : *Profil perdu*, sur laquelle Théophile Gautier, avant de l'analyser en prose dans cet article, avait fait une pièce de vers dont nous parlerons plus loin. (Voir N° 2259).

2064. Opéra : **reprise de Don Juan. —** Théatre-Lyrique : **réouverture. — Exercices de Blondin au plateau de Gravelle.** *Le Moniteur universel*, 6 août 1866. *Le Moniteur universel du soir* du lendemain a reproduit un fragment de cet article sous le titre de : *les Exercices de Blondin.*

2064 bis. **Salon de 1866. XI (et dernier). MM. Roubaud ; Delaplanche ; Demaille ; Lebourg ; Léon Perrey ; Blanchard ; Bogino ; Claudet ; Lavigne ; Aizelin ; Moreau-Mathurin ; Leroux ; Conny ; Cotti ; Desprey ; François Lepère ; Loison ; Maindron ; Marcellin ; Bourgeois ; Caillé ; Félix Sanzel ; E. Thomas ; Bartholdy ; Préault ; Santa-Coloma ; Ottin ; Doublemard ; Klagmann ; Prouha ; Devaulx ; Gumery ; Marcello.** *Le Moniteur universel*, 10 août 1866.

2065. Théâtre-Français : **reprise d'Atrée et Thyeste.** — Vaudeville : **Les Don Juan de Village.** *Le Moniteur universel*, 13 août 1866.

2066. **Exposition des prix de Rome.** *Le Moniteur universel*, 15 août 1866.

2066 bis. **Histoire de Jules César. (III.) Tome deux. Guerres des Gaules d'après les commentaires.** *Le Moniteur universel du soir*, 15 et 25 août 1866.

2067. Théâtre-Français : **Fantasio.** *Le Moniteur universel*, 20 août 1866.

2068. **École des Beaux-Arts : Envois de Rome.** *Le Moniteur universel*, 22 août 1866.

2069. Opéra-Comique : **reprise de Joseph.** — Théâtre-Lyrique : **reprise de Don Juan.** — Gymnase : **L'Épreuve nouvelle ; Nos Gens.** — Cirque de l'Impératrice : **débuts de l'écuyer quadrumane.** *Le Moniteur universel*, 27 août 1866.

2070. **École des Beaux-Arts : Envois de Rome.** *L'Illustration*, 1er septembre 1866. Cet article est différent de celui du *Moniteur universel* du 22 août. Il a été réimprimé intégralement, en 1880, dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume*.

2071. Odéon : **Le Maître de la Maison.** — Vaudeville : **Madame Ajax ; le Nouveau Cid.** *Le Moniteur universel*, 3 septembre 1866.

2072. Opéra-Comique : **L'Épreuve villageoise.** — Gym-

NASE : **L'Amour d'une ingénue ; le Mariage à l'enchère. — Th. des Variétés : reprise de : le Royaume des Femmes.** *Le Moniteur universel*, 10 septembre 1866.

2073. **Nécrologie : Léon Gozlan.** *Le Moniteur universel*, 17 septembre 1866.

2074. **Une Visite dans la Montagne.** *Le Moniteur universel*, 24 septembre 1866. Réimprimé intégralement, en 1881, dans le volume de Théophile Gautier, intitulé : *les Vacances du Lundi ; tableaux de montagnes.*

2075. **(Retour de Suisse). — Vaudeville : La Confession d'un enfant du siècle. — Porte Saint-Martin : Les Parisiens à Londres.** *Le Moniteur universel*, 1er octobre 1866.

2076. **Le Merle.** *Revue du XIXe Siècle*, 1er octobre 1866. Ces vers, accompagnés dans la Revue de cette note : « Villa Grisi, Genève », ont été réimprimés sans cette mention, en 1872, dans la sixième édition des *Émaux et Camées* ; ils ne les ont plus quittés depuis. Une version autographe en notre possession porte cette date : « 12 mars 1866 », et les deux dernières strophes sont différentes. Voici ces variantes :

. . . .

Il voit l'azur derrière l'ombre,
Comme un croyant sûr de son Dieu,
Et sait, en dépit du temps sombre,
Que la grande fête aura lieu.

A la nature il se confie,
Avec amour, espoir et foi.
. . . .
. . . .

2077. **Adelina Patti ; sonnet.** *Revue du XIXe Siècle*, 1er octobre 1866. Ce sonnet, anonyme dans la Revue et accompagnant le portrait gravé d'Adelina Patti, est par quatre auteurs, s'il faut en croire le chroniqueur du *Bulletin français* du 13 octobre 1874 ; *le Bien public* du 22 répète

cette même affirmation qu'il emprunte, dit-il, au *Journal du Havre*, qui, lui-même, l'avait sans doute empruntée au *Bulletin français*. Voici ce sonnet avec les noms des auteurs désignés :

Es-tu le rossignol, la rose, l'harmonie,
Jeune divinité du ciel italien?
Es-tu l'amour, l'esprit, le charme, le génie,
Étoile aux éclairs d'or de l'art cécilien?

Théophile Gautier.

O diva radieuse! ô musique infinie!
Tu nous suspens à toi d'un céleste lien,
Tu portes dans ton œil le pleur d'Iphigénie,
La gaîté de Ninon et l'éclat de Tallien.

Arsène Houssaye.

Chante, ô ma Lucia! chante, ô mon Adeline!
Tressaille sous ton lys et sous ta mandoline,
Respire dans ta pourpre et dans ta floraison!

Théodore de Banville.

O brune Adelina! comme Vénus la blonde
De la pointe du pied boit l'écume de l'onde,
Tu sembles une fleur qui boit une chanson!

Charles Coligny.

Sans être en mesure de démentir ou de confirmer l'authenticité de ces renseignements, si nous avions dû chercher la part de collaboration de Théophile Gautier dans ce sonnet, nous lui aurions plutôt attribué le tercet final que le premier quatrain.

2077 2°. **Voyage en Russie : Retour en France.** (**Voyage en Russie, tome deux, VI**). *Revue Nationale et Étrangère*, 1er octobre 1866. Ce chapitre, comme l'indique son titre, est le dernier de l'ouvrage, qui parut en deux volumes le mois

suivant. Voici la dédicace autographe que portait l'exemplaire offert par Théophile Gautier à Nestor Roqueplan ; elle a été publiée dans *le Constitutionnel* du 12 novembre 1866 :

Mon cher Roqueplan,

Toi qui es l'ennemi personnel du soleil, ce livre neigeux et brumeux doit te plaire. Je te l'envoie pour te donner l'onglée et te blanchir le teint.

Bien à toi,

Théophile GAUTIER.

et celle de l'exemplaire adressé à Sainte-Beuve, recueillie en 1877 dans *l'Étude sur les ex-Dono et dédicaces autographes*, par M. Alexis Martin :

A l'oncle Beuve, son dévoué neveu.

Théophile GAUTIER.

2077 3°. **Histoire de Jules César (III, fin), tome deux. Guerres des Gaules d'après les Commentaires.** *Le Moniteur universel du soir*, 6 octobre 1866. (Voir nos 1990 et 1994 bis.)

2078. ITALIENS : **réouverture ; rentrée de la Patti dans la Sonnambula ; madame Emmy Lagrua.** — GYMNASE : **Nos Bons Villageois.** *Le Moniteur universel*, 8 octobre 1866.

2079. **(Nécrologie :) Joseph Thierry.** — OPÉRA : **reprise d'Alceste. — Concerts populaires de musique classique.** *Le Moniteur universel*, 15 octobre 1866. Un fragment du début de cet article a été réimprimé en 1874 dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier, sous le titre de *Joseph Thierry*.

2080. ITALIENS : **Adelina Patti dans Crispino et la Comare.** — VAUDEVILLE : **Le Fou d'en Face.** — AMBIGU : **Les Amours de Paris.** *Le Moniteur universel*, 22 octobre 1866.

2081. GAÎTÉ : **Le Major Trichmann.** *Le Moniteur universel*, 29 octobre 1866.

2082. ODÉON : **La Conjuration d'Amboise. — ITALIENS : Don Pasquale ; Otello. — (Nouvelles)**. *Le Moniteur universel*, 5 novembre 1866.

2083. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Fils. — ITALIENS : La Traviata. — FANTAISIES-PARISIENNES (: réouverture)**. *Le Moniteur universel*, 12 novembre 1866.

2084. OPÉRA : **La Source. — THÉATRE-FRANÇAIS : reprise de Par Droit de Conquête. — TH. des VARIÉTÉS : Les Chaînes de fleurs; les Deux Sourds.** *Le Moniteur universel*, 19 novembre 1866.

2085. **Nécrologie : Gavarni. — OPÉRA-COMIQUE : Mignon. — GAÎTÉ : Cadet la Perle. — Joachim aux concerts populaires. — L'Athénée de la rue Scribe.** *Le Moniteur universel*, 26 novembre 1866. Le début de cet article, sous le seul titre de *Gavarni*, a reparu incomplètement dans *le Moniteur universel du soir* du 7 novembre 1866, et, en 1874, dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier.

2086. THÉATRE - FRANÇAIS : **Le Joueur; Sganarelle. — ITALIENS : Saffo.** *Le Moniteur universel*, 3 décembre 1866.

2087. VAUDEVILLE : **Maison Neuve. — PORTE SAINT-MARTIN : La Reine Cotillon. — Séances musicales de l'Athénée.** *Le Moniteur universel*, 10 décembre 1866.

2088. THÉATRE LYRIQUE : **Freyschutz. — THÉATRE-FRANÇAIS : reprise de Mademoiselle de la Seiglière.** *Le Moniteur universel*, 17 décembre 1866.

2089. CHATELET : **Le Diable Boîteux**. *Le Moniteur universel*, 24 décembre 1866.

2090. **Sonnet.** *Le Moniteur universel du soir*, 24 décembre 1866. Ce sonnet, adressé à M. Ingres, était accompagné de cette note, dans le journal :

M. Ingres ayant envoyé à M. Théophile Gautier une réduction d'un fragment de son *Apothéose d'Homère*, représentant les trois tragiques grecs, M. Théophile

Gautier, en guise d'accusé de réception, a adressé à l'illustre peintre la pièce suivante, que nous sommes heureux de pouvoir communiquer à nos lecteurs.

Ces vers ont été reproduits dans le *Figaro* du 6 juillet 1870 et dans la *Gazette de Paris* du 6 janvier 1872. En 1876, ils sont entrés dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, sous le titre de : *A Ingres, sonnet. En réponse à l'envoi d'un fragment de l'Apothéose d'Homère.*

2091. (**Revue de l'année théâtrale. — Ambigu : La Duchesse de Montemayor.**) *Le Moniteur universel*, 31 décembre 1866.

1867

2092. Ambigu : **La Duchesse de Montemayor.** — Gaîté : **miss Adah Menken dans les Pirates de la Savane.** — **Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 7 janvier 1867.

2093. **Nécrologie : mademoiselle Georges.** — Théatre-Français : **Un Cas de Conscience ; reprise de la Ciguë.** *Le Moniteur universel*, 14 janvier 1867. Un fragment du début de cet article a été réimprimé dans *le Moniteur universel du soir* du 15 janvier 1867, et il a reparu en 1874 à la suite de l'*Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Mademoiselle Georges*.

2094. **E. Hébert.** *L'Illustration*, 19 janvier 1867. Cet article a été incomplètement reproduit en 1874 dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier.

2095. Italiens : (**La Patti et**) **Gardoni dans le Barbier de Séville.** — Théatre-Lyrique : **Deborah.** *Le Moniteur universel*, 21 janvier 1867.

2096. (**Nécrologie :**) **Ingres.** *Le Moniteur universel*, 23 janvier 1867.

2097. **Hommes et Dieux, par Paul de Saint-Victor.** *Le Moniteur universel*, 28 janvier 1867.

2098. (Théatre-Lyrique : **remise de**) **Sardanapale.** — **Exposition des œuvres d'Hippolyte Bellangé.** — **Histoire d'Apelles, par M. Henry Houssaye.** — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 4 février 1867. Le fragment de cet article relatif au livre de M. Henry Houssaye, a été réimprimé dans *l'Artiste* du 15 du même mois.

2099. Théâtre-Lyrique : **Sardanapale.** *Le Moniteur universel*, 11 février 1867. Le début de cet article a été réimprimé dans *le Moniteur universel du soir* du 12 février, sous le titre de : *A propos de Sardanapale*.

2100. Théâtre-Français : **madame Arnould-Plessy dans L'Aventurière. —** Ambigu : **Maxwell.** *Le Moniteur universel*, 18 février 1867.

2101. **Un spectacle d'amateurs. — Athénée. — Les femmes de Corneille (conférences) par madame Ernst (née Siona Lévy). — Henri Kowalski.** *Le Moniteur universel*, 25 février 1867.

2102. **Le Rose, sonnet.** *Revue du XIXe Siècle*, 1er mars 1867. Ce sonnet, dédié sur l'autographe à madame Adeline Plunkett, fut écrit à Chamarande, chez le duc de Persigny, le 3 juillet 1866 ; il a reparu dans *la Gazette de Paris* du 1er janvier 1872 et dans *le Moniteur universel* du 1er février 1874. Il est entré en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier.

2103. **L'Hirondelle, sonnet.** *Revue du XIXe Siècle*, 1er mars 1867. Ce sonnet a reparu, avec le précédent, dans les mêmes conditions. La version du *Moniteur* est différente, et de plus donnée comme inédite ; il est joint à cette pièce, dans ce journal, deux sonnets sans titres, qui ne sont autres que l'un des deux sonnets publiés aussi sans titres en 1870 dans le tome deux du *Parnasse Contemporain*, et *Modes et chiffons* paru en janvier 1852 dans la *Revue de Paris ;* les trois pièces sont intitulées : *Trois sonnets de Théophile Gautier*, et accompagnées de cette note :

Nous avons eu la bonne fortune de découvrir trois sonnets inédits de Théophile Gautier. Nous nous hâtons de les offrir en primeur à nos lecteurs. Le petit bout de billet qui précède le premier a à peine besoin d'explication. Il est adressé à une dame un peu blasée sur les compliments *physiques*. Le poète lui écrivait :

I

Janvier 1865.

Je veux commencer l'année par un sonnet en votre honneur.

— De grâce, qu'il n'y soit plus question de mes yeux, de mon teint... J'ai aussi des qualités morales :

Je suis une hirondelle et non une colombe,

— Soit, je garde ce premier vers et vais faire un sonnet avec des rimes en *ombe*, ce qui n'est pas absolument aisé.

Après quoi venait la version de l'*Hirondelle*, que nous transcrivons ici :

Je suis une hirondelle et non une colombe.
Ma nature me force à voltiger toujours.
Le nid où les ramiers roucoulent leurs amours,
S'il y fallait couver, serait bientôt ma tombe.

J'habite des créneaux que le soleil surplombe,
Et vole, quand l'hiver a raccourci les jours,
Pour les blancs minarets quittant les vieilles tours,
Vers l'implacable azur d'où jamais pleur ne tombe!

Je pars, mais je reviens, et la vive hirondelle[1],
Aux plus lointains climats garde une âme fidèle.
Elle songe à l'absent, et, triste, se souvient.

Car son goût est constant si son aile est légère;
Et sans craindre l'oubli, la folle passagère,
D'un bout du monde à l'autre au même cœur revient!

1. Autre variante :

Ma fuite a sa mémoire, et la vive hirondelle.

Remarquons que le premier tercet de cette version fut changé parce qu'il contient une faute dans l'ordre de succession des rimes, par rapport au quatrain précédent.

2104. Odéon : **Les Ambitions de M. Fauvelle.** — Vaudeville : **Les Brebis galeuses.** — Opéra-Comique : **Le Fils du Brigadier.** — Théatre-Lyrique : **débuts de mademoiselle Schrœder.** *Le Moniteur universel*, 4 mars 1867.

2105. **Sommités Contemporaines. M. Théophile Gautier.** *L'Illustration*, 9 mars 1867. Cette curieuse étude biographique a été réimprimée en 1868 dans les *Sommités contemporaines*, publication éditée par *l'Illustration* et qui n'a pas été achevée ; elle a reparu ensuite à Bruxelles en 1873 dans le volume intitulé : *Poésies de Théophile Gautier qui ne seront pas réimprimées dans ses œuvres*, et, en 1874, enfin, elle est entrée dans ses *Portraits Contemporains*. N'oublions pas d'indiquer aussi une réimpression de cet article accompagnant le portrait de Théophile Gautier dans *le Panthéon des illustrations françaises au dix-neuvième siècle*.

Théophile Gautier, on le sait, tenait beaucoup à sa force physique et il en parle avec complaisance dans ce curieux article. Ce qu'on sait moins, c'est qu'aux jours de sa jeunesse, en pleine fougue romantique, il avait, paraît-il, posé comme modèle dans un petit cénacle de sculpteurs, ses amis. Voici quelques mots à ce sujet, empruntés à la page 63 du curieux volume in-12 du marquis de Villemer (Charles Yriarte), *Portraits Cosmopolites*, volume paru chez Lachaud en 1870 :

. . . .

La force corporelle et la beauté plastique comptent parmi ses fatuités légitimes. Faut-il rappeler qu'au beau temps du romantisme, Gautier laissant un jour, *en sa verve d'artiste*, tomber un à un tous ses voiles, posa aux lueurs des lampes devant un cénacle de poètes et de sculpteurs ? — Si la tradition ne m'a point égaré, quelques muses éprises de l'art plastique s'oublièrent

au nom d'Apollon-Sminthée jusqu'à contempler cet Endymion aussi nu que l'antique.

. . . .

2106. Théatre-Français : **Galilée.** — **Nécrologie : Louis Boulanger.** *Le Moniteur universel*, 11 mars 1867. Le fragment de cet article relatif à *Louis Boulanger*, a été incomplètement réimprimé en 1874, à la suite de l'*Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier.

2107. Opéra : **Don Carlos.** — **(Nouvelles).** *Le Moniteur universel*, 18 mars 1867.

2108. Gymnase : **Les Idées de madame Aubray.** *Le Moniteur universel*, 25 mars 1867.

2109. Ambigu : **La Chouanne.** — **Théâtre Rossini.** — **Concerts.** — **Nécrologie : Eugène Appert.** — **(Rectification relative à Louis Boulanger).** *Le Moniteur universel*, 1er avril 1867. La notice sur Appert et la rectification sur Boulanger ont été incomplètement réimprimées en 1874, la première dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier, et la seconde, datée par erreur du 1er mars 1867, à la suite de son *Histoire du Romantisme.*

2110. **La Grande Galerie du Louvre.** *L'Artiste*, 1er avril 1867. Ce morceau n'est qu'un fragment de l'important travail écrit par Théophile Gautier pour le *Paris-Guide*, dont nous parlerons plus loin. (Voir no 2122 3o.) La publication de ces pages dans *l'Artiste* y fut accompagnée de cette note :

Les éditeurs de ce livre célèbre avant d'être publié (*Paris-Guide*), ont eu le bon esprit de confier à M. Théophile Gautier l'appréciation des tableaux du Louvre. Ce travail considérable nous a fait attendre le *Dénouement Turc*, comme si les œuvres d'imagination devaient passer après la critique. Il est vrai qu'ici c'est plus que de la critique, c'est de l'histoire de l'art. Il était bien

naturel que la Librairie Internationale nous donnât la primeur de ces pages colorées et lumineuses, pour que nos lecteurs attendissent plus patiemment le roman de M. Théophile Gautier.

Nous avons déjà dit que *Dénouement Turc* ne fut jamais écrit. A propos de *l'Artiste*, nous dirons ici que la couverture du numéro du 1er juillet 1867 indique qu'il contient un *Sonnet* de Théophile Gautier ; c'est une erreur que la table du volume rectifie ; aucun sonnet de lui n'y est mentionné.

2111. Italiens : **Débuts de mademoiselle Krauss dans Il Trovatore.** — Théâtre-Français : **Il ne faut jurer de rien.** — **Vente des tableaux de M. Chaplin.** — (**Vente par suite du départ de mademoiselle Ozi ; 15-16 avril**). *Le Moniteur universel*, 8 avril 1867.

Nous ne savons si c'est à la vente dont il s'agit dans ce feuilleton, ou à toute autre vente faite par mademoiselle Alice Ozi, que M. Haro acheta pour trois cents francs le pastel de Théophile Gautier placé ensuite dans sa collection particulière, et qui rappelle vaguement les traits de la spirituelle artiste. Nous voulons dire seulement que ce pastel n'y figura qu'avec l'assentiment formel du poète, et même sur son désir d'apprécier l'influence commerciale de sa signature au bas d'une œuvre d'art. Il fut ravi du prix atteint par son étude, et promit à sa première propriétaire d'en exécuter une autre « plus réussie, dit-il, sinon plus ressemblante », en échange d'une esquisse de Delacroix, *le Combat du Giaour*, que mademoiselle Ozi lui offrit à cette époque, et qu'elle racheta près de quatre mille francs à la vente après décès du grand poète. Il ne tint malheureusement pas sa promesse, et ce pastel n'eut jamais de pendant. En revanche, il a écrit pour la créatrice de son *Voyage en Espagne*, aux Variétés, trois quatrains que nous allons citer, et dont le dernier a paru à Bruxelles en 1864, dans *le Parnasse satyrique du XIXe siècle*, portant la signature inexacte de Victor Hugo. De plus, il n'y est pas exactement transcrit. Nous avons eu l'autographe *signé* sous les yeux et

nous pouvons donc le citer ici tout à fait conforme à l'original :

IMPROMPTU

Pentélique, paros, marbres neigeux de Grèce,
Dont Praxitèle a fait la chair de ses Vénus,
Vos blancheurs suffisaient à des corps de déesse!...
Noircissez, car Alice a montré ses seins nus!

BOUTS-RIMÉS

Sur la rose pompon de la bouche d'Alice
Le jour vole un sourire, abeille au dard méchant ;
Le soir l'abeille { fuit / part }, et tendre et sans malice,
La rose désarmée embaume le couchant.

QUATRAIN

Herschell et Leverrier, ces dénicheurs d'étoiles,
Cherchent des astres d'or au sombre azur des soirs ;
Mais moi, sur ton beau flanc que nuagent tes voiles,
J'ai dans un ciel de lait trouvé deux astres noirs !

2112. Odéon : **La Vie Nouvelle**. — Vaudeville : **Les Souvenirs; les Idées de M. Beaucornet**. *Le Moniteur universel*, 15 avril 1867.

2113. **(Livres :) Goya, par Charles Yriarte**. — Versailles : **Tobie**. — **Les Templiers, opéra**. *Le Moniteur universel*, 22-23 avril 1867.

2114. **Autour de l'Exposition universelle (I.). L'Orient.** *Le Moniteur universel*, 25 avril, et *le Moniteur universel du soir*, 26 avril 1867. Le début de cet article a été réimprimé en 1877 dans le tome deux de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre de *la Perse;* il ne forme que les six derniers paragraphes de ce chapitre. La suite et la fin de cet article sont entrées dans le même volume sous le titre de : *Égypte; vue générale*, morceau dont elles forment le début. (Voir nos 2122[2°] et 2135 bis.)

2115. **Nécrologie : Henri Varlet. — (Livres : Les Pères et les Enfants, par Ernest Legouvé.** *Le Moniteur universel*, 29 avril 1867.

2116. **Une Préface. (Préface du Catalogue de la Vente de quatre-vingt-six tableaux dessins, aquarelles et études provenant de l'atelier de M. Ingres).** *Le Moniteur universel*, 2 mai 1867. La vente eut lieu les 6 et 7 mai 1867. Une partie de cet article, jointe à un fragment relatif à une vente de livres qui n'a certainement pas été écrit par Théophile Gautier, a été réimprimée sous sa signature, en un seul morceau intitulé : *Ventes prochaines*, dans *la Chronique des arts et de la curiosité* du 28 avril 1867.

2117. **(L'Odalisque à Paris.** *La Liberté*, 4 mai 1867. Ces vers, publiés sans titre dans le journal, ont été réimprimés sous celui que nous leur donnons ici, en 1876, dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier. Ils étaient accompagnés dans *la Liberté* de ce commentaire :

Nous avions annoncé une matinée de tableaux vivants chez madame la comtesse de Castellane, dans son hôtel de la rue Spontini. Dans un tableau représentant le *Harem de Tunis*, madame Rimsky Korsakow, revêtue d'un splendide et merveilleux costume, présent du bey de Tunis, qui lui exprimait ainsi avec cette éloquence si orientale, sa gratitude pour le séjour qu'elle avait fait à Tunis, était gracieusement étendue sur un sopha tunisien, appuyée sur un coude, tenant dans une main une guitare, et exprimant par son attitude la voluptueuse nonchalance des femmes du harem. Dans la coulisse, une voix chantait une mélopée de circonstance ; la toile s'est baissée au milieu des plus vifs applaudissements.

Au second tableau, on a vu en scène madame Rimsky Korsakow et M. Théophile Gautier. Ce dernier n'a pourtant pas paru en personne ; il était représenté par

une pièce de vers qu'il avait improvisée le matin pour la belle sultane, et que celle-ci est venue dire à un public d'élite avec un grand charme de diction. Voici ces vers : c'est une primeur, croyons-nous :

. . . .

De bien jolis vers, mais dans la bouche de madame Korsakow, exprimant un peu d'ingratitude pour ce pauvre bey de Tunis, qui lui a si galamment envoyé ce beau costume.

La matinée en question eut lieu le mercredi 1er mai 1867. Madame Rimsky Korsakow avait publié en 1863 un volume signé : madame R*** K***, et intitulé : *Une Saison à Paris*; ce livre, quoique portant le nom de *Dentu*, comme éditeur, ne fut pas mis en vente ; il est très rare, et Théophile Gautier passe pour l'avoir revu et en avoir corrigé les épreuves ; il est parlé du poète à la page 161 de cet ouvrage.

2118. Théatre-Lyrique : **Roméo et Juliette**. — Théatre-Français : **Les Roses jaunes**. — Porte Saint-Martin : **reprise de la Closerie des Genêts**. — Théatre Déjazet : **reprise de : les Prés Saint-Gervais**. — **Concert de Vivier**. — *Le Moniteur universel*, 6 mai 1867.

2119. Opéra : **Débuts de mademoiselle Granzow dans la Source**. — (**Livres** :) **Les Jardins, par Arthur Mangin, illustré par divers**. *Le Moniteur universel*, 13 mai 1867.

2119 bis. **Autour de l'Exposition. II.** (**La Chine**). *Le Moniteur universel*, 19 mai 1867. Cet article a reparu en 1877 dans le tome premier de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre de *Chinois et Russes à l'Exposition universelle de Paris*, 1867. Il a été aussi reproduit dans *l'Artiste* du 1er novembre 1867 sous le titre de : *l'Univers à Paris, souvenirs de l'Exposition*.

2120. Odéon : **Les Deux Jeunesses**. — Gaîté : **Le Testament d'Élisabeth**. — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 20 mai 1867.

2120 bis. **Autour de l'Exposition.** (**III. Au bord de l'eau**).

Le Moniteur universel, 26 mai 1867. Un fragment de cet article a reparu le lendemain dans *le Moniteur universel du soir*, sous le titre de : *le Scaphandre*.

2121. Vaudeville : **reprise de la Dame aux Camélias. — Porte Saint-Martin : mademoiselle Duverger dans Phèdre. — (Fête au Ministère de l'agriculture).** *Le Moniteur universel*, 27 mai 1867.

2122. **Salon de 1867. MM. Gustave Doré ; Puvis de Chavannes.** *Le Moniteur universel*, 3 juin 1867.

Cet article est le seul que Théophile Gautier ait écrit sur le Salon de 1867 ; absorbé par les comptes rendus de l'Exposition universelle, l'écrivain renonça à faire son travail annuel ; il a été réimprimé en partie dans *l'Artiste* du 1er avril 1869, sous le titre de : *les Tableaux de la vie contemporaine*.

2122 2°. **Autour de l'Exposition. IV. (L'Égypte).** *Le Moniteur universel*, 7 juin 1867. Cet article a été réimprimé en 1877 dans le tome deux de *l'Orient* par Théophile Gautier, comme fin du chapitre intitulé : *Egypte, vue générale*; il en forme les treize derniers paragraphes. (Voir n° 2114.)

2122 3°. **Le Musée du Louvre.** *Paris Guide* ; par les principaux écrivains et artistes de la France. Première partie : la Science, l'Art. In-18 jésus, LVIII-930 pages. (Page 305). Paris, imprimerie *Poupart-Davyl ; Librairie internationale*. Prix : 10 francs (Voir n° 2110.).

Cet important travail fut écrit pour le *Paris Guide*, ouvrage que nous trouvons inscrit sous le n° 4711 de la *Bibliographie de la France* du 8 juin 1867. Il contient, comme citation, un fragment du feuilleton du *Moniteur universel* du 26 novembre 1855, sur la *Joconde* de Léonard de Vinci. Sous le titre de : *Guide de l'amateur au musée du Louvre*, et complété par d'autres travaux, il forme, depuis 1882, un volume des œuvres de Théophile Gautier.

2123. Opéra : **La Muette de Portici. — Opéra-Comique : reprise de l'Étoile du Nord. — Cirque de l'Impératrice : l'équilibriste Antonio ; Léotard ; les lutteurs ; les améri-**

cains. — Concerts de Strauss de Vienne, et de Bilse. *Le Moniteur universel*, 10-11 juin 1867.

2124. Théatre-Lyrique : débuts de mademoiselle Devriès dans la Somnambule. — Salle Ventadour : Elisabetta. — Folies-Dramatiques : Le Père Gachette. *Le Moniteur universel*, 17 juin 1867.

2125. Théatre-Français : reprise d'Hernani. *Le Moniteur universel*, 25 juin 1867. Cet article a reparu en 1874 à la suite de *l'Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Reprise d'Hernani, le 21 juin 1867.*

2126. Odéon : Athalie. — Théatre-Lyrique : madame Vandenheuvel-Duprez dans Faust et mademoiselle Balbi dans la Flute enchantée. — Ambigu : reprise de Rocambole. — (Porte-Saint-Martin : reprise de la Biche au Bois). *Le Moniteur universel*, 1er juillet 1867.

2127. A madame Marguerite Dardenne de la Grangerie, sonnet. *Gazette des enfants*, 7 juillet 1867. Ce sonnet existe aussi, imprimé sur une page à part, et intitulé : *Marguerite, sonnet. A Madame Dardenne de la Grangerie.* Nous croyons qu'il fut écrit pour la fêter le 20 juillet 1866, car s'il eût dû lui être offert le 20 juillet 1867, Théophile Gautier ne l'eût pas laissé imprimer dans un journal quelques jours auparavant; il porte du reste la date du 19 juillet 1866 dans le tome deux de ses *Poésies Complètes*, où il est publié sous le titre de : *A Marguerite ; à madame Marguerite Dardenne de la Grangerie ; sonnet II.*

2128. Vaudeville : reprise de la Famille Benoiton. — (Livres :) Thorvaldsen, sa vie et son œuvre, par Eugène Plon. *Le Moniteur universel*, 8 juillet 1867.

2129. Nécrologie : François Ponsard ; Lambert Thiboust ; Eugène Tourneux. — Salle Ventadour : Troupe Anglaise. — Odéon : reprise du marquis de Villemer. *Le Moniteur universel*, 15 juillet 1867.

2130. Cirque du Prince Impérial : Troupe Japonaise. — Gaîté : Le Casseur de Pierres ; l'Ours et le Pacha ; troupe espagnole ; la Perea Nena. *Le Moniteur universel*, 22 juillet

1867. Le début de cet article a été incomplètement réimprimé en 1877 dans le tome premier de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre d'*Acrobates et saltimbanques orientaux*.

2131. Gymnase : **La Cravate Blanche.** — Théâtre International : **La Smala, danses moresques; les Aïssaouas.** *Le Moniteur universel*, 29 juillet 1867. La dernière partie de ce feuilleton a été réimprimée en 1877 dans le tome second de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre d'*Aïssaouas*.

2131 bis. **Autour de l'Exposition. V. L'Isthme de Suez.** *Le Moniteur universel*, 3 août 1867. Cet article a été réimprimé en 1877 dans le tome second de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre de : *l'Isthme de Suez*, dans la série intitulée : *Égypte*.

2132. **Le Nouvel Opéra.** *Le Moniteur universel*, 5 août, et *le Moniteur universel du soir*, 7 août 1867.

2133. Théâtre-Français : **reprise du Duc Job.** — Gaîté : **reprise du Juif-Errant.** — Ambigu : **reprise de la Tour de Londres.** — Cirque Napoléon : **Les Japonais du Taïcoun. — Concert de Bilse.** *Le Moniteur universel*, 12 août 1867. Un fragment de ce feuilleton a été réimprimé en 1877 dans le tome premier de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre de *la Troupe du Taïcoun*, et daté par erreur du 29 août 1867.

2133 bis. **Autour de l'Exposition. VI. Missions évangéliques protestantes.** *Le Moniteur universel*, 16-17 août 1867. Cet article a reparu en 1877 dans le tome deux de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Missions évangéliques ; religions et superstitions*.

2134. Odéon : **reprise de François le Champi. — Photographies de M. Ad. Braun, de Dornach (Haut-Rhin), d'après les dessins originaux des grands maîtres.** *Le Moniteur universel*, 19 août 1867.

2135. **École des Beaux-Arts : Envois de Rome; Prix de peinture, de sculpture et d'architecture.** *Le Moniteur universel*, 21 août 1867.

2135 bis. **Autour de l'Exposition. VII. La Perse.** *Le Moniteur universel*, 24 août 1867. Cet article a été réimprimé en 1877 dans le tome second de *l'Orient* par Théophile Gautier, comme début du chapitre intitulé : *la Perse* (Voir nº 2114).

2136. Théatre Déjazet : **reprise de les Mystères de l'Été.** — Hippodrome : **débuts de mademoisella Azella.** — (**Livres : Paris, par Gustave Claudin**). *Le Moniteur universel*, 26 août 1867.

2137. (**Disette théâtrale. — Livres : Voyage à Tunis, par M. Léon Michel**). *Le Moniteur universel*, 2 septembre 1867. Une partie de cet article a reparu en 1877 dans le tome deux de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Tunis*.

2138. (**Nécrologie :**) **Charles Baudelaire.** — Italiens : **réouverture.** — Gaîté : **reprise de Peau d'Ane.** — Bouffes-Parisiens : **La Main leste ; la Bonne aux Camélias.** — (**Concerts**). *Le Moniteur universel*, 9 septembre 1867. Un fragment de cet article a été réimprimé en 1874 dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Charles Baudelaire*.

2139. **Sur les toits** (**de l'Exposition universelle**). — Opéra-Comique : **débuts de mademoiselle Derasse.** — Cirque du Prince-Impérial : **Les frères Hanlon.** *Le Moniteur universel*, 17 septembre 1867.

2139 bis. **Autour de l'Exposition. VIII. Exposition Belge.** *Le Moniteur universel*, 22 septembre 1867.

2140. Odéon : **Les Beaux messieurs de Bois-Doré.** — Gymnase : **Albertine de Merris.** *Le Moniteur universel*, 23 septembre 1867.

2141. **Grammaire des arts du dessin, par Charles Blanc.** *Le Moniteur universel*, 30 septembre 1867.

2142. Théatre des Folies-Saint-Germain : **reprise d'Antony.** — Italiens : **débuts de Mongini.** — Théatre-Lyrique : **débuts de Massy.** — (**Madame Ernst à Bade**). *Le Moniteur universel*, 7 octobre 1867. Un fragment de cet article a été réimprimé en 1874 à la suite de *l'Histoire du Romantisme* par

Théophile Gautier, sous le titre de : *la Reprise d'Antony en octobre 1867.*

2143. **Comédies d'Aristophane, traduites par M. André Feuillemorte.** — BOUFFES-PARISIENS : **L'Heure du Diable ; les Forfaits de Pipermans.** *Le Moniteur universel,* 21 octobre 1867.

2144. OPÉRA : **La Fiancée de Corinthe ; reprise du Corsaire.** — THÉATRE-LYRIQUE : **Les Bluets.** *Le Moniteur universel,* 28 octobre 1867.

2145. **L'Iliade, traduction de Leconte de Lisle. — Réouverture des Concerts Pasdeloup.** *Le Moniteur universel,* 4 novembre 1867.

2146. GYMNASE : **Le Roman d'une honnête femme.** *Le Moniteur universel,* 11 novembre 1867.

2147. **Nécrologie : Philoxène Boyer.** *Le Moniteur universel,* 19 novembre, et *Moniteur universel du soir* (en partie), 20 novembre 1867. Des fragments de cet article ont été réimprimés en 1874 dans le volume de Théophile Gautier, intitulé : *Portraits Contemporains.*

Théophile Gautier fut remplacé, comme critique théâtral au *Moniteur universel,* par M. Xavier Aubryet, pour l'article du lundi suivant ; il s'agissait de rendre compte du *Robinson Crusoé* d'Offenbach, et par une bizarre superstition, l'auteur des *Émaux et Camées* ne voulut jamais parler de ce compositeur, qui passait pour jettator. Bien qu'installé à Neuilly, sa résidence ordinaire, il se dit absent afin de se soustraire à cette obligation.

2148. **Portraits littéraires ; Gérard de Nerval.** *L'Univers illustré,* 23, 30 novembre, 7 et 14 décembre 1867. Cette notice reparut l'année suivante en tête du tome premier des *Œuvres Complètes* de Gérard de Nerval (*les Deux Faust*), et en 1875 dans le volume de Théophile Gautier : *Portraits et souvenirs littéraires.* Elle est datée du : « 2 Novembre 1867, jour des Morts. »

2149. OPÉRA : **reprise de Guillaume Tell.** — ITALIENS : **reprise de Linda di Chamouni.** — (FANTAISIES-PARISIENNES :

reprise du Planteur). — **Quelques mots préalables sur Hamlet** (**joué par madame Judith**). *Le Moniteur universel*, 2 décembre 1867. Un fragment de cet article a reparu en 1874, complétant le chapitre intitulé : *Monpou*, à la suite de l'*Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier. Un autre fragment du même feuilleton a été réimprimé en janvier 1868 dans une brochure intitulée : *Madame Judith dans Hamlet*.

2150. **Les Quatrains de Kéyam, traduits du Persan par M. J.-B. Nicolas.** *Le Moniteur universel*, 8 décembre 1867. Cet article a reparu en 1877 dans le tome deux de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Poésie Persane; les quatrains de Kéyam;* il a été réimprimé aussi dans *l'Artiste* du 1er janvier 1869.

2151. GAÎTÉ : **Hamlet.** — GYMNASE : **Miss Suzanne.** — (**Le monument de Méry**). *Le Moniteur universel*, 9 décembre 1867. Un fragment de cet article a aussi reparu en janvier 1868 dans la brochure intitulée : *Madame Judith dans Hamlet.*

2152. **Beaux-Arts : Collection Khalil-Bey.** *Le Moniteur universel*, 14 décembre 1867. Cet article a servi de Préface au Catalogue de la Vente de Khalil-Bey, qui eut lieu les 16, 17 et 18 janvier 1868.

2153. THÉATRE-LYRIQUE : **Cardillac.** — CHATELET : **Gulliver.** *Le Moniteur universel*, 16 décembre 1867.

2153 bis. **Le Château de Chambord**, photographié par Mieusement; avec un texte historique et descriptif par Auguste Millot, précédé d'une introduction par Théophile Gautier. Première livraison; in-folio, quatre pages et planches. Imprimerie de *Poupart Davyl*, à Paris. — A Blois, *chez l'auteur*. Prix : 6 francs par livraison.

L'édition de cet ouvrage, que nous trouvons inscrite sous le nº 11039 de la *Bibliographie de la France* du 21 décembre 1867, ne fut pas continuée, et l'introduction de Théophile Gautier, qui devait paraître avec la dernière livraison, ne fut pas écrite.

En 1875 seulement, cette monographie fut publiée com-

plète, dans un autre format. Il n'y est plus question de l'introduction promise.

Nous n'avons point donné de numéro spécial à cet ouvrage, par la raison que Théophile Gautier n'y participa réellement pas.

2154. Théatre-Français : **Madame Desroches.** — Vaudeville : **Le Frère aîné.** *Le Moniteur universel*, 23 décembre 1867.

2155. **Les Livres : Jehan Foucquet ; les livres illustrés : Le Nouveau Testament de N. S. Jésus-Christ ; Histoire et légende des plantes utiles et curieuses, par M. Rambosson ; Paul et Virginie.** *Le Moniteur universel*, 25 décembre 1867. Une partie de cet article a reparu dans *l'Artiste* du 1er novembre 1869, sous le titre de : *Jehan Foucquet.*

1868

2156. **Nécrologie : Théodore Rousseau.** *Le Moniteur universel*, 4 janvier 1868. Un fragment de cet article a été réimprimé en 1874, à la suite de *l'Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier, et, dans *l'Artiste* de novembre 1871, cette fois sous le titre de : *Paysagistes contemporains ; Théodore Rousseau.*

2157. Opéra : **mademoiselle Fioretti dans la Source.** — Théatre-Lyrique : **La jolie Fille de Perth.** — Gaîté : **Les Treize.** — Théatre Cluny : **Les Sceptiques.** *Le Moniteur universel*, 6 janvier 1868.

2158. Odéon : **Didier ; la Saint-François ; les Amoureux de Marton.** *Le Moniteur universel*, 13 janvier 1868.

2159. **Théophile Gautier à Charles Garnier.** *L'Univers illustré*, 18 janvier 1868. *L'Univers illustré* accompagna la publication de ces vers de la note que voici, note signée N. P. et due à la plume de M. Noël Parfait.

Par une de ces bonnes fortunes qui n'arrivent qu'aux indiscrets, il nous est tombé sous la main un délicieux bijou poétique, dont nous nous empressons de parer notre journal. L'éminent artiste qui l'a ciselé en se jouant ne nous saura pas mauvais gré, nous l'espérons, d'avoir emprunté à son riche écrin ce joyau littéraire, pour le plus grand profit du public. Nous avons affaire, Dieu merci, non point à un Cardillac égoïste et farou-

che, férocement jaloux des productions de son talent, mais bien plutôt à un Benvenuto, insoucieusement prodigue des trésors de son génie.

Un mot d'explication, toutefois.

Dernièrement, M. Charles Garnier, l'architecte du nouvel Opéra, avait invité M. Théophile Gautier à dîner chez lui avec quelques amis. La veille du jour fixé pour cette agape fraternelle, M. Garnier, sachant par cœur son Théophile, — qui ne répond jamais aux lettres et n'a chez lui ni plume, ni papier, ni encre, car il ne travaille que dans les imprimeries, — envoya au poète une enveloppe avec une belle feuille de papier, une plume de Humboldt à pointe de diamant, de la poudre, enfin « tout ce qu'il faut pour écrire, » comme dit M. Scribe. Inspiré sans doute par la splendeur azurée du vélin, l'auteur d'*Émaux et Camées* improvisa, à l'adresse de M. Garnier, l'épître suivante en vers monorimes ; jeu d'esprit dont lui seul pouvait se tirer avec tant de bonheur, tour de force littéraire qui se résume en un petit chef-d'œuvre !

M. Garnier, qui s'aide de la plume aussi bien que du crayon, répondit sur-le-champ par une épître également monorime, et contenant le même nombre de vers. La lecture des deux épîtres ne fut pas la moindre friandise du dessert.

Le XIXe Siècle du 6 novembre 1872 les publia de nouveau sous le titre de : *les Amusements de Gautier*, datés du 26 octobre 1867, et accompagnés d'un commentaire de M. Francisque Sarcey ; nous allons le reproduire avec cette version des vers qui est très différente de la première ; nous ignorons laquelle des deux est conforme à l'autographe :

Hier, je dînais chez Garnier, et la conversation

tomba sur notre pauvre Théophile Gautier. Garnier se mit à fouiller dans ses tiroirs et à chercher les lettres qu'il avait de lui.

Parmi ces papiers, je trouvai une pièce de vers, par laquelle Gautier acceptait une invitation à dîner. Elle me parut amusante, et je demandai permission de la copier.

La voici. J'imagine qu'on aura quelque plaisir à lire cette fantaisie, en ne la prenant que pour ce qu'elle est : un amusement de société. Mais c'est l'amusement d'un homme d'esprit, qui maniait la rime comme personne.

26 octobre 1867.

Garnier, grand maître du fronton,
De l'astragale et du feston,
Mardi, lâchant là mon planton,
Du fond de mon lointain canton
J'irai chez toi, tardif piéton,
Aidant mes pas de mon bâton
Et précédé d'un mirliton.
Duilius du feuilleton,
Je viendrai portant un veston
Jadis couleur de hanneton.
Sous mon plus ancien hoqueton,
Les gants et le col en carton,
Les poitrails à la Benoiton
Et les diamants en bouton
Te paraîtraient de mauvais ton
Pour ce fraternel gueuleton
Qu'arrosera le piqueton.
Que ce soit poule ou caneton,
Perdrix aux choux ou miroton,
Pâté de veau froid ou de thon,

Nids d'hirondelles de Canton,
Ou gousse d'ail sur un croûton,
Faisan ou hachis de mouton,
Pain bis, brioche ou panaton,
Argenteuil ou Branne-Mouton,
Cidre ou pale ale de Burton,
Chez Lucullus ou chez Caton
Je m'emplirai jusqu'au menton,
Avalant tout comme un glouton
Sans laisser un seul rogaton
Pour la desserte au marmiton.
Pendant ce banquet de Platon,
Mêlant Athène à Charenton,
On parlera de Wellington
Et du soldat de Marathon,
D'Aspasie ou de Mousqueton
Et du Saint-Père et du santon;
Chacun lancera son dicton,
Allant du char de Phaéton
Aux locomotives Crampton,
De l'*Iliade* à l'*Oncle Tom*
Et de Babylone à Boston.
A très grand'peine saura-t-on
Si c'est du basque ou du teuton,
Du sanscrit ou du bas-breton...
Puis, vidant un dernier rhyton,
Le ténor ou le baryton,
Plus faux qu'un cornet à piston,
Sur l'air de : *Tontaine, tonton*,
Chantera Philis ou Gothon
Jusqu'à l'heure où le vieux Titon
Chasse l'Aurore au frais téton.
Mais il faut finir ce centon
A la manière d'Hamilton,
Où j'ai, pour mieux rimer en *ton*,

Fait de la muse Jeanneton.
Dans mon fauteuil à capiton,
En casaque de molleton,
Coiffé d'un bonnet de coton,
Je m'endors et je signe : Ton...

Ami de cœur et de plume.

Théophile GAUTIER.

Cette même version a reparu encore, en 1873, dans le volume publié à Bruxelles et intitulé : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, puis dans le supplément du *Figaro* du 30 avril 1876, sous le titre d'*Un tour de force poétique*. En 1879, on les trouve encore dans le volume de M. Louis Loire intitulés : *Les joyeux propos de table*, d'où la *Gazette anecdotique* du 30 juin les extrait sous le titre d'*Acceptation à dîner*. En 1876 aussi, leur première version est enfin entrée, datée par erreur du 28 octobre 1867, dans le tome deux des *Poésies complètes* de Théophile Gautier, sous le titre de : *A Charles Garnier ; réponse à une invitation à dîner ; épitre monorime.*

Voici enfin des variantes inédites de ce morceau ; nous en devons encore l'intéressante communication à M. P. Lalanne :

Garnier, grand maître du fronton,
De l'astragale et du feston,
Abandonnant le feuilleton
Où l'on me retient de planton,
Du fond de mon lointain canton,
Par omnibus, puis en piéton,
Aidant mes pas de mon bâton,
Précédé par un mirliton,
Qui jouera *tontaine, tonton*,
Comme au consul le fut, dit-on,
Je viendrai vêtu d'un veston,
Sans gants et sans col en carton,

Sans chemise à la Benoiton
Avec des perles pour bouton [1],
Mais en bohème de bon ton,
Prendre ma part du gueuleton,
Et siroter le piqueton.
Que ce soit poule ou caneton,
Filet madère ou miroton,
Pâté de veau froid ou de thon,
Nids d'hirondelles de Canton
Ou gousse d'ail sur un croûton,
Faisan ou rata de mouton,
Pain bis, brioche ou panaton,
Argenteuil ou Branne-Mouton,
Chez Lucullus ou chez Caton,
Je m'en mettrai jusqu'au menton;
J'avalerai comme un glouton,
Sans laisser un seul rogaton
Pour la desserte au marmiton.
Mais il faut finir ce centon,
A la manière d'Hamilton,
Qui pour muse prend Jeanneton,
La grande brune au dur téton,
Et prendrait aussi bien Gothon,
Mademoiselle Mousqueton
Ou toute autre drôlesse en *ton*,
Arrivant du pays breton.
Dans mon fauteuil à capiton,
En casaque de molleton,
Coiffé d'un bonnet de coton
Je m'endors et je signe : Ton...

Ami de cœur et de plume.

Théophile GAUTIER.

1. Variante effacée de ce vers :

Me découvrant jusqu'au téton.

2160. Théatre-Français : **Anniversaire de Molière : la Valise de Molière.** — Théatre Cluny : **Les Sceptiques.** *Le Moniteur universel,* 20 janvier 1868.

2161. Théatre-Français : **Paul Forestier.** *Le Moniteur universel,* 28 janvier 1868.

2162. **Voyage en Bateau sur la Meuse.** *Les Ardennes illustrées, (France et Belgique)*; publiées par Elizé de Montagnac. Premier volume. Grand in-quarto. 133 pages et 12 planches. Paris, imprimerie *Claye.* Librairie *L. Hachette et Cie.* Prix : quarante francs.

Ce volume est indiqué sous le nº 875 de *la Bibliographie de la France* du 1er février 1868.

Ce récit d'une excursion exécutée en juin 1867 a reparu en 1881 dans le volume de Théophile Gautier, intitulé : *les Vacances du Lundi, tableaux de montagnes,* sous le titre de : *Voyage d'exploration sur la Meuse par le chaland : la Beauté.*

2163. Italiens : **Il Templario.** — Gymnase : **Le Comte Jacques.** *Le Moniteur universel,* 3 février 1868.

2164. Ambigu : **Le Crime de Faverne.** — Athénée : **L'Amour et son carquois ; reprise de : C'est pour ce soir : mademoiselle Moya.** *Le Moniteur universel,* 10 février 1868.

2165. Opéra-Comique : **Le premier jour de bonheur.** — Fantaisies-Parisiennes : **La Croisade des Dames ; l'Élixir de Cornélius ; reprise du Farfadet. — Concert de M. Lamoureux.** *Le Moniteur universel,* 17 février 1868.

2166. Italiens : **Don Giovanni.** — Théatre-Français : **Don Juan. — Nécrologie : Dauzats ; Gabriel Tyr.** *Le Moniteur universel,* 24 février 1868. Ces deux dernières notices nécrologiques ont été réimprimées incomplètement en 1874 dans les *Portraits contemporains* par Théophile Gautier.

2167. Odéon : **reprise de Kean.** — Vaudeville : **Les Rivales.** — Gymnase : **Un Mari comme on en voit peu ; Comme elles sont toutes.** — Athénée : **Soirée de lecture de Madame Ernst.** *Le Moniteur universel,* 2 mars 1868.

2168. **Portraits littéraires : Charles Baudelaire.** *L'Uni-*

vers illustré, 7, 14, 21, 28 mars, 4, 11 et 18 avril 1868. Cette notice, datée dans le journal du 20 février 1868, reparut la même année en tête des *Fleurs du mal*, tome premier des *Œuvres complètes* de Charles Baudelaire. En 1875, elle est entrée aussi dans le volume de Théophile Gautier : *Portraits et Souvenirs littéraires*.

2169. Italiens : **Matilde di Shabran. — Concerts. —** Théatre-Français : **Le Baiser anonyme. — Le Portrait de Molière. — Aquarelles et études de Pils.** *Le Moniteur universel*, 9 mars 1868. La dernière partie de ce feuilleton a servi de préface au *Catalogue* de la vente de Pils, qui eut lieu le 25 avril suivant ; elle a été réimprimée aussi dans *la Chronique des arts et de la curiosité* du 12 avril de la même année, sous le titre de : *Ventes prochaines ; Collection de M. B.*

2170. Opera : **Hamlet. —** Chatelet : **Le Vengeur.** *Le Moniteur universel*, 16 mars 1868.

2171. **La Bonne Soirée.** *Paris-Magazine*, 22 mars 1868. Ces vers ont reparu, en 1872, dans la sixième édition des *Emaux et Camées* qu'ils n'ont plus quittés. Dans le journal, ces vers sont datés de « janvier 1868. »

2172. Théatre-Lyrique (**Salle Ventadour**) : **reprise de Faust. — Concerts populaires. —** Théatre-Français : **reprise de Bataille de Dames. —** Gymnase : **Les Grandes Demoiselles. —** Vaudeville : **reprise des Parisiens de la Décadence. —** Porte-Saint-Martin : **reprise de Glenarvon. — Vente de M. Horsin-Déon.** *Le Moniteur universel*, 23 mars 1868.

2173. Italiens : **Giovanna d'Arco ; les époux Tiberini dans I Puritani. —** Théatre-Français : **La Revanche d'Iris.** *Le Moniteur universel*, 30 mars 1868.

2174. **Monsieur Saint-Maurice, le bon chevalier,** (**émail de Claudius Popelin**). *L'Artiste*, 1er avril 1868. Voici cet article :

Quel art admirable que celui du peintre émailleur ! L'émail seul se rit du temps et conserve dans leur vierge

pureté les œuvres qu'on lui confie. Lorsque tout se fane, se décolore, s'enfume et disparaît, il garde son éclat immarcescible comme une pierre précieuse. Il ne change pas plus de ton que le rubis, le saphir, l'émeraude ou la topaze. Pour le détruire, il faut le briser à coups de marteau ou de hache, mais les années qui usent tout de leur lime silencieuse n'y peuvent pas mordre.

L'émaillerie est un art essentiellement français, et Limoges paraît en avoir été l'Athènes ou la Rome ; si bien que le mot *opus lemovicense* désigna partout un travail de ce genre, quelle qu'en fût d'ailleurs l'origine. L'émail, si florissant au Moyen-Age et pendant la Renaissance, a subi une sorte d'éclipse ou plutôt de dégénérescence depuis deux ou trois siècles. Sans qu'il fût totalement abandonné, on lui demandait des effets contraires à sa nature, par suite de la même erreur qui faisait chercher la vérité dans la peinture sur verre. Sans vouloir méconnaître d'estimables travaux, on doit à Claudius Popelin d'avoir ramené l'émaillerie dans sa véritable voie. Les superbes émaux qu'il a exposés aux derniers Salons sont présents à toutes les mémoires et montrent l'excellence de son système, c'est-à-dire la libre interprétation de la nature relevée par l'élégance florentine des galbes, le caractère ornemental des ajustements et la franchise conventionnelle des colorations. Un émail, on ne saurait trop insister sur ce point, n'est pas un tableau. Son but et ses moyens sont autres. Il ne faut pas penser à l'imitation exactement minutieuse des teintes réelles que présentent les objets lorsqu'on exécute un émail, non plus que lorsqu'on peint une fresque. L'important, c'est l'originalité de la concep-

tion, le grand style du dessin, la fierté des tournures et l'aspect magistral que sait donner au moindre détail l'artiste vraiment digne de ce nom. Il y a certes, chez l'émailleur, un alchimiste, une espèce de souffleur hermétique penché avec inquiétude sur ses fourneaux, et qui *transmue* les métaux, sinon en or, du moins en couleurs splendides, et fait de ternes oxydes vitrifiables, d'étincelantes pierreries. Mais il faut prendre garde que le laboratoire ne l'emporte sur l'atelier, et l'ouvrier sur l'artiste. L'important, c'est le dessin, la science, le goût ; le tour de main s'acquiert bien vite, et la plus heureuse cuisson ne transforme pas une composition mal tracée, même quand les *ors*, les transparences sur paillons, les rouges, les bleus et les verts seraient matériellement bien réussis. Claudius Popelin a, mieux que nous ne saurions le faire, posé ces principes dans son excellent livre intitulé : *l'Émail des Peintres*, émail bien différent de celui des orfèvres et des copistes de tableaux. A la théorie, ce traité *ex-professo* joint les préceptes les plus pratiques et les plus sûrs, dans un style à dessein légèrement vieilli qui fait penser au langage naïvement significatif et plein de bonhomie familière des anciens traités d'art. On y retrouve l'accent paternel de Bernard Palissy et de Cennino-Cennini découvrant au lecteur, comme à un élève, les secrets du métier.

Quand on veut donner l'idée d'un auteur, on choisit dans son livre une citation qu'on découpe et qu'on enchâsse dans une page de revue ou de journal. La meilleure manière de faire connaître un artiste, c'est de montrer la gravure d'une de ses œuvres. Aucune phrase n'équivaut en ce cas au moindre croquis. Voici

donc un trait sur bois de M. Prunaire, qui a gravé avec tant de goût les figures, les lettres ornées et les encadrements de *l'Émail des Peintres.* Ce bois représente « *Monsieur Saint Mavrice, le Bon Chevalier* », encadré dans un petit portique d'ébène, style Renaissance. Le saint guerrier est figuré de profil sur un fond bleu-noir que mouchètent des croix d'or *recroisetées*, comme on dirait en termes de blason. Un nimbe d'or s'arrondit derrière sa tête, et une couronne de vert laurier, noué d'un ruban blanc, presse ses cheveux blonds coupés carrément à la mode du moyen âge, comme pour mêler la gloire du soldat à celle du saint. Les traits, nettement dessinés et arrêtés comme un crayon d'Ingres, ont une fermeté douce qui convient à un chrétien et à un chevalier. Les chairs, préparées en grisaille, sont légèrement rehaussées d'un rose pâle tirant sur le saumon, qui exprime suffisamment la couleur de chair dont il ne faut pas chercher les nuances exactes dans un émail décoratif. Une armure d'acier bleuâtre avec deux cercles imbriqués au gorgerin recouvre et protège la poitrine du preux sanctifié. Sur cette armure joue une écharpe verte hachée de lumière d'or et retenue à l'épaule par une plaque blasonnée « à la croix d'argent sur champ de gueules. » La main droite, ramenée dans le cadre étroit par un raccourci savant, se ferme avec une décision vigoureuse sur la poignée de fer d'une grande épée, comme prête à défendre dans un élan chevaleresque les ennemis de Dieu et du souverain.

Il n'est pas besoin d'insister, puisque le dessin est sous les yeux, sur le caractère de cette figure à la fois si héroïque et si naïve, sorte d'Achille sorti de la légende dorée, et qui justifie si bien la légende inscrite dans un

cartouche au bas du cadre : « Monsieur Saint Maurice, le Bon Chevalier. »

Théophile GAUTIER.

2175. SALLE DU CONSERVATOIRE : **Le Dante ; le Jugement dernier. — OPÉRA-COMIQUE : reprise de la Part du Diable.** *Le Moniteur universel*, 6 avril 1868.

2176. ODÉON : **Le Roi Lear. — Concerts.** *Le Moniteur universel*, 13-14 avril 1868.

2177. **Rapport sur les progrès de la poésie. Rapport sur le progrès des lettres depuis vingt-cinq ans**, par MM. Sylvestre de Sacy, Paul Féval, Théophile Gautier et Édouard Thierry ; grand in-octavo, 188 pages. Paris, *imprimerie impériale*. Librairie *L. Hachette et Cie*. Prix : 7 fr. 50.

Nous trouvons cet ouvrage inscrit sous le numéro 3201 de *la Bibliographie de la France* du 18 avril 1868, et *l'Artiste* du 1er décembre de cette même année en cita un fragment sous le titre de : *la Poésie contemporaine*. En 1874, il fut réimprimé à la suite de *l'Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier, sous le titre de : *les Progrès de la poésie française depuis* 1830 ; et Théodore de Banville lui emprunta, en 1878, les lignes qui le concernaient pour les mettre en tête de la nouvelle édition de ses *Exilés*. Voici l'*ex-dono* inédit que Théophile Gautier avait écrit à la première page d'un exemplaire d'épreuves, daté du 31 janvier 1868, qu'il offrit à Sainte-Beuve :

A l'oncle Beuve, pontife de Magny, docteur ès-sciences, poésie et critique :

Son très humble neveu et disciple présente ce rapport, qui aurait dû être fait par le maître.

Théophile GAUTIER.

Voici, en outre, un fragment inédit de ce travail ; c'est un autre début de l'ouvrage.

Ce n'est pas une tâche aisée que de déterminer le

rôle joué par la poésie dans la littérature française pendant les dix-huit années qui nous séparent déjà de la révolution de Février. Il n'y a pas eu, après ce renversement soudain de tout un ordre de choses, d'Auguste Barbier secouant le fouet de ses *Iambes*, de poète surgi tout à coup, exprimant dans une forme inventée les rancunes anciennes et les espérances nouvelles. L'effervescence fut politique, républicaine, sociale, mais nullement littéraire. Les journaux, les brochures, les pamphlets, les utopies, les systèmes, inondèrent les carrefours ; quant à la poésie, elle garda le silence, ou du moins les clameurs de la rue couvrirent sa voix. Il n'est resté dans la mémoire des lettrés ni du peuple aucune ode, aucune satire, aucun volume de vers, qui date et caractérise précisément cette époque. Les courants poétiques, grands fleuves, rivières, ruisseaux, qui avaient leurs sources plus haut et plus loin, continuèrent à couler, sans que la foule montrât un empressement bien vif à y puiser pour sa soif.

Les noms célèbres qui reviennent dans toutes les citations lorsqu'il s'agit de poésie, demeurèrent les mêmes, et l'on ne voit pas bien nettement quel nom nouveau viendra s'y ajouter. La France, d'ailleurs, se contente d'un très petit nombre de poètes ; deux ou trois au plus lui suffisent. On a dit : Béranger et Casimir Delavigne, plus tard : Lamartine et Victor Hugo, et depuis quelques années seulement Alfred de Musset a obtenu son escabeau d'ivoire à côté de ces trônes d'or. Maintenant son nom se place naturellement dans la phrase sacramentelle. Cela vient de ce qu'il n'y a pas en France de poésie populaire dans le vrai sens du mot, car on ne peut donner ce titre aux complaintes, ballades, et

chansons de campagne d'une langue si imparfaite, d'un rythme si négligé, malgré des naïvetés charmantes, des passages pleins de fraîcheur et de sentiment. Ces chants sans auteur sont aussi inconnus aux habitants des villes que les œuvres savantes des auteurs de profession. Le hasard seul en fait entendre quelque couplet, comme un chant d'oiseau derrière une haie, dans quelque rare excursion au fond d'une province éloignée des centres.

La France eût, par malheur, son grand mouvement poétique à une époque où sa langue n'était pas formée. Les magnifiques épopées du cycle carlovingien, ces *Iliades* auxquelles n'a manqué que l'idiome d'Homère, ne sont plus intelligibles depuis des siècles que pour les lettrés et les érudits.

Nous ferons remarquer que Théophile Gautier semble avoir écrit ces lignes en 1866, puisqu'il dit, au début, que dix-huit ans sont écoulés depuis la Révolution de février 1848.

2178. Opéra : **rentrée de mademoiselle Granzow dans le Corsaire**. — Opéra-Comique : **Mademoiselle Sylvia**. — Athénée : **Fleur-de-Thé**. *Le Moniteur universel*, 20 avril 1868.

2179. Th. des Variétés : **Les Abrutis du feuilleton ; le Régiment qui passe ; la Comédie bourgeoise**. *Le Moniteur universel*, 27 avril 1868.

2180. **Salon de 1868. I. MM. Gérôme ; Puvis de Chavannes ; Bin ; Czermack ; Erhmann ; Laurent Bouvier ; Mazerolle ; Guillaumet. II. MM. Gustave Doré ; Alma-Tadema ; Victor Giraud ; Marchal ; Jacquet**. *Le Moniteur universel*, 2 et 3 mai 1868.

2181. Théâtre-Français : **Inauguration du Buste d'Alfred de Musset**. — Italiens : **La Contessina**. — Gymnase : **Le Chemin retrouvé**. *Le Moniteur universel*, 4 mai 1868.

2182. **Catalogue des tableaux anciens et des marbres précieux dépendant de la collection de M. le comte d'Espagnac,** dont la vente aura lieu le 8 mai 1868. In-8°.

Ce catalogue est précédé d'une préface de Théophile Gautier; elle a été réimprimée en 1883 dans son volume : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

2182 bis. **Salon de 1868. III. MM. Bouguereau ; Lévy ; J. Lefebvre ; de Coninck ; Perrault ; Ranvier ; Lecomte-Dunouy ; H. Leroux ; Foulongne ; A. Legros ; Reynaud.** *Le Moniteur universel,* 9 mai 1868.

2183. **Catalogue de tableaux, esquisses et études par M. Jollivet,** dont la vente aura lieu les 11, 12, 13 et 14 mai 1868. In-8°.

Ce catalogue est précédé d'une préface par Théophile Gautier, reproduite en 1883 dans son volume : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

2183 bis. **Salon de 1868. IV. MM. Courbet; Manet; Monet, de los Rios; Vollon; Regamey; Smits; V. MM. Ribot; Schutzenberger; Fromentin; Jundt; Zamacoïs.** *Le Moniteur universel,* 11 et 17 mai 1868.

2184. OPÉRA-COMIQUE : **La Pénitente.** — FANTAISIES-PARISIENNES : **Le Barbier de Séville, de Paisiello.** — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel,* 18 mai 1868.

2185. **Vente de Clésinger ; marbres, terres-cuites, bronzes.** *Le Moniteur universel,* 21 mai 1868. Cet article a reparu en tête du *Catalogue* de la vente, qui eut lieu le 5 juin 1868. Il y contient un paragraphe de plus que nous allons recueillir ici et qui doit se placer après le vingt-quatrième de l'article :

Les bustes du roi Jérôme, du prince Napoléon, sont d'une exacte ressemblance et d'une grande beauté ; celui du roi Jérôme rappelle un buste de César romain, et dans la salle des antiques, sur une demi-colonne de brèche jaune ou violette, il ne se distinguerait pas des

autres. Ledru-Rollin, Alfred de Dreux et Clésinger par lui-même, sont des morceaux très remarquables.

Un fragment de ce même article a été inséré aussi dans *la Chronique des arts et de la curiosité* du 31 mai 1868; il y est très diminué et très remanié; ces changements n'ont certainement pas été exécutés par l'auteur, bien que cette reproduction falsifiée soit signée de son seul nom.

2185 bis. **Salon de 1868. VI. MM. Antony Serres; Hugrel; Lesrel; Ch. Lefebvre; Parrot; A. Weber; Louis Baader; Cambon; Chevallier; Leyendecker. VII. MM. Chenu; James Tissot; Scipione Vannutelli; Lucio Rossi; Vautier; Brion; Roybet; Vibert; Calderon. VIII. MM. Jules Masse; Viger; Worms; Carraud; Picou; Brandon; Antigna; Saal; Schlesinger; Schreyer; Madarasz. IX. MM. Brown; Luminais; Adolphe Leleux; Armand Leleux; madame Leleux; MM. Lambron; Huguet; Mouchot; de Tournemine; Toulmouche; Debon; Bonvin; Heilbuth.** *Le Moniteur universel*, 25, 26 mai, 1-2 et 4 juin 1868.

2186. THÉATRE-FRANÇAIS : **Le Coq de Mycille.** — VAUDEVILLE : **L'Abîme.** *Le Moniteur universel*, 15 Juin 1868.

2187. THÉATRES : **Madame de Chamblay; Les Orphelins de Venise; La Czarine. — Nécrologie : Jules de Prémaray; Reliquiæ (, par Louis de Cormenin).** *Le Moniteur universel*, 22 juin 1868. Un fragment incomplet de la dernière partie de cet article a été réimprimé dans *l'Artiste* du 1er août 1868 sous le titre de : *Reliquiæ, recueil posthume de Louis de Cormenin*, et, en 1874, dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier, sous celui de : *Louis de Cormenin.*

2187 bis. **Salon de 1868. X. MM. Corot; Hanoteau; Chintreuil; Bellel; Belly; Berchère; Daubigny (Charles-François); Daubigny (Karl-Pierre); Camille Bernier; Mac-Callum; César de Cock.** *Le Moniteur universel*, 27 juin 1868.

2188. THÉATRE-FRANÇAIS : **Agamemnon.** — GYMNASE : **Une Journée de Diderot; les Amendes de Timothée.** *Le Moniteur universel*, 29 juin 1868.

2188 bis. **Salon de 1868. XI. MM. Anatole de Beaulieu; Jules Noël; Ch. de Beaumont; Arnold Scheffer; Schenck; Charles Giraud; Eugène Giraud; Saintin; Clairin; Detaille; Meissonier fils; Biennoury; Roux; Voillemot; Monginot.** *Le Moniteur universel*, 2 juillet 1868.

2189. OPÉRA : **reprise d'Herculanum. —** THÉATRE-FRANÇAIS : **reprise d'Une Chaîne. — Nécrologie : Camille Flers.** *Le Moniteur universel*, 6 juillet 1868. La fin de cet article a été reproduite en 1874, à la suite de *l'Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Camille Flers*, et datée par erreur du 6 juillet 1866.

2189 bis. **Salon de 1868. XII. MM. Giacomotti; (Henri) Regnault; mademoiselle Nélie Jacquemart; MM. H. Lehmann; Cabanel; Bonnegrâce; Olivié; Dubufe; Dehoddencq; mesdemoiselles Isabelle de Nieberr; Isidorine Mikulska; MM. Haro; Chaplin; madame Henriette Browne; MM. Jalabert; Méry; Philippe Rousseau; Maisiat; mademoiselle Brosset; MM. Valerio; Ziem; Oswald Achenbach; Appian; Lansyer; Guigou; Guillaumin; Harpignies; Nazon; de Curzon; G. Castan; Potter.** *Le Moniteur universel*, 8 juillet 1868.

2190. OPÉRA-COMIQUE : **Le Docteur Mirobolan.—** THÉATRE-CLUNY : **La Bohème d'argent. — Tableaux décoratifs pour la gare de Lyon, par M. Despléchins.** *Le Moniteur universel*, 13 juillet 1868. Un court fragment de cet article a été cité aussi dans *la Chronique des arts et de la curiosité* du 19 juillet suivant.

2190 bis. **Salon de 1868. XIII et dernier. MM. Falguière; Carrier-Belleuse; Frémiet; Crauk; Jacquemart; Carpeaux; Deschamps; de la Planche; Courtet; Cordier; Perraud; Fulconis; Préault; Valtat; Amy; Franceschi; Deloye; Barre; Bogino; Bullier; Bulio; Cambos; Textor; Vital-Dubray; Manigher; madame Nicolet; mademoiselle Dubois-Davesnes; MM. Ottin; Mégret; Herst; Vibert; Appian; Amaury-Duval; madame Escallier; MM. Stattler; Célestin Nanteuil; Pollet; Tourny; Jules Crosnier.** *Le Moniteur universel*, 19 juillet 1868.

2191. Opéra : **débuts de mademoiselle Hisson dans le Trouvère.** — Gymnase : **Les Maris sont esclaves; les Souliers de Bal.** — Gaîté : **reprise des Fugitifs.** *Le Moniteur universel*, 20 juillet 1868.

2192. **Revue des Théâtres.** (Sans titre). *Le Moniteur universel*, 27 juillet 1868.

2193. **Les Vacances du lundi, tableaux de montagnes. I. Le Mont-Blanc.** *Le Moniteur universel*, 31 août, 1er, 2, 3, 7, 8 et 23 septembre 1868. Ces pages avaient été annoncées dans *le Moniteur universel* du 24 juillet sous le simple titre de : *le Mont-Blanc*. La série tout entière, dont cet article n'est que le premier chapitre, a été insérée en 1881 dans le volume de Théophile Gautier qui porte le même titre.

Voici à propos de cette série une lettre inédite de Sainte-Beuve à Théophile Gautier, lettre adressée à Genève, et la plus remarquable assurément que le critique ait écrite sur le poète. Nous en devons encore la communication à M. P. Lalanne, et nous l'en remercions de nouveau bien vivement. Théophile Gautier avait cité dans son article du 23 septembre quelques vers de Sainte-Beuve sur le lac de Genève :

(Paris), ce 24 septembre 1868.

Cher Neveu,

Toujours le même, indulgent pour l'oncle, lequel est bien étonné qu'on se souvienne de lui, en face de si beaux lieux, après de si grands noms, mais encore plus charmé et reconnaissant qu'étonné. Ce *Léman*, sais-tu ? est une merveille, couronnant cette série de merveilleuses peintures ; cette fois je suis juge des plus compétens; j'y ai vécu, j'y ai passé des saisons, toutes les révolutions du soleil. Que c'est vrai, que c'est saisi dans le moindre détail et rendu comme personne ne l'aurait jamais cru possible ! Et la diversité des nuances, et celle des vents, des bises et des brises, et le côté

grec de cette Helvétie adoucie : « C'est là que finit, *recourbé comme une faucille d'azur*, le Léman, ce lac merveilleux, *morceau de Méditerranée transporté en Suisse.* » Il a fallu cent ans de touristes et d'admirateurs pour trouver cela. Ton *Salève* et cette vue panorama de la fin, du haut de ce belvédère, sont d'un maître, — en détail, cela va de soi, — mais aussi en composition. Tout s'y résume sous le regard.

A toi, cher neveu,

SAINTE-BEUVE.

P. S. Le précipice est de *quinze* — pieds ? Un mauvais point à Fourché[1] pour cette coquille. Mais qu'ils sont jolis ces ânes !

Nous avons lu cette lettre avec d'autant plus d'intérêt que notre appréciation personnelle est tout à fait d'accord avec celle du grand critique. Cet ouvrage, trop peu connu, de Théophile Gautier est un vrai chef-d'œuvre. Nous avons trouvé du reste dans ses lettres de cette époque la preuve qu'il avait soigné tout particulièrement ses récits de voyages en Suisse et qu'il y attachait un grand prix.

2194. (**Retour de Suisse**). — ODÉON : **Jeanne de Ligneris.** — (THÉATRE-FRANÇAIS : **reprise des Fâcheux**). *Le Moniteur universel*, 14 septembre 1868.

2195. THÉATRE-FRANÇAIS : **rentrée de madame Arnould Plessy dans le Misanthrope** ; **A deux de jeu**. — (**Nouvelles**). *Le Moniteur universel*, 21 septembre 1868.

2196. THÉATRE-FRANÇAIS : **débuts de mademoiselle Héricourt dans Andromaque**. — GAÎTÉ : **Nos Enfants.**—THÉATRE-CLUNY : **Les Inutiles**. *Le Moniteur universel*, 28 septembre 1868.

1. Prote au *Moniteur universel*.

2197. Italiens : la Patti et Fraschini dans Lucia di Lammermoor. — Porte Saint-Martin : Cadio. *Le Moniteur universel*, 5 octobre 1868.

2197 bis. Les Vacances du Lundi, tableaux de montagnes. II. Le Mont Cervin : I. De Bex à Viège. II. De Viège au Riffelhorn. *Le Moniteur universel*, 6 et 16 octobre 1868. Reimprimé ainsi que les chapitres suivants, dans le volume de Théophile Gautier publié en 1881, qui porte le même titre. Ceci dit une fois pour toutes.

2198. Italiens : Crispino e la Comare; la Traviata; Il Barbiere. — Vaudeville : Où l'on va! *Le Moniteur universel*, 19 octobre 1868.

2198 bis. Les Vacances du Lundi, tableaux de montagnes. II. Le Mont Cervin : III. Le Mont Cervin. *Le Moniteur universel*, 21 octobre 1868. Des fragments de ce feuilleton ont été reimprimés dans *le Moniteur universel du soir* du 22, sous le titre de : *Un Lever de soleil.*

2199. Théatre-Français : Mercadet. — Italiens : la Contessina ; Marta ; Don Pasquale. — Théatre-Lyrique : reprise de le Val d'Andorre. — Concerts Populaires. *Le Moniteur universel*, 26 octobre 1868. Un fragment de cet article a été réimprimé sous le titre de : *Balzac auteur et comédien*, dans *le Petit Moniteur universel* du 27 octobre 1868.

2199 bis. Les Vacances du Lundi, tableaux de montagnes. (II. Le Mont Cervin) : IV. De Saint-Nicolas à Viesch. *Le Moniteur universel*, 28 octobre 1868.

2200. Odéon : Le Comité de lecture. — Gymnase : Thérèse Humbert; Suzanne et les deux vieillards. — Vaudeville : Les Affaires avant tout. — Ambigu : Le Sacrilège. *Le Moniteur universel*, 2-3 novembre 1868.

2201. Théatre-Français : Une Histoire ancienne. — Peintures au Palais de justice (par MM. Lehmann et Bonnat). *Le Moniteur universel*, 9 novembre 1868.

2201 bis. Les Vacances du Lundi, tableaux de montagnes. (II. Le Mont Cervin ; fin) : V. De Viesch à Hospital. *Le Moniteur universel*, 14 novembre 1868.

2202. Odéon : **Le Drame de la rue de la Paix.** *Le Moniteur universel*, 18 novembre 1868.

2203. Vaudeville : **L'Enfant Prodigue.** — Gymnase : **Le Monde où l'on s'amuse.** *Le Moniteur universel*, 23 novembre 1868.

2204. **Nécrologie : Félicien Mallefille.** — Théatre-Français : **Le Lion Amoureux; Horace et Lydie; Vers à Ponsard, par Henri de Bornier.** — Italiens : **Semiramide.** — Théatre-Lyrique : **Iphigénie en Tauride; l'Irato.** — **La Filleule des anges, opéra inédit.** *Le Moniteur universel*, 30 novembre 1868. Un fragment du début de cet article a été réimprimé en 1874 à la suite de l'*Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Félicien Mallefille.*

2205. **Sonnet (La Fumée).** *La Vogue Parisienne*, 4 décembre 1868. Ce sonnet a reparu en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, sous le titre que nous indiquons. Dans le journal le tercet final est écrit ainsi :

J'allume un havane, et ma bien-aimée
Un papelito roulé par ses doigts,
Et l'on ne voit rien dans cette fumée.

Il a été en outre réimprimé conforme à la version de *la Vogue Parisienne*, et sous le titre de *Sonnet*, dans *l'Artiste* du 1er mai 1869.

2206. Opéra : **madame Miolan-Carvalho dans les Huguenots.** — Opéra-Comique : **Le Corricolo.** — Vaudeville : **Miss Multon; Autour du Lac; le Petit Voyage.** *Le Moniteur universel*, 7 décembre 1868.

2207. Porte-Saint-Martin : **reprise de la Dame de Monsoreau.** — Gaîté : **La Madone des Roses.** *Le Moniteur universel*, 14 décembre 1868.

2208. **Catalogue des tableaux modernes, dépendant de la collection du comte de *****, dont la vente aura lieu le 17 décembre 1868. In-8°.

Ce catalogue est précédé d'une préface de Théophile

Gautier, reproduite en 1883 dans son volume : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

2209. Théâtre-Français : **débuts de mademoiselle Reichemberg dans l'École des Femmes.** — Athénée : **Les Horreurs de la guerre. — La Venise de Ziem.** *Le Moniteur universel*, 21 décembre 1868. Ce feuilleton contient les paragraphes trois et quatre de la Préface du Catalogue de la Vente de Ziem dont nous allons parler.

2210. **Catalogue de la vente de trente-quatre aquarelles de Ziem,** dont la vente aura lieu le 21 décembre 1868. In-8°.

La préface de Théophile Gautier qui précède ce Catalogue a été réimprimée conforme et intégralement dans *l'Artiste* du 1er janvier 1869, sous le titre de : *les Aquarelles de Ziem.* Il n'y a qu'un seul changement dans le texte ; lorsque Théophile Gautier dit que Ziem fait des courses dans « las Camarguas », *l'Artiste* imprime « la Camargue ». Cette préface a reparu aussi en 1883 dans le volume de Théophile Gautier intitulé : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

2211. Italiens : **Otello ; la Serva Padrona.** — Chatelet : **Théodoros.** *Le Moniteur universel*, 28 décembre 1868. Cet article est le dernier que Théophile Gautier ait écrit au *Moniteur universel* ; on sait qu'à dater du 1er janvier 1869, le gouvernement français publia lui-même son *Journal Officiel*, où nous retrouverons l'auteur de *Fortunio.*

1869

2212. Italiens : **Mademoiselle Minnie Hauck dans la Sonnambula.** — Opéra Comique : **bénéfice de madame Ugalde ; mademoiselle Wertheimber.** — Théatre-Français : **mademoiselle Dinah Félix dans les Femmes Savantes.** — Gymnase : **Séraphine.** — Ambigu : **La Princesse Rouge.** — Palais-Royal : **Le Carnaval d'un merle blanc.** *Journal Officiel*, 4 janvier 1869.

2213. **Histoire de mes bêtes.** (**I.**). **Temps anciens.** *La Vogue Parisienne*, 8 janvier 1869. Cet article a reparu dans le *Journal Officiel du soir* du 22 janvier suivant, et toute la série de l'*Histoire de mes bêtes* a été réimprimée en un volume, en 1869, sous le titre de : *Ménagerie intime* ; nous donnons ici ce renseignement une fois pour toutes. *La Vogue Parisienne* avait annoncé cette publication dans son numéro du 1er janvier ; elle devait former alors quatre articles sous ces titres : *I, Temps anciens ; II, Dynastie blanche et rats de Norwège ; III, Dynastie noire ; IV, Côté des chiens et la Gazza Ladra.* Un fragment de l'article qui nous occupe a été réimprimé en 1874 dans l'*Anthologie des prosateurs français*, sous le titre de : *Madame Théophile.*

2214. **Promenade hors des murs, sonnet.** *Sonnets et Eaux-fortes.* 1869. In-quarto, 95 pages et 42 planches. Paris, imprimerie *Claye*, librairie *Lemerre*. Prix : cinquante francs.

Nous trouvons le volume qui contient ce sonnet indiqué sous le N° 375 de la *Bibliographie de la France* du 9 janvier 1869. En 1876, ces vers sont entrés, datés du 25 octobre 1868, dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier.

2215. ITALIENS : **Piccolino**. — THÉATRE-FRANÇAIS : **Les Faux-Ménages**. *Journal Officiel*, 11 janvier 1869.

2215 bis. **Histoire de mes bêtes : II. Dynastie Blanche.** *La Vogue Parisienne*, 15 janvier 1869. Réimprimé dans le *Journal Officiel du soir* du 23 janvier suivant.

2216. **Sonnets et Eaux-Fortes** (**un volume par divers**). *Journal Officiel*, 17 janvier 1869.

2217. THÉATRE-FRANÇAIS : **Anniversaire de Molière.** — ODÉON : **Le Passant ; les Droits du cœur**. *Journal Officiel*, 18 janvier 1869.

2218. ITALIENS : **Mesdemoiselles de Murska et Hauck dans Lucia et Il Barbiere**. — (OPÉRA). — Th. des VARIÉTÉS : **La Roulette ; le Mot de la fin.** — **Nécrologie : Paul Huet.** — **Vente de Paul Lefort**. *Journal Officiel*, 25 janvier 1869.

2218 bis. **Histoire de mes bêtes. III. Dynastie Noire.** *La Vogue Parisienne*, 29 janvier 1869. En réimprimant ce chapitre en volume, l'auteur y ajouta l'avant-dernier paragraphe tel qu'on le lit aujourd'hui.

2219. **Adrien Guignet.** *Magasin pittoresque*, janvier 1869 (page 27). Une note de cet article indique qu'il est écrit par Théophile Gautier. On sait que les travaux publiés à cette époque dans ce recueil ne sont pas signés. Il a été réimprimé intégralement, en 1880, dans les *Tableaux à la plume* par Théophile Gautier. (Voir n° 2264.)

2220. OPÉRA : **La Juive ; Hamlet.** — ITALIENS : **Mademoiselle de Murska dans Linda di Chamouni.** — THÉATRE LYRIQUE : **Don Juan.** — BOUFFES PARISIENS : **Gandolfo ; l'Écossais de Chatou.** — (**Livres**) : **Madame Gervaisais** (**par Edmond et Jules de Goncourt**). *Journal Officiel*, 1er février 1869.

2220 bis. **Histoire de mes bêtes. IV. Côté des chiens.** *La Vogue Parisienne*, 5 février 1869. Cet article a reparu dans le *Journal Officiel du soir* des 17 et 18 février 1869. En l'imprimant en volume, l'auteur y a ajouté une courte note. L'*Almanach Parisien* pour 1871-1872 en a cité un fragment, et *le Réveil* du 7 juin 1880 en a aussi reproduit une partie,

sous le titre d'*Un chien chorégraphe. Le Gaulois du dimanche* du 22 mai 1881 a publié de nouveau ce chapitre sous le titre de : *Histoire de mes chiens.*

2221. Italiens : **Tamberlick dans Il Trovatore ; Mademoiselle de Murska dans la Sonnambula.** — Théatre Lyrique : **mademoiselle Orgenyi dans Violetta.** — Ambigu : **Frédérick Lemaître dans Don César de Bazan.** *Journal Officiel*, 8 février 1869.

2221 bis. **Histoire de mes bêtes. V. Caméléons, lézards et pies.** *La Vogue Parisienne*, 12 février 1869. Réimprimé dans le *Journal Officiel du soir*, le 23 mars suivant.

2222. Odéon : **Mademoiselle la Marquise.** — Vaudeville : **Le Sacrifice ; Une Vendetta Parisienne ; Une Nuit au Champagne. — (Concerts).** *Journal Officiel*, 15 février 1869.

2223. Italiens : **Rigoletto ; Don Pasquale ; Il ballo in maschera.** — Th. des Variétés : **Une fausse joie ; l'Astronome du Pont-Neuf. — (Concerts. — Vente de M. Fourau).** *Journal Officiel*, 22 février 1869.

2224. Ambigu : **La Famille des Gueux.** *Journal Officiel*, 1er mars 1869.

2225. **A. de Lamartine.** *Journal Officiel*, 8 mars 1869. Un fragment de cet article a été réimprimé dans *l'Artiste* du 1er mai suivant sous le titre de : *les Morts vont vite : Lamartine, Calamatta* ; il a été aussi incomplètement réimprimé en 1874 dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier, et dans *la Gazette de Paris* du 1er juin 1872.

2226. Opéra : **Faust.** *Journal Officiel*, 9 mars 1869.

2226 bis. **Histoire de mes bêtes. VI et dernier. Chevaux.** *La Vogue Parisienne*, 12 mars 1869.

2227. **Nécrologie : Hector Berlioz.** *Journal Officiel*, 16 mars 1869. Un fragment de cet article a reparu, en 1874, à la suite de l'*Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier, daté par erreur du 16 mars 1870.

2228. **Gavarni : Les Douze mois.** *L'Illustration*, 20 mars

1869. Ce morceau, diminué, a servi de préface à l'album contenant les dessins de Gavarni publié pour les étrennes de 1870, sous le titre de : *les Douze mois, dernière œuvre de Gavarni.*

2229. Italiens : **Petite Messe de Rossini.** — Porte-Saint-Martin : **Patrie.** *Journal Officiel*, 22 mars 1869.

2230. **Nécrologie : Calamatta.** — Palais-Royal : **Le Dossier de Rosafol ; Madame Pot-au-feu ; Deux Portières pour un cordon. — Concert de M. E. Delaborde.** *Journal Officiel*, 29-30 mars 1869. Un fragment de cet article a reparu dans *l'Artiste* du 1er mai suivant avec celui sur *Lamartine*, sous le titre de : *les Morts vont vite : Lamartine, Calamatta.*

2231. **Le Jardin d'Hiver de S. A. I. madame la Princesse Mathilde.** *L'Illustration*, 3 avril 1869. Il manque dans le paragraphe trois deux phrases qui ont été oubliées sur l'épreuve de cet article ; d'abord après : « étroite semelle », il faut ajouter :

Il n'y a pas de terre dans ce jardin où les plantes les plus rares s'élancent de magnifiques vases du Japon et de la Chine, de superbes majoliques italiennes, de faïences de Deck, et de tout ce que la céramique antique et moderne a produit de plus merveilleux. Ces plantes, qui semblent là aussi à l'aise que dans leur climat naturel, montent, vertes et vivaces, d'un jet vigoureux, etc.

Puis, le paragraphe doit se terminer ainsi :

..... *d'attitude ou de port*, la manière élégante dont elles s'ajustent dans les urnes ornées d'oiseaux, d'arabesques et de chimères qui les contiennent, *et l'air de bonheur qu'elles ont de vivre, elles, filles de la solitude, dans cette atmosphère parisienne.*

2232. Ambigu : **reprise de Vautrin.** *Journal Officiel*, 5 avril 1869.

2233. Théatre Lyrique : **Rienzi.** *Journal Officiel*, 12 avril 1869.

2234. Odéon : **Gutenberg. — Le Gutenberg de madame Louis Figuier ; l'Imagier de Harlem de Méry et Gérard de Nerval.** *Journal Officiel*, 19 avril 1869.

2235. Vaudeville : **La Salle, prologue ; les Oublieuses ; le Contrat ; le Choix d'un Gendre.** — Palais-Royal : **Gavaut, Minard et compagnie. — Concert de mademoiselle Belin-Delaunay.** *Journal Officiel*, 26 avril 1869.

2236. (**Aux mânes de l'empereur**), **15 décembre 1840.** *Le Figaro*, 2 mai 1869.

Cette pièce de vers fut récitée par mademoiselle Agar chez la Princesse Mathilde, devant l'Empereur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie, le 29 avril 1869 ; après *le Figaro* du 2, *le Soir*, qui porte la même date, l'a reproduite également. Elle fut tirée à quarante ou quarante-quatre exemplaires, in-quarto de 14 pages, imprimerie de *Wittersheim et compagnie* à Paris ; cette brochure est indiquée seulement sous le nº 8409 de *la Bibliographie de la France* du 18 septembre 1869, inscrite par erreur sous le prénom de *Victor* (au lieu de *Théophile*) Gautier, et soi-disant extraite du *Journal Officiel*, ce qui n'est pas moins inexact. L'édition est datée du 29 avril 1869. Cette brochure est de toute rareté, la plupart des exemplaires ayant péri, paraît-il, en 1871, dans l'incendie des Tuileries. Un exemplaire en a pourtant été annoncé en vente au prix de quinze francs sur le Nº 46 du catalogue de la librairie Pincebourde (novembre 1872). En 1873, ces vers reparurent à Bruxelles dans le volume : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres*, et, en 1876, ils sont entrés dans le tome deux de ses *Poésies Complètes*. Cette dernière version, réimprimée sur celle du *Figaro*, n'est pas tout à fait conforme au texte authentique de la brochure ; dans celle-ci les strophes neuf, douze et treize sont écrites ainsi :

Comme autrefois le peuple autour de vous s'empresse ;
Cris d'amour furieux, délirante tendresse,

A genoux, chapeau bas!
Dans l'acclamation, les prudents et les sages
Murmurent, au César faisant sa part d'hommages :
« Dieu! ne l'éveillez pas! »

. . . .

Sur le pays, le peuple, étoffe rude et forte,
S'étend, comme un manteau qui vaillamment supporte
L'orage et les frimas.
Mais ces grands si petits, chamarrés de dorures,
Qui cachent leur néant sous de riches parures,
Ne les regrettez pas.

Comme ils ont renié, troupe au parjure agile,
Votre nom, votre sang, vos lois, votre évangile,
Pour vous suivre trop las!
Et quand j'ai devant eux parlé de votre cause,
Comme ils ont dit, tournés déjà vers autre chose :
« Nous ne comprenons pas! »

et les vers trente, quarante-six et cinquante-huit sont imprimés de cette manière :

Jusqu'au bout, du vautour affrontant les coups d'aile...
De sa prunelle d'ombre entrevit dans l'aurore.....
Mais sur ton sol sacré, patrie autrefois crainte.....

Napoléon III se souvint de ces vers, et voici la lettre inédite et autographe, aujourd'hui entre nos mains, qu'il écrivit à leur sujet au poète :

Palais de Saint-Cloud, ce 20 août 1869.

Monsieur,

Je n'avais oublié ni les beaux vers que vous avez tirés de ma mauvaise prose, ni la touchante poésie que vous avez consacrée aux vieux débris de la grande armée.

Mais l'anniversaire du 16 août en a réveillé plus vivement en moi le double souvenir. Je saisis cette circonstance pour vous envoyer ces deux vases de Sèvres comme un témoignage de ma satisfaction et de ma gratitude.

Croyez à mes sentiments.

NAPOLÉON.

Voici la réponse, inédite aussi, que Théophile Gautier fit à cette lettre ; il l'écrivit de Neuilly à la fin du mois de septembre :

Sire,

Lorsque Votre Majesté a daigné par l'envoi d'une gracieuse lettre et de deux magnifiques vases de Sèvres me prouver qu'Elle n'avait pas oublié ma faible traduction en vers de Sa belle ode en prose sur le 15 Décembre, je me trouvais en Italie. Revenu à Paris depuis peu de jours, je me hâte de Lui exprimer ma profonde gratitude, et j'ose La prier de m'accorder la permission de Lui offrir sous une apparence plus respectueuse la poésie qu'Elle a bien voulu favoriser de Sa haute approbation.

J'ai l'honneur d'être, Sire, avec le plus profond respect, de Votre Majesté, le très humble et très obéissant serviteur.

Théophile GAUTIER.

2237. ODÉON : **reprise de Lucrèce. — Ouverture de l'Hippodrome.** *Journal Officiel*, 3 mai 1869. Ce feuilleton contient des extraits de celui de *la Presse* du 14 février 1843 relatifs à *Lucrèce*.

2238. A. **Le Salon de 1869 : (I. MM. Chenavard ; Puvis de Chavannes ; Bin ; Bouguereau ; Bonnet ; Monchablond).** *L'Illustration*, 8 mai 1869. Cet article et tous les suivants

sur le salon de 1869, publiés dans *l'Illustration*, et dont le numéro est suivi ici d'un A, ont été reimprimés intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume* ; ceci dit une fois pour toutes.

2239. **Leçons professées à l'École des Beaux-Arts, par M. Hippolyte Taine.** *Journal officiel*, 9 mai 1869.

2240. Théatre-Français : **Le Post-Scriptum ; Julie.** — Gymnase : **Un mot sur Le Filleul de Pompignac.** *Journal officiel*, 10 mai 1869.

2241. B. **Salon de 1869. I. Sculpture : MM. Cambos ; Perraud ; Hiolle ; Lepère ; Denécheau ; Leenhoff ; Falguière.** *Journal officiel*, 11 mai 1869 Nous avons fait précéder ces articles du *Journal Officiel* sur le *Salon*, de la lettre B, afin de les distinguer ici de ceux de *l'Illustration* sur le même sujet.

2241 bis. A. **Le Salon de 1869. II. (MM. Delaunay ; Leullier ; Gustave Moreau ; Manet ; Courbet ; Servin.)** *L'Illustration*, 15 mai 1869.

2242. Gymnase : **Le Filleul de Pompignac.** — Théatre-Lyrique : **Don Quichotte.** — Salle Ventadour : **Rossi dans Struensée, Hamlet et Otello.** — **(Nouvelles).** *Journal officiel*, 17-18 mai 1869.

2242 2°. B. **Salon de 1869. II. Sculpture : MM. Carrier-Belleuse ; Franceschi ; Lebourg ; Schœnwerck ; Clésinger ; Etex.** *Journal officiel*, 19 mai 1869.

2242 3°. A. **Le Salon de 1869. III. (MM. Parrot ; Henner ; Hébert ; de Beaumont ; Léon Glaize ; Regnault ; Fromentin ; Luminais ; Colin ; Detaille.)** *L'Illustration*, 22 mai 1869.

2242 4°. B. **Salon de 1869 III. Sculpture : MM. Carpeaux ; Barre ; Pollet ; Ottin ; Semain ; Cordier ; Mathurin Moreau ; E. Thomas ; Truphême ; Gumery ; Jacquemard ; Moreau-Vauthier ; Loison.** *Journal officiel*, 24 mai 1869.

2242 5°. **Un douzain de sonnets ; pièces diverses,** par Théophile Gautier. Un volume grand in-octavo de neuf

feuilles d'impression, composé de 72 pages. Il n'a point de faux-titre, mais seulement un titre qui forme la première page du livre. Tiré, paraît-il, à quatre exemplaires seulement, chez *Claye*, à Paris, il fut offert par l'auteur à la princesse Mathilde, auquel il est dédié, le 27 mai 1869 pour son anniversaire de naissance, et ne fut ni déposé ni inséré dans *la Bibliographie de la France*. Il a reparu en entier en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, sauf la pièce intitulée : *la Fellah*, déjà réimprimée en 1872 dans la sixième édition des *Émaux et Camées*, qu'elle n'a plus quittés. Ceci dit une fois pour toutes.

Voici le contenu de ce volume :

2243. **Sonnet-Dédicace**. Daté du 24 avril 1869.

2244. **Sonnet I : Mille chemins, un seul but**. Daté de Saint-Gratien.

2245. **Sonnet II : Ne touchez pas aux marbres**. Daté du 4 avril 1867.

2246. **Sonnet III : Baiser rose, baiser bleu**. Daté de Saint-Gratien, 25 juillet 1867. Voici une variante inédite des deux tercets :

Mais de l'autre côté les feux des lampes d'or
Au jour ambitieux disputant son trésor,
Opposaient leur ton pourpre à son rayon bleuâtre.

Les deux teintes luttaient dans leur tendre fraîcheur ;
Moi, du combat surtout j'admirais le théâtre,
Disant : « Heureux reflets, s'ils savaient leur bonheur ! »

2247. **Sonnet IV : La vraie Esthétique**. Daté de Paris.

2248. **Sonnet V : Bonbons et pommes vertes**. Daté du 12 février 1868.

2249. **Sonnet VI : Le Pied d'Atalante**. Daté de Trianon 1867.

2250. **Sonnet VII : L'Étrenne du poète**. Daté du 1er janvier 1868.

2251. **Sonnet VIII : Les Déesses posent.** Daté du 18 mars 1868. Voici une variante inédite de ce sonnet :

> C'est bien vous ; voilà votre pose,
> Votre éclat de marbre sculpté,
> Et votre air de divinité
> Dans un reflet d'apothéose.
>
> Mais de l'âme une grâce éclose
> Attendrit cette majesté,
> Et la lèvre, à l'arc arrêté,
> Garde un sourire à son coin rose.
>
> Des perles au rayon tremblant
> Scintillent à votre cou blanc
> Comme des gouttes de lumière.
>
> Mais si le collier vous manquait
> Vous seriez dans une chaumière
> Reine encore avec un bouquet !

2252. **Sonnet IX : D'après Vannutelli.** Daté de 1869.

2253. **Sonnet X : L'Égratignure.** Daté du 21 avril 1869.

2254. **Sonnet XI : La Mélodie et l'accompagnement.** Daté du 23 avril 1869.

2255. **Sonnet XII : La Robe pailletée.** Datée d'avril 1869. Voici une variante inédite du vers dix, mais qui doit alors être lu le neuvième :

> En tremblottant ainsi luisent les gouttes d'eau.

2256. **Quatrain improvisé sur une robe rose à pois noirs.** Daté de Saint-Gratien, mention oubliée dans les *Poésies Complètes.*

2257. **L'Esclave noir, stances sur une aquarelle de la princesse M(athilde).** Cette pièce, datée du 14 janvier 1869,

est le pendant de celle sur *la Fellah*. Elle a donc reparu aussi, avec raison, en 1884, dans l'édition in-32 des *Émaux et Camées*.

2258. **La Fellah, sur une aquarelle de la princesse M(athilde).** Une version autographe est datée du 21 mai 1861. Ainsi que nous l'avons déjà dit, cette pièce a reparu en 1872 dans les *Émaux et Camées*.

2259. **Le Profil perdu, stances sur une aquarelle de la princesse M(athilde).** Daté du 22 mai 1865. (Voir n° 2063 bis.)

2259 bis. A. **Le Salon de 1869. IV. (MM. Breton (Jules); Breton (Emile); Brandon; James Bertrand; Heilbuth, Jundt; Gustave Boulanger; Gérôme; Baudry; Cabanel; Dubufe; Carolus Duran; mademoiselle Nélie Jacquemart; MM. Bonnegrâce; Giacomotti; Paul Huet; Chintreuil; Cabat; Daubigny; Camille Bernier; Hanoteau; Potter; Français; Lansyer.)** *L'Illustration*, 29 mai 1869.

2260. GAÎTÉ: **Le Moulin-Rouge. — (Livres:) Parisine, par Nestor Roqueplan.** *Journal officiel*, 31 mai 1869.

2260 2°. A. **Le Salon de 1869. V. (MM. Nazon; Mac-Callum; Robinet; César de Cock; Bierstadt; Anastasi; Corot; de Curzon; Pille; Vibert; Zamacoïs; Brunet-Houard; Vautier; Isabey; Mouchot; Guillaumet; Huguet; Belly; Berchère; Brest; Tournemine; Delamarre.)** *L'Illustration*, 5 juin 1869.

2260 3°. B. **Salon de 1869. IV. Sculpture: MM. Marcellin; Delhomme; d'Épinay; Chabar; Perrey; Charles Gauthier; E. Hébert; Chappuy; Boisseau; H. Giraud; Taluet; Sobre; Frison; Maindron; Ferrat; Marius Montagne; Dumaige; Rosse; Dalou; Tournois; Hector Lemaire; Chatrousse; Codine; Claire; Doussaut; Sanson; Bartholoni; Rochet; Captier; Devaulx; Gélon; Robinet; Chabaud; Déloye; Marcello; Chenillion; Mégret.** *Journal officiel*, 6 juin 1869.

2261. OPÉRA-COMIQUE: **La Fontaine de Berny.** — GYMNASE: **Mon Premier; les Mensonges innocents.** — AMBIGU: **Les quatre Henri.** *Journal officiel*, 7 juin 1869.

2261 [2o]. A. **Le Salon de 1869. VI. (Sculpture : MM. Perraud ; Cambos ; d'Épinay ; Carrier-Belleuse ; Clésinger ; Pollet ; Leenhoff ; Lebourg ; Schœnwerck ; Lepère ; Falguière ; Hiolle ; Ottin ; Divers : Caïn.** *L'Illustration*, 12 juin 1869.

2261 [3o]. B. **Salon de 1869. V. Peinture : MM. Puvis de Chavannes ; Tony-Faivre ; Emile Lévy ; Eugène Froment ; Bouvier ; feu Roussel.** *Journal officiel*, 13 juin 1869.

Voici, à propos de cet article, de curieuses notes inédites qui montrent le système de travail de Théophile Gautier pour ses études sur les arts ; c'est le premier jet de son article, écrit devant les tableaux mêmes dont il parle ; nous le copions sur l'autographe :

ESCALIER : — PUVIS DE CHAVANNES.

Massilia, colonie grecque. Premier plan : terrasse de maison blanche. Deux femmes assises ; l'une tient un rond d'osier, l'autre a les mains croisées. Enfant à plat ventre regardant cuire un poisson. Moutard debout, robe relevée, tenant un poisson blanc à la main. Fileuse sur un banc avec une autre femme à qui l'on montre des étoffes et des écheveaux de fil. A terre, corbeille de fruits et de fleurs. Au delà, grand paysage, pulvérulant de lumière. La baie arrondie avec l'eau bleue. Ville en construction, blocs de pierre qu'on taille, architecte montrant le plan à un directeur de travaux. Édifice à moitié élevé. Des arbres, dont quelques-uns en fleurs. Femme en rose à gauche, cueillant. Femme au second plan, revenant de la fontaine avec amphores. Navires en construction. Voiles sur la mer. Activité et fourmillement lointain sur le rivage. Bordure de fruits et fleurs avec médaillon de terre cuite aux angles.

Marseille, porte d'Orient. Premier plan : tillac de navire. Famille orientale accroupie sur tapis de Smyrne.

Femme avec enfant renversé sur les genoux. Autre femme avec miroir, gazelle, et Persan accoudé au bastingage ; robe verte, ceinture de cachemire. Indien à tiare d'or, dont le manteau rouge flotte, établi lisant. Matelot en chemise rouge sortant à demi de la foule. Quelques Juifs, Turcs, Arabes, Nègres, groupés sur la dunette. On va hisser le pavillon blanc avec le croissant et l'étoile d'or.

Au fond, la mer, un port ; vaisseaux qui vont et viennent. Paysage superbe ; le port. La ville se détache d'un fond de collines pelées. Bordure de fruits et fleurs avec cactus, bananes, produits algériens.

TONY FAIVRE.

Les Premières heures du jour. L'Aurore, reconnaissable à son écharpe rose, ouvre les portes du jour. Le quadrige du Soleil, noyé dans la vapeur, se met en marche. Les quatre premières Heures de la matinée, dont l'une baille en s'étirant les bras, descendent du ciel sur la terre, tandis que dans le haut du tableau on distingue celles qui n'en descendront que plus tard. Deux petits Génies, un Amour avec arc et flèches. L'une des Heures a une guirlande de pavots violets et rouges. Un hibou. Costume des Heures : bleu, violet-rose, rose, jaune. A droite, dans la brume, une figure bleuâtre, couchée, étoile au front, très jolie.

BOUVIER.

Alphée, *Aréthuse.* Panneau oblong, rappelant *la Sieste* d'Alma Tadema. Figures allongées, se touchant par la tête. Fond de roseaux, iris, glayeuls. Source répandue d'une urne. Égyptien debout contre un mur blanc. Corbeille de citrons sur la tête. Amphore de

terre rouge. Corbeille oranges, raisins, figues. Au fond, figuier ou......

EUGÈNE FROMENT.

La Charmeuse. Fond d'or, encadrement pistache. Femme rosâtre. Draperie groseille. Serpents de fantaisie.

2262. THÉATRE-FRANÇAIS : **Juan Strenner.** *Journal officiel*, 14 juin 1869.

2262 2°. *B.* **Salon de 1869. VI. Peinture : MM. Bouguereau ; Bonnat ; Monchablond ; Leullier ; Priou ; Mercadé ; Mottez ; Courbet. VII. M. Fromentin ; mademoiselle Nélie Jacquemart ; MM. Detaille ; Protais ; Lewis-Brown ; Armand Dumaresq ; Viger ; Patrois ; H. Lehmann ; Vetter ; Bonnegrâce ; Mac-Collum ; feu Paul Huet. VIII. MM. Delaunay ; Legros ; Henner ; Gendron ; Hector Leroux ; Gustave Boulanger ; Huguet ; Guillaumet.** *Journal officiel*, 16, 18 et 19 juin 1869.

2262 3°. A. **Le Salon de 1869. VII et dernier. (Sculpture : MM. Comte ; J. Bonheur ; Falguière ; Cambos ; Carlier ; Etex ; Cordier ; Franceschi ; Jacquemard ; Barre ; Boisseau ; Frison ; Perrey ; Thabard.)** *L'Illustration*, 19 juin 1869.

2262 4°. B. **Salon de 1869. IX. MM. Chenavard ; Gustave Moreau ; Bin.** *Journal officiel*, 20 juin 1869.

2263. THÉATRE CLUNY : **Le Juif Polonais.** *Journal officiel*, 21 juin 1869.

2263 bis. B. **Salon de 1869. X. Peinture : MM. Regnault ; Carolus Duran ; Baudry ; Edouard ; Cabanel ; mademoiselle Cécile Ferrère ; MM. Chaplin ; Adolphe Leleux.** (Un fragment de cet article a reparu en 1872 dans le catalogue des *Œuvres de Henri Regnault exposées à l'École des Beaux-Arts.*) **XI. MM. Heilbuth ; Hébert ; Coninck ; Reynaud ; Sain ; Magy ; Tournemine ; Comte ; Eugène Giraud ; Léon Glaize ; James Bertrand. XII. MM. Brion ; Jules Breton ; Vautier ; Brunet-Houard ; Bridgman ; Beyle ; Servin ; Edouard de Beaumont ; Taylor ; Schenck ; Lambron. XIII. MM. Cabat ;**

Corot; Curzon; Chintreuil; Français; Albert; Bierstadt; Gustave Doré; Daubigny; Dardoize; Camille Bernier. XIV. MM. Charles Le Roux; Emile Breton; Potter; Nazon; Cabasson; Masure; Herst; Yan Dargent; Jundt; Emile Lévy; Léopold Lévy; Voillemot; Dehodencq; Toudouze; Isabey. XV et dernier. MM. Ulmann; Parrot; Cordier; Humbert; Jacquet; Foulongne; Gérôme; Fabius; Brest; Berchère; Mouchot; Tissot; Saintin; Toulmouche; Schreyer; Chenu; de Flogny; Heullant; Giacometti; Healy; Haro; madame Escallier; MM. Philippe Rousseau; Vallon; Blaise Desgoffes; Maisiat; Méry; Mac-Collum; Herse; Vibert; Français; Harpignies; Moreau. *Journal officiel*, 23, 24, 25, 26, 27 et 28 juin 1869.

2264. **Une vedette, par Adrien Guignet.** *Magasin pittoresque*, juin 1869. (Page 193.)

Cet article, anonyme, est le complément de celui de janvier; il contient l'analyse d'un tableau de Guignet. Il a aussi été réimprimé intégralement en 1880 dans le volume de Théophile Gautier : *Tableaux à la plume*. (Voir n° 2219.)

2265. Opéra : **reprise du Prophète.** — Gymnase : **L'homme aux soixante et seize femmes.** *Journal officiel*, 5 juillet 1869.

2266. Chatelet : **Botany-Bey.** — Cirque de l'Impératrice : **La Princesse Félicie.** *Journal officiel*, 12 juillet 1869.

2267. Théatre-Français : **Mérope.** — Ambigu : **Richelieu à Fontainebleau.** — (**Souvenirs de collège : Talma dans Andromaque.**) *Journal officiel*, 19 juillet 1869.

2268. **Nécrologie : Louis Bouilhet.** — Gymnase : **Le Garçon d'honneur.** — Folies-Marigny : **Changement de garnison.** — Opéra : **débuts de Delabranche.** *Journal officiel*, 26 juillet 1869. Un passage du début de cet article a été réimprimé en 1874 dans les *Portraits contemporains* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Louis Bouilhet*.

2269. **Le Nouvel Opéra.** — Th. des Variétés : **L'affaire de la rue Quincampoix; débuts de mademoiselle Desclauzas dans Fleur de thé.** *Journal officiel*, 2 août 1869.

2270. Gaîté : **La Chatte blanche. — Le Feu d'artifice.** *Journal officiel*, 18 août 1869.

2271. **Exposition du concours pour le prix de Rome.** *Journal officiel*, 19 août 1869. Voici, à ce propos, un programme de concours que nous copions sur l'autographe même de Théophile Gautier. Nous ne savons s'il fut jamais soumis aux élèves :

Prométhée a dérobé le feu du ciel et il en a fait part aux hommes. Pour l'en punir Jupiter l'a condamné à vivre enchaîné sur la cime la plus élevée d'une montagne de Scythie. Vulcain accompagné de la Force et de la Puissance, doit exécuter l'ordre terrible du maître des Dieux. Il a pitié du Titan, du bienfaiteur des humains : il hésite. Mais la Force et la Puissance sont là, qui pressent, qui commandent; Vulcain obéit. Il cloue Prométhée à son rocher.

Ce sujet est pris du *Prométhée enchaîné*, tragédie d'Eschyle, dont il forme la première scène que nous allons transcrire pour aider les élèves à bien comprendre le programme.

2272. Vaudeville : **Les Rêves de Marguerite ; Pourquoi l'on aime. —** Gymnase : **Le coup d'éventail ; Ernest. —** Hippodrome : **Le dompteur Lucas.** *Journal officiel*, 23 août 1869. A partir de ce jour, la critique dramatique fut rédigée par Xavier Aubryet au *Journal officiel*, jusqu'à la fin de l'année.

2273. **Exposition des envois de Rome.** *Journal officiel*, 30 août 1869. Un fragment de cet article a été réimprimé en 1872 dans le catalogue des *Œuvres de Henri Regnault exposées à l'École des Beaux-Arts.* Ce morceau fut le dernier donné en 1869 par Théophile Gautier au *Journal officiel*; il partit pour l'Égypte et s'embarqua à Marseille le 9 octobre sur le paquebot *le Mœris*, afin d'assister à l'inauguration du canal de Suez. Il fit une chute sur le pont du navire qui

l'emmenait, et c'est à cet accident que se rapporte la lettre dont nous allons parler. Il ne reprit sa collaboration au *Journal officiel* qu'en janvier 1870.

2274. **Lettre à ***.** *Le Gaulois*, 19 octobre 1869. Voici cette lettre :

Le début de mon voyage en Égypte n'a pas été heureux : j'ai fait, samedi, une chute dans l'escalier de l'entrepont du *Mœris* et je me suis démis l'épaule et écorné l'humérus, à ce qu'il paraît. Heureusement se trouvait là l'excellent docteur Broca, qui a remis les choses en place ; mais il faudra, pendant six semaines au moins, avoir le bras attaché au corps, ce qui n'est pas drôle.

Je mange, je bois, je fume, je dors, et je puis encore écrire passablement, quoique je sois sur un paquebot en marche. Les médecins disent que je puis continuer le voyage, et, comme ils le font avec moi, je trouve cela plus sûr que de m'en retourner tout seul à Paris, de Messine où nous allons *aborder*, toucher dans quelques heures.

Je suis soigné et surveillé avec une touchante sollicitude par L. de Lacroix, Florian Pharaon et Auguste Marc.

Théophile Gautier.

Cet accident troubla tout le voyage de l'écrivain. Arrivé au Caire, il ne put accompagner les autres invités dans leurs différentes excursions et passa plusieurs semaines installé à l'hôtel Sheppeard. Il y fut très bien soigné et donna au chef de cuisine français de l'hôtel, Louis Michel, pour le remercier de ses attentions, une recette des différents *risottos*, dont nous devons l'intéressante communication à l'obligeance de M. Édouard Pierre, de Boësse (Loiret). Nous allons la transcrire ici ; elle est inédite :

Risotto à la Milanaise.

Faire dans une casserole un roux dont on enlève les oignons avec une écumoire, lorsqu'il a suffisamment pris couleur, et où l'on verse un demi-verre de vin blanc, Sauterne ou Grave.

Mettre le riz, bien nettoyé, mais non lavé, dans le roux étendu par le vin blanc et l'y tourner quelques instants avec une spatule ou cuiller de bois; cela lui donne de la consistance. Le riz du Piémont est le meilleur; on peut aussi employer le riz romain.

Mouiller le riz avec du bouillon, à l'état d'ébullition, et quand il a bu, en se gonflant, le bouillon versé, continuer, mais sans noyer le riz.

Graisser et nourrir le *risotto* de morceaux de moelle de bœuf hachés menu, qu'il ne faut jeter dans la casserole que lorsque le riz fait des bulles et commence à cuire.

Faire infuser dans du consommé bouillant une dose de safran, en poudre ou en filaments, proportionnée à la quantité de riz, et en colorer le *risotto;* à ce moment on peut y joindre des champignons ou des truffes, coupés menus, mais en petite quantité, car la saveur propre du mets doit dominer.

Lorsque le riz est cuit à la manière italienne, c'est-à-dire en conservant une certaine fermeté, on enlève la casserole du fourneau et l'on mêle au riz une assiette de Parmesan râpé.

L'on dresse sur un plat et l'on sert avec du Parmesan sur une assiette pour en saupoudrer le *risotto.*

Avoir soin de poivrer assez fortement pendant la cuisson, ne jamais enlever la casserole de dessus le feu et tourner toujours le riz dans le même sens.

Risotto à la Bisque.

Choisir vingt ou trente belles écrevisses, les faire cuire dans un court bouillon très relevé d'épices, procéder comme dans la recette précédente, en remplaçant la moelle de bœuf par quelques dés de beurre, et mouiller avec le court bouillon ; mettre le fromage, lorsque le *risotto* est enlevé de dessus le feu, et, après qu'on y a versé la bisque, pilée très fin au mortier, dresser et parer avec queues d'écrevisses épluchées. On peut mettre aussi des crevettes.

Théophile Gautier.

Pour M. le Chef de l'Hôtel Sheppeard.

On sait que Théophile Gautier adorait les *risottos* et qu'il invitait souvent ses amis à manger chez lui ce plat favori.

1870

2275. **La Nature chez elle**, par Théophile Gautier. Eaux-fortes de Karl Bodmer. Grand in-quarto de 139 pages, avec 37 gravures. Imprimerie et librairie d'A. *Marc et compagnie*, rue Richelieu, à Paris. Prix : 50 francs.

Cet ouvrage, terminé au Caire, parut à la fin de 1869 pour les étrennes de 1870, et nous le trouvons inscrit sous le N° 74 de la *Bibliographie de la France* du 1er janvier 1870. Un fragment en a été publié comme citation, avant la mise en vente, dans *l'Illustration* du 11 décembre 1869. Après l'apparition de l'ouvrage, le même recueil en a encore réimprimé des fragments dans ses numéros des 25 juin, 2, 9, 16 juillet, 3 septembre 1870, 5 août, 2, 9 septembre, 7, 21 octobre, 4, 11 novembre 1871, 13 janvier, 3 février et 6 avril 1872.

2276. Opéra : **Mademoiselle Marie Roze dans Faust.** — Théatre Lyrique : **La Bohémienne**. — Chatelet : **Paris-Revue**. *Journal Officiel*, 2-3 janvier 1870.

2277. Opéra : **rentrée de mademoiselle Nillson dans Hamlet**. — Italiens : **Don Pasquale**. — Théatre-Français : **débuts de mademoiselle Croizette dans le Verre d'Eau**. *Journal Officiel*, 14 janvier 1870.

2278. Italiens : **Don Giovanni.** — Palais-Royal : **Le Plus heureux des trois**. *Journal Officiel*, 17 janvier 1870. Un fragment de cet article a été réimprimé dans le supplément du *Figaro* du 4 mai 1879, sous le titre de : *Un Feuilleton de Théophile Gautier sur Don Juan.*

2279. THÉATRE-FRANÇAIS : **Les Ouvriers**. *Journal Officiel*, 24 janvier 1870.

2280. ODÉON : **L'Affranchi**. — VAUDEVILLE : **Jacques Cernol ; la Chasse au bonheur ; les Curiosités de Jeanne**. — THÉATRE CLUNY : **Le Médecin des dames**. *Journal Officiel*, 31 janvier 1870.

2281. **Collections de San Donato**. *L'Illustration*, 5, 12 et 19 février 1870.

2282. PORTE SAINT-MARTIN : **reprise de Lucrèce Borgia**. — AMBIGU : **La Charmeuse**. — ATHÉNÉE : **Les Brigands**. — **Concerts populaires : M. E.-M. Delaborde**. *Journal Officiel*, 7 février 1870.

C'est à l'occasion de ce feuilleton, dont nous possédons l'autographe, que l'auteur reçut de Victor Hugo la belle lettre suivante, également en notre possession. Elle est accompagnée d'une photographie du maître, le bras appuyé contre un fauteuil, et avec cette dédicace :

Je vous offre un fauteuil.

A Théophile Gautier,

Victor HUGO.

2 février 1833. — 2 février 1870.

On se souvient que Théophile Gautier avait échoué à l'Académie française, en 1869, quelques mois auparavant, lors de l'élection d'Auguste Barbier.

Les deux dates que porte cette photographie sont celles de la première représentation et de la reprise de *Lucrèce Borgia*.

Voici maintenant la lettre en question :

Hauteville House, 9 février [1870].

Mon Théophile, comment vous dire mon émotion? Je vous lis, et il me semble que je vous vois. Nous revoilà jeunes comme autrefois, et votre main n'a pas

quitté ma main. Quelle grande page vous venez d'écrire sur *Lucrèce Borgia!*

Je vous aime bien. Vous êtes toujours le grand poète et le grand ami.

VICTOR HUGO.

Voici mon portrait : il vote pour vous.

Théophile Gautier lui-même a déjà transcrit ces lignes dans une lettre qu'il écrivit en 1870 à sa fille Estelle. Cette lettre a été imprimée en 1879 par M. Émile Bergerat dans son volume intitulé : *Théophile Gautier.*

2283. **Une Galerie Romantique.** *Journal Officiel*, 14 fevrier 1870. Cet article a été réimprimé en tête du *Catalogue de la vente de tableaux modernes de M. Edwards*, dont la vente eut lieu le 7 mars 1870, et dans *l'Artiste* du 1er avril de la même année.

2284. **Égypte. I. Sur le Mœris.** *Journal Officiel*, 17 février 1870. Cet article a été réimprimé dans le *Journal Officiel du soir* des 17 et 18 du même mois, et, en 1877, dans le tome second de *l'Orient* par Théophile Gautier, série de *l'Égypte*. Tous les chapitres qui vont suivre y ont été joints à celui-ci; nous donnons donc ce renseignement une fois pour toutes.

2285. ITALIENS : **Guido e Ginevra.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Don Juan.** — ODÉON : **Au bénéfice du monument de Louis Bouilhet. — Festival en l'honneur d'Hector Berlioz.** *Journal Officiel*, 21 février 1870.

2286. ODÉON : **L'Autre.** — OPÉRA-COMIQUE : **L'Ours et le Pacha; la Cruche cassée.** — VAUDEVILLE : **reprise des Pattes de Mouche; Une femme est comme votre ombre; le Cachemire X B T.** *Journal Officiel*, 28 février 1870.

2287. THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS : **Malheur aux vaincus.** — THÉATRE CLUNY : **La Tache originelle. — Pénélope et Phryné (par Charles Marchal).** *Journal Officiel*, 7 mars 1870. Un fragment de cet article a été réimprimé sous le titre de : *la Gloire du Comédien*, dans le *Journal Officiel du soir* du 8 mars 1870.

2288. Opéra : **reprise de Robert le Diable.** — Gymnase : **Fernande.** — Ambigu : **Henri de Lorraine (Un mot sur).** *Journal Officiel*, 15 mars 1870.

2288 bis. **Égypte. II. Alexandrie. III. D'Alexandrie au Caire.** *Journal Officiel*, 16, 19 mars, et *Journal Officiel du soir*, 18, 19, 20 et 21 mars 1870.

2289. Italiens : **Alina, regina di Golconda.** — Ambigu : **Henri de Lorraine.** — Théâtre Cluny : **reprise de Claudie.** *Journal Officiel*, 21 mars 1870.

2290. **Catalogue de la vente après décès des tableaux et des études de Benjamin de Francesco,** dont la vente aura lieu le 26 mars 1870.

La Préface de Théophile Gautier qui précède ce catalogue a été réimprimée *en entier et presque conforme au texte original*, dans *l'Artiste* du 1er juin 1870, sous le titre de : *Benjamin de Francesco*. Elle est entrée aussi, en 1883, dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique*.

2291. **L'Impassible ; sonnet.** *Le Diable*, 28 mars 1870. Ce sonnet a reparu la même année dans *le Parnasse Contemporain* (deuxième série), et en 1876 il est entré dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, daté de Chamarande, juillet 1866. On sait que Chamarande était à cette époque la propriété du duc de Persigny.

Voici une variante inédite des vers huit à douze de ce sonnet :

. . . .
Ne voient dans l'avenir qu'un passé déjà vieux.

Vous avez, sans vous être à nos banquets assise,
Des mets, des vins, des fleurs, la vision précise ;
Avant d'avoir été, tout est fini pour vous.

Et dans votre froideur, seule au milieu de nous,
. . . .

L'Impassible a été réimprimé aussi dans le N° 222 de *l'Amateur d'Autographes* (août 1873).

2292. Opéra : **Festival en l'honneur de Berlioz.** — Chatelet : **Les Cosaques.** *Journal Officiel*, 28 mars 1870.

2293. Théatre-Français : **Dalila.** *Journal Officiel*, 4 avril 1870.

2294. **(Vente de Clésinger ; Marbres, terres-cuites, bronzes). Le Catalogue des œuvres de Clésinger.** *Journal Officiel*, 5 avril 1870.

Ce morceau a servi de préface, sous le premier titre, au Catalogue de la vente de Clésinger qui eut lieu le 6 avril 1870 ; il a été réimprimé aussi dans *l'Artiste* du 1er juillet 1870, sous le titre de : *la Question du marbre et des statues dans le luxe parisien.*

2295. Théatre Lyrique : **reprise de Charles VI.** — (Livres : **Les Patriciennes de l'amour, par Xavier Aubryet.** *Journal Officiel*, 11 avril 1870. La dernière partie de cet article a été reproduite dans *l'Artiste* du 1er juin suivant.

2296. Porte Saint-Martin : **reprise de Mathilde.** *Journal Officiel*, 19 avril 1870. Ce feuilleton contient quelques extraits de celui de *la Presse* du 3 octobre 1842.

2297. **(Catalogue de la vente de la) Collection de feu M. le Marquis de Villafranca,** dont la vente aura lieu le 21 avril 1870. In-8°.

Ce catalogue est précédé d'une préface de Théophile Gautier, réunie en 1883 à ses œuvres dans le volume intitulé : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

2298. Théatre-Français : **Deux Douleurs.** *Journal Officiel*, 25 avril 1870.

2298 . **Égypte. IV. D'Alexandrie au Caire (suite).** *Journal Officiel*, 28 avril, et *Journal Officiel du soir*, 30 avril et 1er mai 1870.

2299. **Musée impérial du Louvre ; tableaux légués par M. Louis La Caze.** *Journal Officiel*, 1er mai 1870.

2300. **Nécrologie : Nestor Roqueplan. — Opéra-Comique : Déa. — Athénée : Valse et menuet. — (Publications musicales :) Chants Pyrénéens de M. Pascal Lamazou.** *Journal Officiel*, 2 mai 1870. Un fragment du début de cet article a été reproduit en 1874 à la suite de l'*Histoire du Romantisme*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *Nestor Roqueplan* ; il est daté par erreur du 21 mai 1870.

2300 bis. **Égypte. V. La Place de l'Esbekieh. VI. Ce qu'on voit de l'Hôtel Sheppeard.** *Journal Officiel*, 7, 8 mai, et *Journal Officiel du soir*, 8, 9, 10 et 12 mai 1870. Ce sont les derniers chapitres écrits par Théophile Gautier relatifs à son voyage en Égypte, resté malheureusement incomplet comme le récit de ses excursions en Algérie, en Italie et en Grèce.

Il avait commencé encore le chapitre VII, qu'il ne termina pas. Nous avons retrouvé ces lignes, et voici ce fragment inédit :

L'ISTHME DE SUEZ.

Sans doute, il eut mieux valu prendre le chemin de fer d'Alexandrie, et de là nous embarquer pour Port-Saïd, comme la plupart des invités à l'inauguration de l'Isthme de Suez. Mais on fait ce qu'on peut, et qui a une aile cassée doit borner son essor. Il fallut réduire notre ambition au voyage d'Ismaïlia, qui se trouve à peu près à la moitié du trajet. Nous n'avons pas tout vu, mais nous avons vu de belles choses.

Dès le matin six heures, c'était dans le Caire une course insensée de voitures se dirigeant de tous les hôtels vers la gare, précédées de leurs saïs faisant ranger la foule, de baudets talonnés par leurs âniers, de portefaix chargés de malles, de drogmans affairés portant des ombrelles et des manteaux, et de voyageurs naturellement exaspérés, car, nous ne savons pourquoi, tout le monde est furieux en voyage.

Les wagons, trop peu nombreux pour une telle affluence, furent attaqués et emportés d'assaut, comme des redoutes. Déjà hors de combat, à cause de notre bras en écharpe, nous ne pouvions prendre part à ces luttes dont nous attendions tranquillement l'issue, assis sur notre malle en fumant un cigare.

Nullement effrayés par ce tumulte, des pierrots et des hirondelles du Caire, qui ne ressemblent pas tout à fait aux nôtres, et ont le ventre jaunâtre au lieu de l'avoir blanc, pépiaient et voletaient parmi les poutrelles de fer de la toiture, toutes mastiquées de leurs nids. Ceux-là, si la fantaisie d'aller voir l'inauguration de l'Isthme les eût pris, n'avaient pas besoin de se disputer les places !

Le train partit sans qu'il se trouvât un coin pour nous dans une des voitures. Un autre convoi, mais celui-là omnibus, c'est-à-dire s'arrêtant à toutes les stations, devait lui succéder dans une heure. C'était l'affaire d'un autre cigare. Ses dernières bouffées s'évanouissaient à peine que nous étions installés dans un wagon, presque vide et très confortable. Le premier train avait emporté les pressés, les nerveux, les ardents, les inquiets, ceux qui ont toujours peur de ne pas arriver.

. . . .

2301. Vaudeville : **La Révolte. — Opéra : Adieux de mademoiselle Nillson ; rentrée de mademoiselle Marie Sass. — Théatre-Français : mademoiselle Dinah Félix, sociétaire.** *Journal Officiel*, 9 mai 1870.

2302. Italiens : **Jeanne d'Arc, symphonie. — Odéon : Flava. — Th. des Variétés : Ferblande. — Théatre Cluny : Boule de Neige.** *Journal Officiel*, 16 mai 1870.

2303. **Fortuny.** *Journal Officiel*, 19 mai 1870. Cet article

a reparu sous le titre de : *l'École Espagnole; Fortuny*, dans *l'Artiste* du 1er juin 1871. Théophile Gautier y cite huit vers de sa pièce : *Ce que disent les hirondelles*, et fait une variante au vers vingt-septième du morceau ; la voici :

Et coupant des flots de fumée.

2304. Ambigu-Comique : **Tout ou rien ; Ote-toi d'là que j'm'y mette.** — Palais-Royal : **Les Deux Bébés.** *Journal Officiel*, 23 mai 1870. Une partie de ce feuilleton a été réimprimée en 1874 dans les *Portraits Contemporains*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *Paul de Kock*.

2305. Opéra : **reprise de Freyschutz ; Coppélia, débuts de mademoiselle Bozacchi.** *Journal Officiel*, 30 mai 1870.

2306. **Marine, fragment d'un poème inédit.** (**Jettatura, fragment de poème**). *Le Parnasse Contemporain*, deuxième série, neuvième livraison, parue en mai 1870.

Ce fragment entra en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de son auteur, sous le second titre que nous venons d'indiquer. Ce morceau, à notre avis l'un des plus remarquables de Théophile Gautier, est pourtant l'un des moins connus. C'est le début d'un poème qu'il voulait écrire sur le même sujet que *Jettatura*, roman publié d'abord, on s'en souvient, sous le titre de : *Paul d'Aspremont*, après avoir été longtemps annoncé sous celui de : *le Jettator*. (Voir No 1421). C'était du reste l'habitude de Théophile Gautier, s'il faut en croire MM. de Goncourt et leur intéressant journal (voir le *Figaro* du 22 septembre 1886), de commencer en vers les ouvrages qu'il finissait par écrire en prose. Pour notre part, nous connaissons deux exemples de ce fait : celui-ci, et ses vers sur *la Péri* (voir no 624). Ce fragment seul fut écrit, et l'auteur renonça ensuite à son projet. C'est une des pièces auxquelles il a le plus travaillé, et nous tenons à citer ici comme preuve de notre affirmation, toutes les variantes inédites que nous en avons recueillies ; il n'y a pas moins de six versions du début de l'œuvre, et il existe de la pièce entière, outre le texte publié, deux versions presque complètes extrêmement différentes ; nous commencerons par celles-ci :

LE JETTATOR

Ire

Le vent souffle. La mer, contre l'écueil qui fume,
Pousse le blanc troupeau de ses coursiers d'écume;
Dans les braises du soir, le soleil, élargi
Comme un bouclier d'or avec du sang rougi,
Plonge. — Sur l'arc des cieux, sans couronne d'étoiles,
La Nuit s'accoude et prend les plus bruns de ses voiles.

N'apercevez-vous pas au bord de l'horizon
Où du couchant éteint luit le dernier tison
Un point presque invisible?
Oui; sans doute une mouette
Qui lutine la vague et de son vol la fouette,
Un albatros, joyeux du prochain ouragan,
Et dont la gaîté folle insulte l'océan,
Ou bien quelque baleine, un requin en voyage,
Trahissant à fleur d'eau son dos gris qui surnage?

. . . .

— Non pas. C'est un steamer, et déjà l'on peut voir
S'écheveler au loin l'aigrette de fumée
Que pousse la vapeur de sa bouche enflammée.

Le voilà qui s'arrête, — on est près des îlots, —
Et sa roue a cessé de souffleter les flots.

Du navire immobile un canot se détache;
L'eau qui s'enfle et s'abaisse et le montre et le cache;
Par instants sous la vague on le croit englouti;
Mais du vallon amer avec bonheur sorti,
Il reparaît bientôt, à la crête des lames
Ouvrant et refermant l'éventail de ses rames.

Auprès du gouvernail, tout seul, silencieux,
Morne, ne regardant ni les flots ni les cieux,

Un jeune homme est assis. — Les vagues en tumulte
Se dressent, lui jetant leur bave et leur insulte;
L'aquilon convulsif tourmente son manteau
Et de son dur genou fait craquer le bateau;
Il rêve, et penche, en proie à ses noires chimères,
Son front marmoréen plein de perles amères.
Le sel des océans est doux près de son fiel,
Et son cœur orageux tonne plus que le ciel!...

. . . .

. . . .

On approche du bord. — Déjà les avirons
Battent l'eau qui s'enfuit avec des coups moins prompts;
De sa quille de fer ouvrant le sable humide
L'esquif s'est arrêté. — D'un bond vif et rapide
L'inconnu saute à terre, et, faisant quelques pas,
Gagne une place sèche où la mer n'atteint pas;
Puis, d'un geste royal, jette aux marins sa bourse.
L'esquif, remis à flot, comme un cheval de course
Secouant l'écuyer à son mors suspendu,
S'élance! — L'étranger, par le sentier ardu
D'où plus d'un caillou roule et dans le gouffre tombe,
Gravit jusqu'au sommet du rocher qui surplombe;
Là, pour reprendre haleine, il s'arrête un instant.
Quoiqu'il soit nuit la mer brille sinistrement;
Comme un visage humain pâli par la colère,
De livides lueurs sa face au loin s'éclaire;
Ces blafardes clartés montrent, comme en plein jour,
Le canot s'élevant, s'enfonçant tour à tour,
Et tâchant de gagner l'immobile navire;
A chaque coup de lame, il chancelle, il chavire,
Car des troupeaux de flots à l'horizon blanchi
Floconnent, et le vent tout à coup a fraîchi.
Un nuage répand son carquois qui ruisselle;
Un orage soudain s'abat sur la nacelle;

Les coursiers de la mer, auprès d'elle nageant,
Battent son bord qui tremble avec leurs pieds d'argent,
Et bientôt, contournant son énorme volute,
Une vague géante a terminé la lutte!

Pauvres rameurs! En vain ils raidissent les bras;
Leurs lits seront faits d'algue et d'écume leurs draps!
Leur tête pressera, bleue et méconnaissable,
Dans une alcôve verte un oreiller de sable!

. . . .

. . . .

L'étranger a tout vu. Mais quel regard étrange,
Inexplicable! Non, le Corse qui se venge,
Sous le pied du pasteur l'aspic crispant ses nœuds,
N'ont pas dans la prunelle un éclair plus haineux,
Plus livide! — Pourtant, sa figure témoigne
Une pitié profonde, et, tout pâle, il s'éloigne.

. . . .

IIme

C'est le soir, — et la mer contre l'écueil qui fume
Avec un bruit sinistre écrase son écume;
Dans un nuage noir, le soleil élargi
Plonge son bouclier, de tons sanglants rougi,
Et comme un forgeron allumant ses fournaises
Se penche au bord du ciel pour souffler sur ses braises.

N'apercevez-vous pas au bout de l'horizon
Où du foyer éteint luit le dernier tison,
Un point presque invisible?
Oui; sans doute une mouette
Qui lutine la vague et de l'aile la fouette,
Du prochain ouragan un albatros joyeux,
Se riant, sur les flots, des menaces des cieux;

. . . .

Le voilà qui se range à l'abri des îlots,
Et sa roue a cessé de souffleter les flots.

. . . .

Auprès du gouvernail, tout seul, silencieux,
Un jeune homme est assis, le chapeau sur les yeux.
Rien n'existe pour lui. Vainement la mouette
L'agace de ses cris et de l'aile le fouette,
Vainement l'aquilon tourmente son manteau,
Et le flot qui se brise au rebord du bateau
Sur son front incliné croule en perles amères,
Rien ne peut l'arracher à ses noires chimères!

. . . .

. . . .

L'esquif, remis à flot, comme un cheval de course
Secouant l'écuyer à son mors suspendu
S'élance! — L'étranger, par un sentier ardu
D'où plus d'un caillou roule et dans la mer retombe
Gravit jusqu'au sommet le rocher qui surplombe.
Là, pour reprendre haleine, il s'arrête un instant,
Et regarde. — La mer brille sinistrement;
Comme un visage humain blanchi par la colère,
De livides lueurs sa face au loin s'éclaire;
A cette clarté pâle on peut, comme en plein jour,
Voir l'esquif, s'élevant, s'enfonçant tour à tour,
Tâchant de regagner l'impassible navire.
A chaque coup de lame, il chancelle, il chavire;
Les coursiers de la mer autour de lui nageant,
L'assaillent, secouant leur crinière d'argent,
Éparpillant en l'air leur queue échevelée,
Se prenant au poitrail, comme dans la mêlée,
A travers le combat, se mordent des chevaux
Au timon d'un quadrige attelés et rivaux!

Mais bientôt, enroulant son énorme volute,
Une vague géante a terminé la lutte.
Pauvres rameurs, en vain vous raidissez les bras,
Pour lits vous aurez l'algue et l'écume pour draps,
Et vous irez, à moins que le ciel ne vous sauve,
Sommeiller cette nuit dans une humide alcôve !

. . . .

IIIme

Le soir au bord du ciel attise ses fournaises
Comme un homme penché qui souffle sur des braises,
Et, parmi ses charbons, du soleil élargi
Enfonce et fait chauffer le bouclier rougi.
Le vent pleure, et la mer contre l'écueil qui fume,
Avec un bruit lugubre écrase son écume.

. . . .

Auprès du gouvernail, tout seul, silencieux,
Un jeune homme, tenant une main sur ses yeux,
Est assis dans l'esquif. Vainement la mouette
L'agace de ses cris et de l'aile le fouette,
La rafale s'engouffre aux plis de son manteau,
Et de son dur genou fait craquer le bateau ;
Il rêve, et tout entier à ses noires chimères,
Courbe son front pensif, plein de perles amères.

. . . .

L'esquif, remis à flot, comme un cheval de course
Secouant l'écuyer à son mors suspendu,
Bondit, se cabre et fuit. — Par un sentier ardu,
L'étranger grimpe au haut du rocher et regarde :
Quoiqu'il soit nuit, la mer d'une lueur blafarde
Scintille, et l'on peut voir les rameurs sur leur banc,
Avec un rythme égal se levant et tombant.

Contre l'onde et le vent l'embarcation lutte;
Mais bientôt contournant son énorme volute,
La vague, dans un pli de son blanc chapiteau
A noyé les marins et tordu le bateau.

. . . .

IVme

C'est le soir. Le couchant attise ses fournaises,
Comme un homme courbé qui souffle sur des braises.
Dans l'ardente vapeur le soleil élargi
Plonge son bouclier, de tons sanglants rougi.
. . . .

. . . .
Quoiqu'il soit nuit la mer brille sinistrement,
Et l'on peut voir au loin le canot qui chavire.
Cherchant à regagner l'impassible navire,
Pauvres rameurs, en vain vous raidissez les bras,
Vos lits seront faits d'algue et d'écume vos draps!
. . . .

Vme

C'est le soir. Le couchant allume ses fournaises
Et s'empourpre la joue en soufflant sur ses braises ;
Dans la rousse vapeur, le soleil élargi,
Plonge son bouclier, de tons sanglants rougi.
. . . .

2307. **Sonnet : « J'aimais autrefois la forme païenne ».** Même renseignement que pour la pièce précédente.

2308. **Sonnet : « Un ange chez moi parfois vient le soir ».** Mêmes renseignements que pour les deux pièces précédentes.

2309. **Salon de 1870. I. MM.** (Henri) **Regnault ; Tony**

Robert-Fleury ; Matejko. *Journal Officiel*, 2 juin 1870. Un fragment de cet article a reparu en 1872 dans le Catalogue des *Œuvres de Henri Regnault exposées à l'École des Beaux-Arts*.

2310. **Nécrologie : J. Bouchardy.** — THÉATRE-FRANÇAIS : **Maurice de Saxe.** *Journal Officiel*, 6-7 juin 1870. Un fragment de cet article a été réimprimé en 1874 sous le titre de : *J. Bouchardy*, à la suite de *l'Histoire du Romantisme* par Théophile Gautier.

2311. THÉATRE-FRANÇAIS : **Anniversaire de Corneille : Au Pays des âmes ; Polyeucte ; le Menteur.** *Journal Officiel*, 13 juin 1870.

2311 bis. **Salon de 1870. II. MM. E. Hébert, J.-J. Lefebvre ; Cabanel. III. MM. Victor Giraud ; Puvis de Chavannes ; Blanc ; Bouguereau ; Schutzenberger.** *Journal Officiel*, 16 et 17 juin 1870.

2312. OPÉRA-COMIQUE : **reprise de Lalla-Roukh.** — AMBIGU : **Le Passeur du Louvre.** *Journal Officiel*, 20 juin 1870.

2312 bis. **Salon de 1870. IV. MM. Camille Chazal ; Bin ; Romain Cazes ; Delaunay ; H. Lehmann.** *Journal Officiel*, 21 juin 1870.

2313. **(Nécrologie :) Jules de Goncourt.** *Journal Officiel*, 25 juin 1870. Cet article a été incomplètement réimprimé en 1874 dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier.

2314. PORTE SAINT-MARTIN : **Michel Pauper.** — THÉATRE CLUNY : **Père et mari ; la Folie persécutrice.** *Journal Officiel*, 27 juin 1870.

2314 bis. **Salon de 1870. V. MM. Mazerolles ; Tony Faivre ; Bonnat ; James Bertrand ; Munkacsy. VI. MM. G. Doré ; Zamacoïs ; Vibert ; de Beaumont ; Eugène Giraud ; James Tissot ; Marchal.** *Journal Officiel*, 29 juin et 3 juillet 1870.

2315. **Spectacle dans un fauteuil : Florise. — Lectures poétiques de madame Ernst.** *Journal Officiel*, 4 juillet 1870.

2315 bis. **Salon de 1870. VII. MM. Émile Lévy; Hector Leroux ; Angelo Bachetta ; Lecomte-Dunouy ; Heullant ; de Curzon ; Comte ; Cabasson ; Gustave Boulanger.** *Journal Officiel*, 7 juillet 1870.

2316. Opéra-Comique : **L'Ombre.** *Journal Officiel*, 11 juillet 1870.

2316 bis. **Salon de 1870. VIII. MM. Jundt ; Brion ; Heilbuth ; Chaplin ; Detaille ; Luminais ; Leloir ; Chenu ; Feyen-Perrin ; mademoiselle Henriette Browne ; MM. Protais ; Ribot ; Bonvin ; Manet.** *Journal Officiel*, 18 juillet 1870.

2317. Théatre-Français, Opéra, Opéra-Comique, Gaité : **La Marseillaise.** *Journal Officiel*, 25 juillet 1870.

2318. Opéra-Comique : **Le Kobold ; le Rhin Allemand ; madame Galli-Marié (chantant la Marseillaise). — Nécrologie : Pierre Dupont.** *Journal Officiel*, 1er août 1870.

2318 bis. **Salon de 1870. IX. MM. Jalabert ; Carolus Duran ; mademoiselle Nélie Jacquemart ; MM. Bonnegrâce ; Pérignon ; Corot ; Adolphe Guillon ; Karl Bodmer ; Bellel ; Paul Flandrin ; Harpignies ; Émile Breton ; Chevandier de Valdrome ; Guiaud ; Bernier ; Daubigny. X et dernier. Sculpture : MM. Hiolle ; Guillaume ; Falguière ; Delaplanche ; Bourgeois ; Marcello ; Chapu ; Millet ; Leroux ; Fremiet ; Bartholdy ; Bourjault ; Delhomme ; Carpeaux ; Leharivel-Durocher ; Dalou ; Barrias ; Rochet ; Lequesne ; Peiffer ; Carrier-Belleuse.** *Journal Officiel*, 2 et 8 août 1870.

2319. Théatre-Français : **Une fête de Néron ; représentation au bénéfice des armées de terre et de mer. —** Ambigu : **Le Gladiateur de Ravenne.** *Journal Officiel*, 16 août 1870. Un fragment de ce feuilleton, intitulé : *A. Soumet*, a reparu en 1874 à la suite de l'*Histoire du Romantisme*, par Théophile Gautier.

2320. Gymnase : **reprise de Diane de Lys.** *Journal Officiel*, 22 août 1870.

2321. Gymnase : **reprise de Séraphine.** *Journal Officiel*, 29 août 1870.

2322. **Beaux-Arts : Envois des prix de Rome.** *Journal Officiel*, 5 septembre 1870. Un fragment de cet article a reparu en 1872 dans le Catalogue des *Œuvres de Henri Regnault, exposées à l'École des Beaux-Arts*, et dans l'article de Théophile Gautier sur *Henri Regnault*, *Journal Officiel* du 2 février 1871.

Tous les feuilletons du *Journal Officiel* portent en tête la date du numéro dans lequel ils ont paru; celui-ci seul fait exception. Il est daté du 31 août 1870, et pourtant il a été inséré seulement dans le numéro du *Journal Officiel* du 5 septembre suivant. Mais entre le 31 août et le 5 septembre, l'empire était tombé, et l'article de Théophile Gautier, trouvé tout prêt sur le marbre de l'imprimerie, fit partie ainsi du premier numéro du *Journal Officiel* de la République.

Le 4 septembre 1870, Théophile Gautier était à la pension Bonport, sous Montreux (Suisse), avec sa fille Estelle et madame Carlotta Grisi. Le 5, après avoir appris les événements de Sedan et de Paris, il écrivit l'intéressante lettre inédite que nous allons citer, afin d'avoir des nouvelles exactes. Mais, dans son impatience, il se rendit à Genève pour en avoir sur-le-champ. Là, le bruit inexact de l'arrestation de la princesse Mathilde le décida à partir immédiatement pour Paris, où il arriva le 9 septembre au matin.

Cette lettre est adressée à M. Adolphe Bazin, surnommé Rodolfo par le poète. Ce jeune homme, qu'il connaissait depuis son enfance, lui envoyait des notes en Suisse pour ses articles de théâtre et de salon, d'après lesquelles Théophile Gautier écrivait ses feuilletons. M. Bazin est mort il y a quelques années.

Bonport, sous Montreux, 5 septembre 1870.

Mon cher Rodolfo,

Le télégramme que je prenais pour une invention prussienne et que je t'ai envoyé était encore bien au-dessous de la vérité. Quelle série de catastrophes ! Quel écroulement ! Quelle débacle ! Que devient l'*Offi-*

ciel sous la République? Norbert Billiard, Michel, Dupuy, et moi sans doute, nous allons être remplacés par de nouveaux venus. La lessive est complète. Avec quoi vivrons-nous le mois prochain? Je l'ignore. Faire de la copie, la placer et la faire payer, en ce moment-ci, c'est de la démence. Écris-moi bien en détail. Il faut que j'avise et prenne mes mesures. Je suis assommé, abruti, inquiet. C'est bien terrible, à l'âge que j'ai de voir la France envahie, Paris peut-être bombardé, ma vie si laborieusement arrangée, renversée et perdue en une minute!

Pour ce pauvre Empereur, quelle fin lamentable d'un rêve éblouissant! Et ma chère Princesse! Quelle affreuse douleur! Quel inconsolable chagrin! La voilà détruite à jamais cette abbaye de Thélème de Saint-Gratien! Fermé comme un tombeau, ce gracieux décaméron où se sont tenues tant de conversations étincelantes! Où est-elle maintenant, cette bonne et belle créature, si aimée et si sympathique? Que devient Toto dans tout cela? Je n'ai pas reçu une ligne de Paris. Il s'y passe pourtant des choses qui valent la peine d'être écrites. Et les sœurs, comment vont-elles? Se sont-elles un peu remises? Quelles résolutions prennent-elles? Cela dépendra sans doute du siège de Paris. Le défendra-t-on, ou ne le défendra-t-on pas? Écris-moi tous les jours une lettre, n'eût-elle que quatre lignes en style de télégramme, car, ici, tous les journaux ont des renseignements allemands ou prussiens, et je voudrais en avoir de français, bien qu'on dise que la France ne sait rien de sa situation.

Je t'avoue que je crois physiquement, mais non moralement à ce qui est arrivé. Cela ne m'entrera jamais

dans la tête. Le plus clair, c'est qu'avec beaucoup d'économie de part et d'autre, nous avons à peine de quoi vivre un mois. Et combien va durer cette guerre d'extermination? Peut-être le changement de gouvernement rend-il une transaction possible qui ne soit pas déshonorante. Mais tout ce que je dis là et puis rien, c'est la même chose. Le rideau de la baraque est fermé; quand apparaîtra le vrai Polichinelle, *il vero pulcinella?* Nul ne le sait.

Je crève de rage et d'ennui dans ma peau, malgré la compagnie de Carlotta, hélas, bien inquiète aussi. Le plus clair de sa fortune est à Paris. Plus de loyers, et la possibilité d'une bombe dans l'immeuble. Du reste, la charmante femme prend son parti en brave, et reste toujours aimable pour tout le monde. Quelle délicieuse nature!

Enfin, mon bon vieux Rodolfo, qui es venu me chercher en Égypte, et qui as manqué te noyer avec moi sur le *Prince de Carignan*, accomplis soigneusement mes ordres, et n'abandonne pas trop aux mouches ces pauvres créatures de Neuilly. Elles ont eu bien tort de ne pas venir avec moi. Il est vrai qu'elles étaient dans un tel état!...

Ton patron à la côte,

Théophile GAUTIER.

M. Théophile Gautier, à Bonport, sous Montreux, pension Bonport. Canton de Vaud (Suisse).

2323. **La Statue de Strasbourg. (Tableaux de siège; Paris, 1870-1871. I. Une nouvelle Madone; la Statue de Strasbourg)**. *Journal Officiel*, 17 septembre, et *Journal Officiel du soir*, 19 septembre 1870.

Cet article et presque tous ceux que Théophile Gautier publia ensuite, en 1870-1871, ont été réunis par lui en un volume, paru à la fin de 1871, et intitulé : *Tableaux de siège. Paris*, 1870-1871. Nous donnons ici ce renseignement une fois pour toutes, chaque titre d'article étant d'ailleurs suivi dans notre travail du numéro de chapitre qu'il porte dans le volume.

2323 2°. **Voyages dans Paris : I et II. Navigation. (Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. II.).** *Journal Officiel*, 5 et 10 octobre, et *Journal Officiel du soir*, 6 et 12 octobre 1870.

2323 3°. **Voyages dans Paris. III. La Place Saint-Pierre-Montmartre. (Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. III.).** *Journal Officiel*, 17 octobre, et *Journal Officiel du soir*, 28 octobre 1870.

2323 4°. **Voyages dans Paris. (IV.). Un tour au rempart. (Tableaux de siège ; Paris 1870-1871. IV.).** *Journal Officiel*, 26 octobre, et *Journal Officiel du soir*, 2 novembre 1870.

2323 5°. **Voyages dans Paris. V. Le Chemin de fer de Ceinture. (Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. V.).** *Journal Officiel*, 2 novembre, et *Journal Officiel du soir*, 12 et 13 novembre 1870.

2323 6°. **Voyages dans Paris. VI. Au Théâtre-Français. (Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. VI.)** *Journal Officiel*, 13 novembre, et *Journal Officiel du soir*, 6 décembre 1870.

2324. **Tableaux de la guerre ; études rétrospectives (sur les gravures publiées par M. Lançon dans l'Illustration).** *L'Illustration*, 19 novembre 1870.

2324 2°. **Voyages dans Paris. VII. La Maison abandonnée. (Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. VII.).** *Journal Officiel*, 23 novembre, *Journal Officiel du soir*, 15 et 16 décembre 1870, et *Illustration*, 21 janvier 1871.

2324 3°. **Voyages dans Paris. VIII. Bouts de croquis : Dans le jardin des Tuileries ; Mélancolies gastronomiques ; Un peu de musique ; Effet de nuit. (Tableaux de**

siège; Paris, 1870-1871. VIII.). *Journal Officiel*, 28 novembre, et *Journal Officiel du soir*, 24 et 30 décembre 1870.

2324. **Voyages dans Paris. IX. Une lecture d'Eschyle pendant le siège. (Tableaux de siège; Paris, 1870-1871. IX.).** *Journal Officiel*, 5 décembre 1870.

2324. **Voyages dans Paris. X. Autres croquis: I. Musée de neige. II. L'Art pendant le siège. III. Dans la nuit. IV. Clair de lune au bastion. (Tableaux de siège; Paris, 1870-1871. X.).** *Journal Officiel*, 12 décembre 1870. Le début de cet article a été réimprimé sous le titre de : *la Statue de Neige*, dans *l'Illustration* du 31 décembre 1870.

Chapitre VIII des TABLEAUX DE SIÈGE

(Fragment)

(Voir page 407 de l'*Histoire des Œuvres de Théophile Gautier*, tome II).

un peu de musique

1 — comme la pluie continuait à tomber nous poursuivimes notre promenade. à l'entrée de la galerie d'orléans les crieurs de journaux — cette meute de la publicité — aboyaient à pleine voix et leurs clameurs prenant dans ces voutes vitrées une resonnance assourdissante. des acheteurs se groupaient autour d'eux et formaient sur ce point une espèce de foule noire et fourmillante mais dès qu'on s'était engagé sous les arcades on retombait dans la solitude la plus profonde. quoiqu'il fut sept heures à peine les boutiques etaient fermées. de rares becs de gaz largement espacés tremblotaient tourmentés par le vent et jetaient des reflets mouillés sur les flaques d'eau du jardin. de loin en loin apparaissait comme une ombre un passant se dirigeant d'un pas hatif vers son pauvre diner de siège. des femmes vetues de noir, un enfant à la main qui les suivaient non passibus aequis filaient le plus rapidement possible, yeux baissés, voilette rabattue, pressés par la nuit. mais en très petit nombre de sorte que la longue galerie paraissait deserte.

des bouffées de pluie arrivaient à travers les baies des arcades et faisaient miroiter les dalles boueuses. un air humide quoique nous fussions à l'abri, penetrait nos vetements et au malaise de l'âme se joignait le malaise du corps. nous pensions aux temps où ces arcades etincelantes de lumière rappelaient les procuraties de Venise par l'animation et le bruit des cafés et les evolutions des promeneurs fumant leurs cigares. notre reverie tournait à l'humeur noire lorsque tout à coup un bruit de musique parvint à notre oreille. nous approchames. un cercle s'etait formé près du café de la rotonde et l'onde pressait autour de deux petites chanteuses Italiennes.

l'une la plus grande, fillette de douze ou treize ans, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus, ses traits reguliers et fins, son linge blanc plié sur la tete ressemblait beaucoup à cette Pasqua Maria illustrée par Bonnat et Jalabert. elle portait le tablier rayé transversalement de diverses couleurs qui a l'epaisseur d'un tapis, les manches de grosse toile, le jupon à plis droits mais comme le temps etait assez froid elle avait jeté sur ses petites epaules maigres quelque haillon parisien du sans doute à la charité d'une âme compatissante; malgré cette infraction à la couleur locale elle n'en etait pas moins jolie

l'autre qui semblait la cadette de la première, blonde aussi avait à peu près le même costume mais sa figure gardait un caractère plus enfantin. son éducation musicale ne devait pas etre aussi avancée que celle de sa sœur car son role dans le concert se bornait à rhytmer le chant par le tambour de basque et à soutenir avec le frisson des plaques de cuivre la partie de violon. nous n'affirmerons pas que la petite virtuose fut de la force des sœurs Milanollo ou Ferni mais elle ne jouait pas trop mal de ce malheureux petit violon rouge sur lequel s'appuyait [illegible] gracieusement son menton delicat. elles chantaient ensemble, quelques unes de ces cantilènes des abruzzes d'une melancolie si penchante et si passionnée dont chaque couplet commence par un nom de fleur fior di Castagna, fior di Canomilla, fior di rosa. on ne saurait imaginer quel charme prenait de la tristesse environnante de la pluie, de la nuit sombre et des pensées de chacun plus sombres que la nuit cette musique d'une naiveté rustique et d'une douceur plaintive; elle venait à propos pour detendre les nerfs et changer le chagrin en mélancolie.

pour finir le concert par quelque chose d'actuel et dans le gout français les deux fillettes jouèrent la Marseillaise avec toute la furia qu'elles pouvaient y mettre la grande prenait des airs terribles et écrasait l'archet sur les cordes, la petite accelerant le rhythme secouait son tambour de basque comme une bacchante et [illegible] l'entrain meridional entrainant les petites virtuoses l'hymne de Rouget de lisle finit en tarentelle napolitaine. ce contraste produisait un effet d'une grace bizarre et charmante et faisait penser à ce bas-relief antique où des enfants essaient de soulever la massue d'Hercule

Théophile Gautier

effet de nuit

silence et solitude de mort effrayant le long du quai. on se croirait dans une ville du moyen-age le couvre-feu sonné. à peine si l'on entend dans le lointain le roulement d'une voiture ou le pas d'un bourgeois rentrant chez lui. les maisons s'élèvent hautes et sombres decoupant leur silhouette sur la nuit comme du velours noir sur du drap noir. trois fenetres seulement sont eclairées du coin du quai Voltaire au dôme de l'Institut. près du kiosque de l'inspecteur de place tremblote la lanterne d'un dernier fiacre. les lampadaires à demi-baissés piquent l'ombre de rares points rouges dont le reflet s'allonge et se dissout dans le fleuve comme une larme de sang. tout à coup un caprice du vent ecarte les nuages et il s'allume autant d'etoiles au ciel qu'il s'eteint de becs de gaz sur terre. l'illumination est au grand complet la haut

Théophile Gautier

1871

2324 6°. **Henri Regnault.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XIII.**). *Journal Officiel*, 2 février 1871. Des fragments de cet article ont reparu aussi dans *l'Illustration* du 18 février 1871.

2324 7°. **Voyages dans Paris. XII.** (**XI.**). **Les Animaux pendant le siège.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XI.**). *Journal Officiel*, 12 février, et *Journal Officiel du soir*, 15 février 1871.

2324 . **Voyages dans Paris. XIII.** (**XII.**). **Les Bêtes du Jardin des Plantes.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XII.**). *Journal Officiel* et *Journal Officiel du soir*, 22 février 1871.

2324 9°. **Victor Giraud.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XV.**). *Journal Officiel*, 27 février, et *Journal Officiel du soir*, 28 février 1871. Cet article a reparu aussi dans *l'Artiste* d'octobre 1871, sous le titre de : *les Malheurs de la Guerre : Victor Giraud*, et, en partie, en 1880, dans *les Chefs-d'œuvre d'art au Luxembourg*.

2324 10°. **Trois aquarelles inédites** (**d'Henri Regnault**). (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XIV.**). *Journal Officiel*, 13 mars, et *Journal Officiel du soir*, 16 mars 1871. Un fragment de cet article a reparu aussi en 1872 dans le Catalogue des *Œuvres de Henri Regnault exposées à l'École des Beaux-Arts*, et, comme citation, dans l'article de *l'Illustration* du 2 février 1872.

2324 1°. **Saint-Cloud.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XVII.**). *L'Illustration*, 18 mars 1871.

2325. **Nécrologie** (**Émile Deschamps**). Signé : T. G. *Journal Officiel*, 25 avril 1871. Cet article a reparu en 1872, signé en toutes lettres, sous le titre de : *Note Nécrologique*, en tête du tome premier des *Œuvres* d'Émile Deschamps.

2325 2°. **Le Versailles de Louis XIV. I.** (**Sans titre**). **II. Les Vasques carrées ; l'Arc de Triomphe ; les Trois fontaines. III. Les Bains d'Apollon ; le Théâtre d'Eau ; les Dômes. IV. Le Labyrinthe ; les Fables d'Ésope ; L'Isle royale ou l'Isle d'amour ; la Salle de Bal.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XX.**). *Journal Officiel*, 1, 5, 15 mai, et 6 juin 1871. Voici une version différente et inédite du début de ce travail :

L'autre jour, fatigué d'arpenter à petits pas le boulevard des Italiens en pente raide qui va de la cour de Maroc à l'hôtel des Réservoirs, nous arrêtant à chaque groupe où nous apercevions une figure amie écoutant ou répétant la dernière nouvelle, l'idée bien simple nous prit de quitter la foule bourdonnante et d'aller faire dans le parc un tour de promenade. Cette idée, bien peu de gens l'avaient eue, car à peine avions-nous franchi la grille, que nous nous trouvâmes en pleine solitude. Un calme solennel succédait à la passagère agitation ; on sortait du présent pour rentrer dans le passé et toutes les rumeurs s'éteignaient au seuil de ce jardin majestueux et tranquille.

Autour du bassin de Neptune flânaient de rares soldats ; quelques jeunes mères vêtues de noir poussaient de légers chariots où sommeillaient des enfants trop petits encore pour marcher ; mais ils disparaissaient dans la vaste étendue et ne donnaient aucune animation à la perspective. Ce repos, ce silence, cette fraî-

cheur, produisit bientôt son effet sur nous. Les sombres préoccupations du jour, les fiévreuses inquiétudes du lendemain s'apaisèrent. Le sentiment de la nature et de l'art nous revint. Nous regardâmes avec intérêt les arbres et les statues, et pendant quelques heures nous vécumes de la vie ancienne, au temps où. . . . .

2325 3°. **Une visite aux ruines.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XXI.**). *Journal Officiel*, 3, 11 juillet et 5 août 1871.

2325 4°. **La Vénus de Milo.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XXII.**). (Daté de juillet 1871). *Journal Officiel*, 14 août 1871.

2325 5°. **Beaux-Arts : Souvenirs du siège.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XVI. Gustave Doré ; souvenirs du siège**). *Journal Officiel*, 30 août 1871.

2325 6°. **Les Barbares modernes.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XVIII.**). (Daté de mai 1871). *L'Illustration*, 16 septembre 1871.

2325 7. **Paris Capitale.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XXIII.**). *Gazette de Paris*, 5 octobre 1871. Cet article a été réimprimé dans *le Figaro* du 27 octobre 1878. Il nous faut observer ici, qu'à tous les numéros de la *Gazette de Paris* le feuilleton porte aussi une date, et que cette date est toujours en retard d'un jour sur le chiffre placé en tête du journal ; cela dura ainsi jusqu'au numéro du 17 janvier 1872.

2326. **Le Théâtre, par M. Charles Garnier.** *Journal Officiel*, 7 octobre 1871.

2327. Théâtre-Français : **mademoiselle Favart et madame Arnould Plessy dans Adrienne Lecouvreur ; souvenirs de Mademoiselle Rachel.** *Gazette de Paris*, 9 octobre 1871.

2327 bis. **Les marches de Marbre rose. Mai 1871.** (**Tableaux de siège ; Paris, 1870-1871. XIX.**). *Gazette de Paris*, 14 octobre 1871.

2328. Gymnase : **Une visite de noces.** *Gazette de Paris*, 16 octobre 1871.

2329. Opéra : **Érostrate ; reprise de Coppélia.** *Gazette de Paris*, 23 octobre 1871.

2330. Théatre-Français : **reprise de l'Étourdi.** *Gazette de Paris*, 31 octobre 1871.

2331. Odéon : **Fais ce que dois ; Jean-Marie.** *Gazette de Paris*, 6 novembre 1871.

2332. Odéon : **Le Bois ; son auteur, Albert Glatigny.** *Gazette de Paris*, 13 novembre 1871. Un fragment de cet article, daté du 12 novembre 1871, a reparu en 1874 dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier, sous le titre d'*Albert Glatigny*.

2333. **Académie Française) : Jules Janin ; Sainte-Beuve. — Gymnase : L'Abandonnée.** *Gazette de Paris*, 20 novembre 1871. Un fragment de cet article, daté du 19 novembre 1871, a reparu en 1874, dans les *Portraits Contemporains* par Théophile Gautier, sous le titre de : *Jules Janin*.

2334. Théatre de la Nature : **Grande représentation d'automne ; effet de brouillard.** *Gazette de Paris*, 28 novembre 1871.

2334 bis. **L'Administration provinciale de la Prusse ; notices et documents**, par Théophile Gautier, ancien sous-préfet. In-8° de 69 pages. Imprimerie de *Paul Dupont et compagnie*, à Clichy. — A Paris, chez *Lachaud*.

Ce volume, que nous trouvons inscrit sous le N° 6236 de la *Bibliographie de la France* du 2 décembre 1871, est par Théophile Gautier fils, et nous ne l'avons inscrit ici que pour donner ce renseignement rectificatif.

2335. Cirque d'Hiver : **Ramjar et Samjo, acrobates Indiens ; Une gymnaste espagnole.** *Gazette de Paris*, 4 décembre 1871. Ce feuilleton qui, par oubli, ne porte aucune signature dans le journal, a été réimprimé en 1877 dans le tome deux de *l'Orient* par Théophile Gautier, sous le titre d'*Acrobates indiens*.

2336. Gymnase : **La Princesse Georges.** *Gazette de Paris*, 11 décembre 1871.

2337. **Théâtre Miniature.** *Gazette de Paris*, 18 décembre 1871. Cet article dut servir de Préface au volume projeté par M. Alfred Aubert, *Histoire du Théâtre Miniature, introduction de Théophile Gautier, dessins de Draner. — Un volume in*-12, (1876), 1 *franc*, que nous trouvons annoncé, sous le titre que nous venons de transcrire, sur la couverture du volume de M. Louis Durieu : *Poèmes couronnés, suivis d'autres opuscules en vers et en prose joyeuse*, paru chez *Sagnier*, en février 1876. Le volume de M. Aubert ne vit jamais le jour.

2338. Théâtre Français : **Christiane.** *Gazette de Paris*, 25 décembre 1871.

1872

2339. Théatre du Chateau-d'Eau : **Qui veut voir la lune ? — Une Revue à faire.** *Gazette de Paris*, 1er janvier 1872. Un fragment de cet article a été reproduit dans *l'Artiste* de mai 1872, sous le titre de : *La Lune.*

2340. Odéon : **Mademoiselle Aïssé.** *Gazette de Paris*, 8 janvier 1872. Un fragment de cet article a été réimprimé sous le titre de *Mademoiselle Aïssé*, dans *l'Artiste* de juin 1879.

2341. **Une visite au Nouvel Opéra. Baudry ; les peintures du Grand Foyer.** *Gazette de Paris*, 23 janvier 1872. Cet article a été reproduit dans *l'Artiste* de février 1872, sous le titre de : *Paul Baudry : Les peintures du Grand Foyer de l'Opéra*, et, sous le même titre, en 1875, en tête du volume de M. Émile Bergerat, gendre de Théophile Gautier, intitulé : *Peintures décoratives de Paul Baudry au grand foyer de l'Opéra ;* il est daté là par erreur de novembre 1871, et indiqué à tort comme paru en ce même mois dans la *Gazette de Paris.*

2342. **Aug. Anastasi.** *L'Illustration*, 27 janvier 1872. Ce morceau a été reproduit en tête du catalogue de la *Vente au profit de M. Anastasi*, vente qui eut lieu les 5 et 6 février 1872.

2343. **Une échappée dans le bleu. (Le Fayoum, le Sinaï et Pétra, par Paul Lenoir).** *Gazette de Paris*, 30 janvier 1872. Cet article a été réimprimé en 1877 dans le tome deux de *l'Orient*, par Théophile Gautier, sous le titre de : *le Fayoum, le Sinaï et Pétra.* Un autre fragment du même

travail a été réimprimé, en 1879, dans les *Chefs-d'œuvre des prosateurs français au XIXe siècle*, recueillis par Victor Tissot et Louis Collas, sous le titre de : *l'Anniversaire de la capitulation de Paris.*

2344. Vaudeville : **Rabagas**. *Gazette de Paris*, 7 février 1872.

2345. **Les Pièces politiques : Léo Burckard, par Gérard de Nerval.** (Complément de l'article précédent). *Gazette de Paris*, 9 février 1872.

2346. **Henri Regnault. Tableaux, esquisses. études et dessins.** *L'Illustration*, 10 février 1872. Cet article a reparu le mois suivant dans le catalogue des *Œuvres de Henri Regnault, exposées à l'Ecole des Beaux-Arts.*

2347. Odéon : (**reprise de**) **Ruy-Blas**. *Gazette de Paris*, 28 février 1872. Ce feuilleton est le dernier article de critique théatrale écrit par Théophile Gautier.

2348. **Cercle de l'Union artistique ; Exposition de peinture.** *L'Illustration*, 2 mars 1872. Cet article contient un fragment de celui du *Journal Officiel* du 13 mars 1871.

2349. **Histoire du Romantisme. I. Première Rencontre. II. Le Petit Cénacle. III. Suite du Petit Cénacle.** *Le Bien Public*, 3, 10 et 17 mars 1872.

Cet ouvrage, le dernier qu'ait entrepris Théophile Gautier, est malheureusement inachevé. En 1872 même, un tirage à part des articles publiés, (tirage fait pour les abonnés du *Bien Public* et qui est la rarissime première édition de ces pages), resta interrompu à la page trente-deux, vers la fin de l'avant-dernier article écrit de l'ouvrage, chapitre qui parut dans *le Bien Public* du 5 mai 1872.

En 1874, les dernières pages de l'écrivain furent toutes réunies en un volume et publiées sous ce même titre d'*Histoire du Romantisme*. Nous donnons ici ces détails une fois pour toutes. A la fin du chapitre trois, Théophile Gautier cite trois strophes de son ode : *A Jean Duseigneur*. (Voir n° 52.)

2350. **Henri Regnault, notice par Théophile Gautier.**

(*Catalogue des*) *Œuvres de Henri Regnault, exposées à l'École des Beaux-Arts.* 1 brochure.

La Notice qui précède ce Catalogue, que nous trouvons inscrit sous le N° 2206 de la Bibliographie de la France du 23 mars 1872, reproduit, ainsi que nous l'avons constaté dans le cours de ce travail, des fragments de six anciens articles de Théophile Gautier ; il contient en outre, encadrant ces citations, quelques pages inédites que nous allons reproduire, car elles sont aujourd'hui difficiles à rencontrer.

Voici d'abord le début de la Notice, intitulée : *Henri Regnault :*

Regnault (Alexandre-Georges-Henri), naquit au Collège de France le 30 octobre 1843, et mourut frappé d'une balle ennemie le 19 janvier 1871. On voit par le rapprochement de ces deux dates combien le destin avait laissé peu d'années à sa disposition ; mais ce temps si court lui a suffi pour montrer la puissance de son talent et conquérir un nom à jamais glorieux, même lorsque la main de la patrie éplorée n'aurait pas eu à poser sur son urne funèbre la couronne de laurier militaire. Il a commencé en génie et fini en héros! Quelle existence de centenaire a été mieux remplie que celle de ce jeune homme moissonné dans sa fleur!

Ce qui explique un si rapide développement, c'est le *don* qui, chez Regnault, dépassa en précocité tous les exemples connus. Il se manifesta dès l'âge de trois ans. Dans sa première enfance, il était faible, maladif et souffreteux; pour l'amuser, on le posait à terre sur un tapis, avec un crayon et un morceau de papier, et, couché sur le ventre, il dessinait de la main gauche des personnages et surtout des animaux où se voyait déjà un sentiment remarquable de la forme. On peut dire de lui sans exagération qu'il a dessiné avant de parler.

Cette habitude de se servir de la main gauche, il ne l'a jamais quittée, même pour la peinture, ce qui fait que ses palettes, façonnées exprès, ne peuvent s'adapter à aucun pouce ; mais il écrivait de la main droite.

Il fit des études littéraires complètes, comme externe, au lycée Napoléon. — Comment s'appelle-t-il aujourd'hui? — Son père lui avait dit qu'il ne lui laisserait pas suivre ses études d'art qu'il n'eût fini ses études littéraires. Le jeune Henri Regnault se conforma docilement à la volonté paternelle, reconnaissant qu'un peintre ne se composait pas seulement d'un œil et d'une main, mais aussi d'un cerveau, et que pour représenter des hommes on devait avoir fait ses *humanités*, comme on disait dans la belle langue d'autrefois.

Il ne prit jamais aucune leçon de dessin et ne fit aucune copie d'après un dessin avant l'âge de dix-sept ans, où il entra dans l'atelier de M. Lamothe, élève de MM. Ingres et Flandrin; mais il passait toutes ses vacances à faire des études d'animaux et de paysage d'après nature aux environs de Sèvres et de Dieppe.

Tout enfant, il demandait surtout à être promené au Jardin des Plantes, et il occupait ses soirées à dessiner de mémoire les animaux qu'il avait vus. C'est dans ses premiers essais qu'on peut reconnaître sa merveilleuse aptitude pour reproduire, même sans l'avoir devant les yeux, la physionomie des choses.

Jeune homme, il fut impossible de le faire tenir longtemps ni à l'atelier de M. Lamothe, ni à l'École des Beaux-Arts. Le spleen le prenait bien vite ; il lui fallait avant tout sa liberté d'action, pouvoir changer d'idée artistique selon ses impressions du moment. Son père lui installa successivement un atelier bien modeste

d'abord à Sèvres, puis à la rue d'Enfer, enfin à la rue Lafayette. Il travaillait avec ardeur quand il n'avait plus de maître. Entre l'artiste et la nature il ne fallait aucun intermédiaire.

Il n'allait à l'École des Beaux-Arts que pour les concours, et chaque fois on avait beaucoup de peine à le faire se présenter; un flot toujours débordant d'inspiration le soulevait, qu'il ne cherchait pas d'ailleurs à maîtriser. Il sentait le *don* en lui et l'écoutait. D'autres conseils auraient pu le troubler, même il n'en demanda pas beaucoup aux anciens maîtres, aux olympiens de la peinture, qu'il admirait sans doute, mais dont son originalité l'éloignait de plus en plus; il communiait sans prêtre avec la nature, et prenait l'art comme s'il était né d'hier.

La musique lui servait de délassement; il y occupait ses soirées et même ses nuits, car il ne faisait rien que par fougue et par enthousiasme; il était non moins doué sous ce rapport que sous l'autre, et il eût été aussi grand musicien qu'il est grand peintre.

Le prix de Rome lui fut décerné en 1866. Le sujet était *Thétis apportant à Achille les armes forgées par Vulcain.* — La toile de Regnault fit sensation; le torse d'Achille, courbé sur le corps de Patrocle, était d'une vigueur superbe, et la figure de Thétis, moitié archaïque par le dessin, moitié surnaturelle par la couleur, avait une audace d'originalité peu ordinaire. Les ornements de l'armure témoignaient déjà de ce goût rare et singulier qui distingue Regnault. — On comprit qu'un peintre était né. N'oublions pas, à un concours antérieur, un *Coriolan avec sa mère Véturie*, tableau d'un plus sage aspect, qui lui obtint une mention favorable.

Le premier envoi de Rome de Regnault fut *Automédon domptant les coursiers d'Achille.* C'est une peinture d'une énergie et d'un emportement sauvages, qui rappelle la fougue de brosse et aussi la science anatomique de Géricault. Les chevaux divins se cabrent, échevelés, écumants, contenus à pleins poings par le robuste écuyer dont tous les muscles se tendent sous l'effort.

Mentionnons aussi un *Orphée aux enfers*, éclairé par les étranges lueurs des régions souterraines; les monstres infernaux arrivent des noires profondeurs, attirés par la douceur du chant. Pluton, l'inexorable, s'attendrit, et Proserpine a une beauté grandiose et farouche qui fait penser à la Proserpine de Cornélius dans la glyptothèque de Munich.

Notre sympathie de critique s'est éveillée l'une des premières pour Henri Regnault, et nous avons rendu compte, une à une, de ses œuvres, à mesure qu'elles ont paru. Nous ne le connaissions pas, il était encore vivant. Ces appréciations, il a pu les lire. Nous les avons réunies dans cette notice comme les plus exactes et les plus sincères. Les louanges sont bien données à l'artiste et non au héros.

Après cette introduction, Théophile Gautier cite les extraits de ses articles que nous avons renseignés a leurs dates, et termine le dernier, celui de *l'Illustration* du 10 février précédent, par ce paragraphe qui achève la notice et semble faire partie de l'article en question, quoiqu'il soit inédit :

Cette exposition dont la durée sera malheureusement trop courte, n'est pas une apothéose à la gloire du jeune artiste mort si tôt, mais plutôt un acte de notoriété. Il a passé si vite, que le public a eu à peine le temps de le voir et de saluer son génie d'une exclama-

tion. Il ne faisait encore que préparer son avenir, et l'on peut dire, devant cette quantité d'études si diverses, types, personnages, costumes, architectures, paysages, animaux, qu'il avait essayé de toutes les voies et qu'il pouvait aller à la réputation par plus d'un chemin. Quelle conception féconde, quelle intelligence souple, quelle infatigable activité! Il avait inventé un Orient nouveau qui ne devait rien ni à Delacroix, ni à Decamps, ni à Marilhat; il s'était fait de sa propre autorité calife de Grenade et commandeur des croyants; les couleurs de sa palette étaient faites avec les pierreries broyées de l'écrin des sultanes. Il maniait l'huile et l'aquarelle avec une maëstria suprême, et il dessinait des croquis et des portraits à la mine de plomb qui peuvent supporter la comparaison avec ceux d'Ingres. On ne saurait penser sans une amère tristesse à cette perte irréparable. Mais après tout, s'envoler dans un ciel lumineux, la couronne d'immortelles au front, laissant après soi, parmi tant de promesses, quatre ou cinq chefs-d'œuvre réalisés, égaux à ceux des maîtres, quelle ambition d'artiste oserait rêver un plus beau sort!

Théophile GAUTIER.

2350bis. **Histoire du Romantisme. IV. Le Compagnon miraculeux. V. Graziano. VI. Célestin Nanteuil. VII. Autres médaillons : Philothée O'Neddy. VIII. (Sans titre. Gérard de Nerval, partout ailleurs que dans le journal).** *Le Bien Public*, 24 mars, 3, 7, 14 et 21 avril 1872.

Dans le chapitre VIII de ce travail, Théophile Gautier, à propos des œuvres perdues de Gérard de Nerval, avait dit quelques mots de ses propres ouvrages dont les manuscrits ont disparu : l'*Entr'acte* du 4 juillet 1872 publia, sous le titre de : *Drames perdus. — Vers retrouvés*, une sorte de réponse à ces renseignements, signée M. Listener (M. Charles

Ménétrier). Nous allons en transcrire ici la partie principale ; après avoir parlé du *Prince des Sots*, le mystère perdu de Gérard de Nerval, M. Listener continue ainsi :

Une autre perte, mentionnée par Théophile Gautier, est celle, écrit-il, « d'un drame découpé dans le poème si touchant et si pathétique de lord Byron, *Parisina*, par Augustus Mac-Keat et nous. Le souvenir nous en est resté dans ces lointaines profondeurs du passé, comme renfermant des morceaux remarquables. Mettez qu'ils soient de notre collaborateur, pour que notre modestie ne souffre pas trop, et vous serez dans le vrai : Maquet a prouvé qu'il entendait le théâtre. Nous ne réclamons pour notre part que quelques tirades assez bien tournées, vous pouvez nous en croire sur parole, bien que l'ouvrage soit anéanti et n'arrive pas à la preuve. »

Eh bien, Théophile Gautier s'abuse : si en effet l'ouvrage est anéanti, je vais cependant lui en offrir un fragment, ou, comme on dit au palais, un commencement de preuve par écrit. C'est une de ces « tirades assez bien tournées » qui n'est imprimée nulle part ; après plus de quarante ans je la retrouve dans ma mémoire avec le souvenir de ces heures de loisir et de ces illusions de jeunesse que la lecture de ses articles ont évoqué.

Par quel caprice étrange de mnémonique, ces vers me reviennent-ils aujourd'hui, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer; quoi qu'il en soit, les voici, aussi exacts que possible. C'est un monologue du comte Ugo, fils naturel du prince, et amant de sa belle-mère, réfléchissant sur sa destinée :

Que suis-je? Un vil bâtard, la honte de sa mère,
Qu'un préjugé stupide, une infâme chimère,

Condamné à ne sortir que la rougeur au front ;
Un être à qui l'on fait impunément affront !
Damnation ! Enfer ! — Le rustre qui travaille
La terre, ou bien qui tourne une meule, se raille
De tous ces préjugés qui font notre souci.
Son front blanc de farine ou de hâle noirci,
N'exprime que le calme. Il marche dans la vie
D'un pas ferme, portant sa charge sans envie,
Sans autre ambition que celle de se voir
Maître d'un petit champ, et de trouver, le soir,
Bon souper sur la table et feu flambant dans l'âtre.
Il ne doit pas le jour à quelque gentillâtre
Qui rougit d'être père, et, sur le crucifix,
Jurerait au besoin que l'on n'est pas son fils.
Il se couche tranquille et dort d'un profond somme
Jusques au lendemain, car il est honnête homme ;
Il pense ce qu'il pense, et, pour servir un roi,
Il n'a pas abjuré sa volonté, son moi.
Mais quand on veut, au sein des pompes féodales,
Sous des éperons d'or faire sonner les dalles,
Porter un beau pourpoint, un riche chaperon,
Être appelé marquis, comte, duc ou baron,
Avoir des écuyers, des varlets et des pages,
Des coursiers de pur sang, de brillants équipages,
Des tiercelets d'autour, des faucons, des gerfauts,
Des lévriers de race et des chiens sans défauts,
La nuit courir les bals, faire des mascarades,
Aux dames de la cour donner des sérénades,
Corrompre quelque duègne, et dépenser ses jours
A des banquets joyeux, à de folles amours,
Il faut, dès son enfance, avoir bu toute honte,
Faire de faux serments, et n'en savoir le compte ;
Pour perdre ses rivaux, calomnier, mentir,
Commettre un crime à fond, et ne s'en repentir
Que s'il ne sert à rien ; il faut courber la tête,

Baiser avec respect la main qui vous soufflette
Lorsque c'est une main puissante ; composer
Son regard, prendre un masque et ne le déposer
Que lorsqu'on est vainqueur. . . . .
. . . .
. . . .
. . . . Il faut surtout
. . . . et ne pas s'y reprendre
A deux fois, pour verser le sang qu'on veut répandre.
Et pourtant, je l'ai fait ! J'avais pris mon poignard
Et mon épée, afin de n'être plus bâtard !......

Auquel des deux poètes, Théophile Gautier et Auguste Maquet, ces vers appartiennent-ils ? Seuls, ils pourraient le dire, s'ils s'en souviennent encore.

En terminant, et puisqu'il s'agit d'œuvres inédites, je demanderai à Théophile Gautier des nouvelles d'un drame dont il ne parle pas, composé vers cette époque, mais non en vue de la représentation et reproduisant dans plusieurs de ses circonstances réalistes les causes de la mort de François Ier. Depuis, Félix Arvers a écrit sur le même sujet une pièce publiée dans le recueil de ses poésies, vers 1833.

M. Listener.

Ajoutons que le titre du drame tiré de *Parisina* était : *Ugo*.

2351. **Tableaux Contemporains.** *Gazette de Paris*, 25 avril 1872.

Cet article n'est autre que la Préface du *Catalogue de la vente de tableaux de la Collection C*(*arlin*) qui eut lieu le 29 avril 1872. Cette préface, qui porte pour titre en tête du catalogue : *Notice sur la collection C*(*arlin*), est incomplètement imprimée dans le journal ; il y manque les deux premiers et le dernier paragraphe que nous allons citer ici :

Si l'on ne considérait que le nombre des tableaux qui figurent à cette vente, on serait tenté de la regarder comme peu importante ; il ne s'élève qu'à trente-trois, une salle en est à peine remplie à moitié, mais jamais exposition publique n'aura plus vivement ému la curiosité. Pour faire cette collection, on a écrémé les chefs-d'œuvre des cabinets les plus dédaigneux, trié les perles du plus bel Orient, et choisi dans l'écrin même du maître le joyau caractéristique de son génie. Personne ne pourra se vanter d'avoir un Ingres, un Delacroix, un Corot, un Th. Rousseau, un Millet et même un Courbet supérieur à ceux-là, fût-il prince, fût-il millionnaire, fût-il critique, ami du Titien, comme l'Arétin.

La collection C. se distingue de toutes les autres par la perfection absolue des morceaux qu'elle renferme. Beaucoup d'appelés et peu d'élus. On n'a reculé devant aucun sacrifice pour enlever le tableau souhaité, et la vente achevée on sera frappé de l'énorme somme produite : c'est que le caprice, ici, ne guidait pas le choix, mais bien l'amour du beau, du rare, de l'exquis.

. . . .

De même que des portraits de famille de l'autre siècle donnent bon air à un salon, quelques tableaux anciens font bien parmi les tableaux modernes, un portrait de femme de Rembrandt, une scène antique de Prudhon, une *Écurie de chevaux pie* de David Téniers, un *Combat de taureaux* de Goya, une nature morte de Chardin, le *Grand Canal* de Guardi montrent que l'amateur qui a réuni cette présente collection s'y connaît à la peinture de toutes les époques.

Théophile Gautier.

A propos de cette préface d'un catalogue de vente par Théophile Gautier, la dernière qui ait été publiée, disons qu'il doit encore en exister au moins une dont le manuscrit inédit serait entre les mains de M. Raimbaux, ancien écuyer de l'Empereur Napoléon III ; elle doit avoir été rédigée par Théophile Gautier vers 1871, en vue d'une vente de tableaux projetée par l'Impératrice Eugénie, vente qui n'a pas eu lieu. Il se pourrait aussi que cet autographe fût resté parmi les papiers du vicomte Clary auquel il avait été remis, paraît-il, peu de temps avant sa mort

2351 bis. **Histoire du Romantisme. IX. Le Carton vert. X. La Légende du gilet rouge. XI. Première représentation de Hernani.** *Le Bien Public*, 1, 5 et 12 mai 1872. Une partie de ce dernier morceau a été réimprimée dans *le Voltaire* du 26 février 1880, et le chapitre intitulé : *la Légende du gilet rouge* dans le supplément du *Figaro* du 29 février 1880.

2352. **Salon de 1872. I. Sculpture. Quelques mots d'introduction ; de la sculpture en France : M. Falguière.** *Le Bien Public*, 28 mai 1872.

2353. **Camélia et pâquerette.** Ces vers ont été publiés vingt-trois ans seulement après leur composition, car l'autographe écrit sur l'album de madame Régina Lhomme porte pour date : « Londres, juin 1849. » Ils ont paru pour la première fois dans la sixième édition des *Emaux et Camées* que nous trouvons inscrite sous le N° 4036 de la *Bibliographie de la France* du 1er juin 1872. Cette édition in-douze, la dernière que Théophile Gautier ait corrigée, est restée type et n'a plus été modifiée jusqu'ici dans ce format. Voici la dédicace mise par le poète en tête de l'exemplaire de M. Edmond de Goncourt, dédicace citée en 1881, dans son ouvrage : *La Maison d'un artiste :*

Aux graveurs sur pierre fine de la prose,
Edmond et Jules de Goncourt ;
Un maintenant, mais toujours double.

Théophile GAUTIER.

2354. **La Mansarde**. Même renseignement que pour le numéro précédent. Voici plusieurs curieuses variantes inédites de cette pièce, et nous tenons à les donner toutes, car ce sont les derniers vers publiés du vivant de l'auteur dont nous connaissions les premières versions ; ils datent certainement des dernières années de sa vie, et l'on peut voir ici avec quel scrupule ce maître écrivain, arrivé à une réputation bien légitime, retouchait et corrigeait encore ses poésies avant de les livrer au public :

Ire

Il est une pauvre mansarde
Entre deux tuyaux, à l'étroit,
Au haut d'un mur qui se lézarde,
Sur la pente raide d'un toit.

Pour la parer d'un faux bien-être,
Si je mentais comme un auteur,
Je pourrais orner sa fenêtre
D'un cadre de pois de senteur.

Et vous y montrer Rigolette
Devant un angle de miroir,
Qui fait sa petite toilette,
Croyant que Dieu seul peut la voir.

Ou, la robe encor sans agrafe,
Car à Mabille on s'attarda,
Frétillon, vidant sa carafe
Sur quatre brins de réséda.

Ou bien quelque jeune poète,
Par les soirs aux rouges déclins,
Considérant la silhouette
De Montmartre et de ses moulins.

. . . .

IIme

Il est une pauvre mansarde
Que de la mienne on aperçoit,
Et sur l'abîme se hasarde,
Comme un chat au rebord d'un toit.

Pour la parer d'un faux bien-être,
Si je mentais comme un auteur,
Je pourrais broder sa fenêtre
D'un feston de pois de senteur;

Et vous y montrer Rigolette
Se peignant devant un miroir [1],
Dont l'angle brisé ne reflète
Que la moitié de son œil noir.

Ou, sans avoir remis l'agrafe
Qui dans un gai combat céda,
Frétillon, vidant sa carafe
Sur quatre pots de réséda.

Ou bien quelque jeune poète
Qui fait des gestes sybillins,
En regardant la silhouette
De Montmartre et de ses moulins.

. . . .

IIIme

Dans Paris, la ville au ciel triste,
Chaque pignon, noir, gris ou blanc,
Porte une mansarde d'artiste,
Auprès d'un nid de moineau franc.

1. Autre variante de ce vers:

Travaillant près de son miroir.

De fumée en tout temps baignée,
Pour ces nids, d'hôtes toujours pleins,
La perspective est terminée
Par Montmartre et ses trois moulins.

Devant un horizon de plâtre,
De tuyaux et d'angles de toits,
Le peintre, rêvant de mer bleuâtre,
S'y chauffe en soufflant dans ses doigts[1].

. . . .

IVme

Chaude en juillet, froide en décembre,
Sur la corniche d'un mur blanc
S'accroche une petite chambre,
Comme le nid d'un moineau franc.

Au bout d'un horizon de plâtre
De là s'offre au regard levant,
A travers la vapeur bleuâtre,
Montmartre et ses moulins à vent.

. . . .

Vme

Au bord du toit, une mansarde,
Sur la corniche d'un mur blanc,
Entre deux tuyaux se hasarde,
Comme le nid d'un moineau franc.

1. Autre variante de ces deux vers :

De fumée au brouillard bleuâtre,
Le peintre y souffle dans ses doigts.

Pour la fenêtre illuminée,
Le soir ralentit ses déclins,
Et la perspective est ornée
Par Montmartre et ses trois moulins.

. . . .

VIme

Près de la mienne une mansarde,
Au bord d'un mur plâtré de blanc,
Entre deux tuyaux se hasarde,
Ainsi qu'un nid de moineau franc.

. . . .

VIIme

Entre les tuyaux noirs et blancs,
    Triste forêt de plâtre,
Où querelle des moineaux francs,
    L'essaim acariâtre ;

Sur la maison, au bord du toit,
    Souvent une mansarde
Sur la gouttière où l'oiseau boit,
    Comme un nid se hasarde.

Montmartre, avec ses trois moulins
    Tournant leur aile active,
Et sa tour aux airs sibyllins,
    Forme la perspective.

. . . .

On remarquera le rythme original de cette dernière variante ; en outre, contrairement à toutes les autres versions, elle commence par des rimes masculines.

2355. **Dernier Vœu.** Mêmes renseignements que pour les deux derniers numeros. Voici des variantes inédites de ces strophes dont l'inspiratrice se devine facilement ; la première est en quatre strophes, la seconde en trois :

Ire

Hélas ! depuis que je vous aime
Il s'est passé plus de vingt ans !
Vous êtes rose, je suis blême ;
J'ai les hivers, vous les printemps.

Les lilas blancs de cimetière
Pour moi commencent à fleurir ;
J'aurai bientôt la gerbe entière ;
La porte sombre va s'ouvrir.

Bientôt mon soleil qui décline
Va disparaître à l'horizon,
Et sur la funèbre colline
Je vois ma dernière maison.

Qu'au moins de votre lèvre tombe
Sur ma lèvre un tardif baiser,
Pour que je puisse dans la tombe,
Le cœur tranquille, reposer !

IIme

Hélas ! depuis que je vous aime,
Il s'est passé plus de vingt ans.
Vous êtes rose, je suis blême,
J'ai les hivers, vous les printemps.

Les lilas blancs de cimetière
Près de mes tempes ont fleuri.
J'aurai bientôt la gerbe entière
Pour ombrager mon front flétri.

Qu'au moins de votre lèvre tombe
Sur ma lèvre un tardif baiser,
Pour que je puisse dans ma tombe,
Le cœur tranquille, reposer !

Ces vers ont été mis en musique par M. A. Cœdès et par madame Viardot ; cette dernière version sous le titre de : *Dernier aveu.*

2355 bis. **Salon de 1872. II. Sculpture. MM. Carpeaux ; Barrias ; Leenhoff ; Blanchard ; Schœnewerk ; Clère ; Chapu ; Loison ; Boisseau ; A. Chevalier. III. MM. Fremiet ; Mercié ; Michel-Pascal ; Aimé Millet ; Cecioni ; Carrier-Belleuse ; Doublemard.** *Le Bien Public*, 2 et 7 juin 1872.

2356. **Salon de 1872. (I.). Ceux qui seront connus.** *L'Illustration*, 8 juin 1872. Cet article est le seul écrit de la série, et le dernier donné à *l'Illustration* par Théophile Gautier ; la maladie qui devait l'enlever si vite l'empêcha de continuer son travail.

2356 bis. **Salon de 1872. IV. Peinture : Les médailles.** *Le Bien Public*, 17 juin 1872. Ce morceau est le dernier article de Théophile Gautier publié de son vivant. Après quarante-deux ans de production littéraire ininterrompue, la plume lui est tombée des mains au moment où il allait aborder l'analyse de la peinture au salon de 1872.

2357. **L'Amour souffle où il veut, comédie en trois actes et en vers. Fragment inédit.** *Théâtre : mystère, comédies et ballets*, par Théophile Gautier. In-18 jésus, 497 pages. Paris, imprimerie *Bacon et Cie*, librairie *Charpentier et Cie*. Prix : 3 fr. 50.

Cette pièce, dont nous aurons longuement à parler, parut quelques jours avant la mort de son auteur (on sait que Théophile Gautier est mort le 23 octobre 1872) ; nous trouvons en effet l'annonce de la mise en vente de son *Théâtre* dans le *Feuilleton de la Bibliographie de la France* du 12 octobre 1872, quoiqu'il ne soit inscrit que sous le numéro 8580 de la *Bibliographie de la France* du 9 novembre sui-

vant. C'est le dernier volume qu'il ait revu, et son apparition fut une de ses dernières joies. Le grand écrivain était bien malade déjà lorsqu'il s'en occupait; afin d'écrire plus grand, il avait dû renoncer à employer des plumes de fer, et il essayait des plumes d'oie dont il avait grand'peine à se servir. Voici quelques-unes des phrases qu'il écrivit ainsi, et qui sont presque ses derniers autographes :

Les *Mystères, comédies et prologues* de M. Théophile Gautier, devaient paraître aujourd'hui quai du Louvre, chez *Charpentier*, éditeur, en un fort volume de 500 pages, et ne seront mis en vente que lundi, par un retard du brocheur. Je vais reprendre l'*Histoire du Romantisme* où la digitale l'a interrompue.

Un bon coupeur de plume est égal aux dieux même.
L'Empereur reviendra pour le moment suprême.
Essayons celle-ci différemment taillée;
Mais elle est vainement avec art travaillée.

Je veux essayer d'écrire maintenant plus gros avec des plumes d'oie. Au bout de quelque temps, j'en prendrai l'habitude, et ce sera plus commode pour tout le monde.

Il faut former davantage la grosseur des caractères, leur donner la grosseur *du neuf* imprimé, d'une façon régulière.

Je vais recommencer mes écritures incessamment, sauf à dicter quand j'aurai la main fatiguée. C'est un début dans la littérature. Excusez les fautes de l'auteur, plein de timidité.

L'Amour souffle où il veut occupa son auteur pendant plus de vingt ans; sans pouvoir préciser absolument l'époque où

il commença cette pièce, nous croyons ne pas nous tromper de beaucoup en l'indiquant comme peu après 1848. C'est Arsène Houssaye, alors directeur du Théâtre-Français, qui, vers 1850, la commanda à son ami. La pièce ne fut jamais terminée, quoiqu'en dise cette note placée à la fin du fragment publié (un acte et demi) dans la première édition : « La suite a été égarée et n'a pu être retrouvée », note signée T. G. Pour la seconde édition, parue en 1877, nous avons pu ajouter au fragment publié soixante et douze vers retrouvés par nous, vers qui complètent, croyons-nous, tout ce que Théophile Gautier a jamais écrit de cette comédie. Voici, s'il faut en croire M. Henri de la Pommeraye, qui, à propos du *Théâtre*, analyse la pièce dans *le Bien Public* du 28 octobre 1872, quel était le plan primitif des parties non écrites de *l'Amour souffle où il veut ;* il dit, après avoir constaté que l'œuvre est incomplète d'une partie du second acte et de tout le troisième :

...... Des confidences nous mettent à même de combler en prose, — et quelle prose ! — cette lacune. Agnès devait montrer à Arnolphe que le cœur de la jeune fille ne s'échauffe que pour les images lointaines qui ne se reflètent pas tous les jours dans le lac le plus souvent uniforme de la vie en commun. Georges est adoré comme un frère, mais voilà tout.

Le tuteur de trente ans prend alors un parti héroïque : il quitte sa pupille, va courir les aventures fertiles en dangers, devient sous un nom d'emprunt un Jules Gérard, un Bombonel, remplit les journaux du récit de ses prouesses courageuses, a bien soin que l'écho en arrive aux oreilles de Lavinia, persuadé que la vierge romanesque aura quelque penchant instinctif, quelque caprice fantasque pour ce héros séduisant, et finit ainsi par attirer dans ses filets, grâce au chatoiement de l'inconnu, cette alouette un peu légère dont l'imagina-

tion voletait au dehors du nid paisible et sûr. Tel est le canevas : la broderie ne peut plus être faite par l'artiste délicat dont la main est glacée.

Delaunay, le ravissant sociétaire de la Comédie-Française, qui avait appris par cœur les premières scènes, pressa bien souvent Gautier de lui donner l'occasion de jouer un aussi gracieux rôle. Le poète n'aimait pas chanter deux fois la même chanson : le vent, comme l'amour, souffle où il veut : il a emporté les feuillets épars, bon voyage ! *Allez, partez, mes vers*, s'est écrié Théophile, ainsi que Boileau, et voilà pourquoi les scènes suivantes sont muettes.

L'Amour souffle où il veut porta d'abord pour titre : *la Perle du Rialto*. Le premier acte entier de cette version a été recueilli en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de l'auteur (voir n° 2385), et, pour ne pas embrouiller le lecteur dans un dédale de variantes, nous donnerons seulement, en parlant de ce volume, les détails relatifs à ce premier travail. La pièce porta ensuite successivement les titres de : *le Nouvel Arnolphe*, *le Tuteur*, *l'Amour est comme la grâce*, et nous avons retrouvé l'autographe du plan en prose de cette version nouvelle ; nous allons le transcrire ici, et l'on verra combien il a encore été remanié depuis ; deux personnages de la pièce définitive n'y paraissent pas :

Un cabinet richement décoré : tapisserie des Gobelins, panoplies, tableaux. — Au fond, un grand vitrage donnant sur une serre pleine de plantes rares.

GEORGES, *seul.*

Je n'oserai jamais lui dire que je l'aime ; hier encore j'ai retenu l'aveu prêt de s'envoler de mes lèvres, quoique je me fusse bien promis de parler, et je l'ai laissée partir comme les autres jours sans avoir trahi le secret de mon cœur ! — L'a-t-elle deviné ? au fond, je suis

d'une horrible lâcheté ; je ne veux pas savoir mon arrêt, car dans l'incertitude, il y a de l'espérance ! Quoiqu'il soit un peu ridicule d'écrire à quelqu'un que l'on voit quand on veut, j'emploirai ce moyen. — Rousseau quittait bien madame de Warens pour lui adresser de longues lettres. Je serai plus hardi sur le papier. — Voyons, comment débuter? (Il trempe sa plume dans l'encre, et la tête appuyée sur sa main il réfléchit; pendant ce temps, Paul débouche dans la serre, une échelle de corde sur le bras, et paraît chercher une issue.)— Il me semble que j'ai entendu marcher dans la serre ? serait-ce elle ? non, ce n'est point son pas, c'est sans doute le jardinier qui arrange les fleurs. (Il écrit) « chère Alice..... » (Paul essaie d'ouvrir la porte de communication et brouille la serrure.) Ah ça, on ne me laissera pas de repos. (Il se lève et marche au vitrage.) Paul ! toi ici ! (Il ouvre la porte.)

PAUL.

Est-ce donc chez toi que je suis ?

GEORGES.

Tu ne le savais pas ?

PAUL.

Non. — J'arrive de Mexico et tu ne m'as pas laissé ton adresse.

GEORGES.

Je suis heureux de te voir, mais permets-moi de te demander comment il se fait que tu fasses ton entrée un rouleau de cordes sur le bras, et que tu tombes comme un galant Espagnol chez ton meilleur ami ?

PAUL.

C'est tout simple; j'ai le cœur navré et je me souviens encore de mes leçons de trapèze au gymnase Triat. Ah ! mon ami, je suis bien malheureux !

GEORGES.

Et pour te consoler tu escalades les murs?

PAUL.

Oui, cela me distrait. Georges, n'aime jamais une danseuse!

GEORGES.

Tu me disais il y a deux ans de n'aimer jamais une chanteuse.

PAUL.

Et j'avais raison; mais à côté de ce démon de Carmencita la Faustine, avec tous ses caprices, était un ange!

GEORGES.

Cette histoire de tes passions malheureuses n'explique pas pourquoi.....

PAUL.

Si fait, tout s'enchaîne. Carmencita, que j'ai suivie de Paris à Lisbonne, de Lisbonne à Mexico, de Mexico à Lima, de Lima au diable, Carmencita m'a trompé! devine pour qui? Pour son mari.... un drôle, qui piquait des banderolles aux taureaux dans les *Places!*

GEORGES.

Ah! le trait est noir!

PAUL.

Me jouer de la sorte! moi qui ai supporté pour l'amour d'elle deux cent et vingt-trois cachuchas par trente-cinq degrés de chaleur dans les théâtres les plus exotiques et les plus tropicaux, moi qui lui ai jeté tant de bouquets cerclés de bagues en diamant, et lancé tant de pigeons portant des sonnets attachés à des faveurs roses! — J'ai mis les mers entre mon infidèle et moi, et, de retour à Paris, je cherche à me faire des rela-

tions. Comme Don César, je m'introduis dans le sein des familles.

GEORGES.

Parle plus sérieusement, et plus clairement surtout.

PAUL.

M'y voici. — Plongé dans la plus noire douleur et faisant des réflexions amères sur la légèreté des femmes, je promenais ma mélancolie sur les boulevards extérieurs du côté des Invalides, un endroit propice à ces sortes de pensées. — Je longeais le mur d'un jardin terminé de ce côté par une terrasse ornée d'un kiosque. J'entends grincer une espagnolette, une main pousse la persienne. — Ah ! quelle main ! j'en étais déjà amoureux avant d'avoir vu la tête ! Carmencita était oubliée !....

GEORGES.

Comme Faustine, comme Arabella.

PAUL.

J'attends la tête. — Oh ! quelle tête ! un astre de beauté ! Cette apparition a décidé du sort de ma vie, je sentis que j'aimais pour la première fois. (Il met la main sur son cœur.) Ne bats pas ainsi, contiens-toi, mon cœur ! — L'angélique vision disparaît. Je suis le mur, je m'oriente, je trouve la maison rue de Babylone ; maison morte, fenêtres aveugles, porte murée, domestiques muets, un tombeau ! Cela m'enflamme, tu sais que j'aime les obstacles ; je reviens me planter sous la terrasse. Le kiosque ne s'ouvrit plus. Je fis sentinelle devant la porte, personne ne sortit : je pressentis là-dessous un mystère affriolant, et comprenant l'inutilité de chercher une personne tierce pour me présenter selon l'étiquette anglaise, j'eus recours à des moyens

plus romanesques. J'eus soin de faire emporter par le vent par-dessus le mur du jardin quelques feuilles contenant des vers.....

GEORGES.

Adressés à elle ?

PAUL.

Non : un fragment de poème épique sur Childebrand que je fis en seconde pour contrarier Boileau.

GEORGES.

Et puis?

PAUL.

Retirant d'une malle l'échelle de soie qui me servit à Lisbonne pour l'indigne Carmencita, je profitai de cette obscure journée de novembre ; je jetai les crampons de fer sur le chaperon du mur et je grimpai. Le boulevard est déjà désert à cinq heures, et la nuit descend. — En cas de surprise, j'avais une réponse toute prête : « Je viens chercher le plus beau morceau de mon poème épique que la bise m'a enlevé des mains comme je le relisais pour le perfectionner; j'ai frappé à la porte du jardin et de l'hôtel, on ne m'a pas répondu. Je suis le baron Paul de Vermont, constatez mon identité. » Tu trouves peut-être mon stratagème médiocre, mais je n'ai rien imaginé de mieux. Je saute dans le jardin après avoir retiré mon échelle. J'erre au hasard, j'ouvre une porte, personne ; une seconde, personne encore. Je débouche dans une serre qui se prolonge indéfiniment, je cherche ; une troisième porte se présente, et au lieu de tomber aux pieds de ma belle, je tombe dans les bras de mon ami !

GEORGES.

Toujours le même, Paul.

PAUL.

Oui, tu le sais, j'ai une âme volcanique, la passion c'est ma vie. Mais comment se fait-il que je me heurte nez à nez avec mon ami Georges de Vallombray dans cette retraite mystérieuse où je poursuivais mon idéal. Cette jeune fille, tu la connais, puisque tu habites la même maison qu'elle. Tu me présenteras. (Silence de Georges.) Ah! je devine, nous n'avons pas voyagé en Orient sans prendre un peu les mœurs turques : tu enfermes ta sultane, tu es jaloux. Alors je renonce à ma passion.

GEORGES.

Écoute, Paul, je te cache depuis dix ans un secret.

PAUL.

Ah! c'est mal.

GEORGES.

Je vais te le révéler, et tu me conseilleras. Tu te souviens de notre premier voyage en Italie? Tu me quittas à Florence pour suivre une improvisatrice.

PAUL.

Fiorilla; je me le rappelle.

GEORGES.

En passant à Milan, pour regagner le Simplon, je vis sur le Corso, à côté d'une femme qu'une voiture venait de renverser, et qui était morte, une petite fille éplorée, mais charmante. La femme chantait dans les rues des airs tyroliens, et l'homme qui l'accompagnait disait ne pouvoir se charger de l'enfant. J'étais jeune, libre, déjà maître d'une grande fortune. La fantaisie me prit de jouer le rôle de la providence; je donnai quelqu'argent pour faire enterrer la mère, et j'emmenai la petite fille, d'abord alarmée de se voir avec un in-

connu, mais bientôt rassurée par des joujoux et des bonbons.

PAUL.

C'est très bien. Qui l'aurait soupçonné d'être un Vincent de Paul!

GEORGES.

Quoique pures, mes vues n'étaient pas si désintéressées. Tu sais ton Molière?

PAUL.

Belle question! Me prends-tu pour un âne illettré!

GEORGES.

Que dis-tu de *l'École des femmes*.

PAUL.

Jolie pièce ma foi!... Je ris encore en pensant à cet imbécile Arnolphe qui élève si précieusement Agnès pour Horace.

GEORGES.

L'idée d'Arnolphe n'est pourtant pas mauvaise. Au lieu de recevoir une femme des mains du hasard, il en élève une selon ses goûts, ses mœurs : il crée lentement la Galathée que l'amour doit animer plus tard : son seul tort, c'est d'avoir la soixantaine. J'avais vingt ans alors, l'enfant en avait six.

PAUL.

Elle a seize ans maintenant; je commence à comprendre.

GEORGES.

Je l'ai fait élever avec tout l'amour qu'on met à soigner une plante rare, non pas comme une innocente destinée à un barbon, mais comme une jeune fille qui doit faire le bonheur d'un galant homme. Dans le paradis solitaire que je lui ai créé, elle a vécu libre, heureuse,

confiante, au milieu d'une atmosphère de luxe et d'art. Personne ne l'a vue jusqu'ici. Cette serre communique à la maison voisine arrangée pour elle; c'est par là qu'elle vient chaque jour.

PAUL.

Heureux coquin!

GEORGES.

Tu ne m'as pas compris, j'ai respecté mon œuvre, j'aime Alice.

PAUL.

Eh bien, épouse-là.

GEORGES.

Jusqu'à présent, elle n'a vu en moi qu'un frère; je l'aime comme un fou et j'ai peur, et j'attends. Je me consume sans rien dire. Si elle n'avait pour moi qu'une froide affection... Ah! j'en mourrais!

PAUL.

Tu m'alarmes! tu danses sur une passion! Partons pour la Chine!

GEORGES.

Non, je reste; je veux savoir mon sort, j'attends d'elle la vie ou la mort.

PAUL.

Viens. Tu n'es pas comme moi un Salamandre habitué à vivre au milieu des flammes.

GEORGES.

Cette idée est devenue pour moi une question d'existence; quand tu es entré, j'attendais mon notaire. Si à la lettre que je lui écris, Alice répond défavorablement, je lui lègue ma fortune et je me tue.

PAUL.

Je m'y oppose formellement; tu me promets bien de

vivre jusqu'à six heures, je viendrai le prendre pour dîner.

Voici maintenant tout une série de variantes inédites, en vers, de cette pièce ; nous tenons à les citer toutes, afin que le lecteur puisse juger combien cette œuvre a occupé son auteur ; dans cette version la scène première tient lieu des scènes I et II :

SCÈNE I

GEORGES D'ELCY, PAUL DE SAINT-CLAIR.

PAUL (Il entre furtivement.)

Bien ! silence profond, solitude complète !
Ni *king's Charles* jappant après une gimblette,
Ni laquais à convaincre avec un louis d'or
Qu'on n'est pas un voleur, quoiqu'on cherche un trésor ;
Pas même un jardinier laissant choir, de surprise,
Son arrosoir tout plein sur ses cloches qu'il brise ;
Un lourdaud, qui parfois ne veut pas croire encor [1]
Que l'on n'est pas Mandrin, mais bien le beau Lindor !
Une porte ! — Très bien ; cette porte sans doute
Mène aux appartements, et doit m'ouvrir la route,
Comme au prince égaré des contes de Perrault,
Vers la chambre où je vais réveiller en sursaut
La Belle au Bois Dormant de ce logis magique !
On la mure au prochain, mais je suis énergique,
Je détruirai le charme et je la reverrai,
Et tout en l'enchantant la désenchanterai.
Avançons. — Quelqu'un ! Diable.

GEORGES (Entrant.)

Oui, j'ai, la chose est sûre,
Dans la serre entendu craquer une chaussure ;

1. Autre variante :

Et qui, tremblant d'effroi, malgré tout doute encor

Antoine avait raison. — (Apercevant Paul.) Monsieur! Parlez,
[morbleu,
Que cherchez-vous ici?

PAUL.

Moi? Le dahlia bleu,
Ma chimère, mon rêve en fait d'horticulture [1].

GEORGES.

Qu'il vienne par semis, par cayeux ou bouture,
Votre dahlia bleu me semble une couleur
A vous faire des gens prendre pour un voleur.
Holà Germain, Dubreuil, Antoine! A moi! Main forte [2].

PAUL.

Chut! Il n'est pas besoin de crier de la sorte,
Et cet imbroglio va vous paraître clair;
Je ne suis pas... Eh mais, c'est lui; Georges!

GEORGES.

Saint Clair [3].

PAUL.

Embrasse-moi.

GEORGES.

Quel fou! Sans se faire connaître,
Après six ans d'absence entrer par la fenêtre,
Quand la porte et les bras lui sont tout grands ouverts!
C'est bien toi! D'où viens-tu?

1. Autre variante :

Mon rêve que peut-être enferme cette serre.
GEORGE.
Un fripon maladroit doit être au moins sincère.

2. Autre variante :

Expliquez-vous, sinon permettez que je sonne.
PAUL.
Là! là! tout doux! Pour moi ne dérangez personne.

3. Autre variante des deux vers qui suivent :

J'aurais pu t'assommer et puis te reconnaître;
Mais quel caprice aussi d'entrer par la fenêtre!

PAUL.

Je viens..... de l'univers !
J'ai vu, mêlant l'amour à la géographie,
Berlin, Naples, Madrid, Canton, Philadelphie,
Mexico, Goyaquil et Rio-Janeiro,
Et je tombe d'instinct juste à ton numéro.

GEORGES.

Tu ne savais donc pas....

PAUL.

Non, j'ignorais ta rue.

GEORGES.

Comment s'explique alors cette entrée incongrue ?

PAUL.

Par le hasard, — soleil dont je fus ébloui. —
Dans quelle obscurité t'es-tu donc enfoui ?

. . . .

Quand je te demandais, en arrivant du Havre,
On me disait : « Ah oui, Georges ! je l'ai connu,
Mais du diable, qui sait ce qu'il est devenu ! »
On ne parlait de toi qu'au prétérit, tout comme
D'un roi de Babylone, ou d'un consul de Rome.
En vain je te guettai sur l'asphalte élégant,
J'eus beau chercher ta trace au boulevard de Gand,
Demander ton adresse à ta demeure ancienne
Dont la porte était close ainsi que la persienne,
Aller au Jockey-Club pour m'informer de toi,

. . . .

. . . .

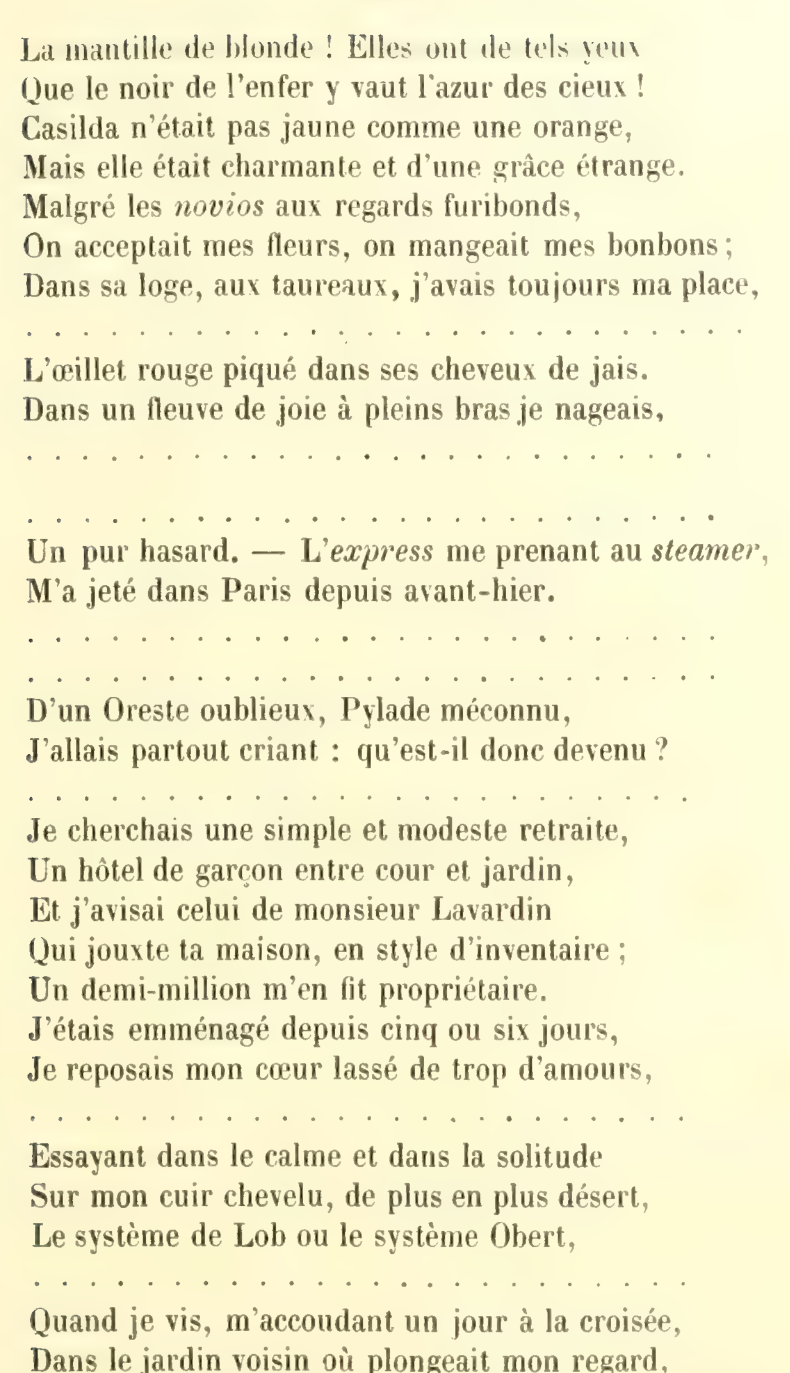
Gretchen au feld-zeugmestre au bout d'un an céda
Et je devins épris de Doña Casilda.
Ce n'était pas ma faute !

GEORGES.

Oh, non !

PAUL.

Ces Madrilènes,
Savent si bien poser au bord de leurs grands peignes



La mantille de blonde ! Elles ont de tels yeux
Que le noir de l'enfer y vaut l'azur des cieux !
Casilda n'était pas jaune comme une orange,
Mais elle était charmante et d'une grâce étrange.
Malgré les *novios* aux regards furibonds,
On acceptait mes fleurs, on mangeait mes bonbons ;
Dans sa loge, aux taureaux, j'avais toujours ma place,

. . . .

L'œillet rouge piqué dans ses cheveux de jais.
Dans un fleuve de joie à pleins bras je nageais,

. . . .

. . . .

Un pur hasard. — L'*express* me prenant au *steamer*,
M'a jeté dans Paris depuis avant-hier.

. . . .

. . . .

D'un Oreste oublieux, Pylade méconnu,
J'allais partout criant : qu'est-il donc devenu ?

. . . .

Je cherchais une simple et modeste retraite,
Un hôtel de garçon entre cour et jardin,
Et j'avisai celui de monsieur Lavardin
Qui jouxte ta maison, en style d'inventaire ;
Un demi-million m'en fit propriétaire.
J'étais emménagé depuis cinq ou six jours,
Je reposais mon cœur lassé de trop d'amours,

. . . .

Essayant dans le calme et dans la solitude
Sur mon cuir chevelu, de plus en plus désert,
Le système de Lob ou le système Obert,

. . . .

Quand je vis, m'accoudant un jour à la croisée,
Dans le jardin voisin où plongeait mon regard,
Assise sur un banc, et lisant à l'écart,

Une jeune personne, adorable mélange,
Des beautés de la femme et des rayons de l'ange !
. . . .

. . . .
Hélas ! non : au jardin elle ne revint plus.
Le cerbère, tenté, montra des crocs de dogue,
La duègne refusa mes louis d'un air rogue ;
Il fallut en venir alors aux grands moyens,
Danser la cachucha sur les murs mitoyens,
Se suspendre à l'échelle, en galant de Séville,
Pour tâcher d'arriver jusqu'à la jeune fille,
Et lui dire à genoux et la main sur le cœur :
« Je t'aime ! » *et cætera*, — le pathos de rigueur [1].
Non sans m'être écorché sur les tessons de verre,
Je descends... j'aperçois une porte de serre,
J'entre ; je m'oriente et je tombe en tes bras
Par un imbroglio que tu m'expliqueras.
Suis-je ici chez toi, George, ou bien suis-je chez elle ?
Est-ce elle qui te cache, est-ce toi qui la cèle ?
Et comment se fait-il, qu'en ce douteux séjour
Je trouve l'amitié quand j'y cherchais l'amour ?

Avant d'aller plus loin, voici une autre variante de cette même scène à partir du vers dix-sept :

PAUL.

. . . .
Diable ! quelqu'un !

GEORGES (entrant).

Un homme, à cette heure, en ce lieu !
Que cherchez-vous ici ?

1. Autre variante de ces deux vers :

Et lui dire, tu sais, la phrase de rigueur :
A vous ma vie, à vous mon âme, à vous mon cœur !

PAUL.

Moi... le dahlia bleu,

Mon *desideratum* en fait d'horticulture !

(Ils se regardent fixement.)

GEORGES.

Fabuleuse rencontre !

PAUL.

Incroyable aventure !

GEORGES.

N'ai-je pas la berlue ?

PAUL.

En croirais-je mes yeux !

Georges sortant de terre !

GEORGES.

Et Paul tombant des cieux.

Sans dire gare, ainsi, comme un aérolithe !

PAUL.

Tu trouves, n'est-ce pas, mon entrée insolite,
Et sans être indiscret tu voudrais bien savoir
Si j'ai la fièvre jaune ou le vomito noir.
Mon bon Georges, pleuré par plus d'un et plus d'une !

GEORGES.

Mon brave Paul, jailli d'un volcan de la lune !
Mais d'où viens-tu ? Réponds. . . . .

. . . .

PAUL.

De Naples, de Berlin, de Londres, de Lisbonne,
D'où je suivis Carmen (l'histoire est assez bonne),
En Amérique, au diable, à Rio-Janeiro,
Où ce rat m'a quitté pour suivre un torero !
Souvenir douloureux et qui vraiment me navre !

. . . .

Enfin, voici deux variantes d'un passage que le lecteur reconnaîtra facilement :

VARIANTE A.

PAUL.

. . . .

Mon *desideratum* en fait d'horticulture.
Peut-être en cette serre il fleurit d'aventure.

GEORGES.

Vous êtes un filou !

PAUL.

Non.

GEORGES.

Ces traits, cette voix,
Me sont connus ! Eh ! mais, c'est bien Paul que je vois !

PAUL.

Tiens, Georges !

GEORGES.

Cher ami !

PAUL.

Permets que je t'embrasse !

GEORGES.

Oui ; mais permets d'abord que je te débarrasse [1].

. . . .

VARIANTE B.

PAUL.

. . . .

Je suis horticulteur.

GEORGES.

Vous mentez par la gorge !
Vous êtes un filou ! — Mais que vois-je ! Paul !

PAUL.

George !
Ce cher ami.

1. Autre variante de ce vers :

Voilà six ans bientôt que j'ai perdu ta trace.

GEORGES.

Ta main.

PAUL.

Mes bras te sont ouverts !

GEORGES.

D'où viens-tu, vagabond ?

PAUL.

Je viens de l'univers,

. . . .

La scène quatre n'est pas moins changée ; après le vers de Georges :

De ce nom, par malheur, nul que moi ne se nomme.

il continue ainsi dans cette variante :

Depuis dix ans le chef de ma famille est mort
Et je suis, par malheur, le seul d'Elcy, mylord.

LORD DURLEY.

Excusez mon erreur. — Ainsi, quoique d'un âge
A remplir galamment un autre personnage,
De miss Lavinia vous êtes le tuteur !

(Mouvement de Georges.)

PAUL, à part.

Ce nom l'a fait sauter à trois pieds de hauteur.

GEORGES.

Oui, mylord, je le suis.

LORD DURLEY.

Je viens vous parler d'elle.

(Paul va pour se retirer.)

Je n'ai rien de caché pour un ami fidèle ;
Restez, Paul, et soyez présent à l'entretien.

GEORGES.

Lavinia... mylord... je ne comprends pas bien...
Vous la connaissez donc ?

LORD DURLEY.

Moi ? Nullement. Je l'aime,
Voilà tout.

PAUL.

Bah !

GEORGES.

Veuillez m'expliquer ce problème.

LORD DURLEY.

C'est bien simple. — J'étais triste, errant, désœuvré [1],
Pour y voir un vitrail dans une église entré.
Près d'une gouvernante à tournure d'anglaise,
Une jeune personne accoudée à sa chaise
Se penchait sur son livre. — Un reflet égaré
Mettait un nimbe d'or à son front éclairé,
Et lorsque par moments se levait sa paupière
Comme pour suivre au ciel le vol de sa prière,
Un jour de paradis inondait son œil bleu,
Et semblait de sa flamme éclairer le saint lieu.
Parfois elle laissait sa paupière baissée
Comme pour mieux encor recueillir sa pensée,
Et penchait vers son livre un profil chaste et pur,
Que Fiesole eût tracé dans l'or ou dans l'azur.
Elle, en pleine lumière, et moi, tout voilé d'ombre,

. . . .

Je contemplai longtemps ses traits purs, que le jour,
Semblait, par un rayon, désigner à l'amour,
Et je sentis mon cœur, noir de l'ennui de Londre [2],
Comme à l'aurore on voit une brume se fondre,

1. Autre variante :

C'est bien simple. — J'étais à Saint-Germain-des-Prés.
Admirant les vitraux, de fresques diaprés.

2. Autre variante de ces trois vers :

Et mon ennui plus noir que le brouillard de Londre.
Comme à l'aurore on voit une brume se fondre,
Allait se dissipant à ce regard d'azur.

S'éclairer doucement à ce regard d'été !
Mon cœur, nouveau Lazare, était ressuscité.
Son oraison finie, elle ajusta sa mante,
Et sortit à pas lents, sérieuse et charmante.

PAUL, à part.

Pauvre Paul ! Le combat ne saurait être long,
Entre ton amour chauve et ce jeune Absalon !

LORD DURLEY.

J'avais sous la voilette et la capote rose [1],
Dont le ton vif éteint un peu sa couperose,
Près de la belle enfant reconnu miss Lucy
Chaperon chez ma sœur avant de l'être ici.

. . . .

. . . .

Je savais tout, la rue avec le numéro.

PAUL, à part.

J'aurais bien dû rester à Rio-Janeiro !
Il me prendra la blanche et j'ai perdu la noire.

GEORGES, se contenant avec peine.

Je ne vois pas où veut en venir votre histoire.

LORD DURLEY.

Oh ! nous autres Anglais, nous sommes lents et froids ;
Patientez. — J'ai dû me marier trois fois,
Et trois fois s'est rompu ce projet éphémère ;
La première ce fut à cause de la mère,
La seconde du père et la troisième, enfin,
De la tante, de l'oncle et du petit cousin.
Je n'aime pas du tout la famille.... des autres.

1. Autre variante de ces quatre vers :

La belle créature était accompagnée
Par une gouvernante, à mine rechignée,
En qui je reconnus miss Lucy Cameron,
Autrefois, chez ma sœur, lectrice et chaperon.

PAUL.

Épouser des parents! C'est bien assez des nôtres[1];
On n'a pas le remords de les avoir choisis.

LORD DURLEY.

Un écuyer fit rage en mil soixante-six
A la grande bataille où le Normand Guillaume
Prit au Saxon Harald sa vie et son royaume;
Le roi le nomma duc et le combla de dons,
Et c'est le lord Durley de qui nous descendons.
Lisez, si vous voulez en savoir davantage,
Le livre du *peerage* et du *baronetage.*

GEORGES.

Mylord, je ne suis pas généalogien,
Et je crois votre nom aussi noble qu'ancien.
Mais vos discours pour moi sont remplis de mystère.

LORD DURLEY.

J'ai vingt-six ans, je suis duc et pair d'Angleterre;
Ma fortune, pardon de ce détail bourgeois,
Vient dans la statistique après celle des rois.

GEORGES.

Je sais que votre rang est aussi haut qu'illustre,
Et que votre blason brille du plus beau lustre.

1. Variante de ce vers et des dix suivants :

Des parents par contrat! C'est bien assez des nôtres!

LORD DURLEY.

J'ai vingt-sept ans; je suis... (à Paul) pardon de ces récits,
Fils d'aïeux combattant en mil soixante-six
Contre Harald le Saxon pour le Normand Guillaume,
Lequel, par un duché, mit de face le heaume
Qui sur notre écusson se montrait de profil,
Changeant en fleurons d'or notre simple tortil.
Lisez, si vous voulez en savoir davantage,
Le livre du *peerage* et du *baronetage.*

GEORGES.

Je sais que votre nom est aussi pur qu'ancien
Et prend un nouveau lustre étant porté si bien.

LORD DURLEY.

J'ai fait mon *maiden-speech* à la Chambre des Lords,
Ma richesse est immense et dans mes coffres-forts,
Sans en trouver le fond recouvert de guinées,
La prodigalité fouillerait des années.
Mon hôtel du West-End aux rois fait trouver laids
Les aménagements de leurs pauvres palais,
Et sur le vert gazon de mes vingt résidences,
Titania, l'été, pourrait mener ses danses[1].

GEORGES.

Oh ! je ne doute pas qu'avec vos millions,
Mylord, vous ne pourriez charger six galions,
Mais encore une fois....

LORD DURLEY.

Mon histoire est finie,
Je vous demande....

GEORGES.

Quoi ?

LORD DURLEY.

La main de Lavinie,
Car je viens aujourd'hui par le plus droit chemin
En loyal gentleman vous demander sa main.

GEORGES, bouleversé.

La main de Lavinie !

1. Autre variante de cette tirade :

J'ai tout ce qu'ici bas l'homme rêve ou désire :
Hôtel dans le West-End, manoir dans le Yorkshire,
Et l'été, quand me pousse un instinct voyageur,
Une villa de marbre au bord du lac Majeur,
Si toutefois mon goût ne jette pas l'amarre
Aux rives de Sorrente ou de Castellamare.
Or, vous vous demandez, comte Georges d'Elcy,
Pourquoi moi, lord Durley, je vous dis tout ceci,
C'est que votre pupille est jeune, belle, seule,
Sans cortège de mère, ou de tante, ou d'aïeule,
Dans les conditions que je veux pour l'hymen,
Et que je viens ici vous demander sa main.

PAUL, à part.

Il ne l'a pas encore !

GEORGES, froidement.

Votre brusque demande et m'étonne et m'honore,
Mais mon consentement ne suffit pas.

LORD DURLEY.

Fort bien,
Car je ne prétends pas qu'on la contraigne en rien :
Vous me présenterez à la jeune personne.

PAUL, à part.

Quel beau sang-froid anglais ! Rien ne le désarçonne !

LORD DURLEY.

Six mois, un an, deux ans, je lui ferai ma cour,
A moins pourtant qu'elle ait dans l'âme un autre amour.

GEORGES, à part.

Ce mot a fait en moi tressaillir chaque fibre !
Un autre amour ! — Haut.) Le cœur de Lavinie est libre !
Mylord.

PAUL, à part.

Tant mieux.

LORD DURLEY.

Parfait ! Tout va selon mon gré ;
J'ai le pressentiment que je réussirai.

PAUL, à part.

Fat !

GEORGES.

Vous rencontrerez des obstacles peut-être ?

LORD DURLEY.

Lesquels ? Je n'en vois pas.

GEORGES.

Il en pourrait bien naître.

LORD DURLEY.

Je suis opiniâtre et je les vaincrai tous.
Lavinia me plaît, je serai son époux ;
Donnez d'autres raisons pour que je me retire.

GEORGES, à part.

Avec son insistance il me met au martyre.
(Haut.) Vous êtes trop pressant : ces résolutions
Ne se prennent qu'après mûres réflexions.
Une telle demande a de quoi me confondre ;
Je ne saurais vraiment, mylord, que vous répondre ;
Si.....

LORD DURLEY.

Si Lavinia, comme elle en a le droit,
Concevait une horreur formelle à mon endroit ?
Mais j'en courrai la chance et je pense, qu'en somme,
Elle recevra bien un loyal gentilhomme.

GEORGES.

Ce n'est pas une affaire à conclure en un jour.

LORD DURLEY.

Non, mais en attendant je puis faire ma cour ;
Qui donc, la pauvre enfant, la mure et l'emprisonne?
Mais je devine !... Ainsi que plus d'un le soupçonne,
Vous êtes marié... morganatiquement,
Et, chez vous, le tuteur prête un masque à l'amant.
J'y songe tard ! — Pardon, pour tant de maladresse ;
Le tuteur est amant, la pupille est maîtresse,
Et Rosine, changeant les groupes du tableau,
Du comte Almaviva rit avec Bartholo !
Dans ce bonheur caché j'entre et je le dérange ;
Pardon !

GEORGES.

Que dites-vous ! ma pupille est un ange,
Pure comme celui qui veille à son côté !

LORD DURLEY.

Bien. — J'en crois votre honneur et j'en crois sa beauté.

. . . .

. . . .

Contre les cruautés des tuteurs rigoureux

Je saurai, sans Frontin, trouver un stratagème.

. . . .

. . . .

. . . .

Et par la trappe ouverte au plancher que je coupe[1]
J'arrive à mon infante et je l'emporte en croupe.

GEORGES.

Je l'enverrais plutôt au bout du monde.

PAUL, à part.

Bien !

LORD DURLEY.

Je l'y suivrai. — Je sais la route, car j'en vien.
A nous autres, Anglais, quand le ciel gris tamise
Ce spleen qui fait courir aux ponts de la Tamise,
Chercher les pistolets dans le fond des tiroirs,
Ou, comme Castlereagh, repasser ses rasoirs,
Il faut, pour nous sauver, un rêve, une manie,
Quelqu'entreprise folle et qu'on veut voir finie,
Quelque amour insensé qui donne une raison,
De remettre à plus tard d'avaler le poison[2].

1. Variante de ce vers :

Je soulève du front le plancher que je coupe.

2. Variante de ce vers et des suivants :

Pour enlever l'amorce et boucher le poison,
C'est le but désormais que je me donne à suivre ;
Le monde me semblait hier un mauvais livre
Rempli de lieux communs, mal écrit, déjà lu ;
A ne pas l'achever, j'étais bien résolu.
Lavinia paraît, c'est un divin poème !

GEORGES.

. . . .

. . . .

. . . .

LORD DURLEY.

Alors donnez-la moi ?

GEORGES.

Non !... cent fois non !... Je l'aime !

LORD DURLEY.

La question est autre ; épousez-la vous-même.

Heureux quiconque alors se crée un but à suivre !
Pour moi, Lavinia, c'est le prétexte à vivre,
Je m'ennuyais, — j'étais maussade, — il avait plu ;
Le monde me semblait un roman déjà lu ;
De ne pas le finir je me sentais l'envie.
Lavinia paraît, et mon âme ravie,
Voit dans ses yeux le but du poème divin !

GEORGES.

Mylord, tuez-vous donc, car votre espoir est vain,
Vous n'obtiendrez jamais Lavinia. — Je l'aime !

LORD DURLEY.

Alors c'est différent ; épousez-la vous-même ;
Je me ferai sauter, ce projet me sourit.

. . . .

Et ne l'exposez plus dans cette ombre équivoque,
Aux brusques passions que sa beauté provoque.
Pourtant, j'aurais voulu plus rayonnante encor,
L'hermine sur l'épaule, au front le fleuron d'or,
La voir, lady Durley, dans son carosse à glace,
Allant au *Drawing room* de *Buckingham's palace*.
Le *Times* eût raconté sa présentation [1]
Comme un événement de la haute fashion,
Et doublant sa beauté de toute ma richesse,
La reine eût, elle-même, envié ma duchesse !
Mais vous avez pour vous l'antériorité ;
Ce soir, au lieu de lait, je mettrai dans mon thé,
Un soupçon de morphine ou d'acide prussique.

PAUL.

Tenez-vous-en plutôt à la crème classique.

. . . .

1. Autre variante de ces deux vers :

Oui, j'arrangeais déjà sa présentation ;
Je voulais, au milieu des cygnes d'Albion.

LORD DURLEY.

. . . .

Doit même à son rival toute la vérité ;
C'est pour moi, qu'un *oui* tue et qu'un *non* fait renaître,
La question d'Hamlet : « Être ou bien ne pas être. »
. . . .

. . . .

GEORGES.

Je la refuserais alors même à mon frère,
S'il était épris d'elle, et je pourrais le voir
Sans fléchir, à mes pieds mourir de désespoir !
. . . .

. . . .
Ce n'est pas vous, mylord, c'est moi qui me tuerai.

LORD DURLEY.

. . . .
C'est finir le roman dans le goût fashionable[1].
Lavinia vous dit qu'elle ne vous veut pas,
Très bien. . . . .

. . . .
. . . . Mais vivre est bien usé,
Mais si je réussis, vous vous tuez ; j'épouse !

GEORGES.

Je me relèverais de ma tombe jalouse !
. . . .

Avant de passer à la scène suivante, voici encore une variante de la tirade de Lord Durley racontant comment il a vu Lavinia pour la première fois :

Visitant une église en simple curieux,
J'admirais les vitraux au jour mystérieux ;

1. Autre variante de ce vers :

Vous vous faites sauter ? Très bien. C'est fashionable.

Devant l'autel, avec sa gouvernante anglaise [1],
Une jeune personne, accoudée à sa chaise,
Vers son livre penchait un profil chaste et pur
Que Fiesole eût tracé dans l'or ou dans l'azur.
Quand elle relevait sa paupière abaissée
Comme pour suivre au ciel sa prière élancée,
Un paradis d'azur s'ouvrait dans son œil bleu,
Et semblait de sa flamme éclairer le saint lieu.
En regardant cet ange, à figure de femme,
Je sentis mon cœur vivre et renaître mon âme,
Ce cœur que je croyais à tout jamais blasé,
Cette âme dont j'avais tant de fois abusé !
. . . .

La scène cinq n'a pas été moins remaniée ; après le vers de Georges :

Avait à mon orgueil joué l'un de ces tours,

on lisait d'abord :

Qui ne surprennent pas mais qui blessent toujours.
J'étais seul. Cette vie à soi-même pareille
Où l'on fera demain ce qu'on a fait la veille,
Me fatiguait. — J'avais assez d'entendre, au son
Des pièces d'or, chanter la banale chanson,
Et mon spleen dédaignait de demander asile
Au temple hospitalier de la Vénus facile.

PAUL.

J'entends. — Comme un buveur, lorsque vient le matin,
Sent une soif d'eau pure au sortir d'un festin,
Tu sentais le besoin de faire une débauche....
... De vertu, — pour changer...

1. Autre variante de ce vers et des deux suivants :

Quand je vis dans un coin, à genoux sur la pierre
Une enfant qui semblait l'ange de la prière,
Et penchait vers son livre un profil chaste et pur.

GEORGES.

J'allais de droite à gauche,
Désœuvré ; ne sachant que faire de mon corps,
Fatigué du logis et m'ennuyant dehors
A ce point, qu'aux *Français*, un soir, malgré l'affiche,
J'entre, moi quatorzième, en la salle, et me niche
Dans un coin, d'où je suis, d'un œil presque dormant,
La pièce qui marchait assez indolemment :

. . . .

PAUL.

Mon brevet d'attaché m'arriva, quand son cœur
Allait payer en moi l'amant ou le claqueur ;
Ainsi furent perdus bouquets, rappels, cabales,
Bravos à dominer le fracas des timbales,
Sonnets sur satin rose et pigeons blancs lâchés,
Sous leur aile portant des madrigaux cachés ;
Mais poursuis....

GEORGES.

J'allais seul à Sorrente en calèche[1] ;
Parmi ces mendiants que l'étranger allèche,
Une petite fille, à l'air timide et doux,
Courait en me jetant des fleurs sur les genoux[2].

1. Variante de ce vers et des deux suivants :

A la Mergellina poursuivant ma calèche,
Comme de jeunes chiens que la curée allèche,
Des enfants, les pieds nus, sur le pavé brûlant,

2. Autre version encore de ce récit :

J'allais à Portici, tout seul, dans ma calèche.
Comme de jeunes chiens que la curée allèche,
Sur les dalles de lave, au soleil et pieds nus,
Trottaient, près des chevaux chantant leurs airs connus,
De petits mendiants : « *Per mangiar, excellence!* »
Une petite fille avec eux, en silence,
En se haussant jeta, juste sur mes genoux,
Sans mêler sa voix pure à ces voix enrouées,
Un bouquet, quatre fleurs d'un bout de fil nouées.

Un vieux jupon trop court avec une brassière,

. . . .

Elle, près des chevaux, courait, courait toujours,
Et j'admirais sa joue aux suaves contours;
Une fraîche beauté luisait sous son teint pâle,
Et ses petits bras blancs avaient des gants de hâle,
La poussière couvrait ses charmants petits pieds,

. . . .

Quand un *corricolo* vint sur nous, mais si vite,
Que sa roue écarlate eût broyé la petite
Si je ne l'avais pas, plein de trouble et d'émoi,
Par les bras enlevée et mise devant moi.
J'étais tremblant encore, elle, folle de joie,
Riant de se trouver, sur des coussins de soie,
Dans la belle voiture, ainsi qu'une lady.

. . . .

J'appris qu'elle était née à Procida, d'un père
Qui pêchait le corail à Bone, et que sa mère
Était morte. . . . .
Lavinia, — c'était son nom, — avait six ans;
Mais les six ans de Naple en valent dix de France,
J'aurais pu lui donner avec indifférence[1]
De l'argent, que son père aurait pris et mangé,
Mais sa misère avait un instant voyagé
Dans ma calèche, assise auprès de ma richesse,
Plus belle en ses haillons qu'une enfant de duchesse,
Et je ne voulus pas remettre en son taudis
L'ange à qui je venais d'ouvrir le paradis.

Prière parfumée où la fleur pour l'enfant
Se fait humble, et demande au riche triomphant!
Je cherchais des carlins dans le fond de ma poche,

. . . .

1. Autre variante de ce vers et du suivant :

Et lui mettant en main de l'argent que sans doute
Son père pour lui seul aurait pris et mangé.

Le pêcheur me céda ses droits pour une somme;
J'emmenai la petite en France, et le cher homme
Mourut bientôt après, le ventre trop garni
De poulpes au gratin et de macaroni.

PAUL.

Que le macaroni lui soit léger! — Ensuite?

GEORGES.

A ma terre d'Elcy, Lavinia conduite
Fut confiée aux soins de Lucy Cameron.
Lorsque je l'allais voir, vite, sur le perron,
Sitôt que de ma chaise elle entendait les roues,
Elle accourait, m'offrant les roses de ses joues
A la place des fleurs qu'elle vendait jadis.
La trouvant chaque fois plus belle, je me dis[1]:
Pardieu! voilà l'*Agnès* de l'*École des femmes!*
Las d'actrices, plus las encor de grandes dames,
Je cultivai pour moi loin du monde et du bruit
Cette charmante fleur, espoir d'un plus doux fruit.
La vie! elle l'a vue à travers sa persienne,
Comme dans son harem, une Circassienne,
Et depuis quelques jours amenée à Paris
Tout semble étrange et neuf à son regard surpris.

. . . .

. . . .

PAUL.

Tant pis; ce précédent à l'amour est contraire;
Je ne puis approuver ce système transi
Et cette vie à deux à ton château d'Elcy.

. . . .

1. Autre variante de ce vers et des deux suivants :

Et jetait à mon cou ses beaux bras arrondis,
Car du bistre natal déjà débarbouillée,
Blanche, elle éblouissait la vue émerveillée!

Voici, enfin, les variantes de la première scène du second acte, la seule écrite. Après cette réplique de Lavinia :

En père ! — Non, monsieur, mais en frère adoré ;

on lit :

GEORGES.

Quoi, rien de plus !

LAVINIA.

Est-il un titre plus sacré,
Plus tendre, plus charmant ?

GEORGES.

En cherchant bien, peut-être
On en trouverait un.

LAVINIA.

Je le voudrais connaître ;
Un amant, un mari, sont-ils des noms plus doux ?
Non ; le premier venu peut devenir l'époux,
. . . .

puis, après cette réplique du rôle de Lavinia :

Ou la mer par Gudin quand on reste à la ville ;

on lit :

Comme on peut à Paris se figurer Bombay [1],
Ou la mer en voyant les tableaux d'Isabey.
J'ai lu, tu l'as permis, romanciers et poètes,
Des mystères du cœur, fidèles interprètes.
Dans leurs livres, que nul n'a fermé sans émoi,
Bien des groupes d'amants ont passé devant moi,
Souriants ou rêveurs, les mains entrelacées [2] :
Francesca, Paolo, chères ombres blessées,

1. Autre version de ce vers :

Ou, d'après Daniello, Singapore ou Bombay.

2. Autre variante de ce vers :

Heureux ou malheureux, les mains entrelacées,

Changeant par leur amour l'enfer en paradis,
Et par l'ange enviés, quoique chez les maudits !
. . . .
. . . .

Après ce vers de Lavinia :

Je me couche, et ne sens aucun frisson nerveux,

ajouter ces vers, omis en volume :

Après un frais sommeil, qui, riante chimère,
Me berce, tout enfant, sur le sein de ma mère,
Ou m'emportant aux bras de ses sylphes légers
Me montre un palais blanc dans un bois d'orangers !

Enfin, après le vers de Lavinia :

Sans excepter le fruit de l'arbre de science.

la première version continue ainsi :

Liseron de la haie en serre transplanté [1],
Je te dois mon parfum et jusqu'à ma beauté.

GEORGES.

Chère Lavinia ! mais, tu m'aimes ! tu m'aimes !

LAVINIA.

Mes sentiments pour toi furent toujours les mêmes ;
Pourquoi ces questions ?

GEORGES.

Mais, parce que je veux
Réaliser un rêve où tendent tous mes vœux ;
Tu te contentes, toi, d'amitié fraternelle,
Mais une âme virile a quelque chose en elle
Qui réclame un plus fort et plus étroit lien.

1. Autre variante de ces deux vers :

Une Ève qui saurait confondre le serpent,
Si, jusqu'à son oreille, il montait en rampant.

LAVINIA.

Tu vas te marier et je n'en savais rien [1] !

GEORGES.

Je parlais de mari quand tu parlais de frère
Tout-à-l'heure. — Ce joug auquel tu veux soustraire
Ton col indépendant, moi, j'y courbe le mien !

LAVINIA.

Tu veux te marier ! ah ! comme tu fais bien !
Sournois ! C'est donc ainsi qu'on cache sa pensée !
Est-elle belle au moins, ta jeune fiancée ?

GEORGES.

Aussi belle que toi. — Ce sont les mêmes yeux,
Le même front.

LAVINIA.

Flatteur ! Elle doit être mieux.

GEORGES.

Cela ne te fait rien, tu n'es donc pas jalouse ?

LAVINIA.

Jalouse ? Non. — Fi donc ! quoi, si jamais j'épouse
Quelque beau cavalier au regard fier et doux,
Georges, de mon mari, tu serais donc jaloux ?

GEORGES, à part.

Un mari !... tout mon sang bouillonne à cette idée.

. . . .

(Haut.) Tu ne m'as pas compris ; cette femme, c'est toi

LAVINIA.

Moi !

GEORGES.

Toi, Lavinia !

LAVINIA.

George amoureux de moi !

. . . .

1. Autre variante de ce vers :

Tu veux te marier et tu n'en disais rien !

Voici encore différents passages de cette scène qui ne sont pas restés dans la version définitive ; après le vers de Georges :

Cache sous sa froideur une amante endormie :

on lisait d'abord ceci :

Sur ce marbre où le dard de l'amour s'émoussa,
Posons la jalousie en guise de moxa.
II acte. N'as-tu pas remarqué l'autre soir, au théâtre,
Une jeune fille ?

LAVINIA.

Oui ; blanche comme l'albâtre,
Et que coiffait un bout de guirlande vert d'eau,
Tortillée au hasard dans l'or de son bandeau ;
Oui, tu l'as saluée et sur notre baignoire
Elle braqua deux fois sa lorgnette d'ivoire ;
Mais Alboni chantait *la Cenerentola*.

. . . .

. . . .

GEORGES.

Sans doute un jour aussi, toi, tu te marieras
Et de ton vieil ami tu te sépareras !

LAVINIA.

Elle pourrait répondre à l'interrogatoire
Que tu lui fais subir, juge sans toque noire :
« Je n'en ai nulle envie ! » . . . .

. . . .

Avant de passer à un autre article, il nous faut dire encore qu'en 1877, dans la seconde édition du *Théâtre*, quarante-sept vers inédits ont été restitués à la pièce et rétablis à leur place ; l'auteur les avait coupés en vue de la représentation, comme faisant longueur à la scène. En revanche, il a fallu, pour les intercaler, supprimer parfois deux vers. Il en résulte que les versions de la pièce dans les deux édi-

tions du *Théâtre* sont fort différentes. Comme nous l'avons dit, nous parlerons plus loin de *la Perle du Rialto*, première version de *l'Amour souffle où il veut*, puisque le hasard l'a fait paraître après l'œuvre qu'elle a en réalité précédée.

Au moment même où nous corrigeons les épreuves de cette partie de notre ouvrage, une très curieuse lettre de M. Mario Uchard nous est communiquée. Elle est adressée à M. Paul de Saint-Victor, et nous la recueillons ici à titre de document, sans rien changer à ce que nous avions écrit avant de la connaître. Nous ferons remarquer seulement qu'à la date de décembre 1872, les fragments de *l'Amour souffle où il veut* avaient paru depuis trois mois.

Dimanche, 8 décembre (1872).

Cher ami.

J'ai lu dans les feuilles que tu es chargé de revoir tout ce qu'a laissé notre pauvre cher Théo, et que tu achèves ses *Mémoires*[1]. Si la chose est vraie, tu as dû trouver une pièce écrite de ma main, trois actes sur une idée de lui : *l'Amour est comme la grâce*, ou *le Nouvel Arnolphe*. C'est la première pièce que j'aie faite et la première fable que j'aie inventée, pour y faire rentrer son sujet. Il a fait là-dessous, *sublimant* ma prose, un millier de vers que j'ai en double. Tu dois te rappeler cela du reste, car tu les as connus. Maxime du Camp, par surcroît, trouvant les vers de Théo si bien venus en *pedestro sermone*, les avait retraduits en prose.

Tout cela veut dire que je crois qu'il serait fâcheux que ces vers se perdissent, puisqu'il y a un acte de fait, sur trois. Si par hasard tu voulais *finir* cette pièce, il en résulterait un essai littéraire des plus curieux. En ce cas je me mettrais à ta disposition.

1. L'*Histoire du Romantisme*.

Dis-moi ce que tu en penses, et renseigne-moi sur ce qu'est devenu du moins le manuscrit. Bien entendu que je n'en fais aucune revendication, et que je n'ai en vue que la mémoire de notre Théo.

A toi,

Mario Uchard.

P. S. Si tu veux me voir, un mot de rendez-vous, *avec ton adresse.* Moi, 25, Chaussée d'Antin, tous les jours de dix à onze heures.

2358. **Prologue de Struensée, (drame de Michel Beer, musique de Meyerbeer)**. Même renseignement que pour le numéro précédent.

Ce prologue, qui fut écrit vers 1853, parut dans ce volume sous le simple titre de : *Prologue de Struensée, inédit.* Dans la seconde édition du *Théâtre*, parue en 1877, il porte le titre que nous lui donnons ici. Voici, à son sujet, une curieuse lettre de Meyerbeer à Théophile Gautier, qui avait passé en octobre 1853 un traité avec M. Brandus, l'éditeur du musicien, à l'effet de traduire en vers le drame allemand : *Struensée,* projet qui ne fut jamais réalisé :

Monsieur,

Monsieur Brandus est venu deux fois pour avoir l'honneur de vous rencontrer. Il voulait vous amener un pianiste prêt à vous jouer les morceaux mélodramatiques pour savoir sous quelles mesures de la musique il faut placer les paroles déclamées.

J'ai eu également l'honneur de passer deux fois chez vous pour vous prier de vouloir bien me donner (ainsi que nous en étions convenus), la partition de piano de *Struensée,* afin de vous indiquer le sens des paroles allemandes qui doivent être déclamées sous la musique :

votre concierge me dit que vous habitez la campagne, et que je ne puis pas espérer de vous trouver à Paris. Comme je ne possède pas un autre exemplaire de la partition de piano de *Struensée*, j'ose donc vous prier d'avoir l'extrême bonté de m'envoyer le vôtre; j'y ferai ce travail en vingt-quatre heures et je vous renverrai la partition pour que vous puissiez continuer votre travail poétique.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression des sentiments les plus distingués de votre très dévoué

MEYERBEER.

Samedi. Écrit dans la loge de votre concierge.

Voici, d'autre part, quelques variantes de ce prologue, à partir du second paragraphe :

Deux muses devant vous, groupe au front étoilé,
Dont l'une chantera quand l'autre aura parlé,
Deux immortelles sœurs, poésie et musique [1],
Viennent vous dérouler une vie héroïque,
Et, du fond de l'histoire évoquant le passé,
Ressusciter pour vous tout un monde effacé,
Qui jadis sur la scène à la voix du poète
Palpitait et marchait dans sa forme complète.

Comme un lierre embrassant quelque marbre éternel,
Le grand compositeur, au drame fraternel,
En guirlandes d'accords, en festons d'harmonie,
A suspendu ses chants, dictés par le génie.
Et moi, j'ai mission d'expliquer par la voix

1. Variante :

En faisant alterner poésie et musique.

Le sens de tous ces bruits résumant à la fois [1],
Confidences de l'âme, ineffables murmures,
Frais soupirs, longs sanglots, fanfares, bruits d'armures,
Que l'orchestre grondant, sous le drame inquiet,
Bourdonne sourdement ainsi qu'un chœur muet.

En Danemark, avec des pâleurs de fantôme,
Trône, laissant flotter les rênes du royaume,
Une ombre de monarque, un Charles Deux du Nord,
Christian, pauvre roi, chargé d'un poids trop fort.
Parti du fond du peuple et du peuple ayant l'âme,
Sachant ce qu'il admire ainsi que ce qu'il blâme,
Struensée, un penseur, grand cœur et nom obscur,
Est monté sur ce faîte où nul n'a le pied sûr.
Souverain par le fait sous le nom de ministre [2],
Il fait fuir les abus dans leur antre sinistre,

. . . .

. . . .
A la reine son âme et son génie au roi.
. . . .

. . . .
La tête sans pensée et le cœur sans amour,
Mais, dans les préjugés de son orgueil de cour,
. . . .

Voici encore, à propos des intéressants rapports de Meyerbeer avec Théophile Gautier, quelques lignes d'une lettre adressée à ce dernier par M. Marie Escudier, l'éditeur de musique bien connu, directeur à cette époque de *la*

1. Variante :

Le sens de tous ces bruits chuchotant à la fois,
Soupirs, aveux d'amour, ineffables murmures,
Chants de fête et de mort, fanfares, bruits d'armures.

2. Variante :

Souverain par le fait, et plus roi que ministre,

France musicale ; elles sont d'autant plus intéressantes qu'elles parlent d'une pièce de vers du poète qui n'a jamais été imprimée et qui doit être perdue sans doute :

Paris, 17 octobre 1842.

Mon cher Théophile,

Meyerbeer nous a dit que vous lui aviez donné dans le temps une poésie destinée à être mise en musique, et qui portait pour titre le nom du prophète qui arrêta le soleil : *Josué*, si mon irréligion ne trompe pas ma mémoire. Meyerbeer a perdu cette poésie qu'il avait trouvée fort belle. En avez-vous gardé copie ou vous la rappelez-vous? Si vous pouviez la transcrire de nouveau et me l'envoyer par le porteur de ma lettre, vous m'obligeriez infiniment; Meyerbeer est plus disposé que jamais à la mettre en musique.

. . . .

Je vous serre bien amicalement les deux mains.

M. Escudier.

Voici un fragment inédit de Théophile Gautier, qui pourrait bien être la première version du début de ces strophes; l'autographe porte pour titre : *la Bataille* :

Les chars de guerre allaient et fauchaient la mêlée,
Et les lourds éléphants, soufflant des jets de feu,
Clairons géants, dressaient leur trompe déroulée.
Israël combattait sous les regards de Dieu !

Les grands bœufs effrayés descendaient les ravines
Où le sang d'Amalec regorgeait à pleins bords,
A travers les débris, à travers les ruines,
Emportant sur leurs chars les blessés et les morts.

Les chevaux se cabraient, écrasant sous leurs croupes
Les guerriers renversés. . . . .

2359. **Post-Scriptum du ballet de Giselle ; préface de la : Lettre à Henri Heine**. Même renseignement que pour les deux numéros précédents. Ce morceau qui, dans la première édition du *Théâtre*, ne porte aucun titre, pas plus que la lettre à Heine (voir N° 515), et suit avec elle le ballet de *Giselle*, sert, dans la seconde édition (1877), de commentaire-préface à cette lettre, qui est imprimée à part, après *Giselle*, sous le titre de : *Lettre à Henri Heine*.

Tout ce que nous allons indiquer maintenant a paru après la mort de Théophile Gautier, et ces publications posthumes n'ont donc pas été revues par lui.

2360. **Couplets d'Hélène, chantés dans Maître Wolfram.** *Journal des Débats*, 1er novembre 1872.

Ces couplets sont cités par Ernest Reyer, auteur de la musique de *Maître Wolfram*, qui fut signé par Méry seul. M. Reyer nous révèle que le troisième couplet seulement est par l'auteur d'*Héra*. *Maître Wolfram* a été représenté pour la première fois le 20 mai 1854. Ces couplets ont été recueillis en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier. (Voir n° 2366.)

2361. **A une jeune amie**. *La Renaissance artistique et littéraire*, 2 novembre 1872. Ces vers, après avoir fait partie du volume : *Etrennes du Parnasse pour l'année* 1874, sont entrés en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier.

2361 bis. **Histoire du Romantisme. XII. Hernani.** *Le Bien Public*, 6 novembre 1872. Ce chapitre, le dernier que Théophile Gautier ait écrit, est demeuré inachevé.

1873 — 1886[1]

2362. **Le Nombril.** *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres;* précédées d'une autobiographie ornée d'un portrait singulier. In-8°, 11-84 pages; France; imprimerie particulière, 1873. Prix : 12 francs.

Ces vers ont été réimprimés en 1879 dans : *Théophile Gautier; entretiens, souvenirs et correspondance*, par M. Émile Bergerat.

Disons ici que le volume clandestin dont ces vers sont extraits, fut tiré à cent soixante-deux exemplaires et publié en réalité à Bruxelles, au mois de février 1873, par *Poulet-Malassis.* Depuis lors, d'autres réimpressions en ont été faites. Il contient des pièces que nous croyons apocryphes, telles que : *Mon Aldegonde et ma Rodogune*, et un seul vers écrit : *En sortant de la représentation des Faux-Ménages*, l'œuvre de M. Édouard Pailleron. Voici, du reste, ce vers :

De chemin, mon ami, va ton petit bonhomme.

M. Albert Delpit, dans ses *Notes sur Paris*, publiées dans le journal *Paris* du 10 février 1882, le cite encore, légèrement modifié, formant le second vers du distique suivant ; Théophile Gautier l'aurait écrit comme parodie de vers prosaïques, terminant la tirade supposée d'un père donnant des conseils à son fils :

Bien remplir son devoir est très facile en somme !....
Va, mon fils, de chemin fais ton petit bonhomme.

1. Pour les œuvres posthumes de Théophile Gautier, qui sont en petit nombre, nous faisons se suivre les années, sans divisions spéciales pour chacune, en les séparant seulement par un trait.

M. Jules Claretie avait aussi attribué à Théophile Gautier, dans son feuilleton de l'*Opinion Nationale* du 3 mai 1869, ce distique :

Monsieur François Ponsard, c'est ainsi qu'on le nomme ;
Il égala Corneille et surpassa Prud'homme.

Or, nous tenons de Théophile Gautier lui-même que ces deux vers sont de M. Edmond Texier.

Disons pourtant, à propos de la pièce : *Mon Aldegonde et ma Rodogune*[1], que Perdican (Jules Claretie) a publié ce qui suit dans l'*Illustration* du 15 septembre 1883 :

. . . .

Siraudin avait aussi collaboré avec Théophile Gautier, mais Gautier disait volontiers : « Il n'a rien fait dans *nos* pièces ! »

Théodore de Banville est persuadé que certain rondeau, d'une facture admirable et d'une allure étonnante, qui se trouve dans une des pièces de Siraudin : *Mon Aldegonde et ma Rodogune*, est de Théophile Gautier.

. . . .

Théodore de Banville a publié dans le *Gil Blas* du 30 septembre suivant sous le titre de : *Lettres chimériques : une Chanson. A Edmond Gondinet*, un long article où il reproduit la pièce de vers; mais il n'y parle point de Théophile Gautier. (Voir son volume : *Lettres chimériques*).

2363. **Distique pour un dessin du peintre P. D. C. (Puvis de Chavannes)**. Même origine que le numéro précédent.

2364. **Cinq lettres à Ernest Feydeau.** *Le Bien Public*, 7 mars et 19 avril 1873. Ces cinq lettres, dont la première n'est pas datée et dont les autres le sont de Saint-Pétersbourg, 19 décembre 1858, 7, 11 février et 18 mars 1859, ont

1. Elle fait partie du vaudeville de M. Siraudin, intitulé : *Les Économies de Cabochard*, joué pour la première fois le 17 juin 1851.

reparu en 1874 dans le volume d'Ernest Feydeau : *Théophile Gautier, souvenirs intimes.*

2364 bis. **L'Étoile, sonnet.** *L'Événement*, 12 juin 1873.

Ce sonnet est absolument apocryphe et n'a pas même le mérite d'être une imitation réussie du maître ; nous allons le citer ici pour qu'on ne puisse jamais s'y tromper et le joindre à ses œuvres par mégarde :

Je la lorgne qui danse un ballet de féerie,
Tourne sur elle-même ainsi qu'une toupie
De gaze ; puis se pâme et se meurt en bémol ;
Puis pour mieux rebondir sur l'élastique sol,

Tend ses muscles rosés, sans qu'une maille crie,
Saute et va saluer l'avant-scène choisie
Où, le menton caché dans son raide faux-col,
Applaudit en riant tout bas le prince Paul.

Et je la vois encor, quand la toile est baissée,
Qui se fait détacher sa bottine lacée
Par la mère hideuse en contemplation ;

Et qui claque des dents sous un tartan qui pue
Quand il lui faut monter, sans voiture, la rue
Où dans son bouge infect on lui chauffe un bouillon.

2365. **Un sonnet inédit de Théophile Gautier ; à madame de ***. 1869.** *La Renaissance artistique et littéraire*, 2 novembre 1873.

Ce sonnet communiqué, dit le journal, par M. Gustave Rivet, fut réimprimé dans les *Étrennes du Parnasse pour l'année* 1874 et n'a pas reparu dans les *Poésies Complètes* de son auteur ; le voici :

Sous cette vérandah peinte en vert d'espérance,
L'on arrive et l'on part avec un souvenir
Si doux, qu'il vous oblige à bientôt revenir
Sous les fleurs du Tropique et les plantes de France.

Une main de déesse y guérit la souffrance ;
Au mérite modeste elle ouvre l'avenir ;
Elle sait couronner comme elle sait punir ;
Pour le genie elle est pleine de déférence.

Devant elle, enhardi, l'esprit primesautier,
Ainsi qu'Euphorion dansant sur la prairie,
Peut entre terre et ciel se montrer tout entier !

Pour que son œil pétille et que sa lèvre rie,
Qu'elle soit de l'humeur et de l'ennui guérie,
Il ne faut qu'un bon mot de son bouffon

GAUTIER.

Ce sonnet, que nous croyons authentique, a dû être écrit par Théophile Gautier sur bouts-rimés, chez la princesse Mathilde, dont il était le bibliothécaire, et conçu à son intention. On sait que le poète, à la fin de sa vie, s'amusait souvent à ce genre de jeu : voici encore quatre sonnets *inédits* écrits par lui dans ces conditions :

I

Lorsque le chiffonnier dans un *placer* d'— ordure
Philosophiquement fouille avec son — crochet,
Il pêche un *Moniteur*, un museau de — brochet,
Un os vide de moelle, une carcasse — dure,

Un vieux poêlon qui fuit par faute de — soudure ;
Et puis, quand il est las de jouer de — l'archet,
Au cabaret d'*eau d'aff* il s'emplit le — brechet,
Pour éteindre la soif que son gosier — endure.

Dans son affreux taudis, sans prendre un — chandelier,
Il monte en titubant, gris comme un — cordelier ;
L'ivresse, devant lui, va soufflant dans sa — flûte.

Il braille, et donne l'ut ainsi qu'un grand — chanteur.
Mais bientôt le sommeil, agréable — menteur,
Lui montre le triomphe et la fin de la — lutte !

II

Bien souvent le poète enfourche l' — hippogriffe,
Mais pour monter là-haut, il l'éperonne en — vain;
Le philosophe épris du mystère — divin
Tâche d'interpréter l'antique — hiéroglyphe ;

Le sphinx sournois retient le secret sous sa — griffe.
Qui croire ? Mahomet, Bouddha, Luther, — Calvin ?
Dans la dive bouteille, où rougit le bon — vin,
Panurge croit trouver le mot du — logogriphe.

Le titan Prométhée, audacieux — voleur,
Vainement dans l'Olympe a dérobé la — flamme;
Allons! pas tant d'orgueil, faible enfant de la — femme !

Saint-Michel met le pied sur le démon — hurleur,
Une lumière luit au jardin de l' — olive,
Et le Verbe est écrit sur l'infâme — solive[1] !

1. Voici une autre version de ce curieux sonnet :

Lorsque le docteur Faust, enfourchant l' — hippogriffe,
Trouvant que tout au monde est trop vide et trop — vain,
Cherchant à pénétrer le mystère — divin,
A déchiffrer du ciel l'illisible — hiéroglyphe ;

Méphisto, l'étreignant de sa puissante — griffe,
Le conduit au Brocken, où l'austère — Calvin
Qui, moins gai que Luther, ne chantait pas le — vin,
Eût trouvé cependant matière à — logogriphe.

Dans la ronde, où la valse entraîne le — voleur
Avecque la sorcière, émergeant d'une — flamme,
Paraît la belle Hélène, emblème de la — femme.

Puis, tout s'éteint au cri d'un grand diable — hurleur,
Et Faust va retrouver Wagner au teint d' — olive,
Dans cette salle où pend la toile à la — solive.

III

Bancel et Gambetta, titans — audacieux,
Pour des plans insensés bouleversent la — terre;
Ils ont le verbe haut et la puissance — fière,
Et hurlent dans les clubs des discours — furieux.

Ils tâchent vainement d'escalader les — cieux,
Où, sur un trône d'or siège un dieu — solitaire;
De leurs vaines clameurs il ne s'alarme — guère;
Pour les combattre il a des traits — mystérieux.

Ces braves citoyens, qu'égare la — folie,
Trouvant leur république adorable et — jolie,
Ont tous Napoléon et l'Empire en — horreur.

Ils regardent sa gloire avec — mélancolie,
Et pour changer leur foule irritée en — amie,
Il faut que « *Badinguet* » se déclare un — pêcheur.

Ce dernier sonnet fut écrit en 1869 au moment des élections.

IV

A LA PRINCESSE MATHILDE

La Vénus de Milo, forme parfaite et — blanche,
Qu'on voit à l'atelier, qu'on achète au — bazar,
Fut trouvée autrefois par un heureux — hasard,
Découvrant son beau corps jusqu'au bord de la — hanche.

Vous, lorsque vous daignez vous montrer le — dimanche,
Vous, déesse, devant le demi-dieu — César,
Qui délivra Venise et triompha du — czar,
Pour vaincre la Vénus, vous n'ôtez qu'une — manche.

Vous faites seulement entrevoir le — trésor,
Et l'Amour aussitôt vers vous prend son — essor.
Mais vous le repoussez, riant avec — malice,

Et faisant ressortir vos contours — vigoureux,
Dont le marbre est rosé par un sang — généreux,
Vous dites à Junon : « Entre donc dans la — lice ! »

30 mars 1870.

Nous devons la connaissance de ces derniers vers à la bonté de madame la princesse Mathilde, qui a bien voulu nous en donner l'autographe.

2366. **Monologue de Maître Wolfram.** *Journal des Débats*, 13 décembre 1873. Nous indiquons ici ce numéro du *Journal des Débats*, non qu'il contienne les vers de Théophile Gautier, mais parce qu'on y trouve l'article de M. Ernest Reyer qui lui en attribue pour la première fois la paternité.

En 1876, ces vers ont été recueillis dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, avec les couplets d'Hélène dont nous avons déjà parlé (Voir nº 2360), sous le titre de : *Fragments intercalés dans l'opéra : Maître Wolfram.* Voici deux variantes inédites du morceau de Wolfram :

Ire

Quand j'ai l'âme d'amour ou d'amertume pleine
En mon isolement,
Comme avec un ami qui comprend votre peine
Je cause avec cet instrument.

Voix sympathique,
Qui d'en haut me réplique,
Chère musique,
Tu berces ma douleur !

Ta suave caresse
Allège ma tristesse,

Et tu viens, divine maîtresse,
A l'appel de mon cœur.
Autour de moi tu voles,
Et me consoles
Des terrestres ennuis ;
Ton chant se mêle à mes paroles,
Puis au ciel tu t'enfuis,
Et je t'y suis.

Douce harmonie,
Tu viens charmer ma vie,
Hymne infinie,
Ta voix parle à mon cœur.

Tu viens sur la tristesse
Qui me poursuit sans cesse,
Répandre, ô divine maîtresse,
Le calme et le bonheur.

IIme

Quand j'ai l'âme d'amour et d'amertume pleine,
Pour tromper mon isolement,
Comme avec un ami qui comprendrait ma peine,
Je cause avec mon instrument.

Traduction terrestre
Du langage des cieux,
De l'éternel orchestre,
Écho mystérieux,
O musique, je t'aime,
Musique, divin thème,
Que la terre reprend;
Paix de l'inquiétude,
Fleur de la solitude,
Baume du cœur souffrant !

2367. **Après la bataille, sonnet écrit sur bouts-rimés.** *Le Bien Public*, 7 février 1874. Ce sonnet, qui doit dater de 1871 ou de 1872, est entré en 1876 dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier.

2367 bis. **Chanson d'adieu,** paroles de Théophile Gautier, musique de l'auteur de : *Chanson de Tristesse*. Cette romance que l'auteur anonyme de la musique a déposée, et que nous trouvons inscrite sous le nº 1790 de la musique dans la *Bibliographie de la France* du 22 mai 1875, est absolument apocryphe et n'est certainement pas de Théophile Gautier, bien que son nom figure en toutes lettres sur le titre. Il suffit de voir les hiatus et les fautes de toutes sortes dont fourmillent ces trois strophes pour s'en convaincre. Nous allons les citer afin d'en donner la preuve :

Adieu donc ; moi je pars, je vais dans les vallons ;
Je suis trop *villageoise* (!) pour une capitale,
J'ai mal étudié la langue des salons,
Et sa nullité froide et sa grâce banale.

Je ne sais pas cacher un sentiment profond,
Et quand j'ai le cœur gros, rire du bout des lèvres ;
Un mot glacé me tue ; un regard me confond ;
Un signe mécontent me donne un jour de *fièvre*. (!)

Là, *réveillée* d'un songe, *oubliée*, j'oublierai
Même le nom de ce qui m'a fait vivre,
Et, s'il se peut, combien on a le cœur *brisé*, (!)
D'un moment d'amitié que tant de haine doit suivre. (!!)

Il ne devrait pas être permis, après la mort d'un grand écrivain, d'abuser ainsi de son nom pour publier, sous sa signature, d'aussi ineptes élucubrations.

2368. (**Le Sonnet ; à maître Claudius Popelin, émailleur et poète. Sonnet III.**) *Cinq octaves de sonnets*, par Claudius

Popelin. In-quarto, 146 pages. Texte encadré. Paris, imprimerie *Claye*; librairie *Lemerre*, 1875.

Le livre de M. Claudius Popelin est inscrit sous le nº 8403 de la *Bibliographie de la France* du 7 août 1875, et le sonnet de Théophile Gautier est entré en 1876, daté du 14 juillet 1870, dans le tome deux de ses *Poésies Complètes*.

2369. **Vers inédits de Théophile Gautier : le Nid.** *Le Gaulois*, 16 août 1875. Ces vers, dédiés à madame ***, ont été réimprimés en 1876, dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier ; leur publication dans le *Gaulois* était accompagnée d'une longue note d'où nous extrayons ceci :

...... Un étudiant de Grenoble a bien voulu nous envoyer des vers inédits de Théophile Gautier, que le poète a écrits, pendant son séjour à Genève, sur l'album d'une femme spirituelle et distinguée. La charmante femme dont l'album s'était enrichi de cette élégante et gracieuse poésie avait une sœur plus jeune, d'une beauté idéale. On assure que c'est ce type adorable de jeune fille qui servit de modèle au poète pour sa délicieuse création de *Spirite*.

Or, ces vers ne sont point par Théophile Gautier, mais bien par M. Gabriel Monavon, et se trouvent publiés sous son nom dans le *Nouveau Parnasse français* de M. Jules Von Hag, publié en deux volumes à Leipzig, en 1880.

Voici, du reste, toute l'histoire de ces vers, racontée sous le titre d'*Une Anecdote littéraire*, dans le *Passe-Temps* (de Lyon), du 30 décembre 1883 :

La petite anecdote littéraire dont le récit va suivre nous a paru de nature à intéresser nos lecteurs. On verra qu'elle pourrait presque s'intituler : ***Deux poètes au même nid.*** A propos d'une composition légère et fugitive, elle offre, en effet, comme particularité curieuse

et piquante, le rapprochement imprévu du nom de deux poètes; l'un, illustre et ayant conquis de son vivant une grande célébrité ; l'autre, obscur, presque inconnu et possédant à peine une notoriété locale et restreinte. Voici dans quelles circonstances s'est produit ce rapprochement, ou, si l'on veut, ce contraste inattendu.

En 1875-1876, l'éditeur Charpentier, de Paris, a publié, en deux volumes, les œuvres poétiques complètes de cet admirable poète qui se nomme Théophile Gautier, et qui, on le sait, est mort en 1872. Cette édition renferme, dans un appendice, les productions inédites du grand écrivain. Parmi les poésies posthumes classées à la fin du deuxième volume se trouve une petite pièce intitulée *le Nid*, portant la signature de Théophile Gautier, mais dont la reproduction est précédée de la note suivante :

« Une personne qui signe : *Un étudiant de Grenoble*, a adressé au journal *le Gaulois* cette pièce, qu'elle déclare avoir copiée sur un album à Genève. Nous avons vainement jusqu'à présent fait chercher à Genève l'autographe de cette poésie. Nous ne l'insérons donc que sous toutes réserves. »

Telle est la teneur de cette note prudente.

Il y avait, en réalité, une excellente raison pour que ledit autographe ne se trouvât pas. C'est qu'effectivement cet autographe n'existe pas et n'a jamais existé, de la main de Théophile Gautier, qui n'est pas l'auteur de cette poésie. Il y a donc là-dessous un mystère à éclaircir, un autre auteur à signaler, et il est nécessaire de savoir ce que c'est que cet « *Étudiant de Grenoble* » qui avait fait à l'époque en question l'envoi de ces vers au journal *le Gaulois*.

Or, nous pouvons donner le mot de ce petit problème littéraire, qu'en notre qualité de bibliographe nous avons été curieux d'approfondir.

L'auteur de la pièce en question, nous venons de le dire, n'est point Théophile Gautier. L'auteur réel est un poète grenoblois, Gabriel Monavon, dont le nom n'est pas inconnu des lecteurs du *Passe-Temps*, et ce n'est qu'à l'aide d'un petit récit controuvé et par suite d'une supercherie, après tout bien innocente, que cette production a pu être mise au compte du célèbre auteur d'*Émaux et Camées*.

Théophile Gautier n'existait plus et sa mort remontait à trois ou quatre ans, lorsque Gabriel Monavon composa cette pièce, dont le titre est *le Nid*. C'est, sous une forme allégorique, un simple et léger madrigal.

Un auteur a toujours pour ses œuvres, même minces et légères, certaine faiblesse d'amour-propre. Aussi fut-il porté à juger que son opuscule était digne d'être soumis à l'appréciation d'un public plus ou moins étendu. Mais comment s'y prendre pour en répandre un peu la connaissance? Sous l'empire de cette fantaisie, notre poète conçut l'idée de faire obtenir à son œuvre la publicité d'un journal parisien. Il songea au *Gaulois*, journal boulevardier, d'allures littéraires, très sympathique aux choses de l'esprit, toujours friand de nouveautés, d'anecdotes, et en quête d'actualités. Mais par quel moyen arriver à faire admettre dans la feuille parisienne cette petite pièce de mince étendue, en la signant d'un nom tout à fait inconnu? La nécessité d'un pseudonyme s'imposait absolument. L'auteur comprit d'ailleurs que, pour atteindre le but souhaité, il fallait

donner à son opuscule le cachet inédit d'une trouvaille littéraire. Il ne crut pas se faire trop d'illusion en considérant sa composition comme écrite dans la manière, dans le ton, dans la forme de Théophile Gautier. Un autre point de ressemblance existait en outre dans l'emploi du rythme octosyllabique dont le grand écrivain s'est servi avec une préférence marquée, notamment pour *Émaux et Camées*, aussi bien que pour la plupart de ses pièces fugitives.

C'est ainsi que l'auteur du *Nid* fut amené, de réflexion en réflexion, à imaginer une petite historiette pour produire son œuvre sous un nom d'emprunt, et la présenta comme une poésie transcrite sur l'album d'une dame de Genève à laquelle l'illustre poète l'avait dédiée en revenant à Paris en 1870, au retour d'une excursion en Suisse. Par forme de conclusion, la pièce ainsi restée comme perdue dans cet album illusoire, était censée avoir été retrouvée et copiée par *l'étudiant de Grenob'e*, heureux de remettre en lumière cette *perle* oubliée.

Telle fut la fable inventée pour justifier l'envoi de ces vers au *Gaulois*.

Il faut bien convenir que si l'œuvre avait été mauvaise et indigne de la plume célèbre à laquelle on l'attribuait, la ruse n'aurait pas pu réussir; mais, à ce qu'il paraît, la fausse *perle* ne faisait pas trop disparate dans l'écrin du grand poète, car les fins lettrés du *Gaulois* s'y trompèrent et acceptèrent, sur la foi de « *l'Étudiant de Grenoble* », la pseudo-poésie posthume, exhumée du fabuleux album génevois. La pièce fut publiée sous la signature de Théophile Gautier et, plus tard, ses éditeurs, en collectionnant toutes les œuvres du célèbre écrivain, y compris ses productions inédites, n'hésitè-

rent pas à y joindre cet opuscule, qu'ils jugèrent ne pas déparer leur recueil.

Aujourd'hui, il n'y a plus le moindre intérêt à ce que le nom réel de l'auteur reste caché et demeure entouré d'un mystère. Gabriel Monavon, le véritable auteur du *Nid*, a obtenu, pour ses vers, une bonne fortune plus ample qu'il ne pouvait d'abord l'espérer, puisque sa pièce admise à être classée et à figurer parmi les compositions inédites de l'illustre poète, a reçu, par suite de cette attribution momentanée et de cette espèce d'association, une consécration littéraire non moins flatteuse qu'originale.

Un Bibliographe.

Le Passe-Temps ajoutait ensuite :

Comme complément de l'article qui précède, il nous paraît utile de mettre sous les yeux du lecteur la poésie en question, cause première et sujet de cette petite aventure.

LE NID

Je sais un nid charmant et tendre
Où niche l'oiseau bleu du cœur,
Dont nul en vain ne peut entendre
L'accent séduisant et vainqueur.

Doux nid, plein de grâces vermeilles,
Qui, sous un rayon de gaîté,
Scintillent comme des abeilles
Dans l'or des aurores d'été.

Formé de fleurs fraîches écloses,
Œuvre adorable de l'amour :
Des perles, des feuilles de roses
Dessinent son riant contour.....

Écrin délicieux que dore
La jeunesse en traits éclatants,
D'où s'échappe, ailée et sonore,
La vive chanson du printemps ;

D'où sort une divine haleine,
Comme d'un calice embaumé,
Qui livre au vent son urne pleine
Du virginal encens de mai.....

Nid séducteur où rit l'ivresse
Dérobant ses tendres ardeurs,
Comme une coupe enchanteresse
Dont les bords sont voilés de fleurs !

Plus mignon qu'un nid d'oiseau-mouche,
Plus frais qu'un cœur de rose-thé,
Ce nid ravissant, ... c'est ta bouche,
Doux paradis de volupté,

Où les désirs, ramiers fidèles,
Volent toujours inapaisés,
Et vont provoquer à coup d'ailes
L'essaim palpitant des baisers !.....

Gabriel MONAVON.

Dans cette version, le texte de la pièce est corrigé ; il diffère légèrement de celui publié dans les *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, d'où ces vers devraient donc être enlevés à la prochaine édition.

Ces strophes, toujours signées du nom de Théophile Gautier, ont été mises en musique par M. Ernest Garnier, sous le titre de : *Je sais un nid charmant et tendre.*

2370. **Pensée écrite sur l'album de la Tour François Ier,**

au Hâvre. *Le Constitutionnel*, 26 janvier 1876. Voici cette boutade :

La mer était piquée ce soir d'étoiles excentriques, qui tremblotaient comme des poissons rouges dans l'outre-mer de l'eau.

Théophile Gautier.

Voici encore toute une série de citations que nous avons soigneusement relevées et qui nous semblent vraiment intéressantes, ainsi réunies :

Leurs regards, subitement engagés l'un par l'autre, *se nouèrent*, selon la poétique expression de Théophile Gautier.

Madame de Girardin. *Marguerite ou deux amours*, chapitre onze, 1852.

* * *

P. 24.

Gautier s'endort du sommeil du panthéisme dans le calice de lotus de Brahma.

P. 38.

Gautier : sa manière s'éthérise dans la forme, fumée de diamant, dissolution d'opale, marbre transparent !

P. 41.

Gautier : sérénité de l'impénitence finale, damné lumineux.

P. 48.

[Théo disait] : « Elle avait l'air si naturellement cuisinière que les oies et les canards devenaient rêveurs en la regardant passer ».

Th[éo] contemplait les bourgeois avec terreur et hilarité.

PAUL DE SAINT-VICTOR, *Notes inédites écrites vers 1853 sur un cahier de poche.*

*
* *

Théophile Gautier disait tout net : « Je préfère une rose à un chou. »

Jules CLARETIE. *Indépendance belge*, 2-3 novembre 1872.

*
* *

Il avait en horreur les gens qui écrivent des livres (vertueux) pour prouver, suivant son expression : « Qu'il ne faut pas se mettre les doigts dans le nez. »

Victor FOURNEL. *Journal de Bruxelles*, 4 novembre 1872.

*
* *

...... Le canal de Suez « unit à jamais *la mer de Perle à la mer de Corail.* »

(Toast porté par Théophile Gautier à S. A. le Khédive et à M. de Lesseps.)

Florian Pharaon : *Le Caire et la Haute Égypte*, page 1. Un volume in-folio, *Dentu*, 1872.

Nous tenons de M. de Lesseps lui-même que la phrase ci-dessus se trouve textuellement dans le Coran, où Mahomet prédit cette union des deux mers. Théophile Gautier, auquel le grand Français avait rappelé le fait, s'en servit ingénieusement dans son toast.

*
* *

Mot de Théophile Gautier sur Victor Hugo insulté

par un folliculaire : « On ne peut pas empêcher les moineaux de *salir*[1] les statues. »

La Liberté, 19 novembre 1877.

*
* *

Théophile Gautier disait de Gustave Flaubert : « C'est une cerise à l'eau-de-vie tombée dans le feu[2]. »

Le Constitutionnel, 10 mai 1880.

*
* *

« H. de Balzac s'accroupit, disait-il (Théophile Gautier), devant la caisse du *Siècle* comme un chat devant un trou de souris. »

Philibert AUDEBRAND. *Le Grand Journal*, 8 juillet 1880.

*
* *

C'est Gautier qui a défini le géant : « Un martyr en longueur. »

Pierre VÉRON. *Monde illustré*, 4 décembre 1880.

*
* *

« Mes métaphores se tiennent, disait Théophile Gautier : tout est là. »

Victor HUGO, par un bibliophile cévenol (M. Parran). 1 brochure, 1880.

*
* *

Artistes ou bourgeois, nous étions tous chauvins pen-

1. Le mot vrai n'étant pas imprimable, c'est au moins : *fienter sur* qu'il faut entendre.

2. Le visage de Flaubert avait été envahi par une couperose, dégénérée plus tard en eczéma véritable. Telle est l'origine du mot de Théophile Gautier, selon *Caliban* (M. Emile Bergerat), dans *le Figaro* du 7 janvier 1887.

dant la guerre, « quand on battit Maman », comme disait le bon Théophile Gautier.

Marc Monnier. *Journal des Débats*, 7 juillet 1881.

* * *

(*A propos de la mort de M. de Saint-Victor.*)

. . . .

. . . Dans les entretiens où il charmait ses intimes par sa paradoxale sagesse, Théophile Gautier, ce Gœthe qui n'a pas eu d'Eckermann, répétait souvent cette boutade : « J'ai connu Saint-Victor glaireux et lamartinien. Je lui ai donné mes moules à gaufres, et il est parvenu à écrire comme vous voyez[1]. » C'étaient sa syntaxe infaillible, ses excellentes formules, ses impeccables procédés, que le bon Gautier appelait en riant ses « *moules à gaufres* » ou « *ses gaufriers* ». . . . . .

François Coppée. *La Patrie*, 18 juillet 1881.

* * *

(*Sur Victor Hugo.*)

. . . .

On parlait un jour devant Théophile Gautier des broussailles et des scories qui hérissent presque toujours les meilleures pièces du maître ; on lui signalait les chevilles, les répétitions, les inversions forcées, les vers pénibles et obscurs, les procédés visibles, ce lourd appareil qui fait ressembler chaque pièce de Victor Hugo à un vitrail éclatant, mais tout recouvert de lames de plomb entrecroisées. Jamais on ne put lui arracher

1. Citation empruntée par F. Coppée à l'article d'H. Céard sur Paul de Saint-Victor, publié dans la *Revue littéraire et artistique* du 15 juillet 1881.

d'autre réponse que celle-ci : « Je sais bien, mais que voulez-vous ? c'est le père Hugo. C'est le Père ! ». . . . .

Victor FOURNEL. *Le Correspondant*, p. 157, 10 avril 1881.

***

Raymon, de Mario Uchard : « le livre le plus amoureux de la langue française », disait Théophile Gautier.

Mario UCHARD. Préface de la *Bureuse de Perles*, 1881.

***

MÉMOIRES D'AUJOURD'HUI

VISITES ACADÉMIQUES.

. . . . On ne montre plus le poing au collège des quatre Nations, et l'indignation ne se monte plus contre Boileau, ni Louis XIV. Depuis, le gilet rouge d'*Hernani* s'est promené avec Gautier à la recherche du domicile des académiciens classiques.

Car Théophile Gautier a fait ses visites. Il arrivait précédé d'une si épouvantable réputation d'immoralité, que M. Nisard disait avec effroi à l'oreille de ses amis :

— Figurez-vous que le candidat se promène tout nu chez lui !

Pour détourner ce coup fâcheux, le bon Théo ne s'imagina-t-il pas d'aller dire en se présentant chez un homme aussi rigide qu'était M. de Sacy :

— Rassurez-vous, Monsieur, ne croyez pas que je vienne ici pour vous dire des cochonneries...

Gautier était le meilleur des hommes, et il s'excu-

sait à sa façon. Tout son laisser-aller et sa bonhomie sont là.

L'histoire de ses visites académiques serait curieuse à reconstituer.

. . . .

JANUS (ROBERT DE BONNIÈRES). *Figaro*, 8 décembre 1881.

*
* *

Méry me foudroya tout d'abord par son éblouissante laideur. Théophile Gautier l'avait surnommé le *Christ des singes*.

A. DE PONTMARTIN, p. 1051. *Correspondant*, 25 décembre 1881.

*
* *

Gautier disait de la Taglioni : « C'est une prêtresse de l'art chaste ; elle prie des jambes. »

Pierre VÉRON. *Monde illustré*, 7 janvier 1882.

*
* *

Un jour Théophile Gautier, se rendant au *Moniteur*, se promenait sur le quai à la hauteur du pont des Arts, lorsqu'un étudiant inconnu l'aborde et lui montrant l'Institut :

— Vous marchez lentement, monsieur Gautier, mais vous y arriverez.

Malheureusement, la mort marcha plus vite.

MASCOTTE. *Paris-Journal*, 27 mars 1882.

*
* *

...... Elle (madame Angélique Arnaud) a recueilli ses observations et ses préceptes en tous genres, et a

écrit en tête de son travail des détails sur la vie de celui que Théophile Gautier appelait : « le Talma de la musique. » (François Delsarte).

L'Ordre, 3 avril 1882.

* * *

. . . . M. Maxime Du Camp (parrain de l'une des filles de Gautier), aurait pu ajouter[1] que Théophile Gautier fils écrivit souvent ce feuilleton avec une habileté qui faisait honneur au meilleur traducteur de *Wilhelm Meister*. Gautier disait alors de son fils : « Les Bourgeois seront contents aujourd'hui ; c'est Toto qui m'a remplacé au *Moniteur !* » . . . .

Paris-Journal, 7 avril 1882.

* * *

Théophile Gautier, qui était ou paraissait fort sceptique, méprisait, en sa qualité d'écrivain précis, les formules de l'éloquence. — « Ce que je reproche surtout aux orateurs, disait-il doucement, c'est de désapprendre le français à la nation. Le *sein d'une assemblée* n'allaitera jamais personne. »

Jules Claretie. *Le Temps*, 14 avril 1882.

L'Illustration du 17 juin suivant a réimprimé la phrase attribuée ici à Théophile Gautier, et l'a signée de son nom, parmi toute une série de *Pensées* de divers écrivains.

* * *

. . . . Théophile Gautier lui-même traitait mal M. Feuillet, — bien moins cruellement pourtant qu'il ne traita vers la même époque un autre écrivain très

1. Dans ses *Souvenirs littéraires*.

brillant, M. About, qui venait de publier *la Grèce contemporaine*. « Très bien, cela, disait Gautier. Plein de renseignements, ce livre ! On dirait que c'est écrit par le portier du Parthénon. »

. . . .

TROMPETTE. *Le Français*, 18 juin 1882.

***

M. Norbert Billiart terminant un jour une lettre d'ami par quelques phrases légèrement contournées, les lut à Théophile Gautier en lui disant : « Est-ce assez précieux ? »

— Oui, répondit le poète, c'est du pur céladon, craquelé de préciosité et truité d'inouïsme. »

Récit inédit de M. BILLIART. 22 novembre 1882.

***

..... Théophile Gautier eut un jour à son endroit (M. Lehmann) un mot cruel : « M. Lehmann, un maître ?..... Oui, d'école. »

Pierre VÉRON. Courrier de Paris du *Monde illustré* du 27 janvier 1883.

***

Théophile Gautier n'a jamais eu de vanité. Seulement, il savait ce qu'il valait.

Un jour, il se trouvait dans un dîner officiel, parmi beaucoup de gens à titres et à noms sonores. Égaré là, lui aussi, par hasard, le grand vaudevilliste Duvert l'aperçoit et vient à lui en disant à demi-voix :

— Si j'avais su qu'il dût y avoir tant de monde, je ne serais pas venu.

— Comment, tant de monde, s'écria Théophile Gautier en agitant sa belle crinière ; mais nous ne sommes que deux !

Charles MONSELET. *L'Événement*, 10 février 1883.

*
* *

Un jour je ne sais plus quel plumitif de sixième catégorie aborde, tout fier, Théophile Gautier :

— Avez-vous lu mon dernier feuilleton ? J'y ai joliment éreinté Lamartine.

— Vous voulez dire que vous vous y êtes éreinté sur Lamartine, rectifia Gautier avec sa placidité ordinaire.

Pierre VÉRON. Courrier de Paris du *Monde illustré*, 14 juillet 1883.

*
* *

. . . .

Théophile Gautier disait que ne pouvant avoir des tigres, il avait des chats : « Les pachas aiment les tigres, moi j'aime les chats; les chats sont les tigres des pauvres diables. »

Jules CLARETIE. *Le Temps*, 21 septembre 1883.

*
* *

. . . .

Théophile Gautier eut un mot d'une philosophie profonde, un soir que Geoffroy jouait et que tous les bourgeois de la salle s'esclaffaient follement : « Je n'aurais jamais cru, fit Gautier, qu'on pût prendre un si vif plaisir à se regarder dans une glace. »

Pierre VÉRON, *Monde illustré*, 15 septembre 1883.

*
* *

On a raconté que mademoiselle Dudlay, du Théâtre-Français, avait eu l'héroïsme de se faire arracher, puis replanter six dents, — pour se débarrasser d'un insupportable zézaiement.

Avant elle, Théophile Gautier avait fait plus fort que cela.

Trois dents cariées faisaient grandement souffrir l'auteur de *Fortunio*. Cela se passait en 1840.

Il prit le parti de les faire extraire.

— Eh bien, dit tout à coup le poète au dentiste, pendant que vous y êtes, arrachez tout le reste. De cette façon, je n'aurai plus à y revenir.

Et il se fit meubler la bouche en très bel ivoire d'éléphant.

(Garanti authentique.)

L'Événement, 8 octobre 1883.

*
* *

. . . .

Quant à M. Théophile Gautier, à qui je crus devoir une visite, je le trouvai couché sur un divan, un bonnet grec sur la tête et trois chats sur le ventre. Comme il ne fit aucun mouvement à mon entrée, je lui demandai si je troublais ses méditations.

— Point du tout, me dit-il, je ne travaille que le dimanche à l'imprimerie. Asseyez-vous si vous voulez; mais, si vous aimez mieux rester debout, ne vous gênez pas.

M'ayant ainsi mis à mon aise, le poète d'*Albertus* ne me demanda pas qui j'étais et causa tout le temps, en

jetant des fusées de toutes les couleurs. Les trois chats qu'il ne cessait de caresser l'accompagnaient d'un ronron quasi monastique. Il me parla de tout « et d'un peu plus que tout » (c'était un de ses mots), surtout du chien de métier qu'il était forcé de faire : de la copie pour les bourgeois ! Un feuilleton tous les huit jours sur des pièces ineptes ! Et il fallait cela pour vivre, on lui payait une aune de bougran plus cher qu'une poignée de pierreries ! Dans sa première jeunesse (il n'en était qu'à la troisième), il avait dû rédiger des prospectus : c'est là qu'il avait appris le français. L'homme qui n'a pas rédigé de prospectus n'aura jamais d'orthographe. Au reste à quoi bon écrire? Racine n'a fait qu'un beau vers :

La fille de Minos et de Pasiphaé.

Il n'y eut jamais qu'un poète en France : Victor Hugo. Avez-vous lu *les Châtiments?* C'est plein de choses inexactes. Mais c'est d'une telle phosphorescence que, dans dix-neuf siècles, il ne restera pas autre chose de tout le règne de mon empereur. Voilà la postérité, mon bonhomme : Tacite fut probablement un pauvre diable à qui Néron avait refusé l'équivalent d'un bureau de tabac; c'est pourquoi Tacite a fait de la copie et Néron est un monstre. Ce sont les écrivains qui créent les événements; il ne s'est jamais rien passé dans le monde. Au reste, dans dix-neuf siècles, il n'y aura plus que des Allemands; mais, quand il n'y aura plus qu'eux, ils s'ennuieront tant, qu'ils offriront une prime à ceux qui leur fabriqueront des Latins. Pour le moment, il ne reste que Hugo — et Baudelaire : *les Fleurs du mal*, férocement bariolées et tigrées, d'un pourpre semblable

à du sang figé ou d'un blanc chlorotique exhalant des parfums âcres, pénétrants, vertigineux.

. . . .

Marc Monnier : *Ma Biographie*, roman d'aventures. *Journal des Débats*, 12 octobre 1883.

* * *

P. 209.

...... Gautier, pour me consoler, me dit avec sa sérénité habituelle : « Quand tu écris pour le *Moniteur*, organe officiel, sois plat. Les punaises ont deux peaux, tâche de n'en avoir qu'une. »

P. 280.

.... Il attendait toujours au dernier moment pour écrire son feuilleton : « On ne se fait jamais, disait-il, guillotiner avant l'heure. »

P. 281.

.... Je me rappelle que, près de Padoue, je trouvai, dans un couvent de carmes, la trace de son passage [en 1850]. Le supérieur l'avait prié d'écrire quelque chose sur un registre qu'on présentait aux voyageurs. Dans ce couvent on était fort sale. Gautier avait écrit ces lignes : « Je n'ai jamais compris pourquoi des hommes se réunissent pour *puer ensemble* en l'honneur d'un Dieu qui a créé quatre-vingt-dix mille espèces de fleurs[1]. »

P. 282.

.... Une fois, il était seul au journal *l'Entr'acte*, dont il fut un instant le rédacteur en chef honoraire.

1. Cette citation avait déjà été recueillie par M. Claudin dans son roman : *Les Caprices de Diomède*, paru en mai 1872.

Il vit entrer un brave homme qu'il se mit à regarder et qu'il intimida probablement. Comme il ne parlait pas, Gautier, au lieu de lui demander ce qu'il désirait, lui dit : « *Proférez quelques sons.* » Là-dessus notre homme décampa et rencontra heureusement un garçon de bureau avec lequel il s'entendit. Il venait renouveler un abonnement, opération bien simple, que Gautier n'aurait pu accomplir.

Mes Souvenirs, par G. Claudin, 1 vol. 1884.

* * *

A propos de madame de Païva, un mot très curieux de Théophile Gautier :

— « Eh bien, Gustave Planche a raison : la courtisane est le ministre de la justice éternelle parmi les hommes. C'est elle qui rétablit l'équilibre des fortunes. Celle-là aide à châtier les superbes. La femme du petit tailleur polonais a aidé à briser un artiste trop vain. (Henri Herz). Elle ronge les princes, les ducs, les lords, les banquiers. Elle se marie à un grand de Portugal et elle l'humilie. Elle se marie à un futur gouverneur de l'Alsace-Lorraine et elle le rend ridicule en lui faisant porter des cornes. Laissez passer la justice des siècles !

L'Événement, 29 janvier 1884.



Un soir que, dans ce petit cénacle (chez Émile de Girardin) — il y a bien longtemps de cela — on jouait aux *définitions*, jeu littéraire alors très à la mode, *Girardin* fut le mot proposé. Toutes les définitions devaient être écrites sur des carrés de papier, qu'on pliait en quatre et qu'on jetait pêle-mêle dans une

coupe. Le dépouillement fut terne : critiquer trop vivement son hôte eût été d'aussi mauvais goût que de le louer avec excès. Entre toutes ces élucubrations mal venues, une seule échappait à la banalité générale. Je la cite de souvenir.

« Emile de Girardin. — Un tunnel sous lequel passe toujours un train de progrès ; fatigue ses voyageurs, les mène bien loin, là où souvent ils n'ont pas souhaité d'aller, et ne les ramène pas. S'endort chaque soir dans un portefeuille ministériel et se réveille dans son journal, ce qui n'est peut-être donné qu'à lui. »

Théophile Gautier, lui, s'était abstenu.

— Et vous, mon cher Théo, lui demanda le grand publiciste, craignez-vous ou désespérez-vous de me définir ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit le poète, mais je ne tiens pas à garder l'anonyme.

— Alors, exécutez-vous.

— Volontiers. Voici ma définition : « Émile de Girardin. — Un tigre qui a passé sa vie à dévorer un traversin ! »

PARISIS (Émile BLAVET). *Le Figaro*, 10 février 1884.

*
* *

. . . . Je puis donner à M. de Maupassant un renseignement qu'il ignore. Il souligne certains mots de la lettre de M. Du Camp à Flaubert, à propos du travail de *coupures*. « Nous le ferons faire sous nos yeux par une personne exercée et habile ; on n'ajoutera pas un mot à ta copie ; on ne fera qu'élaguer ; ça te coûtera une centaine de francs qu'on réservera sur tes droits. »

Et M. de Maupassant ajoute :

« La mutilation de ce livre typique et désormais immortel, pratiquée *par une personne exercée et habile*, n'aurait coûté à l'auteur qu'une centaine de francs ! Vraiment, c'est pour rien ! »

Or, je crois savoir que la « personne exercée » prise non pour censeur, mais pour arbitre, n'était (et Flaubert en fut prévenu) autre que Théophile Gautier, qui disait alors avec sa bonhomie narquoise :

— Ça m'ennuie, moi, de lire un manuscrit. Je ne lis jamais de manuscrits. Je veux bien lire celui-là et faire ce travail-là, mais à une condition : on donnera une robe à ***. Total : cent francs[1].

. . . .

Jules CLARETIE. *Le Temps*, 8 octobre 1884.



. . . . . Théophile Gautier, parlant des sceptiques de vingt-cinq ans, se vantant de n'avoir plus d'illusions, de ne croire à rien, disait :

— Ce sont des Don-Quichotte renversés.

Écho de Paris, 21 septembre 1884.



P. 39.

Théophile Gautier disait de Barroilhet :

— Impossible d'avoir plus de cœur dans le nez.

P. 297.

Théophile Gautier (chacun sait çà), détestait la musique.

1. Il faut dire au sujet de ce débat (soulevé à propos des coupures à faire dans le manuscrit de *Madame Bovary*) que M. Emile Bergerat a soutenu dans *le Voltaire* du 22 février 1884 l'impossibilité de l'affirmation de M. Claretie.

Un soir, dans un salon, il causait assez bruyamment, tandis qu'un virtuose s'évertuait sur un piano martyrisé. Le maître de la maison crut devoir intervenir en adressant à Théophile Gautier un *chut!* amical.

Mais lui, avec son sourire placidement ironique :

— Je ne supprime pas le piano, je ne fais que l'atténuer[1].

Pierre VÉRON.

Galop Général, 1 vol., Dentu, 1885, (paru le 20 novembre 1884).



. . . . . Je me souviendrai toujours d'avoir vu un jour Théophile Gautier dans les bureaux du *Moniteur*, penché sur son feuilleton, le feuilleton du lundi, et Dieu sait, s'il avait le théâtre en horreur! Il me fit pitié. La nausée lui montait aux lèvres. Il me montra la page blanche, et, usant d'une de ses expressions terriblement familières qui lui étaient habituelles dans la conversation :

— Si je ne me retenais, dit-il, je vomirais dessus.

— Ne vous gênez pas pour moi, lui dis-je, en riant.

. . . .

Francisque SARCEY.

Notes de la semaine, *Annales politiques et littéraires*. N° du 4 janvier 1885.



. . . . . Je me souviendrai toujours d'avoir entendu Théophile Gautier dire par manière de raillerie à son

1. A vrai dire, nous soupçonnons fort M. Pierre Véron de faire parfois parler les morts et de leur attribuer ses propres mots.

fils, petit bonhomme qui lui reprochait de ne jamais lui écrire :

— Tu veux que je fasse de la *copie* pour toi ; paye la, mon ami.

C'était chez lui un simple badinage, car il a écrit énormément, même à des amis, et sa correspondance, si on la réunissait en corps d'ouvrage, formerait plusieurs volumes. . . . .

Francisque SARCEY.

Le XIXe Siècle, 3 février 1885.

*
* *

. . . .

Théophile Gautier, ce grand sceptique de beaucoup de foi, disait en parlant de la littérature : « On peut toujours tout réimprimer : *tout est inédit!* »

. . . .

Jules CLARETIE.

Le Temps, 1er septembre 1885.

*
* *

Une réflexion inédite, plus jolie qu'absolument juste, de Théophile Gautier, revenant d'Angleterre :

« C'est un pays qui n'a de poli que le marbre, et de fruits mûrs. . . que les pommes cuites ! »

Le Figaro, 18 mai 1886.

Il y aurait enfin bien des traits de ce genre à recueillir dans les si intéressants *Souvenirs littéraires* de M. Maxime du Camp. Mais nous considérons cet ouvrage comme si indispensable à connaître à propos de Théophile Gautier, que nous ne voulons rien lui emprunter. Il faut le lire tout

entier. Le *Journal* de MM. de Goncourt, qui a commencé à paraître en 1886 dans *le Figaro*, et les *Confessions* d'Arsène Houssaye, sont aussi, mais à un moindre degré pourtant, très curieux à consulter sur Théophile Gautier.

Terminons par ces deux citations inédites. Il donnait à M. Adolphe G. le qualificatif suivant : « Fils de Vénus et de Polichinelle », et il aimait à répéter ce distique inédit, qui nous est communiqué par M. Henri Lavoix, lorsqu'il voulait exprimer son admiration pour le grand Corneille :

Oui, lorsque je prenais le vieux Corneille austère,
Je le lisais debout et je tombais par terre!

2371. **Lettre à Alphonse Karr**. *Les Guêpes*, 12 mars 1876. Voici cette lettre, qui ne porte aucune date :

Mon cher Karr,

Je te recommande par pure formalité madame (Ernesta) Grisi et mademoiselle Virginie Huet, son amie, qui vont à Nice, l'une pour piauler, l'autre pour tracasser l'ivoire. Nous sommes d'assez vieux amis pour que cette lettre soit inutile, mais elle servira d'introduction à mes protégées.

Tu connais madame Grisi; mademoiselle Huet n'est pas moins agréable à connaître; dispose en leur faveur de ton influence exotique, explique-leur Nice, et donne-leur des bouquets de ton jardin.

Tout à toi de cœur,

Théophile Gautier.

A propos de madame Ernesta Grisi, voici deux quatrains inédits qui lui furent adressés par Théophile Gautier, et dont les autographes ont été vendus publiquement à Paris le 6 mai 1878 :

I

Neige au Jura, brume au Salève,
Et brise noire sur le pont ;
Mais si ta robe se relève,
Que le vent s'arrête au jupon !

4 novembre 1865. Jour de saint Ernest ; avancé.

II

Les bancs des Dieux sont en ivoire ;
Votre tabouret est plus beau :
Balzac à vos pieds met sa gloire
Et son œuvre, comme escabeau !

Théophile GAUTIER.

2372. **Le Glas intérieur**. *Poésies Complètes*. Tome deux. In-12, 339 pages. Paris, imprimerie *Pillet fils aîné;* librairie *Charpentier et Cie*. Prix : 3 fr. 50.

Ces vers écrits par Théophile Gautier en 1848, à la mort de sa mère, ont paru pour la première fois dans ce volume, que nous trouvons inscrit sous le nº 3717 de la *Bibliographie de la France* du 22 avril 1876. On le sait, cette édition des *Poésies Complètes*, en deux volumes, dont le premier avait paru en 1875, est la seule qui contienne les poésies inédites et posthumes. *Émaux et Camées* n'en fait point partie et continue à former un recueil à part. Nous allons donner ici des variantes inédites de ces remarquables stances ; voici d'abord celles de la version imprimée :

1re STROPHE.

On me voit pâle mais serein
Aller, venir, manger et boire,
Car sous ma redingote noire
J'ai boutonné mon noir chagrin.

Sans qu'un mot de mes lèvres sorte,
Sans pousser dehors un : hélas !
J'entends en moi sonner le glas :
« Ta mère est morte ! »

IIe STROPHE.

. . . .
J'entends toujours tinter le glas :
« Ma mère est morte ! »

IIIe STROPHE.

A l'Opéra, comme autrefois,
Quand le ballet nouveau sautille,
Ou que l'opéra s'égosille,
Je juge les pas et les voix.
A la musique douce ou forte
Ma peine mêle son : hélas !
J'entends toujours tinter un glas :
« Sa mère est morte ! »

Voici maintenant une version complète, très différente :

I

Je vais pâle et le front serein,
Menant ma vie ambulatoire,
Et sous ma redingote noire
Ayant boutonné mon chagrin.
Mais que je rentre ou que je sorte,
Que j'agisse ou croise les bras,
Ma peine en moi pleure tout bas :
La chère vieille femme est morte !

II

Au bois de Boulogne on me voit,
Comme un dandy que rien n'occupe,
A l'amazone en longue jupe
Parler dans le sentier étroit.

Mais, vers quelque endroit que m'emporte
Le galop, le trot ou le pas,
Un souffle froid me dit tout bas :
La pauvre vieille femme est morte !

III

A l'avant-scène quelquefois
Je tiens au bout de ma lorgnette
La danseuse qui pirouette,
Le chanteur poursuivant sa voix.
Dans la musique douce ou forte,
Qui pleure ou se brise en éclats,
Un petit souffle dit tout bas :
La chère vieille femme est morte !

Enfin, voici encore une variante de la première strophe :

Le gazon croît sur le terrain,
L'oubli pousse dans la mémoire,
Il le faut; j'ai repris le train
De ma critique ambulatoire,
Et sous ma redingote noire
J'ai boutonné mon noir chagrin.

2373. **La Neige, fantaisie d'hiver.** Daté du 1er janvier 1850 Même renseignement.

2374. **Les Joyeusetés du Trépas.** . Même renseignement. Nous avons déjà parlé de cette pièce, en 1858, à propos de *Bûchers et tombeaux* (voir n° 1556) ; elle contient une faute d'impression qui dénature absolument ce vers :

Pose en *Vénus* dans l'atelier.

Il faut lire :

Pose en *vernis* dans l'atelier.

Voici, de plus, une variante inédite de la première et de la sixième strophe :

Il traîne à la danse macabre
L'empereur, le pape et le roi,
Et du destrier qui se cabre
Jette bas le preux plein d'effroi.

. . . .

Et pose sur son crâne jaune
La couronne arrachée au roi
Qui se retient aux bras du trône,
Et qu'il entraîne, plein d'effroi.

2375. **A Claudius Popelin ; sonnet II. Écrit sur un exemplaire de la Mode.** Daté d'août 1869. Même renseignement.

2376 **Sonnet : « Vous étiez sous un arbre, assise en robe blanche ».** Même renseignement.

2377. **Le vingt-sept Mai, pour l'anniversaire de naissance de la princesse M(athilde).** Daté de Versailles, 27 mai 1871. Même renseignement. Voici quelques variantes inédites de ces vers :

Pendant que Paris brûle et que l'œuvre s'achève,
Mai revient à son temps, Mai toujours parfumé,
Ramenant pour mon cœur l'anniversaire aimé,
Date chère où revole obstinément mon rêve.

Malgré tout les bourgeons sont pleins de jeune sève,
L'azur luit dans le ciel par la poudre enfumé,
Les oiseaux font ouïr leur chant accoutumé
Comme si le canon ne tonnait pas sans trêve.

Et moi, je pense à vous, promenant ma pâleur
Par les sentiers déserts du jardin de Versailles,
Asseyant ma fatigue aux grottes de rocailles.

Pour fêter ce vingt-sept, [j'ai pris, la mort au[1]] cœur,
Dans mon pauvre jardin tout criblé de mitrailles
Près d'un éclat d'obus cette petite fleur.

1. Les mots entre crochets, ajoutés ici, manquent sur l'autographe.

Autre variante du premier tercet :

> Et moi, triste, souffrant, seul avec ma douleur,
> Et ne pensant qu'à vous aux bosquets de Versailles,
> Dont j'admire, en baillant, les ifs et les rocailles.

On sait la sincère reconnaissance du poète pour celle qui fut toujours pour lui une amie si dévouée. M. Edmond de Goncourt raconte, dans la préface du volume de M. Bergerat, qu'il nommait lui-même cet attachement : « une amitié voluptueuse ».

2378. **A Maxime du Camp, sonnet.** Même renseignement. Voici une variante inédite de ce sonnet :

> Merci du cachet, merci du papier,
> De la cire rouge et des plumes d'oie ;
> J'ai reçu le tout avec grande joie
> Et j'irai ce soir te remercier.
>
> Mais, en attendant, je veux gribouiller
> Sur le bleu *cream-laid* ces vers que je ploie
> Dans une enveloppe, et que je t'envoie
> Par un Azolan devenu portier.
>
> Comme un vrai dandy, grâce à ces richesses
> Je puis désormais glisser aux duchesses
> Des billets charmants en carton anglais.
>
> Je ne ferai plus rougir les valets
> Sur le plat d'argent forcés de remettre
> Un vieux torche-c.. au lieu d'une lettre !

Voici encore une variante des vers deux et trois de la version des *Poésies Complètes :*

> Plume de Perry qui glisse avec joie
> Sur le vélin bleu plus doux que la soie.

et des vers deux et dix :

Cire rouge, ambrée, avec plumes d'oie. . . .
Sur carton anglais, aux blanches duchesses. . . . .

2379. **Allitérations ; imitées de celles du Romancero.** Même renseignement.

Voici une variante inédite de ce curieux essai de poésie rimant par les consonnes :

Un jour sur la Vivarambla,
Le vaillant grenadin Gāzūl
Passait sur son beau cheval barbe ;
Il avait un burnous d'āzūr,
Emblême d'amour et de foi,
Et pour le regarder chācūn
Se retournait : surtout les femmes.
Calendaja, Fatmé lā brūne,
Se penchaient au bord du balcon
Pour voir de plus loin dans lā rūe ;
Gazul arrêtant son cheval
Dit : « Miracle de la nātūre,
Perle de Grenade et du monde,
Réponds à mes feux, je t'āssūre
Par jour trois têtes de chrétien. »
— « Donne-m'en quatre, cher Gāzūl,
Et je ne serai pas ingrate ! »

C'est cette pièce de vers dont Théophile Gautier nous a fait envoyer l'autographe, avec celui d'un *Ave Maria*. (Voir n° 2389).

2380. **Sonnet : « Mon œil, sur le cadran toujours fixé, calcule ».** Même renseignement.

2381. **Au bois de Boulogne.** Même renseignement. Voici d'abord une variante des vers vingt et un et vingt-deux de la pièce :

Elle cherchait par terre, et ses doigts de squelette
Allaient sous le gazon prendre une violette.

puis une version presque entièrement différente :

L'autre jour, à cheval, dans le bois de Boulogne,
Le front fumant encor d'une ardente besogne
Je courais. — Les senteurs du feuillage nouveau,
L'encens des bourgeons verts, me montaient au cerveau ;
Je me plongeais dans l'air, le soleil, les arômes ;
Des rêves de la nuit secouant les fantômes,
Je ne pensais à rien, comme tout cavalier
Quand une fois il a le pied dans l'étrier,
Car, en dépit du vers de Boileau, pris d'Horace,
Le chagrin ne saurait suivre un cheval de race,
Et, vous regardant fuir, s'asseoit, traînant le pied,
Au talus du chemin, comme un estropié.

Dans le milieu du bois, sur le bord de la route,
Une vieille marchait ; son dos formant la voûte,
Son visage de bistre affreusement ridé,
Le cercle de son œil, par la maigreur vidé,
Ses mains aux mouvements incertains et débiles,
La faisaient ressembler à ces grandes sybilles
Que Léonard Vinci sur un coin de papier
De sa plume croqua, pour se désennuyer.
. . . .
. . . .

Parfois elle plongeait sur une plante en fleur,
De forme gracieuse et de vive couleur,
Hors de sa mante noire une main de squelette,
Et cueillait bouton d'or, pervenche, violette,
Tout ce que le printemps, de ses prodigues mains,
Verse du haut des cieux sur le bord des chemins.

Ce souvenir fleuri des premières années
Mettait quelque fraîcheur sur ses tempes veinées ;
Sa lèvre souriait à ses anciens printemps,
A ses beaux amoureux, défunts depuis trente ans !

Une autre variante, enfin, en rimes croisées, du début de cette pièce :

L'autre jour, je passais par le bois de Boulogne
A cheval, pour baigner dans l'air frais du printemps
Mon front ardent encore d'une chaude besogne ;
Car nous que l'ouvrier nomme oisifs, en ces temps,
Aux forges de l'esprit infortunés cyclopes,
Nous fatiguons le fer de coups intermittents
Dans les prunelles d'or des oiseaux nyctalopes.

. . . .

2382. **Le Ruisseau.** Même renseignement. Le véritable titre de ce morceau, vérifié sur l'autographe, est : *Souvenir de Promenade*. Il date de 1869.

2383. **Chez les Étoiles.** Même renseignement. Ce remarquable fragment a été retrouvé et déchiffré par nous sur un manuscrit presque effacé, écrit en partie au crayon, en partie à l'encre, et qui doit dater de la jeunesse du poète ; aidé d'une forte loupe, nous avons réussi à reconstituer tout ce qu'il avait écrit de ce morceau ; la fin de ce fragment surtout est pleine de couleur et de poésie.

Voici une variante des vers cent vingt et un et cent vingt-deux de cette pièce :

A la coupe d'amour du ciel buvant l'oubli,
J'abandonnai le soin de mon globe poli.

2384. **L'Orestie, tragédie antique. Fragment.** Même renseignement. Ce monologue, début de la pièce, est le seul morceau que Théophile Gautier ait écrit pour cette tragédie, qui lui fut demandée, vers 1845, par le Théâtre-Français. (Voir nº 899.)

2385. **La Perle du Rialto (premier acte).** Même renseignement.

Cette pièce, ainsi que nous l'avons dit déjà (Voir n° 2357), est la première version de *l'Amour souffle où il veut;* nous avons retrouvé des fragments du plan en prose du premier acte primitif, et nous allons les mettre sous les yeux du lecteur; il y verra, parmi les carrières que Georges d'Elcy énumère comme pouvant lui convenir, celle de *président de république*, ce qui date ce fragment de 1849 ou 1850. Chronologiquement, *la Perle du Rialto* doit donc être placée avant *l'Amour souffle où il veut*, bien que parue après cette dernière pièce. Ce n'est pas sans peine que nous avons réussi à reconstituer le manuscrit de ce premier acte, pour le placer dans les *Poésies Complètes* de Théophile Gautier.

Voici d'abord les fragments dont nous venons de parler du plan primitif de *la Perle du Rialto :*

PERSONNAGES DES DEUX SCÈNES

GEORGES D'ELCY.
ARCHIBALD SINCLAIR.
LAURE.
FANNY.

SCÈNE Ire.

ARCHIBALD, à Georges.

Viens avec nous au bal de l'Opéra.

LAURE.

Nous souperons jusqu'au déjeûner.

ARCHIBALD.

Je te préviens qu'elle a la truffe sentimentale et le rhum expansif.

GEORGES.

Non, je préfère rester.

LAURE.

On se grisera au vin de Madère, en gens sérieux, et qui se respectent.

GEORGES.

Je suis triste, ennuyé.

FANNY.

Habille-toi en Pierrot et mets un nez de carton à ta mélancolie ; un nez verni avec des moustaches ; il n'y a rien de meilleur pour le spleen. J'ai conseillé ce remède à un anglais qui voulait se couper la gorge, et il a été si gai qu'il a fini sa nuit au violon.

LAURE.

Le perdreau truffé et le salmis de bécasses sont aussi très bons pour les vapeurs.

ARCHIBALD.

Viens, nous rirons.

GEORGES.

Une autre fois.....

FANNY.

Que crains-tu! nous n'avons pas comme les honnêtes femmes le moyen de n'être pas jolies, et tu ne cours pas risque de voir au démasqué...

. . . .

SCÈNE II.

GEORGES, ARCHIBALD SINCLAIR.

SINCLAIR.

J'ai laissé babiller cette folle, mais les fous comme les enfants terribles disent quelquefois la vérité sans le savoir et sans le vouloir.

GEORGES.

Tu me crois donc, comme Fanny, amoureux stupidement d'une Charlotte de la rue Saint-Denis et devenu un Werther de boutique?

SINCLAIR.

Non, pas précisément ; mais tu n'es plus le Georges d'autrefois.

GEORGES.

Suis-je obligé à garder toujours le même caractère? quand un habit vous déplaît on en change, quand une façon d'être vous ennuie on en prend une autre. J'avais assez du Georges que tu connais, je l'ai mis à la porte.

SINCLAIR.

Quoi, tu l'as renvoyé ainsi, ce bon Georges, si commode, si complaisant à toutes les fantaisies, qui se grisait si bien, qui pariait si hardiment autour de la table jaune du turf et de la table verte du jeu? Georges, cet excellent *gentleman-rider* qui sautait les haies et les fossés à Berny plus délibérément qu'Edwards ou Robinson, et qui n'avait pas son pareil derrière les portants de coulisse de l'Opéra pour séduire avec un cornet de dragées les diablesses ou les anges du ballet nouveau?

GEORGES.

Oui; ce fat me donnait à la fin sur les nerfs et je m'en suis débarrassé.

SINCLAIR.

Plus d'un de tes amis le regrettera, et surtout plus d'une de tes maîtresses.

GEORGES.

Quant à ce Georges-là, il est bien mort, comme Fanny l'a dit en riant.

SINCLAIR.

Est-elle blonde ou brune, ta belle puritaine?

GEORGES.

Tu tiens donc bien à ta supposition?

SINCLAIR.

Oui ; il faut toujours une Circé pour métamorphoser les hommes.

GEORGES.

J'espère que tu ne me ranges pas parmi les compagnons d'Ulysse.

SINCLAIR.

Oh ! non ! Circé ne change pas toujours les hommes en..... sangliers domestiques ; elle se plaît quelquefois à changer en hommes.....

GEORGES.

Des sangliers domestiques ! merci.....

SINCLAIR.

Pour parler sans mythologie, la femme qui souvent tire un libertin d'un sage, peut tirer un sage d'un libertin. C'est le cas où tu te trouves.

GEORGES.

Je suis vieux, mon cher, j'ai vingt-sept ans, l'âge de la gravité ; il faut devenir quelque chose : représentant, ministre, président de la République ou ambassadeur en Perse.

SINCLAIR.

Ce n'est pas là ce qui t'inquiète, à coup sûr. Allons, Georges, pas de fausse honte, ouvre ton cœur à ton ami qui ne cherche pas à pénétrer ton secret, mais qui veut partager ton chagrin si tu en as ; toi qui m'as confié sans crainte mille folies, hésiteras-tu à me dire une chose raisonnable ?

GEORGES.

Mais c'est toute une histoire.

SINCLAIR.

Pardieu, je l'espère bien. Abuse de moi comme d'un confident de tragédie.

GEORGES.

Tu auras l'avantage sur ces respectables utilités, de ne pas savoir ce que je vais te dire.

SINCLAIR.

J'écoute.

GEORGES.

On s'inquiète beaucoup de la traite des noirs, mais fort peu de la traite des blanches. Tous les bazars d'esclaves ne sont pas à Constantinople !

SINCLAIR.

Au fait, il n'est pas besoin d'aller en Orient pour acheter une femme.

GEORGES.

C'était l'avis de lord Pembrocke.

SINCLAIR.

Ce satyre, pair d'Angleterre? Mais quel rapport Constantinople et lord Pembroke ont-ils avec tes amours ?

GEORGES.

Attends, toutes les sorcières ne sont pas dans les *Caprices* de Goya ; il y a encore de vieilles femmes qui lavent pour le sabbat les jeunes filles innocentes ; à l'Opéra, chaque sylphide est gardée par une fée Carabosse qui ne demande pas mieux que de la vendre aux gnomes, s'ils ont de l'argent.

SINCLAIR.

Je te vois venir.

GEORGES.

Non. Lord Pembroke marchandait donc une Willi à une stryge ;— une enfant de treize ans ! l'âge de Juliette

quand Roméo la rencontra au bal! — Mais nous ne sommes pas en Italie. Comment cet ange était-il né de ce démon, cette beauté de ce monstre, cette perle de cette huître, cette fleur de cette mandragore? Dieu seul le sait! Ce que l'on peut supposer de plus honorable pour la nature humaine, c'est que l'horrible vieille avait volé cette enfant. Une pitié me prit de voir tant de grâces, tant de jeunesse passer au pouvoir de ce Vitellius anglais qui a puisé dans l'or le mépris de l'humanité, et semble mettre une joie sombre à souiller tout ce qu'il y a de pur au monde. Je venais de gagner une somme considérable au jeu; moitié envie de contrarier Pembroke, dont les chevaux ont toujours battu les miens, moitié désir de sauver cet être charmant d'un amour qui fait peur et qui fait horreur, comme celui de Tibère à Caprée, j'intervins dans la négociation, je mis une folle enchère sur l'enjeu du lord, cinquante mille francs, je crois, et je l'emportai. Ne fis-je pas bien?

SINCLAIR.

Si fait; il est aussi méritoire de délivrer de jeunes françaises que de racheter de petits Chinois. Et la fin de l'histoire?

GEORGES.

La fin de l'histoire est qu'Alice a seize ans aujourd'hui et que j'en suis amoureux fou.

SINCLAIR.

Diable, c'est dangereux un dernier amour, un amour de vieillard; car, nous autres qui vivons triple, à trente ans nous sommes centenaires, ou peu s'en faut.

GEORGES.

Oh! non! Tous les feux de l'adolescence brûlent

dans ma poitrine ! j'aime comme un lycéen, comme un séminariste, comme un sot.

SINCLAIR.

Et la petite, t'aime-t-elle ?

GEORGES.

Je ne sais. J'ai respecté son enfance ; j'ai été pour elle un père, un frère, une mère plutôt.

SINCLAIR.

Rôle épineux et difficile : si elle allait te vénérer et te prendre au sérieux comme un ancêtre ?

GEORGES.

Une idée folle m'avait traversé la cervelle, un soir que j'avais lu avant de m'endormir un volume de Molière. Comme Arnolphe, j'ai voulu avoir mon Agnès, un être qui ne tînt à rien au monde et qui tînt tout de moi.

SINCLAIR.

Eh ! Georges, pour un roué, c'est un étrange caprice. Don Juan continuer Arnolphe !

GEORGES.

Eh ! mon Dieu, il n'y a pas si grande différence que l'on croit entre Don Juan et Arnolphe. L'un cherchait son idéal tout fait à travers les hasards de la vie ; moi, j'ai voulu faire le mien.

SINCLAIR.

Ton Agnès est-elle bien innocente, bien sotte, et répond-elle au jeu du corbillon ce « *tarte à la crême* » qui fâchait tant le marquis ?

GEORGES.

Dieu merci, je ne suis pas encore un Géronte de comédie. Alice est élevée d'une manière supérieure ; je lui ai donné les clefs de toutes les serrures ; j'ai voulu

faire son âme grande pour que plus d'amour y pût tenir; poésie, musique, peinture, je ne lui ai rien interdit; elle lit couramment dans Byron, dans Beethoven et dans Raphaël. Je lui ai permis le luxe comme un art de plus. De cette enfant arrachée à la fange, Dante pourrait faire sa Béatrix et Pétrarque sa Laure. Elle est intelligente et belle, pure comme Agnès, spirituelle comme Célimène!

SINCLAIR.

Tu m'alarmes.

GEORGES.

Et moi aussi, quelquefois j'ai peur de mon ouvrage. Les Prométhées et les Pygmalions ont de terribles angoisses! l'argile est pétrie, le dernier coup de ciseau donné. Le feu du ciel animera-t-il le fantôme immobile? Le flambeau de l'amour, échauffera-t-il le marbre, et la statue descendra-t-elle du piédestal pour tomber dans mes bras?

SINCLAIR.

On ne sait. Le marbre animé est fantasque quand il représente une femme. Mais comment se fait-il.... ..

Voici maintenant une série de variantes inédites, en vers, de l'acte publié :

SCÈNE I.

FANNY, entrant.

George, veux-tu venir au bal de l'Opéra,
Et souper avec moi, Cidalise et Laura?

GEORGE.

Je ne suis pas en train.

FANNY.

Avec moi toute seule ? [1].

GEORGE.

Non.

LAURA.

Tu deviens, mon cher, horriblement bégueule ;
Moi qui me compromets.

SINCLAIR.

Fi ! le jeune Caton !

GEORGE.

Je suis triste, ennuyé.

SINCLAIR.

Mets un nez de carton.

LAURA.

Rentrer lorsque l'on sort et s'asseoir quand on danse,
O dégradation, ô honte, ô décadence !

FANNY.

Rester à la maison un soir de carnaval,
C'est primitif, bourgeois, bête et patriarcal ;
Mais laissons-le croupir ici dans sa sagesse ;
Il se couche la nuit et n'a plus de maîtresse !

LAURA.

George, tu baisses.

GEORGE.

Non, je remonte.

FANNY.

Je crains.
Que quelque Dalila ne t'ait coupé les crins,

1. Variante de ce vers :

GEORGE.

Non.

FANNY.

Au fait, trois c'est trop ; avec moi toute seule.

Et que, piteusement, tu n'aimes en cachette,
Une madame Evrard ou bien une Lisette.

. . . .

. . . .

Pendant que tu moisis dans cette solitude
Tout Paris se demande avec inquiétude :
— Où donc est-il passé cet aimable vaurien,
Qui jouait si gros jeu, qui se battait si bien,
Et, les soirs de débuts, dirigeant la cabale,
Se prélassait si fier dans la loge infernale ;
Cet élégant pilier du café Tortoni,
Ce gentleman-rider de la Croix-de-Berny,
Qu'Edwards et Robinson, que tant d'audace effraie,
Proclamaient sans rival à sauter une haie [1] ;
Ce sultan de coulisse et ce père du rat,
Méduse des maris, amour de l'Opéra,
Qui jetait pour mouchoir des cornets de dragées,
Aux vertus du ballet en espalier rangées !
De profundis sur toi ! ta jeunesse a vécu [2],
George est mort ! — Deviens chauve, engraisse et sois cocu !

. . . .

SCÈNE II.

SINCLAIR.

. . . . Gavarni,
Dans sa collection eût pu mettre Fanny.
Elle t'a touché juste à la place sensible,
Et la femme qui parle est un enfant terrible

1. Variante de ce vers :

N'eussent pas distancé pour la course de haie.

2. Variante de ces vers :

George est perdu pour nous. — Adieu. Que la vertu
Te soit légère ! Vis gros, gras, bête et cocu !

Traînant, pour déceler un furtif rendez-vous,
Le chapeau de l'amant sous les yeux de l'époux.

GEORGE.

Tu me crois donc changé, moi, le viveur sceptique,
En Saint-Preux de comptoir, en Werther de boutique?

. . . .

SINCLAIR.

. . . .

Et laissait emporter aux brises de Bohême,
Les feuillets inédits d'un merveilleux poème !

GEORGE.

Oui ; ce fat m'agaçait, je m'en suis délivré.

SINCLAIR.

Ce George, par tes mains avant l'âge enterré [1],
Sera pleuré longtemps, et surtout de plus d'une.

GEORGE.

Paix sur ce moi défunt.

SINCLAIR.

Est-elle blonde ou brune
Ta belle puritaine?

GEORGE.

Il paraît que tu tiens,
A cette idée absurde où toujours tu reviens !

SINCLAIR.

Dans les temps fabuleux, comme au temps où nous sommes,
Il faut une Circé pour transformer les hommes.

GEORGE.

Me ranges-tu parmi les animaux grognons
Qui d'Ulysse jadis furent les compagnons ?

1. Variante :

Ce garçon-là sera, tiens-t'en pour assuré,
Regretté de plus d'un et surtout de plus d'une.

GEORGE.

Ce George-là n'est plus.

SINCLAIR.

Est-elle blonde on brune...

Merci ! — Pour un ami galamment tu me traites !

SINCLAIR.

Circé ne changeait pas tous les hommes en bêtes ;
Et la femme, qui fait du sage un libertin,
Du libertin souvent tire un froid puritain.

. . . .

. GEORGE.

. . . .

Et les gnomes hideux, grâce aux monstres femelles
Trouvent, au rendez-vous, les sylphides sans ailes !

SINCLAIR.

Cela s'est vu parfois.

GEORGE.

Donc un diable vendait
Un ange ! — C'était cher, et Maddock marchandait,
Une enfant de treize ans, l'âge que Juliette
Avait quand Roméo la vit dans une fête !
Mais nous ne sommes pas à Vérone. Comment
Était sorti d'un monstre un être si charmant,
Ce bleu myosotis de cette mandragore,
De ce fumier vivant, cette perle, on l'ignore.
La nature parfois de la difformité,
Comme par repentir fait naître la beauté.
Ce qu'on pouvait penser de mieux, c'est que la vieille
Avait dans son berceau volé cette merveille !
En voyant tant d'attraits menacés par ce lord,
Par ce libertin sombre, heureux de souiller l'or,
De cracher sur le beau, de baver sur la rose [1],
Cette idée en mon cœur remua quelque chose ;
Je vis une Angélique enchaînée au rocher,
L'Orque allait l'engloutir, et, pour la détacher,

1. Variante :

Limace de sa bave argentant toute rose,

Je fondis, ayant fait la veille un gain énorme,
Dans une armure d'or sur la bête difforme !

SINCLAIR.

Tu fis bien et cet or est mieux placé cent fois
Qu'à des souscriptions pour les petits Chinois.
Racheter une blanche est œuvre méritoire
Quoique moins à la mode ; .... et la fin de l'histoire ?

GEORGE.

C'est qu'Alice a seize ans, et j'en suis amoureux.

SINCLAIR.

Un amour de vieillard ! Diable, c'est dangereux,
Car à trente ans, selon le calcul ordinaire,
Quand on a vécu triple, on est nonagénaire.

GEORGE.

Oh ! mon amour n'est pas un amour de vieillard,
Si, comme la vengeance, il est arrivé tard !
Ce dernier amour c'est ma première jeunesse !
J'ai l'étourdissement d'une première ivresse,
Je vivrais d'un sourire et je mourrais d'un mot !
J'aime en séminariste, en lycéen, en sot.

. . . .

. . . .

Son éducation a reçu tous mes soins
Et si c'est dans un but égoïste, du moins,

. . . .

. . . .

Riche, je lui permets le luxe comme un art,

. . . .

SINCLAIR.

A ce monstre charmant fait de perfections
Je voudrais un défaut, comme une ombre aux rayons !
Une femme accomplie est la pire chimère.
Tu t'es préparé là plus d'une peine amère.

GEORGE.

. . . .

Enfin Pygmalion a fait sa Galathée,
Et Pandore, muette, est devant Prométhée.
L'un a prié Vénus, l'autre a volé le feu,
Et tous deux sont tremblants! Le sculpteur et le dieu
Attendent que la vie avec sa flamme agile
Enfin ait traversé leur marbre et leur argile[1]!
Hélas! verrai-je un jour, ou ne verrai-je pas,
Mon marbre s'animer et tomber dans mes bras?

SINCLAIR.

Qui sait! Quand on l'atteint, Daphné se change en arbre,
Et la nymphe pour toi peut redevenir marbre;
Mais comment se fait-il que personne n'ait su
Cette histoire, et ce plan si longuement conçu?

GEORGE.

Dans la maison voisine une porte secrète
M'ouvre, quand je le veux, l'accès de sa retraite;
Entre les deux logis par des ouvriers sûrs
Nuitamment et sans bruit j'ai fait percer les murs.
Dans ce nid arrangé pour que l'amour s'y plaise,
Elle demeure avec sa gouvernante anglaise;
Ses gens la croient venue enfant de Calcutta
Et fille d'un Nabab dont tout l'or lui resta,
Car personne ne sait sa véritable histoire,
Rêve presque effacé du fond de sa mémoire[2].
Chaque soir je la vois dans ce petit salon
Une heure, après un jour qui m'a paru bien long,
Et si, l'heure écoulée, à rentrer elle hésite,
Et debout, sur le seuil prolonge sa visite,
Ou retourne la tête avec un regard doux,
J'ai des ravissements et je tombe à genoux!

. . . .

1. Variante :

Enfin ait traversé leur fantôme d'argile.

2. Variante :

Page presque effacée au fond de sa mémoire.

Voici une autre version encore d'un passage de cette tirade :

Elle vit seule avec sa gouvernante anglaise,
Et passe aux yeux de tous pour fille de parents[1]
Morts autrefois dans l'Inde, à Calcutta ; je prends
Pour toute liberté celle d'une visite
Dans ce parloir commun qu'à franchir elle hésite ;
C'est là qu'à mon signal elle vient chaque soir,
Et que dans un instant je vais enfin la voir !

. . . .

Voici enfin le pendant, complètement inédit, du début de la scène entre George et Lavinia qui commence la partie écrite du second acte de *l'Amour souffle où il veut ;* dans *la Perle du Rialto*, l'on s'en souvient, l'héroïne s'appelle Alice :

ALICE.

George, vous venez tard aujourd'hui !

GEORGE.

Doux reproche !

Vous l'avez remarqué ?

ALICE.

Sans doute ; l'heure approche
Où miss Lucy, bâillant comme une huître au soleil,
Sonne le couvre-feu parce qu'elle a sommeil,
Et je ne voulais pas, à dormir condamnée,
Achever sans vous voir cette longue journée,
Car au monde il n'est rien qui soit plus ennuyeux[2]
Plus monotone à l'âme et plus maussade aux yeux,

1. Variante :

On la croit orpheline et fille de parents

2. Autre variante de ces vers :

George, vous qui toujours fûtes si bon pour moi,
Je vous fais à genoux une demande...

GEORGE.

Quoi ?

Qu'un teint couperosé de gouvernante anglaise,
Faisant du petit point sur une grande chaise,
Et tout paraît charmant après un tel régal.

GEORGE.

Même moi ?

ALICE.

Même vous.

GEORGE.

Mince est le madrigal.

ALICE.

Au moins si quelquefois elle changeait de pose,
Et mettait un ruban vert pomme au lieu de rose !

. . . .

2386. **(Huitain).** Écrit en août 1848. Même renseignement. A partir de ce morceau, qui est accompagné d'une copie de lettre, tous les suivants font partie de l'*Appendice* du tome deux des *Poésies Complètes*.

2387. **Quatrain à Claudius Popelin, maître émailleur, improvisé et placé en tête d'un exemplaire des Émaux et Camées.** Daté d'août 1863. Même renseignement.

2388. **Quatrain.** Daté d'octobre 1872. Même renseignement. Ces vers, qui devaient être les premiers d'un sonnet que Théophile Gautier avait commencé pour nous, sont les derniers qu'il ait écrits.

A propos de ces quatre vers de Théophile Gautier, voici de lui plusieurs quatrains complètement inédits. Le pre-

ALICE.

Commandez à Lucy, pour varier la chose,
Qu'une fois par semaine elle change de pose !

GEORGE.

Moqueuse! miss Lucy vous aime fort.

ALICE.

Eh bien

. . . .

mier est en vers de onze pieds ; ce mode de versification est, on le sait, très peu employé à cause de sa difficulté :

La lune se lève et la nuit est sereine ;
Allons voyager sur la mer aux flots bleus,
Près des coteaux verts, ô ma charmante Hélène,
Et laisse-moi voir ton front et tes beaux yeux !

Le second a été adressé vers 1850 à M. Julien Turgan, en remercîment d'un envoi de prunes de la Mère Moreau. M. Turgan était alors étudiant en médecine et externe aux Incurables :

Tes prunes, fruits d'amphithéâtre,
Semblent les fœtus des bocaux,
Pendus dans l'alcool verdâtre,
Par leurs cordons ombilicaux.

Tous les suivants ont été écrits sur bouts-rimés :

I

Quand j'entre au cabaret je demande du pain,
Un morceau de fromage avec une bouteille ;
Les pieds sur les chenêts, laissant passer le grain,
Je me donne à la trogne une teinte vermeille.

II

Au printemps, quand on voit voler le hanneton,
Le curé fait le tour de son petit canton ;
Il chevauche, vêtu de sa noire soutane,
Plus fier sur son bidet que sur une alezane.

III

Ne me regarde plus, ô ma belle Mimi,
Avec cet air maussade et cet œil ennemi,
Ou je vais sur le nez te casser la carafe,
Et sur ta joue écrire à cinq doigts mon paraphe !

IV

Sous le ciel azuré de l'antique Toscane,
Sur un degré de marbre, à l'ombre d'un platane,
Un faquin, demi-nu, fredonne sa chanson,
Et montre le bonheur en simple caleçon.

V

Souvent, quand il a plu, sort le colimaçon.
Sur les feuilles de vigne il traîne sa famine ;
Mais le moineau gourmand le découpe en tronçon,
Et sa coque se brise aux mains d'une gamine.

2389. **Ave Maria.** Même renseignement. Ces vers, dont l'autographe, ainsi que nous l'avons déjà dit (Voir n° 2379), nous fut envoyé par l'auteur comme marque de bon souvenir, ont été écrits en 1836 pour être placés sous la musique de l'*Ave Maria* de Schubert. Il fut chanté ainsi, à cette époque, par Nourrit et par Wartel. Tel est, du moins, le renseignement que donne à ce sujet la *Revue de France* d'août 1876.

2390. **Les Fouilles du Mont Palatin.** *Le Figaro*, supplément littéraire du numéro du 28 mai 1876. La publication de cet article est accompagnée de cette note :

Nous publions aujourd'hui une rareté qui s'adresse aux gourmets de la littérature. C'est un article de Théophile Gautier, qui ne figure pas dans ses œuvres et que peu de lecteurs ont eu la bonne fortune de connaître.

Cette page, où le style du maître s'épanouit dans toute sa splendeur, restera parmi les plus remarquables de notre *Écrin littéraire.*

La rédaction même de cette note prouve que cet article de Théophile Gautier n'était pas inédit ; nous ignorons

absolument d'où il peut être tiré ; c'est, en tout cas, un article très remarquable, écrit après son retour d'Égypte en décembre 1869, et avant le 4 septembre 1870. Il a reparu en 1883 dans le volume de Théophile Gautier : *Souvenirs de théâtre, d'art et de critique.*

2391. **Lettre à Perrot.** *Théâtre*, par Théophile Gautier, deuxième édition. 1877. (Voir nº 2357).

Cette lettre parut inédite dans ce volume, que nous trouvons inscrit sous le nº 4171 de la *Bibliographie de la France* du 21 avril 1877.

2391bis. **Sacountala, ballet.** Version première ; datée de janvier 1858. Même renseignement. (Voir nº 1597.)

Voici une variante inédite du dénouement de cette version :

Le méchant ermite, vaincu par la prière de Canoua, s'éloigne. Aussitôt la mémoire revient au roi. Il écrit au bas du dessin achevé : *Sacountala!* Puis, en se retournant, il aperçoit Sacountala elle-même. Pénétré de remords, enflammé d'amour, il se jette à ses pieds, la priant de lui pardonner les mauvais traitements qu'il lui a fait subir. Sacountala se laisse tomber dans ses bras, et il lui remet au doigt l'anneau royal qu'elle ne perdra (plus) cette fois. Il s'humilie aussi devant l'ermite et remercie la fée.

Puis il appelle ses courtisans, ses officiers, ses femmes, tout son monde, qui descendent les escaliers des terrasses à flots précipités et forment un immense final de danse.

Le ciel s'est ouvert ; on aperçoit tout en haut Casyapa près de sa femme Adyti. Plus bas Misrakeçi et Ménaca, mère de Sacountala, des légions de gandharvas (génies) et d'Apsaras (danseuses célestes), qui viennent se

mêler aux mortels pour célébrer les noces de Sacountala et de Douchmanta, de qui doit naître le héros dominateur de l'Inde.

2392. **« Je suis le mot de la charade »**, vers inédits. *Théophile Gautier; entretiens, souvenirs et correspondance*, par Emile Bergerat. Avec une préface par Edmond de Goncourt et une eau-forte de Bracquemond. In-12 de XXVIII-332 pages. (En réalité, XXXII-328 pages, y compris le titre.) Imprimerie de *Quantin*, à Paris. — A Paris, chez *Charpentier*, 13, rue de Grenelle-Saint-Germain, 1879. Prix: 3 fr. 50.

Cet ouvrage est inscrit sous le n° 7114 de la *Bibliographie de la France* du 5 juillet 1879.

2393. **Sonnet acrostiche et écrit sur bouts-rimés : « En ces yeux fiers et noirs que la grâce tempère »**. Même indication.

2394. **L'Étudiant**; sonnet écrit sur bouts-rimés. Même indication.

2395. **L'Anachorète**; sonnet écrit sur bouts-rimés. Même indication.

2396. **Vers pour une chanson espagnole : « Ne sonnez pas la cloche »**. Même indication.

2397. **Vers pour un lied de Schumann : « De nos larmes, brillante »**. Même indication.

2398. **Strophes : « Vous recevrez pour votre fête »**. Même indication. Datées de novembre 1863.

2399. **Autres strophes : « Je vous envoie une lorgnette »**; datées du 30 décembre 1864. Même indication.

2400. **Sonnet : « Sur un coin d'infini traînant son voile d'ombre »**. Même indication. Le titre de ce sonnet, relevé sur une copie autographe, est : *Sur une boucle d'oreille en turquoise*. Voici une variante du premier vers :

Sur un coin d'infini traînant son *cône* d'ombre.

2401. **Sonnet : « Sur son toit de lave où pendent des**

grappes ». Même indication. Une version autographe porte la date de décembre 1852.

2402. **Sonnet dédié à M. de Nully : « L'ombre de Dieu planait sur la foule en extase ».** Même indication. L'autographe est aujourd'hui entre nos mains.

2403. **Le Preneur de rats de Hameln.** Ballet en deux actes. 1872. Même indication.

Ce ballet, dont M. Massenet devait composer la musique, est la dernière œuvre de Théophile Gautier. Il ne put même l'écrire en entier et dicta la plus grande partie du scénario.

2404. **La Statue amoureuse.** Ballet pantomime en deux actes et quatre tableaux, écrit vers 1853. Même indication. Ce ballet, dont nous possédons l'autographe, et que nous avons eu le plaisir de communiquer à M. Bergerat pour le publier dans son livre, dut d'abord porter le titre de *Vénus*.

Sans parler ici d'*Une nuit de Cléopâtre*, ballet perdu depuis fort longtemps, et dont M. Xavier Boisselot dut autrefois composer la musique, disons qu'il existe encore, paraît-il, une autre œuvre chorégraphique inédite du maître, inspirée à Théophile Gautier par le tableau de Fortuny : *un Mariage dans la vicaria de Madrid*. M. Bergerat en raconte le sujet et assure que l'autographe du *libretto* se trouve entre les mains du comte de Morphy, aujourd'hui secrétaire de la reine régente d'Espagne. Ajoutons, pour notre part, que les plus pressantes démarches faites par nous pour en obtenir communication sont restées sans réponse, malgré le concours et l'intervention des personnes les plus autorisées.

2405. **Trente-neuf lettres,** adressées à diverses personnes. Même indication. Une des plus intéressantes a trait au séjour que l'auteur fit à Nohant ; George Sand l'aimait beaucoup, et nous devons à l'obligeance de M. Rubattel, l'aimable bibliophile lyonnais, la communication d'une dédicace fort curieuse écrite par l'auteur d'*Indiana*, en tête d'un exemplaire du *Tombeau de Théophile Gautier* (1873) ; la voici :

Regarde-nous de l'autre vie où tu nous as devancés.

cher et grand Théo. Tu fus assez riche pour nous laisser les trésors de ton esprit et pour emporter avec toi cette grande puissance qui fait revivre énergiquement ailleurs.

George Sand.

2406. **Huit lettres.** *Théophile Gautier; entretiens, souvenirs et correspondance*, par Émile Bergerat. Troisième édition. Voir no 2392).

Nous trouvons l'édition de l'ouvrage de M. Bergerat augmentée de ces huit lettres, inscrite sous le no 5026 de la *Bibliographie de la France* du 12 juin 1880.

2407. **(Sur le registre de la garenne et du château de Clisson, près de Nantes).** *La Bretagne artistique, pittoresque et littéraire*, novembre 1880.

La Bretagne publie cette curieuse page en fac-similé, avec dessin à la plume de Théophile Gautier; en voici le texte : il est précédé d'une croix à la plume :

Ceci est la signature de monsieur Théophile Gautier, publiciste distingué, et le dit homme de lettres ne sachant pas écrire a fait sa croix en présence des notaires soussignés :

Tartempion, notaire royal.
La Replonge.
Godiveau, notaire vérificateur.
Théophile Gautier, dit le *Cheveu*, descendant direct de Charles-le-Chauve.

18 septembre 1838.

Cette page a reparu en 1881 à Nantes, dans une brochure in-8o intitulée : *Clisson jugé par ses visiteurs.*

2408. **Lettre à Préault.** *Revue des documents historiques,*

mars 1881. Voici le texte de cette lettre, dont l'autographe est surmonté d'un petit dessin à la plume représentant l'hôtel de ville de Chalon-sur-Saône. Il porte comme timbre de la poste : Avignon, 7 juillet (1845) :

Hôtel de ville de Chalon, deux heures et demie du matin.

Cher Préault,

Je t'envoie ce dessin authentique du monument sobre mais de bon goût que tu dois orner de ta sculpture. Il en a besoin. Tu peux te fier à cette élévation. Un architecte véritable ne saurait, je m'en flatte, la faire plus exacte et plus laide.

Je te serre les mains.

Théophile GAUTIER.

2409. **Quatrain.** *Le Figaro*, 28 juin 1882. Il s'agit du quatrain suivant, attribué, dit le journal, à Gautier d'abord, puis ensuite à Méry. Il est relatif à la chienne havanaise favorite de l'impératrice, dont Jadin fit le portrait et qui fut exposée au Salon de 1862, avec ces vers niellés en or dans un coin du tableau :

Foin du lion, de l'éléphant !
Vive Sinda, que l'on envie
De passer noblement sa vie
Aux pieds d'un ange et d'un enfant !

Nous pensons que ces vers sont plutôt de Méry que de Gautier.

2410. **Lettre à ses parents.** *L'Événement*, 21 novembre 1882. Voici cette lettre, reproduite aussi dans *la Vie artistique* de novembre-décembre 1882 et dans le *Livre* de janvier 1883. Nous corrigeons ici quelques fautes de la version imprimée :

l'autographe, aujourd'hui en notre possession, ne les contient pas :

Alger, 15 août 1845.

Chers parents de tout sexe et de tout âge,

Je vous écris peu de mots, mais ils sont bons. Je pars pour (la) France le 29 août, de Stora, après avoir visité Constantine et à peu près tout ce qu'il est possible de voir dans ce pays sans se faire couper le col.

J'ai de quoi faire un bon volume, qui ne sera pas inférieur, je l'espère, au *Voyage en Espagne.* Par un hasard singulier, j'ai rencontré ici des peintres de connaissance, de sorte que les illustrations du bouquin sont toutes faites.

Maman sera rétablie complètement quand je reviendrai ; c'est le bouquet que j'attends d'elle pour l'anniversaire de ma naissance, que je passerai sur la mer, entre deux bleus.

O Lili ! comme si ce n'était pas assez d'avoir un mulâtre pour père, tu vas avoir un Kabyle pour frère ; je n'ai plus d'autre blanc que le blanc des yeux.

O Zoé ! sois encore ébouriffée ; j'ai vu au bazar des gens qui faisaient de la passementerie, des tresses, du cordonnet, avec leurs pieds !

Sauf que je sue comme Eugène Sue lui-même n'a jamais sué, je me porte assez gaillardement, à pied et à cheval. L'Algérie est un pays superbe, où il n'y a que les Français de trop.

Un de mes admirateurs, maréchal des logis de spahis, m'a donné à Oran une très belle peau de panthère. Ainsi, voilà la peau arrivée. J'avais ce désir; il sera réalisé de la manière la plus inattendue et la plus

invraisemblable ; doutez après cela de la force des projections de volonté ! La *Croix de Berny* est finie, Dieu soit loué ! Gérard m'a dit que mes morceaux avaient été remarqués ; tant mieux, car le roman sentimental n'est guère dans mon genre : mais, quand on a un état, il faut tout faire.

Je serai à Paris le 7 ou le 8 septembre ; réjouissez-vous à cette pensée délicate et triomphante. J'aurai (le) plaisir de dîner avec vous, si vous n'avez pas de répugnance à vous mettre à table à côté d'un homme de couleur.

Je vous lèche le museau à tous.

Théophile GAUTIER.

2411. **Sonnet.** *Étrennes aux Dames* (*pour* 1883). In-32, 128 pages et gravure à l'eau-forte. Paris, imprimerie *Motteroz* ; librairie *Charavay frères*. Prix : 20 francs.

Ce volume, paru en décembre 1882, est inscrit sous le n° 1153 de la *Bibliographie de la France* du 3 février 1883.

Voici ce sonnet, qui a passé aussi dans le supplément littéraire du *Gaulois* du 30 décembre 1882 et dans le *Dix-neuvième siècle* du 2 janvier 1883 :

A MADAME ***

SONNET

Trop modeste est ton vœu. Que n'as-tu souhaité,
Comme un enfant mutin qui veut avoir la lune,
Quelque chimère folle, absurde, inopportune,
Réalisation d'impossibilité.

Que ne désirais-tu le croissant argenté
Qui luit au front d'Hécate à travers la nuit brune,
Ou la boule où se tient sur un pied la fortune,
Ou la perle qui dort sous le flot agité !

J'eusse enfourché pour toi l'hippogriffe d'Astolphe,
Pris la déesse au vol par ses longs cheveux d'or
Et fouillé jusqu'au fond l'azur amer du golfe.

Mais tu rêves un sou de ton propre trésor,
De ta Californie une seule paillette,
Et tu veux un sonnet plutôt que ton poète [1] !

Ce 30 janvier 1852.

Voici une version différente des deux tercets :

Pour toi j'aurais monté l'hippogriffe d'Astolphe,
Pris la déesse au vol par ses longs cheveux d'or,
Et sondé sans pâlir l'azur amer du golfe.

Donne-t-on une obole à qui tient le trésor?
Tu possèdes la mine et veux une paillette!
Un sonnet, [à quoi bon,] quand on a le poète [2] !

2412. **Compliment de nouvel an ; sixain.** *L'Événement*, 2 janvier 1883.

Ces vers, dont l'authenticité nous semble sujette à caution, sont cités par M. Georges Duval. Il les publie accompagnés de ce commentaire :

Il est un autre compliment (de nouvel an) que j'ai vu improviser par Théophile Gautier chez Dardenne de la Grangerie.

Les invités s'étaient donné comme difficulté à résoudre de composer le compliment le plus banal qu'il serait possible.

1. Ce vers a été inexactement imprimé ainsi dans les *Etrennes aux dames :*

Et tu veux un sonnet plutôt que le poète !

2. Les mots entre crochets, ajoutés ici, manquent sur l'autographe de cette version.

Voici quelle fut la poésie de Gautier, lequel fut, à l'unanimité, proclamé vainqueur :

Un petit papillon voltigeant sur ma tête
M'a dit que c'était votre fête.
J'ai cherché par tous les jardins.
Hélas ! ni roses ni jasmins !
Vraiment, je n'ai pas de bonheur :
Mais vous pouvez prendre mon cœur.

2412 bis. **Sur la mer** (**Les trois fils d'or**), poésie de Théophile Gaut*h*ier, musique de Hélène de Bojano. Chez *J. Nous*, éditeur. Paris, 12, Faubourg-Poissonnière, 1883. Inscrit sous le nº 3987 de la musique, dans la *Bibliographie de la France* du 29 septembre 1883.

Nous avons transcrit exactement le titre et le sous-titre de cette romance, dont les paroles, que nous allons citer, n'ont jamais pu être écrites par Théophile Gautier. Il est vraiment inouï, nous l'avons déjà dit (voir nº 2367 bis), qu'on se permette d'attribuer ainsi à un grand poète mort d'aussi faibles compositions. Jusqu'à production de l'autographe, nous nierons énergiquement qu'il soit l'auteur de ces vers, qui essaient maladroitement de paraphraser sa pièce : « J'allais partir ». (Voir nº 652) :

Là-bas, sur la mer, comme l'hirondelle,
Je voudrais m'enfuir et plus loin encor !
Mais j'ai beau vouloir, puisque la cruelle
A lié mon sort avec trois fils d'or.

L'un est son regard, l'autre son sourire,
Le troisième, enfin, est sa lèvre en fleur.
Mais je l'aime trop ; c'est un vrai martyre.
Avec trois fils d'or elle a pris mon cœur.

Oh ! si je pouvais dénouer ma chaîne,
Adieu pleurs, tourments ! Je prendrais l'essor.
Mais non, non ! Plutôt mourir à la peine
Que de vous briser, ô mes trois fils d'or !

2413. **Dédicaces et lettres autographes,** par Clément-Janin. In-8°, 96 pages. Dijon, imprimerie *Darantière*, 1884.

Cette brochure n'a pas été mise dans le commerce. Nous la trouvons inscrite sous le n° 12523, de la *Bibliographie de la France* du 22 novembre 1884; elle contient une lettre de Théophile Gautier à Jules Janin que nous allons citer. Cette lettre est relative à l'*Ode à Sextius*, imprimée depuis, ainsi que nous l'avons déjà dit (voir n° 2034) :

(Neuilly), 25 février 1861.

Cher Maître et ancien,

Je vous remercie bien cordialement de la traduction d'Horace que vous m'avez envoyée par Curmer. Je ne suis pas un grand latin comme vous, mais je puis encore regarder dans le texte, et pour vous prouver que vous n'avez pas semé vos perles devant un barbare truculent et ultra-romantique, je me suis débarbouillé de mon feuilleton d'hier dans cette pure et saine antiquité, toujours jeune, et j'ai rimé, à votre intention, l'*Ode IV : à Sextius*, avec autant de fidélité que le permet notre vers français si difficile et si rebelle.

Comme toujours, la traduction en prose est poétique, et prosaïque la traduction en vers. Enfin, je vous offre la chose telle qu'elle ; soyez indulgent et : « regardez ci-derrière », pour employer le style de Töppfer dans ses albums de caricatures. J'ai copié proprement ma petite pièce à part, sachant que vous aimez les autographes, et celui-ci est unique.

Agréez, cher maître, mes respects affectueux.

Théophile Gautier.

2414. **Deux lettres à Louis Godard, l'aéronaute.** *L'Événement*, 27 février 1885.

Voici ces deux lettres qui sont publiées par M. Georges

Duval dans son article intitulé : *Carnet Parisien*. L'origine qu'il leur attribue nous semble quelque peu contestable :

Paris, 1861.

« Cher monsieur Godard,

« J'ai rêvé que j'avais des ailes. Une fois réveillé, mon premier mouvement a été de vous écrire. Voulez-vous m'emporter avec vous lors de votre prochaine ascension? J'ai un tas de petites histoires que les dames ne veulent pas entendre et que je voudrais conter aux oiseaux.

« Bien à vous.

» Théophile GAUTIER. »

Godard consentit.

Le voyage fut fixé.

Au jour dit, Gautier ne se présenta pas et Godard partit sans lui.

De retour, il trouva ce second billet :

« Cher monsieur Godard,

« J'ai réfléchi. M. Scribe m'accuserait de vouloir m'élever au-dessus de lui.

« Excusez moi.

Théophile GAUTIER. »

2415. **Lettre à Fanny Elssler**. *Journal de Saint-Pétersbourg*, 23 février / 7 mars 1885.

Voici cette curieuse lettre écrite en mars 1840. Nous la faisons suivre (les fautes d'orthographe corrigées) de la réponse de Fanny Elssler, et de la première lettre qu'elle écrivit ensuite d'Amérique à Théophile Gautier :

« Mademoiselle.

J'aurais vivement désiré vous voir avant votre départ; j'ai été chez vous deux ou trois fois sans avoir le bonheur de vous rencontrer. Je vous renouvelle, par l'entremise de notre ami Barrez qui vous remettra cette lettre en Angleterre, les offres de services littéraires que je vous avais faites, et je me mets à votre disposition. Quand vous serez chez les sauvages, tout là-bas, en Amérique, écrivez-moi vos succès, les détails de vos représentations et de vos triomphes; je me servirai de vos notes dans mon feuilleton, et je ferai en sorte que l'on parle de vous plus souvent que si vous n'aviez pas quitté Paris; surtout ne soyez pas modeste : dites la vérité; mademoiselle Taglioni a trouvé le moyen d'agrandir sa réputation depuis qu'elle est en pays étranger, et il vous sera facile d'en faire autant; il ne suffit pas, dans notre vilain monde, d'être tout naturellement belle et charmante et pleine de talent comme vous l'êtes; il faut encore s'occuper un peu soi-même de sa réputation. Je prends la liberté de vous dire tout cela, parce que je vous porte un intérêt sincère, qui ne s'est jamais démenti, et je pense que vous ne le trouverez pas mauvais; j'ai l'orgueil de me croire un de ceux qui ont le mieux compris votre talent et votre beauté; je vous ai étudiée en artiste et en poète, et j'ai la conviction que personne aujourd'hui ne peut vous remplacer. Mais, à coup sûr, on essaiera de le faire; on parle déjà de l'engagement de mademoiselle Cerrito de Milan, dont il a déjà été question autrefois; quelques journaux répandent déjà le bruit d'un retour de mademoiselle Taglioni; à défaut de mesdemoiselles Cerrito

et Taglioni, il y a mademoiselle Lucile Grahn, que l'administration ne peut manquer de pousser chaudement pour remplir le vide de votre absence. Si votre intention, comme je n'en doute pas, est de revenir à Paris, il faut donc vous rappeler le plus souvent possible à la mémoire de ce brave public, si oublieux de sa nature ; quelques *réclames* merveilleuses, quelques historiettes fantastiques ou à peu près ne font pas de mal ; et, si vous me le permettez, j'en inventerai quelques-unes. Ne craignez pas d'abuser de moi, je vous livre mes colonnes. Il serait bon que j'aie des détails sur vos représentations en Angleterre ; vous savez à quel point les journaux, remplis de lettres écrites de Londres, vous ont maltraitée ; il serait bon de réparer ce petit échec, qui n'avait rien de réel, mais qui a fait quelque impression sur les gens, toujours prêts à s'en rapporter au jugement des autres. Barrez, qui a pour vous la plus vive admiration, m'a promis aussi de m'écrire ; je compte sur lui pour les éloges que vous n'oserez pas faire de vous-même, avec la charmante simplicité allemande qui vous caractérise et qui donne tant de grâce à tout ce que vous faites.

Maintenant je vous demande pardon de cette longue lettre, pleine d'avis et de conseils ; mais j'ai dit assez souvent à dix mille exemplaires tout le bien que je pensais de vous pour n'avoir pas besoin de vous le répéter ici ; croyez que je suis aussi jaloux de votre gloire que vous-même, et comptez sur la *fidélité* de mon admiration.

Votre tout dévoué feuilletoniste,

Théophile GAUTIER.

Paris, rue de Navarin, 14.

Londres, le 17 mars 1840.

Permettez-moi, mon cher monsieur, de vous exprimer tous mes remercîments pour votre charmante lettre. Je ne puis vous dire tout le plaisir qu'elle m'a fait. Il m'est si doux de vous savoir mon ami. Étant loin de Paris, de ce Paris chéri, de *mon* Paris, j'ai bien peur que tous mes amis [ne] m'oublient. Mais je compte sur vous ; vous m'avez promis, vous me promettez encore, dans cette bonne lettre, que vous me rappellerez à leur souvenir et je vous crois, car vous avez toujours été si bon pour moi ! Je vous assure, mon cher monsieur, que l'idée d'avoir en vous un *véritable* ami, me rend bien heureuse.

Oui, je vous écrirai souvent, vous aurez souvent de mes nouvelles, car vous êtes bon, et vous ne me trahirez pas. J'ai en vous une entière confiance et je ne puis vous dire assez combien la preuve de votre amitié m'a fait plaisir. Je conserverai votre lettre comme telle, précieusement, je vous assure, et je profiterai de votre aimable permission ; dès que nous aurons donné la *Tarentule* ici, je vous ferai part du succès, si toutefois cela est ainsi. Aujourd'hui, je ne veux que vous remercier de votre charmante lettre, et vous persuader qu'elle m'a rendue bien heureuse.

Agréez donc, mon cher monsieur, l'assurance de toute ma reconnaissance et croyez-moi

Votre dévouée,

Fanny Elssler.

La célèbre danseuse se rendit ensuite à New-York, où elle arriva le 3 mai 1840.

New York, le 31 mai 1840.

Mon cher monsieur,

Encouragée par votre extrême bonté, je prends la liberté de vous envoyer quelques journaux américains. Vous avez tant de goût qu'il vous sera facile de prendre ce que vous trouverez de mieux dans tout cela, pour faire part aux Parisiens de mon immense succès ici.

Il me serait en effet difficile de vous dire quel succès j'ai obtenu ici. On me fête, on me traite comme une reine. Quand je vais quelque part en voiture, on me jette des fleurs dans ma voiture, et si je sors d'une salle de spectacle, tous les hommes ôtent leurs chapeaux comme devant une reine. Jamais je n'ai vu un pareil enthousiasme pour une artiste.

Vous voyez par cela, mon cher monsieur, que je suis largement dédommagée de mon voyage, car il n'est pas possible d'être plus appréciée que je ne [le] suis ici. Vous comprendrez facilement quel désir j'ai [d']en faire part aux Parisiens, car vous savez combien je les aime, et que je leur dois ces succès ici, car ce sont eux qui m'ont fait une telle réputation. En leur annonçant mon succès ici, je crois [les] remercier pour tout ce qu'ils ont fait pour moi.

Je vous laisse donc ce soin, et [je] vous remercie d'avance, jusqu'au jour heureux où je pourrai vous serrer la main et vous remercier de vive voix, et vous dire de nouveau que je suis votre reconnaissante

Fanny Elssler.

Il nous faut ajouter ici que l'étoile de Fanny Elssler pâlit quelque peu aux yeux de Théophile Gautier après le début à l'Opéra, en mars 1841, de la plus charmante danseuse de

notre temps : Carlotta Grisi. Les deux ballets que le poète écrivit pour elle, *Giselle* et *la Péri*, ont été ses meilleurs rôles, et sont restés dans la mémoire de tous. Fanny Elssler, après sa représentation à bénéfice (Opéra, février 1840), et après son voyage en Amérique, ne dansa plus jamais à Paris.

2416. **Lettre à M. Ingres.** *L'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, 25 mai 1885.

Voici cette lettre, dont l'autographe nous appartient. Le tableau que Théophile Gautier attribuait à M. Ingres, fut reconnu plus tard pour être de madame Calamatta. L'écrivain en a parlé, du reste, dans *le Moniteur universel* du 18 juin 1859 :

Saint-Pétersbourg, ce 7 février 1859.

Cher et vénéré maître,

Je viens de découvrir à Saint-Pétersbourg un tableau miraculeux qui ne peut être que de vous... ou de Raphaël. Il n'est pas de Raphaël, sa conservation trop parfaite le dit, et pourtant je n'ai pas vu dans votre œuvre gravé au trait cette composition sublime. Fait-elle partie des trois ou quatre tableaux égarés, perdus, passés à des possesseurs inconnus dont on regrette de n'avoir pu retrouver la trace? J'ai recours à votre bonté pour le savoir.

Cette toile représente *la Vierge et l'Enfant Jésus* de grandeur naturelle. La céleste mère offre au monde son enfant divin, dont les petits bras et le corps perpendiculaire simulent la ressemblance d'une croix, comme par un pressentiment de la passion. La Vierge, de ses belles mains, soutient le bambino par les aisselles, comme si elle voulait lui faire essayer sur ses genoux le premier pas, et ce premier pas présage le Calvaire.

A l'expression de tendresse maternelle sur le visage de Marie se mêle une mélancolie prophétique ; elle

devine confusément les angoisses du Golgotha. Le petit Jésus aussi est sérieux, triste ; sa tête penche sur l'épaule, donnant déjà le mouvement d'agonie sur la croix et rappelant le ... *ponens caput expiravit.*

Les deux têtes de l'enfant et de la Vierge se touchent ; par une hardiesse heureuse et charmante, l'auréole de Jésus trace son cercle d'or sur la joue de Marie, dont le nimbe s'enlace à celui de son fils, à peu près comme les anneaux d'une bague d'alliance ouverte. La tunique de la Vierge est rouge, son manteau d'un bleu intense. Le dessin est le vôtre, c'est tout dire ; le modelé, d'une force et d'une finesse qui n'appartiennent qu'à vous ; la couleur d'une harmonie puissante, d'une chaleur voilée, dans la gamme dorée et brune de l'école romaine ; le fond consiste en une architecture représentant une niche ronde flanquée de deux pilastres avec des arabesques.

D'après le dire du propriétaire actuel, plusieurs têtes de saints ou de moines figuraient de chaque côté de la Vierge, remplissant d'une façon symétrique les coins maintenant vides. Elles étaient, suivant lui, tout à fait endommagées, et il a fallu les couvrir en prolongeant l'architecture ; comme la toile a été rognée par le bas, votre signature manque pour le vulgaire.

Si nous achetions ce chef-d'œuvre et si vous vous en reconnaissiez le père, vous seriez sans doute assez bon pour y apposer, à mon retour en France, ce nom souverain, qui veut dire sublimité, style idéal, beauté suprême, et peut-être vous retrouveriez sous le crépi du restaurateur les têtes sacrifiées. Je croirais le dévouement de toute ma vie à votre gloire bien payé par cette condescendance.

M. Carolus de Raaÿ, mon ami et l'éditeur des *Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*, grand ouvrage auquel je travaille maintenant et où votre tableau aura une des premières places, a fait, pour l'acquérir, des démarches qui seront, je l'espère, couronnées de succès.

Daignez, cher maître, quitter un instant le crayon ou le pinceau pour prendre la plume et m'envoyer, courrier par courrier, la solution de mes doutes; si vous n'étiez pas l'auteur de ce groupe divin, alors j'aurais trouvé un Raphaël ignoré d'une jeunesse et d'une conservation inexplicables.

Ingres et le Sanzio sont les deux seuls noms qu'on puisse inscrire au bas de ce chef-d'œuvre.

Votre très humble et très fervent admirateur.

Théophile GAUTIER.

Voici mon adresse :

M. Théophile Gautier, chez M. Varlet, dom Smouroff, malaïa Morskaïa, n° 15, Saint-Pétersbourg, Russie.

P. S. C'est avec la honte la plus profonde que je joins à ma lettre cet infâme croquis fait de mémoire après avoir vu le tableau cinq minutes. Il en rappelle à peu près l'agencement et, tout informe qu'il est, pourra guider vos souvenirs.

2417. **Lettres, distiques et quatrain.** *Les Confessions, souvenirs d'un demi-siècle* (1830-1880); par Arsène Houssaye. Quatre volumes in-8°. Paris, imprimerie *Paul Dupont*; librairie *Dentu*, 1885. Prix : 24 francs.

Ces volumes sont inscrits sous les nos 5413 et 6364 de la *Bibliographie de la France* des 13 juin et 11 juillet 1885.

Ces quatre volumes renferment non seulement de très

curieux détails sur Théophile Gautier, mais encore des lettres et des vers inédits de lui. En voici la liste :

Tome Ier. *Trois lettres*. Page 354-356.
— *Distiques*. Pages 364-365.
— *Lettres, vers et dessin*. Pages IX, XVI et XXIV des *autographes*.
Tome III. *Billet et quatrain*. Page 323.

La lettre imprimée en fac-similé dans le tome Ier, a reparu en partie dans la *Gazette anecdotique* du 15 octobre 1885.

Arrivé enfin au terme de ce travail, que nous arrêtons au 31 décembre 1886[1], nous croyons ne pouvoir mieux clore un aussi long voyage à travers l'œuvre tout entière de Théophile Gautier, qu'en offrant ici au lecteur quelques pièces de vers inédites du grand écrivain. Elles sont fort rares, on le sait, et pourtant nous en avons déjà cité plusieurs autres dans le cours de cet ouvrage.

Puisse aussi le lecteur excuser les fautes que son guide a pu commettre en l'escortant dans les défilés de ce monument colossal, dont les détours et les méandres sont presque inextricables parfois.

I

AIR GREC.

Nè kalimèra nè orà kali....
Le matin n'est plus, le jour pas encore,
Pourtant de nos yeux la flamme a pâli.
Nè kalimèra nè orà kali....
Mais l'éclat du soir ressemble à l'aurore,
Et la nuit plus tard amène l'oubli.

(Date incertaine.)

1. Il n'a été publié aucune page inédite de Théophile Gautier en 1886.

II

SUR UN LACET

A UN TURC.

Serré par un muet, chez vous,
C'est un signal de deuil et de tristesse.
Coupé par l'amour, c'est, chez nous,
Un signal de joie et d'ivresse.

(Date incertaine.)

III

EXPLICATION D'UN DRAME ESPAGNOL : TROIS AQUARELLES DE M. PH. BLANCHARD [1].

PREMIER TABLEAU.

Au mois où le corset des roses se délace,
Les vierges du canton, groupe jeune et coquet,
S'assemblent ; on choisit la plus fraîche ; on la place
Sur un autel de fleurs, comme un vivant bouquet.

Mai la baptise avec des gouttes de rosée,
La reconnaît pour fille et la nomme Maya ;
Timide, elle sourit sur son trône exposée,
Et chacun en passant lui dit : « *Doucha-maïa* » [2].

DEUXIÈME TABLEAU.

Pour la jeune Maïa, luttant, pleins de colère,
Deux *majos* sur leurs bras enroulent leur manteau ;
Mais pour toucher un cœur il est plus sûr de plaire ;
La flèche de l'amour pique mieux qu'un couteau.

1. Vers écrits sur les œuvres mêmes de M. Blanchard, destinées à une tombola.
2. *Ame de mon âme*, en russe.

TROISIÈME TABLEAU. — DÉNOUEMENT.

Un contrebandier prend la Dulcinée en croupe
Et fuit dans la *sierra* dont il sait les détours ;
Le cheval semble fier de porter ce beau groupe,
La jeune fille rit..... — Eux, se battent toujours !

Saint-Pétersbourg. 1859.

IV

DÉDICACE DES *ÉMAUX ET CAMÉES*

A M. ET Mme M.

Il manque aux *Émaux et Camées*
Un médaillon où mon burin
Eût gravé vos têtes aimées ;
Mais j'ai trop tôt fermé l'écrin.

S'il se rouvre, sur une agathe
Au fond laiteux, mêlé de roux,
Ma pointe la plus délicate
Sculptera l'épouse et l'époux.

Les cheveux, de la blonde tranche
En ondes d'or suivront le fil,
Et les chairs, sur la veine blanche,
Découperont leur pur profil.

Elle, pour qu'on la reconnaisse,
Aura l'esprit dans la beauté,
La grâce aiguisée en finesse,
Avec un air de volupté.

Lui, malgré sa lèvre qui raille,
Ce charme où tous les cœurs sont pris,
Et, pour achever la médaille,
Un coup de fer aux favoris !

(1863 ou 1864.)

V et VI

EN QUITTANT TOLÈDE

DEUX SONNETS ÉCRITS SUR BOUTS RIMÉS.

I

Oh ! que rapidement est arrivé le — soir !
Souvenirs enchanteurs, que nos âmes — charmées
Voudraient sertir en or comme autant de — camées,
Ne disparaissez pas au fond de l'oubli — noir !

Murs, églises, palais, tours de créneaux — armées,
Daignez nous pardonner d'être venus vous — voir,
Lorsque l'*Hôtel du Lin* pouvait à peine — asseoir
Des touristes errants les meutes — affamées.

Que le *Ferro-carril* les remporte d'un — bond !
Moi du moins j'avais vu tes remparts —- centenaires,
Tolède, où me ramène un destin — vagabond !

Moi, que l'Espagne attire à ses jeux — sanguinaires,
Moi qui cherche des mots dans les — dictionnaires,
Pour peindre chaque objet : rouge ou bleu, brun ou — blond.

II

Rodrigue dans le bain vit la Florinde un — soir.
Elle jouait parmi ses compagnes — charmées ,
Avec sa jarretière, au fermoir de — camées,
Mesurant ses appas, bien blancs quoiqu'il fît — noir.

Pour ces appas l'Afrique envoya des — armées ;
Au-dessus de la Croix le Croissant se fit — voir ;
Rodrigue n'eut plus même une pierre où s' — asseoir ;
Le sang rassasia les plaines — affamées.

Parce que la Florinde à l'honneur fit faux — bond,
L'Arabe, violant les temples — centenaires,
Fit manger sur l'autel son coursier — vagabond.

Le ... toujours causa ces luttes — sanguinaires.
Si l'on en croit l'histoire et les — dictionnaires,
Florinde l'avait brun, Hélène l'avait — blond.

En wagon, de Madrid à Avila. Août 1864.

VII

A M. PETIT-SENN,

AUTEUR DES *Bluettes et Boutades*.

Ta Muse, en sa verdeur première,
Malgré ses *cheveux blancs* sourit;
Dans une perle de lumière
Tes *Bluettes* mettent *l'esprit*.

Genève, 27 octobre 1865.

VIII

POUR L'ALBUM DE L'IMPÉRATRICE DU MEXIQUE[1].

Pour vous garder toujours l'Europe vous élève;
Mais une destinée, étrange comme un rêve,
Vous prend à Miramar, vous met à Mexico;
Et de Montézuma vous portez la couronne
Dans l'antique cité qu'un grand lac environne,
Et dont notre clairon fit retentir l'écho.

Vous avez pour sujets, douce enfant de Belgique,
Le farouche gaucho, le juariste énergique
Et l'Indien, encore à nos lois mal soumis.
Mais le sceptre est léger que tient une main blanche;
Sous lui plus volontiers le front hautain se penche,
Et vous ne règnerez que sur des cœurs amis.

1866.

1. Ces vers ont été imprimés à trois ou quatre exemplaires, en lettres d'or, chez un imprimeur de Sedan. Ils n'ont, bien entendu, jamais été déposés.

IX

SUR LES ÉLECTIONS DE M. LE PRÉFET

SONNET ÉCRIT SUR BOUTS RIMÉS.

Pour les élections, il faut être — malin ;
Dans ce métier de chien, hélas, tout n'est pas — rose !
L'électeur campagnard demande qu'on l' — arrose,
L'enthousiasme altère et le vote est — salin.

Au préfet, trop souvent, Persigny — Fialin
De par le télégraphe expédie une — prose
A donner au plus froid une ardente — névrose,
A rendre Mazzini dévoué — papalin.

En dépit du bon sens, en dépit de l' — histoire,
Il faut au candidat assurer la — victoire,
Gravir le mont à pied, passer le fleuve en — bac,

Affronter tour à tour glacière et — rotissoire,
Persuader Ambert, passionner — Issoire,
Quand on voudrait entendre une fugue de — Bach !

(Clermont-Ferrand, 1867 ou 1868.)

X

LE NAVET

SONNET ÉCRIT SUR BOUTS RIMÉS.

Vous avez au navet ouvert un — horizon ;
Vous réhabilitez ce mets de la — chaumière,
Que la maîtresse sert en baissant la — paupière,
Lorsque sur son menu manque la — venaison.

Le navet à propos vient dans cette — saison,
Où Vatel s'ouvrirait le flanc de sa — rapière ;
Vous les accommodez d'une telle — manière
Que l'on en mangerait même à la — Malmaison.

Il nage mollement dans une sauce — blonde,
Plus blanc que la Vénus lorsqu'elle sort de l' — onde,
Et votre cordon bleu mérite la grand' — croix.

Mais vous êtes timide et votre regard — sonde
A l'endroit du navet les yeux de tout le — monde...
Soyez calme ; au scrutin, il a toutes les — voix.

(Clermont-Ferrand, 1867 ou 1868.)

XI

QUATRAIN

Composé pour un enfant faisant irruption dans le salon de sa Mère en s'écriant : *Je suis quatrième !*

En classe je suis quatrième !
C'est un plumet à mon cimier.
Mère, dans la classe où l'on t'aime
Je serai toujours le premier !

(Clermont-Ferrand, 1867 ou 1868.)

XII

IMPROMPTU

A la Princesse Mathilde, le jour de la première représentation de *Fernande*, par V. Sardou, représentation à laquelle ils ne se rendirent point, après être convenus d'y assister ensemble.

Je ne regrette pas la pièce de Sardou ;
De ses imbroglios je ne suis pas très fou.
Mais j'aurais regardé, sans souci du théâtre,
Sous votre peigne d'or votre nuque d'albâtre !

(8 mars 1870.)

FIN

APPENDICE ET ERRATA

Depuis près de cinq ans que l'impression de cet ouvrage est commencée (novembre 1882), un certain nombre d'erreurs et d'adjonctions, et beaucoup de fautes d'impression, ont rendu cet appendice et cet errata nécessaires.

Les fautes sont surtout fréquentes à propos des numéros cités, auxquels le lecteur doit se reporter. Ceci s'explique par les remaniements que le numérotage général du livre a subis, à diverses reprises, pendant son impression même.

Les numéros de l'appendice renvoient aux mêmes numéros de l'ouvrage.

Septembre 1887.

TOME I

N° 6. **Le Marais** est ainsi dédié : « A mon ami Armand E... »

N° 12. **Cauchemar**. La deuxième épigraphe de *Daniel Jovard*, dans *les Jeunes France*, est tirée de cette pièce. Ce fragment n'eût donc pas dû être réimprimé à part, en 1876, dans le tome deux des *Poésies Complètes* de Théophile Gautier, où il se trouve, en conséquence, imprimé deux fois.

N° 13. **La Demoiselle** porte pour dédicace : « A mon ami Alphonse B... ». Cette pièce a été aussi réimprimée dans *le Livre de Demain*, par divers, en décembre 1884. (Voir N° 974.)

N°s 15, 25 et 29 : **Far-niente**, **Élégie II** et **Voyage**, sont

désignés par erreur comme réimprimés dans le volume : *Poésies de Théophile Gautier qui ne figureront pas dans ses œuvres.*

Nº 17. **Promenade Nocturne** a été mise aussi en musique par M. Mario Foscarina.

Nº 31. **La Tête de Mort.** Cette pièce de vers est l'une des premières du poète. Elle a été écrite aussitôt après sa sortie du Collège Charlemagne. S'il faut en croire Eugène de Mirecourt, ce morceau fut soumis à Sainte-Beuve, en juin 1828, et obtint ses encouragements. En voici la première version, absolument différente du texte publié. L'alternance des rimes est toute autre. Nous la copions sur un autographe envoyé par le poète adolescent à son ami de collège, M. Eugène de Nully, et Théophile Gautier tenait beaucoup à cette version inédite, car il l'envoyait, avec le texte imprimé, à M. Tremblay, accompagnée de ces mots :

Paris, 6 mai 1831.

Monsieur,

Vous pouvez disposer comme bon vous semblera de ma pièce : je laisse à votre goût de choisir entre les deux versions. Mon amour-propre a tant de motifs de vous croire bon juge que je m'en remets entièrement à vous sur ce point.

Avec considération et cordialité, Monsieur, votre très humble serviteur.

Théophile GAUTIER.

Sur le mur délabré d'un ancien oratoire,
Avec du buis bénit, pour orner une croix
Une tête de mort fut posée autrefois.
Comme le crucifix elle semble d'ivoire
Tant elle est blanche ; enfant, bien longtemps j'en eus peur,
Et si j'étais forcé de passer par sa chambre,
Surtout pendant les nuits si tristes de décembre,

Je croyais voir au sein d'une étrange vapeur,
— Comme dans un rayon de soleil des atomes, —
S'agiter, se heurter des milliers de fantômes
Affreux, tantôt géants, tantôt nains; mon regard
Alors autour de moi se promenait hagard,
Et, me ressouvenant des fables qu'on débite,
Parfois j'apercevais, au fond de cet orbite
Que l'œil n'anime plus, du feu qui flamboyait.
Et si, resté dehors, un vieux chien aboyait,
Si le hibou, caché sous l'ogive gothique,
Jetait un cri d'effroi, si par la vitre antique
Le vent d'hiver sifflait dans le long corridor,
J'aurais juré vraiment que ses dents déchaussées
Ricanaient et grinçaient, et des sueurs glacées
Me montaient au visage! A présent, quand tout dort,
Que la lune répand sa lueur violette,
Souvent je la regarde et je dis : « Quelques ans,
« Que sais-je, quelques mois, un espace de temps
« Beaucoup plus court peut-être, et je serai squelette,
« Tête de mort livide, horrible! » — Celle-ci
Est celle d'une vierge autrefois morte ici
Dont voilà le portrait, qui, de son cadre semble
Se pencher en avant pour sortir; ses beaux yeux
Étincellent de vie; un souris gracieux
Luit sur sa lèvre rose entr'ouverte, et l'ensemble
De ses traits ingénus, de fraîcheur éclatants,
Montre qu'elle touchait à peine à son printemps.
Pourtant elle n'est plus : bien des larmes coulèrent
A son convoi sans doute, et des bouquets de fleurs
Aux rafales du vent bien longtemps s'effeuillèrent
Sur sa tombe, tribut de pieuses douleurs.
Puis, des premiers chagrins l'amertume passée,
Enfin l'on oublia la pauvre trépassée,
Pendant qu'elle vivait objet de tant de vœux,
Et que plus d'une bouche avait proclamé belle.

Belle! Qui le dirait? Où sont ces blonds cheveux,
Dont sa main blanche arrange une boucle rebelle
Qui tombe de côté; cette peau de satin
Où, comme un fil d'azur, transparaît chaque veine;
Ces lèvres de corail au sourire enfantin;
Ces yeux bleus aux longs cils, qu'une passion vaine
N'a jamais fait pleurer? — Un crâne blanc et nu,
Deux trous noirs et profonds où l'œil fut contenu,
Une face sans nez, informe et grimaçante,
Dur avertissement, pensée étourdissante,
Voilà ce qu'il en reste, avec un souvenir
Qui s'éteindra bientôt dans le vaste avenir!

N° 56. *La Main de Gloire* porte dans *la Bohème Galante*, par Gérard de Nerval, le titre de la *Main enchantée*.

N° 66. **Colère**. Ces vers portent le titre d'*Iambes*, sur l'autographe que nous possédons; il provient aussi de M. Eugène de Nully.

Voici huit vers inédits qui doivent se placer apres le quatrième et après le seizième vers de la pièce :

. . . .

Sous la pourpre la plaie, et l'aspic sous les roses,
    Une chauve tête de mort
Derrière un masque frais; au fond de toutes choses
    Une gueule ouverte qui mord.

. . . .

Vieux squelettes pourris, dont les haleines puent
    A faire vomir leurs amants,
Qui, le soir, près du feu s'accroupissent, et suent
    Pour prendre leurs médicaments!

. . . .

N° 75. **Albertus**. Une autre variante de ce poème a encore été relevée dans le *Musée des familles* des 15 janvier et 15 février, et dans l'*Intermédiaire* du 10 juin 1884. Il s'agit de la strophe LXV qui débutait ainsi dans la première édition :

Le papier que la belle avec un air d'angoisse
Dès la strophe 36 de ce poème froisse,
Indubitablement est un billet d'amour...

Or, quand l'ouvrage fut réimprimé en 1845, on s'aperçut que le chiffre trente-six, en lettres, faisait trois pieds et Gautier changea le vers en question. Il fut remplacé par celui-ci :

Dans sa petite main aux ongles roses froisse,

La note qui accompagne *Truculence-Purulence*, sur l'exemplaire d'*Albertus* vendu par Baur et Detaille, est par M. Eugène Crépet; elle est écrite de sa main, et l'ami malicieux dont il parle n'est autre que M. Xavier Aubryet.

N° 77. **Venise**. Dans la réimpression de *l'Orient*, *Venise* est indiqué à tort comme écrit en 1842.

N° 81 bis. **Les Jeunes France**. L'édition originale de ce livre ne porte pas, au titre, de trait d'union entre les deux mots, et chaque fois qu'il s'y trouve ici, c'est par une erreur d'impression. Au dos, le titre de l'ouvrage n'est pas imprimé non plus sur la couverture même, comme cela se fait de nos jours. Sur le papier tout uni est simplement collée une étiquette, sur laquelle le titre est imprimé. Disons aussi, à propos de *la Jeune France*, que la première édition de la *Bibliographie Romantique* par Charles Asselineau est de 1866; la préface du *Catalogue de la Vente Amand* (également par lui), de décembre 1871; la deuxième édition de sa *Bibliographie Romantique* de 1872, et la brochure de M. Tourneux de 1876. Enfin, l'édition des *Jeunes France* publiée en Belgique, avec frontispice de Félicien Rops, est de janvier 1866, et non de 1863.

N° 91. **Laquelle des deux?** Ce conte fut réimprimé en 1865 dans la *Peau de Tigre*, sans son dernier paragraphe, et c'est seulement dans la version qui, depuis 1873, accompagne *les Jeunes France*, que ce passage a été recueilli.

Ghazels. (I, Chinoiserie. II, Watteau). Ces vers ont paru pour la première fois (sans leurs titres actuels), dans l'*Hommage aux dames pour* 1835 (N° 6888 de la *Bibliographie de la France* du 20 décembre 1834).

Nous avons découvert ce renseignement trop tard pour pouvoir nous corriger dans l'ouvrage, car nous avons indiqué la première publication de ces pièces dans *la Comédie de la Mort*, en 1838 (Voir N°s 305 et 326). Chronologiquement, leur véritable place est après le N° 107. Elles sont entrées ensuite, avec leurs titres actuels, dans *la Comédie de la Mort*, et elles ont fait partie depuis de toutes les éditions de ce recueil.

La dernière strophe de *Watteau* est imprimée ainsi dans l'*Hommage aux dames :*

Je m'en allai, pleurant comme une femme ;
En regardant j'avais compris cela :
Que j'étais près du rêve de mon âme,
Que mon bonheur était renfermé là !

Les vers inédits de Théophile Gautier cités par nous à propos de *Chinoiserie*, ont une origine que nous avons retrouvée. Louis de Cormenin avait écrit, à propos d'*Héra*, le roman de Méry publié dans *la Presse* à partir du 26 février 1842, une pièce de vers que Théo corrigea, et dont nous avons l'autographe sous les yeux avec ses corrections. Les vers que nous avons publiés étaient destinés à remplacer dans ce morceau ceux que Gautier condamna. Voici du reste la pièce entière, telle que l'auteur de *Fortunio* l'avait arrangée, sauf, bien entendu, le passage déjà recueilli par nous, dont nous conservons ici la version de Louis de Cormenin imprimée en italique.

A MÉRY.

Avec vous, ô Méry, je me suis promené
Dans le pays bizarre, aux doigts teints de henné;
Comme vous je les vis, les blanches porcelaines,
Les petits pieds d'enfant et les pantoufles naines,
Les éléphants massifs, qui, sur leurs vastes dos,
Portent des lettrés lourds de vingt-cinq mille mots;
Les mandarins ventrus, à l'attitude grave,
Caressant de la main leur barbe de burgrave;
Les poussahs monstrueux au cuir couleur de rhum,
Balançant dans un coin leurs rêves d'opium,
Et les pêcheurs hâlés ayant, coiffure étrange,
Sur leur chef sans cheveux des ronds de peau d'orange!
J'ai vu les miaôs qui, sous le ciel serein,
Frissonnent, dans le vent, d'un murmure d'airain,
Les clochettes jetant, comme dans votre livre,
Au milieu de la nuit une note de cuivre!
Je sais, ainsi que vous, le lac dormant et noir
Où l'arbre du Japon se penche pour se voir,
Le large nénuphar aux pétales de soufre,
Fleur immobile aussi sur l'immobile gouffre,
Et les poissons d'azur, tout pailletés d'argent,
Dans les tranquilles eaux par bandes voyageant.
Je connais la fenêtre où dans l'ombre se noie
Le profil pur et fin des tisseuses de soie;
Je sais un certain pied, si petit, qu'un baiser
Le couvre en son entier s'il vient à s'y poser,
Et j'ai vu l'éventail qui, papillon de gaze,
Sous des doigts d'ambre jaune ouvre son aile et jase.
Puis la lune au teint clair, prodige curieux,
Souci mélancolique éclos au front des cieux!
Je vous ai vus, dragons aux corselets d'écailles,
Les ongles accrochés aux angles des murailles,
Bayadères, le front constellé de sequins,

Groupes d'enfants bercés au vent des palanquins,
Ivoires et parfums, paravents, vases, jonques,
Lotus trempant leurs pieds dans la nacre des conques,
Tigres aux mufles noirs, panthères de Java.....
Mais, certes, avant vous, je ne vis point Hèva!

Louis DE CORMENIN.

Quelques fautes s'étant glissées dans la version des vers de Théophile Gautier citée par nous, nous les réimprimons ici, conformes à l'autographe :

Sous le treillis doré que de ses larmes noie
Un saule inconsolable aux longs cheveux de soie,
Je sais un petit pied, fleur de chair, qu'un baiser,
Couvrirait tout entière en voulant s'y poser.
Derrière l'éventail, beau papillon de gaze,
Qui sous des doigts de jade ouvre son aile et jase,
Je sais des yeux charmeurs, qu'agite l'âme, où luit,
Comme un rayon dans l'eau, le reflet de la nuit !

N° 115. **Roccoco (Pastel).** *Pastel* a reparu aussi, en 1844, dans le tome premier des *Chefs-d'œuvre des écrivains du jour*.

N° 116. **Mademoiselle de Maupin.** Page 73, ligne 32, au lieu de N° 391, lire : « Voir N° 390 ».

Page 74, la réimpression du fragment indiqué, dans la *Giralda* en 1845, est anonyme. Les deux éditions in-8° de *Mademoiselle de Maupin* auxquelles il est fait allusion, sont l'édition originale de 1835, et celle de MM. Conquet-Charpentier, parue en 1883. Le portrait placé en tête de cette dernière, est gravé d'après celui dessiné en 1838 par Célestin Nanteuil.

Page 75, ligne 24, au lieu d'*attrapper*, lire : *attraper*.

N° 118. **Mirage (Barcarolle).** *Barcarolle*, (et non : *Barcarole*), a été mise aussi en musique par M. Léon Jouret.

N° 119. **Histoire de la Marine, etc.** Page 80, ligne 9, au lieu de N° 572 bis, lire : « Voir N° 571 bis ».

N° 124. **A Louis Boulanger, etc**. Page 83, ligne 10, au lieu de N° 306 bis, lire : « Voir N° 305 bis ».

N° 126. **La Couronne de Bluets**. Page 85. Lire partout : *sélénien* et *séléniste* au lieu de *selenien* et de *seleniste*.

N° 139. **A deux beaux yeux**. Depuis l'impression de notre note sur l'*Étincelle*, nous avons trouvé un exemplaire de ce keepsake, avec toutes ses vignettes et dans sa reliure d'étrennes, qui doit avoir paru bien avant janvier 1846.

N° 140. **Du physique des acteurs**. C'est dans le feuilleton de *la Presse* du 19 mars 1841 que Théophile Gautier parle de sa collaboration au *Figaro*.

N° 187. **Le Paradis des Chiens**. Page 107, ligne 2 : supprimer le mot : *dans*. Ajoutons à la note de cette même page 107, que ce passage de Sainte-Beuve se trouve dans le tome deux de la nouvelle édition de ses *Portraits Contemporains*, parue en 1869. Il est imprimé à la page 524, et termine l'ajouté de la note publiée au bas de cette page. Les relations de Sainte-Beuve et de Théophile Gautier s'étaient refroidies à la suite de circonstances que l'on sait, et qui avaient amené la rupture des relations de Victor Hugo et du critique. Elles se renouèrent lentement, et Sainte-Beuve lui-même donne la note et la date de leur rapprochement définitif, dans la lettre à notre poète que nous avons citée N° 2193.

N° 229. **L'Hiver (La dernière feuille)**. *La dernière feuille* a été mise aussi en musique par M. Léon Jouret.

N° 239 bis. **La Mort dans la vie**. Page 119, ligne 26, au lieu de : « *Première* partie, » lire : *Deuxième* partie de *la Comédie de la mort*. »

N° 241. **L'Eldorado (Fortunio)**. Il existe des titres de l'édition de 1838, portant les millésimes de 1840 et de 1842.

Depuis l'impression de notre notice sur *Fortunio*, M. Jolly Bavoillot, l'éminent bibliographe établi à New-York, a aussi acquis en 1886 un exemplaire de *l'Eldorado* de 1837, en parfait état, ce qui porte à trois le nombre des exemplaires connus de cet ouvrage.

N° 242. **Les Papillons**, ont encore été mis en musique par MM. Mario Foscarina et Paolo Tosti. Le compositeur désigné dans notre notice n'est point M. Th. Jouret, mais bien M. Léon Jouret.

N° 246. **Académie Royale de Musique**. Page 126, ligne 16, au lieu d'*humorisque*, lire « *humoristique*. »

N° 290. **Prospectus de la Société Œnophile**. Page 147, ligne 16 et 17. Lire *chefs-d'œuvre*, et non *chefs-d'œuvres*.

N° 312. **Lamento (Ier). La Chanson du Pêcheur**. Ces vers ont encore été mis en musique, sous le titre de *Lamento*, par Mme Viardot et par M. Paul Puget. De plus, Gounod les a mis aussi en musique sous le titre de : *Lamento Ier; la Chanson du Pêcheur*. Cette mélodie n'a pas été publiée, et le manuscrit en a passé en vente le 1er décembre 1884, portant le N° 312 du *Catalogue* de la vente d'autographes faite par Étienne Charavay.

N° 316. **Absence**. Ces vers ont encore été mis en musique par M. Paul Puget, sous le titre de : *l'Absence*, et par M. Ch. Lefebvre, sous leur titre réel.

N° 359. **Monsieur Victor Hugo dessinateur**. Le titre imprimé dans l'*Album Cosmopolite* (ligne 11) est certainement inexact. Il faut lire : *Vue de Lierre près d'Anvers*, etc.

N° 388. **Une nuit de Cléopâtre**. Un opéra en trois actes, extrait de cette nouvelle, a été écrit par M. P. J. Barbier pour Victor Massé. Il n'a été représenté que le 25 avril 1885, un an après la mort de ce charmant compositeur.

N° 423. **La Tulipe**. Page 190, lire, à la note, N° 27, au lieu de N° 29. C'était l'adresse de Victorine, qui inspira à Théophile Gautier l'une de ses passions les plus vives. Arsène Houssaye en a parlé avec détail dans ses intéressantes *Confessions*.

Page 189, à propos des fragments de Théophile Gautier repris par Balzac dans *Béatrix*, la dernière citation parallèle est tout à fait intervertie et tronquée. Nous l'avions réimprimée d'après le texte même de M. Victor Fournel dans *le Correspondant*, et voici comment elle doit être lue :

BALZAC.	GAUTIER.
..... le costume du temps où les femmes avaient des *corsets pointus à échelles de rubans s'élançant minces et frêles de l'ampleur étoffée des jupes* en brocart à *plis soutenus et puissants*, où elles s'entouraient de *fraises godronnées*, cachaient leurs bras dans des *manches à crevés à sabots de dentelles* d'où *la main* sortait *comme le pistil* d'un *calice*,.....	Les grandes robes de lampas ou de brocatelle aux *plis soutenus et puissants*, les hautes *fraises godronnées..... ;* les *manches à crevés* et *à sabots de dentelles*, dont *la main* sort *comme le pistil* du *calice* d'une fleur : ..... les *corsets pointus à échelles de rubans s'élançant minces et frêles de l'ampleur étoffée des jupes* ;.....
(P. 93. *Le Siècle*, 20 avril 1839.)	(P. 385. JENNY COLON, déjà citée).

N° 432. **La Toison d'or.** Cette nouvelle a encore été réimprimée, en 1881, dans le volume de Théophile Gautier : *Mademoiselle Dafné.*

N° 434. **Le Garde national réfractaire.** Ce morceau reparut encore, en 1873, à la suite des *Jeunes France*. Il y est toujours imprimé avec sa transposition.

N° 476. **La Colombe messagère (Plaintive tourterelle).** Cette romance, mise en musique par mademoiselle Martin, porte inexactement, à sa première page, le titre de *Plaintive hirondelle*, sous lequel elle a été inscrite par erreur dans la *Bibliographie de la France* en 1842. M. Paul Porthmann l'a aussi mise en musique sous son vrai titre.

Voici, enfin, une strophe inédite de cette pièce. Elle doit se lire après les deux premières du morceau actuel, qui, dans la version primitive, (écrite en strophes de huit vers,

et non de quatre), n'en formaient qu'une seule. Le mot : *aile*, replacé à la rime, la fit sans doute supprimer :

> Ah ! si j'avais des ailes,
> Comme je m'en irais !
> Sur ses lèvres fidèles,
> Comme je m'abattrais !
> Pour moi, vite, bien vite,
> Fendant le bleu de l'air,
> Vole au toit qu'il habite,
> Plus prompte que l'éclair !

N° 506. **L'Ondine et le pêcheur.** Il s'agit de mademoiselle Nathalie Fitzjames dans cette notice, et non Fiames, comme on l'a corrigé à faux à l'imprimerie, sur les bonnes feuilles. Ces vers ont encore été mis en musique par MM. Pierre de Bréville et E. Filliaux.

N° 507. **Les Matelots et la mer (Les Matelots).** C'est M. Gabriel Fauré (et non Faure) qui a composé la musique de ces vers.

N° 513. **Giselle ou les Wilis.** La distribution des rôles imprimée dans les deux éditions du *Théâtre* de Théophile Gautier est inexacte. Voici la distribution véritable de la première représentation :

Giselle, paysanne...........	Mmes	Carlotta Grisi.
Myrtha, reine des Wilis.....		Dumilâtre 2e.
Bathilde, fiancée du duc. . .		Forster.
Berthe, mère de Giselle.....		Roland.
Zulma, Wili....		Dumilâtre 1re.
Moyna, Wili.......		Carré.
Le Duc Albert de Silésie, sous des habits villageois......	MM.	Petipa.
Hilarion, garde chasse......		Simon.
Le Prince de Courlande......		Quériau.
Wilfrid, écuyer du duc....		Coralli.
Un Vieillard, paysan		L. Petit.

Mlle Forster a inspiré deux pièces de vers à Théophile Gautier (Voir Nos 734 et 759).

No 526. **En passant à Vergara.** Lire ainsi le vers 8 de la page 223 :

Naguère eut le rayon qui t'éclaire à présent.

Nos 527, 528, 529 et 530. Supprimer le mot : *En*, avant *Espagne*, et, pour le No 529, lire 15 septembre (et non 15 novembre) 1841.

No 538. **Espagne. IX. Sérénade (L'Échelle d'amour).** *Sérénade* a encore été mise en musique par M. Charles Grisart, et, sous le titre de l'*Échelle d'amour*, par M. Gabriel Fauré.

No 548. **Rapport, etc.** Le morceau de Théophile Gautier cité dans cette notice pourrait bien être inédit, malgré les traces d'impression que porte le manuscrit. Il était sans doute prêt à paraître dans la *Presse*, à la fin de novembre 1841, lorsque son auteur fut nommé membre de la commission du monument de Napoléon Ier. Telle serait la raison qui empêcha sans doute la mise au jour de ce travail.

No 559. **Une Journée à Londres.** Les deux paragraphes qui n'en forment qu'un seul dans la *Revue des deux Mondes*, sont les paragraphes six et sept de ce récit de voyage, seulement dans ses premières éditions de librairie. Depuis l'édition de 1865, il s'agit ici des paragraphes sept et huit.

No 585. **Opéra, etc.** Ce feuilleton, bien que portant en tête la date du 15, n'a paru que le 16 dans *la Presse*.

No 588. **A des amis qui partaient, sonnet.** Ce sonnet et la lettre qui le précédait, ont été écrits en juin 1835, et adressés à M. L. Leroux. Le roman promis à Renduel, était *Mademoiselle de Maupin*, et c'est dans un petit volume collectif, intitulé *le Canotage en France*, que se trouvent imprimés, pour la première fois, le fragment de lettre et les détails que nous avons recueillis pages 248 et 249. Ce livre a paru chez Taride, en 1858, et le chapitre de Léon Gatayes qui contient ces lignes porte pour titre : *la Seine il y a trente*

ans. De plus, le fragment d'article de M. L. Leroux que nous avons cité, est extrait non de la *Revue Nouvelle*, mais des *Beaux-Arts, revue nouvelle*.

Nº 598. **Théâtres**. Théophile Gautier parle dans cet article de son domestique Abdallah, dont il est question aussi dans la nouvelle : *la Pipe d'Opium*.

Nº 621. **Le Hachich** a été réimprimé aussi dans l'*Almanach de France* pour 1844, et la même année, sous le titre de : l'*Esprit de chanvre*, dans le tome deux des *Chefs-d'œuvre des écrivains du jour*.

Nº 634. **Séguidille**. M. Paul Puget a mis aussi ces vers en musique, sous le titre de *Chanson Andalouse*.

Nº 673. **Pendant la tempête, prière**. Ces vers ont été mis aussi en musique, sous le titre de : *Fleur du Paradis*, par le vicomte Raymon Decazes (sous le pseudonyme de Raymon Sézac). Ils ont été encore imprimés en fac-similé, en 1885, dans les *Confessions* d'Arsène Houssaye.

Nº 674. **Poésie : le Soleil et la Lune**. La fin du deuxième paragraphe de la lettre inédite de Théophile Gautier au baron Bonnaire citée dans cette notice, a été absolument altérée à l'imprimerie sur les bons à tirer ; voici comment il faut la rétablir : « à don Buloz dès deux mondès ».

Nº 714. **Feuillets d'album d'un jeune rapin**. A la ligne 11 de la page 277 lire : *De arte natandi*, et non *De ars natandi*.

Nº 747. **Guzla. « Dans un baiser. »** Ces vers ont encore été mis en musique par M. Gabriel Fauré, sous le titre de : *Seule*.

Nº 759. (**Sans titre**), **etc**, Cette pièce de vers est aussi imprimée très inexactement dans le catalogue de la collection d'autographes Rodakowski (Troisième partie, page 636, in-8º, Berlin, 1864), collection appartenant aujourd'hui à la Bibliothèque de Berlin.

Nº 762. **L'Esclave** a encore été mise en musique par M. Lalo.

N° 764. (**Sans titre**), **etc.** Ces vers ont encore été mis en musique par M. Paul Puget sous le titre de l'*Œillet rouge*.

N° 764 bis. **Deux tableaux, etc.** A la dernière ligne de la page 301 et à la deuxième de la page 302, rétablir ainsi le nom de madame *Siona* Lévy.

N° 804. **Salon de 1846.** Voir, pour la pièce de vers : *les Néréides*, le N° 1209.

N° 811. **Les Roués innocents.** La petite édition de la *Librairie Nouvelle* a paru en 1862, datée de 1863.

N° 830. **Le Pavillon sur l'eau.** La lettre de Gautier est adressée à M. Samuel Henri Berthoud, nommé inexactement ici *Sir* Henri Berthoud.

N° 831. **Courrier de l'étranger.** A la page 340, ligne 3, lire *feuilletoniste*, et non *feuilletonniste*.

N° 834. **Théâtre Français, etc.** Supprimer le mot *des*, ligne 9, page 356.

N° 847. **Rondalla.** Ajouter : (Voir N° 607),

N° 858. **La Croix de Berny** (**Courrier de Paris**). Page 364, ligne 5, au lieu de N° 1159, lire : « Voir N° 1158. »

N° 896. **Pierrot Posthume.** Page 371, ligne 16, au lieu de N° 1952 bis, lire : « Voir N° 1953 2°. »

N° 970. **Lettre** (**à Auguste Vacquerie**). La fin de la lettre d'Alexandre Dumas a été imprimée inexactement dans l'*Événement*. Dumas l'a publiée dans son journal *le Mois* (numéro de février 1849), et voici, d'après cette version rectifiée, comment sa lettre se termine :

« pour en avoir jamais fait, ou être tenté d'en jamais faire ».

Une lettre inédite de Théophile Gautier à son ami Louis de Cormenin, écrite en mai 1862, porte, qu'à cette date, il ne s'était jamais présenté à l'Académie. Nous fiant à ce renseignement, nous avons indiqué seulement trois candidatures du poète. Il en existe pourtant au moins une quatrième,

pour laquelle il écrivit la lettre de demande exigée par le règlements. Il s'agit de l'élection au fauteuil de M. Charles de Lacretelle, qu'obtint M. Biot, en 1856. Théophile Gautier n'eût qu'une seule voix.

Nº 978. **Le Musée ancien**. Page 409, ligne 30, au lieu de Nº 1176, lire : « Voir Nº 1175. »

Nº 1006 bis. **Salon de 1849**. Un court fragment de l'article du 31 juillet a été réimprimé en 1855 dans la brochure non mise dans le commerce, intitulée : *Froment Meurice*.

Conseil d'État. Section de législation. Commission chargée de préparer la loi sur les théâtres. Enquête et documents officiels sur les théâtres. In-4º de 31 feuilles et demie (248 pages). *Imprimerie Nationale*. Décembre 1849.

Cette enquête, omise dans notre travail, où sa place, d'après l'ordre chronologique établi, serait avant le Nº 1014, est inscrite seulement sous le Nº 968 de la *Bibliographie de la France* du 23 février 1850; elle contient les réponses verbales faites par Victor Hugo, Alexandre Dumas, Jules Janin, Scribe, Émile Souvestre, etc., devant la commission chargée de préparer une loi sur les théâtres. Théophile Gautier fut aussi consulté, et sa déposition date du 24 septembre 1849. Nous transcrivons ici le compte rendu de cette séance (pages 77 à 83 du volume).

Suite de la Séance du 24 septembre (1849).

MM. Merle, Théophile Gautier, Delaforest.

M. le Président. — M. Merle veut-il nous exposer ses idées sur la question de la liberté industrielle des théâtres ?

M. Merle. — Le mouvement des esprits est tellement prononcé en faveur de la liberté industrielle des théâtres qu'il sera difficile, à mon sens, de ne pas l'établir ; mais je la regarde comme désastreuse au point de vue de l'art comme au point de vue de l'intérêt des entrepreneurs ; elle augmentera le nombre des mauvais

comédiens et achèvera de ruiner les théâtres qui existent.

D'un autre côté, je dois le dire, le système actuel, le système des privilèges, est détestable en tout point. On fait, depuis longtemps, un trafic des privilèges ; c'est devenu une véritable marchandise.

Je crois qu'on devrait, dans les circonstances actuelles, accorder la liberté des théâtres, mais en la restreignant autant que possible, dans la pratique, par des conditions difficiles à remplir : conditions de construction, condition de police, etc.

M. le Président. — Si vous étiez dégagé de la préoccupation de l'esprit public, accorderiez-vous la liberté des théâtres ?

M. Merle. — Non certainement ; j'aimerais mieux me servir de la législation des privilèges et en faire disparaître les abus. Ils sont bien nombreux, je le répète.

M. Delaforest. — Le système de la liberté industrielle des théâtres serait déplorable au point de vue des intérêts publics et privés. Loin de profiter aux auteurs, aux populations, aux comédiens, il nuirait à tout le monde. Du reste, il me semble que la question des théâtres tout entière est dominée par une grande question politique, celle de la décentralisation administrative. Avant de rien statuer sur la législation théâtrale, il faut savoir si le Gouvernement veut conserver la direction ou la surveillance des théâtres, ou bien s'il veut abandonner aux administrations municipales cette direction ou cette surveillance. Dans le cas où il adopterait la seconde solution, il se dégagerait des embarras dans lesquels il se trouve et qu'il aura peine à dominer. Dans ce cas, si les théâtres continuent à ne pouvoir s'ouvrir sans une

autorisation, ce serait aux administrations municipales à la donner.

M. Théophile Gautier. — Je regarde la liberté comme le seul régime possible pour l'industrie théâtrale. La morale ni l'art n'ont rien gagné au régime restrictif ; les théâtres ne feront jamais de plus mauvaises affaires qu'ils n'en font avec ce régime.

M. le Président. — Avec le régime de liberté admettez-vous la conservation des théâtres subventionnés ?

M. Théophile Gautier. — Je l'admets parfaitement. Je veux la liberté des théâtres pour tout le monde, aussi bien pour le Gouvernement, représentation de la nation, que pour chaque citoyen de la nation. Le Gouvernement a le droit d'élever l'intelligence du peuple et de le moraliser ; s'il juge certains théâtres utiles à cette œuvre, il peut les soutenir, les subventionner, il peut même avoir ses théâtres dirigés par des agents qu'il nommera ; mais les théâtres actuellement subventionnés par l'Etat ont un privilège qu'il me semble impossible de leur conserver : la propriété exclusive de l'ancien répertoire.

M. Merle. — Vous n'avez pas vu, comme moi, *Don Juan* joué par M. Pompée dans une échoppe du boulevard.

M. Théophile Gautier. — Et où était le mal ? Pendant ce temps-là il ne jouait pas des ordures, et ses auditeurs saisissaient toujours quelques bribes d'une grande œuvre.

M. le Président. — Vous croyez que l'émancipation de l'industrie théâtrale serait aussi féconde pour l'art que le régime de protection ?

M. Théophile Gautier. — La protection, je l'ai dit.

je l'admets pour certains théâtres ; qu'est-elle maintenant pour les théâtres ?... Rien ! Si l'État avait des moyens de protection réelle, je pourrais hésiter. J'admire Louis XIV, et plus encore Léon X, comme protecteurs des arts. Le rôle qu'ils ont joué, les gouvernements actuels ne le jouent plus ; la portion qui revient à la littérature, dans le budget des beaux arts, est tellement minime qu'elle ne peut servir qu'à donner des secours. Or, les hommes d'une certaine valeur n'en sont pas, d'ordinaire, à avoir besoin de cette sorte de protection. Il y a quelques places qui pourraient servir de récompense et d'encouragement aux auteurs, comme celles de bibliothécaires ; on aime mieux, en général, les donner à des hommes politiques. A une protection semblable je préfère la liberté.

M. le Président. — M. Delaforest, vous avez rempli sous la restauration les fonctions de censeur. Pouvez-vous nous donner quelques détails sur la manière dont la censure était exercée à cette époque ?

M. Delaforest. — Il y avait plusieurs censeurs. On remettait deux manuscrits de chaque pièce au ministère de l'intérieur. Le bureau des théâtres les renvoyait aux censeurs. Ils examinaient la pièce successivement, puis faisaient un rapport qui contenait leurs observations sur le fond et sur la forme. Le ministre, d'après le rapport, permettait ou ne permettait point la représentation. Sous la Restauration, la censure, d'ailleurs assez large, eut le tort de ne pas se contenter d'intervenir dans ce qui regardait la morale et la politique, mais de se faire encore quelquefois partie dans les querelles littéraires qui, alors, occupaient tous les esprits.

Il n'y avait pas que la censure des manuscrits ; la

censure s'exerçait encore au théâtre même, lors des répétitions générales ; sans cela elle eût été incomplète. L'impression que produit une pièce résulte, en effet, surtout de la mise en scène, du jeu des acteurs. C'étaient les inspecteurs des théâtres qui exerçaient cette deuxième censure ; étant inspecteur des théâtres en même temps que censeur, j'ai eu aussi occasion de l'exercer ; loin de surenchérir sur les rigueurs de la première, le plus souvent, au contraire, elle les diminuait. Tel passage qui avait paru dangereux aux censeurs était souvent autorisé lors des répétitions générales par l'inspecteur.

M. le Président. — Pensez-vous que la loi que nous préparons doive rétablir la censure ?

M. Delaforest. — Je le crois, mais la question de la censure, comme celle des théâtres en général, se trouve dominée par la question de décentralisation administrative. Le Gouvernement éprouverait peut-être de l'embarras à rétablir la censure à son profit. La loi pourrait laisser aux administrations municipales le soin de faire censurer, quand elles le voudraient, les pièces qu'on devrait représenter dans les villes. A Paris, ce soin serait laissé au préfet de police ; comme il est agent du Gouvernement en même temps qu'il fait partie de l'administration municipale, le Gouvernement interviendrait réellement sans assumer la responsabilité. Ce serait un grand avantage.

M. le Président. — On pourrait objecter qu'à Paris le Gouvernement a trop de pouvoir sur le préfet de police, et qu'en province il n'en a pas assez sur les municipalités.

M. Delaforest. — Il ne se fait pas en province six pièces par an ; la censure y sera donc peu de chose ;

toutes les pièces se font à Paris. Ainsi, le Gouvernement aura encore dans sa main la censure presque aussi entière qu'autrefois, et, je le répète, sa responsabilité sera bien moindre.

M. le Président. — Un auteur censuré à Paris pourra aller se faire jouer dans toute autre ville, à Rouen, par exemple, si la municipalité de Rouen est plus indulgente. Vous voyez donc que le pouvoir, que vous attribuez aux municipalités, est très considérable, et, entre les mains de certaines municipalités, il pourrait être fort dangereux.

M. le conseiller Béhic. — M. Delaforest admet-il que des municipalités pourraient renoncer à exercer la censure et laisser tout jouer ?

M. Delaforest. — Parfaitement.

M. Théophile Gautier. — Mon opinion est toute en faveur de la liberté morale comme de la liberté industrielle des théâtres. Les arguments que l'on invoque en faveur de la censure sont spécieux, mais ils n'ont pas de portée réelle. La censure est impuissante ; elle s'attaque d'ordinaire aux détails, et les détails lui échappent si facilement ! Elle frappe une allusion, l'allusion se déplace et passe. Le censeur le plus minutieux omet souvent des idées dangereuses. Qu'est d'ailleurs la censure du manuscrit ? L'acteur, par ses gestes, par l'inflexion de sa voix, peut faire sentir tout ce qu'il veut. Les censures de tendances amèneraient des suppressions complètes de pièces, et ces suppressions ont toujours été assez rares.

J'ajouterai que la censure porte surtout sur les ouvrages du second ordre, auxquels il est dangereux de donner de l'importance par la persécution, et que les

œuvres capitales, celles dont l'influence est la plus grande, lui échappent presque toujours.

Laissez la liberté ; les bonnes pièces combattront les mauvaises pièces, et tout se balancera. Ne prenez pas d'autres censeurs que le public ; c'est un censeur sévère, éclairé et contre lequel il n'y a rien à dire.

M. le Président. — Prenons deux exemples actuels. Le théâtre de la Porte Saint-Martin traîne sur la scène le pape, le chef suprême de la religion catholique à laquelle la France appartient presque tout entière. D'un autre côté, depuis quelques mois, vous voyez sur d'autres scènes les auteurs bafouer la République, le Gouvernement sous lequel nous vivons. Ne pensez-vous pas qu'il y a des inconvénients à laisser ainsi le public insulter tout ce qui a droit au respect des hommes ?

M. Théophile Gautier. — Remarquez que, si vous ne voulez point permettre de produire un pape sur la scène, vous en arriverez à dire bientôt : pourquoi laisser y produire un roi ? pourquoi un fonctionnaire ? pourquoi un notaire ? pourquoi un médecin ? C'est ainsi que, sous le dernier régime, la censure était descendue du roi, des pairs de France, des députés et des ecclésiastiques, aux gendarmes. Vous arriverez bientôt à n'avoir plus de personnages, mais seulement des caractères, des êtres abstraits, comme le *Pantalon* de la Comédie italienne. Quand l'autorité est légitime, et qu'elle mérite les sympathies du public, qu'elle s'en rapporte à lui ; il pourra être égaré un instant, il reviendra vite. Ces pièces du Vaudeville, dont vous parliez tout à l'heure, elles tombent ; personne n'y va plus.

M. le Président. — Il y a deux choses à examiner dans la question de la censure : le principe en lui-même et

la manière dont il est appliqué. Il se peut que dans le passé l'application ait été tracassière et quelquefois injuste ; mais, s'il y avait moyen de supprimer ses abus, n'y aurait-il pas grand intérêt à empêcher le théâtre de jeter dans l'esprit public des germes de désordre et d'immoralité ?

M. Théophile Gautier. — Je répète ce que j'ai dit : rapportez-vous-en au seul véritable censeur que vous puissiez trouver, au public. Ne craignez pas si facilement qu'il puisse être perverti. Ayez confiance dans sa sagesse et son intelligence.

M. Merle. — Pauvre censeur que le public ! car il n'empêche rien.

M. Théophile Gautier. — Rarement il empêche par la violence, et je l'en félicite ; mais il empêche en ne venant pas, en refusant son argent.

M. Merle. — Le grand malheur de la censure c'est qu'elle a presque toujours été faite dans un intérêt privé et à un point de vue singulièrement mesquin. Elle en était arrivée à interdire dans une pièce la mention d'une *salade de barbe de capucin*. Il fallut que l'auteur cherchât toute autre salade qui ne compromît pas la religion. Si on pouvait organiser la censure de manière qu'elle fût plus large, plus impartiale, elle deviendrait tolérable, et l'on aurait rendu un véritable service au pays.

M. Delaforest. — En généralisant cette observation, je dirai qu'il faudrait trouver des censeurs qui n'aient point d'esprit de parti. Cela est difficile, car les agents secondaires sont toujours disposés à exagérer le zèle.

M. le Président. — M. Gautier, dans le système de la liberté, vous auriez des garanties purement répres-

sives. Entre les mains de qui placeriez-vous la répression?

M. Théophile Gautier. — Entre les mains du jury, comme celle des délits de presse. Est-ce une attaque contre le Gouvernement, la morale publique? Le ministère public poursuit d'office. Est-ce une calomnie dirigée contre un citoyen? le citoyen porte plainte comme quand il est attaqué dans un journal.

M. Delaforest. — Vous donneriez là une singulière mission aux tribunaux, aux jurys; pour juger consciencieusement, il faudrait qu'ils assistassent en corps à la représentation de la pièce; sans cela, le passage incriminé, et qui peut n'être coupable qu'à cause du jeu de l'acteur, leur paraîtrait le plus souvent complètement innocent.

(*Signé*) : Delaforest,
Théophile Gautier,
Merle.

La Liberté du 18 juillet et le supplément littéraire du *Figaro* du 7 novembre 1885, ont reproduit des fragments empruntés à cette Enquête, et particulièrement les appréciations de Théophile Gautier sur la censure, que nous venons de citer.

N° 1016. **Histoire des Peintres de toutes les écoles, etc.** Il nous a été impossible d'en retrouver le prospectus, qui manque à la Bibliothèque Nationale. Toutefois, dans un prospectus ultérieur, datant de 1866, nous avons trouvé, sous le titre de : *Premier Prospectus*, un morceau que nous supposons être la réimpression de celui que nous n'avons pu découvrir en édition originale. Le voici. Comme on le verra, Théophile Gautier ni aucun des auteurs ne s'y trouve nommé :

L'histoire de la peinture est inconnue, et, pourtant, quoi de plus charmant à raconter et à lire? Non seule-

ment l'existence des grands maîtres est toute remplie de romans et de drames, mais elle se rattache encore par mille liens à tout ce qui nous émeut et nous captive le plus : la politique, l'amour, les actions héroïques, la physionomie des personnages fameux, les mœurs des divers peuples, leurs usages, leurs costumes. Peut-on écrire la vie de Gros, par exemple, sans rappeler les batailles de l'Empire ; la vie de Léonard de Vinci, sans pénétrer à la cour de François Ier ; la vie de Titien ou celle d'Albert Durer, sans faire revivre les grandes figures de Luther et de Charles-Quint ? Il y a un moment où l'histoire de l'art, soulevant des tapisseries auxquelles on n'a pas encore touché, nous introduit, par une porte secrète, auprès de la grande histoire, et nous y fait rencontrer Holbein entre Anne de Boulen et Henri VIII, Velasquez à côté de son ami Philippe IV, Rubens en compagnie de Marie de Médicis, et Philippe de Champagne dans les appartements de Richelieu.

Les livres d'art ont été, jusqu'à ce jour, des livres sans aucun charme, et par conséquent sans aucun art. Écrits pour la plupart d'un style sec et décoloré, ils ont résolu ce singulier problème de nous ennuyer en nous parlant de ce qui doit nous ravir : la beauté. Qu'est-ce donc que la peinture, si ce n'est le monde vu par son côté le plus charmant, par le côté qui intéresse l'esprit et plaît aux regards ? Considérée d'ailleurs en elle-même, l'*Histoire des Peintres*, si on la suit pas à pas dans chacune des personnalités qui la composent, depuis la Renaissance jusqu'à Prud'hon ou Léopold Robert, jusqu'à Reynolds ou Goya, et, si l'on veut, jusqu'à M. Ingres, cette histoire, disons-nous, a un attrait particulier, indépendant de l'affinité des tableaux avec les

temps et les modèles, et cela parce que la plupart des peintres eurent une existence pleine d'intérêt et furent, comme les héros de toute sorte de romans, tantôt gracieux, tantôt pathétiques et terribles. Qu'on prenne au hasard la vie de Ribera, celles de Rembrandt, de Watteau, de Berghem, on y verra soit un drame domestique aussi émouvant que les *Martyres* du peintre espagnol, soit le développement d'un caractère fantasque, rêveur et personnel, soit les mobiles émotions d'un poète amoureux, soit un modèle de tranquille et riante philosophie. De sorte que, en dehors même de leurs sujets favoris, les peintres ont presque tous une vie intéressante, colorée, pleine d'accidents, comme cela doit naturellement arriver aux hommes faits pour sentir.

Écrire dans la langue française, la plus parlée aujourd'hui de toutes les langues de l'Europe, l'histoire des sept grandes écoles de peinture, réunir ainsi en un livre d'un format élégant et facile tant de documents ignorés, non traduits, épars dans les ouvrages hollandais, italiens, flamands, espagnols, anglais..., n'est-ce pas rendre un service aux amateurs de tous les pays, saluer dans chaque nation ce qui l'honore et faire admirer à chacune d'elles ce qui fait la gloire des autres ?

Combien d'ouvrages coûteux, incomplets, écrits d'un style barbare, dénués de toute poésie seront rendus inutiles par un livre qui en reproduira la substance, mais non la pesanteur, qui en rectifiera les errements, en relèvera les contradictions et les fautes et en extraira pourtant ce qu'ils ont d'utile, à savoir : les faits incontestables, les indications précieuses, enfin, parmi tant

de jugements, ceux qui méritent d'être discutés ou conservés ?

Une telle *Histoire des Peintres* s'adresse à tous les genres de lecteurs. Elle offre aux gens du monde un nouveau domaine de jouissances, un moyen d'enrichir leur conversation, de vérifier, pour ainsi dire, par l'histoire de l'art, ce qu'ils savent déjà de la littérature, des mœurs, de la géographie des nations et de leurs idées. Greuze sera la palette de Diderot ; Wouwermans dira les habitudes des chasseurs ; Van Dyck retracera les physionomies de l'Angleterre au temps du second Stuart ; Raphaël nous livrera les clefs du Vatican et saura nous initier aux secrets de la papauté, à la manière dont elle entendait s'emparer, par le[s] sens, du gouvernement de l'univers. Lorsque les visiteurs seront groupés autour d'une table de salon, que pourra-t-on étaler devant leurs yeux, sous les clartés de la lampe, qui vaille l'*Histoire des Peintres ?* Quel livre magnifiquement illustré, quel ouvrage de luxe pourra égaler le charme et l'importance de celui qui renfermera les œuvres les plus variées et les plus belles des grands maîtres, un album où Lawrence aura mis un de ses élégants portraits ; Rembrandt, sa *Ronde de nuit ;* Holbein, sa *Danse des morts ;* Terburg, Netscher ou Metzu, quelque scène d'intérieur remplie de grâce, de mystère et de modestie ; Joseph Vernet, une marine ; Ruysdaël, un paysage ; Van der Neer, un clair de lune ; Greuze, une famille de frais enfants et de belles jeunes filles ; Van Huysum, un bouquet de fleurs... ? Et si l'on permet à l'écolier de parcourir d'une main prudente une aussi précieuse galerie, que de choses viendront se classer d'elles-mêmes dans son esprit ! que d'instruction ne pui-

sera-t-il pas dans cette histoire de la peinture qui n'est, après tout que la peinture de l'histoire ! On conviendra facilement que tout l'esprit du monde, dépensé à l'illustration de tel ou tel livre à la mode, ne saurait être aussi profitable aux jeunes gens qu'un ouvrage où sont reliés, pour ainsi dire, les musées de Florence, de Dresde, d'Amsterdam, de Madrid, de l'Ermitage et du Louvre. Celui qui médite un voyage en Italie saura d'avance ce qu'il faut aller voir au Vatican ; ce qui l'attend à Naples dans la sacristie des Chartreux ; à Milan, dans le musée de l'Ambroisienne ; à Parme, sous la coupole de Saint-Jean.

Ainsi comprise, l'*Histoire des Peintres* sera pour les futurs voyageurs un itinéraire, et, pour ceux qui ont déjà parcouru l'Europe, un recueil abondant de souvenirs.

Quant aux artistes, ce livre est fait pour eux, avec l'amour de leurs ouvrages, à la gloire de leurs devanciers et d'eux-mêmes. Quand ils y auront lu le passé de leur art, si plein d'enseignements, de nobles exemples et de grandeur, ils nous auront peut-être quelque reconnaissance pour avoir ainsi popularisé le goût de la peinture et leur avoir cherché et formé dans l'Europe entière une clientèle d'admirateurs.

Nos 1110, 1111 et 1112. Le nom de la salle inaugurée a été tronqué à l'imprimerie sur les bons à tirer. C'est la salle *Barthélemy* (et non *Barthélmy*) qu'il faut lire.

TOME II

No 1151. **Diamant du cœur.** Voici encore des variantes inédites de la fin de ce morceau. Elles portent la date

du 12 août 1850. Citons d'abord deux variantes de l'avant-dernière strophe :

Ire

Plus qu'une châsse en pierreries,
Plus que l'écrin ouvert des cieux,
Plus que le trésor des féeries,
Cette tache brille à mes yeux.

IIme

Et pour moi cette obscure tache
Étincelle des feux d'Ophyr,
Et du vélin bleu se détache,
Diamant jailli d'un saphir.

Puis, une autre version de la dernière strophe :

Cette larme qui fait ma joie
Roula sur mon vers altéré,
Dans une stance qu'elle noie,
D'un œil qui n'a jamais pleuré.

N° 1182^3o. **Émaux et Camées.** Page 27, ligne 11, il faut lire : « *ces six éditions* » et non : « *ces cinq éditions*, » car nous n'avons pas assez précisé que l'édition de 1872 est la sixième des *Émaux et Camées*. Les exemplaires sur papier de Hollande de la première édition, sont fort rares. Nous n'en connaissons que quatre : ceux de MM. Maxime Du Camp, Henry Houssaye, Jules Le Petit, et le nôtre. Les deux premiers sont malheureusement rognés.

N° 1234. **Lettre au rédacteur en chef**. Ainsi que nous l'avons dit, le procès fut d'abord interrompu, puis arrangé. Comme éclaircissement à toute cette affaire, voici les conclusions présentées par l'avocat de M. Buloz, le 2 décembre 1851, lors du procès dont celui de 1853 n'est que la suite. Nous les copions sur le manuscrit, et nous les ferons suivre de curieux détails qui n'ont pas été tous utilisés, détails relevés par nous dans les notes qui ont servi à rédiger ces conclusions.

A MM. LES PRÉSIDENT ET JUGES, COMPOSANT LA CINQUIÈME CHAMBRE DU TRIBUNAL DE PREMIÈRE INSTANCE DE LA SEINE.

Conclusions pour M. BULOZ *contre M.* Théophile GAUTIER.

Elles tendent à ce qu'il plaise au tribunal :

Attendu qu'à la fin de 1845, M. Buloz et M. Théophile Gautier ont fait un traité par lequel celui-ci devait livrer à la *Revue des Deux-Mondes* un roman intitulé : *le Capitaine Fracasse*, contre payement d'une somme de six mille francs, dont deux mille francs ont été payés par avance *en argent ;*

Attendu que le traité ayant été annulé, M. Buloz n'a point conservé son double ; qu'il ne peut dire si un terme avait été fixé pour la livraison du roman, mais que, si un terme a été fixé, (ce qui pourra être vérifié sur le double que M. Gautier paraît avoir retrouvé, et qu'il a adressé au tribunal, sans le communiquer à M. Buloz, ce terme est bien certainement dépassé ;

Attendu que M. Buloz a vainement réclamé à M. Gautier l'exécution du traité dont s'agit ; que pendant deux années consécutives, 1846 et 1847, il n'a pu recevoir, malgré ses démarches pressantes et réitérées, une seule ligne du roman de M. Gautier qui, pourtant, avait touché deux mille francs par avance ;

Attendu qu'en juin 1848, ce traité fut résilié d'un commun accord ; que le motif principal de la résiliation fut que M. Gautier était dégoûté de ce titre et de ce roman, qu'il avait déjà vendu à M. Renduel, et qu'il n'avait jamais pu se résoudre à commencer ; que cette résiliation a eu lieu verbalement, et que, malgré toutes les équivoques dans lesquelles M. Gautier cherche à se réfugier pour garder indûment les deux mille francs, M. Buloz est prêt à affirmer sur l'honneur que cette résiliation a eu lieu ;

Attendu qu'il fut convenu que M. Gautier s'acquitterait en articles sur lesquels on lui payerait la moitié, que ces conventions nouvelles ne sont pas niées absolument par M. Gau-

tier, qui en fait l'objet d'un subsidiaire dans ses dernières conclusions;

Attendu que ces conventions ont reçu un commencement d'exécution; qu'en effet M. Gautier, étant débiteur d'une somme en sus de celle de deux mille francs, il l'a remboursée par l'insertion d'un article intitulé : *Marilhat*, dans le numéro de la *Revue* du 1er juillet 1848; que les livres de la *Revue* constatent que pour dix-neuf pages de *Marilhat*, à deux cents francs la féuille, soit deux cent quarante-trois francs, on n'a payé à M. Gautier que cent vingt et un francs, c'est-à-dire moitié;

Attendu que M. Gautier n'exécuta pas plus ces conventions nouvelles qu'il n'avait exécuté son traité du *Capitaine Fracasse;* qu'au 15 avril 1850, c'est-à-dire dix-neuf mois après l'insertion de *Marilhat*, M. Gautier n'avait rien envoyé à la *Revue*, et qu'il était débiteur de la somme principale de deux mille francs; que son compte lui fut présenté le 15 avril 1850, qu'il paya les intérêts avec des *Poésies*[1] que M. Buloz voulut bien accepter, et qu'il reconnut la dette de deux mille francs dans l'écrit suivant joint aux pièces : « *Il est entendu que les vers ci-contre sont comptés comme intérêts de la somme de deux mille francs due par M. Gautier à M. Buloz sur son traité relatif au* CAPITAINE FRACASSE. Ce 15 avril 1850 : Buloz, Gautier » ;

Que cet écrit prouve évidemment la résiliation du traité du *Capitaine Fracasse*, puisque M. Gautier reconnaît devoir deux mille francs sur ce traité et en paie les intérêts;

Attendu qu'à ce moment M. Gautier promit formellement d'amortir le capital par des articles sur lesquels on lui payerait moitié;

Que trois mois après il n'avait encore rien envoyé, mais qu'au 2 août 1850, époque de son départ pour l'Italie, il écrivit à M. Buloz la lettre suivante qui est jointe aux pièces :

1. Quels étaient ces vers et que peuvent-ils être devenus? Les dernières lignes de Theophile Gautier parues dans la *Revue des deux mondes* sont : *Vieux de la Vieille*, numéro du 15 janvier 1850.

Mon cher maître,

Je comptais vous aller voir avant de partir, mais j'ai eu tant de courses à faire pour mon passeport que je n'ai pu y parvenir.

Je vous écris ce mot pour prendre congé et vous dire que, si je fais là-bas quelque bon morceau, prose ou vers, je l'enverrai à la *Revue*.

Tout à vous de cœur,

[Théophile GAUTIER].

Si vous avez des commissions pour l'Italie, écrivez-moi poste restante à Venise.

Attendu que, bien que cette lettre ne soit pas signée, elle est de l'écriture de M. Gautier, qui ne l'a pas fait dénier dans ses conclusions et qui n'oserait certainement pas le faire;

Attendu que la mystification continua après la lettre du 2 août 1850, comme elle continue depuis 1845, époque du traité *Fracasse*, depuis juin 1848, époque de la résiliation de ce traité, et depuis avril 1850, époque de la reconnaissance de la dette; qu'en effet M. Gautier n'envoya rien à la *Revue* pendant son voyage en Italie; qu'au mépris de sa lettre il envoya à *la Presse* plusieurs articles de peinture, et un opuscule intitulé : *la Vie à Venise*; qu'ainsi M. Gautier a constamment éludé ce qui était devenu l'exécution d'un devoir, et cela parce que, sans doute, à *la Presse* on lui payait la totalité de ses articles, tandis qu'à la *Revue* il n'aurait reçu que moitié;

Attendu que M. Buloz a traité M. Gautier, non comme un négociant, mais avec cette courtoisie et cette patience que l'on accorde trop aux hommes de lettres et qui les rendent très faciles à violer les engagements les plus formels; qu'ainsi M. Buloz, porteur d'une reconnaissance de deux cent cinquante francs, du 16 juin 1847, de M. Gautier, a toujours différé de lui réclamer cette somme qui lui est due à lui per-

sonnellement, mais que, quant aux deux mille francs, comme directeur de la *Revue*, il en doit compte, la somme ayant été avancée par la *Revue;* qu'il attend vainement depuis juin 1848 les articles qui doivent amortir ce capital;

Attendu que les conventions de juin 1848 sont résiliées de plein droit, comme toutes les conventions possibles, par l'inexécution de la part d'une des parties; que M. Gautier les a volontairement résiliées par ce fait qu'il a envoyé d'Italie à *la Presse* les articles qu'il avait promis à la *Revue;* que vainement il vient dire qu'il n'a pas été mis en demeure; que M. Buloz n'a pas cessé de réclamer; qu'au surplus M. Gautier était en demeure par sa lettre du 2 août 1850;

Que cette lettre est la preuve que M. Gautier savait qu'on réclamait l'exécution, et qu'il promettait l'exécution des conventions;

Attendu que M. Gautier a été formellement mis en demeure par des poursuites exercées contre lui devant le tribunal de commerce par un jugement par défaut du 13 février 1851, joint au dossier, auquel il a formé opposition en soutenant l'incompétence; qu'il est impossible d'être mis en demeure et averti d'une façon plus formelle; que cette mise en demeure remonte à plus d'un an, car il avait été assigné devant le tribunal de commerce deux ou trois mois avant le jugement; que, s'il avait eu la moindre intention loyale, il se serait exécuté ou aurait commencé à s'exécuter depuis;

Que les offres qui terminent les conclusions signifiées le 20 novembre sont une dérision et une mystification; qu'en effet, il offre *le Capitaine Fracasse*, objet d'un traité fait il y a cinq ans, jamais exécuté, et résilié en juin 1848; que M. Buloz ne veut à aucun prix d'un roman qui n'existe pas et qui n'existera jamais; qu'il entend rester dans les termes de la reconnaissance du 15 avril 1850, c'est-à-dire créancier de deux mille francs sur le traité résilié;

Que les offres subsidiaires ne sont pas plus sérieuses; qu'en effet, avant de se libérer vis-à-vis de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Gautier n'a pas craint de se mettre à la tête de la *Revue de Paris*, dont le premier numéro a paru sous son patronage, et qui a la prétention de faire concurrence à la

Revue des Deux-Mondes; qu'en faisant ceci, M. Gautier a tenu une conduite dans laquelle on ne peut reconnaître de la bonne foi ;

Que si, contre tout événement, le tribunal donnait un délai à M. Gautier qui, depuis six années, a terme et délai, et lui permettait de se libérer en articles, il est évident que M. Gautier, qui est à la tête de la *Revue de Paris*, et qui se vante d'écraser prochainement la *Revue des Deux-Mondes*, n'enverrait à M. Buloz que ses rebuts littéraires ;

Qu'il sera manifeste pour le tribunal que M. Gautier ne fait pas des offres sérieuses ; qu'en effet, il ne donne pas signe de vie lorsqu'on a l'air d'oublier les deux mille francs, mais qu'il se déclare prêt à livrer des articles sitôt qu'on lui réclame de l'argent ; que cette conduite, qui dure depuis six ans et qui se continue dans les conclusions dernières de M. Gautier, a été justement qualifiée de mystification ;

Attendu, en résumé, que le traité du *Capitaine Fracasse* a été résilié ;

Que les conventions de 1848 ont été résiliées par inexécution et violation d'engagements, notamment par ce fait que M. Gautier a envoyé d'Italie au journal *la Presse* les articles qu'aux termes de sa lettre du 2 août 1850 il avait promis à la *Revue;*

Il plaira au tribunal ordonner la restitution des deux mille francs et condamner M. Gautier aux dépens.

NOTES NON EMPLOYÉES.

En septembre 1845, traité pour *le Capitaine Fracasse*, titre plein de gaillardise et de gaîté, ouvrage vendu il y a quatorze ou quinze ans à Renduel. Gautier dégoûté. L'inspiration, [dit-il], a un point de chaleur et de force qu'il faut savoir saisir. Quand un sujet est trop ruminé, elle s'oblitère, se refroidit et s'efface.

Révolution de février 1848. Juin 1848, peu avant l'insurrection, annulation du traité.

Au 15 avril 1850, pour les deux cents francs dus, pour les intérêts des deux mille francs il donne des vers!... Monnaie littéraire !

A son retour d'Italie, lettres multipliées; mise en de-

meure ; Gérard de Nerval ; rencontre au foyer de l'Opera. « Vous me traitez mal ». — Il a fui. — « C'est vrai. Je vous dois ; je ne puis rien. Je n'ai plus de talent ». — Quel aplomb superbe !

N° 1268. **Fantaisies d'hiver**. Voici encore une variante des strophes sept et huit :

Les blanches déesses de marbre,
En martre, hermine et menu-vair,
Se promènent, quand à chaque arbre
Luit la peluche de l'hiver.

La Vénus Anadyomène
S'emmitoufle d'un capuchon ;
Flore, que la brise malmène,
Fourre ses doigts dans son manchon.

N° 1357. **Théâtres, etc.** Le titre de la pièce jouée au théâtre des Variétés est *Furnished apartment*, et non *Furnished appartement*.

N° 1389. **Introduction**. Le prix de *Paris et les Parisiens au XIXe siècle*, était de dix-huit (et non de vingt-huit) francs.

N° 1399. **Henri Heine**. Ce fragment sur Henri Heine, et son complément (voir n° 1407) sont entrés en 1875 dans les *Portraits et souvenirs littéraires*, par Théophile Gautier.

N° 1400. **Avatar**. Ce roman, traduit en espagnol, a été publié aussi à Madrid, en un volume in-18.

N° 1460. **Introduction**. Cet article a aussi été tiré à part comme *Prospectus* de cette nouvelle série de l'*Artiste*.

N° 1501. **Madame Émile de Girardin**. Le numéro auquel doit se reporter le lecteur, page 130, ligne 24, et page 131, ligne 10, n'est pas 1728, mais bien 1728^30^.

N° 1556. **A M. Ernest Feydeau, etc.** Le numéro de renvoi relatif aux *Joyeusetés du Trépas*, n'est pas 2386, mais bien 2374.

N° 1586. **La Source**. Est entrée non dans la quatrième

édition des *Émaux et Camées*, comme il est dit par erreur ; mais bien, à la fin de 1858, dans la troisième.

N° 1597. **Sacountala.** Le numéro auquel le lecteur doit se reporter n'est point 2396, mais bien 2391bis.

N° 1616. **Esquisses de voyage, etc.** Le dernier vers de la page 169, doit être lu ainsi :

Ou la détache par malheur.

N° 1616^{3e}. **Théâtre de Saint-Pétersbourg.** Cet article de Théophile Gautier parut le 11 23 novembre 1858, et ce n'est point le seul, ainsi qu'il nous l'avait dit lui-même, qu'il ait publié *inédit* en Russie. Voir, plus loin, *les Aquarelles de Blanchard*.

N° 1616^{6e}. **Zichy.** Ces articles ont aussi paru dans le *Journal de Saint-Pétersbourg* des 1 13 et 2 14 janvier 1859.

Les Aquarelles de Blanchard. *Journal de Saint-Pétersbourg*, 11 23 mars 1859. Cet article, absolument inconnu, que nous avons retrouvé trop tard pour l'insérer à sa place dans notre livre, devrait y être placé avant le n° 1617. Le voici, tout à fait conforme à la version du journal, commençant aussi par des points :

...... Dans une des chambres qui précèdent le *Derbass*, ou chambre persane, au palais de Tsarskoé-Sélo, nous avons remarqué quatre aquarelles d'une dimension que risquent rarement les peintres *of Water's colours*. Elles représentent des sites et des scènes du Caucase avec une fidélité locale qui se sent et n'a pas besoin de l'attestation d'un témoin oculaire. M. Pharamond Blanchard est un artiste voyageur ; il joint à ses qualités de dessinateur et de coloriste un don tout particulier, celui de l'ethnographie et de la topographie. Il comprend les natures et les races les plus diverses. Tout en restant dans les plus pures conditions de l'art, il fait des pays ressemblants, comme des portraits

réussis ; chez lui, figures et paysages ont toujours leur caractère propre, leur accent typique.

Cette compréhension est toute moderne et date à peine d'un quart de siècle. Les artistes, naguère, bornaient leur odyssée au pèlerinage de Rome, où ils étudiaient les œuvres du passé sans regarder beaucoup autour d'eux. La plupart des familles humaines et des grands aspects de la nature étaient ignorés, du moins sous le rapport plastique, et la fantaisie seule présidait aux représentations des contrées lointaines. M. Blanchard a quitté de bonne heure l'atelier pour la grande route, et il a passé plus d'heures à cheval ou sur le pont d'un navire que devant son chevalet. C'est un cosmopolite qui a beaucoup vu et bien vu, et, toutes les fois qu'il s'arrête, il produit une œuvre aussi intéressante par le sujet que par l'exécution.

La première de ces aquarelles est une *Rencontre au pied du Koronaï* entre les cosaques du Don et un détachement de la cavalerie ennemie du Daghestan. Le combat a lieu dans un site d'une férocité et d'une sauvagerie incroyables. Figurez-vous un immense lambeau de terrain figé en l'air après un cataclysme de soulèvement, avec ses ravins qui ont l'apparence de torrents pétrifiés, ses pentes abruptes, ses lézardes profondes, ses déchirements convulsifs, son chaos de pierres et de roches où nulle végétation n'a pu s'accrocher, et ressemblant aux os de la terre brouillés par une main de Titan. Au fond, dominant tout ce tumulte et découpant dans l'azur leurs crêtes neigeuses, s'élèvent les hautes montagnes du Daghestan, comme des spectatrices impassibles du combat. *Pacem summa tenent.*

Sur cette pente, où il semble que le pied de l'izard

ne tiendrait pas, courent et luttent des cavaliers par un de ces miracles d'aplomb dont seuls sont capables ces petits chevaux sauvages aux jarrets d'acier, aux reins souples comme des ressorts, aux sabots mordant le silex, qui portent le nez au vent et bondissent dans les pierres comme des sauterelles ; il y en a bien quelques-uns qui s'abattent et roulent à travers les rochers, mais ne croyez pas que le pied leur ait manqué. Une balle les a arrêtés au vol. D'autres se cabrent et s'emportent, secouant leur cavalier mort, et la horde vaincue s'éparpille sur le rugueux versant dans toutes les directions.

Cependant la lutte dure encore sur quelques points ; les plus braves se groupent autour du drapeau que soutient un vieillard robuste, dont la barbe blanche est teinte en rouge avec du henné. L'arrière-garde s'est ralliée dans un pli de terrain et une seconde arrière-garde se masse sur un mamelon qui domine le ravin ; mais la victoire est décidée ; les cosaques du Don l'emportent, et cet effort suprême ne servira tout au plus qu'à protéger la déroute.

Tout cela est plein de lumière, de vie et de mouvement. Sur des terrains solides, dont les accidents ont demandé, pour être rendus comme ils le sont, toutes les ressources de l'aquarelle, M. Ph. Blanchard a semé des figures énergiques, pittoresques, d'une turbulence vivace, qui remuent et fourmillent à l'œil avec une illusion surprenante. L'artiste, chose rare, fait aussi bien la figure que le paysage, et le cheval que l'homme ; il ne réussit pas moins bien l'architecture. Son existence voyageuse l'a empêché de s'enfermer dans ce cercle étroit de la spécialité où se réduisent tant de peintres. Ayant tout vu, il doit tout peindre : le cavalier

et sa monture, le chariot et le navire, le désert et la cité, la cabane et le monument, le costume de l'homme et la parure de la femme, la neige et le sable, le ciel gris et le ciel bleu, tout ce que présente de rare, de curieux et de beau le spectacle des pays, des êtres et des choses.

Une embuscade au Lesghinstan, tel est le sujet de la seconde aquarelle. Une vedette est placée près du ravin qui conduit à la vallée. Dans le fond serpente la route militaire de la ligne lesghine. Cette route, ouverte avec le fer et le feu à travers des forêts encore vierges, n'est qu'un large abattis d'arbres d'une grande portée de fusil.

Sur cette route primitive chemine péniblement un convoi de chariots escortés, précaution que justifient la physionomie sinistre du lieu et les essaims de Lesghines qui accourent de toutes parts, descendant au galop des terrains accidentés, anfractueux, abrupts, comme s'ils couraient sur la piste tamisée d'un hippodrome. Parlez après cela des steeple-chases avec leurs obstacles de carton, leurs haies portatives, leurs rivières remplies avec trois seaux d'eau et leurs fondrières creusées à la pioche !

Les arbres, les rochers, les figures, les chevaux sont touchés de main de maître ; l'horreur mystérieuse du lieu propre aux embuscades, aux surprises, aux vols et aux massacres, espèce de traquenard préparé par la nature, se communique au spectateur. On voudrait prévenir le convoi de l'attaque qui l'attend.

La *Vue de Tiflis*, sorte de panorama pris sur la rive gauche du Koura, dans le quartier de l'Avlabar, est une merveille de perspective, de couleur et d'effet ; quel

magique décor d'opéra cela ferait ! C'est là un de ces aspects improbables de beauté, comme la nature en donne quelquefois, où la réalité semble l'ouvrage du rêve.

Sur le devant, deux maisons dont les terrasses dépassent le mur par une forte saillie, forment un premier plan disposé à souhait pour faire fuir les autres zones de la perspective. L'une de ces terrasses sert de salle de bal, l'autre de salle à manger ; sur la plus élevée, une femme en costume éclatant danse la *lesghinka*, pas national, accompagnée par des musiciens jouant du doudouk et du dimplipito, flûte persane et petites timbales, une de ces musiques que les dilettanti affectent de trouver horribles lorsque, par hasard, ils les entendent, mais qui n'en exercent pas moins un grand empire par l'originalité de la mélodie et la persistance du rythme ; sur la terrasse inférieure, des hommes accroupis à l'orientale se préparent à prendre leur repas, tandis que des femmes étendent du linge et des étoffes pour les faire sécher, prétexte heureux de varier les tons, que la peinture ne manque pas de saisir et dont M. Blanchard a tiré un excellent parti.

En contre-bas de ces maisons vivement éclairées, peuplées et diaprées de personnages aux vives couleurs, circule une route où passe une troupe de *khefsours* au casque d'acier, à la cotte de mailles finement tressée, au bouclier rond constellé de boules, à la longue épée droite, fantastique apparition du moyen âge au milieu de l'époque moderne ; tout à l'heure nous avons dit casque, faute d'autre mot plus précis et pour ne pas alourdir notre phrase par une explication ; l'armure de tête des khefsours est, à proprement parler, une calotte d'acier d'où pend un haubergeon de mailles dont on

peut se couvrir la figure. On ne saurait rien imaginer de plus élégant, de plus fier et de plus chevaleresque que ce costume qui réalise l'idéal du guerrier poétique.

Dans le fond, l'on aperçoit la ville de Tiflis ; à la gauche du spectateur, la forteresse (le Metach ?) découpe sur une hauteur ses remparts et ses tours carrées ; au bas de la forteresse coule une rivière qu'enjambe un pont pittoresquement jeté. Le grand caravanseraï se développe sur l'autre rive. Au-dessus et en arrière s'échelonne la ville sur la pente du coteau, avec ses maisons à terrasses et ses toits plats projetés en avant.

Un ciel plein de lumière et de rayons éclaire ce panorama splendide où la palette transparente de l'aquarelle atteint aux vigueurs les plus soutenues et produit l'illusion d'un décor de théâtre avec ses fermes, ses plans découpés et sa magie d'éclairage. Decamps seul pourrait imprimer un cachet si profondément oriental à la vue de cette ville étrange, dont la sincérité bien connue du peintre nous démontre l'existence invraisemblable. En regardant l'aquarelle de Blanchard, nous nous sommes senti au cœur un irrésistible désir de tout quitter et de partir pour Tiflis.

Malheureusement le chemin n'est pas des plus commodes, s'il faut en juger par le *Darrial*, route de Saint-Pétersbourg à Tiflis. C'est le défilé le plus encaissé du Caucase. Les montagnes se rapprochent, séparées seulement par une coupure profonde. Elles étranglent la route et semblent vouloir écraser le voyageur entre leurs parois. A côté du chemin, le Terek bouillonne, écume, se tord et gronde au fond d'un abîme entre deux colonnes de rochers presque verticales et d'une hauteur prodigieuse. C'est quelque chose d'analogue

au défilé de Pan-Corbo en Espagne, près de Burgos, mais beaucoup plus farouche, plus bouleversé, plus grandiose. A l'horizon, entre le V étroit que forme l'écartement de la coupure, on découvre, glacées de neiges éternelles, les cimes du Kasbek, montagne géante, une des sommités du Caucase, plus élevée qu'aucun des pics de la chaîne alpestre. Cette nature formidable est rendue par l'artiste avec une âpreté, une vigueur et une sauvagerie rares. Mais rien n'est impossible à l'homme ; il n'est pas de barrières qu'il ne franchisse ; à travers ces blocs énormes, ces entassements prodigieux, circule un régiment de cosaques du Don en marche, faisant sentir le pouvoir de l'homme dans la solitude et montrant sa grandeur par sa petitesse même.

Ces quatre aquarelles résument par quatre aspects frappants et caractéristiques le voyage si curieux de M. Blanchard au Caucase. Le Caucase, sous le rapport pittoresque, a été révélé par le prince Gagarine, artiste, grand seigneur, qui a le sentiment le plus juste de ces contrées défendues par une rude nature, et où l'homme a conservé son type, ses mœurs et ses costumes. M. Ph. Blanchard est le premier peintre de valeur qui ait marché sur les traces du prince et pénétré dans ces régions presque inaccessibles, qui offrent pourtant à l'art un si grand nombre de modèles superbes et nouveaux.

Nous vous avons dit que M. Blanchard était un cosmopolite ; ce qu'il a fait pour le Caucase il le ferait pour le Mexique, pour l'Égypte, pour la Syrie, pour la Turquie et l'Asie-Mineure. Où Blanchard n'est-il pas allé ? nous le rencontrons toujours au bout de nos courses : à Madrid, à Smyrne, à Constantinople, à Saint-Pétersbourg ; aussi son portefeuille est-il garni de motifs

originaux à défrayer la vie de vingt artistes. Il a mis l'Espagne en quatre aquarelles, comme le Caucase. Nous avons vu chez lui ces charmantes compositions d'un caractère si profondément espagnol. D'abord c'est la Maya, ou la reine de mai, une jeune fille que l'on couronne de roses et qu'on élève sur un trône de fleurs, autel embaumé du printemps, autour duquel folâtrent et dansent les jeunes filles au son des castagnettes et des guitares. Mettre une jeune vierge dans un bouquet n'est-ce pas une idée digne de ce pays poétique, où Calderon appelle une de ses pièces « *Mañanas de Abril y Mayo* », un titre plein de parfums et tout emperlé de gouttes de rosée? Puis vient le duel au couteau en l'honneur de ces beaux yeux dont les regards sont des arrêts de vie ou de mort. Les champions sont là, la cape roulée sur le bras, balançant la navaja à la lame rayée de rouge, prêts à se faire des croix sur la figure : « *pintar un javeque* » ; la jeune fille se tord les bras et fait mine de se désespérer, tandis qu'un contrebandier, monté sur son cheval andalou, regarde la lutte en connaisseur et avec un sang-froid parfait ; quel beau costume de majo, tout orné de boutons de filigrane, quelle longue ceinture de Gibraltar et quelles belles guêtres (botas) en cuir piqué de Gronda, mais surtout quelle haute mine et quelle fière tournure ! Aussi ne soyez pas trop surpris si, dans la troisième aquarelle, vous voyez cheminer dans les sentiers pierreux de la Sierra le beau contrebandier fumant son papelito et portant la maja en croupe, assise sur une cape rayée de Valence, sans le moindre souci des deux rivaux qui se taillent des aiguillettes de peau en son honneur[1].

1. Voir, page 551 de ce volume, l'analyse en vers de ces trois aquarelles.

Après le contrebandier vient le picador, ce type caractéristique que la civilisation, espérons-le, ne fera pas disparaître. Le taureau de Gaviria ou de Mazpule soulève le cavalier et le cheval d'un coup de corne, et la position du picador serait grave, si l'essaim des chulos n'arrivait secouant autour de la bête furieuse, pour la distraire, ses capes de percale glacée roses, bleues ou vert pomme. Ce mélange de sang, de paillettes et de couleurs vives, que fait étinceler le soleil d'Andalousie, est rendu avec un éclat, une verve et un esprit qui vous transportent en pleine Espagne. M. Blanchard est aussi bon tauromaquiste que Goya et il a plus de réalité; l'*Aficionado* le plus expert, ne trouverait rien à reprendre à sa *suerte de vara*.

Quand on a ces quatre aquarelles dans son cabinet, il est bien inutile d'aller en Espagne; on l'a tout entière avec sa grâce, sa passion, sa sauvagerie et sa couleur.

Théophile GAUTIER.

La publication de ces pages était précédée, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, de ces curieuses lignes; inutile de faire remarquer que Théophile Gautier ne retourna pas en Russie en juin 1859 :

Théophile Gautier a quitté aujourd'hui Saint-Pétersbourg. Il est parti ce matin pour Paris où l'appelait le *Moniteur Universel* qui attend de lui la critique du Salon de cette année, dont l'ouverture est toute prochaine. Il ne saurait y avoir d'exposition de beaux-arts, atteignant à Paris son but et sa renommée, Gautier absent.

Dès les premiers jours de juin nous reverrons Gautier à Saint-Pétersbourg, où il lui reste à achever les études qu'il a entreprises pour le grand ouvrage auquel il tra-

vaille depuis plusieurs mois déjà : *les Trésors d'art de la Russie.*

Pendant son séjour à Paris, Gautier doit surveiller l'impression de la première livraison de ce livre-album qui sera un chef-d'œuvre de typographie. Peut-être nos lecteurs savent-ils déjà que cette splendide publication, dont Gautier écrit le texte et dont les planches héliographiques seront exécutées par Richebourg, a sa place marquée au premier rang des œuvres les plus considérables qui se soient produites en Europe depuis le commencement de ce siècle.

Il a fallu que sa présence à Paris fût bien impérieusement réclamée, pour que Gautier ait pu se décider à abandonner momentanément ici des travaux qu'il poursuivait avec une véritable passion. Cependant nous avons obtenu qu'il nous sacrifiât quelques heures d'un temps qui, dans ces derniers jours surtout, était absorbé tout entier, et nous nous trouvons avoir, grâce à son obligeance, la bonne fortune de publier aujourd'hui encore un feuilleton de lui. Il a écrit ce feuilleton pour ainsi dire en courant, comme jadis le Parthe décochait ses flèches ; mais les lignes de l'excellent écrivain ont sur ces flèches fameuses le très grand avantage qu'elles partent d'une main gracieuse qui, loin de blesser, rend justice au talent d'un artiste dont la réputation, déjà bien établie, semble, après le jugement de Gautier, devoir grandir encore.

Disons enfin que la deuxième livraison des *Trésors d'art de la Russie* contient aussi quelques lignes sur les aquarelles de Blanchard au palais de Tsarskoé Sélo.

N° 1646. **Ce que disent les hirondelles, chant d'automne.** La ligne 5 de la page 194 a été complètement altérée à l'im-

primerie, sur les bons à tirer. Voici comment il faut la lire : « que nous allons reproduire ici, avec la pièce presque tout entière ; ».

N° 1668 bis. **Esquisses de voyage : l'hiver à Saint-Pétersbourg. XVI.** Cet article n'est pas le dernier de cette série que Théophile Gautier ait écrit. Il avait commencé le chapitre suivant, et nous avons eu la chance de retrouver récemment ce fragment inédit. Le voici :

ESQUISSES DE VOYAGE

L'HIVER A SAINT-PÉTERSBOURG

XVII

Devant le Palais d'Hiver s'étend une vaste place qu'entourent d'un côté de grands bâtiments d'architecture classique, qui semblent bas tant l'espace qu'ils bordent est immense ; dans l'un de ces palais s'ouvre une énorme arcade, comme la baie d'un arc triomphal engagé dans les maisons. Au-dessus de l'attique piaffent six chevaux de bronze doré attelés à un char et traînant une Victoire aux ailes frémissantes, et par l'arche géante débouche la rue Millionne.

A cette place, qui voit s'élever à son centre la colonne Alexandrine surmontée d'un ange d'or, succède la place de l'Amirauté avec son boulevard d'arbres, en ce moment candis de givre, qui se perd elle-même dans celle de Saint-Isaac, où la statue équestre de Pierre-le-Grand, par Falconet, caracole sur son rocher en granit de Finlande.

La proportion humaine disparaît dans ces étendues prodigieuses qu'aucune foule ne saurait remplir. Il y avait cependant cette fois là à l'entrée de la Perspective Nevsky, sur les trottoirs de la place, devant le perron de l'Hermitage, dont on apercevait les caria-

tides de basalte, près de l'Amirauté, un nombre assez grand de spectateurs pour peupler une ville ordinaire. Mais à Saint-Pétersbourg, rien ne peut faire encombrement : les traîneaux et les voitures, attendant leurs maîtres, stationnaient aux alentours de la place et, malgré leur nombre, ne produisaient aucun embarras.

Une revue devait avoir lieu. Un demi-dégel, arrêté par une reprise de froid, avait donné à la neige une couleur grisâtre, et le ciel disparaissait sous un seul nuage d'un ton plombé ; le jour oblique de l'hiver n'ayant pas assez de force pour donner du relief aux objets, la lumière et l'ombre se fondaient dans une neutralité crépusculaire, sans modeler aucune forme. Les édifices et les êtres vivants semblaient dessinés au trait seulement, et remplis par une teinte plate. Les derniers plans prenaient la même valeur que les premiers. Les corps ne projetaient pas d'ombre, et, cependant, quoique tout fût terne, tout était distinct. Un peintre qui rendrait fidèlement un effet pareil ne serait pas cru, surtout hors de la Russie. Le ciel du Nord a de ces bizarreries qui surprennent les voyageurs et les préoccupent souvent plus qu'il ne faut. Un coloriste de nos pays devrait se composer là-bas une nouvelle palette. Le rapport de tons y est rarement le même que chez nous, et c'est pourquoi les artistes russes, lorsqu'ils ne se sont pas fait en Italie une gamme de couleurs à l'usage de l'Occident, paraissent au reste de l'Europe....

N° 1743. **Exposition du boulevard Italien ; la Source, tableau de M. Ingres.** Parmi les peintres exposants, lire Cabat, et non Cabot.

N° 1757. Le titre de la pièce jouée au Vaudeville est : *Onze jours de siège.*

N° 1884. (**Nécrologie :**) **Alfred de Vigny**. C'est à la suite de l'*Histoire du Romantisme* que ce fragment a été placé, et non dans les *Portraits Contemporains*.

N° 1900. **Don Diego Velasquez**. Le fragment antérieurement paru de cet article a été imprimé dans le *Moniteur universel* du 2 janvier 1862, et non du 19 mai 1867.

N° 1931. **Musée secret**. Voici de curieuses variantes de cette pièce, relevées sur l'agenda dont nous avons déjà parlé :

Des déesses et des mortelles
Quand ils font voir les charmes nus,
Les sculpteurs grecs plument les ailes
De la colombe de Vénus.

Sous leur ciseau s'envole et tombe
Le doux manteau qui la revêt ;
Et sur son nid froid la colombe
Tremble, sans plume et sans duvet.

O grands païens, je vous pardonne ;
Otez le mystère à l'amour,
Et des ombres que Dieu lui donne
Faites sortir le saint contour.

Mais nos peintres, tondant leurs toiles
Comme des marbres de Paros,
Fauchent sur les beaux corps sans voiles
Le gazon où s'assied Eros.

Pourtant, jamais beauté chrétienne
N'a fait à son trésor caché
Une visite athénienne,
La lampe en main, comme Psyché.

Au soleil tirant, sans vergogne,
Le drap de la blonde qui dort,
Comme Philippe de Bourgogne,
Vous trouveriez la toison d'or.

Cherchant à la place certaine
Où frise un indomptable émail[1],
Pour le diable de La Fontaine
La brune a toujours du travail.

Aussi, j'aime tes courtisanes
Et tes Vénus, ô Titien,
Roi des tons chauds et diaphanes,
Soleil du ciel vénitien!

Sous une courtine pourprée
Elles étalent bravement
Dans sa pâleur mate et dorée
Un corps superbe où rien ne ment.

Une touffe d'ombre soyeuse
Veloute sur leur flanc poli
Cette envergure harmonieuse
Que l'aine trace avec son pli.

Et l'on voit sous leurs doigts d'ivoire,
Naïf détail que nous aimons,
Germer la mousse blonde ou noire
Dont Cypris tapisse ses monts.

Il est encor dans ta Venise
De beaux seins, de robustes flancs,
Et des ventres dorés où frise
Un duvet roux sous des doigts blancs.

J'y connais deux cuisses plus rondes
Que celles de ta Danaé
Laissant sur elle, en larmes blondes,
Pleuvoir Jupiter monnayé.

1. Variante de ces deux vers :

Au sein de sa touffe d'ébène,
Où la nuit met son noir émail,

Et sous une ombre ambrée et rousse,
Dans un repli mystérieux,
Comme une pêche dans la mousse,
Un fruit d'amour qui rit aux yeux.

C'est une pomme d'Hespéride
Dans l'or d'une riche toison,
Que voudrait bien cueillir Alcide,
Et qui ferait voguer Jason !

Aux vagues reflets de l'alcôve,
Sur la blancheur de ce beau corps,
Quand l'on voit cette tache fauve
Aux tons brunis, carmin des ors,

On aperçoit la blonde tête
D'un petit amour endormi
Qui du sein d'albâtre qu'il tette
En sommeillant glisse à demi[1].

Voici maintenant des variantes de la fin du morceau, mises au net par l'auteur sur le même agenda :

Une jupe, dans ta Venise,
Cache un tableau digne de toi.
C'est un corps jeune et fier où frise
L'or qui pend au collier du roi.

Entre deux cuisses aussi rondes
Que celles de ta Danaé
Laissant sur elle, en larmes blondes,
Pleuvoir Jupiter monnayé,

1. Variante de ces deux vers :

Qui glisse du globe qu'il tette
Sur le flanc qu'il cache à demi.

Dans une soie ondée et rousse,
Le fruit d'amour y rit aux yeux,
Comme une pêche sur la mousse
D'un paradis mystérieux.

Pomme authentique d'Hespéride,
Or crespelé, riche toison,
Qu'aurait voulu cueillir Alcide,
Et qui ferait voguer Jason.

Oh! comme dans la rouge alcôve
Sur la blancheur de ce beau corps,
J'aime à voir cette tache fauve
Qui prend les tons brunis des ors!

Elle rappelle, ainsi posée,
L'Amour sur sa mère endormi,
Ombrant de sa tête frisée
Le beau flanc qu'il cache à demi!

N° 1948 bis. **Salon de 1864**. Lire Bellel, et non Bellet, page 282, ligne 4.

N° 1984. A la ligne 10 de la page 302, il faut lire ainsi le mot : *hæc*, et non pas : *haec*.

N° 2016. **Spirite**. L'exemplaire de cet ouvrage offert à madame Ernesta Grisi, porte cette dédicace :

A ma chère Ernesta,
le premier exemplaire de *Spirite*.

Théophile GAUTIER.

Spirite a été publié aussi à Madrid, traduit en espagnol, sous le titre d'*Espirita*.

N° 2073. **Nécrologie : Léon Gozlan**. Cet article est entré en 1874 dans le volume de Théophile Gautier : *Portraits Contemporains*.

N° 2141. (**Quatrains à mademoiselle Ozi**). Avant d'être imprimée, signée du nom de Victor Hugo, dans le *Parnasse satyrique du XIXe siècle*, cette même version inexacte du dernier quatrain cité par nous, avait paru, anonyme, en 1850, dans *les Poètes de l'amour*. Elle était accompagnée d'un des quatrains bien connus de Victor Hugo à mademoiselle Ozi, mais publié anonymement aussi. C'est ce qui explique l'attribution des deux quatrains à Victor Hugo dans *le Parnasse*, qui les a lui-même empruntés aux *Poètes de l'amour*.

N° 2159. **A Charles Garnier**. Page 351, lire ainsi le dixième vers de la variante inédite :

Comme un consul le fut, dit-on,

N° 2256. **Quatrain, etc.** Ce quatrain est daté de : Saint-Gratien, 16 août 1863.

N° 2291. **L'Impassible**. A paru dans *le Diable* du 26 mars 1870, et non du 28.

N° 2324. Plusieurs des numéros portant ce chiffre doivent être suivis de ceux-ci : 4°, 5° et 8°, qui sont tombés à l'imprimerie, au moment du tirage.

N° 2370, pages 503-504. Ce récit est inexact, en ce sens que la réponse fut faite par Théophile Gautier à son père, et non pas à M. Théophile Gautier fils par le grand Théo.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, 6, rue des Poitevins.